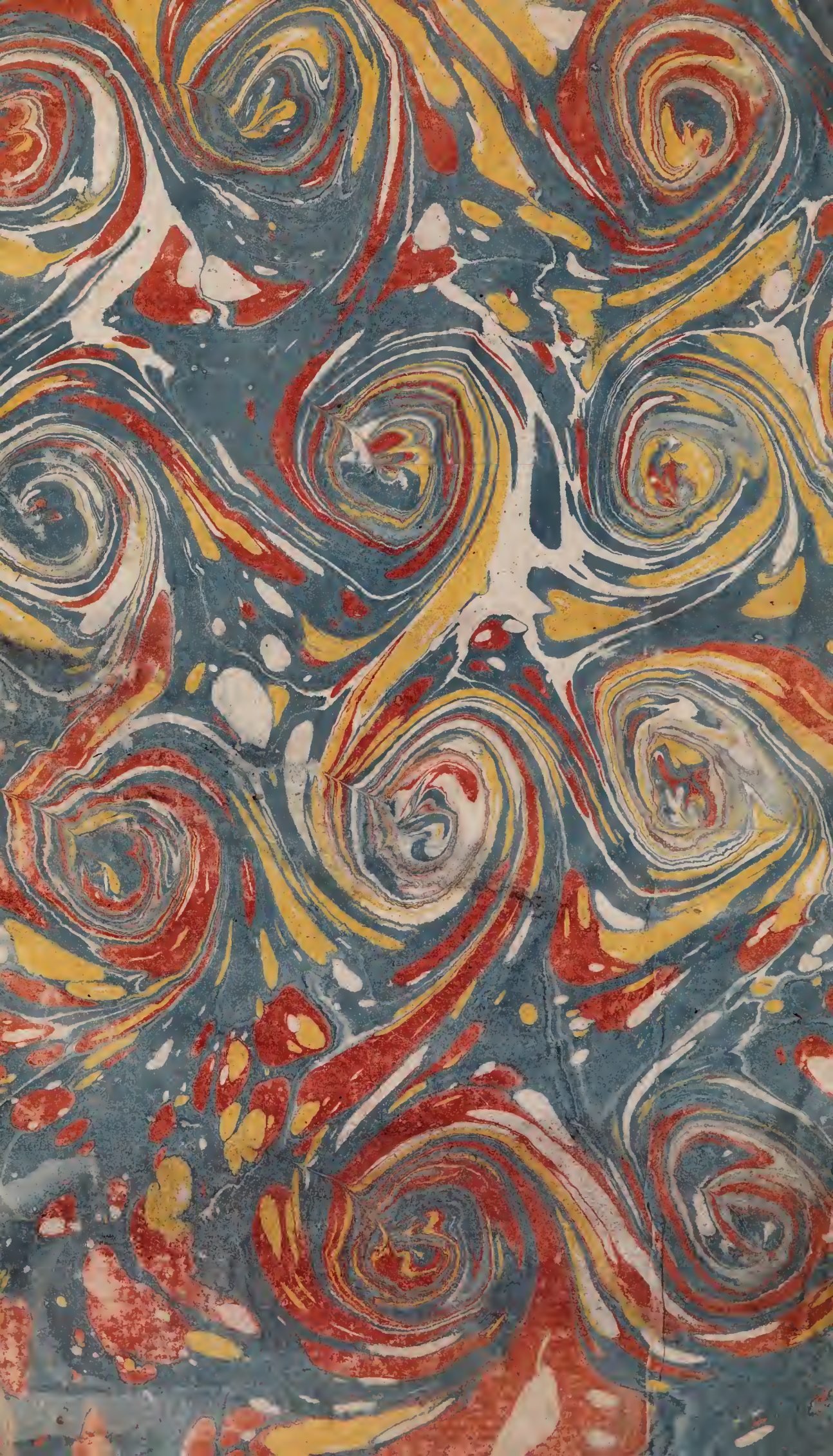

54061/B

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b30527259_0006

DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
UNIVERSEL
D'HISTOIRE NATURELLE.

TOME SIXIEME.

T515

DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
UNIVERSEL
D'HISTOIRE NATURELLE;

CONTENANT

L'HISTOIRE DES ANIMAUX,

DES VÉGÉTAUX ET DES MINÉRAUX,

Et celle des Corps céleſtes, des Météores, & des autres principaux Phénomenes de la Nature;

AVEC

L'HISTOIRE ET LA DESCRIPTION

DES DROGUES SIMPLES TIRÉES DES TROIS REGNES;

Et le détail de leurs uſages dans la Médecine, dans l'Économie domeſtique & champêtre, & dans les Arts & Métiers:

PLUS, une Table concordante des Noms Latins, & le renvoi aux objets mentionnés dans cet Ouvrage.

Par M. VALMONT DE BOMARE, Démonſtrateur d'Hiſtoire Naturelle avoué du Gouvernement; Cenſeur Royal; Directeur des Cabinets d'Hiſtoire Naturelle, de Phyſique, &c. de S. A. S. Monſeigneur le PRINCE DE CONDÉ; Honoraire de la Société Économique de Berne; Membre des Académies Impériale des Curieux de la Nature, Impériale & Royale des Sciences de Bruxelles; Aſſocié Regnicole de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Beaux-Arts de Rouen; des Sociétés Royales des Sciences de Montpellier, Littéraires de Caen, de la Rochelle, &c. d'Agriculture de Paris; Maître en Pharmacie.

Nouvelle Édition, revue & conſidérablement augmentée par l'Auteur.

TOME SIXIEME.

A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, vis-à-vis le Cloître Saint Jacques de la Boucherie.

M. DCC. LXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

D'HISTOIRE NATURELLE.

N

NACELLE. Eſpece de *lépas* à coquille chambrée, & qui reſſemble parfaitement bien à une nacelle : il ſe plaît dans les ſables, & s'attache quelquefois aux autres coquillages : il ſe trouve au Sénégal.

NACRE, eſt dans certains coquillages la partie blanche, brillante, argentée ou orientée comme les perles. La plupart des coquillages n'ont une nacre qu'en leur ſurface intérieure ; d'autres ont beſoin d'être dépouillées de leur drap marin & même de leur pellicule, pour que leur nacre ſoit à découvert.

NACRE DE PERLES ou MERE DE PERLES, ou HUITRE A ÉCAILLE NACRÉE, *mater perlarum*, *ſeu concha margaritifera*. Ce riche coquillage eſt une huître à écailles nacrées, qui varie en grandeur & qui ſe pêche dans les Mers Orientales & dans l'île de Tabago. On

lui a donné le nom de *mere des perles*, parce qu'on y trouve beaucoup plus de perles & de plus belles que dans d'autres coquillages.

La *nacre de perles*, (mot tiré de l'Eſpagnol, qui appelle *nacar de perlas* la coquille des perles), eſt un coquillage bivalve fort peſant, gris en dehors, ridé & âpre, mais non cannelé, blanc ou de couleur argentée, uni & luiſant en dedans, d'une ſubſtance plus dure & plus ſolide que les perles mêmes qu'il produit. Il eſt un peu verdâtre, de figure applatie & circulaire, ayant vers le milieu intérieur la marque des muſcles de l'animal qui en ont été arrachés. La coquille de l'huître perliere eſt grande, épaiſſe & peu creuſe.

Les perles, *perlæ aut Margaritæ*, qu'on y trouve ſont, de même que la coquille nacre, des ſubſtances pierreuſes & calcaires, c'eſt-à-dire calcinables & diſſolubles aux acides, rondes & anguleuſes, grenées, comme tranſparentes, d'une ſaveur terreuſe, ainſi que les écailles mêmes.

Origine des Perles.

Stenon, ce ſavant Auditeur de Bartholin, qui fut élevé à l'Epiſcopat, & qui a eu l'honneur d'être inhumé dans le tombeau des Grands Ducs de Florence; *Stenon*, dis-je, dans ſa *Diſſertation ſur les Corps ſolides qui ſe trouvent naturellement contenus dans d'autres corps ſolides*, prétend, en parlant des coquilles, que la variété de leurs couleurs, leurs piquans & leurs inégalités, doivent leur origine au limbe de l'animal renfermé dans la coquille. A meſure que l'animal croît, s'étend & change de place, le limbe de l'animal s'étend auſſi, s'avance ſucceſſivement, & laiſſe ſon empreinte ſur le limbe de chaque petite coquille, ſoit que ce dernier limbe ſoit formé de la matiere qui tranſude de celui de l'animal, ou qu'il ne ſoit autre choſe que le limbe même de l'animal qui ſe détache tous les ans du reſte du corps, & qui eſt remplacé tous les ans par

de nouveaux limbes qui ſe développent ſucceſſivement.

C'eſt par ces mêmes principes que *Stenon* explique la formation des perles, tant de celles qui ſont fixées à la coquille & qui ſont peu rondes, que de celles qui ſe trouvent dans l'intérieur de l'animal, & qui y ont acquis ou conſervé une rondeur parfaite ; car la ſeule différence qui ſe trouve entre les lames dont ſont compoſées les perles, & celles des petites coquilles de la nacre, c'eſt que ces dernieres ſont preſque planes, & les autres courbes ou concentriques. *Stenon* ajoute, 1°. que certaines perles inégales, qu'on appelle *baroques*, ne le ſont que parce qu'elles faiſoient partie d'un grouppe de pluſieurs petites perles renfermées ſous une enveloppe commune ; 2°. qu'un grand nombre de perles jaunes le ſont non-ſeulement à la ſurface, mais encore dans tous les points de leur ſubſtance ; vice qui doit provenir de l'altération des humeurs de l'animal : il ajoute que les perles les plus belles deviennent quelquefois jaunes, étant long-temps portées.

Ce ſentiment de *Stenon* ſur l'origine des perles, eſt conforme à celui des Modernes, qui penſent que la matiere des perles n'eſt autre choſe que celle qui forme la nacre de la coquille, & non une lépre ou excrément des huîtres, ni une concrétion graveleuſe, formée du ſuc nourricier dans les huîtres vieilles ou attaquées de maladies. Et M. *Geoffroy* le jeune n'a rangé les perles parmi les bézoards, que parce qu'il a mis dans cette claſſe toutes les pierres formées par couches, qui s'engendrent dans les animaux.

La perle n'eſt exactement produite que par l'abondance de la liqueur nacrée qui, en tranſudant de l'animal au lieu de s'applatir & de former des couches dans le fond de la coquille, a ſtillé par gouttes ou par petits pelotons qui ſe ſont conglomérés. Cette liqueur eſt repliée tantôt réguliérement, tantôt d'une maniere chiffonnée ; ce qui a formé des perles plus ou moins régulieres. En diſſolvant lentement dans un acide ni-

treux & très-affoibli une perle, on s'eſt convaincu de la vérité de ce qu'on avance ici. *Voyez les art.* CORAIL, CORALLINES & COQUILLAGE, pour la théorie de cette petite expérience, & l'hiſtoire de ces ſortes de productions formées de petits animaux.

Pour une perle que l'on trouve dans la partie charnue de l'huître, on en trouve mille attachées à la nacre, où elles ſont comme autant de globules ou de verrues. Il arrive même quelquefois que les perles, qui ſont diſtribuées indiſtinctement dans toutes les parties de l'huître, s'accroiſſent au point d'empêcher les coquilles de ſe fermer, & alors les huîtres périſſent. On trouve ordinairement dans chaque nacre une ou deux perles, mieux formées que les autres. On a obſervé que toutes les coquilles bivalves, dont l'intérieur eſt nacré, produiſent des perles : on en trouve dans le *marteau*, dans la *pintade griſe*, dans l'*hirondelle* ou *mouchette*, &c.

L'*huître à écaille nacrée* n'eſt point déſagréable à manger, à moins qu'elle n'habite des côtes fangeuſes.

Pêche des Perles.

Preſque toutes les perles viennent des pays étrangers : il y en a quatre pêcheries dans l'Orient. *Tavernier* dit que la premiere eſt autour de l'île de Barhen ou Baharen dans le golfe Perſique ; la ſeconde ſur la côte de l'Arabie heureuſe, proche de la ville de Catifa : elle appartient à un Prince Arabe ; la troiſieme près de l'île de Ceylan, dans la mer qui bat un gros Bourg appellé *Manar*, là eſt le lieu qui s'appelle *côte de la pêcherie* ; la quatrieme ſur la côte du Japon : & il ajoute qu'on en pêche rarement dans cette derniere, parce que les Japonnois ne ſe ſoucient guere de joyaux. On compte auſſi quatre pêcheries de perles en Occident, qui ſont toutes ſituées dans le golfe du Mexique, le long de la côte de la Nouvelle Eſpagne. La premiere eſt le long de l'île de Cubagna, à cent ſoixante lieues de Saint-

Domingue ; la deuxieme eſt à l'île de la Marguerite (*île des Perles*), à une lieue de Cubagna ; la troiſieme eſt à Comogote, aſſez proche de la Terre-ferme ; la quatrieme eſt au Rio de la Hacha ou riviere de la *Rencheria*, le long de la même côte. On pêche encore des perles dans la Méditerranée : on en pêche auſſi ſur les côtes de l'Océan, en Ecoſſe & ailleurs. La pêche des perles près de l'île de Ceylan eſt la plus conſidérable, & produit un grand bénéfice à la Compagnie des Indes de Hollande. Cette Compagnie ne fait pas pêcher pour ſon compte, mais elle permet aux habitans du pays, d'avoir pour cette pêche autant de bateaux qu'ils veulent, & chaque bateau lui paye ſoixante écus, & même quelquefois davantage. Vers le commencement de l'année, en Mars & en Avril, la Compagnie envoie d'abord dix ou douze bateaux qui ſe ſéparent en diverſes rades ; des plongeurs pêchent chacun quelques milliers d'huîtres à perles qu'ils apportent ſur ce rivage. On ouvre chaque millier à part, & on met auſſi à part les perles qu'on en tire. Si le prix de ce qui ſe trouve dans ce millier ſe monte au-delà d'un écu, c'eſt une marque que la pêche ſera en ce lieu très-abondante. Si le prix eſt de moitié moins, on ne pêche point cette année-là. Si l'épreuve réuſſit, on publie que la pêche ſe fera ; alors une affluence extraordinaire de peuple & de bateaux arrive. Les Commiſſaires Hollandois viennent de Colombo pour préſider à la pêche, le jour qu'elle doit commencer, l'ouverture s'en fait dès le matin par un coup de canon. Dans ce moment tous les bateaux partent & s'avancent dans la mer, précédés de deux groſſes chaloupes Hollandoiſes, qui mouillent l'une à droite & l'autre à gauche, pour aſſigner à chacun les limites de l'endroit où il peut pêcher uniquement, & auſſi-tôt les plongeurs de chaque bateau ſe jettent à la hauteur de trois, quatre & cinq braſſes. Un bateau a pluſieurs plongeurs qui vont à l'eau tour à tour ; auſſi-tôt que l'un remonte, l'autre s'enfonce. Ils ſont attachés à une corde dont le bout

tient à la vergue du petit bâtiment, & qui eſt tellement diſpoſée, que les Matelots du bateau, par le moyen d'une poulie la peuvent aiſément lâcher ou tirer ſelon le beſoin qu'on a ; celui qui plonge a une pierre du poids d'environ trente livres attachée aux pieds (rarement à l'eſtomac), afin d'enfoncer plus vîte, & une eſpece de ſac à ſa ceinture pour y mettre les huîtres qu'il pêche. Dès qu'il eſt deſcendu au fond de la mer, ſans perdre de temps il court çà & là, quelquefois ſur un ſable, tantôt ſur une vaſe très-viſqueuſe, & tantôt parmi les pointes des rochers ; il ramaſſe promptement ce qu'il trouve d'huîtres & les met dans ſon ſac. S'il y a plus d'huîtres qu'il n'en peut emporter, il en fait un monceau, & revenant ſur l'eau pour prendre haleine, il retourne enſuite ou envoie un de ſes camarades pour le ramaſſer. Le Plongeur pour revenir à l'air donne le ſignal, en tirant fortement une petite corde différente de celle qui lui tient le corps : il y a toujours un ou deux Matelots dans le bateau qui tiennent l'autre bout de la corde pour obſerver le mouvement. Il eſt rare qu'un Plongeur, accoutumé dès ſon enfance à plonger, puiſſe retenir ſon haleine plus d'un quart-d'heure ; il a toujours ſoin de mettre du coton dans ſes narines & ſes oreilles, ſouvent il arme ſes doigts d'eſpeces de mitaines de cuir pour éviter d'être bleſſé aux rochers. Comme les huîtres à perles ſont quelquefois attachées aux pierres & rochers, alors ils les détachent avec un inſtrument de fer dont ils ſont munis. Les bateaux ne ſont pas ſi éloignés les uns des autres, que les Plongeurs ne ſe battent aſſez ſouvent ſous les eaux pour s'enlever les monceaux d'huîtres qu'ils ont ramaſſés. Ils prétendent qu'à ſoixante pieds de profondeur ils y voient auſſi clair qu'à terre. Ces Pêcheurs ſont expoſés à de grands périls ; car outre les riſques de ſe précipiter ſi profondément dans la mer, de demeurer accrochés en quelque endroit, de s'eſtropier, ou même de ſe tuer en tombant ſur quelque pierre, ou de s'évanouir en manquant d'air, ils cou-

rent encore celui d'être dévorés par des requins. Voilà pour eux le danger le plus grand & plus ordinaire. On préſume bien qu'un tel métier eſt très-fatiguant, auſſi ces habitans quoiqu'habiles ne peuvent guere plonger que ſept ou huit fois par jour. Le travail dure juſqu'à midi, & alors tous les bateaux regagnent le rivage ; quand on eſt arrivé, le maître du bateau fait tranſporter dans une eſpece de parc ou de foſſes creuſées dans le ſable les huîtres qui lui appartiennent, là il les étale à l'air, & l'on attend qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes, ce qui dure trois ou quatre jours, afin d'en retirer les perles ſans les endommager ; les perles étant tirées & bien lavées, on a cinq ou ſix petits baſſins à cribles qui s'enchâſſent les uns dans les autres, en ſorte qu'il reſte une diſtance entre ceux de deſſus & ceux de deſſous. Les trous du ſecond crible ſont plus petits que ceux du premier, & ainſi des autres. Les perles qui ne paſſent point par le premier crible, ſont du premier ordre ; celles qui reſtent dans le ſecond, ſont du deuxieme ordre ; & de même juſqu'au dernier, lequel n'étant point percé reçoit les *ſemences de perles*, ce ſont les plus petites. Ces différens ordres font la différence des perles pour la groſſeur, & leur donnent ordinairement le prix lorſqu'elles ſont bien conformées & d'une belle nacre. Les Hollandois ſe réſervent toujours le droit d'acheter les plus groſſes, au moins ils ont la préférence ſur le prix que l'on en offre. Toutes les perles qu'on pêche le premier jour appartiennent au Roi de Maduré ou au Prince de Marava, ſuivant la rade où ſe fait la pêche.

La pêche des perles Occidentales ſe fait depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois de Mars. On fait quelquefois une ſeconde pêche de perles dans les Indes Orientales ; celle-ci a lieu dans les mois d'Août & de Septembre. Il regne pour l'ordinaire de grandes maladies ſur ces parages au temps de la pêche, elles peuvent être cauſées par la quantité du peuple qui s'y rend & qui n'habite pas fort à l'aiſe, ou parce que pluſieurs

ſe nourriſſent de la chair des huîtres qui eſt indigeſte & mal-faiſante, ſoit encore à cauſe de l'infection de l'air, occaſionnée par la chair des huîtres qui étant expoſée à l'ardeur du ſoleil, ſe corrompt en peu de jours & exhale une puanteur qui peut ſeule cauſer des maladies contagieuſes.

Il y a d'autres animaux teſtacées que l'huître, qui fourniſſent des perles, comme les *moules* du Nord & de la Lorraine ; l'*hirondelle*, le *marteau*, la *pintade griſe* & les *huîtres* communes. Celles de Lorraine ſe trouvent communément dans une petite riviere des Voſges ; Son Alteſſe Royale le Duc Léopold, avoit établi des gardes pour veiller à ce que perſonne n'en pêchât, s'en réſervant pour lui ſeul le produit. Feue Madame la Princeſſe Charlotte, Abbeſſe de Mons, avoit un collier fait avec ces perles ; mais quoique brillantes & blanches, elles ſont la plupart *baroques*, & nullement comparables en beauté à celles des mers d'Orient & d'Occident : on ſait cependant que le Roi de Suéde vient d'ennoblir M. *Linnæus* pour avoir trouvé le moyen de faire groſſir les perles des moules & des huîtres du Nord, & de les rendre belles, &c. En faveur de cette découverte, les Etats du Royaume ont permis auſſi à ce ſavant Naturaliſte de ſe nommer un ſucceſſeur dans ſes différens emplois ; mais le ſecret n'a point été rendu public. Ce moyen ſeroit-il de faire parquer des moules dans des étangs où l'on mettroit des ſcolopendres marines ? car on a remarqué que toutes les moules, taraudées par ces inſectes marins, contenoient les plus groſſes & les plus belles perles.

Parmi les perles, il y en a de différentes couleurs, de blanches, de jaunâtres, de verdâtres & de noirâtres ; la couleur blanche paroît leur être la plus naturelle. Les perles de couleur plombée ne ſe trouvent qu'en Afrique, où le ſol de la mer eſt très-vaſeux. La couleur jaunâtre ou verdâtre, ſi eſtimée des Arabes, peut provenir de ce que les Pêcheurs, vendant

leurs huîtres par monceaux, & les Marchands attendant quelquefois quinze jours qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes pour en tirer les perles, quelques-unes de ces huîtres nacrées perdent dans cet intervalle leur eau, ſe gâtent, s'empuantiſſent, & produiſent des émanations qui colorent les perles qu'elles contiennent. Nous le répétons, plus les nacres de la coquille ſont belles, plus les perles le ſont : le volume des perles répond auſſi à la grandeur de l'animal : la *pintade* gris de lin donne des perles dont la couleur eſt auſſi d'un gris de lin : celles-ci ſont fort rares, ainſi que celles de couleur de corail rouge qui ſe trouvent quelquefois attachées à la nacre intérieure & vineuſe de la *pinne marine*. Parmi les huîtres nacrées qu'on pêche, il y en a beaucoup qui ne contiennent pas de perles. Les années pluvieuſes ſont les plus favorables pour cette pêche : on a fait cette même obſervation à l'égard de nos perles d'Écoſſe & de Lorraine.

Obſervations ſur les Perles.

La concrétion ou loupe pierreuſe qu'on appelle *perle*, eſt d'une eau argentée comme celle de la nacre ; la beauté de la perle peut ſurpaſſer même celle de la nacre de la coquille, quoique formées toutes deux d'une même matiere. Cette différence vient de ce que la nacre de perles touche par ſes extrémités à la bourbe ; au lieu que la matiere de la perle a été reçue entre les membranes qui la tiennent à couvert. M. *de Réaumur* a obſervé auſſi que la couleur des perles répondoit à la couleur de la coquille où elles ſe trouvoient renfermées ; & que les perles, moitié couleur de nacre & moitié noirâtres, avoient été formées dans le confluent de deux vaiſſeaux qui contenoient des ſucs de différentes couleurs. *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1717.*

Les Joailliers appellent *loupe* ou *coque de perles* un ſuc pierreux & nacré qui s'eſt extravaſé en forme de

nœud. Quand ils en trouvent de demi-ſphériques, ils les font ſcier ; & de deux de même groſſeur, collées enſemble, ils compoſent une perle. Les perles d'une figure irréguliere, c'eſt-à-dire qui ne ſont ni rondes ni en poires, ſont appellées *baroques :* telles ſont les perles d'Écoſſe. Les perles *parangones* ſont des perles d'une groſſeur extraordinaire.

Les perles les plus eſtimées en Europe ſont celles d'Orient ; & entre celles-là on choiſit par préférence celles qui ſont les plus groſſes, parfaitement rondes, polies, blanches, luiſantes, qui réfléchiſſent les objets, qui ſont rayonnantes & paroiſſent tranſparentes ſans l'être : c'eſt ce qu'on appelle *perles d'une belle eau* ou *d'un bel Orient.* Leur prix eſt plus ou moins haut, ſuivant qu'elles approchent plus ou moins de ces qualités. En Perſe & dans les Régions Orientales, elles ne ſe vendent qu'au poids de l'or ; mais en Europe elles ſuivent le tarif des pierreries. L'uſage des perles pour le luxe & la parure des Dames, en a fait un très-gros objet de commerce. Colliers, braſſelets, pendans d'oreilles, coëffures ou aigrettes, ajuſtemens, toutes ces parures introduites par le caprice, adoptées par la mode, perfectionnées par l'art & le goût, ſont des bijoux de toilette faits pour ajouter aux graces de la beauté & quelquefois pour y ſuppléer. Parmi la quantité de perles que l'on préſente tous les ans au Roi d'Eſpagne, ce Prince fait mettre à part les plus belles & les deſtine à l'ornement du Service Divin. On peut juger de la quantité qu'il en conſacre à cet uſage pieux par un habit de la ſtatue de la Vierge *Notre-Dame de la Guadeloupe.* Dans cet habillement tout le blanc n'eſt autre choſe que des perles, le rouge & le vert ſont d'émeraudes & de rubis. Il n'y a dans le monde que le Souverain des Indes qui puiſſe mettre une ſi grande magnificence dans ſa dévotion. En 1579 on préſenta au Roi Philippe II une perle trouvée à Panama : elle étoit naturellement faite en poire, & de la groſſeur d'un œuf de pigeon. Elle eſt priſée à 14400

ducats. *Tavernier* en a vu une entre les mains de l'Empereur de Perſe, en 1633, & que l'on avoit achetée d'un Arabe 110400 livres ſterling. *Pline* évalue la perle de *Cléopâtre* à quatre-vingt mille livres ſterling. On ſait que cette Reine crut ne pouvoir mieux prouver ſon luxe & ſon opulence à *Marc-Antoine*, qu'en avalant dans un repas qu'elle lui donnoit, une des fameuſes perles qui lui ſervoient de pendans d'oreilles. L'hiſtoire nous apprend encore que *Clodius Eſopus*, fameux Comédien Romain, voulant ſurpaſſer en magnificence ſon pere, fit avaler des perles diſſoutes dans le vinaigre à tous les convives de ſon feſtin.

En Médecine on ne ſe ſert que des perles menues, qu'on appelle *ſemences de perles*. Quoique moins cheres que les groſſes, elles n'ont pas moins de vertu : leur préparation conſiſte à les réduire, ſur le porphyre, en une poudre impalpable. La nacre de perle préparée par cette même méthode, n'eſt pas moins bonne. Ces ſubſtances ſont abſorbantes, & propres à arrêter le vomiſſement & le dévoiement. On fait entrer ces différens produits de l'huître dans pluſieurs diſpenſations médicinales ; mais les Médecins inſtruits & de bonne foi, conviennent que les perles & la nacre de perles ne ſont que des abſorbans terreux qui n'ont pas plus de vertu que la nacre des huîtres les plus communes, & que leur préparation ne peut être employée par préférence que pour relever la pompe & le prix des médicamens.

Les Dames employoient autrefois dans leur fard la nacre de perles ; enſuite on leur a fait accroire que les préparations coſmétiques étoient de perles fines : aujourd'hui on gâte leur teint avec le blanc de biſmuth. Les Tabletiers font avec la nacre de perles des cuillers, des jetons, des manches de couteaux, des navettes & beaucoup d'autres petits ouvrages fort agréables, mais qui jauniſſent ainſi que les perles à force d'être expoſés à l'air : moins d'un ſiecle ſuffit pour en altérer la beauté.

Avant que de finir cet article nous croyons devoir parler de la charlatanerie de certains Juifs, qui prétendent qu'ils ont l'eſtomac propre à nettoyer les perles, & à en augmenter le poids. Ce fait eſt d'autant plus impoſſible, que les perles, comme les os, l'ivoire & les dents s'amolliſſent dans des liqueurs acidulées & chaudes, & qu'elles perdent de leur poids. On en a des preuves qu'on ne peut révoquer en doute. Si les perles ſe nettoyoient dans un eſtomac Juif, il en ſeroit de même dans un eſtomac Muſulman ou Chrétien; mais dans tous ce ſeroit aux dépens du volume des perles. Voici un exemple bien frappant du ramolliſſement des perles : en jetant les fondations de S. Pierre de Rome on trouva un caveau où avoient été dépoſés 1118 ans auparavant les corps de deux jeunes filles de Stilicon, qui avoient été promiſes, l'une après l'autre, à l'Empereur Honorius; toutes les richeſſes qui y étoient renfermées, étoient en très-bon état, à l'exception des perles qui étoient ſi tendres qu'elles s'écraſoient facilement entre les doigts.

On tire parti auſſi de la charniere des huîtres nacrées; c'eſt un gros ligament que les Hollandois, voiſins des pêcheries de perles, font deſſécher, ont l'art de tailler & de polir enſuite de maniere à imiter une plume : ils le vendent ſous le nom de *plume de paon*; elle eſt d'un beau bleu verdâtre chatoyant. A l'égard des fauſſes perles, *voyez l'article* ABLE.

NACRÉ. *Voyez à l'article* PRINCE *& le mot* Roi.

NADDE ou MELETTE ou APHIE PHALARIQUE. C'eſt un poiſſon rare, du genre des carpes & de la famille des poiſſons à nageoires molles : on le trouve plus communément dans les parties boréales de la Suéde que par-tout ailleurs : il a un pied de longueur, quatre pouces de large; la tête obtuſe; les trous des nageoires ſont doubles; la bouche eſt ſans dents; la membrane des ouïes a trois rayons; la queue eſt fourchue; la couleur du dos eſt brune, blanche aux côtés, argentée au ventre, & rouſſe à la poitrine. Les écailles

ſont larges, obtuſes & ſtriées : on mange ce poiſſon en Weſtrobothnie. La *nadelle* eſt une petite ſardine.

NAGEUR, *natrix torquata*. Nom donné à un ſerpent aquatique, qui crie, dit-on, comme la grenouille : il ſe nourrit de grains, d'inſectes, de tout ce qu'il trouve, & comme la vipere, il fait la chaſſe aux rats. Les François appellent ce ſerpent le *charbonnier*. Voyez ce mot.

NAGEOIRES. *Voyez à l'article* POISSON *& au mot* BALEINE.

NAGMAUL. *Voyez* SCHINDEL.

NAGOR. Nom que l'on donne à une eſpece particuliere de gazelle d'Afrique. Ses cornes ſont ſemblables à celles du *nanguer*.

NAIN. Nom donné à celui qui eſt petit au-delà de ce que naturellement il doit être. Le nain & le géant ſont les deux extrêmes de la ſtature des hommes. *Voy.* GÉANT.

Pour avoir une idée de la race des *nains*, nous donnerons un extrait de l'origine, de la vie, de la conformation de *Bebé*, de M. *Borwſlaski*, & de M. *Bereſchny*.

Bebé, ce fameux nain du Roi de Pologne, naquit à ſept mois dans les Voſges, de parens bien faits, bien conſtitués & ſains. Il n'avoit pas tout-à-fait huit pouces en naiſſant : il ne peſoit alors qu'une livre & un quart. Sa mere l'éleva avec beaucoup de peine ; ſa petite bouche ne pouvant s'appliquer qu'en partie ſur le mamelon, une chévre fut ſa nourrice. Un ſabot qu'on rempliſſoit de laine à moitié, lui ſervit longtemps de berceau : on l'eût pris pour un *Lilliputien* : à l'âge de deux ans il commença à marcher : on lui fit des ſouliers de dix-huit lignes de longueur. A ſix ans il étoit haut de quinze pouces. Son accroiſſement fut proportionné à ſa petiteſſe premiere juſqu'à l'âge de douze ans : à cet âge la nature fit un effort dans quelques parties ſeulement. Les côtes grandirent plus d'un côté que de l'autre. L'épine du dos s'arqua en

cinq endroits, & l'apophyſe naſale s'étendit beaucoup. Ce petit individu n'a jamais donné que des marques très-imparfaites d'intelligence : il ſembloit qu'elle ne paſſoit pas les bornes de l'inſtinct, & malgré la bonne éducation qu'il a reçue, il n'a conçu aucune notion de l'Être ſuprême. Il paroiſſoit aimer la muſique, on étoit même parvenu à le faire danſer & à battre quelquefois la meſure aſſez juſte. Il avoit ſans ceſſe les yeux dreſſés ſur ſon maître qui par des ſignes dirigeoit tous ſes mouvemens, ainſi qu'on le remarque dans les animaux brutes qu'on a dreſſés. Les paſſions cependant regnerent dans ſon ame : il étoit ſuſceptible de colere, de jalouſie & d'emportement dans ſes deſirs. Il avoit tous les organes libres, & tout ce qui tient à la phyſiologie paroiſſoit ſelon l'ordre ordinaire de la nature. A l'âge de quinze ou ſeize ans il avoit vingt-neuf pouces de hauteur; c'étoit ſon âge brillant ; il étoit joli. A l'âge de dix-ſept à dix-huit ans les ſignes de ſa virilité ou de puberté furent très-évidens & même très-forts pour ſa petite ſtructure : il paroît même prouvé qu'une gouvernante en avoit long-temps abuſé, & l'on attribue aux excès de *Bebé* l'avancement de ſa vieilleſſe, car dès l'âge de vingt-deux ans ce petit être ceſſa d'être gai, ſes forces s'affoiblirent, ſa tête ſe pencha, il commença à tomber dans une eſpece de caducité où l'on diſtinguoit une enfance marquée : la derniere année de ſa vie (il avoit alors vingt-ſix ans, trente-trois pouces de hauteur, & trente-ſix ſelon quelques-uns) il paroiſſoit accablé par le poids des années; il ne pouvoit ſupporter l'air extérieur que par un temps chaud, & marchoit à peine cent pas. On a diſſéqué *Bebé*, & l'on a trouvé un des os pariétaux un peu enfoncé, le lobe gauche du cervelet étoit preſſé dans un endroit & un peu relevé en d'autres, & hors de la poſition naturelle, la moëlle alongée étoit comprimée de même, ce qui doit vraiſemblablement avoir empêché la force végétative de s'étendre avec régularité, & ce qui peut auſſi avoir occaſionné le déran-

gement des vertebres: on a conſervé le ſquelette de *Bebé*; on le voit actuellement dans la Bibliothéque publique de Nanci. Au premier coup d'œil ce ſquelette paroît être celui d'un enfant de trois ou quatre ans au plus; mais à l'examen on voit que c'eſt celui d'un adulte. Voici l'interprétation de l'épitaphe que le Roi de Pologne a fait faire & poſer à la mémoire de *Bebé* (M. le Comte de *Treſſan* en eſt l'Auteur.) *Ci gît* Nicolas Ferri, *Lorrain, jeu de la nature, merveilleux par la petiteſſe de ſa ſtructure, chéri du nouvel* Antonin, *vieux dans l'âge de la jeuneſſe. Cinq luſtres furent un ſiécle pour lui. Il eſt mort le 9 Juin 1764.*

Paſſons maintenant à l'hiſtoire de M. *Borwſlaski.*

M. Borwſlaski, Gentilhomme Polonois, arriva à Luneville en 1760; il étoit à la ſuite de Madame la Comteſſe Humiecska, Grande Porte-Glaive de la Couronne de Pologne & parente du Roi Stanislas. Sa ſtature étoit plus ſurprenante que celle de Bebé: à l'âge de vingt-deux ans il n'avoit que vingt-huit pouces de hauteur. Sa taille étoit bien priſe, ſes membres bien proportionnés, de beaux yeux & les traits aſſez agréables; il avoit beaucoup de force, jouiſſoit d'une bonne ſanté, ne buvoit que de l'eau, mangeoit peu & dormoit bien. Cette miniature vivante étoit pleine de graces, danſoit avec juſteſſe, & avoit l'eſprit auſſi bien fait que le corps: il avoit la mémoire bonne, le jugement fort ſain, un cœur ſenſible & ſans méchanceté. Il étoit fort inſtruit dans la Religion Catholique, liſoit, écrivoit & calculoit bien: il s'exprimoit facilement en Allemand & en François. Le pere & la mere de M. Borwſlaski ſont de taille ordinaire, & ont eu ſix enfans: ſon aîné n'a que trente-quatre pouces, & ſa ſœur qui étoit la moins âgée, n'avoit que vingt-un pouces à l'âge de ſix ans; les trois cadets de M. Borwſlaski ont chacun cinq pieds & demi. La mere eſt toujours accouchée à terme. Ces nains en venant au monde repréſentoient une maſſe informe, preſqu'auſſi large

que longue : leur tête, leurs membres, leur corps ne ſe ſont déployés que par degrés.

Le fameux nain Lucius, dont Auguſte donna le ſpectacle au Peuple de Rome, n'avoit que dix-neuf pouces de haut, & ne peſoit que dix-ſept livres; ſa voix étoit tonnante. On en voit la figure en bronze à la Bibliotheque du Roi dans le Cabinet des médailles.

On trouve dans l'Hiſtoire d'Angleterre l'oppoſé de ces deux nains. En 1731 un Payſan du Comté de Berks amena à Londres ſon fils âgé de ſix ans, qui avoit près de cinq pieds de haut, robuſte, fort & à-peu-près de la groſſeur d'un homme fait.

Voici la deſcription d'un autre nain, mais monſtrueux qui vit actuellement dans la ville de Lubni en Ruſſie : il s'eſt lui-même décrit en Langue Ruſſe, en voici la traduction communiquée en 1770.

Pierre Danilow Bereſchny, fils d'un Coſaque Podpornoghtchik du Régiment de Lubni. Ses pere & mere, freres & ſœurs ſont de ſtature ordinaire; mais ce nain parvenu à l'âge de trente ans, n'a que vingt-neuf pouces trois quarts de hauteur. Il n'a point de bras, ſes épaules ſe terminent en petits moignons de chair; à peine peut-on paſſer un doigt entre ſa tête & ſes épaules, tant ces deux parties ſont étroitement liées enſemble; cependant il n'eſt pas laid à voir. Il porte une grande mouſtache qui lui va preſque juſqu'aux oreilles. Il a beaucoup d'eſprit, de jugement & de mémoire. Sa poitrine eſt applatie, & les jambes courbes comme ſi on les avoit retournées; les genoux ſont ſans jointures, les os ſont continus aux deux jambes juſqu'aux talons, les gras de jambe ſont preſque totalement obliterés; chaque pied n'a que quatre orteils, y compris le pouce, tous quatre recourbés & deux ſeuls ſont mobiles. Il marche fort vîte; mais quand il tombe, faute de jointures aux genoux, il ne peut ſe relever. Il écrit fort couramment du pied gauche; le caractere de ſon écriture eſt des plus liſibles, tant en Ruſſe qu'en Latin : il deſſine très-correctement au crayon,

crayon, à la plume & à l'encre de la Chine: il chante, joue aux cartes & aux échecs: il fume & remplit lui-même ſa pipe: il tricote des bas, & ſe ſert pour cela d'aiguilles de bois qu'il fait lui-même: il ſe débotte: il mange auſſi à l'aide du pied gauche & fait quantité d'autres choſes très-ſurprenantes: il n'emploie les deux orteils ſéparés qu'il a au pied droit, que pour aider les opérations du pied gauche. Autant il témoigne un grand deſir de s'inſtruire, autant il apprend avec beaucoup de facilité. Il appartient à un Colonel qui eſt jaloux de cultiver ces heureuſes diſpoſitions, & qui lui en facilite les progrès. On apprend que l'Impératrice de Ruſſie fait élever un ſemblable nain monſtrueux à l'Académie des Arts. Celui-ci a maintenant ſeize ans. (1772.)

On voit actuellement (mois de Mars 1774) à la Foire S. Germain a Paris, une naine que l'on aſſure être âgée de vingt ans, & qui n'a que vingt-huit pouces de hauteur. Cette fille naine eſt aſſez bien proportionnée, excepté le front qui eſt fort grand. A ſa voix & ſes manieres enfantines on ne diroit pas qu'elle eſt auſſi âgée; mais en examinant les traits de ſon viſage, & d'autres qui ne paroiſſent pas équivoques, on y trouve écrit très-diſtinctement les caracteres de ſon âge.

NALIM. Nom qu'on donne en Ruſſie à la *lotte*. Voyez ce mot.

NANGUER ou NANGUEUR. Nom donné à une eſpece de gazelle qui ſe trouve au Sénégal & qui pourroit bien être le daim des Anciens.

NAPAUL ou FAISAN CORNU. Cet oiſeau de Bengale eſt ainſi appellé, dit M. *de Buffon*, parce qu'il a en effet deux cornes ſur la tête; ces cornes ſont de couleur bleue, de forme cylindrique, obtuſes à leur extrémité, couchées en arriere, & d'une ſubſtance analogue à la chair calleuſe: il n'a point autour des yeux ce cercle de peau rouge, quelquefois pointillé de noir qu'ont les faiſans; mais il a tout cet eſpace

garni de poils noirs en guiſe de plumes : au deſſous de cet eſpace & de la baſe du bec inférieur prend naiſſance une ſorte de gorgerette, formée d'une peau ſéche, laquelle tombe & flotte librement ſur la gorge & la partie ſupérieure du cou : cette gorgerette eſt noire dans ſon milieu, ſemée de quelques poils de même couleur, & ſillonnée par des rides plus ou moins profondes, enſorte qu'elle paroît capable d'extenſion dans l'oiſeau vivant, & l'on peut croire qu'il ſait la gonſler ou la reſſerrer à ſa volonté : les parties latérales en ſont bleues, avec quelques taches orangées & ſans aucun poil en dehors ; mais la face intérieure qui s'applique ſur le cou, eſt garnie de petites plumes noires, ainſi que la partie du cou qu'elle recouvre : le ſommet de la tête eſt rouge ; la partie antérieure du corps, rougeâtre, la partie poſtérieure plus rembrunie ; ſur le tout, y compris la queue & les ailes, on voit des taches blanches entourées de noir, ſemées près-à-près aſſez régulierement : ces taches ſont rondes ſur l'avant, oblongues ou en forme de larmes ſur l'arriere, & celles-ci tournées de maniere que la pointe regarde la tête : les ailes ne paſſent guere l'origine de la queue, d'où l'on peut conclure que c'eſt un oiſeau peſant.

NAPEL, *napellus aut aconitum cæruleum*. Quoique nous ayons déjà dit quelque choſe de cette plante prétendue venimeuſe au mot ACONIT, nous croyons devoir nous étendre davantage ſur l'hiſtoire de cette eſpece de végétal, depuis que nous avons lu les nouvelles expériences que M. *Antoine Storck* en a faites, ainſi que nous le dirons plus bas.

Le napel eſt une plante qui croît naturellement dans la Forêt noire en Siléſie, & ailleurs aux lieux montagneux ; on la cultive auſſi dans les jardins, elle y prend très-facilement, elle y dure fort long-temps, quoique négligée & même maltraitée. Sa racine eſt vivace, de la groſſeur d'un petit navet, noire en dehors, blanchâtre en dedans, produiſant ſouvent d'autres navets

collatéraux. Elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur de trois pieds, rondes, liſſes, moëlleuſes, roides, difficiles a rompre, garnies de feuilles amples, arrondies, verdâtres, nerveuſes & découpées en beaucoup de parties étroites, d'une maniere plus remarquable que dans toute autre eſpece d'aconit. Ses fleurs ſont diſpoſées en maniere d'épi aux ſommités des tiges, ayant la figure d'une tête couverte d'un heaume de couleur bleue rayée, & plus court que dans les autres eſpeces. A cette fleur ſuccede un fruit à pluſieurs graines membraneuſes diſpoſées en maniere de tête, qui renferment des ſemences menues, ridées & noires dans leur maturité.

Jean Bauhin dit qu'il ſeroit prudent de bannir de nos jardins un poiſon auſſi mortel à tout animal qui en mange, que l'eſt le napel. Tous les Auteurs de Botanique s'accordent auſſi à dire, qu'entre tous les poiſons qui ſe tirent de la famille des végétaux, le napel a toujours été regardé comme un des plus dangereux; quelques Auteurs aſſurent que ſa racine échauffée dans la main, ſuffit pour cauſer la mort. Toujours eſt-il vrai que ſa fleur portée en bouquet, produit quelquefois des ſyncopes: nous en avons vu les effets ſur deux jeunes perſonnes. On rapporte qu'un jeune homme, habitant du mont Pilat en Suiſſe, prit des fleurs de napel dans ſa main & deſcendit la montagne pour aller à une danſe. Arrivé à la ſalle du bal champêtre, il ſentit ſa main s'engourdir, jeta les fleurs, danſa quelques heures de ſuite avec une jeune fille: le poiſon ſe communiqua par le ſimple attouchement, & tous deux moururent le ſoir du même jour. Un autre homme, pour avoir mordu dans la racine, eut une heure après la tête toute enflée. Il paroît par ſes effets qu'elle eſt cauſtique & corroſive: car elle produit en peu de temps dans ceux qui ont le malheur d'en manger, des enflures, des inflammations, des convulſions, la gangrene & la mort. *Mathiole* raconte l'hiſtoire d'un criminel condamné à mort, à qui l'on fit manger de cette

racine pour eſſayer quelques antidotes qu'on propoſoit contre ce poiſon. Cet homme y trouva d'abord un goût de poivre un peu fort, & au bout de deux heures il fut ſaiſi de vertiges & de ſi violentes commotions de cerveau, qu'il s'imaginoit avoir la tête pleine d'eau bouillante; cet état fut ſuivi d'une enflure générale de tout le corps, le viſage devint livide, les yeux ſortoient d'une maniere affreuſe hors de la tête; enfin des convulſions horribles terminerent bientôt la vie & l'eſpérance de ce criminel. Autrefois on empoiſonnoit les fléches avec le ſuc de cette plante, & l'on détruiſoit auſſi les animaux ſauvages & féroces, lions, tigres, loups, pantheres, &c. avec le napel adroitement mêlé à l'appât des viandes qu'ils aiment le plus. *Weſper* dit, qu'en temps de peſte, on s'eſt ſervi de cette plante pilée en guiſe de véſicatoire: ce qui démontre évidemment la qualité cauſtique & éroſive de cette plante. On ſait encore que les fleurs du napel, portées ſur la tête, ont la propriété de détruire l'eſpece vermineuſe qui ronge les chairs; & de cauſer en place une migraine très-douloureuſe.

M. *Haller* rapporte qu'on a des exemples récens en Allemagne & en Suéde de l'effet dangereux & même funeſte du napel. Son poiſon, dit-il, a cependant de la peine à tuer un chien, & les animaux des Alpes ſavent s'en abſtenir. Pour l'odeur ou l'attouchement, même des mains en ſueur, le même Obſervateur dit qu'on n'a rien à en redouter. Nous avons cependant cité ce que peut produire ſa fleur portée en bouquet.

Un tel expoſé des propriétés du napel ſuffit bien pour en proſcrire l'uſage intérieur; mais l'illuſtre *Storck* accoutumé d'après l'expérience à douter de la violence des poiſons végétaux, a voulu s'aſſurer par lui-même des effets de celui-ci. Pour les mieux éprouver, il mit ſur ſa langue une petite quantité de poudre des feuilles & des tiges de l'aconit napel; elle produiſit de l'ardeur & lui cauſa une ſalivation qui durerent long-temps; il reſſentoit auſſi des douleurs momenta-

nées, vagues & lancinantes ; mais il ne s'en ſuivit aucun mal.

Cette même poudre jetée ſur un ulcere chancreux & fongueux, ne le conſuma pas.

M. *Storck* fit enſuite l'extrait de napel avec le ſuc exprimé de cette plante : il en mit un grain entre la paupiere inférieure de ſon œil droit & l'œil même, il n'en fut affecté que comme il l'auroit été par tout autre corps étranger. Il fit enſuite un mêlange de deux grains de cet extrait avec deux gros de ſucre en poudre, & pour obſerver particulierement ce qui ſe paſſeroit dans le corps, il avala lui-même ſix grains de ce mêlange qui ne lui firent rien. Le ſecond jour il en prit huit, qui ne lui produiſirent aucune ſenſation, & il en fut de même des dix grains qu'il prit le troiſieme jour. Enhardi par le ſuccès de ces eſſais, il en prit vingt grains : aucune des fonctions animales n'en fut dérangée, mais il tranſpira un peu plus qu'à l'ordinaire. Il continua ainſi pendant ſept jours, & le huitieme il ſe repoſa ; il recommença le neuvieme & continua juſqu'au quatorzieme, ſans s'appercevoir de rien de nouveau. M. *Storck* conclut de-là, que la poudre de napel excite la tranſpiration & la ſueur, qu'on peut en donner aux malades extérieurement avec ſécurité, en l'adminiſtrant en petites doſes pour commencer ; qu'elle convient dans les maladies dont on peut chaſſer la matiere ou la cauſe par les voies de la tranſpiration & de la ſueur : telles que les fiévres, les douleurs ſciatiques, même pour les glandes enflées & ſquirreuſes. Ainſi l'art de guérir peut tirer parti de cette plante mortelle.

Le Docteur *Bernhard de Bernitz* dit que la plante de napel deſſéchée ou tranſplantée des Alpes dans les jardins, perd ſa qualité vénéneuſe, & qu'elle n'eſt point un poiſon dans le Nord comme dans l'Italie. M. *Deſlandes* aſſure la même choſe dans la Bretagne ; mais il eſt très-probable, ainſi que l'obſerve M. *Haller*, que ces Auteurs parlent d'une plante différente du

napel : c'eſt, dit-il, une eſpece d'aconit à fleur bleue, mais du reſte très-ſemblable à *l'aconitum lycoctonum*. Il eſt sûr du moins que le napel a tué un Chirurgien en Suéde, & qu'il eſt mortel pour les chévres de Falhun. C'eſt aux Médecins qu'il convient de prononcer ſi l'uſage interne du napel doit être permis ou défendu.

Quant aux remedes propres contre le poiſon du napel, on commence par donner promptement un émétique, ſuivi d'une boiſſon abondante de lait & de beurre bouillis enſemble, l'on finit le traitement par des bols de thériaque ou par un autre antidote, & on y joint les ſels volatils de viperes ou de corne de cerf, &c.

NAPHTE. *Voyez* PÉTROLE.

NARCAPHTE, *narcaphtum*. Nom donné à l'écorce odoriférante & réſineuſe de l'arbre qui produit l'oliban; les Juifs Orientaux s'en ſervent dans leurs parfums; en Europe on l'emploie quelquefois pour les maladies du poumon. On appelle auſſi le narcaphte *tignamé* ou *thymiama*. Voyez OLIBAN.

NARCISSE, *narciſſus latifolius*, eſt une plante dont la racine eſt bulbeuſe, noirâtre en dehors, blanche en dedans; viſqueuſe, amere, & pouſſant en deſſous des fibres comme les autres racines bulbeuſes. Il ſort de ſa racine des feuilles vertes pâles, aſſez ſemblables à celles du poireau. Il s'éleve d'entr'elles une tige haute d'un pied, creuſe, nue, cannelée, portant en ſa ſommité une grande fleur à une ſeule feuille évaſée en godet, blanche, & entourée de ſix feuilles pâles & purpurines, d'une odeur fort agréable. A cette fleur ſuccede un fruit oblong, triangulaire, rempli intérieurement de ſemences arrondies, noires & ameres : la fleur de cette plante eſt un peu narcotique, & ſa racine eſt aglutinante & vomitive.

On cultive cette plante dans les jardins à cauſe de la beauté & de la bonne odeur de ſa fleur : elle eſt une des premieres dont la fleur décore nos parterres au

retour du printemps. Il y en a de plusieurs sortes : 1°. le *narcisse de Constantinople* ; 2°. le *grand narcisse d'Inde* ; 3°. le *narcisse rouge* ; 4°. celui qui est *jaune* ; 5°. le *narcisse d'Angleterre*. Il se trouve aussi dans les bois & les prairies une espece de narcisse jaune qu'on nomme *aiau*. Voyez CAMPANE JAUNE.

On plante les narcisses dans les parterres en planches, à quatre doigts de distance, à la fin de Janvier : on les multiplie de caïeux, & on les replante en Octobre. Les jonquilles & les tubereuses ne sont que des especes de narcisse. *Voyez ces mots*. En général les narcisses ont les fleurs disposées en épi, en pannicule, ou en ombelle.

NARCISSE D'AUTOMNE. *Voyez* LYS NARCISSE.

NARCISSE DE MER ou PETITE SCILLE BLANCHE. *Voyez à la suite du mot* SCILLE.

NARCISSITE. Nom donné à une pierre qui imite la fleur du narcisse. Ce n'est peut-être qu'une empreinte.

NARD, *nardus*. On a donné ce nom à différentes plantes d'usage en Médecine, & dont nous ferons mention dans cet article.

Le NARD INDIEN ou SPICA-NARD, *nardus Indica*. C'est, selon M. *Geoffroi* (*Mat. Médic.*) une racine chevelue, ou plutôt un assemblage de fibres entortillées, attachée à la tête de la racine, qui ne sont rien autre chose que les filamens nerveux des feuilles fanées, desséchées, ramassées en un petit paquet, de la grosseur & de la longueur du doigt, de couleur brune roussâtre, d'un goût amer, âcre, d'une odeur aromatique, approchante de celle du souchet. Cette partie filamenteuse de la plante qui est en usage, n'est, dit aussi M. *Geoffroi* ni un épi, ni une racine, mais c'est la partie inférieure des tiges, qui est d'abord garnie de plusieurs petites feuilles qui en se fanant & en se desséchant tous les ans, se changent en des filets, n'y ayant que leurs fibres nerveuses qui subsistent.

On a donné au nard le nom d'*épi*, à cauſe de ſa figure; la racine à laquelle il eſt attaché, eſt de la groſſeur du doigt, fibreuſe, brunâtre, ſolide, & cannante. Parmi ces filamens on trouve quelquefois des feuilles encore entieres, blanchâtres & de petites tiges creuſes, cannelées, &c.

Le nard Indien croît en grande quantité dans la grande Java, & les habitans en font beaucoup d'uſage dans leurs cuiſines, pour aſſaiſonner les poiſſons & les viandes. On en apportoit autrefois de la Syrie & du Gange, dont la couleur & la longueur des fibres varioient beaucoup.

La plante de ce nard s'appelle *gramen cyperoïdes aromaticum Indicum.* Breyn. On eſtime le ſpica-nard alexitere, céphalique, ſtomachique, néphrétique & hyſtérique. *Riviere* dit qu'il convient, pris en ſubſtance dans du bouillon pour l'hémorragie des narines. *Bontius* dit que dans les Indes on fait infuſer dans du vinaigre le nard deſſéché, & qu'après y avoir ajouté un peu de ſucre, on fait uſage de ce remede contre les obſtructions du foie & de la rate: il convient encore, ſoit à l'intérieur, ſoit à l'extérieur, pour la morſure des bêtes venimeuſes.

Le Nard Celtique, *nardus Celtica, Spica Gallica aut Romana.* C'eſt une eſpece de valériane, dit M. *Haller*; ſa racine eſt rampante, chevelue, rouſsâtre, garnie de petites écailles, d'un vert jaunâtre, d'un goût âcre, un peu amer, aromatique, d'une odeur forte & un peu deſagréable. Les petits rameaux de cette plante baſſe, pouſſe par intervalle des fibres un peu chevelues & brunes; à leur partie ſupérieure ils donnent naiſſance a pluſieurs petites têtes qui ſoutiennent de petites feuilles oblongues de couleur jaunâtre. Il s'éleve d'entre ces feuilles une petite tige, haute d'un pied, ayant ſur chaque nœud deux petites feuilles oppoſées; elle porte en ſa ſommité beaucoup de fleurs, qui ont la figure d'une étoile d'un jaune tirant ſur le

rouge & qui dans la ſuite deviennent de petites graines oblongues & aigretées.

Toutes les parties de cette plante ſont aromatiques, & imitent, étant recemment ſéchées, l'odeur de la petite valériane. *Cluſius* dit que le nard celtique fleurit en Août, preſque ſous les neiges même, ſur le ſommet des Alpes de Styrie. M. *Haller* dit qu'il eſt commun ſur les Alpes de la vallée d'Aoſte, & qu'il y en a auſſi ſur le Saint-Bernard; les feuilles paroiſſent enſuite, lorſque les fleurs commencent à tomber. Les habitans le ramaſſent vers le commencement de Septembre, lorſque les feuilles jaunilſent; car alors ſon odeur eſt agréable, au lieu qu'il n'en a point lorſqu'elles ne font que de paroître, ou que la plante eſt encore verte. Ce nard qu'on trouve en bottes chez les Droguiſtes, a les mêmes propriétés que le précédent; il eſt cependant plus diuretique & plus carminatif. On en tranſporte en Egypte, où, ſuivant M. *Haller*, on lui attribue une vertu pour adoucir la peau.

Le NARD DE MONTAGNE, *nardus montana tuberoſa*. C'eſt une eſpece de valériane des Pyrénées, &c. dont la racine eſt oblongue, arrondie, & en forme de navet, de la groſſeur du petit doigt. Sa tête qui eſt portée ſur une petite tige rougeâtre, eſt garnie de fibres chevelues, brunâtres & un peu dures. Cette racine eſt vivace d'un goût âcre & aromatique.

Le petit *nardus Indica* eſt une eſpece de *gramen*. Voyez ci-deſſus.

Le *nard bâtard du Languedoc*, eſt une ſorte de chiendent.

Le *faux nard*, eſt la racine de l'ail ſerpentin des Alpes. *Voyez* AIL.

Le *nard ſauvage*, *nardus ruſtica*, eſt la racine du cabaret. *Voyez ce mot.*

Le *nard commun*, eſt l'aſpic ou lavande mâle. *Voyez* LAVANDE.

NARHWAL ou LICORNE DE MER, *unicornu marinum*. Voyez à l'article BALEINE.

NARI-NARI. Eſpece de raie du Bréſil ; les Hollandois l'appellent *piilfert* : ce poiſſon eſt charnu, il a le corps & les nageoires triangulaires ; ſa tête eſt groſſe & ramaſſée, au milieu il y a une eſpece de foſſe : au lieu de dents, il a dans la bouche des os qui ſont compoſés de pluſieurs oſſelets : ſes yeux ſont petits : & le deſſus du corps eſt rouge bleuâtre, tiqueté de blanc; le ventre eſt aſſez blanc & ſa peau unie. Proche de ſa queue, ſont deux crochets longs de trois doigts, faits comme les hameçons d'un Pêcheur : ſa chair eſt fort délicate.

NARKA. Nom que les naturels du pays de Kamtſchatka donnent au poiſſon rouge de leurs mers. *Voyez à la fin de l'article* POISSON.

NASICORNE. Nom donné au rhinocéros inſecte, dont il eſt parlé à l'article *ſcarabée monoceros*. Voyez ce mot.

NASITOR. *Voyez* CRESSON ALÉNOIS.

NATICE, *natica*. Nom que M. *Adanſon* donne d'après les Anciens à un genre de coquillage operculé aſſez ſemblable à la nérite, & qui, ſelon M. d'*Argenville*, eſt un limaçon à bouche demi-ronde, qui n'a point de gencives, ni de dents, ſeul caractere qui le diſtingue de la *nérite*. Voyez ce mot.

NATIF. Dans l'Hiſtoire Naturelle du regne minéral c'eſt un ſynonyme de *vierge*; il exprime un métal, ou un demi-métal qui ſe trouve dans le ſein de la terre ſous la forme qui lui eſt propre & ſans être mêlangé. On dit de l'argent *vierge*, du cuivre & de l'or *natifs*.

NATRON, *natrum*. C'eſt un ſel alkali terreux, appellé quelquefois *alkali terreſtre Oriental*. Il eſt en partie fixe, & toujours mêlé avec des corps terreſtres. Quelquefois il contient du ſel marin ; ou un ſel alkali volatil, de maniere cependant que l'alkali fixe y domine. Le natron fond aiſément à l'humidité de l'air ; réſous en liqueur, il fait moins d'effervescence avec tous les acides que ſous une forme ſolide, il ſe diſſout dans quatre fois ſon poids d'eau chaude. Cette eſpece de

ſel minéral, qu'il ne faut pas confondre avec la véritable ſoude végétale en pain durs & aſſez blancs, que l'on fabrique en Egypte, & dont on ſe ſervoit autrefois en France pour faire du ſavon & du verre, ſe trouve auſſi en Egypte, en Syrie, dans l'Aſie mineure & dans les Indes Orientales. On peut même le regarder comme le *nitre des Anciens*, lequel fermentoit avec des liqueurs acides, & ils s'en ſervoient comme d'un ſel lixiviel pour laver leurs habits, & pour mettre dans leurs bains purificatoires. (Jérémie, chap. 2. verſ. 22.) Ils le mêloient avec du ſable pour en faire du verre. (Tacit. liv. 5.) *Salomon* fait entendre cette effervescence du nitre d'Egypte avec le vinaigre, lorſqu'il dit dans les Proverbes, (chap. 25. verſ. 20.) *celui qui chante des airs à un cœur affligé, fait comme ſi l'on mêloit du nitre avec du vinaigre.* Or, il n'y a que le natron qui poſſede cette propriété. Aujourd'hui nous voyons rarement ce ſel dans le commerce, ainſi que la ſoude végétale d'Egypte, que l'on appelloit auſſi *natron*, celle-ci ayant été prohibée ſous le miniſtere du Grand Colbert. On lui ſubſtitue le ſel de verre ou l'anatron factice. Le natron naturel, tel qu'il ſe trouve dans la terre, eſt ordinairement d'un blanc rougeâtre & en maſſes informes.

Nous avons donné dans notre Minéralogie un détail aſſez circonſtancié de la préparation & de l'uſage de ce ſel en Egypte. C'eſt dans l'hiver que ce ſel ſuinte naturellement de la terre : on le ramaſſe dans l'état de liqueur dans deux grands lacs, dont l'un eſt ſitué près de Memphis, & l'autre aux environs d'Alexandrie. Les vents qui regnent dans ces contrées ne tardent pas d'en faire évaporer la ſurabondance d'eau, & lorſque l'eau eſt aſſez diminuée pour que le ſel commence à ſe criſtalliſer, on le retire avec des pelles faites en écumoire, puis après l'avoir égoutté, on le tranſporte dans de grands magaſins à Terrané & à Damanchou. Les Payſans ſont contrains par corvée d'en voiturer quarante-cinq mille quintaux, partie en bateau ſur le Nil,

& l'autre partie ſur des chameaux : mais cette obligation forcée leur tient lieu de la taille qu'ils devroient pour leurs terres enſemencées.

Les Arabes emploient ce ſel pour blanchir leur cuivre & le linge ; les Egyptiens s'en ſervent au lieu de ſoude dans leur ſavon & leur verre ; les Boulangers d'Alexandrie en mettent dans leur ſorgo ; les Tanneurs du pays en préparent leurs cuirs ; les Bouchers, &c. s'en ſervent auſſi pour attendrir ou conſerver les viandes, &c. *Voyez notre Minéral. Tom. I. p. 467 & ſuiv. Édit. de 1774.* Le ſel alkali qui ſe trouve dans quelques eaux thermales & minérales, a beaucoup de rapport avec le natron : l'on donne auſſi au ſel d'Ebshom le nom de *natron d'Angleterre.* Voyez SEL D'EBSHOM.

NATURALISTE. C'eſt un Phyſicien & un Philoſophe qui conſidere l'aſſemblage & l'état des choſes créées dans la nature : il y en a peu qui s'occupent également de toutes les parties de cette ſcience ; l'un étudie les foſſiles & les minéraux ; l'autre tâche de connoître méthodiquement les individus du regne végétal ; ſouvent il ſe borne à la culture des plantes : d'autres ne trouvent d'agrément que dans les curieuſes recherches & obſervations du regne animal, ou même d'une de ſes parties : quelques-uns étendant la ſphere de leur génie, n'étudient point ce qui les environne immédiatement, leurs yeux armés du téleſcope, conſidérent & obſervent ce qui ſe paſſe dans l'immenſité des cieux ; d'autres enfin, ſe reſtreignent à l'obſervation météorologique. Ainſi le Minéralogiſte, le Botaniſte, le Zoologiſte, l'Aſtronome, &c. ſont les démonſtrateurs ou les interpretes des ouvrages & des opérations de la nature. *Voyez les articles* CIEL & PLANETE, ANIMAL, PLANTE, MINÉRAL & HISTOIRE NATURELLE.

NATURE, *natura.* Ce mot pris en général comprend le ſyſtême du monde, la machine ou le méchaniſme de l'univers, l'aſſemblage de toutes les choſes créées. La nature eſt le monde réel, poſſible, ou l'uni-

vers créé, *natura naturata*. Les Phyſiciens étudient la nature ſuivant l'ordre & le cours naturel des choſes, ſuivant la ſuite des cauſes ſecondes, ou les lois du mouvement que Dieu a établies, & qui agiſſent dans toutes les occaſions par une néceſſité inévitable. Les Théologiens appellent l'Être qui a ordonné & préſidé à cet enchaînement des cauſes & des effets, *natura naturans*. Tout ſe tient dans l'univers ; ce n'eſt qu'un tout ſubſiſtant par l'accord & la correſpondance de toutes ſes parties : il n'y exiſte rien, juſqu'au plus petit atôme, qui n'y ſoit auſſi néceſſaire que l'exiſtence de la mouche l'eſt à la ſubſiſtance de l'araignée : tout eſt ſoumis à l'ordre univerſel : la nature entiere n'eſt qu'un ſeul & vaſte ſyſtême que tous les êtres compoſent. Les animaux compoſent un ſyſtême qui ſe réunit à celui des végétaux ; celui-ci au ſyſtême des autres corps qui couvrent la ſurface de notre globe : tout prouve que tous ces ſyſtêmes ne ſont que des parties d'un ſyſtême général ou plus étendu. Ces principes ſeront établis & confirmés dans toute la ſuite de cet Ouvrage.

On fait encore un autre uſage du terme de *nature* : on dit la *nature* de l'homme, pour exprimer ſon tempérament, ſon humeur, ſes inclinations. La *belle nature* eſt la nature embellie par les beaux Arts pour l'uſage & l'agrément. C'eſt ainſi qu'on cultive l'oreille d'ours, les œillets, &c. & que la Peinture & la Sculpture ajoutent au charme des yeux. On dit qu'un corps eſt naturel quand l'art ne l'a pas produit.

NATURE DE BALEINE ou BLANC DE BALEINE. *Voyez à l'article* BALEINE.

NAUCORE OU MOUCHE SCORPION. En voici la deſcription par M. *de Cayeu de Valernod*.

La naucore eſt un inſecte hémiptere aquatique, qui tient de la mouche par la tête, de la punaiſe par la trompe & les étuis, de la procigale par le port de ces mêmes étuis, du cancre par les deux premieres pattes, & enfin des dytiques & des hydrophiles par les

quatre dernieres. Les ruiſſeaux n'ont point d'inſecte plus agile ni qui ſaute mieux, quoiqu'à ſon déſavantage, parce que les deux dernieres pattes, deſtinées à faire reſſort, ſont trop longues relativement à la longueur du corps, & articulées trop bas, ſavoir à l'origine de cette partie du ventre qui commence à diminuer. La naucore ne laiſſe pas d'être un fort bel inſecte. La gaine de la trompe eſt noire à ſon extrémité; mais cette couleur s'éclaircit peu à peu en remontant vers la tête: & prend alors une couleur verte fort agréable. Cette gaine eſt d'une ſeule piece, dure comme de la corne, faite en bec d'oiſeau & creuſée intérieurement dans toute ſa longueur. La trompe eſt logée dans ce canal & en remplit toute la capacité. Elle eſt également creuſe en dedans, très-fine, très-aiguë, & d'une roideur qu'on croiroit incompatible avec ſa délicateſſe. Les yeux ſont d'une couleur de café clair, extérieurement convexes & placés aux deux côtés de la tête dont ils occupent les deux tiers en longueur & en largeur. L'entre-deux, à commencer un peu au-deſſous de la jonction de la trompe, eſt d'un blanc jaunâtre, mêlé d'une légere teinte de vert, ainſi que la moitié antérieure du corſelet, les pattes & les antennes. Celles-ci ſont très-courtes & placées au-deſſous des yeux. La moitié poſtérieure du corſelet eſt parfaitement ſemblable aux écailles d'ablette, dont on ſe ſert pour contrefaire les perles. Le deſſus des étuis eſt d'un noir ſatiné par-tout, excepté à l'angle extérieur de leur baſe, d'où ſortent deux lignes en maniere d'V conſonne, d'un blanc terne, dont la plus longue branche s'étend le long de l'écuſſon, & ſe termine à la ſuture, à l'endroit où la partie cartilagineuſe de ces mêmes étuis ſe joint à la partie membraneuſe; l'autre branche plus courte d'un tiers & moins large, s'étend entre la premiere & le bord extérieur des étuis, & finit dans leur milieu. Le ventre & le corſelet ſont bordés en deſſous d'un rang de poils d'un gris ſale, qui touchent par leurs extrémités à d'autres poils, leſ-

quels naiſſent d'une ſtrie qui partage le ventre longitudinalement en deux parties égales, & s'écartent des deux côtés de maniere qu'ils reſſemblent parfaitement à un V conſonne renverſé. Les pattes n'ont que deux articulations aux tarſes. Celles de la premiere paire ſe replient en devant & en deſſous, en forme de pinces; mais les autres ne different en rien de celles des dytiques & des hydrophiles, c'eſt-à-dire qu'elles ſont faites en nageoires. Les ailes que les étuis couvrent à demi, ſont d'un gris de lin tendre dans leur partie ſupérieure, & noires dans la partie inférieure qui reſte toujours découverte.

Cette naucore que je nommerois volontiers *androſacée*, parce que je l'ai priſe dans une touffe d'herbes mêlée de beaucoup d'androſace, ſe trouve, comme toutes les autres naucores, communément dans les ruiſſeaux, & ſe nourrit du parenchyme des plantes qui y croiſſent & même de la ſubſtance des inſectes qui y vivent. Le ventre renferme un canal d'un tiers de ligne de diametre à ſes deux extrémités; mais il ſe renfle dans ſon milieu, & forme une eſpece d'eſtomac capable de contenir un grain de lentille. Les parties qui ſervent à la génération ſont contenues dans le dernier anneau du ventre, qui eſt beaucoup plus long que chacun des ſix autres qui le compoſent. Celles du mâle conſiſtent en un amas de petits vaiſſeaux blancs qui aboutiſſent tous à une verge de couleur blonde, très-fine & très-courte, rayée en deſſus dans toute ſa longueur, & armée d'un petit crochet à ſon extrémité: elle ſort à l'extérieur par une ouverture pratiquée au *rectum* tout près de l'anus. L'ovaire de la femelle eſt ſitué à la partie latérale & externe du rectum, & communique à cette partie par une ouverture qui eſt placée tout près de l'orifice extérieur. Cet ovaire eſt un amas de petits grains blancs qui s'apperçoivent d'autant mieux à la vue ſimple, que les autres parties du ventre ſont d'une couleur verdâtre. Le tout eſt enveloppé, dans les deux ſexes, par une membrane adipeuſe qui

tapisse l'intérieur, & qu'on pourroit appeller *péritoine*. D'après cette description des parties internes de cet insecte, il n'est pas difficile de s'imaginer que le ventre doit être plus aigu en dessus qu'en dessous, & que par conséquent ses ailes sont pliées en toit.

Les naucores piquent très-vivement, & font couler dans la blessure une liqueur venimeuse qui fait enfler la partie & cause une douleur d'autant plus insupportable qu'elle approche plus du chatouillement. Le meilleur remede que j'aye trouvé pour ces sortes de piqûres, pour celles des guêpes & des abeilles, est la salive appliquée sur le champ, & qu'on y laisse sécher. La douleur cesse en un quart d'heure.

NAVET, *napus*. Le navet est la racine d'une plante qui porte le même nom, & que l'on cultive dans les champs & dans les jardins. Il y a des navets que l'on cultive pour la table, & d'autres pour la nourriture des bestiaux; nous parlerons d'abord des premiers.

La racine du navet est de forme, de grosseur & de couleur différentes, suivant l'espece, elle est charnue & douce; exhalant une petite odeur assez agréable. Sa feuille est un peu alongée, découpée profondément, rude & velue, d'un gros vert. Sa tige qui s'éleve de deux ou trois pieds, est branchue, lisse, plus ou moins grosse, suivant l'espece. Les fleurs naissent en abondance aux extrémités de ses rameaux. Ces fleurs sont de couleur jaune, quelquefois blanches, à quatre feuilles disposées en croix. Aux fleurs succédent des siliques qui contiennent des semences rondes & brunes.

Il y a plusieurs especes de navets, mais dont quelques-uns ne se plaisent que dans certains terrains; tels sont les navets de Freneuse, de Saulieu en Bourgogne, de Saint-Jême, du Gatinois, qui dégénerent notablement quand on veut les élever ailleurs. C'est de toutes les plantes celle qui s'accoutume le moins au changement de terrain natal, & qui vient le mieux

dans

dans les terres arides, ſablonneuſes & caillouteuſes, où toutes les autres ne font que languir.

Les ſix eſpeces dont la culture réuſſit le mieux dans nos climats, ſont le petit navet de Berlin, qui eſt fort menu, plus rond que long, & blanc ; c'eſt le plus petit & le meilleur : le navet de Vaugirard, qui eſt de médiocre groſſeur, un peu alongé, tirant ſur le gris du côté de la tête, d'un bon goût, tendre ; il eſt fort commun à Paris & fort eſtimé : le navet commun, tant le rond que le long, qui eſt celui qu'on cultive le plus communément à Aubervilliers : le navet gris, ainſi nommé de ſa couleur, & dont la forme eſt alongée : le navet de Meaux, qui rend le plus de profit par ſa groſſeur & par ſa longueur, qui eſt communément de huit à dix pouces ; cette eſpece, élevée aux environs de Meaux, eſt meilleure que la même élevée aux environs de Paris. Il y a auſſi le navet jaune qui eſt excellent.

Toutes ces eſpeces ſe cultivent de la même maniere, & réuſſiſſent mieux en général dans les terres légeres que dans toutes les autres. On ſeme les navets en deux temps, au mois de Mars & au mois d'Août ; & ils viennent ordinairement mieux dans cette derniere ſaiſon. Il faut que la terre ait été bien labourée, qu'elle ne ſoit ni trop ſéche ni trop trempée, & avoir attention de ſemer très-clair. Quand la graine eſt levée on éclaircit le plan, de maniere qu'il reſte environ ſix pouces de diſtance d'un pied à l'autre, & on ſarcle toutes les mauvaiſes herbes. Les navets ſont ordinairement bons au bout de deux mois, & il faut les arracher alors de crainte qu'ils ne ſe cordent, ou que les vers ou les mulots ne les attaquent. Ceux du printemps ſervent pour l'été ; & ceux du mois d'Août paſſent l'hiver, étant mis dans le ſable après qu'on leur a tordu la fanne, ou entaſſés en pleine terre, dans un trou qu'on couvre de chaume ; il faut que ce trou ſoit pratiqué de façon que l'eau des pluies ait un écoulement ; & que les pleurs de la terre ne puiſſent pas l'inonder.

On peut auſſi ſemer les navets dès le mois de Février ſur une couche chargée de huit à neuf pouces de terreau, & dont la chaleur ſoit preſque amortie : on en jouit par ce moyen dès le commencement de Mai.

Pour ſe procurer la graine de toutes ces eſpeces on choiſit les plus belles racines, qu'on remet en terre au mois de Mars, à un pied de diſtance les unes des autres. Au mois d'Août on les arrache, & au bout de quelques jours on bat la graine. Elle ne ſe conſerve bonne que pendant deux ans.

Le navet a pour principal ennemi la *liſette*, qui dévore les jeunes feuilles & fait périr la plante, ſur-tout dans les années ſéches. On n'y connoît point de remede, ſi ce n'eſt de donner une nouvelle façon à la terre & de ſemer de nouveau, lorſqu'un plant de navets a été ainſi ravagé. M. *Bourgeois* a cependant obſervé qu'on peut éloigner & détruire cet inſecte en arroſant ces jeunes plantes, même les choux & les raves, pendant pluſieurs ſoirs de ſuite avec de l'urine de cochon mêlée avec moitié eau. Cette eſpece d'urine n'a point, ſelon notre Obſervateur, la propriété brûlante qu'ont celles des autres animaux ; elle rafraîchit les plantes, les préſerve de la ſéchereſſe, & les fait croître & proſpérer très-facilement. On a auſſi remarqué qu'en ſemant après la mi-Août, le plant eſt ordinairement beaucoup moins fatigué de ces inſectes, parce qu'ils commencent à ſe retirer.

Le navet eſt un légume aſſez ſain, quoiqu'un peu venteux ; on le met dans les ſoupes, on le mange à la ſauce blanche & à la moutarde : on le frit en pâte, & il ſe marie bien avec la plupart des viandes, ſingulierement avec le mouton & le canard. On tire par expreſſion de la graine de navet une huile qui ſert à brûler, & qu'on mêle avec celle de la navette.

Le navet a de grandes propriétés dans la Médecine ; ſa décoction eſt d'un uſage très-familier dans les bouillons propres pour la poitrine : mêlée avec le ſucre elle forme un ſirop très-eſtimé pour appaiſer la toux in-

vétérée & pour l'asthme. La semence du navet est incisive & apéritive.

Les navets que l'on cultive pour la nourriture du bétail, se réduisent à trois especes. L'une est le navet à grande racine, que l'on cultive pour le service de la table; mais qu'on donne aussi au bétail quand on se trouve en avoir une assez grande quantité. L'autre espece est la *turnip* des Anglois ou la *rabioule* du Limousin, du Poitou, de la Bretagne. L'espece la plus estimée en Angleterre est la turnip rouge d'Ecosse. Enfin la troisieme est la rave du Limousin.

La rabioule ou la turnip (*turneps*) que les Anglois cultivent pour leurs bestiaux, a la racine beaucoup plus large que longue. Cette grosse racine qui est presque hors du terrain, jette dans l'intérieur de la terre un filet gros comme le doigt, qui sert à lui fournir de la nourriture. Ces navets deviennent si gros, qu'on en voit qui ont jusqu'à neuf pouces de diametre. Ces racines se plaisent dans des terres légeres & bien amendées. On les seme ordinairement dans le courant du mois de Juin; on les arrache au mois d'Octobre, & on les garde pour l'hiver, où la disette d'herbe oblige de mettre les bestiaux au sec.

NAVET DU DIABLE. *Voy. à l'art.* BRYONE.

NAVETTE ou NAVET SAUVAGE, *napus sylvestris*. Cette plante ne differe du navet commun & cultivé que par sa racine, qui est beaucoup plus petite, d'un goût âcre & qui sent le sauvageon. Sa fleur est jaune & quelquefois blanchâtre. Les feuilles sont plus découpées. La navette croît naturellement entre les blés, sur les levées & les bords des fossés: elle fleurit en Avril & en Mai, & produit beaucoup de graine.

Toute la plante est beaucoup plus alexitere que la précédente, sur-tout la semence. Tout le monde sait que les Oiseliers en nourrissent dans des cages bien des especes de petits oiseaux, comme serins, chardonnerets, linotes, pinçons, &c. C'est de cette même

graine émulsive qu'on tire par expression une huile appellée *rabette* ou *navette*, dont on se sert pour brûler à la lampe, & que les Ouvriers en laine emploient aussi dans leurs ouvrages. La grande consommation que l'on fait de cette huile a engagé depuis quelques années divers particuliers à cultiver cette plante, surtout aux environs de Rouen, dans le pays de Caux, & dans la Picardie. On seme la navette depuis le commencement d'Avril jusqu'en Juillet, & en plein champ. Il lui faut des terres fortes & bien labourées, & que l'on herse après la semaille. On connoît que la semence est mûre, quand la cosse est devenue blanche. La graine appellée *grosse navette* est la graine du *colsa*. Voyez ce mot. M. l'Abbé *Rosier* a fait un très-bon Traité sur *la meilleure maniere de cultiver la navette & le colsa, & d'en extraire une huile dépouillée de son mauvais goût & de son odeur désagréable.* Cet ouvrage est précédé d'un avant-propos, dans lequel l'Auteur examine si l'huile de pavot, dite d'*œillet*, est narcotique & somnifere; en un mot, si elle est aussi dangereuse que quelques-uns l'ont soupçonné; & il conclut pour la négative.

NAVETTE DE TISSERAND. On donne ce nom à un coquillage univalve du genre des porcelaines. La navette est rare & ressemble à un petit œuf blanc, dont les deux bouts seroient alongés, pointus & creusés en gouttiere.

NAUTILE ou VAISSEAU-COQUILLE, ou VOILIER, *nautilus aut polypus testaceus*. C'est un genre de coquillage univalve, fait comme une gondole à poupe élevée. Les nautiles sont contournés en spirales de deux ou trois révolutions, toutes dans un même plan, & dont la derniere paroît seule extérieurement. On distingue deux sortes de nautiles:

1°. Le NAUTILE ÉPAIS & CHAMBRÉ, *nautilus crassus Indicus*, est à cloisons, ombiliqué & sans oreilles, nacré en dedans, à flammes onduleuses & fauves sur

la moitié de sa robe la plus voisine de la tête, avec une grande tache noire à la seconde révolution.

Quand on divise longitudinalement la coquille de ce nautile en deux, on voit dans l'intérieur le tuyau ou siphon qui communique d'une concamération à l'autre; on y compte souvent quarante cellules ou compartimens, dont la grandeur diminue à mesure qu'ils approchent du centre. C'est par ce petit tuyau ou siphon que l'animal passe un muscle ou sa queue qu'il attache à sa coquille, aussi ne la quitte-t-il jamais. Ce siphon lui-même est composé d'articulations, ensorte qu'il paroît être produit à différentes repriſes comme la coquille même, dont l'animal bâtit les cloisons à mesure qu'il augmente de volume. Ces concamérations ou cloisons sont simples, unies, courbées, & non découpées ou à sutures comme dans la corne d'Ammon fossile, qui paroît extérieurement herborisée uniquement par cette disposition de pieces de rapport.

2°. La coquille du nautile qui est mince, s'appelle NAUTILE PAPIRACÉ, *nautilus papyraceus polyposus*. Celle-ci est à oreilles & sans oreilles, cannelée, d'un seul vide, à carene, tuberculeuse, plus ou moins large, & d'un roux enfumé, le reste d'un blanc de lait, sans articulations ou concamérations, & l'animal qui y demeure ne tient point, dit-on, à sa coquille comme dans l'espece précédente.

On distingue plus exactement 1°. le nautile poli & épais; 2°. le même ombiliqué; 3°. le nautile commun, chambré & partagé en plusieurs cellules; 4°. le nautile cannelé, mais vide & sans aucune séparation en dedans; 5°. le nautile papiracé, applati & mince; 6°. le nautile à oreilles & à large carene; 7°. le même nautile à carene ondée en sillon & dentelée des deux côtés; 8°. celui dont la carene est par-tout dentelée. Enfin si toutes les cornes d'Ammon fossiles, &c. que nous trouvons dans la terre sont autant de moules intérieurs de nautiles, il doit se trouver autant d'especes de nautiles qu'il y a de cornes d'Ammon, & par con-

ſéquent le nombre des eſpeces de nautiles encore inconnues ſeroit bien grand par rapport au nombre des eſpeces connues.

On a donné le nom de *nautile* à cette coquille, parce qu'on a prétendu que c'eſt de l'animal qui l'habite que les hommes ont appris à naviguer. Au moins la forme de cette coquille approche de celle d'un vaiſſeau, & l'animal ſemble ſe conduire ſur la mer comme un Pilote conduiroit un navire. Quand le nautile veut nager, il éleve deux de ſes bras en haut & étend la membrane mince & légere qui ſe trouve entre ſes deux bras comme une voile, il ſe ſert des deux autres appendices, qu'il alonge & plonge dans la mer, & qui lui tiennent lieu d'avirons, un autre lui tient lieu de gouvernail. Il ne prend d'eau dans ſa coquille que ce qui lui en faut pour leſter ce petit navire, & pour marcher avec autant de vîteſſe que de ſureté; mais à l'approche d'un ennemi ou dans les tempêtes, il replie ſa voile, retire ſes avirons & remplit ſa coquille d'eau pour couler & ſe précipiter plus aiſément au fond de la mer. Il retourne ſa barque ſens-deſſus deſſous lorſqu'il veut s'élever du fond de la mer, & à la faveur de certaines parties qu'il gonfle ou comprime à volonté, il peut traverſer la maſſe des eaux; mais dès qu'il a atteint la ſuperficie de l'eau, il tourne adroitement ſon petit vaiſſeau, dont il vide l'eau; & épanouiſſant ſes barbes palmées, il ſe met à voguer en s'abandonnant au gré des vents. C'eſt un navigateur perpétuel, qui eſt tout à la fois le Pilote & le vaiſſeau. On voit quelquefois dans les temps calmes de petites flottes de cette eſpece ſur la ſuperficie de la mer.

L'animal qui habite cette coquille eſt une eſpece de polype à huit pieds, *polypus octipes teſtaceus*: quand il ſe retire, il n'emplit pas tout-à-fait ſa coquille. Le derriere de ſon corps eſt creux & couvert de porreaux; le deſſus eſt plat, cartilagineux & ridé, tirant ſur la couleur ſombre, avec de certaines taches noires. On voit, dit M. *d'Argenville*, à la partie de devant une

multitude de petits pieds, posés l'un sur l'autre, avec plusieurs lambeaux couvrant la bouche des deux côtés. Ces lambeaux ressemblent à la main d'un enfant, & se divisent en vingt doigts très-petits. Ils servent à l'animal pour s'alonger, se retirer, saisir sa proie & la porter à sa bouche. Cet animal n'ayant point de couverture à l'entrée de sa coquille, ni de défense, est en prise aux crabes, aux araignées & aux scorpions de mer. On fait peu d'usage dans les tables de ce testacée, parce que sa chair est fort dure; mais l'écaille, dans l'espece qui est épaisse & nacrée en dedans, sert à faire des vases à boire, qu'on grave en dehors: les Sauvages en font des cuillers, qu'ils nomment *papeda*; on en tire aussi une sorte de burgaudine.

Les plus beaux nautiles, ceux à coquilles épaisses, se pêchent dans l'Inde, à Amboine, à Batavia, aux Moluques & au Cap de Bonne-Espérance. Celui qui est papiracé se trouve dans plusieurs lieux de la Méditerranée; son écaille est d'un blanc de lait, quelquefois tirant sur le jaune & enfumé par la carene.

NAUTILITE. On appelle ainsi le nautile qui est devenu fossile ou pétrifié: on en connoît quatre à cinq variétés. On rencontre plus communément celui qui est chambré que le papiracé. Les *nautilites* ont un certain rapport avec les cornes d'Ammon; les uns & les autres sont composés de plusieurs spirales tournées sur elles-mêmes, & qui vont en diminuant jusqu'au centre, leurs volutes sont séparées intérieurement en plusieurs cellules traversées d'un petit siphon articulé, qui passe de l'une à l'autre: mais la corne d'Ammon a plus de volutes extérieurement, &c. *Voyez* CORNE D'AMMON & NAUTILE.

NECTAR, se dit d'un suc végétal, dont l'odeur & la saveur sont exquises, mais dont la vertu est nourrissante, & même enivrante. On trouve beaucoup de ce suc mielleux dans les *nectaires*, *nectaria*, (organes de la sécrétion du miel) de certains végétaux. *Voyez à l'article* PLANTE *& à celui de* FLEUR.

NECYDALE, *necydalis*. Petit insecte noirâtre à étuis & à antennes filiformes, qui ressemble assez à nos *cicindeles*, mais qui en differe par le nombre des articles de ses tarses, (il y en a quatre à toutes les pattes) & par la forme de ses étuis qui sont beaucoup plus courts que son corps: les ailes débordent les élytres & recouvrent tout son ventre. Ses yeux sont gros & saillans; le corselet a un rebord. Cet insecte n'est pas commun aux environs de Paris: on le trouve sur le chêne. On donne aussi le nom de *necydale* à la *nymphe* des insectes.

NÉFLIER, *mespilus*. Il y a plusieurs sortes d'arbrisseaux compris sous ce nom générique; tels sont les *azeroliers*, les *aubepins*, le *buisson ardent*, les *amelanchiers*, l'*alchminier*.

Le NÉFLIER, *mespilus vulgaris*, est un arbrisseau ou un arbre d'une médiocre grandeur, dont le tronc est ordinairement tortu: son bois est doux & s'use par le frottement; ses gros troncs sont recherchés pour les vis de pressoir: les branches sont difficiles à rompre; on fait avec les plus jeunes qui sont pliantes & élastiques les meilleurs manches de fouet: les feuilles sont assez semblables à celles du cerisier, lanugineuses & blanches en dessous; ses fleurs sont en rose, blanches ou rouges; le fruit est comme une petite pomme sauvage, presque rond, rougeâtre lorsqu'il est mûr, charnu, terminé par une espece de couronne comme un ombilic. Ce fruit a une saveur âpre; mais en mûrissant il acquiert une saveur douce, vineuse, fort agréable, de sorte qu'il peut servir à garnir les desserts sur les tables: il contient quatre ou cinq osselets pierreux, très-durs.

Il y a une espece de néflier dont le fruit est sans noyau; son fruit est le plus petit de tous & de moindre qualité. Comme les nésles commencent d'abord à mollir par le cœur, il arrive souvent que cette partie est pourrie avant que le dessus soit en état d'être mangé. Pour prévenir cet inconvénient, avant que les nésles

molliſſent on les ſecoue dans un van, pour meurtrir le deſſus, qui alors s'amollit auſſi promptement que le dedans. Pour que le fruit du néflier ſoit bon, il faut qu'il ait été greffé: on l'ente ſur le poirier ſauvage, ou ſur l'épine blanche.

Le néflier épineux eſt l'arbriſſeau connu ſous le nom de *pyracantha* ou *buiſſon ardent*: nous en parlerons ci-après.

L'AZEROLIER ou POMMETTE, *azarolus*. Les feuilles de cet arbriſſeau ſont reſſemblantes à celles de l'aubépin, mais plus grandes; ſes fleurs ſont en grappe, de couleur herbeuſe, en roſe; le fruit eſt rond, plus petit que la néfle, avec une couronne formée par les pointes du calice: il eſt d'abord vert, mais en mûriſſant il devient rouge, aigrelet & fort agréable au goût; il contient trois oſſelets. On le cultive en Italie & en Languedoc où il ſe nomme *pommette*. Les azeroles blanches ne ſont pas ſi bonnes; en Provence on en fait des confitures. Les azeroliers font un fort joli effet dans le mois de Mai, lorſqu'ils ſont en fleurs. Cet arbriſſeau mis dans les remiſes, attire le gibier par ſes fruits; il n'a pas tant d'épines que l'aubépine, il croît plus vîte & devient plus grand. L'azerolier de Virginie mérite d'être cultivé à cauſe du brillant de ſes feuilles & de l'éclat de ſon fruit.

L'AUBÉPINE ou ÉPINE BLANCHE; *oxiacantha*, eſt un arbriſſeau médiocrement gros, rameux, armé d'épines fortes & piquantes, plus dures encore que le bois: ce bois eſt couvert d'une écorce rougeâtre ou brune cendrée, ſuivant l'âge; ſes branches fermes & piquantes, ſont très-propres à préſenter toutes ſortes de figures ſous la taille du Jardinier. Ses fleurs, qui ſont très-odorantes, ſont en roſe, ramaſsées en bouquet: ſes fruits ſont un peu plus gros que les baies de mirthe, ronds, rouges dans leur maturité, ayant un ombilic noir; remplis d'une pulpe molle, glutineuſe, douceâtre; il croît par-tout dans les haies. Cet arbriſseau eſt très-agréable dans le mois de Mai, ſur-tout l'aubépine

à fleurs doubles. Il ne paroît point vraisemblable que l'odeur de cette fleur soit capable de gâter la marée, comme quelques-uns le disent. Le fruit de cet arbrisseau reste attaché aux branches bien avant dans l'hiver, & sert de nourriture aux oiseaux, sur-tout aux grives & aux merles; les hommes en mangent dans le Nord, & on en peut tirer un esprit ardent. Son bois excelle pour la dureté & l'égalité; il va immédiatement après le buis, & l'on en fait grand cas pour les ouvrages du tour.

Le Buisson ardent ou Arbre de Moïse, *pyracantha, aut mespilus aculeata pyrifolio*, est un arbrisseau épineux dont les feuilles ressemblent en quelque façon à celles du poirier sauvage: ses fleurs sont disposées en roses, de couleur jaune rougeâtre; ses fruits ressemblent à ceux de l'aubépine, mais ils sont d'un beau rouge écarlate: lorsqu'ils sont en grande quantité, ils font paroître l'arbrisseau comme en feu. Le buisson ardent croît naturellement dans les haies & dans les jardins en Provence & en Italie; ses feuilles sont toujours vertes, & ses fruits ne quittent point durant tout l'hiver: son écorce est noirâtre. La conformité du nom a fait croire que cet arbrisseau étoit le buisson où Dieu apparut à Moïse, & lui ordonna de défaire ses souliers, parce qu'il étoit en Terre-Sainte; & que c'est à raison de cette prérogative que son fruit reste perpétuellement attaché à l'arbre. Peut-être n'est-il nommé *buisson ardent* qu'à cause de l'éclat de son fruit.

L'Amelanchier, *diospyros*, est un arbrisseau qui a beaucoup de rapport avec les précédens; ses fleurs sont blanches; ses feuilles ressemblent à celles du poirier & sont lanugineuses en dessous. Le fruit devient bleu, dit M. *Haller*, & on peut le manger. Il observe que c'est plutôt une poire par la quantité de graines, qui va jusqu'à dix.

L'*amelanchier velu*, ou *cotonaster*, est un très-joli arbuste.

Toutes les eſpeces de néfliers dont je viens de parler, ont, ainſi que le néflier lui-même, deux ſtipules (ce ſont deux eſpeces de petites feuilles) aux pédicules de leurs feuilles. Le cotonaſter & le pyracantha ont pour ſtipules deux petits filets.

Toutes ces eſpeces de néfliers s'accommodent aſſez bien de toutes ſortes de terrains. La graine de néflier ne leve ſouvent qu'à la ſeconde année. C'eſt une excellente pratique, que de répandre beaucoup de fruits d'aubépine, d'azeroliers & de buiſſons ardens dans les ſemis des bois; car ces arbriſſeaux, qui ne font aucun tort au chêne ni au châtaigner, couvrent la terre, font périr les herbes, & le grand bois y croît mieux.

Toutes les eſpeces de néfliers ſont longues à croître, leur bois eſt dur; ils ſont très-propres pour greffer des poiriers qui reſtent nains, & qui donnent du fruit plutôt que s'ils étoient greffés ſur des poiriers ſauvageons.

Tous les fruits de ces arbriſſeaux paſſent pour aſtringens.

NÉGA. *Voyez* CERISIER.

NÉGRE. Nom qu'on donne à une variété d'hommes qui ſont tout noirs & qui ſe trouvent dans la Zône torride, ſur-tout en Afrique, entre les deux Tropiques. La femme s'appelle *Négreſſe*, & ſon enfant *Négrillon* ou *Négrite*. Nous avons donné à la ſuite du mot HOMME la deſcription des différentes races noires. En général les Négres varient entr'eux par la nuance de leur teint, mais ils différent encore des autres hommes par tous les traits de leur viſage, des nez larges, écraſés ou plats, de groſſes lévres; en un mot une laideur, une irrégularité dans la figure. Les femmes ont les reins écraſés & une croupe monſtrueuſe, ce qui fait paroître leur dos en forme de ſelle de cheval; cette variété d'humains paroît être plus vicieuſe que celle des autres parties du monde. On prétend que la pareſſe, la perfidie, la vengeance, la cruauté, l'impudence, le vol, le menſonge, l'irréligion, le libertinage, la mal-pro-

preté & l'intempérance, ſemblent avoir étouffé chez eux tous les principes de la Loi naturelle & les remords de la conſcience; les ſentimens de compaſſion leur ſont donc preſque inconnus : ſeroit-ce un exemple terrible de la corruption de l'homme laiſſé à lui-même?

L'on peut juſqu'à certain point regarder les races des Négres comme des nations barbares & dégénérées ou avilies. Leurs uſages ſont quelquefois ſi extravagans & ſi déraiſonnables, que leur conduite jointe à leur couleur, a fait douter pendant long-temps, s'ils étoient véritablement des hommes iſſus du premier homme comme nous, tant leur férocité & leur animalité les faiſoit en certaines circonſtances reſſembler aux bêtes les plus ſauvages. On a vu de ces peuples ſe nourrir de leurs freres & dévorer leurs propres enfans. Preſque tous les Noirs ne regardent leurs femmes, notamment celles de Loanga, que comme de viles eſclaves créées uniquement pour les amuſer, les ſervir & leur obéir: ſouvent elles n'oſent les regarder & leur parler qu'à genoux. Seroit-il vrai qu'un état ſi pénible & ſi humiliant ne les afflige point? On trouve cependant des Négres aſſez attachés à leurs femmes ou très-amoureux de leurs maîtreſſes: celles-ci ne le cedent en rien aux hommes, ſuivant ſans réſerve l'ardeur de leur tempérament. On voit auſſi des Négres de Congo, qui dans le deſſein de plaire, deviennent grands railleurs, pantomimes, &c. un ſeul Congo ſuffi pour mettre en bonne humeur tous les Négres d'une habitation. Mais par quelle ſingularité les Négreſſes qui ſont très fécondes en Afrique, ne multiplient-elles pas autant dans l'Amérique? Le Gouvernement a intérêt de découvrir la cauſe d'une pareille ſtérilité, diſons plutôt d'un avortement; car l'amertume de leur ſort les porte à ſe délivrer d'un fardeau qui fait la joie des autres meres. Un peu plus d'humanité de la part des *Blancs*, préviendroit bien des maux. Je frémis d'horreur en apprenant qu'on fait des parties de plaiſir dans nos îles pour aller

à la chaſſe des *Négres Marons* (Négres fugitifs) comme nous faiſons des loups & des ſangliers en Europe, & que la chaſſe eſt bonne, quand on en a tué un grand nombre : quelquefois encore les barbares & impitoyables maîtres de ces hommes noirs poignardent inhumainement les malades mutilés ou trop vieux, dans la crainte que les frais n'abſorbent le prix de la vente de ces eſclaves. Comment certains habitans de l'Amérique, policés & élevés en Europe, peuvent-ils, malgré le cri de l'humanité, ne donner que peu ou point de nourriture à leurs eſclaves Négres ? Ces hommes infortunés ſacrifient leur vie & leurs travaux aux beſoins de leurs maîtres, & ſouvent à ſatisfaire leur luxe & leurs paſſions frivoles, ſans attirer ſur eux la même pitié qu'on a pour les bêtes de ſomme que l'on fait travailler.

Les Turcs, qui paſſent pour moins barbares, ſemblent imiter le commerce infame des Négres, en vendant des *Blancs* de l'un & de l'autre ſexe, achetés exprès dans la Géorgie, dans la Mingrélie, dans la Circaſſie & dans divers lieux voiſins de la mer Noire. Ce marché qui ſe tient à Conſtantinople, s'appelle *Jaſſir-Barat* ; c'eſt un endroit fermé de murailles & planté de grands arbres. Là on commence par prier pour le Sultan : les jeunes filles ſont nues ſous une couverture qui les enveloppe, un Crieur en publie le prix. L'acheteur viſite la marchandiſe ; ſi elle lui convient, il la paye & l'emmene. Qu'il nous ſoit permis ici de faire encore une réflexion qui eſt un cri de douleur & de pitié ſur les égaremens & les préjugés qui ſubjuguent quelquefois des Nations entieres, & qui bleſſent leur ſenſibilité au point de leur laiſſer voir de ſang froid les uſages les plus barbares, (nous parlons des Eunuques) : l'humanité, la raiſon, la religion ſont également outragées par les voies factices, qu'on fait payer ſi cher aux malheureux à qui on les donne. Qui ne gémît en voyant des peres cruels immoler eux-mêmes leurs fils, leur poſtérité, & peut-être des Ci-

toyens qui auroient été quelque jour la gloire & l'appui de leur Patrie ? *Voyez l'article* EUNUQUE *à la ſuite du mot* HOMME.

La couleur des Noirs ou des Négres a fait enfanter nombre de ſyſtêmes : on a beaucoup diſputé ſans que perſonne ait pu donner encore des raiſons ſatisfaiſantes ſur le principe de cette couleur ſi contradictoire avec la nôtre, & ſi conſtante à ſe perpétuer dans ces races lorſqu'elles ne s'expatrient pas. On prétend avec beaucoup de vraiſemblance que l'action du ſoleil eſt la cauſe primitive & principale de la couleur des hommes noirs. Les peuples du Nord ſont les plus blancs ; & inſenſiblement à meſure que les terres ſont plus près de la ligne équinoxiale, & qu'elles reçoivent les rayons du ſoleil plus perpendiculairement, la couleur des hommes prend une nuance de noir ; & ſi ces mêmes hommes, noircis par la puiſſante action du ſoleil, vont habiter le Nord, ils blanchiſſent peu-à-peu, du moins leur poſtérité, & perdent leur couleur brûlée. Juſqu'ici la couleur des Négres ne paroît que locale extrinſeque, accidentelle, & leurs cheveux courts & friſés reſſemblent à une fine laine. Ne pourroit-on pas dire auſſi que la variété de la couleur des Négres dont la peau eſt toujours nue, n'eſt due qu'à la différente température de leurs brûlans climats ? car ils ont huit mois entiers de ſéchereſſe continuelle, un ciel toujours net, ſans pluie, ſans tempête, ſans orage, une chaleur extrême, un ſerein abondant. Leurs alimens & les exhalaiſons de leur ſol peuvent auſſi concourir à produire un tel phénomene phyſique. Dans un Européen ou un Blanc, la lymphe eſt blanche, excepté quand elle eſt mêlée de bile ; car elle donne à la peau un teint jaune. Mais dans un Négre, ſelon quelques-uns, où la lymphe & la bile ſont noires, le teint de cet individu doit être de la même couleur ; cependant d'habiles Anatomiſtes ſoutiennent que le ſang des Négres, leur lymphe, leur chyle & les autres humeurs, même leurs yeux, leurs dents, leurs os,

l'intérieur de leurs lévres, &c. n'ont pas une couleur différente des nôtres. Il eſt donc inconteſtable que la race des hommes blancs & la race des hommes noirs ne ſont pas deux eſpeces différentes, puiſque le fruit de leurs alliances conſerve la vertu reproductrice, à la couleur près.

Les Négrillons nouveaux nés, reſſemblent en tout aux Blancs, à l'exception d'un filet ou cercle brun ou noir qui borde l'extrémité des ongles, & d'une petite tache noire au bout du ſcrotum ou au bout du gland. Ces marques ſont un ſigne certain que l'enfant ſera noir; & les peres Négres qui ſuſpectent la fidélité de leurs femmes, n'ont pas beſoin d'autres preuves pour abandonner les enfans, comme ne leur appartenant pas, dès qu'ils naiſſent ſans cette marque noire. Cette tache eſt griſe chez les Indiens, & d'un rouge pâle chez les Mulâtres. Le corps des Négrillons eſt blanc les huit premiers jours: leur peau commence par brunir, & devient enfin noire.

Quelques Anatomiſtes modernes & très-célébres, en cherchant la cauſe de cette noirceur, ont trouvé que le tiſſu de la *membrane réticulaire* de la peau des Négres étoit effectivement noir comme de l'encre, & que c'étoit cette couleur muqueuſe qui paroiſſoit au travers de l'épiderme blanchâtre qui eſt fort délié & tranſparent. Voyez *Mém. de l'Acad. des Sciences, part. 30, art. 13, ann. 1702.* Voyez auſſi le *Traité de la couleur de la peau humaine*, par M. LE CAT, où il dit que c'eſt dans le ſyſtême nerveux & dans ſes appartenances qu'il faut chercher la fabrique des couleurs qui teignent la peau des animaux, & en particulier de l'éthiops animal, qui donne la couleur au Négre. Ajoutons à cela que la ſubſtance médullaire de leur cerveau eſt communément bleuâtre.

Pluſieurs Auteurs rapportent quantité d'autres faits auſſi ſinguliers, où il s'agit de différens hommes nés blancs en Europe, & devenus noirs en Europe. De nos jours une pareille métamorphoſe de blanc en noir, &

de noir en blanc, ſe renouvelle annuellement dans la perſonne d'une Dame de diſtinction très-reſpectable, fort aimable, d'un beau teint & d'une peau fort blanche: dès qu'elle eſt enceinte, elle commence à brunir, & vers la fin de ſa groſſeſſe elle devient une véritable Négreſſe. Après ſes couches la couleur noire diſparoît peu-à-peu, ſa premiere blancheur lui revient, & ſon fruit n'a aucune teinte de noir. L'on compte auſſi des Négres nés en Guinée, & devenus également, & pour toujours, blancs en Afrique. On a reçu tout récemment de Surinam la relation d'un Négre d'Angola parfaitement blanc à la peau & aux cheveux, quoiqu'il fût né d'un pere & d'une mere des plus noirs. Ses yeux ſont toujours tremblotans, & ne diſtinguent bien les objets que dans l'obſcurité.

Table des mélanges pour devenir blanc ou noir.

1°. Un Blanc avec une Négreſſe, ou un Négre avec une Blanche, produiſent un *Mulâtre*, moitié blanc & moitié noir.

2°. Un Blanc avec une Mulâtre, ou un Négre avec une Mulâtre, produiſent un *Quarteron*, trois quarts blanc & un quart noir, ou trois quarts noir & un quart blanc.

3°. Un Blanc avec une Quarteronne, ou un Négre avec une Quarteronne, produiſent un *Ochavon*, ſept huitiemes blanc & un huitieme noir, ou ſept huitiemes noir & un huitieme blanc.

4°. Un Blanc avec une Ochavonne, ou un Noir avec une Ochavonne, produiſent l'un tout *blanc*, l'autre tout *noir*.

Telle eſt la marche des influences & des cauſes phyſiques de la dégradation ou du retour de la couleur dans l'eſpece humaine. L'on ſent bien que les mélanges d'un Mulâtre avec une Quarteronne ou avec une Ochavonne, produiront d'autres couleurs qui approcheront

cheront du blanc ou du noir, en proportion de la progreſſion ci-deſſus établie.

Nous avons dit, d'après pluſieurs Obſervateurs, aux articles HOMME, ANE, &c. que la cauſe qui maintient & perpétue l'eſpece, procede de celui qui dans l'acte de la génération a montré le plus de vigueur & de force; & c'eſt ordinairement le pere. Une jeune Négreſſe de Virginie, après avoir accouché la premiere fois d'un enfant noir, accoucha la ſeconde de deux jumeaux; l'un, qui étoit garçon, ſe trouva noir; & l'autre, qui étoit fille, ſe trouva mulâtre. Le garçon conſervoit en croiſſant ſes cheveux courts, naturellement friſés & reſſemblans à de la laine: par d'autres marques encore il montroit qu'il étoit un vrai Négre, & ſemblable en tout au pere noir qui l'avoit fait naître. La fille au contraire étoit aſſez blanche, avoit des yeux bleus, des cheveux noirs, longs & non friſés naturellement: elle reſſembloit beaucoup à l'Inſpecteur de la plantation, *Thomas Plum*, que le mari Négre ſavoit habiter avec ſa femme, & dont il étoit jaloux. Enfin pour la troiſieme fois cette Négreſſe accoucha de trois enfans dont deux étoient mulâtres, & l'autre abſolument Négre. Cet effet doit-il être attribué à une pure imagination? Le Phyſicien n'admet point une explication auſſi charitable: il la rejete comme abſurde & contraire en tout point aux lois de la nature. Il faut donc admettre pour l'explication du troiſieme accouchement, le concours de deux peres de race différente, & alors une ſuperfétation. Voyez le ſavant *Diſcours de M.* Alſtroëmer dans le *Journal d'Hiſtoire Naturelle de M. l'Abbé* Roſier.

Ainſi l'on voit que la blancheur ou la noirceur ne ſont qu'une variété accidentelle dans les climats chauds, qui ſe confirme ou s'efface par une ſuite de générations ſous des climats étrangers. De même la couleur noire naturellement inhérente dans la plupart des climats à diverſes ſortes de brutes, s'oblitere ou ſe change ſous des zônes oppoſées. C'eſt ainſi que le merle, le corbeau,

l'ours ſont noirs chez nous, & gris ou blancs dans le Nord. Ces variétés deviennent héréditaires dans le mariage des mêmes eſpeces & dans les mêmes climats. Nous le répétons encore, la cauſe de la couleur noire ſous la zône torride eſt extrinſeque. Nous devons regarder les Blancs comme la tige de tous les hommes. *Adam*, *Eve* & leurs deſcendans juſqu'à l'époque du déluge univerſel furent blancs : dans cette premiere durée du monde aucun peuple noir n'a paru ſur la face de la terre : les régions de la zône torride avoient été inconnues aux hommes juſqu'alors. On peut conſulter les Hiſtoriens ſacrés & profanes : on y verra que Noé, ſes trois fils & leurs femmes reſpectives qui furent ſauvés de l'arche, partagerent tout l'ancien continent, & l'Afrique alors y fut compriſe. Ce ne fut qu'après la confuſion des Langues à la Tour de Babel, que les enfans de Noé ſe diviſerent. Celui qui entra en Afrique, y multiplia : ſes deſcendans pénétrerent peu-à-peu juſqu'aux extrémités de cette preſqu'île. Les premiers de ces habitans Afriquains étoient blancs d'abord, & ils y devinrent un peu baſanés : leurs enfans offrirent aux yeux des teintes plus foncées, preſque mulâtres : d'autres générations ſucceſſives parurent par la ſuite des temps parfaitement maures : ceux qui furent forcés de s'étendre vers les Tropiques, devinrent bientôt demi-noirs : enfin ceux qui furent ſous l'Équateur, dans la Zône Torride, recevant les impreſſions du climat & des ardeurs du ſoleil, parurent après quelques générations d'un noir parfait. Il a fallu ſans doute un temps aſſez conſidérable pour opérer inſenſiblement & degré par degré cette métamorphoſe. Ceux des Iſmaélites, des Sarraſins, des Maures, des Arabes qui envahirent l'Afrique Occidentale y devinrent noirs auſſi après quelques générations, tandis que ceux de ces mêmes peuples qui envahirent l'Eſpagne, ne changerent pas de couleur, qui étoit blanchâtre chez les uns, baſanée ou jaune chez les autres. Qu'on obſerve philoſophiquement & avec attention deux Négres, l'un de race an-

cienne & l'autre de race moderne ; l'on reconnoîtra que les parties de la peau qui ne ſont que peu ou point expoſées aux rayons du ſoleil, ſont peu ou point colorées, ou au moins nuancées de blanc, ſavoir les aiſſelles, le dedans des mains, l'entre-deux des doigts, le deſſous du menton & ſur-tout des pieds, l'entre-deux des cuiſſes, le bas-ventre, tandis que la tête, le deſſus des bras, le dos, le ventre & les épaules, découvertes ſelon l'habillement du pays, car c'eſt leur peau qui leur ſert de vêtement, ſont plus noirs. Les femmes du pays qui blanchiſſent, & qui par conſéquent ont ſouvent les mains dans l'eau, les ont preſque blanches. Ceux qui ont reçu des bleſſures ou ont été brûlés, ou couverts des puſtules de la petite vérole ſur quelques parties du corps, ont ces parties brûlées ou cicatriſées, blanches ou de couleur baſanée. Celui qui ſe noie, garde après ſa mort la pâleur que la frayeur & le ſaiſiſſement lui avoient cauſée. Les Négres qui ſont fort âgés n'ont pas la teinte noire ſi foncée ni ſi brillante.

C'eſt ſur les côtes Occidentales de l'Afrique, notamment de la Guinée & d'Angole, que les Négres vendent aux Européens non-ſeulement les Eſclaves Négres qu'ils ont pris en temps de guerre, mais encore leurs propres enfans. Souvent une mere Négreſſe livre ſa fille à un étranger pour une ſomme de *cauris*, qui ſert de monnoie en ce pays, & dont elle ſe fait des bracelets ou des colliers propres à relever la noirceur de ſon teint ; ſouvent des garçons, auſſi dénaturés que la Négreſſe, tâchent de ſurprendre & de garoter leur pere pour le vendre également au marché, ſoit pour quelques ſerpes, ſoit pour quelques bouteilles d'eau-de-vie. Le ſpectacle d'un tel marhé fait frémir la nature ; & ſi quelques Africains, brigands & idolâtres, ont aſſez de cruauté pour faire un commerce d'hommes, comment des Chrétiens de l'Europe peuvent-ils regarder cette contrée comme le terme de leur voyage, & être très-empreſſés à ſe trouver à l'enchere de cette abominable vente ? Cet uſage, dit-on, ne choque point aujourd'hui,

parce que les préjugés de la naiſſance & de l'éducation, & le beſoin d'hommes pour cultiver nos Colonies, nous accoutument à ce négoce inconnu à nos peres. Quel affreux ſyſtême! Nous conviendrons cependant que les François, dont l'inclination eſt naturellement compatiſſante, ſe refuſent à de certaines perquiſitions qui choquent la bienſéance & font ſouffrir l'humanité. Lorſqu'il s'agit d'examiner un Négre eſclave, ils s'aſſurent particuliérement de ſon âge, de ſon tempérament & de ſon caractere. Les Portugais, les Anglois, les Hollandois & les autres Nations qui ont des établiſſemens dans les Indes Occidentales, tiennent à cet égard une conduite moins timide & qui les rend moins dupes dans leur achat; ils viſitent toutes les parties du corps des Noirs, & n'oublient aucune attitude dont ils ſont ſuſceptibles; ils les remuent avec violence pour découvrir ſi l'intérieur répond à ce qui paroît; ils les font courir, crier, ſauter, &c. ils ne dédaignent pas de leur lécher la peau pour découvrir par le goût de la ſueur s'ils n'ont point contracté certaines maladies (car les Négres ne ſe plaignent jamais: la peur des ſorciers & des eſprits qu'ils appellent *zambis* leur feroit braver la mort), & ſi le poil du menton n'eſt pas d'une force à indiquer un âge plus avancé que la déclaration qu'on leur en a faite. Ces eſclaves ne ſont pas toujours enchaînés; on ſe contente de leur paſſer au bras une eſpece de menote à laquelle une piece de bois eſt attachée: c'eſt la marque de leur eſclavage qui devient héréditaire dans la poſtérité de ces humains; preuve nouvelle de l'inhumanité des Blancs. Nous avons un Édit donné à Verſailles au mois de Mars 1724, appellé communément le *Code noir*, & qui ſert de Réglement pour l'adminiſtration de la juſtice, police, diſcipline & le commerce des Eſclaves Négres, &c.

NÉGRE. C'eſt une ſorte de poiſſon de l'Amérique, qui eſt tout noir, & qui a la figure d'une tanche.

Selon quelques Auteurs, il y a des poiſſons Négres, dont la chair eſt d'un très-bon goût, & fort nourriſſante,

ſur-tout en Amérique; & d'autres qui peſent juſqu'à cent vingt livres, & qui ſont tellement venimeux, qu'ils donnent tout-à-coup la mort à ceux qui en mangent.

NÉGRES-CARTES. Dans le Commerce on donne ce nom à des émeraudes brutes de la premiere couleur; elles ſont eſtimées. *Voyez* ÉMERAUDE.

NÉGRILLON, *Négrite* & *Négreſſe*. Voyez à l'article NÉGRE.

NEGRO. C'eſt une eſpece de cigogne de la Guiane; ſon bec eſt large de deux pouces, & long d'onze pouces. Les yeux & le bec ſont noirs. La mâchoire ſupérieure eſt plus épaiſſe que l'inférieure & un peu courbe par la pointe.

NEGUNDO. C'eſt un arbre des Indes Orientales & particuliérement du Malabar, qui eſt du genre du *vitex* ſelon les Modernes: on en diſtingue deux eſpeces: l'une eſt appellée *mâle*, & l'autre *femelle*. Le mâle eſt grand comme un amandier; ſes feuilles reſſemblent à celles du ſureau; elles ſont dentelées, lanugineuſes & velues comme celles de la ſauge. La femelle eſt appellée par les Portugais, *norchila*; par les Canarins, *niergundi*; en Malagate, *ſambali*; & en Malabar, *noche*. Cet arbre femelle croît à la même hauteur que le mâle; mais ſes feuilles ſont plus larges, plus arrondies, non découpées, & ſemblables à celles du peuplier blanc. L'une & l'autre eſpece, dit *Lémery*, ſont appellées, par les Arabes, par les Perſes, & par les habitans de Décan *bache*; & par les Turcs, *ayt*. Leurs feuilles ont l'odeur & le goût de la ſauge, mais un peu plus âcres & ameres. Vers le lever du ſoleil, il paroît ſur ces feuilles une certaine liqueur blanche, qui en eſt ſortie la nuit. Leurs fleurs reſſemblent aſſez à celles du romarin, & leurs fruits au poivre noir. Les feuilles, les fleurs & les fruits étant écraſés, cuits dans de l'eau, & fricaſſés dans de l'huile, ſoulagent quantité de douleurs, ſur-tout celles des jointures: ce remede eſt auſſi vulnéraire & cicatriſant. Les femmes du pays font une décoction de toutes ces mêmes parties de l'arbre, dont

elles boivent & ſe lavent le corps, dans l'idée que cette liqueur aide à la conception ; tandis que les feuilles ſeules étant mâchées, donnent une bonne haleine & réprimẽt, dit-on, les ardeurs de Vénus.

NEIGE, *nix*. Eſpece de méréore, que l'on peut regarder comme des parcelles de nuages condenſées, concretes & glacées par le froid dans la moyenne région de l'air. Elle tombe ſur la terre en petits flocons blancs, fort rares, très-légers, & qui ſont d'autant plus menus, que le temps eſt plus froid. Ainſi la neige, dont les différences d'avec la grêle ſont viſibles & connues de tout le monde, n'eſt auſſi que de l'eau qui s'eſt glacée dans l'air. Lorſque les molécules aqueuſes qui ſe ſont élevées dans l'atmoſphere en forme de vapeurs, retombent en bruine ou en pluie, il arrive aſſez ſouvent que le froid eſt aſſez conſidérable pour les geler : elles ſe changent alors en neige ou en grêle ; en neige ſi la congélation les ſaiſit avant qu'elles ſe ſoient réunies en groſſes gouttes ; en grêle ſi les particules d'eau ont le temps de ſe joindre avant que d'être priſes par la gelée. *Voyez* GRÊLE.

La neige tombe plus ſouvent la nuit que le jour, elle eſt plus fréquente dans les pays ſeptentrionaux que dans les tempérés. Elle eſt en rayons criſtallins plus ou moins épais, paralleles, durs, pointus & hériſſés ; le nombre des rayons n'eſt pas toujours déterminé, ni leur forme ; c'eſt ce qu'on peut reconnoître en recevant de la neige ſur une toile cirée, & en l'examinant dans un lieu frais ; alors on verra des criſtaux en flocons, velus, en étoile, en roue. Chaque flocon eſt ſouvent compoſé, comme d'autant de petites branches garnies de feuilles & de fleurs légeres ; c'eſt un amas de petites lames glacées, confuſément couchées les unes ſur les autres, qui obſervent cependant un ordre aſſez régulier (celui de la glace), par rapport à l'arrangement de leurs parties. En effet, la tendance des molécules de l'eau à s'unir en gelant ſous des angles de ſoixante degrés, ſe fait remarquer

dans la ſtructure des particules de la neige. Ce ſont des étoiles communément à ſix rayons, ſimples ou branchues, ces derniers compoſés d'un filet principal, & de filets latéraux attachés au premier ſous un angle de ſoixante degrés. Il en eſt de plus compoſés encore, mais on y voit preſque toujours le même arrangement : cette ſtructure réguliere ne peut ſe bien obſerver que dans la neige qui tombe par un froid vif; tout eſt plus confus dans celle qui tombe en gros flocons par un temps moins froid. *Conſultez les Élémens Phyſiques de Muſchenbroech. Tab. 24.*

Il ne tombe qu'une eſpece de neige à la fois, ſoit en différens jours, ſoit à différentes heures d'un même jour. Tout prouve au Phyſicien que la congélation a beaucoup de rapport avec la criſtalliſation.

La neige eſt très-froide au toucher, ainſi que la glace; quelques Phyſiciens & Aſtronômes attribuent cette propriété au nitre aérien, dont l'exiſtence eſt peut-être une chimere. Ces effets du prétendu nitre aérien, ſont, ſelon M. *Bourgeois*, uniquement produits par l'acide univerſel répandu dans l'atmoſphere : ſeul il contribue, dit-il, à la production de la neige, de la glace, & à leur fraicheur, de même qu'à celle de l'atmoſphere : mêlé & combiné dans la terre avec les terres abſorbantes & les ſtériles, il forme, ſelon lui, un corps ſavonneux qui conſtitue la vraie nourriture des plantes, & qui contribue au progrès de la végétation. Car ni le nitre, ni les autres ſels n'entrent pas dans le ſuc nourricier des plantes, & ne ſont pas propres à les nourrir & à leur donner l'accroiſſement, ainſi que le célebre *Wallerius* l'a démontré dans ſes *Élémens d'Agriculture phyſique & chymique, pag. 134, &c.* imprimés à Yverdon, 1767. Il eſt conſtant que la neige contient beaucoup d'air, qu'elle contribue à la fertilité de bien des terres, & à l'accroiſſement d'un grand nombre de végétaux : car l'on a obſervé que les années où il tombe une grande quantité de neige ne ſont jamais ſtériles; & que les montagnes que ce météore recouvre perpétuellement,

ſont chargées en leur baſe, ſur leur adoſſement & dans les prairies, de plantes les mieux nourries & les plus vertes; mais il faut pour cela que la neige ſe fonde lentement, car autrement elle pourriroit & détruiroit l'organiſation des végétaux; rien n'eſt ſur-tout plus pernicieux aux arbres & aux plantes qu'une neige qui, ſéjournant ſur la terre, ſe fond en partie pendant le jour pour ſe geler de nouveau la nuit ſuivante. La neige qui couvre pendant plus des deux tiers de l'année preſque tout les pays qu'habitent les Lapons, les oblige à ſe pratiquer des habitations ſouterraines, pour ſe préſerver du froid exceſſif qu'on y éprouve. On lit dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences quelques expériences de M. *Guettard*, qui tendent à prouver qu'il fait moins froid ſous la neige, qu'à l'air extérieur, & que plus le monceau de neige eſt épais plus le thermometre qu'on plonge dans le bas de cette maſſe, ſe tient au-deſſus de zéro : c'eſt auſſi ce que les perdrix ſemblent avoir appris de la nature. Ces oiſeaux ſe cachent en hiver ſous la neige, & on les y chaſſe au moyen de chiens dreſſés à cet effet. On voit que les hommes eux-mêmes, lorſqu'ils ſont pris de la nuit en voyageant, ſe forment des cabanes de neige, où ils paſſent les nuits les plus froides, ſans avoir rien à craindre de la rigueur de ce froid.

La neige ſurvenant en gros flocons après quelques jours de forte gelée, on obſerve que le froid, quoique toujours voiſin de la congélation, diminue ſenſiblement & ſouvent le dégel ſuccede. Il tonne rarement lorſqu'il neige; nous en avons cependant pluſieurs exemples; 1°. Le premier Janvier 1715, il éclaira & tonna à Montpellier dans le temps même qu'il neigeoit. 2°. Dans le dernier ſiecle il y eut à Senlis, à Châlons & dans les Villes voiſines, un orage des plus violens au milieu de l'hiver : la foudre tomba en pluſieurs endroits & fit d'effroyables ravages, pendant une neige fort groſſe & fort épaiſſe.

La neige eſt compreſſible, plus rare, plus légere

que la glace, & plus ſujete à l'évaporation : en ſe réſolvant en liqueur, elle diminue conſidérablement de volume. Comme cette eau concrete ſe fond aiſément, elle offre un moyen plus commode que la glace pour rafraîchir le vin en été : on s'en ſert ſur-tout dans les pays chauds & dans les plaines ; c'eſt ce qui ſe pratique à Rome. Elle ſe conſerve auſſi-bien que la glace dans les glacieres ; mais il faut pour cela la ramaſſer par pelotons, la battre & la bien preſſer, afin qu'il n'y ait point de vide. Dans les grands froids, on y jete de l'eau qui en remplit les intervalles en ſe gelant auſſitôt. On ramaſſe plus facilement la neige dans les prairies & ſur les gazons, que par-tout ailleurs. Les neiges qui couvrent le ſommet des hautes montagnes influent beaucoup ſur la conſtitution de l'atmoſphere qui les environne, elles le refroidiſſent : c'eſt la raiſon pour laquelle des vents qui regnent dans certains pays ſont plus froids ou moins chauds qu'ils ne devroient être par leur ſituation ſur notre globe. C'eſt à la fonte des neiges congelées ſur le ſommet des montagnes, que nous devons communément le phénomene des *fontaines intermittentes :* voyez au mot FONTAINE. Sa fonte trop ſubite cauſe ſouvent des inondations conſidérables.

A l'égard des taches rouges diſperſées çà & là & empreintes ſur la neige, que le peuple prévenu & ſuperſtitieux regarde comme dues à des gouttes d'une pluie de ſang, qui a plus d'une fois jeté la terreur & la conſternation dans les eſprits : un Gentilhomme du haut Vivarais a reconnu que ce phénomene étoit dû à une cauſe très-ſimple, très-naturelle. Se promenant dans le mois de Décembre 1773 dans les allées de ſon jardin, il y vit de la neige couverte de taches rouges, principalement pendant les jours que la terre étoit plus humide : le 7 Janvier 1774 ces taches y étoient en plus grand nombre, & toutes d'un rouge très-beau, vif, d'une forme ſemblable à des gouttes de ſang qui y ſeroient tombées & congelées, en un mot pénétrant à quelques

lignes au-dessous de la surface de la neige : en examinant de près ces taches, il les reconnut pour être des excrémens de petits oiseaux ; ces excrémens tenoient leur couleur de la *morelle à grappes* ou *raisin d'Amérique*, plante dont il y avoit plusieurs pieds dans son jardin, couverts de leurs fruits & dont le suc est rouge. Plusieurs de ces fruits exprimés sur la neige par notre Observateur donnerent une couleur égale & uniforme. Voilà donc le dénouement du prodige. *Voyez* PUCE DE NEIGE.

Autant l'eau de neige est salutaire aux végétaux & aux opérations de quelques arts, autant elle est, dit-on, nuisible en boisson, sur-tout dans le Tirol, dans le Valais qui fait partie de la Suisse, où nous avons vu que ceux qui en font usage, sont en effet attaqués de goîtres & d'enflure de gorge ; peut-être que les alimens solides & la nature de l'air y contribuent autant & plus que la neige, car M. *Bourgeois* a observé que les habitans de plusieurs villages & hameaux situés sur les montagnes en Suisse, & qui n'ont souvent pendant tout l'hiver que de l'eau de neige pour toute boisson, on n'y trouve personne attaqué ni de goître, ni d'enflure de gorge. Nous remarquerons encore ici que la neige appliquée à l'extérieur est un spécifique que le peuple du Nord emploie, d'après un très-ancien usage de leur pays, pour rappeller la chaleur & la vie dans les membres gelés ; c'est communément sous forme de friction que la neige s'emploie dans ces cas. La neige est encore un moyen assuré pour conserver du gibier pendant plus de deux mois : les Danois, &c. en font venir ainsi d'Islande & de Laponie, qui quoique mort depuis plus de quatre mois, n'en est pas moins bon à manger ; il suffit de le dégeler par degrés insensibles dans des eaux de plus en moins froides.

On appelle en Suisse LAUVINE ou LAVANCHE, *labina*, une quantité de neiges qui se pelote en roulant du haut en bas des Alpes. M. *Altmann*, d'après qui nous avons donné la description des *glaciers* si mer-

veilleux & ſi terribles de la Suiſſe, diſtingue deux eſpeces de *lauvines ;* celles qu'on appelle *venteuſes*, ſont ordinairement accompagnées d'un grand vent qu'elles augmentent encore par leur chute, au point qu'il briſe les arbres, qu'il étouffe les hommes & les animaux, & qu'il renverſe les maiſons. La rapidité ſurprenante avec laquelle ces lauvines roulent juſqu'au bas des vallons où elles ſe trouvent comme inſérées ou encaiſſées dans le enfoncemens & cavités, met les Voyageurs dans le plus grand danger ; cépendant comme elles ont peu d'épaiſſeur, on n'eſt pas toujours étouffé ; en quoi elles ſont beaucoup moins dangereuſes que la ſeconde eſpece que l'on appelle *lauvines foncieres*, parce qu'elles détruiſent juſqu'au fond tout ce qu'elles rencontrent. Formées par une neige beaucoup plus compacte, elles ſont infiniment plus peſantes : elles roulent par conſéquent avec moins de vîteſſe que les premieres, mais elles emportent avec elles & les arbres & les pierres & les morceaux de roc qu'elles trouvent dans la direction de leur action. Comme leur chute cauſe dans les montagnes & les vallons un tremblement accompagné d'un bruit quelquefois égal à celui du tonnerre, elles donnent ordinairement au Voyageur averti, le temps de ſe ſauver par la fuite.

Les *lauvines* ſont excitées par l'agitation de l'air, & par tout ce qui peut contribuer à faire gliſſer la neige, ſur-tout celle qui eſt tombée récemment aux ſommets des montagnes. Une très-petite pelote s'accroît ſi fort en tombant, qu'avant que d'arriver au vallon, elle peut acquérir la groſſeur d'une maiſon, quelquefois celle d'une colline ; & couvrir enſuite pluſieurs arpens de terre. On penſe bien que les habitans des Alpes n'ont pas négligé les moyens de ſe garantir de ces ravages. Ils évitent de bâtir au pied d'une montagne qui s'éleve rapidement. Ils conſtruiſent leurs maiſons derriere quelque petite colline, capable d'arrêter, ou de rompre la force des *lauvines*. Pour paſſer la montagne de Gothard, on traverſe la vallée d'Urſeren ; & l'on

voit au-dessus d'un Village, un bois qui forme un triangle, dans lequel il est défendu, sous des peines fort rigoureuses, de couper des arbres, parce qu'ils mettent ce Village à l'abri des *lauvines*. En plusieurs endroits où elles sont à craindre, on a bâti des murs triangulaires, dont l'angle aigu est tourné vers le côté le plus dangereux de la montagne. Quant aux Voyageurs, on leur recommande en Suisse, de prendre avec eux des Guides, qui connoissent les endroits les plus redoutables, de faire leur voyage sans bruit, & de ne pas même parler haut. Enfin, pour derniere sureté, on tire au milieu des vallons quelques coups de pistolets, qu'on croit capables de mettre en mouvement les pelotes qui pourroient être sur le point de tomber. Dans les passages étroits on pousse en hiver & au printemps la précaution jusqu'à boucher les sonnettes & les grelots des chevaux & des mulets, afin que leur son n'excite point la chute de quelque *lauvine*. En plusieurs endroits, sur-tout dans le pays des Grisons, on voit au pied des montagnes des voûtes maçonnées, & des mines pratiquées dans le roc, où l'on peut en appercevant une *lauvine* en mouvement, se retirer, & la laisser passer par-dessus. On avertit encore les Voyageurs de ne pas regarder long-temps les *lauvines*, quand même leur direction ne paroîtroit pas dangereuse, parce qu'elles causent un vent si violent, que les hommes & les animaux en sont étouffés. Quelquefois les lavanches sont réduites en poussiere à l'instant de leur chute, & cette poussiere glacée se répand à une assez grande distance & élévation. C'est un spectacle des plus beaux & des plus terribles qu'on puisse voir : il faut en avoir été témoin pour s'en former une idée précise : *Voyez* GLACIERS. M. *Mikheli* dit que toutes les montagnes de la Suisse, que la neige couvre toujours, ont au moins 1500 toises de hauteur : en effet celles dont le sommet ne s'éleve pas autant, ne conservent guere leur neige, & l'on prétend que la Zône vaporeuse n'excédant pas trois mille six cens toises d'élé-

vation, il n'eſt plus poſſible de trouver de neige au-deſſus de cette hauteur ; au reſte l'élévation de la région de l'air où il gêle continuellement, n'eſt pas la même ſur toute la terre. A l'Équateur elle eſt de 2440 toiſes, & deſcend par degrés de là vers les Poles.

On ſera peut-être bien aiſe de ſavoir comment on voyage en Laponie, où le terrain eſt toujours couvert de neige. Dès le commencement de l'hiver on marque avec des branches de ſapin les chemins qui doivent conduire aux lieux fréquentés. A peine les voitures (qui ſont des traîneaux & de petits bateaux) ont foulé la premiere neige qui couvre ces chemins & ont commencé à les creuſer, que de nouvelle neige que le vent répand de tous côtés les releve, & les tient de niveau avec le reſte de la campagne, ou du lac, ou du fleuve. Les voitures qui paſſent enſuite refoulent de nouveau cette neige, que d'autre neige vient bientôt recouvrir ; & ces chemins creuſés alternativement par les voitures, & recouverts par le vent qui y met par-tout la neige de niveau, quoiqu'ils ne paroiſſent pas plus élevés que le reſte du terrain, ſont cependant des eſpeces de chauſſées ou des ponts formés de neige foulée : mais ſi on s'égare à droite ou à gauche, on tombe dans des abîmes de neige. On eſt donc fort attentif à ne pas ſortir de ces chemins ; & d'ordinaire ils ſont creuſés vers le milieu d'une eſpece de ſillon, formé par tous les traîneaux qui y paſſent, & qui ſont traînés par des *rhennes :* voyez ce mot. Mais dans le fond des forêts, dans les lieux qui ne ſont pas fréquentés, il n'y a point de tels chemins ; les Finnois & les Lapons ne ſe retrouvent alors que par quelques marques faites aux arbres. Les rhennes eux-mêmes enfoncent quelquefois juſqu'aux cornes dans la neige ; & ſi dans ces lieux on étoit ſurpris par quelqu'un de ces orages pendant leſquels la neige tombe dans une ſi grande abondance, & eſt jetée de tous côtés par le vent avec tant de fureur, qu'on ne peut voir à deux pas de ſoi, il ſeroit impoſſible de reconnoître aucun chemin, & l'on péri-

roit infailliblement, ſur-tout ſi l'on ne s'étoit pas muni de tentes pour parer une partie de l'orage. On obſerva en 1729 ſur les frontieres de Suede & de Norwege près du village de Villaras, qu'il y tomba une ſi affreuſe quantité de neige, que 40 maiſons en furent couvertes, & que tous ceux qui étoient dedans en furent étouffés. (On trouve auſſi dans le *Journal Étranger 1757*, la relation d'une famille enſevelie ſous la neige pendant ſix ſemaines.) S'il arrive qu'on veuille franchir une montagne fort élevée, remplie de rochers qu'une quantité prodigieuſe de neige cache, & dont elle recouvre les cavités dans leſquelles ont peut être abîmé, on ne croira guere poſſible d'y monter : il y a cependant deux manieres de le faire ; l'une en gliſſant ſur deux planches étroites, longues de huit pieds, dont les habitans ſe ſervent pour ne pas enfoncer dans la neige, (maniere qui a beſoin d'un long exercice) ; l'autre en ſe confiant aux rhennes qui peuvent faire un pareil voyage, & dont la maniere de marcher mérite d'être connue : *voyez au mot* RHENNE. On lit dans la nouvelle Hiſtoire de Kamtſchatka, que les neiges ſont très-abondantes dans la preſqu'île de Lopatka ; elles ont preſque la ſolidité de la glace : de ſorte qu'elles réfléchiſſent les rayons du ſoleil, & avec tant de force qu'il eſt impoſſible d'en ſoutenir l'éclat. Les habitans portent ordinairement dans le printemps des couvertures percées de petits trous ou des réſeaux de crins noirs, afin de briſer une partie des rayons ; mais malgré ces précautions, ils ont la peau baſanée comme les Indiens ; la plupart ont les yeux affoiblis & malades, & un grand nombre même perdent la vue.

NEMOTELE, *nemotelus*, genre d'inſecte ailé, de la claſſe des *dipteres*, dont les antennes grenues ſont terminées par une pointe, & placées ſur la gaîne de la trompe comme dans les charançons ; ſa bouche eſt un bec aigu : les articles ou grains des antennes ſont ronds, courts, menus & au nombre de cinq, mais

terminés par une ſixieme piece longue & filiforme. Les *nemoteles* ne reſſemblent aux mouches que par leur port extérieur ; on en diſtingue de pluſieurs ſortes, on les trouve ſur les fleurs.

NÉNUPHAR, *nymphæa*. Plante aquatique, dont on diſtingue deux eſpeces ; l'une eſt à fleur blanche, & eſt préférée à l'autre, dont la fleur eſt jaune.

1°. Le NÉNUPHAR BLANC, ou BLANC D'EAU, ou LYS D'ÉTANG, ou VOLET, ou PLATEAU A FLEUR BLANCHE, *nymphæa alba*. Cette plante qui eſt fort en uſage en Médecine, ne ſe cultive point dans les jardins ; elle croît naturellement dans les marais, dans les eaux croupiſſantes, ou dans les ruiſſeaux qui coulent lentement, dans les étangs & les grandes pieces d'eau, même dans les rivieres ſur les bords, où elle eſt aſſez agréable à voir. Sa racine eſt vicace, longue, groſſe comme le bras, garnie de plaques brunes ou noires, en forme de nœuds ſur ſon écorce, blanche en dedans, charnue, fongueuſe, chargée de ſuc viſqueux, attachée au fond de l'eau dans la terre par pluſieurs fibres ; elle pouſſe des feuilles grandes, larges, arrondies, épaiſſes, charnues, cuiraſſées, nageantes à la ſurface de l'eau, veineuſes, échancrées en fer à cheval, vertes-blanchâtres en deſſus, & vertes-brunâtres en deſſous, ſoutenues par des queues longues, groſſes comme le petit doigt, rougeâtres, tendres & fongueuſes. Ses fleurs qui paroiſſent depuis le mois de Mai juſqu'en automne, ſont grandes, groſſes, larges quand elles ſont épanouies ; elles ont pluſieurs feuilles diſpoſées en roſe, blanches comme celle du lys, preſque inodores, contenues dans un calice, ordinairement à cinq feuilles blanchâtres, d'autres fois à quatre feuilles. A ces fleurs ſuccede un fruit rond, reſſemblant à une tête de pavot, partagé en pluſieurs loges, qui contiennent des ſemences oblongues, noirâtres & luiſantes. Cette plante eſt toute d'uſage ; elle paroît être la même que l'*aguape* du Bréſil : ſes feuilles qui nagent ſur l'eau & ſes belles fleurs en forme de volant, ornent magnifi-

quement un canal pendant l'été ; au printemps lorſque ſes feuilles paroiſſent ſur l'eau, elles indiquent qu'il eſt temps de ſortir les plantes de l'orangerie, & qu'il n'y a plus de gêlées à craindre.

2°. Le NÉNUPHAR A FLEUR JAUNE, ou JAUNET D'EAU, ou PLATEAU A FLEUR JAUNE, *nymphæa lutea*. Sa feuille eſt un peu oblongue, ſa fleur eſt jaune, plus courte que le calice, qui eſt à cinq feuilles ; ſon fruit eſt de figure conique ; ſa racine eſt verte en dehors. Il croît aux mêmes lieux, & ſert quelquefois aux mêmes uſages que le précédent, notamment à Paris & en Angleterre, où le nénuphar blanc eſt plus rare.

On emploie ordinairement la racine de nénuphar dans les tiſanes rafraîchiſſantes qui conviennent dans les inflammations des reins & de la veſſie, dans les fièvres ardentes, les inſomnies, enfin dans tous les cas où il eſt néceſſaire de tempérer l'impétuoſité du ſang & des eſprits vitaux. M. *Bourgeois* dit, que cette racine en tiſane tempéroit & adouciſſoit l'ardeur de l'urine dans le gonorrhées virulentes. Dans les boutiques on tient une eau diſtillée, une conſerve, un miel, un ſirop & une huile ; le tout préparé de ſes fleurs. On donne communément le ſirop de nénuphar pour ralentir le deſir du coït.

NÉPENTHES. Eſpece de philtre dont Hélene ſe ſervoit, ſuivant *Homere*, & qui vraiſemblablement n'étoit que l'opium. Conſultez l'*Hiſtoire de la Médecine* par M. *le Clerc*, pag. 73.

NÉRÉIDES, ſont, ainſi que les Syrenes, de prétendus monſtres marins. *Voyez au mot* HOMME MARIN. On donne auſſi le nom de *néréide* à l'animal du *tubipore*.

M. *Pallas*, dans ſes *Mélanges zoologiques*, traite des *néréides* & les diviſe en deux genres ; ſavoir, les *néréides errantes*, & les *néréides tubicoles*. Les premieres ſont des *animaux mous* qui rampent & nagent parmi les fucus & les autres plantes marines. Elles s'attachent auſſi quelquefois aux rochers,

ſe

ſe cachent dans le fond de la mer, ou dans les bois pourris qu'on y jette.

Les *néréides tubicoles* ont beaucoup de rapport avec les *vers à tuyaux* ou *vers tubicoles :* elles ſont cachées dans une eſpece de petit tube, qu'elles forment de différentes matieres. On diviſe les *néréides tubicoles* en *néréides cylindriques*, & en *néréides applaties.*

En général, les néréides ont le corps mince, ſouvent très-long, linéaire, devenant plus petit vers la tête qui eſt ornée de franges. Le corps eſt diviſé en pluſieurs anneaux, & on remarque ſur chaque ſegment ou anneau une eſpece de pied. Selon notre Auteur, les néréides peuvent comme les *lombrics* ou vers de terre, s'étendre, ſe contracter, ſe gliſſer facilement dans les interſtices ou fentes les plus étroites. Elles different de certaines *aphrodites*, en ce qu'elles ſont privées d'ouïes. *Voyez* APHRODITE.

NERF. Les Anatomiſtes donnent ce nom à des corps ronds, blancs & longs qui tirent leur origine ou du cerveau ou du cervelet : *voyez à l'article* HOMME. Dans le Commerce on donne le nom de *nerf de bœuf* à la partie génitale ſéche de cet animal : les Selliers le réduiſent en maniere de filaſſe longue de huit à dix pouces par le moyen de groſſes cardes de fer, & l'emploient pour nerver avec de la colle forte les arçons des ſelles & les panneaux des chaiſes & carroſſes.

NÉRIETTE ANTONINE. C'eſt le nom d'une plante dont les fleurs rouges produiſent un bel effet en été dans les parterres des curieux. Ses ſemences aigretées, ſoyeuſes, font de bonne ouate. On a eſſayé de les filer en Suéde.

NÉRITE. Coquillage univalve, operculé, & que pluſieurs Naturaliſtes mettent dans la famille des limaçons à bouche demi-ronde ou ceintrée. Il y a des nérites qui ont des dents blanches, d'autres qui les ont rougeâtres, telle que la *quenotte-ſaignante ;* d'autres nérites ſont ombiliquées, telle que la *grive.* Comme le noyau des nérites n'eſt point du tout apparent à leur

ouverture, ces coquilles ne peuvent pas avoir de bec. Les tours de ſpirales ſont fort peu ſenſibles au dehors & en très-petit nombre, ſouvent la pointe n'en ſort que peu ou point. M. *Adanſon* fait un genre de la nérite, il la range à la fin des coquillages operculés, & la rapproche plus que tout autre des bivalves, comme étant le coquillage qui a le plus de rapport avec eux? mais l'animal eſt, dit-il, fort différent de celui des bivalves. Les nérites ſont ou marines, ou fluviatiles. Celles-ci ne ſont point hermaphrodites comme les limas, les buccins & les planorbes; les unes ſont mâles & les autres femelles. Elles bouchent leurs coquilles d'une eſpece d'opercule empreinte de ſpirales. Il n'y a qu'une eſpece de nérite fluviatile qui ſoit vivipare : les petits ſortent tout vivans avec leurs coquilles du corps de la mere. On diſtingue ſur-tout l'eſpece appellée *porte-plumet* : voyez ce mot. Les nérites de riviere que les enfans ramaſſent dans le ſable, ſont mortes & toutes bariolées de roſe ou de lignes noires. L'eſpece qui nous vient du Miſſiſſipi & connue ſous le nom d'*idole*, eſt verte noirâtre, ventrue, ombiliquée, à ſtries inégales en forme de rides. Lorſque ces ſortes de coquilles ſont devenues foſſiles, on les nomme *néritites*. On n'en trouve point de terreſtres vivantes.

NEROLI. Nom que les Parfumeurs donnent à l'huile eſſentielle d'orange. *Voyez* ORANGER.

NERPRUN, NOIRPRUN ou BOURG-ÉPINE, *rhamnus catharticus*. Il y a pluſieurs eſpeces de nerpruns : celui qu'on nomme ſimplement *nerprun purgatif ordinaire*, *rhamnus catharticus*, qui s'éleve en arbriſſeau & quelquefois en arbre : le *petit nerprun purgatif*, ou *graine d'Avignon*, qui donne cette graine qu'on emploie dans la teinture : & d'autres à *feuilles longuettes*, à *fleurs vertes* & *baies noires*.

Les *nerpruns* ont des fleurs petites, de couleur herbeuſe ou jaunâtre, qui naiſſent comme par paquets le long des branches, en forme de petits entonnoirs, à pavillon recoupé en quatre parties, rabattues le plus

ſouvent ſur les côtés, avec autant d'étamines. Aux fleurs ſuccedent des baies qui contiennent pluſieurs ſemences applaties d'un côté & bombées de l'autre : (le nerprun ordinaire a, dit M. *Haller*, les fleurs mâles ſur une plante, & le fruit ſur une autre : le nerprun de Baviere a les étamines réunies au fruit :) les feuilles des nerpruns ſont aſſez petites, entieres, ordinairement brillantes, finement dentelées ; ſouvent elles ſont oppoſées ſur les branches, & quelquefois elles ſont alternes. Ces arbriſſeaux ſe plaiſent dans les haies, dans les bois, dans les endroits humides; ils peuvent être placés dans les boſquets d'été, & encore mieux dans les remiſes; car les oiſeaux ſe nourriſſent de leur fruit, quoiqu'il ſoit purgatif. On en fait faire des paliſſades & des boules dans les parterres.

On prépare avec les baies du nerprun une pâte dure qu'on appelle communément *vert de veſſie*. Pour la faire, on écraſe ces baies quand elles ſont noires & bien mûres ; on exprime le ſuc, qui eſt viſqueux & noir ; on le met évaporer à petit feu juſqu'en conſiſtance de miel, en y ajoutant un peu d'alun de roche pour rendre la matiere plus haute en couleur & plus belle. On la met dans des veſſies que l'on ſuſpend dans un lieu chaud, & on l'y laiſſe durcir pour la garder. Cette ſubſtance donne un beau vert, dont les Peintres & les Teinturiers font uſage ſous le nom de *vert de veſſie*, ainſi nommé, parce que cette matiere verte a été durcie dans des veſſies.

On prétend que préparée en divers temps elle donne différentes couleurs : avant la maturité des baies, une couleur jaune ou ſafranée ; lorſqu'elles ſont mûres, un beau vert ; enfin encore plus tard, vers la S. Martin, une couleur d'écarlate utile pour teindre les cuirs & pour enluminer les cartes à jouer. On prépare avec les baies de nerprun un extrait purgatif ; il eſt peu d'uſage en Médecine. Le ſirop qu'on prépare avec le ſuc de ces baies lorſqu'elles ſont mûres, eſt très-uſité dans toutes les eſpeces d'hydropiſies ; il purge abondamment les

ſéroſités par les ſelles, & diſſipe l'enflure : on le donne à la doſe de deux onces. Ce remede eſt très-doux & ſans danger : c'étoit, dit M. *Bourgeois*, le grand remede du célebre *Sydenham*.

On peut greffer des cériſiers & des pruniers ſur le nerprun, & avoir par ce moyen des ériſes & des prunes purgatives ; mais ces eſpeces de fruits occaſionnent ſouvent des ſuperpurgations & des vomiſſemens énormes. Les feuilles de cet arbriſſeau paſſent pour être déterſives.

Les fruits du petit nerprun, *lycium gallicum*, étant cueillis verts ſe nomment *graine d'Avignon*, ou *grainette*, ou *graine jaune*, & fourniſſent une belle teinture jaune dont on fait un grand uſage pour teindre les étoffes. Les Peintres à l'huile & en miniature ſe ſervent auſſi de ces baies, dont on a incorporé la teinture dans une matiere terreuſe qui eſt ordinairement la baſe de l'alun, pour en faire ce qu'on appelle *ſtil de grain*. Les Teinturiers, & ſur-tout les Corroyeurs, ſe ſervent de la grainette pour teindre en jaune, en y joignant de l'alun par parties égales. Cette eſpece de nerprun croît en abondance dans les lieux rudes & terreux, aux environs d'Avignon & dans le Comtat Venaiſſin. On en trouve auſſi en Dauphiné, en Languedoc & en Provence, &c. C'eſt un arbriſſeau épineux dont les racines ſont jaunes & ligneuſes, les rameaux longs de deux à trois pieds, couverts d'une écorce grisâtre.

NEVROPTERE. *Voyez à l'article* INSECTE.

NEZ COUPÉ, *ſtaphilodendron*, eſt ſelon quelques Auteurs le faux-piſtachier, ou une eſpece de piſtachier ſauvage, dont le fruit eſt véſiculaire & nauſéabonde : mais en conſidérant tous ſes caracteres on trouve qu'il n'a preſque aucun rapport avec le piſtachier. *Voyez ce mot & celui de* FAUX-PISTACHIER.

NGO-KIOO. *Voyez à l'article* ANE.

NHAMDUI. Eſpece d'araignée venimeuſe du Bréſil : ſon corps eſt long d'un pouce & demi, garni ſur le dos d'une forme de bouclier triangulaire très-lui-

ſant, orné aux côtés de ſix cônes pointus, blancs avec des taches rouges : elle a huit jambes longues comme le doigt ; ſa partie antérieure eſt de couleur jaune ou rouge brune ; une ſingularité remarquable, c'eſt que la poſtérieure eſt luiſante & argentée, & qu'elle repréſente un viſage d'homme comme s'il y avoit été peint. Cet inſecte file de la toile comme les autres araignées. Dans le pays on porte cet animal en amulette ; on l'attache au cou dans le temps de l'accès de la fiévre quarte.

NHANDIROBA ou NOIX DE SERPENT. *Voyez* AHOUAI & AVILA.

NICKEL. Il eſt mention dans le *Tome XIII des Mém. de l'Acad. Roy. de Suéde, ann. 1751*, d'une nouvelle ſubſtance minérale trouvée dans la mine de cobalt de Fœrila en Helſingie, & qui reſſemble beaucoup à la ſubſtance que les Mineurs appellent *kupfernichel* : voyez ce mot. Son tiſſu eſt grenu, elle eſt ſolide & brillante quand on la caſſe. Lorſqu'elle a été long-temps expoſée à l'air, elle ſe décompoſe & ſe couvre d'un enduit vert qui ſe diſſout dans l'eau, & dont on peut retirer par l'évaporation, &c. des criſtaux verts qui ſe forment en priſmes quadrangulaires. Ce ſel fondu avec le flux noir donne un régule qui reſſemble au biſmuth, & qui ſe diſſout dans l'eau forte, dans l'eau régale & dans l'eſprit de ſel. Ce qui eſt encore ſingulier, c'eſt que la mine elle-même, lorſqu'on la calcine, répand une fumée d'abord ſulphureuſe, enſuite d'un blanc jaunâtre, d'une odeur déſagréable, comme arſenicale. Si on laiſſe cette mine expoſée à une chaleur plus vive, il s'y forme des rameaux métalliques qui deviennent d'un vert clair & ſonnans : à meſure qu'on a tenté quelques expériences, on a découvert dans cette ſubſtance, du fer & du cobalt, mais il paroît par un nouveau travail du même Auteur, inſéré dans le *XVI Tom. des Savans de Suéde, ann. 1754*, que le nouveau demi-métal ſe trouve en plus grande quantité dans le *kupfernichel* que dans aucune autre

ſubſtance minérale, & M. *Cronſtedt* penche à croire que le *nickel* n'eſt autre choſe qu'un alliage de ſubſtances métalliques ou ſémi-métalliques déjà connues, & non un cobalt imparfait. On trouve auſſi du *nickel* dans la mine de Kuhſchacht à Freyberg en Saxe, il n'entre en fuſion qu'après avoir parfaitement rougi.

M. *Baumé* regarde le *nickel* comme un cobalt dans un état particulier & dépouillé de la ſubſtance qui fournit du bleu par la vitrification. *Conſultez la* Chymie expérimentale *de M.* Baumé, *Tom. II. p. 299, &c.*

NICOTIANE, ou TABAC, *nicotiana*. Plante très-uſitée, dont on diſtingue trois eſpeces principales : ſavoir, le *grand tabac*, le *moyen* & le *petit*.

1°. La NICOTIANE A LARGE FEUILLE, *nicotiana major latifolia*. La racine de cette plante, qui eſt le grand & le vrai tabac mâle, eſt blanche, fibreuſe, d'un goût fort âcre. Elle pouſſe une tige à la hauteur de cinq ou ſix pieds, groſſe comme le pouce, ronde, velue, remplie de moëlle blanche : ſes feuilles ſont amples, ſans queue, alternes, velues, nerveuſes, de couleur verte pâle, un peu jaunâtres, glutineuſes au toucher, d'un goût âcre ; elles teignent la ſalive ; elles ſont attachées à la tige par de larges appendices. Le haut de la tige ſe diviſe en pluſieurs rejetons, qui ſoutiennent des fleurs faites en godets, découpées en cinq parties, de couleur purpurine : à ces fleurs ſuccedent des fruits membraneux, oblongs, partagés en deux loges, contenant beaucoup de ſemences petites, rougeâtres, & très-abondantes en huile. Toute la plante a une odeur forte, ainſi que la ſuivante. C'eſt une plante d'été chez nous ; cependant elle endure quelquefois un hiver modéré dans nos jardins : elle fleurit, comme les autres nicotianes, en Juillet & Août dans notre pays, & y eſt ordinairement annuelle ; au lieu que dans le Bréſil, où la terre eſt bonne & l'air toujours tempéré, elle fleurit continuellement, & vit dix ou douze ans. Sa graine ſe peut conſerver dix années en ſa fécondité, & ſes feuilles près de cinq avec toute leur force.

2°. La NICOTIANE A FEUILLE ÉTROITE, ou le TABAC DE VIRGINIE, ou le PETUN DES AMAZONES, *nicotiana major anguſtifolia*. Elle ne differe de la précédente que par ſes feuilles, qui ſont plus étroites, plus pointues & attachées à leur tige par des queues aſſez longues.

3°. La NICOTIANE A FEUILLE RONDE OU PETITE NICOTIANE, ou TABAC FEMELLE, ou FAUX TABAC, ou TABAC DU MEXIQUE ; *nicotiana minor fœmina*. Sa racine eſt quelquefois ſimple & groſſe comme le petit doigt ; d'autres fois elle eſt diviſée en pluſieurs fibres tendres, blanchâtres & rampantes. Elle pouſſe une tige à la hauteur d'un à deux pieds, ronde, dure, velue, groſſe comme le doigt, rameuſe, glutineuſe au toucher. Ses feuilles ſont eſpacées & alternes, oblongues, graſſes, de couleur verte-brunâtre, & attachées à des queues courtes. Ses fleurs, ſes fruits & ſes ſemences ſont ſemblables à celles des eſpeces précédentes ; mais ſes fleurs ſont jaunes-verdâtres ; il leur ſuccede des capſules arrondies, qui dans la maturité s'ouvrent en deux parties, remplies d'un nombre infini de menues ſemences d'un jaune tanné & d'un goût âcre.

Cette plante, ainſi que les précédentes eſpeces, nous vient originairement d'Amérique ; elle eſt annuelle : par la culture elle s'eſt comme naturaliſée dans toute l'Europe ; car dès qu'une fois elle a été tranſplantée dans un jardin, elle y repullule tous les ans avec abondance, & commence à paroître au mois de Mai : au reſte elle ſe renouvelle aiſément de graine. *Cluſius* dit que ce tabac femelle eſt bon à la plupart des maladies auxquelles ſert le véritable petun, mais qu'il eſt beaucoup plus foible ; auſſi a-t-il peu d'odeur en comparaiſon des autres. Cette eſpece de nicotiane eſt ſelon M. *Bourgeois* un excellent vulnéraire : elle déterge & cicatriſe les plaies les plus opiniâtres, & même les ulceres d'un mauvais caractere : elle guérit en peu de temps les contuſions : pendant l'été on applique les

feuilles vertes ſur la partie malade, & on les change matin & ſoir. On en conſerve pour l'hiver dans de l'eau-de-vie foible, dont on fait le même uſage.

Les Continuateurs de la *Matiere Médicale de M. Geoffroy*, diſent qu'en Eſpagne & en Portugal le tabac demeure toujours vert comme le citronier; mais dans les pays froids il périt aux premieres gelées, & l'hiver on ne le peut conſerver que très-difficilement dans les ſerres, en pot ou en caiſſe. En Amérique il vient très-haut, ſur-tout le mâle, & ſon odeur eſt très-pénétrante: l'on emploie indifféremment les feuilles des deux premieres eſpeces pour faire le tabac en corde, à mâcher & en poudre, dont l'uſage eſt ſi commun. C'eſt en Août & en Septembre qu'on ramaſſe les feuilles des plantes dont on a coupé les ſommités des tiges pour les empêcher de fleurir. C'eſt moins par la diverſité des feuilles de nicotiane, que par la préparation qu'on leur fait ſubir (en y mêlant du ſirop de ſucre ou de l'eau de pruneau, ou de l'eau de bois de violette ou de bois de roſe) qu'on parvient à produire de la différence dans les ſortes de tabac, connues ſous l'épithete de *ſcaferlati du Levant*, de *canaſſe*, d'*andouille de S. Vincent* ou *cigale d'Amérique*, de *rolle de Montauban*, de *briquet du Bréſil*, &c. La nature du climat, le temps de la récolte, l'eſpece de leſſive dont on arroſe les feuilles, le mêlange du tabac d'un pays avec celui d'un autre, tout contribue à lui donner une certaine couleur, ſaveur & odeur. Celui de la Havanne & de Séville, vulgairement appellé *tabac d'Eſpagne*, eſt préparé ſans aucune drogue odoriférante, on le colore avec le *Rubrica*. Le *tabac de Macouba* a naturellement l'odeur de la roſe: il eſt d'une couleur très-foncée, il tire ſon nom d'un canton ſitué dans la partie du Nord de la Martinique, où des habitans le cultivent.

Lorſqu'on veut cultiver du tabac, ce doit être dans une terre graſſe & humide, expoſée au midi, labourée & engraiſſée avec du fumier conſommé: on le ſeme en France à la fin de Mars; les Indiens & les Eſpagnols le

ſement en automne ou en Août au plutôt. On fait un petit trou en terre de la longueur du doigt, on y jete dix à douze graines de tabac, & on recouvre le trou: lorſqu'il eſt levé, on doit arroſer la plante pendant le temps ſec, & la couvrir avec des paillaſſons dans le grand froid. Comme chaque grain pouſſe une tige, on doit ſéparer les racines: lorſque les tiges ſont hautes d'environ trois pieds, on coupe le ſommet avant la floraiſon, afin qu'elles ſe fortifient, & l'on arrache celles qui ſont piquées de vers, ou qui veulent pourrir. On connoît que les feuilles ſont mûres quand elles ſe détachent facilement de la plante, qu'elles ſe caſſent, & que froiſſées elles exhalent déjà une odeur pénétrante: on doit alors cueillir les plus belles, les enfiler par la tête, en faire des paquets & les mettre ſécher dans un grenier. On laiſſe la tige en terre pour donner le temps aux autres feuilles de mûrir.

On a donné à la nicotiane bien des noms différens. Dans les Indes Occidentales, ſon pays natal, elle a toujours porté celui de *petun*, ſur-tout au Bréſil & dans la Floride, & elle le garde encore aujourd'hui dans l'un & l'autre monde. Les Eſpagnols qui la connurent premierement à Tabaco, île de la mer du Mexique, lui donnerent le nom de *tabac*, du lieu où ils l'avoient trouvée, & ce nom prévalut ſur tous les autres. On l'a appellé *nicotiane* du nom de M. *Nicot*, Ambaſſadeur de France à la Cour de Portugal en 1560, qui en ayant eu connoiſſance par un Marchand Flamand, la préſenta au Grand-Prieur à ſon arrivée à Lisbonne, & puis à ſon retour en France à la Reine Catherine de Médicis; de ſorte qu'elle fut nommée *nicotiane*, *herbe du Grand-Prieur* ou *herbe de la Reine*. Le Cardinal de Sainte-Croix, Nonce en Portugal, & Nicolas Ternabon, Légat en France, l'ayant les premiers introduite en Italie, donnerent auſſi leurs noms au tabac: quelques-uns l'ont appellé la *bugloſe* ou la *panacée antarctique*, d'autres l'*herbe ſainte* ou *ſacrée*, & propre à tous maux, apparemment à cauſe de ſes vertus miraculeuſes. Il y

a eu des Botaniſtes qui, à raiſon de ſa ſeule vertu narcotique, ſemblable à celle de la juſquiame, l'ont nommée *juſquiame du Pérou*. Thevet a diſputé à Nicot la gloire d'avoir donné le tabac à la France ; & c'eſt ſans conteſtation que François Drack, fameux Capitaine Anglois, qui conquit la Virginie, en enrichit ſon pays. Les trois eſpeces de tabac ſont d'uſage, mais on ſe ſert plus communément du mâle, tant intérieurement qu'extérieurement.

La nature n'a jamais rien produit en végétaux dont l'uſage ſe ſoit étendu ſi univerſellement & ſi rapidement. Le tabac n'étoit autrefois qu'une ſimple production ſauvage d'un petit canton de l'Amérique ; mais depuis que les Européens ont contracté la furieuſe habitude d'en prendre, ſoit râpé en poudre, par le nez, ſoit en feuilles au moyen d'une pipe, ou en maſticatoire, l'on en a prodieuſement étendu la culture. Les lieux les plus renommés où cette plante croît, ſont Vérine, le Bréſil, Bornéo, la Virginie, le Mexique, l'Italie, l'Eſpagne, la Hollande & l'Angleterre ; car le tabac vient par-tout & ſe vend très-cher quoiqu'il coûte fort peu. Il eſt à préſent défendu d'en cultiver preſque par toute la France : ailleurs on ne le cultive guere que pour avoir ſes feuilles. Quel que ſoit l'intérêt de cette défenſe, il eſt certain que le tabac d'Amérique eſt préférable à celui de l'Europe, & qu'il eſt d'un produit conſidérable pour les Souverains. L'on ne nous apporte point de tabac de l'Aſie, & notamment de la Chine où l'on en cultive & conſomme beaucoup. Le tabac de ce pays ſeroit-il moins bon que celui d'Amérique ?

Le tabac a eu ſes Antagoniſtes ainſi que ſes Panégyriſtes. Amurat IV, Empereur des Turcs, le Czar & le Roi de Perſe en défendirent l'uſage à leurs ſujets ſous peine de la vie ou d'avoir le nez coupé. Jacques Stuart, Roi d'Angleterre, & Simon Paulli ont fait un traité ſur le mauvais uſage du tabac. On trouve une bulle d'Urbain VIII, par laquelle il excommunie ceux qui pren-

nent du tabac dans les Egliſes. Le P. *Labat*, dit que le petun fut comme une pomme de diſcorde, qui alluma une guerre très-vive entre les Savans, & qu'en 1699 M. *Fagon*, premier Médecin du Roi, n'ayant pu ſe trouver à une theſe de Médecine contre le tabac, à laquelle il devoit préſider en chargea un autre Médecin dont le nez ne fut pas d'accord avec la langue; car on remarqua que pendant tout le temps que dura l'acte, il eut la tabatiere à la main, & ne ceſſa pas un moment de prendre du tabac.

Nous ne nous arrêterons point ſur l'uſage du tabac en poudre, pris par le nez autant par plaiſir ou par uſage que pour la néceſſité. Perſonne n'ignore qu'il excite l'éternuement & procure une abondante évacuation de ſéroſité, *mucus narium*, ſur-tout à ceux qui n'en ont pas contracté l'habitude. L'excès ou l'abus du tabac en poudre ou en feuilles n'eſt pas moins dangereux qu'un uſage réglé en peut être utile. Le mouvement convulſif que le tabac excite dans les nerfs, quoiqu'irrégulier, peut être bon à quelque choſe, ne fît-il que nous délivrer d'une humeur ſuperflue, alors il eſt un remede: mais y a-t-il apparence que pour être en ſanté il faille avoir toujours le remede à la main, & qu'on puiſſe regarder comme un régime utile d'être à tout moment en convulſions?

Toutes les eſpeces de tabac purgent par haut & par bas avec violence. Pris intérieurement en ſubſtance il convient dans l'apoplexie & la léthargie, même contre l'épilepſie: mais on ne peut trop en redouter les effets; il faut une main habile & prudente pour diriger un tel remede, car le caractere âcre & cauſtique de cette plante s'eſt décélé plus d'une fois, même envers ceux qui le prennent en fumée pour la premiere fois; ils deviennent ivres, & s'ils ne rejetoient pas la fumée, ils tomberoient dans un triſte état. Combien de malades, tombés dans des aſſoupiſſemens léthargiques, n'ont recouvert le ſentiment & la connoiſſance que pour mieux ſentir d'autres convulſions accompagnées

de vomiſſemens, de ſueurs froides, d'un pouls foible & frémiſſant, & d'autres accidens plus funeſtes ? S'il faut être ſur ſes gardes quand on emploie ce remede, même dans les affections ſoporeuſes, que doit-on penſer de ſes effets, quand en bonne ſanté on en fait un uſage continuel, ſouvent immodéré & toujours ſans correctif ? Le meilleur bien qu'il en arrive eſt de faire couler les catarres, la migraine, &c. comme le font moins dangéreuſement la poudre de bétoine, de muguet, &c. mais le plus petit mal qu'il puiſſe produire eſt, dit-on, de deſſécher le cerveau, d'amaigrir, d'affoiblir la mémoire & de détruire, ſinon entiérement, au moins en partie la fineſſe de l'odorat. Heureux, mille fois heureux les Savans qui s'abſtiennent de l'uſage du tabac ! On lit dans un des *Journaux d'Allemagne*, *ann. 1730*, *pag. 179*, des exemples de vertiges & de cécité, même de paralyſie, occaſionnés par l'uſage immodéré du tabac. *Jean Bauhin* vante la nicotiane pour détruire comme par enchantement toute eſpece de vermine qui déſole les hommes & les brutes. En Italie on ſe ſert de ſa ſemence pour appaiſer le priapiſme : c'eſt de-là qu'on a donné à la troiſieme eſpece de tabac le nom de *priapée*. Enfin nous concluons que l'uſage du tabac peut convenir en fumée pour le mal de dents, pour rendre les ſoldats & les matelots moins ſenſibles à la diſette des vivres, qui n'eſt que trop fréquente dans les armées ou vaiſſeaux, & les préſerver des attaques du ſcorbut. (M. *Bourgeois* dit que le tabac d'Eſpagne appliqué ſur les gencives attaquées du ſcorbut & ſaignantes, les guérit entiérement & raffermit les dents branlantes). Mais nous répétons qu'il en faut prendre peu à la fois & rarement, afin de s'y accoutumer par dégré, & que cependant il faut tâcher de ne s'en pas faire un beſoin en tout temps. La fumée de l'eſpece de tabac que les Hollandois appellent *canaſter* (*canaſſe*), introduite par l'anus dans les inteſtins au moyen d'une machine faite exprès, & dont on peut voir la figure & la deſcription

dans la Chirurgie d'*Heiſter*, eſt un grand remede dans le *miſéréré*, ſur-tout celui qui a pour cauſe une hernie avec étranglement du boyau, qui intercepte totalement le paſſage du canal inteſtinal. Cette fumée introduite dans l'anus & la trachée-artere eſt auſſi très-utile pour rappeler à la vie les noyés. On eſtime la cendre de tabac très-bonne pour blanchir les dents. En Europe, en Turquie, en Perſe & même en Chine on ſe ſert de la pipe pour fumer : mais les Caraïbes des îles Antilles ont une autre façon très-ſinguliere, & qui nuit beaucoup à la force de l'odorat & de la vue. Ils enveloppent des brins de tabac dans certaines écorces d'arbres très-unies, flexibles & minces comme du papier ; ils en forment un rouleau, l'allument, en attirent la fumée dans leur bouche, ſerrent les lévres, & d'un mouvement de langue contre le palais font paſſer la fumée par les narines : dans les deux preſqu'îles de l'Inde & dans les îles de l'Océan oriental preſque tous les peuples idolâtres fument des *chirontes* ou petits rouleaux de feuilles de tabac appelés *cigales* en Amérique. Les Mahométans du Mogol & de l'Inde fument avec un gargoulis double, dont la conſtruction eſt auſſi bizarre que diſpendieuſe ; l'un ſert à recevoir la fumée à travers de l'eau, & l'autre à contenir le tabac & le charbon allumé. Cette fumée de tabac eſt très-douce & beaucoup plus agréable. Ils y mêlent quelquefois des feuilles de bangue qu'ils nomment *ganja* & qu'ils aiment beaucoup. *Voyez* BANGUE.

Le tabac infuſé dans l'urine d'homme eſt très-efficace, dit M. *Bourgeois*, pour détruire toute eſpece de vermine, ſoit celle des enfans, ſoit celle des brutes. Les Maréchaux & les Vachers de la Suiſſe s'en ſervent fréquemment pour détruire les poux qui attaquent les jeunes poulains & les veaux. Ce remede eſt auſſi très-bon pour détruire les fourmis & les les fourmillieres. *Liſez l'article* FOURMI, où eſt décrite la maniere d'en faire uſage contre ces inſectes.

NICTALOPE. *Voyez l'article* ESCARBOT COMMUN.

NID D'OISEAU, *nidus avis*, eſt une plante qui croît dans les bois, communément aux pieds des ſapins : ſa racine eſt compoſée de groſſes fibres, fragiles, pleine de ſuc, entremêlées de maniere qu'elles ne repréſentent pas mal un nid d'oiſeau : elle pouſſe deux ou trois tiges hautes d'un pied ou environ, revêtues de feuilles creuſées, luiſantes & cannelées, ayant la figure d'un cœur : ſes fleurs ſont rangées aux ſommets des tiges, comme dans l'orchis, compoſées chacune de ſix feuilles pâles; à ces fleurs ſuccede un fruit formé en lanterne, à trois côtes arrondies, & qui renferme des ſemences ſemblables à de la ſciure de bois. On a donné auſſi le nom de nid d'oiſeau à une eſpece de carotte.

Toute cette plante a un goût amer, âpre : elle eſt déterſive, réſolutive & vulnéraire appliquée extérieurement.

NID D'OISEAU. Nom que l'on donne à un petit réduit compoſé de diverſes matieres où l'oiſeau pond, couve & éleve ſes petits. *Voyez l'article* OISEAU. On donne le nom d'*aire* au nid ou à l'endroit qu'habitent les grands oiſeaux de proie, tels que l'*aigle*, le *faucon*, l'*autour*, &c. *voyez ces mots.*

Il y a peu de nids dont la Médecine faſſe uſage, excepté celui d'*hirondelles*. Voyez ce mot, & celui dont nous avons parlé ſous le nom d'ALCION.

A l'égard des nids d'oiſeaux pétrifiés avec les œufs de ces animaux, rien n'eſt plus faux que leur exiſtence; à moins qu'on ne regarde comme pétrifiés les nids & les œufs que l'on met dans la fontaine de Carlsbad en Bohême, & qui en peu de temps ſe trouvent incruſtés de façon à faire croire qu'ils ſeroient véritablement changés en pierres.

NIDS DE DRUSEN. *Voyez à l'article* FILONS.

NIEKE CORONDE. C'eſt la fauſſe cannelle du Ceylan.

NIELLE, *nigella*. Plante dont M. *de Tournefort* distingue douze especes tant sauvages que cultivées ; nous n'en citerons que trois.

1°. La NIELLE DES CHAMPS OU LA NIELLE SAUVAGE OU BATARDE, la BARBUE OU POIVRETTE COMMUNE, *nigella sylvestris aut arvensis cornuta*, est une plante que l'on trouve en France & en Allemagne dans les blés, sur-tout après la moisson. Sa racine est fibreuse, petite, blanchâtre : elle pousse une tige, tantôt simple, & tantôt rameuse, grêle, cannelée & haute d'un pied ; ses feuilles qui ressemblent assez à celles de l'aneth, sont découpées en petits filamens alternes: ses fleurs qui paroissent vers la fin de l'été, sont comme étoilées, composées de cinq feuilles, bleuâtres, grandes & agréables ; il leur succede des fruits membraneux, terminés par cinq cornets, qui au sommet s'écartent les uns des autres, mais qui sont unis ensemble depuis le milieu jusqu'en bas, partagés ainsi dans leur longueur par autant de loges qui renferment plusieurs semences noires. Cette plante a la même propriété en Médecine que la suivante.

2°. La NIELLE ROMAINE OU NIELLE DES JARDINS OU NIELLE CULTIVÉE ET DOMESTIQUE OU CUMIN-NOIR OU le FAUX CUMIN, *nigella romana, flore minore simplici, candido*. Cette plante que l'on cultive dans les jardins où elle vient aisément, ressemble à la précédente ; ses fleurs sont d'un blanc pâle, ses semences sont noires ou jaunes & anguleuses, d'une odeur aromatique & d'un goût piquant. Quelques-uns l'ont déjà employée dans les cuisines aux mêmes usages du poivre. La meilleure nous vient d'Italie.

3°. La NIELLE DE CANDIE OU DU LEVANT, *nigella Cretica*, est une espece de nielle plus petite que les précédentes, & qui se distingue encore par ses fleurs bleuâtres & par l'odeur de sa graine, que l'on prendroit du cumin, tant elle est forte : elle a les mêmes propriétés des autres nielles : on la cultive dans quelques

campagnes en terre graſſe : elle fleurit dès le mois de Juin.

La ſemence de nielle, qui de toutes les parties de ſa plante, eſt la ſeule dont nous nous ſervions en ce pays-ci, doit être bien deſſéchée avant qu'on en faſſe uſage ; car elle contient une humidité qui, ſelon *Tragus*, eſt fort pernicieuſe : ſon infuſion eſt apéritive & rétablit les regles ; elle convient auſſi dans la colique venteuſe : cette même infuſion remédie parfaitement au rhume de cerveau & à l'henchifrenement : pour cela on tire cette liqueur par le nez, ayant ſoin auparavant de s'emplir la bouche d'eau, parce que ſans cela ce qu'on attire par le nez paſſeroit dans la bouche & dans le goſier : on tire beaucoup d'huile eſſentielle de la nielle, qui eſt excellente pour réſiſter au mauvais air & tuer les vers. M. *Cartheuſer* dit auſſi en avoir retiré par expreſſion, & l'appelle *unguineuſe*.

NIELLE DES BLÉS, FAUSSE NIELLE ou NIELLE BATARDE, *nigellaſtrum*. Eſpece de lychnis que M. *Linnæus* appelle *agroſtemma*. Cette plante naît dans les champs, & ſe trouve par-tout dans les blés : ſa racine eſt petite, mais ſa tige eſt haute de trois pieds ; velue, genouillée, creuſe & rameuſe : ſes feuilles qui ſont oppoſées deux à deux, ſont étroites, longues, pointues, & embraſſent la tige par une large baſe, revêtues de longs poils blanchâtres : ſes fleurs qui paroiſſent depuis Mai juſqu'en Juillet, ſont purpurines, quelquefois blanchâtres, à cinq pétales, échancrées, contenues dans un calice d'une ſeule piece diviſée en cinq lanieres oblongues qui dépaſſent la fleur. A ces fleurs ſuccedent des capſules ſéminales, oblongues, à-peu-près de la figure d'un gland : dans la maturité elles s'ouvrent en cinq parties & contiennent pluſieurs ſemences noirâtres, rudes & aſſez inodores. Cette plante eſt annuelle comme la nielle commune : elle convient dans la curation des ulceres, des fiſtules, & pour arrêter les hémorragies. *Sennert* a paſſé dans le Danemarck pour

un

un magicien, pour avoir guéri, comme par miracle, de telles maladies. La façon de s'en ſervir eſt de tenir ſous la langue un petit morceau de cette racine nouvellement tirée de terre.

M. *Sarcey de Sutieres*, membre de la Société d'Agriculture de Paris, prétend que la graine de la nielle des blés produit une farine plus blanche & plus légere que celle de froment, & qu'on peut faire une poudre à poudrer ſupérieure en qualité, en un mot qu'un arpent de terre enſemencé de cette graine produiroit autant de farine que trois arpens en blé. Cette culture peut donc être avantageuſe: elle ménageroit le blé qu'on emploie à faire la poudre.

On donne auſſi le nom de nielle à une maladie qui attaque certains végétaux: *voyez ce que nous en avons dit au mot* ARBRE, *& notamment à l'article* BLÉ.

NIGUAS. *Voyez* NINGAS.

NIHILUM ALBUM ou POMPHOLIX ou TUTHIE BLANCHE. *Voyez* ZING.

NIMBO, *nimbo folio & fructu oleæ, aut arbor Indica fraxino ſimilis, oleæ fructu; ſeu azedarach floribus albis ſemper virens.* Arbre des Indes Orientales, nommé *bépole* en Malabar. Cet arbre eſt vert toute l'année, & reſſemble aſſez au frêne: ſes fleurs ſont petites, blanches, compoſées de cinq pétales; leur odeur eſt ſemblable à celle du triolet odorant; aux fleurs ſuccede un fruit jaunâtre de la forme d'une petite olive; ſes feuilles ſont vertes, ameres au goût, dentelées aux bords, & eſtimées. Trempées dans le ſuc de limon & exprimées, elles donnent une liqueur réputée un grand vulnéraire: priſe intérieurement, c'eſt un ſpécifique contre les vers. On tire de ſon fruit par expreſſion une huile bonne pour les piqûres & contractions des nerfs.

NINGAS ou NIGUAS ou NIGUE. C'eſt une ſorte de vermine des Indes, fort incommode pour les hommes: elle ſe cache dans la pouſſiere, & ſaute à la maniere des puces: elle ſe fourre entre cuir

& chair dans les orteils de ceux qui marchent pieds nus, elle y laiſſe des œufs en ſi grande abondance, qu'on a de la peine à les détruire, à moins que ce ne ſoit par un cautere, ou en coupant les chairs par où elle s'eſt nichée : cette vermine eſt preſque la même que le *tous* du Bréſil & la *chique* des Antilles. *Voyez ces mots.*

Leſſer, dans ſa *Théologie des Inſectes*, dit que c'eſt par le moyen des ningas que les Anatomiſtes ont eu occaſion de revenir d'une erreur générale. On croyoit autrefois que le ſang prenoit ſon cours par les extrémités des arteres; mais cet inſecte, dit *Leſſer*, nous a appris le contraire.

Il paroîtroit, d'après les obſervations de feu M. l'Abbé *Chappe* dans ſon *Voyage de la Californie*, que ces inſectes qui ſont ſi incommodes à la Vera-Cruz & dans le Mexique, ne ſont pas les mêmes que les chiques des Antilles, quoiqu'ils s'introduiſent de même dans la peau & y multiplient. Ce qui le fait croire à M. l'Abbé *Rozier*, c'eſt qu'au Mexique les Indiens n'y connoiſſent point pour remede l'infuſion du tabac, remede ſi ſimple, & que la plaie qu'y font les niguas devient, dit-on, mortelle ſi on y laiſſe couler de l'eau. Le premier ſoin après avoir arraché la nigua, eſt de boucher avec du ſuif le trou qu'elle a fait en s'enfonçant dans la chair.

NINTIPOLONGA, eſt un magnifique ſerpent des Indes Orientales, dont la morſure cauſe un ſommeil mortel. Il n'eſt pas rare dans l'île de Ceylan; ſa couleur eſt brune tirant ſur le noir, il eſt tiqueté ou marbré de fleurs blanches; ſes yeux qui ſont grands & bleus brillent beaucoup; l'ouverture de ſa gueule qui eſt garnie de dents courbées & aiguës, eſt munie dans ſon contour d'écailles épaiſſes; ſa queue va en diminuant & finit en pointe. *Theſ. Seb. Tab. 37.*

NIN ZIN ou NISI ou NINDSIN. *Voyez ſon hiſtoire à la ſuite du mot* GENS-ENG.

NIRUALA. C'eſt un arbre de pluſieurs pays des Indes, ſur-tout du Malabar, dont les feuilles diſtillent un ſuc qui, reçu dans un linge qu'on applique ſur les aines, provoque fort promptement l'urine.

NITRE ou SALPÊTRE, *nitrum*, eſt un ſel à qui la criſtalliſation donne une figure priſmatique, hexangulaire avec une petite pointe aigue; il eſt d'une ſaveur fraîche, ſalée & amere. Le nitre eſt en partie fixe, & en partie volatil: il fuſe ſur les charbons ardens: il entre en fuſion au feu; mêlé avec de la poudre de charbon, il détonne.

Bien des Naturaliſtes regardent l'origine du nitre comme due au regne minéral. La plupart des Chimiſtes, & notamment *Glaubert*, diſent que ce ſel appartient au regne végétal, & qu'il eſt uniquement l'ouvrage de la végétation. Quelques modernes d'entr'eux le donnent au regne animal. Le célébre *Stahl* a donné une ſavante théorie ſur la génération de ce ſel qu'il attribue à la putréfaction des corps. Quoi qu'il en ſoit de ces diverſes opinions, il eſt conſtant qu'on trouve du nitre tout formé dans quantité d'endroits où l'air a un libre cours; tantôt il eſt attaché contre des murailles dont le ciment n'eſt pas ſec: alors il eſt fort impur; mais il s'y reproduit toujours tant que le mur eſt humide & voiſin des latrines ou des habitations d'animaux quelconques: on l'en détache avec des balais, c'eſt ce qu'on appelle *nitre* ou *ſalpêtre de houſſage*: tantôt, mais plus rarement, le nitre ſe rencontre ſur certaines roches déſertes dans les Indes. On en a trouvé dans une mine de charbon près celle de Tutweiler, dont la montagne brûle toujours, & dans une eſpece de granite deſtructible de Finlande. Ainſi l'on trouve du nitre dans les pierres, près de la ſuperficie de la terre; dans les végétaux, ſur-tout dans les borraginées; dans les plantes ameres, telles que la fumeterre, le creſſon de fontaine, l'héliotropium. *Rauvolf* dit que les Mahométans tirent un nitre des feuilles & des rameaux du

ſaule incinérés : d'autres retirent du ſalpêtre de la terre où les animaux vont uriner.

La terre nitreuſe, celle qu'on dit être la ſeule matrice propre à produire du nitre, & qui l'a déjà produit, & qui eſt abſolument néceſſaire pour en produire, doit être viſqueuſe & alkaline : c'eſt une telle terre qui coopere ſi merveilleuſement à l'amélioration ou fécondité des végétaux. M. *Godefroi Pietsch*, qui a remporté le prix de l'Académie de Berlin en 1749, par un Mémoire ſur le ſalpêtre, eſt parvenu à faire du nitre même avec du vitriol, (on a dit du vinaigre) de l'urine putréfiée & de la chaux : *voyez* auſſi quelques détails ſur les *nitriaires* artificielles *à l'article* SALPÊTRE.

Tout le ſel de pierre, autrement dit le ſalpêtre du commerce qui ſe fait à Paris, ſe retire des platras qui proviennent de la démolition des vieux bâtimens, ſur-tout des caves, &c. On leſſive en grand ces matériaux, & on fournit à la liqueur une baſe alkaline : puis par la voie de l'épuration, enſuite de l'évaporation graduée, on parvient à en obtenir des criſtaux plus ou moins tranſparens, &c. *Voyez* pour ce procédé le *Dictionnaire de Chymie*.

Le nitre entre dans la compoſition de la poudre détonnante & de celle à canon, dans les flux employés par les Artiſtes pour fondre quantité de métaux : le nitre eſt la baſe de l'eau-forte, de l'eau-régale : on s'en ſert auſſi pour préparer des glaces, & pour ſaler les viandes & quelques poiſſons, ce qui donne à leur chair une couleur rouge. En Médecine ce ſel eſt d'un uſage très-étendu & très-fréquent. Il calme l'effervescence du ſang & tempére l'ardeur de toutes les eſpeces de fiévres, même les ardeurs d'urine. On en fait des tablettes très-efficaces dans les maux de gorge inflammatoires. Le nitre eſt la baſe de la *poudre antiſpaſmodique* ou tempérante de *Stahl*. On en fait le criſtal minéral ou ſel de pru-

nelle, dont les propriétés ſont les mêmes que celles du nitre.

NIVA-TOKA, eſt le ſureau commun du Japon: Sa moëlle ſert dans ce pays de méche pour les chandelles.

NIVEAU D'EAU DOUCE. *Voyez* MARTEAU INSECTE.

NIVEROLLE. C'eſt le *pinçon de neige*, *fringilla nivalis*. Voyez PINÇON.

NLANNETONS. Nom que l'on donne à des vers noctiluques du Royaume de Siam. Ils ſont d'un vert doré extrêmement beau. *Voyez* VER LUISANT.

NOERZA. Eſpece de fouine de la grandeur de la marte ; ſon poil approche, par la couleur, de celui d'une loutre ; cet animal ſe cache dans les endroits les plus épais des bois, & il exhale une très-mauvaiſe odeur. *Agricola* dit que le noerza habite les vaſtes & ſombres forêts de la Souabe du côté de la Viſtule.

NŒUD. *Voyez à l'article* PLANTE.

NOIR. Cette couleur qui eſt oppoſée au blanc, en ce qu'elle eſt la plus obſcure de toutes, eſt connue ſous différentes épithetes & formée de diverſes matieres. Il y a les *noirs* d'ivoire & d'os calcinés dans un vaſe couvert. Le *noir* d'Allemagne qui eſt fait avec la lie de vin, les noyaux de pêche, l'ivoire & l'os, le tout brûlé & calciné, enſuite lavé & porphyriſé. Le *noir* de charbon. Le *noir* des Corroyeurs, c'eſt une eſpece d'encre. Le *noir* d'Eſpagne, il ſe fait de liége brûlé. Le noir de fumée, il eſt produit par des réſines brûlées. Le *noir* de terre, eſt une eſpece de charbon foſſile tendre & gras au toucher. Dans nos Colonies on déſigne ſous le nom de *Noirs* les Négres. *Voyez l'article* NÉGRE.

NOIRPRUN. *Voyez* NERPRUN.

NOISETIER. *Voyez* COUDRIER.

NOIX. *Voyez* NOYER.

NOIX D'ACAJOU. *Voyez* ACAJOU.

NOIX D'AREQUE. *Voyez à l'article* CACHOU.

NOIX DES BARBADES. *Voyez* RICIN.

NOIX DE BEN. *Voyez* BEN.

NOIX DE BENGALE. *Voyez au mot* MYROBOLANS.

NOIX DE BICUIBA. C'eſt une eſpece de fruit des Indes qui brûle comme du linge imbibé de poix. A meſure qu'il brûle, il en ſort une huile, avec laquelle M. *Jean Verdois*, Conſul de la Nation Françoiſe, atteſte avoir guéri pluſieurs cancers & certaines eſpeces de coliques. On lit dans l'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences, année 1710, pag. 16*, que M. *de la Mare*, Officier de Marine, ayant apporté de ce fruit des Indes, fit l'épreuve d'en tirer l'huile en le brûlant chez M. *Boudin*, alors premier Médecin de feue Madame la Dauphine.

NOIX DE COCO. *Voyez* COCO.

NOIX DE COURBARI. *Voyez* COURBARIL.

NOIX DE CYPRE ou CHYPRE. *Voyez* CYPRÈS.

NOIX DE GALLE, *galla*. Eſpece de coque végétale que l'on trouve en maniere d'excroiſſance ſur les chênes du Levant, laquelle eſt occaſionnée par la piqûre d'une ſorte d'inſecte qui y dépoſe ſes œufs, &c. Ces galles, qui ſont aſtringentes, varient pour la groſſeur, la couleur, le poids, la figure & leur ſuperficie qui eſt unie ou raboteuſe. Si l'on ouvre les noix de galles encore récentes, on trouve à leur centre une ou pluſieurs larves & nymphes logées en autant de différentes cellules. Si les noix de galles ſont vieilles, elles ſont perforées chacune d'un trou rond que le vermiſſeau métamorphoſé en mouche, a fait pour ſe procurer une iſſue & s'envoler. Les noix de galles nous viennent d'Alep, de Tripoli & de Mozal. On préfére celles qui ſont épineuſes, noires, dures & peſantes, aux blanches, légeres, peu dures & rougeâtres qui viennent dans nos climats & qu'on appelle *caſſenoles*; elles donnent à la ſolution de vitriol martial une couleur violette & noire. La noix de

galle réduite en poudre eſt comme la pierre de touche pour s'aſſurer de la qualité martiale des eaux. On les eſtime fébrifuges & propres à reſſerrer & fortifier les parties qui ſont trop relâchées ; mais M. *Bourgeois* prétend qu'on n'en doit faire uſage qu'extérieurement ; elles arrêtent les accès ſans évacuer la matiere morbifique, & produiſent des maladies & des accidens beaucoup plus dangereux que la fiévre : elles ſont la baſe de l'encre ; elles ſervent auſſi aux Foulons, aux Tanneurs, aux Chapeliers, aux Teinturiers, &c. *Voyez à l'article* CHÊNE *& le mot* GALLES. *Voyez auſſi* BAISONGE *à l'article* PUCERON.

NOIX DE GIROFLE ou DE MADAGASCAR. *Voyez* CANNELLE GIROFLÉE.

NOIX IGASUR ou FEVE DE SAINT IGNACE. *Voyez à la ſuite du mot* NOIX VOMIQUE.

NOIX D'INDE. On donne ce nom tantôt au fruit du *cacaotier*, & tantôt à celui du *cocotier*. Voyez ces mots.

NOIX MÉDICINALE ou COCOS DES MALDIVES. *Voyez* Cocos.

NOIX DU MÉDICINIER D'ESPAGNE. *Voyez* RICIN.

NOIX MÉTHEL ou DATURA. *Voyez à l'article* POMME ÉPINEUSE.

NOIX DES MOLUQUES. C'eſt la *noix vomique*. *Voyez ci-après.*

NOIX MUSCADE. *Voyez au mot* MUSCADE.

NOIX NARCOTIQUE, *nux inſana*, eſt un fruit des Indes, gros comme nos petites prunes, rond, couvert d'une écorce rude, rougeâtre, contenant un noyau membraneux, noir & marqué d'une grande tache blanche, entouré d'une pulpe noire, ſemblable à celle de la prune ſauvage : ce noyau renferme une amande griſâtre. Ce fruit croît à un arbre grand comme un ceriſier, & porte des feuilles longues & étroites comme celles du pêcher.

La noix narcotique cauſe un aſſez mauvais effet

à ceux qui en mangent, car elle produit des vertiges au cerveau & un délire qui dure quelquefois deux ou trois jours, ou bien elle donne un cours de ventre : on peut l'employer extérieurement dans les onguens anodins, pour calmer les douleurs.

NOIX PACARIE. *Voyez aux articles* NOYER & PACANE.

NOIX PÉTRIFIÉES. Il y a quelques années qu'en creusant des anciens puits de salines abandonnés depuis cent cinquante ans à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, on trouva à environ trente toises de profondeur des noix pétrifiées, très-singulieres en ce qu'il n'y a que l'amande qui soit pétrifiée, tandis que l'extérieur ou la coque ligneuse & le zest même, n'ont point changé de nature. *Consultez Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, année 1742, pag. 33 & 34.*

NOIX DE PISTACHE. *Voyez au mot* PISTACHIER.

NOIX DU RICIN INDIEN. *Voyez* RICIN.

NOIX DE SERPENT ou NOIX NHANDIROBA, *Voyez* AHOUAI & AVILA.

NOIX DE TERRE. *Voyez* TERRE-NOIX.

NOIX VOMIQUE, *nux vomica aut malus Malabarica fructu corticoso, amaricante, semine plano, compresso.* C'est une petite amande plate, de la forme d'un bouton, d'une substance dure comme de la corne, de couleur grise, un peu lanugineuse, remarquable par une espece de nombril qui est au centre. Ces amandes se trouvent au nombre de quinze dans un fruit rond, qui croît sur un arbre très-gros (son tronc ayant dix pieds de contour), lequel naît au Malabar & à la côte de Coromandel, & qui porte des fleurs d'une seule piece, en entonnoir. On soupçonne que cet arbre est le même que celui qui donne le *bois de couleuvre.* Voyez ce mot. Mais ce sont, selon M. *Linnæus*, deux especes du genre qu'il nomme *strychnos.*

Les noix vomiques, ainsi que tous les médicamens amers, secouent violemment les nerfs sensibles de l'es-

tomac des animaux, & les font périr. La noix vomique eſt un poiſon pour les quadrupedes & les oiſeaux, ainſi que pour l'homme, dont une très-petite doſe bouleverſe l'eſtomac & occaſionne des mouvemens convulſifs & de terribles angoiſses. Diverſes expériences faites ſur des chiens, prouvent que ce poiſon produit le même phénomene dans les autres animaux, c'eſt-à-dire des mouvemens convulſifs, l'épilepſie & la mort. La diſſection des animaux, à qui on en avoit fait manger, a appris qu'il n'agit point par voie de coagulation dans le ſang ou dans le ſuc nerveux, car il n'a paru aucun engorgement ſemblable à ceux qu'occaſionnent les poiſons coagulans; tel que l'on dit qu'en produit la ciguë d'eau. Ce poiſon ne corrode point les membranes de l'eſtomac, mais il irrite les fibres nerveuſes, dont il détruit le mouvement uniforme & oſcillatoire. Dès que le ſuc ſtomacal a commencé à diſſoudre la noix vomique, les effets du poiſon commencent à ſe faire ſentir, c'eſt au bout d'un quart-d'heure ou d'une demi-heure.

Tout prouve que la noix vomique eſt très-dangereuſe, quoique quelques-uns oſent aſſurer qu'elle n'eſt funeſte qu'aux bêtes & point aux hommes; ſon uſage doit donc être abſolument banni, à moins qu'on n'en faſſe uſage à l'extérieur, la poudre de ces noix étant réſolutive. On lit dans l'*Encyclopédie, vol. IV, p. 251, col. 2*, qu'on peut ſauver la vie des oiſeaux qui auroient avalé de ce poiſon, en leur faiſant boire de l'eau par force, & qu'on ſauve pareillement le chien en lui faiſant avaler du vinaigre.

L'on croit, mais à tort, que la noix igaſur des Philippines, autrement dite *féve de S. Ignace*, eſt auſſi une eſpece de noix vomique. L'igaſur, ſi connu chez les Indiens ſous le nom de *mananaag* & *caiholagan*, & chez les Eſpagnols ſous celui de *pépita de Biſayas;* eſt un noyau arrondi, inégal, comme noueux, très-dur, d'une ſubſtance comme de corne, ſemblable à l'hermodacte, d'une ſaveur de graine de citron, mais très-

amere, d'une couleur blanche-verdâtre, qui devient brune en vieillissant. La plante qui donne l'igasur, s'appelle *cantara* ou *catalongay*, elle est très-rampante; son tronc est ligneux, lisse, poreux, de la grosseur du bras; ses feuilles ressemblent à celles du malabathrum, sa fleur à celle du grenadier, & il lui succede un fruit gros comme un melon, couvert d'une peau fort mince & d'une autre substance dure, comme pierreuse; l'intérieur de ce fruit est rempli d'une chair un peu amere, jaune & molle, dans laquelle sont renfermés communément vingt-quatre noyaux gros, mais qui diminuent beaucoup en se séchant.

Ce sont les Jésuites Portugais Missionnaires, qui nous ont apporté depuis peu ces fruits, qui étoient inconnus jusqu'alors. Le P. *George Camelli*, l'un d'entr'eux, raconte des choses surprenantes du cas que les Indiens en font. Le commun du peuple, dit-il, donne indifféremment la noix igasur pour guérir généralement tous les maux du corps humain, sans avoir aucun égard au temps, à la maladie, à l'âge, ou même à la dose; & même plusieurs la portent suspendue au cou, & ils croient que par le moyen de cette amulette, ils sont à l'abri & exempts de tout poison, de la peste, de la contagion, des enchantemens magiques, des philtres, & spécialement du *sopto*, ou de cette espece de poison que l'on dit qui tue en le respirant seulement, &, ce qui est bien plus, du démon même. Cependant notre Missionnaire dit qu'il ne faut pas prendre ce remede témérairement, parce qu'il produit des mouvemens convulsifs, entr'autres le ris sardonique & le spasme dans les Espagnols, au lieu qu'il n'en excite aucun dans les Indiens: en général ses vertus semblent différer peu de celles de la noix vomique, mais ces amandes n'ont aucune ressemblance entr'elles; au reste ce remede, dit M. *Haller*, n'a pas pu prendre en Europe.

NOIX VOMIQUE FOSSILE, c'est la *pierre lenticulaire*. Voyez ce mot.

NOKTHO. Les Siamois donnent ce nom à un oiſeau appellé *grand goſier* en Afrique par tous les Voyageurs, & en Amérique *pélican*, ou *onocrotale* par les Naturaliſtes. *Voyez* PÉLICAN.

NOMBRIL, ou OMBILIC, *umbilicus*, eſt le nœud formé de la peau & de la réunion des vaiſſeaux ombilicaux, au milieu du ventre, & que l'on coupe à l'enfant auſſitôt qu'il eſt né. Chez les hommes le *nombril* eſt apparent & bien marqué, au lieu que dans la plupart des brutes il eſt preſque inſenſible & ſouvent entierément obliteré; les ſinges n'ont même qu'une eſpece de calloſité ou de dureté à la place du nombril. Il eſt probable que les hommes n'auroient pas le nombril plus apparent s'il avoit été lié & coupé à fleur du ventre, après la naiſſance de l'enfant. *Voyez à l'art.* HOMME. Le nombril eſt ſujet, particuliérement aux femmes, à la tumeur que les Médecins nomment *exomphale.*

NOMBRIL MARIN, *umbilicus marinus*, eſt un limaçon ombiliqué. *Voyez au mot* LIMAÇON DE MER.

Les Naturaliſtes donnent auſſi le nom de *nombril marin* aux opercules des coquillages marins & operculés. *Voyez à l'article* COQUILLAGE.

NOMBRIL DE VÉNUS, *umbilicus Veneris.* Plante autrement connue ſous le nom de *cotyledon*, & dont on diſtingue deux eſpeces principales que nous allons décrire.

1°. LE GRAND COTYLEDON ou NOMBRIL DE VÉNUS, ou ESCUDES ou ESCUELLES COMMUNES, *cotyledon major.* Cette plante, qui croît naturellement dans les rochers & vieux murs des édifices, aux lieux pierreux & chauds, eſt aſſez commune dans pluſieurs Provinces de France; elle ne s'éleve pas ſi aiſément dans les jardins. Sa racine eſt tubéreuſe, charnue, blanche, fibreuſe en deſſous; elle pouſſe des feuilles rondes, épaiſſes, graſſes, pleines de ſuc, creuſées en baſſin comme un nombril, attachées par des queues longues,

verdâtres, d'un goût viſqueux & inſipide; d'entre leſquelles s'éleve une tige menue, haute d'environ un demi pied, qui ſe diviſe en pluſieurs rameaux revêtus de petites fleurs en cloches, de couleur blanchâtre ou tirant ſur le purpurin: ces fleurs ſont remplacées par des fruits à pluſieurs gaînes membraneuſes, qui renferment des ſemences fort menues. Cette plante commence à paroître vers l'automne; elle conſerve ſes feuilles pendant l'hiver, elle fleurit en Avril & Mai, alors ſes feuilles ſe flétriſſent.

2°. Le COTYLEDON ou NOMBRIL DE VÉNUS A FLEUR JAUNE, *cotyledon flore luteo*: ſa racine eſt longue, vivace & rampante; ſes feuilles ſont plus épaiſſes que les précédentes, & crenelées en leurs bords; la tige eſt rougeâtre, les fleurs jaunes & diſpoſées en épi: à ces fleurs ſuccedent cinq capſules oblongues, verdâtres, remplies de graines très-menues & rougeâtres. Cette plante vient ordinairement de Portugal; on la cultive dans les jardins curieux, où elle n'eſt pas difficile à conſerver; mais elle périt comme la précédente eſpece.

Les feuilles du cotyledon ont un goût viſqueux & aqueux; elles ſont rafraîchiſſantes, & produiſent, ainſi que la joubarbe, de très-bons effets dans les inflammations externes, ſur les brûlures & les hémorroïdes.

NONNATA. *Voyez* APHIE.

NONNETTE. *Voyez au mot* MÉSANGE.

NOPAL. *Voyez* OPUNTIA.

NORD-CAPER, eſt une petite eſpece de baleine, qui ſe pêche ſur les côtes de Norwege & d'Iſlande: c'eſt la baleine glaciale de *Klein*. Voyez au mot BALEINE.

NORRKA. Les Naturaliſtes Suédois donnent ce nom à une pierre de roche compoſée, comme graniteuſe, où le mica abonde; nous en avons qui contiennent auſſi du talc.

NOSTOCH. Eſpece de fucus terreſtre. *Voyez à l'article* MOUSSE.

NOTOPEDE. *Voyez* TAUPIN.

NOYAUX, *nuclei aut metroliti.* Communément on donne ce nom aux empreintes intérieures & ſolides des coquillages : la matiere qui compoſe ces noyaux varie beaucoup : elle provient ordinairement des mêmes couches qui forment les lits des pierres où ces foſſiles étoient enfermés ; elle s'eſt inſinuée ſous la forme d'une vaſe liquide dans la cavité de la coquille, & s'eſt endurcie & moulée à meſure que l'eau s'en retiroit : il n'eſt pas toujours poſſible de bien déterminer à quelle ſorte de coquille tel noyau peut ſe rapporter, cette empreinte ne pouvant porter le caractere que la plupart des coquilles ont extérieurement, & qui ſouvent en fait la différence ſpécifique.

On dit auſſi noyaux d'amande, de pêche, de ceriſe, de prune, d'abricot, &c. Le *noyau*, *oſſiculum*, eſt la partie dure des fruits qui contient un corps tendre & bon à manger, auquel on a donné le nom d'amande.

Enfin on appelle noyau la partie la plus dure qui ſe trouve au centre de certains cailloux.

NOYER, *nux juglans.* Le noyer eſt un arbre qui devient très-beau, agréable par ſon feuillage, & qui eſt d'une très-grande utilité, tant par ſes fruits que par ſon bois.

Il y a pluſieurs eſpeces de noyers qui different ſoit par leurs fruits, ſoit par leurs feuilles. On diſtingue le noyer ordinaire, dit auſſi *noyer royal :* le noyer à gros fruit, dit *noix de jauge ;* ſes noix ſont extrêmement groſſes, mais elles ne ſont jamais bien pleines, & ont peu de ſaveur : il y a une eſpece de noyer à fruit tendre, un autre à feuilles découpées : le noyer qui donne ſes fruits deux fois l'année : le noyer de la Louiſiane, dont le fruit a la figure d'une noix muſcade, & que l'on nomme *pacane ;* & quelques autres eſpeces du Canada, même celle d'Europe qu'on nomme en France *noyer de la S. Jean,* & que *Carlowiz* & *Valvaſſor* ont décrit ne fructifier qu'à la S. Jean ; c'eſt le *nux fructu ſerotino* des Auteurs.

Comme les noyers ſe multiplient de ſemence, il ſe forme beaucoup de variétés dans ces arbres.

Les noyers portent ſur les mêmes pieds des fleurs mâles & des fleurs femelles. Les fleurs mâles forment des chatons ; cette pouſſiere fécondante des chatons paſſe pour être bonne dans la dyſſenterie. Les fleurs femelles ſont aſſemblées deux ou trois enſemble. Aux fleurs ſuccedent les fruits, qui ſont couverts d'une écorce charnue, verte, acerbe & un peu amere, que l'on nomme *brou de noix*, qui recouvre une écale ou coque ligneuſe qui renferme une amande diviſée en quatre lobes. Preſque tous les noyers ont les feuilles conjuguées & attachées ſur une côte terminée par une feuille impaire ; elles ont une bonne odeur.

Les noyers ſe plaiſent le long des chemins, dans les vignes, le long des terres labourées, ſur les collines & dans les gorges des montagnes à l'expoſition du Nord & du Levant. Leurs racines pénétrent dans du tuf, dans de la craie, lieux où aucun arbre ne jeteroit des racines, ſi on en excepte la vigne. On doit avoir ſoin de labourer la terre au pied des noyers réunis en quinconce, ſi on ne veut point les voir périr. On prétend que les cendres ſont le meilleur & le ſeul engrais qui convienne aux noyers. Il faut cependant avertir les Économes ruſtiques qu'on ne doit point planter des noyers dans les vignes, ni dans les terres labourées, leur ombrage leur eſt pernicieux ; les graines ne mûriſſent point ſous leur ombre : ajoutons que les racines des noyers s'étendant à plus de ſix toiſes dans les terrains cultivés & fumés, elles dérobent la nourriture aux ceps de la vigne, qui languit & ne produit rien.

Les noyers ne ſe multiplient ordinairement que par ſemences ou noix, quoique quelques perſonnes diſent avoir réuſſi avec ſuccès à les greffer. Cet arbre commence à donner quelques fruits au bout de ſept ans de ſemence, & il eſt à ſa perfection lorſqu'il eſt âgé d'environ ſoixante ans. Si l'on fait une inciſion à ſon

tronc, il en ſort une liqueur abondante qui peut ſervir de boiſſon.

Les noix different par la groſſeur, la figure, la dureté & le goût: il y en a une eſpece dont l'amande eſt amere. Les noix ſont très bonnes à manger quand elles approchent de leur maturité, on les nomme alors *cerneaux*. Les noix que l'on garde pour l'hiver, acquierent un peu d'âcreté ou de rancidité en ſéchant; mais en les mettant tremper quelques jours dans l'eau, l'amande ſe gonfle, on peut la dépouiller de ſa peau, & alors elle eſt aſſez douce. On confit les noix vertes, ſoit avec leur brou, ſoit ſans brou. On fait avec les noix ſéches & pelées une eſpece de conſerve brûlée aſſez agréable, que l'on nomme *nouga*. On emploie les noix vertes pour faire un ratafia de ſanté très-ſtomachique. Pour cela on les dépouille de leur brou & on les grille au ſucre. Quelquefois on fait infuſer les noix vertes entieres dans de l'eau-de-vie & du ſucre; c'eſt encore un ratafia très-uſité & connu ſous le nom de *brou de noix*. Les noix vertes n'ont d'autre emploi médicinal que d'être un des ingrédiens de l'eau appellée l'*eau de trois noix*. M. *Baron*, dans ſes Notes ſur *Lémery*, prétend qu'au lieu de noix il vaudroit mieux n'employer que des fleurs de noyer, & ne les diſtiller qu'une fois.

Le plus grand uſage que l'on fait des noix ſéches & pilées ſous la meule, eſt d'en retirer par expreſſion une premiere huile, que quelques perſonnes préférent au beurre & à l'huile d'olive, pour faire des fritures: cette huile en vieilliſſant acquiert de la vertu; elle devient propre à entrer dans pluſieurs emplâtres, dans les cataplaſmes contre l'eſquinancie, dans les lavemens adouciſſans. On prend enſuite la pâte qui reſte après avoir exprimé cette huile, on la met dans de grandes chaudieres de fer ſur un feu lent; lorſque cette pâte eſt brûlante, on la met auſſi-tôt dans des toiles & on la porte au preſſoir; par ce moyen on en retire une ſeconde huile, qui a une odeur déſagréable, mais qui eſt

bonne à brûler, pour faire du ſavon, & excellente pour les groſſes peintures, ſur-tout quand on a ſoin de la mêler avec de la litharge: cette huile a la propriété de faire ſécher plus promptement les couleurs. L'huile de noix mêlée avec de l'eſſence de térébenthine eſt propre à faire un vernis gras, qui eſt aſſez beau & qu'on peut appliquer ſur les ouvrages de menuiſerie.

La décoction des feuilles de noyer dans de l'eau ſimple, déterge les ulceres, ſur-tout en y ajoûtant un peu de ſucre. Elle eſt très-efficace (ſans ſucre) pour détruire les fourmis qui gâtent les arbres & les prairies. *Voyez la maniere d'en faire uſage à l'article* FOURMI. On prétend qu'un cheval qui a été bouchonné ou épongé avec la décoction de feuilles de noyer, n'eſt point tourmenté de mouches pendant la journée, parce que cette amertume empêche les mouches de s'y attacher. On a dit que l'ombre de cet arbre étoit fatale aux animaux; l'expérience, dit-on, fait voir que le mal de tête ſurvient à quelques perſonnes qui ſe couchent ſous les noyers pour y repoſer & y dormir; ce qui n'eſt pas cauſé par l'ombre, mais par les exhalaiſons qui ſortent de ſes feuilles, & qui ſont contraires à quelques cerveaux. Si cette ombre pouvoit cauſer quelque incommodité, cela pourroit peut-être arriver à des perſonnes qui, par la ſuite d'un exercice violent ayant extrêmement chaud, ſe mettroient ſous ſon feuillage, & dont la tranſpiration ſe trouveroit arrêtée par la trop grande fraîcheur de la place.

On fait uſage en Médecine de toutes les parties du noyer. Cet arbre eſt très précieux pour les Arts. Les Teinturiers en emploient les racines, l'écorce, ſur-tout celle des racines, les feuilles & le brou pour faire des teintures en fauve ou de couleur de café ou de noiſette très-ſolides; les étoffes même que l'on teint avec ces ſubſtances, n'ont pas beſoin d'être alunées. La décoction de brou de noix eſt ſpécifique contre les punaiſes & le venin des animaux; les coquilles & les

zeſtes

zeſtes de ce fruit ſont ſudorifiques & utiles aux perſonnes qui ont une conſtipation de ventre habituelle; les noix confites ſont fort prolifiques & corrigent la mauvaiſe haleine; elles ſont eſtimées pour fortifier l'eſtomac & arrêter les vomiſſemens qui viennent de la foibleſſe de ce viſcere. Les Menuiſiers & les Tourneurs font avec le brou pourri dans l'eau une teinture qui donne aux bois blancs une belle couleur de noyer. Le bois de noyer eſt liant, aſſez plein, facile à travailler; on en fabrique les meilleurs ſabots. Il eſt recherché par les Sculpteurs, les Ébéniſtes, les Armuriers, les Tourneurs, &c. & c'eſt un des meilleurs bois de l'Europe pour faire toutes ſortes de meubles, il n'eſt pas ſujet à la vermoulure. M. *Bourgeois* dit que c'eſt ſurtout de la racine de noyer que les Ébéniſtes & les Tabletiers ſe ſervent pour faire de beaux meubles de chambre, comme tables, commodes, tablettes, armoires. On ſcie ces racines en travers & en lames minces d'un quart de pouce, pour en faire des placages qui repréſentent le marbre & toute ſorte de ramages. Ces racines ſont ſi fort recherchées en Angleterre où les noyers ſont rares, qu'on en tranſporte par eau depuis la Suiſſe.

Les noyers de la Virginie & ceux de la Louiſiane, dit M. *Duhamel*, ont leur bois plus coloré que le nôtre; il eſt quelquefois preſque noir, mais ſes pores ſont fort larges: ce ſont de fort beaux arbres; leurs feuilles ſont très-longues, & quelquefois chargées d'onze folioles. Mais le fruit des noix noires, n'eſt bon qu'en cerneaux, parce qu'étant mûres, les cloiſons intérieures ſont trop dures; cependant les Naturels du pays en font une eſpece de pain: voici leur méthode. Ils écraſent les noix avec des maillets, & ils lavent cette pâte dans quantité d'eau: le bois ſurnage avec une portion d'huile, à meſure qu'ils remuent la pâte avec les mains, & il ſe précipite au fond une eſpece de farine: c'eſt celle dont ils font uſage. Il n'y a que la *noix pacarie* ou de pacane qui ſoit fort bonne, non-ſeulement parce

que ſon écorce n'eſt pas fort dure, mais encore parce que ſon amande participe un peu du goût de la noiſette. En Canada il y a une eſpece de noyer qui fournit, quoiqu'en petite quantité, une liqueur auſſi épaiſſe & auſſi ſucrée qu'un ſyrop; mais cette liqueur eſt moins agréable que celle de l'érable.

Il croît ſur le tronc du noyer un champignon ou une ſubſtance ſpongieuſe, de la conſiſtance du cuir, dont les Anciens ſe ſervoient comme de cautere: ils l'appliquoient d'un bout ſur la peau & mettoient le feu à l'autre bout, & le laiſſoient ainſi brûler juſqu'à ce qu'il fût réduit en cendres. Les Turcs employoient de la même maniere le ſarment de vigne, &c.

NUAGES ou NUÉES, *nubes*. Un amas de vapeurs humides qui ſont ſuſpendues dans l'air ſupérieur, ou qui ſont mues par le vent, produit les nuages: ainſi les nuées ſont formées par l'évaporation des eaux, tant ſtagnantes que coulantes, & notamment par celles de la mer. Elles ne ſe forment point lorſqu'il pleut; au contraire, elles ſe détruiſent; mais dès qu'il fait beau temps, c'eſt-à-dire quand la lumiere du ſoleil, qui doit éclairer notre atmoſphere, n'eſt point affoiblie par l'interpoſition des nuages, alors l'évaporation des eaux a lieu, & ces vapeurs humides montent avec la fumée des cheminées en colonnes, en trompes; &c. juſques dans une certaine région de l'air, dont elles égalent la peſanteur, & où elles paroiſſent flotter & nager ſous la forme de nuages d'abord légers, enſuite plus épais, enfin noirâtres: c'eſt alors qu'ils abſorbent la lumiere, obſcurciſſent l'air d'autant plus qu'ils ſont plus amaſſés & arrêtés enſemble; mais dans tous les temps, ils ſont le jouet des vents qui agitent l'air; ils leur font prendre différentes formes & en augmentent la grandeur, c'eſt-à-dire la longueur & le diametre, les diſperſent de telle maniere qu'ils diſparoiſſent entierement. Le vent fait quelquefois avancer les nuées avec tant de rapidité, qu'elles font deux à trois lieues en une heure. C'eſt quand les nuages ſont trop épais, ou que

la colonne d'air qui les ſoutient eſt trop foulée, qu'il tonne, ou qu'il fait une violente tempête de vents, que le cours, l'amas, le choc & la ſéparation des nuages a lieu, & qu'ils ſe réſolvent en gouttes plus ou moins groſſes, ce qui produit les différentes *pluies*. Voyez ce mot, celui de MER, & celui des EAUX DU CIEL, à l'article EAUX.

Il y a des nuages qui paroiſſent rouges au lever & au coucher du ſoleil, & d'autres qui ſe trouvent plus proches de l'horizon paroiſſent violets & deviennent bientôt après de couleur bleue. Ces couleurs dépendent de la lumiere qui pénétre dans les globules de vapeur tranſparente, & qui venant à réfléchir, ſort par un autre côté & ſe ſépare en ſes couleurs, dont le rouge vient d'abord frapper notre vue, enſuite la violette, puis la bleue, ſuivant la différente hauteur du ſoleil. Ces couleurs ſe forment à-peu-près de la même maniere que celle de l'arc-en-ciel. *Voyez ce mot.*

Tous les voyageurs Phyſiciens s'apperçoivent facilement de la formation des nuages; il ſuffit de contempler dans un lointain le lieu où ſe rendent les brouillards des rivieres, de la mer, & les vapeurs qui ſortent des cheminées d'une grande Ville. Dans les pays de montagnes, on voit les nuages ſe former, comme ſi les montagnes rendoient de la fumée. Ces nuages naiſſent, montent, ſe réuniſſent, s'étendent & occupent bientôt tout l'horizon. On a éprouvé mille fois que les nuages, même les plus épais que l'on a vu du pied des montagnes s'accrocher au ſommet, & que l'on a enſuite traverſés pour arriver au haut, ne ſont que des brouillards ſemblables à ceux qui s'abaiſſent de temps en temps ſur les plaines. On voit quelquefois des nuages qui ſont ſuſpendus les uns au-deſſus des autres, & qui paroiſſent fort diſtincts & très-éloignés les uns des autres, ce qui dépend ſur-tout de la différence de leur peſanteur ſpécifique qui les tient en équilibre avec un air plus ou moins denſe. Ces différens nuages plus ou moins élevés, prennent ſouvent différentes routes,

ſans ſe mêler enſemble ; ils ſont auſſi de différentes figures, & quand ceux de même élévation ſe réuniſſent, c'eſt toujours par leurs baſes qu'ils ſe confondent. Selon l'élévation ou la région qu'habitent les nuages, l'eau qui en diſtille eſt ſouvent congelée avant que de parvenir ſur notre ſol. *Voyez aux mots* GRÊLE & NEIGE. Au reſte les nuages, d'où tombe la grêle, ne ſont jamais plus élevés, dit *Kepler*, que d'un quart de mille, c'eſt-à-dire, cinq mille pieds du Rhin. *Fromond*, dans ſa Météorologie, prétend qu'un nuage de pluie eſt rarement placé plus haut qu'à cinq cents pas ou à deux mille cinq cents pieds de la terre. Ceux qui ſont blanchâtres, peu opaques, & qui réfléchiſſent encore la lumiere du ſoleil, ſont élevés d'environ demi-lieue : ainſi l'uſage des nuages eſt, 1°. de ſoutenir & de contenir la matiere dont la pluie eſt formée ; 2°. de défendre la terre contre la trop grande & trop longue ardeur du ſoleil qui la pourroit deſſécher. 3°. Enfin d'être une des principales cauſes des vents libres qui ſoufflent de toutes parts, & ſont d'une très-grande utilité.

NUIT, *nox*. Nom donné à cet état de ténébres oppoſé à la clarté, à la lumiere du jour, qui ne commence qu'à la fin du crépuſcule, & qui dure tant que le ſoleil eſt ſous l'horizon. *Voyez* JOUR. Sous l'Equateur les nuits ſont égales au jour ; ſous le Pôle la nuit dure la moitié de l'année. Le jour des équinoxes, les nuits ſont égales aux jours dans tous les climats de la terre. Dans l'hémiſphere ſeptentrional que nous habitons, les nuits ſont plus grandes que les jours, depuis l'équinoxe d'automne juſqu'à celui du printemps ; & les nuits ſont plus courtes que les jours, depuis l'équinoxe du printemps juſqu'à celui d'automne. Les plus grandes nuits de l'hémiſphere ſeptentrional arrivent au ſolſtice d'hiver, & les plus courtes au ſolſtice d'été ; c'eſt le contraire dans l'hémiſphere méridional.

NUMISMALES. On donne ce nom aux pierres *frumentaires* ou *nummulaires*, & notamment aux *pierres*

lenticulaires. Voyez ce mot & l'article PIERRES NUMISMALES.

NUMMULAIRE, ou MONNOYERE, ou HERBE AUX ÉCUS, ou HERBE A CENT MAUX, *nummularia aut centimorbia, aut lysimachia, humi fusa, folio rotundiore, flore luteo*, Tournefort. C'est une plante qui croît très-communément à la campagne dans des lieux humides, le long des fossés & des chemins, & proche des ruisseaux. Sa racine est traçante, menue: elle pousse plusieurs tiges longues, grêles, anguleuses, rampantes à terre, portant des feuilles opposées deux à deux, larges d'un doigt, arrondies & un peu crêpées, vertes, jaunâtres, d'un goût fort astringent. Ses fleurs sortent pendant l'été des aisselles des feuilles: elles sont grandes, jaunes, formées en rosette: il leur succede de petits fruits sphériques, qui contiennent des semences fort menues. Cette plante est du genre des *lysimachies*. Voyez CHASSEBOSSE.

La nummulaire s'étend, plus ou moins en grandeur, suivant les terres où elle naît; celle qui se trouve dans les jardins est plus grande que celle des champs. On doute que cette plante fasse aucun mal aux moutons, comme le prétendent quelques Payſans: elle est astringente, anti-scorbutique, vulnéraire, excellente pour arrêter toutes sortes de flux, & pour consolider les plaies & les ulceres du poumon.

NUTATION. En Botanique c'est la direction de la plante du côté du soleil: *voyez cette espece de mouvement à l'article* PLANTE. La *nutation* en Astronomie se dit d'une espece de mouvement qu'on observe dans l'axe de la terre, en vertu duquel il s'incline tantôt plus, tantôt moins à l'écliptique. La nutation de l'axe de la terre vient de la figure de cette planete qui n'est pas parfaitement sphérique & sur laquelle l'action du soleil, & notamment de la lune est un peu différente, selon les situations où ces deux astres sont par rapport à nous, c'est-à-dire que la force de cette action ne passe pas toujours exactement par le centre de gravité de la

terre, & par conſéquent elle doit produire dans ſon axe un petit mouvement de rotation. *Voyez* TERRE.

NYCTANTES. Cette nouvelle plante Indienne préſentée à la Société Royale de Londres par M. *Jonas Berguès*, Médecin Suédois & Membre de cette Société, porte ſes branches penchées, oppoſées, rondes; les inférieures ſont unies, les ſupérieures ſont velues, rameuſes, & les rejetons que la tige pouſſe ſont oppoſés. Les feuilles ſont oppoſées, en forme de cœur alongé, terminées en pointe, grandes de deux pouces, aigues, entieres, unies de tous les côtés, nerveuſes, ayant le bord un peu ondulé & d'un beau vert. Les feuilles inférieures ſont plus petites, & celles qui ſont tout-à-fait au bas ſont en forme de cœur ovale & petites. Les fleurs ſont raſſemblées au nombre de cinq ou ſix, diſpoſées en ombelles, ou plutôt en corymbe, & elles ont un pédicule fort court. Le calice ou périanthe eſt d'une ſeule piece, tubulé, à ſix ou ſept diviſions dans ſa partie ſupérieure: ces diviſions ſont en forme d'alênes & velues, la corolle eſt monopétale, le tube cylindrique, cannelé long d'un pouce & renflé dans le haut, le limbe eſt plane, ſéparé en huit ou neuf diviſions qui ſont ovales, oblongues & aiguës; les étamines au nombre de deux ſont fort courtes, leur ſommet ou anthere eſt linéaire, obtus ſillonné de part & d'autre, caché dans le tube de la corolle. Le germe eſt de forme ronde, tronqué, émouſſé, poli, & le ſtile eſt en forme de fils de la longueur des étamines: le ſtigmate eſt gros & fendu en deux.

NYMPHE & CHRYSALIDE, AURÉLIE, FÊVE & NÉCYDALE, ſont des termes dont les anciens Naturaliſtes ſe ſont ſervis indifféremment pour déſigner la forme & l'état mitoyen, par lequel les chenilles, les mouches, & le plus grand nombre des inſectes, paſſent en ſortant de l'état de chenille ou de ver, pour parvenir à celui de mouche ou de papillon; c'eſt cet état, qu'en matiere de ver à ſoie, on exprime par le mot de *fêve*;

mais aujourd'hui le ſens en eſt fixe, comme nous le verrons à la fin de cet article.

La Nature, ſi féconde & ſi variée dans ſes œuvres, n'obſerve point les mêmes lois dans la naiſſance des inſectes, que dans celle des grands animaux. Les grands animaux naiſſent, ou d'un œuf couvé dans le ventre de la mere, ſi nous nous en rapportons au ſentiment d'un grand nombre d'Anatomiſtes, ou d'un œuf couvé hors de ſon ventre; ce qui fait nommer les premiers *vivipares*, & les autres *ovipares*. *Voyez ces mots.* Dans l'un & l'autre cas, ils ſortent de l'œuf tout parfaits: ils n'ont plus beſoin que de croître. La nature paroît avoir fait de plus grands préparatifs pour les inſectes: elle les fait paſſer (du moins le plus grand nombre des inſectes ailés que nous connoiſſons) par pluſieurs états, avant de les amener à leur perfection; elle les fait être ſucceſſivement trois eſpeces d'animaux, qui paroiſſent à l'extérieur n'avoir nul rapport l'un à l'autre. Prenons l'exemple du papillon. Il eſt d'abord contenu dans un œuf; mais que ſort-il de cet œuf? Ce n'eſt point un papillon, c'eſt un inſecte que l'on appelle *larve* ou *chenille*, qui rampe, qui broute l'herbe, qui a de fortes mâchoires, un prodigieux eſtomac, grand nombre de jambes, qui file & fait une coque avec beaucoup d'art. Après un certain nombre de jours marqués par la Nature, ce prétendu ver jeune, devient malade, mue ou change de forme, & devient ce qu'on appelle *fève*, ou *chryſalide* & *nymphe* dans d'autres inſectes. L'animal ne prend cette forme, qu'après s'être défait de ſa peau, de ſes jambes, de l'enveloppe extérieure de ſa tête, de ſon crâne & de ſes mâchoires, de ſa filiere, de ſon prodigieux eſtomac, & d'une partie de ſes poumons. En quittant cet état de chenille, & les parties qui lui étoient propres, il reparoît couvert d'une membrane dure & ferme, qui l'enveloppe de toutes parts, ſans lui laiſſer la liberté d'aucun de ſes membres; ainſi empaqueté & emmailloté, il paſſe un temps aſſez notable, les uns plus, les autres moins, quelques-uns

juſqu'à plus d'un an, ſans prendre aucun aliment, & la plupart dans une inaction totale. Pendant cette eſpece de léthargie, il ſe fait une tranſpiration inſenſible des humeurs ſuperflues, qui fait prendre de la ſolidité aux parties intérieures de la chryſalide; & enfin, de ce corps mitoyen entre un animal vivant & un animal mort, il en ſort un animal qui n'a plus rien de la forme du premier. Le premier rampoit; celui-ci vole: le premier broutoit l'herbe, ſe traînoit lourdement ſur la terre; celui-ci plus agile, vole leſtement, n'habite plus que la région de l'air, ne vit que de miel, de roſée, & du ſuc qu'il pompe dans les glandes nectariferes des fleurs. La larve avoit des mâchoires pour hacher; le papillon n'a plus qu'une trompe pour ſucer, & ne rend pas d'excréments ſenſibles: la larve ignoroit parfaitement les plaiſirs de l'amour, elle n'avoit aucune connoiſſance de ſon ſexe; le papillon ſemble n'avoir plus d'autres penſées, & n'être né que pour perpétuer ſon eſpece. Ce changement eſt le dernier que l'inſecte éprouve.

Les anciens Philoſophes ont raiſonné beaucoup ſur ces changemens, & ſouvent aſſez mal: les uns ont pris ces changemens pour des métamorphoſes complettes, les autres ont regardé l'état de *fêve* ou *chryſalide*, comme une véritable mort; & le retour de l'animal en papillon, comme une réſurrection parfaite. Rien de plus contraire à la vérité & même à la raiſon, que ces divers ſentimens. Le ver à ſoie, dans quelque temps qu'on le prenne, ſoit chenille, ſoit fêve, ſoit papillon, n'a jamais ceſſé de vivre, ni d'être le même animal; la ſeule différence qu'on peut remarquer dans ſes différents états, eſt qu'il avoit, étant chenille, des parties qui devoient être inutiles au papillon: elles ſe ſont deſſéchées & détruites, lorſque le ver a pris la forme de fêve ou chryſalide. D'autres parties néceſſaires au papillon, comme les ailes, la trompe, les parties de la génération étant inutiles au ver, n'ont commencé à ſe développer que lorſque le temps d'en faire

uſage s'eſt approché. Cette merveille, que la Nature opere dans les inſectes, arrive auſſi en nous. Combien de parties deviennent inutiles à un enfant qui vient de naître? Le *thymus*, le *trou ovale*, le *cordon ombilical*, & bien d'autres, s'anéantiſſent après la naiſsance; d'autres, qui étoient inconnues à la premiere enfance, ſe développent avec l'âge. Cet échange de parties ſe fait en bien plus grand nombre, & dans un temps plus court dans les inſectes, ce qui le rend plus remarquable: c'eſt auſſi ce qui a donné lieu à quelques Auteurs de regarder le ver à ſoie comme un animal différent de ſon papillon, de penſer que le papillon eſt un fœtus nourri & élevé dans le corps du ver. Il eſt aiſé de démontrer le contraire. Un fœtus peut périr dans le ventre de la mere, ſans qu'il en arrive d'accident à la mere, parce que le fœtus & la mere ſont deux animaux complets, qui ont ſéparément les parties néceſsaires à la vie. Il n'en eſt pas de même du ver à ſoie & du papillon. Que l'on ouvre un ver à ſoie, lorſqu'il eſt dans l'état de ver, on lui trouvera diſtinctement un cœur ou une longue artere qui en fait l'office, une moëlle épiniere, un cerveau, un grand nombre de muſcles, & des ouvertures qui tiennent lieu de poumon. Que l'on ouvre un ſemblable animal étant chryſalide, étant papillon, on retrouvera toujours ces mêmes parties. Ces parties eſsentielles à la vie & au mouvement, ſont uniques dans le ver à ſoie, qui paroît ſucceſſivement ſous trois formes différentes; quoiqu'il ne ſoit toujours que le même animal, puiſque les parties qui conſtituent la vie ſont toujours les mêmes.

A tout inſtant l'Hiſtoire Naturelle nous préſente de ſemblables merveilles, qui toutes réfléchiſſent la puiſſance du Créateur. La chryſalide, ainſi nommée à cauſe de ſa couleur d'or, ou fêve à cauſe de ſa forme, ſont deux termes ſous leſquels eſt connu l'état d'un ver qui, après avoir quitté ſa peau de larve, paroît enveloppé d'une membrane nouvelle ordinairement liſſée & quelquefois velue, qui ſe deſſéche,

devient ſolide & forme une eſpece de boîte angulaire ou arrondie, dans laquelle il eſt incruſté ; le ver à ſoie & toutes les chenilles ſe mettent en *chryſalides*. On ne connoît point de coques angulaires qui ne donnent des papillons diurnes ; & on en connoît peu d'arrondies qui ne produiſent des *phalênes*. *Voyez ce mot & l'article* PAPILLON. On appelle *nymphe* l'état des inſectes qui s'enveloppent d'une membrane tranſparente, très-fine, flexible & qui laiſſe voir la figure du futur inſecte toute formée. Toutes les mouches paſſent par cet état, où elles ne laiſſent pas d'aller & venir quelquefois, & de prendre de la nourriture. Parmi les chryſalides ou fêves celles qui n'ont point de mouvement progreſſif, ſont autant de coques ſoyeuſes ou nues cachées ſous des feuilles ou dans des creux d'arbres, ou dans des trous en terre ; parmi celles-ci quelques-unes reſſemblent à de petits lingots d'or. Ce ſont les véritables aurélies, ſur-tout les inſectes, tels que les larves des couſins, des tipules, &c. qui naiſſent dans l'eau.

M. *de Réaumur* a cherché d'où pouvoit venir aux chryſalides cet or qui les couvre quelquefois avec profuſion ; & il a découvert qu'une peau brune très-fine couvre une autre peau liſſe, polie d'un blanc très-clair ; la couleur de cette derniere peau mêlée à celle de la peau ſupérieure, nous fait voir de l'or où il n'y en a pas : c'eſt ainſi encore que les écailles de pluſieurs poiſſons paroiſſent dorées. C'eſt un effet produit par la réflexion de la lumiere. Ainſi la différence entre les *fêves*, les *nymphes*, les *chryſalides* ou *aurélies*, conſiſte dans leur forme, dans la tranſparence du voile qui les couvre ou ſon opacité, dans leur inaction ou leur mouvement. La pellicule membraneuſe qui les couvre eſt une toile derriere laquelle l'inſecte rampant change d'habit. La toile ſe briſe. L'acteur paroît avec un appareil éclatant, & vient jouer un nouveau rôle ſur le théâtre de l'Univers. Il faut obſerver que la plupart des chryſalides, nymphes, &c. réſiſtent aux va-

peurs les plus pernicieuſes ; celle du ſoufre ne les détruit pas abſolument : la privation de l'air par le moyen de la machine pneumatique ſembleroit indiquer qu'elles n'ont pas beſoin de reſpirer ; mais ſi on les plonge dans l'huile d'olive elles périſſent, ſigne certain du beſoin de l'air.

Pour avoir une idée plus complette de la vie & des mœurs des inſectes, *voyez les articles* INSECTE & CHRYSALIDE.

Nymphe, ſelon M. *Pluche*, ſignifie *jeune mariée*, parce que c'eſt dans cet état que l'inſecte prend ſes plus beaux atours, & la derniere forme ſous laquelle il doit paroître pour multiplier ſon eſpece par la génération.

NYMPHES. En Anatomie le mot *nymphes*, *nymphæ*, ſignifie deux eſpeces de crêtes ſpongieuſes, ſenſibles au toucher, d'un rouge vermeil & fermes dans les jeunes filles, une de chaque côté, qui deſcendent en groſſiſſant juſques vers le milieu de la vulve. Elles ne ſont ni de même longueur dans tous les ſujets, ni toujours de même groſſeur l'une que l'autre : elles s'alongent tellement dans quelques femmes, ſur-tout en Afrique, qu'on eſt obligé de les couper, autrement elles incommoderoient en s'aſſeyant, en marchant, & même dans l'acte vénérien. L'exciſion des nymphes a lieu en Orient ſous le nom de circonciſion. *Voyez au mot* HOMME.

O

OAILLE. *Voyez à l'article* PHOLADE.

OBIER ou AUBIER ou OPIER, *opulus*. C'eſt un arbriſſeau qui ſe trouve en Europe & dans l'Amérique Septentrionale, & dont il y a pluſieurs eſpeces : l'une aſſez jolie, qui croît dans les haies ; & l'autre que l'on cultive dans les jardins. Les rameaux de la premiere eſpece ſont fragiles, & remplis d'une moëlle blanche comme le ſureau. Ses feuilles ſont découpées en trois lobes. Ses fleurs ſont blanches, odorantes, diſpoſées en paraſol ; mais de deux ſortes. Celles de la circonférence ſont plus grandes que les autres : elles ſont découpées en roſettes à cinq quartiers inégaux, & ſont ſtériles ; les fleurs plus petites, qui ſont au centre, ſont en godets, découpées auſſi en cinq quartiers & contenant le même nombre d'étamines. Celles-ci ſont hermaphrodites : on voit ſuccéder à ces fleurs des baies molles, aſſez ſemblables à celles du ſureau, mais plus grandes & rouges. Elles ſont vomitives & purgatives ; ſouvent cet obier s'appelle le *ſureau d'eau*. L'obier du Canada eſt le *pemina*.

L'arbriſſeau que l'on cultive pour faire des boſquets, &c. ne différe du précédent que par ſes fleurs, qui étant blanches ou quelquefois purpurines & ramaſſées en un globe épais, font un coup d'œil charmant : toutes les fleurs en ſont ſtériles. On donne à cet arbriſſeau divers noms, tels que ceux de *roſe gueldre* ou *pelote de neige*, (c'eſt l'obier à fleurs doubles) ou *pain blanc* ou *caillebote*. Cet arbriſſeau s'éleve à douze ou quinze pieds, & ſe multiplie facilement par marcottes ou par drageons enracinés. Il ſe plaît de préférence dans les lieux humides & gras : il fleurit en Mai ; ſes fruits mûriſſent à la fin de Septembre, mais ils ne ſont bons qu'après

l'hiver. Ils reſtent long-temps ſur l'arbre après la chute des feuilles. Les oiſeaux ſont fort friands des baies de l'obier ; ainſi il eſt propre à être planté dans les remiſes : on met ſes fleurs dans les appartemens pour le plaiſir de la vue & de l'odorat. La roſe-gueldre dont les fleurs ſont ramaſsées en rond, produit un effet des plus agréables dans les parterres.

OBIER ou AUBIER, eſt la couche ligneuſe qui ſe trouve immédiatement ſous l'écorce du tronc des arbres. *Voyez au mot* ARBRE.

OBLETIA. M. *le Monnier* a appellé ainſi un genre de plante, du nom de M. *Oblet*, Botaniſte François, qui a enrichi le *Jardin Royal des Plantes* d'une quantité de ſemences qu'il a rapportées de Cayenne & de l'île de France. On a démontré cette année (1771) dans le Jardin Royal une plante de ce genre ſous la dénomination de *Verbenna Americana tubo floris longiſſimo*. Le Profeſſeur en a reçu la graine, il y a trois ans, de l'Amérique Septentrionale, dans des terres de *miclos*.

L'*obletia* eſt une plante vivace qui ſe conſerve ici l'hiver dans l'orangerie ; elle réunit à la beauté l'avantage d'être en fleur une très-grande partie de l'année. La fleur eſt de couleur pourpre & à quatre étamines : les ſemences ſont brunes, les feuilles ſont en forme de cœur & oppoſées ; la tige qui eſt haute de deux ou trois pieds, eſt rougeâtre, quadrangulaire, très-velue : la racine eſt blanchâtre, fibreuſe & chevelue.

OBSIDIENNE. *Voyez* PIERRE OBSIDIENNE.

OCÉAN. C'eſt cette immenſe étendue de mer qui embraſſe les grands continens du globe que nous habitons. L'océan ne comprend pas en général toutes les mers, comme toutes celles qui ſont reſſerrées & enfermées dans de certains eſpaces de terres. *Voyez au mot* MER.

OCELOT. Animal du nouveau monde, d'un naturel féroce & carnaſſier, & qui reſſemble aſſez pour la figure au *jaguar* & au *couguar*. Voyez ces mots. Le mâle, dans cette eſpece de quadrupede, eſt de tous les

animaux tigrés celui dont la robe eſt la plus belle & la plus élégamment variée. On y voit beaucoup de fleurs & d'ornemens qui manquent à celle de la femelle, dont les couleurs ſont en général moins vives. On a vu en 1764 deux de ces jeunes animaux à Paris, à la foire S. Ovide : ils avoient été apportés des terres voiſines de Carthagene. A trois mois ces ingrats furent déjà aſſez forts & aſſez cruels pour tuer & ſucer une chienne qu'on leur avoit donnée pour nourrice ; ils lui déchirerent la tête, & ſucerent juſqu'à la derniere goutte de ſang.

Ces animaux arrivés à leur grandeur naturelle, peuvent avoir deux pieds & demi de haut, ſur quatre pieds de longueur, ils ſont plus altérés de ſang qu'avides de chair, c'eſt pourquoi ils font beaucoup de meurtres pour ſe raſſaſier ou étancher leur ſoif ardente. Ils grimpent ſur les arbres, d'où ils épient les animaux & fondent ſur eux ; ils ſont cependant timides ; & lorſqu'ils ſont pourſuivis par des chiens, ils ſe ſauvent en grimpant promptement aux arbres les plus voiſins.

Parmi ces animaux le mâle prend ſur la femelle un empire bien décidé ; il n'a aucun égard pour elle ; celle-ci tremblante n'oſe point toucher à ce qu'on leur donne à manger, que le mâle, brute & ſauvage, ne ſoit tout-à-fait repu & ait raſſaſſié ſon appétit vorace : elle attend même patiemment que le mâle daigne lui jeter quelques morceaux dont il ne ſoucie plus. Je ſuis humilié de connoître des hommes qui ont les mœurs de l'ocelot. . . .

OCHRE ; *ochrus folio integro capreolos emittente.* Plante qui croît dans les champs des pays chauds, entre les blés. Sa racine eſt fibreuſe, & pouſſe des tiges qui ne reſſemblent pas mal à celles de la geſſe. Ses feuilles ſont oblongues, les unes ſimples, les autres compoſées d'autres feuilles rangées par paires, & terminées par des vrilles. De l'aiſſelle des feuilles naiſſent des fleurs légumineuſes, blanches & ſuccédées de fruit en gouſſes ou coſſes, leſquelles contiennent cinq

ou ſix graines arrondies, de couleur d'ochre obſcure. Cette plante eſt eſtimée réſolutive.

OCHRES, *ochræ*, *terræ metallicæ*, ſont des terres plus ou moins mêlangées, graſses peſantes, qui ont de la ſaveur & une couleur dont l'intenſité s'augmente par l'action du feu; quelquefois, mais rarement, elles y entrent en fuſion, & donnent un culot demi-métallique ou métallique: propriétés qui font regarder les ochres comme terres métalliques. Effectivement on en tire facilement le métal en y joignant une matiere inflammable qui lui rend le phlogiſtique qu'il avoit perdu.

M. *Wallerius* dit qu'il n'y a que les métaux qui peuvent être diſsous par l'eau qui donnent des ochres chacun ſelon leur eſpece; c'eſt par la même raiſon, dit-il, qu'il y a différens vitriols.

L'ochre n'eſt point un métal proprement dit, mais une décompoſition, une terre métallique, qui ſe ſépare du vitriol après qu'il a été diſsous dans l'eau, & ſe précipite: elle eſt d'une conſiſtance terreuſe, & l'origine en eſt probablement dûe à la décompoſition des pyrites ſülfureuſes, martiales, &c. d'autant plus que quantité d'ochres de Suéde en ſont encore chargées. Parmi les ochres, il y en a d'une conſiſtance pulvérulente; & d'autres qui ſont par croûtes, placées dans la terre, les unes au-deſsus des autres; on les reconnoît par la couleur qu'elles tiennent des métaux dont elles ſont formées; par leur poids qui ſurpaſse celui des terres ordinaires, & par leur réduction. On trouve les ochres dans la plupart des ſources minérales: ce ſont ces ſubſtances qui en alterent la tranſparence, & qui enſuite ſe dépoſent au fond des couloirs ou des baſſins ſous la forme d'une rouille. On rencontre encore l'ochre dans les terres bolaires, dans quelques marnes. Voici les différentes ſortes d'ochres.

L'*ochre de zinc*, eſt une *terre calaminaire*, qui contient du *zinc*, & communément du *fer*. Voyez *les mots* ZINC & PIERRE CALAMINAIRE.

L'*ochre de cuivre*, eſt un cuivre diſsous & précipité dans l'intérieur de la terre. Selon le degré de couleur de cette ſubſtance, on lui donne différens noms : celle qu'on appelle *vert de montagne*, *terre verte*, *terre de vérone* ou *ochre verte*, eſt ou en pouſſiere, ou en morceaux ſolides de couleur verte brunâtre, graſse au toucher comme de la glaiſe, & contenant très-peu de terre métallique. La *terre* ou *cendre bleue de montagne* eſt auſſi une ochre de cuivre : elle ſe trouve en Auvergne en petits grains poreux & friables. La *terre mêlée de bleu & de vert* participe du fer & du cuivre, & a pour matrice ordinaire une terre argileuſe, mêlée d'un guhr de craie. L'ardoiſe ou la pierre ſchiſteuſe, qui eſt devenue une mine de cuivre, telle que celle qu'on trouve en Allemagne, doit ce métal à la décompoſition d'un vitriol de cuivre.

L'*ochre de fer* eſt effectivement une terre ferrugineuſe, précipitée, qui n'eſt minéraliſée, ni par le ſoufre, ni par l'arſenic ; & qui de jaune ou de brune qu'elle eſt ordinairement, devient rouge au feu, comme l'argile à brique, enfin, qui peut, à l'aide d'un phlogiſtique, produire une petite quantité de fer caſſant à chaud.

L'*ochre jaune* eſt d'une conſiſtance peu ferme, friable : elle a la propriété de tacher les mains. Il s'en trouve des minieres dans le Berry, dont les lits ou couches ont depuis cinquante juſqu'à cent, deux cents pieds de profondeur, & de l'épaiſſeur de quatre juſqu'à huit pouces : au-deſſus eſt un lit de ſablon blanc, au-deſſous une couche de terre argileuſe, d'un jaune plus ou moins foncé ; on l'appelle dans le commerce *terre jaune*, *jaune de montagne* & *ochre jaune* ; on s'en ſert en peinture.

On trouve auſſi dans les boutiques, ſous le nom de *terre* ou *jaune de Naples*, *giallolino*, une autre ſubſtance peſante, quoique poreuſe, également utile en peinture. On eſt encore incertain ſi ſon origine eſt dûe aux volcans, ou ſi c'eſt un tuf ochreux, jaunâtre,

tre, formé, ſoit par précipitation, ſoit par dépôt; ou ſi c'eſt une préparation de l'art, au moyen de l'antimoine.

L'*ochre brune* n'eſt que le jaune de montagne altéré par une couleur étrangere : elle reſſemble tantôt à l'*ochre de rue des Peintres*, laquelle n'eſt que la terre jaune calcinée ou colorée en jaune ſafrané ; & tantôt à la *terre cimolée* ou *moulard des Couteliers*. Voyez *ces mots*.

L'*ochre rouge naturelle* ou *rouge de montagne*, eſt d'une couleur plus ou moins foncée, & acquiert encore de l'intenſité au feu : elle eſt friable ; on l'emploie, ainſi que le *jaune de montagne*, dans la groſſe peinture à l'huile, & en détrempe pour mettre les planchers en couleur. On nomme *rouge d'Inde* ou *d'Eſpagne*, l'*ochre de Murcie*, eſpece de *rubrique* : il eſt ſec, peu dur : on s'en ſervoit autrefois pour rougir les talons des ſouliers ; c'eſt le *brun rouge*, dont les Frotteurs ſe ſervent en France. On en envoie une autre eſpece d'Angleterre, qui a été plus calcinée par la nature ou par l'art ; les Ouvriers l'appellent *potée de montagne*, ou *rouge-brun* ou *biauty* : on s'en ſert aux mêmes uſages que les précédentes, & pour polir les glaces.

Lorſque ces ſortes d'ochres font effervеſcence avec les acides, elles décélent alors un mélange de craie. La connoiſſance des terres avec leſquelles les ochres ſont mêlées, eſt très-importante.

La *terre d'Ombre*, *terra Ombria*, eſt très-connue par ſon uſage pour les couleurs : elle eſt moins une ſorte d'ochre brunâtre qu'une terre bitumineuſe, ſubtile, légere, abondante en glaiſe & en matiere inflammable qui exhale une odeur fétide de charbon de terre : elle devient blanche par la calcination ; on l'appelle quelquefois *brun de montagne* ou *ochre brune* : celle de Nocera en Ombrie, pays d'Italie, eſt préférée à celle de Sahlberg en Suéde, & à celle des Cévennes en Languedoc.

La *terre de Cologne* eſt d'un brun noirâtre, graſſe au

toucher, en poudre ou en maſſe, s'imbibant difficilement d'eau, répandant une odeur bitumineuſe, bien plus fétide & plus déſagréable que la *terre d'Ombre*. On la nomme *terre de Cologne*, parce qu'elle nous vient des environs de cette ville : on en trouve auſſi dans une tourbiere du Duché de Berg En Saxe on s'en ſert en teinture ; & dans la plupart des pays elle eſt utile en peinture. Ces deux dernieres terres ſont très-bitumineuſes, & contiennent très-peu de terre métallique. On pourroit les ranger dans la claſſe des terres minérales & inflammables. Combien de végétaux qui, en ſe décompoſant, ſe trouvent minéraliſés par certaines eaux, & n'offrent plus qu'une ſubſtance friable & ſemblable à la terre de Cologne, ou à la terre d'Ombre : on rencontre auſſi dans quelques terrains tourbeux & marécageux des couches pénétrées d'un ſuc bitumineux, & qui reſſemble abſolument à la terre de Cologne qui ſeroit d'un beau brun & en maſſes.

Enfin, on trouve ſouvent dans la deuxieme couche de la terre d'étang ou de prairie un tuf d'ochre diſpoſé par lits : ailleurs on rencontre des ochres qui contiennent du charbon, de l'alun, &c. *Gmélin*, dans la *Relation de ſon voyage en Sibérie, Vol. II, p. 59*, dit avoir trouvé une ochre de plomb mêlée avec de l'argent & de l'or : on doit encore regarder le crayon rouge ou *ſanguine des Peintres*, & quantité de mines limoneuſes comme une ſorte d'ochre de fer.

Divers Minéralogiſtes regardent auſſi les guhrs des métaux comme des eſpeces d'ochres : mais on n'a que trois ſortes d'ochres qui proviennent des métaux dont on a des vitriols connus, c'eſt-à-dire, formées de la décompoſition des métaux qui ſe vitrioliſent ; ſavoir, du *zinc*, du *cuivre* & du *fer*. Selon la nature de la décompoſition, de la précipitation & des mêlanges accidentels, ces terres paroiſſent ſous différentes couleurs. En général, les ochres ſont aſtringentes & deſſicatives.

OCOCOLIN. Les Mexicains donnent ce nom à une eſpece de pic & à une perdrix de montagne de leur pays.

Le *pic ococolin* eſt d'un plumage magnifique, d'un noir d'ébene, varié çà & là d'un bleu céleſte & éclatant; le bout de ſes plumes eſt coloré du même bleu; ſa gorge eſt d'un pourpre très-vif; ſon ventre & ſes cuiſſes ſont d'un bleu mourant: on l'apporte du Mexique & des forêts de Tetzcocanara au Bréſil.

La *perdrix ococolin* habite les montagnes du Mexique: elle eſt de la taille de notre corbeau, & porte ſur la tête une longue & belle crête; ſon bec eſt rougeâtre; ſes yeux ſont brillans & défendus par des paupieres d'un rouge de ſang; le plumage du corps eſt d'un brillant d'or mêlé de bleu & de vert: les ailes ſont peintes d'un pourpre clair, le bout des groſſes plumes eſt noirâtre, ſes pieds ſont courts, gros, & ſes doigts garnis de forts ongles. La perdrix ococolin nous paroît être une eſpece de *faiſan*. Voyez ce mot.

L'*ococolin* d'Europe eſt notre *perdrix de montagne*. Voyez ce mot.

OCOSOL ou OCOSCOL. *Voyez à l'article* STYRAX.

OCOZOALT, c'eſt une eſpece de ſerpent à ſonnettes, qui ſe trouve au Mexique dans la Province de Tlaſcala, & dont la morſure eſt mortelle: il a autant de ſonnettes au bout de la queue qu'il a d'années; il les fait mouvoir violemment & ſonner fort: il a deux dents courbées dans la mâchoire ſupérieure qui communiquent ſon venin: ceux qui ſont bleſſés de ce ſerpent, meurent en vingt-quatre heures avec de grandes douleurs: tout leur corps ſe fend, dit-on, en petites crevaſſes: les Sauvages mangent ſa chair, & les Médecins ſe ſervent de ſes dents & de ſa graiſſe. *Voyez l'article* SERPENT A SONNETTES *& le mot* BOICININGUA.

ODONTOPÊTRES, ou ODONTOLITES, ou OPHIODONTES. Voyez *Gloſſopêtres*.

ŒDICNEMON. Nom que l'on donne quelquefois au *courlis de rocher*, & d'autres fois à l'*outarde*. Voyez ces mots.

ŒIL, *oculus*, eſt un des organes les plus admirables que les animaux aient reçu de la Nature : ſa propriété eſt de faire diſtinguer les différens objets qui ſe préſentent à la vue : l'œil dans les divers animaux varie, ou pour la figure, ou pour les propriétés méchaniques. *Voyez* ce que nous en avons dit entr'autres aux mots ARAIGNÉE, ŒIL A RÉSEAU à l'article INSECTE, & celui du CHAT : *voyez* auſſi l'article des SENS, qui eſt vers la fin du mot HOMME de ce Dictionnaire : nous y avons parlé de la vue & des appartenances anatomiques de l'œil ; organe qu'on peut regarder comme le miroir de l'ame, puiſque les paſſions ſe peignent d'ordinaire dans cet organe nerveux, voiſin du cerveau & abondant en eſprits, qui ne peuvent manquer d'y exprimer les états divers qui les agitent.

ŒIL DE BŒUF ou FAUSSE CAMOMILLE, *buphtalmum vulgare*, eſt une plante qui croît dans les champs, aux bords des chemins, dans les ſentiers & dans les ravines, en Allemagne, en Italie, en Provence, &c. Sa racine eſt dure, ligneuſe & vivace : elle pouſſe des tiges hautes d'un pied & demi, grêles, un peu velues : ſes feuilles ſont découpées comme par paires, dentelées aux bords & lanugineuſes ; ſes fleurs ſont jaunes & radiées comme celles de la camomille, reſſemblantes à l'œil d'un bœuf : il leur ſuccede vers la fin de l'été des ſemences menues & anguleuſes. Cette plante eſt déterſive, vulnéraire & réſolutive : on la cultive dans les parterres, parce qu'elle produit beaucoup de fleurs, qui, quoique inodores, ſont aſſez agréables à la vue. *Jean Bauhin* dit que ſes fleurs ont toutes les facultés de la camomille odorante, & qu'on peut l'employer en place des ſommités d'abſinthe. Il y a quelques cantons d'Allemagne où les Payſannes en ramaſſent les fleurs aux mois de Juin & de Juillet ; elles les ſéchent & les gardent pour le beſoin ; elles

en frottent même leurs lits au lieu de safran. On estime beaucoup dans le Nord la teinture jaune qu'on tire des fleurs de cette plante.

ŒIL DE BŒUF. On donne aussi ce nom à un oiseau d'Afrique, qui se trouve à Sierra-Leona & au Cap de Bonne-Espérance; on l'appelle aussi *élanceur* : ces noms lui conviennent, 1°. à cause de ses mouchetures blanches cerclées de noir, & qui ont l'apparence d'autant d'yeux; 2°. à cause de la légéreté avec laquelle il s'élance pour fuir ou pour attaquer ce qui le blesse.

ŒIL DE BŒUF. *Voyez à l'article* VENTS.

ŒIL DE BOUC. On donne ce nom à une espece de *pyretre*, de *marguerite* & au *lépas* : Voyez ces mots.

ŒIL DE BOURIQUE. Les François donnent ce nom au fruit d'un phaséole sauvage qui croît à la Martinique.

ŒIL DE CHAT ou BONDUC. *Voyez* POIS DE TERRE.

ŒIL DE CHAT, *oculus cati*, est une espece d'agate dont la pâte est très-fine, transparente, dure, d'un gris de paille, ou jaune, ou verdâtre; des accidens heureux lui donnent des taches qui ont quelque ressemblance avec l'œil d'un chat, & les Lapidaires les taillent fort adroitement. L'œil de chat quand il est parfait doit avoir un point dans le milieu, d'où partent en rayonnant ou chatoyant des traces & des cercles, rarement de couleur rose, mais verdâtres, très-vifs, couleur de poireau, comme entre-mêlés de taches dorées, & dont l'ensemble rend assez bien le brillant de l'œil d'un chat. Cette pierre, qui est susceptible d'un beau poli, produit un effet assez agréable quand on l'expose entre la lumiere & l'œil. L'œil de chat est très-rare & très-estimé quand il est dans sa perfection : l'on en voit un dans le cabinet du Grand Duc de Toscane, qui est plus gros que le pouce.

ŒIL DE CHRIST. *Voyez à l'article* ASTER.

ŒIL DU MONDE, ou CHATOYANTE DES LAPIDAIRES, *oculus mundi aut lapis mutabilis Gemmariorum.* Cette pierre à peine demi-tranſparente eſt un caillou naturel, très-rare ; peu de Naturaliſtes en ont parlé. *Cnoeffel* l'a nommée *pierre caméleon* ; *Hill* l'a rangée dans le genre des pierres hydrophanes. Elle eſt griſe, rouſſâtre ou cendrée, & entre-coupée de veines jaunâtres, elle eſt aſſez dure, cependant peu peſante, un peu poreuſe, reçoit bien le poli, & réfléchit fortement les rayons de la lumiere ; de façon qu'étant expoſée au ſoleil, elle reluit & en réfléchit continuellement l'image avec un éclat qui fait plaiſir, effet que l'on appelle *chatoyant* : voyez CHATOYANTE.

L'eſpece de pierre chatoyante la plus rare ſe reconnoît par la propriété de paroître en quelque ſorte opaque à l'air, c'eſt-à-dire étant ſéche, & de s'éclaircir étant plongée dans l'eau, mais de reprendre peu-à-peu ſon premier état au ſortir de l'eau & à meſure qu'elle ſe ſéche. Ce phénomene ſeroit-il dû à des particules d'eau limpides qui s'inſinuant dans les petits pores de la pierre, en rempliſſent les eſpaces, & ſe réfléchiſſent elles-mêmes ? M. le Docteur *Maty* nous a fait voir cette expérience ſur une telle pierre qui eſt au *Muſæum* de Londres ; M. *Voſmaër*, Directeur des Cabinets du Stathouder, nous en a montré une qui a la même propriété. L'une & l'autre reſſemblent à une petite lentille, un peu laiteuſe au centre. Nous avons répété les expériences connues ſur cette pierre, & nous avons en effet obſervé avec admiration qu'en la plongeant dans de l'eau, elle y devenoit peu-à-peu tranſparente & changeoit de couleur. Il n'eſt pas néceſſaire de la mouiller entiérement, la moitié ou même une moindre partie de ſon épaiſſeur ſuffit. Quand on veut qu'elle redevienne plus promptement opaque, ou dans ſon premier état, il faut l'eſſuyer au ſortir de l'eau, & en l'examinant ainſi, on voit bientôt naître un point blanc & opaque au centre ; ce point s'augmente peu-

à-peu, il s'étend & l'opacité augmente auſſi peu-à-peu, & paſſe de ſa ſurface au milieu & juſqu'au fond de l'épaiſſeur de la pierre. Plus la pierre a été deſſéchée, & moins promptement la tranſparence aura lieu; ſi elle a été mouillée depuis peu de jours, elle change ſur le champ par l'immerſion, & augmente un peu en peſanteur. Cette augmentation de poids réel prouve évidemment qu'elle abſorbe une quantité de liqueur qui lui eſt néceſſaire pour devenir tranſparente. En général, ſon retour à l'opacité commence plutôt & s'acheve plus lentement que le paſſage à la tranſparence, ſur-tout ſi on a employé l'eau chaude & pure. Les acides n'ont point de priſe ſur cette pierre. Les liqueurs éthérées ne changent pas ſenſiblement ſa couleur & ſes effets. L'huile de tartre l'éclaircit, & ſemble détruire la mutabilité de cette pierre. On peut conſulter les *Obſervations de M.* VanWinperſe *ſur la pierre chatoyante*.

Cette chatoyante nous vient, ainſi que l'œil-de-chat, de l'Arabie & de l'Egypte: on en trouve auſſi en Chine.

ŒIL-DE-PAON. Nom donné à un beau papillon de jour provenant d'une chenille épineuſe, à fond noir, piqué d'un peu de blanc, qui ſe nourrit de feuilles d'orties. Ce papillon *œil-de-paon* eſt connu de tous les Curieux d'inſectes: mais il ne faut pas le confondre avec le *paon de nuit*, qui eſt une belle eſpece de phalene dont la chenille ſe plaît ſur l'abricotier, le pêcher, le prunier & autres arbres fruitiers. La chenille du *petit paon* ſe trouve ſur la ronce & le roſier. *Voyez* CHENILLE A TUBERCULES & CHENILLE ÉPINEUSE.

ŒIL-DE-SERPENT, en Italien *occhio di ſerpe*. Les Joailliers donnent quelquefois ce nom à la *crapaudine* ou *bufonite*, laquelle n'eſt que la dent molaire, de forme hémiſphérique ou oblongue, ſoit de la dorade, ſoit du grondeur. D'autrefois ils appellent ainſi les taches cerclées d'une ſorte d'agate, connue ſous le

nom d'*onix*, que l'on taille de façon à repréſenter un œil. *Voyez les mots* CRAPAUDINE & ONIX.

ŒILLET, *caryophyllus major hortenſis*. C'eſt une plante que l'on éleve dans les jardins, à cauſe de la beauté de ſes fleurs, de leur douce odeur, & de ſa taille légere. Sa racine eſt ſimple & fibreuſe; ſes tiges ſont nombreuſes, liſſes, cylindriques, haute d'une coudée, genouillées, noueuſes & branchues: ſes feuilles naiſſent de chaque nœud deux à deux; elles ſont longues, étroites, dures, épaiſses & verdâtres. Les fleurs naiſsent aux ſommets des tiges; elles ſont à pluſieurs feuilles diſpoſées en rond, légérement dentelées, ſouvent de différentes couleurs, & d'une odeur douce de clou de girofle. Le calice eſt d'une ſeule piece en tube découpé à ſon extrémité en cinq dents, & garni à ſa baſe de deux paires d'écailles; ce qui fait, dit M. *Deleuze*, le principal caractere de ce genre. Le piſtil des fleurs devient dans la ſuite un fruit arrondi, rempli de ſemences applaties, comme feuillées & noires.

Qualités des Œillets.

Il y a un grand nombre de ces fleurs qui forment un genre de plante. M. *de Tournefort* en diſtingue quatre-vingt-neuf eſpeces qui différent par la grandeur, la couleur & le nombre des pétales. Toutes ces variétés viennent de la différente culture, & font regarder l'œillet comme la premiere des fleurs. Les noms que les Fleuriſtes donnent aux œillets; ſont nombreux, & dépendent de la fantaiſie des Amateurs, qui les appellent, par exemple, le *Duc de Candale*, le *Grand-Céſar*, le *Grand-Cyrus*, la *Beauté triomphante*: ce dernier eſt un œillet d'un rouge de ſang ſur un blanc de lait, &c. Les œillets qu'on diſtingue communément ſont les *violets*, les *rouges*, les *incarnats*, les couleurs de *roſe*, les *piquetés* & les *œillets tricolors*. L'œillet de la Chine eſt décrit par *Tournefort* dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, ann. 1701*, Ca-

ryophyllus Sinenſis, ſupinus, leucoii folio, flore vario aut pleno. Les œillets les plus eſtimés aujourd'hui par les Fleuriſtes, ſont, dit M. *Bourgeois*, les œillets jaunes piquetés de cramoiſi ; mais ſur-tout les *œillets d'un jaune citron* de trois pouces de large, ſans mouchetures, & qui ne crevent point. Ces œillets n'étoient point connus dans la Suiſse il y a vingt ans, ils y ſont venus d'Hollande ; ce ſont des œillets de graine que le hazard a produit. On a encore une nouvelle eſpece d'œillet, qu'on appelle *œillets de plume*, parce qu'ils reſſemblent parfaitement à ces œillets artificiels qu'on fait de plumes d'oiſeaux à Veniſe : le cœur de cette fleur eſt d'un cramoiſi foncé, & les feuilles du tour ſont d'un blanc de neige : on les eſtime ſur-tout parce qu'ils fleuriſsent un mois avant les autres eſpeces ; mais ils ſont fort délicats & périſsent ſouvent en hiver par l'humidité & la gelée. *Bradley* & *Miller* ont trouvé qu'on pouvoit aſsez commodément diviſer le genre des œillets en cinq ordres, qu'ils diſtinguent par les noms d'*œillets piquetés*, de *dames-peintes*, de *bizarres*, d'*étincelans* & de *flambés*. Les piquetés ont le fond blanc & ſont tachetés de rouge ; les dames-peintes ont les pétales blancs en deſsous & tachetés de rouge en deſsus. Les bizarres ſont rayés & diverſifiés de quatre couleurs. Les étincelans ne ſont que de deux couleurs, mais toujours par raies. Enfin les flambés ont un fond rouge, toujours rayé de noir ou de brun très-foncé : aujourd'hui nos Auteurs y ajouteroient les *œillets jaunes* & les *œillets de plume*.

Un œillet pour être parfait doit avoir les panaches bien oppoſés à la couleur dominante, & nullement confondus avec elle. Ces panaches doivent s'étendre ſans interruption, depuis la racine des feuilles juſqu'à leur extrémité. Les gros panaches, par quart ou par moitié, ſont plus beaux que les petits. Un bel œillet doit avoir trois pouces de large & neuf ou dix de tour : ceux qui en ont quatorze ſont trop ſujets à crever. L'œillet doit ſe terminer en formant une houpe ronde ; il ne

doit pas avoir une trop grande quantité de mouchetures, ni de dentelles, qui le brouillent & le hériſsent, & les feuilles ne doivent point s'alonger en pointe.

Culture des Œillets.

On les peut élever de graines, de marcottes & d'œilletons : mais on les multiplie plus ſouvent par les marcottes que l'on ſépare des pieds, que par la graine : car les fleurs qui viennent ſur les pieds élevés de graine, deviennent ſauvages, & donnent des fleurs communément plus petites, variées, mais toujours moins odorantes & ſimples, quoique la ſemence ait été tirée d'œillets à fleur double.

La terre qu'on donne aux œillets, doit être réglée ſur l'eſpece dont ils ſont : les *violets*, les *pourpres*, les *rouges*, les *piquetés*, demandent une terre compoſée d'un tiers de ſable noir, qui ſe trouve ſur le bord des eaux ; l'autre tiers, moitié de terreau de cheval & moitié de terreau de vache, bien pourris, & un tiers de terre douce & moëlleuſe, le tout mêlé, paſsé à la claie & au crible quand on veut les emporter ; les *incarnats* veulent une terre compoſée moitié de terreau bien pourri, moitié de ſable noir ou de terre taupiniere. La marcotte des œillets dure depuis le 20 Juillet juſqu'au mois d'Août : elle ſe fait au milieu du nœud, près de la racine. Dans l'hiver il faut les garantir du froid, au moyen des paillaſſons ou de la ſerre ; arroſer au beſoin, & les éloigner des murailles, afin que l'air circule autour d'eux également. Il faut encore ménager les feuilles, ſoutenir les tiges avec des baguettes, & les y attacher avec des fils ; ôter les nœuds du dard & du pied, afin que le maître bouton réuſſiſſe ; faire la guerre aux poux verts, aux pucerons, aux chenilles, & particuliéremeut aux perce-oreilles, qui ruinent cette fleur. Les ſoins de la culture relevent beaucoup la beauté & les graces que les œillets ont reçu de la nature. On récolte la graine à la fin de Septembre, &

on la ſeme à la fin de Mars. On peut conſulter *Bradley* & *Miller* ſur la culture des œillets.

Propriétés des Œillets.

L'odeur des œillets eſt ſubtile, pénétrante & d'une odeur de girofle très-agréable : on les recommande, ſur-tout ceux dont la couleur eſt d'un beau rouge pourpré, dans toutes les maladies de la tête & du cœur, mais ſur-tout dans les maladies malignes & peſtilentielles. Quelques-uns vantent le ſuc de cette plante entiere comme propre à réſiſter au venin. On prépare dans les boutiques un ſirop, *ſirupus de tunica*, une conſerve, un vinaigre, une poudre & une eau diſtillée d'œillets : l'eau excite les ſueurs; le vinaigre d'œillets rouges a une ſaveur & une odeur agréables. Dans les temps de peſte, on en imbibe des linges qu'on flaire, & dont on frotte les tempes : on en prend auſſi deux cuillerées le matin. La conſerve & le ſirop d'œillet ſont eſtimés en Médecine comme de grands cordiaux : on fait auſſi un ratafiat d'œillet domeſtique très-agréable avec l'eau-de-vie, le ſucre & un peu de cannelle.

ŒILLET-DE-DIEU ou PASSE-FLEUR, *lychnis*. Plante dont on diſtingue deux eſpeces principales ; l'une cultivée & l'autre ſauvage.

1°. La PASSE-FLEUR CULTIVÉE, *lychnis vulgaris*. On cultive cette plante dans les jardins : ſa racine eſt fibreuſe, & pouſſe des tiges hautes d'un pied & demi, droites, rameuſes & cotonnées : ſes feuilles ſont longues de trois ou quatre doigts, larges d'un doigt, pointues, lanugineuſes & molles : ſes fleurs ſont compoſées de cinq feuilles diſpoſées en œillet, garnies vers leur centre de deux ou trois pointes qui, jointes à celles des autres feuilles, forment une couronne au milieu de cette fleur : ſa couleur eſt variée quelquefois d'un rouge enflammé, d'autres fois d'un rouge clair ou incarnat, ou blanche. A cette fleur paſſée ſuccede

un fruit de figure conique qui s'ouvre par la pointe, & prend ſouvent la figure d'un pot : il contient deux ſemences arrondies.

2°. La PASSE FLEUR SAUVAGE, *lychnis ſylveſtris, alba ſimplex.* Lémery dit que ſa racine eſt longue de trois pieds, groſſe quelquefois comme le poignet, blanche, fendue ; & plongée profondément en terre, d'un goût âcre & amer. Les autres parties de la plante reſſemblent aſſez à celles de l'eſpece précédente : elle croît dans les champs proche des haies.

Le ſuc de ces plantes aſpiré par les narines excite l'éternument : leurs ſemences priſes au poids de deux ſcrupules dans du vin, conviennent pour la piqûre du ſcorpion. La graine de *lychnis*, ſuivant *Dioſcoride*, étoit autrefois en uſage contre les morſures venimeuſes des ſerpens ; aujourd'hui on ne la voit gueres recherchée que par les moineaux, & ſur-tout par les chardonnerets.

ŒILLET FRANGÉ ou la MIGNARDISE, *dioſanthos*, eſt une eſpece d'œillet ſauvage ſimple, dont les fleurs ſont petites & découpées comme la barbe d'une plume, de couleur blanche ou incarnate ; & comme elle repréſente par la fineſſe de ſes découpures les franges ou effilures du linge qu'on porte dans le deuil, on l'a nommée effilée : ſes fleurs ſont propres à réſiſter au venin.

ŒILLET-D'INDE, *tagetes.* Plante de genre & de claſſe entiérement différens de l'œillet, & dont on diſtingue deux eſpeces principales.

1°. Le GRAND ŒILLET D'INDE, *caryophyllus Indicus major.* Sa racine eſt fort fibreuſe ; elle pouſſe une tige haute d'environ trois pieds, groſſe comme le pouce, nouée, rameuſe, pleine de moëlle : ſes feuilles reſſemblent à celles de la tanaiſie ; leurs bords ſont tiquetés de points tranſparens qui ſont des glandes véſiculaires : ſes fleurs naiſſent ſeules aux ſommets, belles, garnies, radiées, rondes & quelquefois groſſes comme le poing : elles ſont, dit M. *Deleuze*, compoſées d'un diſque de fleurons & d'un petit nombre de demi-fleurons por-

tés ſur un placenta ras, & ſoutenus par un calice d'une ſeule piece en godet à cinq pointes. A ces fleurs ſuccedent des ſemences rondes, couronnées de pointes inégales & noirâtres.

2°. Le PETIT ŒILLET D'INDE, *caryophyllus Indicus minor*. Sa racine eſt courte & fibrée; elle jette des tiges hautes d'un pied, moëlleuſes : elle reſſemble pour le reſte à l'eſpece précédente.

On cultive les œillets d'Inde dans les jardins, à cauſe de la beauté de leur fleur. On diſtingue pluſieurs variétés du grand œillet d'Inde ; il y en a dont les fleurs ſont d'un jaune pâle ou de ſoufre, d'autres de couleur orangée : il y en a même à fleurs blanches ; toutes ces variétés ſont ou ſimples ou doubles, & elles ont une odeur peu agréable; elles commencent à s'épanouir vers le mois de Juillet, & durent juſqu'aux gelées. Le grand œillet d'Inde vient originairement du Mexique : nous l'avons naturaliſé dans ce Royaume. Dès le mois de Mai le petit œillet d'Inde commence à donner des fleurs jaunes veloutées, mêlées de roux & de couleur ſafrannée; ces fleurs durent pendant tout l'été, & leur odeur n'eſt pas plus agréable que celle du grand œillet d'Inde.

Les Fleuriſtes cultivent depuis peu une nouvelle eſpece d'œillet d'Inde dont l'odeur eſt agréable.

L'œillet d'Inde ſe multiplie de graine; on la ſeme ſur une couche tempérée, & on la tranſplante quand elle a acquis un peu de force, elle ſe plaît dans preſque tous les terrains ; quand on veut la conſerver pour l'hiver, il faut l'abriter de la gelée. Les Auteurs ſont peu d'accord ſur les vertus médicinales de cette eſpece d'œillet. *Hermandez*, dans ſon Hiſtoire des Plantes du Mexique, dit que le ſuc ou la décoction des feuilles provoque l'urine, la ſemence, les menſtrues & les ſueurs. *Dodonée* au contraire prétend que l'œillet d'Inde eſt un poiſon : il en cite pluſieurs exemples. En attendant que cette conteſtation ſoit décidée, il vaut mieux ne point mâcher ni avaler les feuilles de cette plante

qui, employée extérieurement, eſt bonne pour déterger & pour réſoudre.

ŒILLET DE MER. Eſpece d'*aſtroïte* ou de production à polypier. Ce corps marin & organiſé eſt creuſé par des ſillons ondoyans ou feuilletés, & a en général la figure d'un œillet qui ſeroit comprimé & épanoui. *Voyez* MADRÉPORE.

ŒILLETON. *Voyez à l'article* PLANTE. Quand on détache avec la main les œilletons de l'œillet & de l'oreille d'ours, & qu'on les replante dans les pots, cela s'appelle *œilletonner*.

ŒNANTHE ou FILIPENDULE AQUATIQUE ou PERSIL DE MARAIS, *œnanthe*, plante dont on diſtingue deux eſpeces principales qu'il faut bien ſe garder de confondre enſemble.

1°. L'ŒNANTHE A FEUILLE D'ACHE, *œnanthe apii folio*. Ses racines ſont des eſpeces de navets noirs en dehors, blancs en dedans, ſuſpendus par des fibres longues, s'étendant plus en large qu'elles ne pénetrent avant dans la terre : elles ont un goût de panais. Ses feuilles ſont d'abord larges, répandues à terre, & ſemblables à celles du perſil ; enſuite elles prennent la forme de celles de la queue de pourceau. Il s'éleve d'entre-elles pluſieurs tiges hautes de deux pieds, rameuſes, cannelées : ſes fleurs qui paroiſſent pendant l'été, ſont diſpoſées en ombelles, compoſées chacune de cinq feuilles rangées en fleur de lys, de couleur blanche tirant ſur le purpurin. Elles ſont ſuccédées par des ſemences jointes deux à deux, oblongues & cannelées. M. *Deleuze* obſerve que les fleurs de la circonférence de l'ombelle ſont ſtériles : chaque graine eſt à cinq angles, couronnée d'un petit calice à cinq pointes, & du piſtil. Les ombelles particulieres ſont garnies à leur baſe d'une fraiſe de feuilles. Cette plante croît aux lieux marécageux : on la cultive auſſi dans les jardins des Curieux. Sa racine qui reſſemble un peu à celle de la filipendule, eſt

apéritive, diſſipe les vents & appaiſe les douleurs des hémorroïdes.

2°. L'ŒNANTHE A FEUILLE DE CERFEUIL, *ænanthe chærophylli foliis aut cicutæ facie, ſucco viroſo, croceo.* Cette plante qui ne croît gueres que dans les pays froids & ſeptentrionaux, le long des ruiſſeaux en Angleterre, en Irlande & en Hollande, a beaucoup de rapport & de reſſemblance avec la ciguë, même pour les propriétés. Ses racines ſont des navets, comme celles de l'aſphodele, blancs, attachés immédiatement à leur tête, ſans aucunes fibres, remplis du même ſuc que la plante. Il ſort de la racine pluſieurs tiges hautes d'environ trois pieds, éparſes, rondes, rameuſes, portant des feuilles aſſez ſemblables à celles du cerfeuil, vertes brunâtres, d'un goût âcre & dégoûtant, remplies d'abord d'un ſuc laiteux, mais qui jaunit enſuite & devient virulent, puant, venimeux & ulcérant. Ses fleurs ſont diſpoſées en ombelles comme celles de la ciguë, compoſées de pluſieurs feuilles rangées en roſe ou en fleur de lys: elles ſont ſuccédées par de petits fruits, compoſées de deux ſemences oblongues & cannelées.

Cette eſpece d'œnanthe, appellée dans le pays de Galles *racine à cinq doigts*, & dans la Province de Cumberland, *langue morte*, eſt un poiſon corroſif, dangereux. Il cauſe dans le ventricule une ardeur très-douloureuſe; il trouble la vue & l'eſprit, reſſerre les mâchoires, excite des hoquets & des efforts inutiles de vomir, des hémorragies par les oreilles, une tenſion conſidérable vers la region de l'eſtomac, & il en cautériſe la tunique nerveuſe. Les antidotes ou remedes à ce poiſon conſiſtent à boire beaucoup d'huile, de graiſſe ou de beurre fondu, de lait, & d'autres liqueurs onctueuſes qui puiſſent adoucir le ſuc rongeant de cette plante, & l'évacuer par haut & par bas. La ſaignée eſt encore utile en pareil cas. Dix-ſept priſonniers François dans la guerre de 1744 eurent la liberté de ſe promener à Pembroke & aux environs;

ayant rencontré une grande quantité de cette plante forte, qu'ils prirent pour du céleri ſauvage, la cueillirent avec les racines, la laverent & en mangerent ſur le champ & en petite quantité la racine avec du pain & du beurre ; deux en moururent, & les autres éprouverent une partie des ſymptômes annoncés ci-deſſus. M. *Haller* dit que c'eſt de l'œnanthe dont parle *Stalpaart wan der Wiel*, & que M. *Méad* a pris pour de la ciguë aquatique de *Wepfer*. C'eſt la même plante encore qui a été funeſte à quelques ſoldats François en Corſe, & qui pourroit bien être l'*herbe ſardoa* des Anciens.

Des Naturaliſtes ont auſſi donné le nom d'*œnanthe* à pluſieurs oiſeaux, tels que le *cul-blanc*, le *traquet*, &c. *Voyez ces mots.*

ŒSIPE ou SUINT. *Voyez au mot* LAINE.

ŒSTRE, *œſtrus*. Genre d'inſecte diptere, c'eſt-à-dire à deux ailes, dont les antennes ſétacées, courtes & fort petites, naiſſent d'une groſſe baſe qui repréſente un bouton rond. Au lieu de bouche ce petit animal a trois points enfoncés qui lui ſervent probablement de ſuçoirs pour tirer quelque peu de nourriture liquide. Peut-être que l'œſtre devenu inſecte parfait, n'a plus beſoin de nourriture ; cette propriété lui ſeroit commune avec pluſieurs autres inſectes.

Les larves de l'œſtre reſſemblent à des eſpeces de vers courts. On remarque à leur partie poſtérieure deux grands ſtigmates. Ces larves varient de figure ſuivant les différens endroits où elles vivent ; on les rencontre tantôt dans le fondement des chevaux, tantôt dans les cavités du nez des bœufs & des moutons, quelquefois ſous la peau des bœufs. *Voyez à l'article* VERS DES TUMEURS DES BÊTES A CORNES, *& à l'article* TAON. A l'égard de l'œſtre aquatique ; *Voyez* MOUCHE A CORSELET ARMÉ. *Voyez auſſi* MOUCHES DES INTESTINS DES CHEVAUX, MOUCHE DE LA GORGE DU CERF, MOUCHE DU NEZ DES MOUTONS.

ŒUF,

ŒUF, *ovum*. Ce nom ſe donne à la ſubſtance que pondent les femelles des oiſeaux, des poiſſons, des lézards, de la plupart des ſerpens & des inſectes ; l'on dit ordinairement œuf de poule, œuf de tortue, œuf de carpe, œuf de fourmi, œuf de ſerpent, œuf de crocodile, &c. Tous les animaux ovipares produiſent une ſubſtance ſemblable ; mais les uns couvent leurs œufs fécondés dans le ſein de la mere, & les font éclore par la chaleur de l'incubation ; tels ſont les oiſeaux : d'autres les dépoſent au fond des eaux pour être enſuite vivifiés par les mâles & perfectionnés dans ce même élément ; tels ſont les poiſſons proprement dits : d'autres enfin mettent bas leurs œufs, fécondés dans le ſein de la mere, dans un lieu, où quand ils viennent à éclore par la chaleur de l'atmoſphere, ils trouvent à ſe nourrir : tels ſont la plupart des inſectes qui naiſſent reptiles, & finiſſent par être volatiles ; tels ſont encore les lézards, les tortues & la plupart des ſerpens. On appelle ovaire, la partie de la femelle dans laquelle l'œuf ſe forme. Tous les animaux ovipares peuvent pondre, ou frayer & couver (un œuf proprement dit eſt ce total de quoi l'animal ſe forme) ; mais ces œufs ne produiront rien s'ils ne ſont fécondés par l'approche plus ou moins immédiate du mâle. C'eſt ainſi que la poulette met bas communément des œufs ſtériles ; ſouvent des poulettes en font de petits qui n'ont point de jaune, & que le vulgaire ſuperſtitieux ou ignorant amateur du merveilleux & par préjugé d'éducation, attribue fauſſement au coq. Ces œufs ſe nomment *œufs blancs* ; étant couvés ils ne produiſent rien. *Voyez à l'article* Coq *l'extrait d'un Mémoire de M. de la Peyronie imprimé dans l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences, année 1710, ſous le Titre d'Obſervations ſur les œufs de poule ſans jaune, que l'on appelle vulgairement œufs de coq.*

Il y a des poules qui pondent quelquefois des œufs ſans écaille ou coque ; cela leur vient probablement, ou d'une maladie, ou par une grande fécondité, ou

d'être trop graſſes ; il en eſt peut être de même pour les gros œufs qui ont deux blancs & deux jaunes, *ova gemellifica*. On a cependant obſervé qu'ils ſont ordinairement le fruit des poules jeunes, vigoureuſes & laſcives. Les jaunes ſont toujours nus dans l'ovaire & dans les trompes, le blanc & la coque ne ſe forment jamais que dans la matrice ; de pareils œufs jumeaux & formés ſont diſtincts & ſéparés dans l'ovaire, & dans le conduit des œufs ; mais parvenus à l'utérus, ils commencent par jaunir & ſont enſuite enveloppés par le blanc & par la même coque. En pourroit-on dire autant de ces œufs qui contiennent un autre œuf, *ovum in ovo*, ayant également ſa coque ? On nomme les œufs ſans coque ou ſimplement recouverts d'une membrane, *œufs hardés* (on tenteroit inutilement de faire couver un tel œuf) & *œuf nain*, *ovum centeninum*, le petit & dernier œuf que la poule pond de la ſaiſon. Il eſt auſſi ſans jaune. M. *Wolff* a montré aux Membres de l'Académie des Sciences de Pétersbourg un œuf ſimple, contenant dans un ſeul blanc & un ſeul jaune deux embryons développés par ſix jours d'incubation ; ce phénomene mérite une place parmi les faits les plus rares.

Pour compléter l'hiſtoire de l'œuf, *Voyez l'article* INSECTE, *celui de* POISSON *& celui d'*OISEAU. On verra dans ce dernier ce que contient l'œuf, & la maniere dont le petit s'y forme & en ſort. Quelques Auteurs, & même le plus grand nombre des Modernes, penſent que tous les animaux & les hommes même ſont produits *ab ovo*. Ce que les Anciens appelloient *teſticules* chez les femmes, porte aujourd'hui le nom d'*ovaire*. On trouve les ovaires dans les filles, & divers Auteurs citent des femmes accouchées d'une quantité d'œufs plus ou moins conſidérable ; chacun de ces œufs eſt ordinairement de la groſſeur d'un pois, il eſt fécondé, organiſé & animé lorſqu'il eſt encore dans la femme. *Voyez l'article* HOMME.

Nous invitons inſtamment nos Lecteurs à conſulter

les *Conſidérations ſur les corps organiſés* & la *Contemplation de la Nature*, ils y trouveront l'eſquiſſe la plus ſublime, la plus profonde ſur la maniere dont on peut concevoir la nutrition & l'accroiſſement des germes avant la fécondation dans l'hypotheſe de l'emboîtement. Ces ouvrages ſavans & immortels du célebre M. *Bonnet* de Geneve, ſont aujourd'hui dans les mains de tout le monde, & exigent des plus ſavans Phyſiciens, Naturaliſtes, Philoſophes, &c. la plus grande attention & les méditations les plus profondes : je ne peux trop le dire, ces ouvrages font honneur au génie de M. *Bonnet* : s'ils effrayent l'imagination, ils élevent l'ame, étendent la penſée, offrent & crayonnent à l'entendement des vues vaſtes & des hautes idées de la puiſſance & de l'intelligence de l'Auteur qui a préſidé à la conſtruction des êtres organiſés : en un mot ces ouvrages ne ſont point ſuſceptibles d'extrait. Parmi les poiſſons, il y en a dont les œufs ſont venimeux, ou du moins qui purgent violemment : tels ſont ceux du brochet, du barbeau, &c. Chez les oiſeaux les œufs des premieres pontes ſont moins gros que ceux de la ſeconde & de la troiſieme.

On appelle *œufs frais*, ceux qui ſont récemmment pondus, & même tous ceux qui n'ont point encore perdu cette partie qu'on nomme le *lait* & qu'on trouve d'abord en les ouvrant, quand ils ne ſont point trop cuits. Non-ſeulement c'eſt une choſe curieuſe de conſerver frais par leurs qualités des œufs qui ſont vieux par le temps ; mais il y a un avantage réel à ſe procurer toujours en bon état un aliment qui devient ſouvent équivoque quand il eſt gardé. Dans les voyages de mer, & dans les ſaiſons où les poules ne pondent que très-rarement, c'eſt une véritable reſſource qu'une proviſion d'œufs qui ſont auſſi bons que s'ils étoient nouvellement pondus. On ſait que l'œuf expoſé à l'air s'y corrompt par le laps du temps. Sous la machine pneumatique il ſe conſerve ſans ſe gâter. D'après ces principes connus, feu M. *de Réaumur* nous a offert un moyen

fort ſimple, facile & très-sûr : il a conſeillé de boucher les pores de la coquille de l'œuf avec un enduit indiſſoluble à l'eau, tel que deux ou trois couches de vernis le plus commun, ou une légere couverture de graiſſe de mouton, ou d'huile, ou de cire liquéfiée. On a l'expérience qu'un œuf ainſi préparé & gardé ſix mois, fait encore le lait, & n'a pas le moindre mauvais goût. Cependant quand on veut les conſerver plus ſurement & plus long-temps, il faut choiſir des œufs qui n'ayent point été fécondés, autrement le germe étouffé ſous le vernis ne manquera pas d'en corrompre une partie. Ces œufs vernis n'ont pas ſeulement l'avantage de ſe conſerver bons, pour être mangés comme frais ; ils ont encore celui de pouvoir être couvés en toute ſureté, pourvu qu'on n'attende pas au-delà de ſix ſemaines ; en pareil cas l'on ôte le vernis qui eſt ſur la coque de l'œuf fécondé : ceci nous offre encore un moyen d'élever des oiſeaux étrangers qu'on ne peut tranſporter vivans qu'avec beaucoup d'embarras, & qui pour l'ordinaire ne s'accouplent point hors de leur pays. Ces différentes manieres d'interdire la tranſpiration & l'accès de l'air extérieur dans les œufs & dans tous les corps que l'on veut préſerver de corruption ou d'altération, expliquent en même-temps la cauſe qui auroit fait conſerver pendant trois cents ans trois œufs dans un mur d'Egliſe dans le Milanez, & qu'on a trouvés après ce temps très-bons. En effet, un de ces œufs ouvert à l'inſtant n'avoit rien perdu de ſa fraîcheur, odeur & ſaveur. Les deux autres ouverts huit jours après, commençoient à ſe gâter. Les Payſans ſe contentent de conſerver leurs œufs dans de la ſciure de bois, du ſon, de la cendre bien preſſée dans un tonneau. Ils ſavent auſſi que tout œuf vieux offre une cavité intérieure quand il eſt cuit, & que ce vide eſt la meſure de la quantité du liquide qui a tranſpiré au travers de la coque ; ainſi un œuf frais doit être plein, ce qu'on reconnoît en le plaçant entre une lumiere & l'œil. Un œuf cuit pour être ſalutaire, doit être ni glai-

reux, ni dur, mais d'une ſubſtance molle & humide, comme le dit par ce vers, l'École de Salerne :

Si ſumas ovum, molle ſit atque novum.

M *Bourgeois* rapporte un fait ſingulier par rapport à la conſervation des œufs de poule, & dont il eſt difficile de donner une raiſon phyſique ſatisfaiſante : c'eſt que les œufs pondus pendant le courant du mois d'Août, ſe conſervent beaucoup mieux & ne ſe corrompent pas comme ceux pondus dans les autres mois de l'année : cependant de tous les mois c'eſt celui d'Août où les ſubſtances animales & même les végétales tendent plutôt & plus facilement à la corruption. Les Payſannes de la Suiſſe conſervent preſque tous leurs œufs du mois d'Août, pour les vendre pendant l'hiver dans les foires & les marchés ; parce qu'ils ſont beaucoup plus rares & plus chers. Quoique ces œufs ne ſoient pas auſſi bons que les œufs frais, il eſt cependant rare qu'on en trouve de corrompus, & qu'on ne puiſſe employer aux uſages de la cuiſine.

Entre les animaux ovipares, il y en a qui, au ſortir de l'œuf, ſe trouvent ſous leur forme parfaite : ils ne la quitteront plus tant qu'ils vivront : tels ſont la plupart des poiſſons & des amphibies cuiraſſés, les limaçons qui ſortent de l'œuf avec une petite maiſon ſur le dos, les araignées qui changent de peau, ainſi que les cruſtacées & les amphibies ; d'autres paſſent par différens états, tels que les inſectes qui ſe métamorphoſent ; la grenouille qui a d'abord une queue ſans pied, & enſuite des pieds ſans queue. Les oiſeaux ſortent de l'œuf avec une ſorte de duvet, mais bientôt ils acquierent des plumes qui les garantiſſent du froid, de l'humidité, & leur ſervent à voler. Conſultez le *Nouvel Art de faire éclore en toutes ſaiſons des œufs d'oiſeaux domeſtiques* à la ſuite de l'article Coq.

Les œufs different entr'eux par le volume, par la dureté de la coque & la marbrure de cette enveloppe, dont le fond de la couleur eſt ou blanc, ou d'un bleu

verdâtre, les taches ſont ou noirâtres ou rouſsâtres : ils different auſſi par la forme & par le goût de leur ſubſtance intérieure. Les œufs de ſerpent ſont ronds, ceux d'autruche ſont oblongs, également gros ou pyramidaux par les extrémités : ceux de poule ont un bout plus conique que l'autre ; enfin il y en a de longs & ronds comme un cylindre. Certains œufs d'inſectes ſont aigretés, ou bien ornés d'une eſpece de couronne de poils. Ceux des poiſſons ſe couvrent d'une eſpece de blanc, *albumen*, pour les garantir de l'eau lorſqu'ils ſont hors du corps de la mere.

ŒUF COQUILLE. On donne ce nom à un teſtacée du genre des porcelaines : ceux qui ſont épais ont la lévre extérieure renflée & dentée, & le dedans orangé. Ceux qui ſont minces & fragiles, ſont *papyracés*.

ŒUF MARIN. Nom donné par quelques-uns à une eſpece particuliere d'ourſin, *briſſus*. Voyez à l'article OURSIN.

ŒUF DE SERPENT ou ŒUF DES DRUIDES. La ſuperſtition de ces Prêtres Gaulois les portoit à dire que les œufs de ſerpent étoient formés de la propre bave de ces animaux. *Voyez à l'article* SERPENT. *Boëce de Boot* a donné le nom d'*œuf de ſerpent*, ou d'*œuf de mer* à des *échinites* ou ourſins pétrifiés. *Voyez* OURSIN.

ŒUFS DE MER, *carnumi*. Voyez MICROSCOME.

ŒUFS DE PIERRE ou PIERRE OVAIRE. Nom que l'on donne à un pierre compoſée de petits grains gros comme des têtes d'épingles. *Voyez* CENCHRITES, MÉCONITES & PISOLITES, *& ſur tout le mot* OOLITHES.

Il y a des Auteurs qui ont auſſi donné le nom d'*œufs de pierre* à un ourſin foſſile. *Voyez* ÉCHINITES.

ŒUFS DE VACHE & DE CHAMOIS. *Voyez* ÉGAGROPILE.

OFFE, eſt une eſpece de jonc qu'on apporte d'Alicante en Eſpagne, & qu'on emploie beaucoup dans

nos provinces méridionales, ſur-tout à faire des filets pour la pêche. *Voyez à l'article* JONC.

OIE. *Voyez* OYE.

OIGNON ou OGNON, *cepa*, eſt une plante potagere, bulbifere, & généralement connue : ſon nom eſt commun à la plante & au fruit ; ſa racine eſt bulbeuſe, de différentes couleurs & figures, ſuivant l'eſpece. L'oignon eſt rempli d'un ſuc ſubtil & très-âcre, qui pique les yeux & les fait pleurer ; ſes feuilles ſont fiſtuleuſes : cette plante ne fleurit qu'à la ſeconde année ; elle porte à ſon ſommet une tête de la groſſeur du poing, compoſée de fleurs en lys : à ces fleurs ſuccedent des fruits arrondis, partagés en trois loges qui contiennent la graine.

Outre les treize eſpeces d'oignons que compte M. *de Tournefort*, il s'y trouve encore d'autres variétés en couleur, en groſſeur, en forme, que produit l'art de la culture. L'eſpece la plus commune dans nos jardins eſt l'oignon blanc ou rouge, *cepa vulgaris, floribus & tunicis candidis vel purpuraſcentibus.* L'oignon blanc d'Eſpagne eſt l'*oignon doux* par excellence, *cepa Africana maxima bulbâ lignariâ dulci.* L'oignon de Strasbourg eſt plus amer & ſe conſerve plus longtemps : mais aucun oignon d'Europe n'approche de la douceur, du goût agréable & du parfum léger des oignons d'Égypte.

Tout le monde ſait les uſages des oignons ; les blancs ſont plus doux & plus eſtimés que les rouges. Leurs vertus pour la ſanté ſont très-remarquables : ils ſont pectoraux & apéritifs, & ſouverains dans pluſieurs maladies. Dans la derniere peſte de Marſeille, on s'en eſt ſervi avec le plus grand ſuccès pour guérir les peſtiférés : on donnoit au malade le ſuc exprimé d'un oignon dont on avoit ôté le cœur, à la place duquel on ſubſtituoit un peu de thériaque, & qu'on faiſoit cuire enſuite au four : le malade qui l'avoit mangé, ſuoit abondamment & étoit guéri ; on appliquoit auſſi ſur le bubon un ſemblable oignon. (M. *Bourgeois* craint

qu'un tel remede n'augmente la fonte, la diſſolution & la putréfaction des humeurs qu'on doit, dit-il, plutôt chercher à prévenir. C'eſt dans cette vue que les bons Praticiens modernes ſe ſervent preſque uniquement des acides minéraux & végétaux, & du quinquina dans les fiévres malignes & peſtilentielles). On prétend qu'un oignon pelé, aſſaiſonné de miel & de ſel, eſt un ſouverain remede pour la morſure des chiens enragés : ſon jus exprimé, dont on imbibe un peu de coton, mis dans les oreilles, en arrête les bruiſſemens ou tintemens. L'oignon cru ou cuit ſous la cendre, & même dans les alimens, eſt ſelon M. *Bourgeois*, un excellent remede contre l'hydropiſie : il ouvre les obſtructions, il rétablit la circulation de la lymphe arrêtée dans le tiſſu cellulaire, & procure une copieuſe évacuation par les urines. Il produit preſque le même effet que l'oignon de ſcille, qui eſt ſi utile dans cette maladie.

La Ciboule, *cepa fiſſilis*, a à-peu-près les mêmes qualités & propriétés que l'*échalote*, voyez ce mot : elle en differe par la grandeur, mais elle lui reſſemble par la fleur : on peut ſubſtituer l'un au défaut de l'autre : ils demandent tous les deux la même culture. On coupe les feuilles de la ciboule menu & on les mêle crues dans la ſalade & dans les viandes ſalées pour leur donner du haut goût : mais ces feuilles ſe digerent difficilement ; elles rendent l'haleine mauvaiſe & produiſent des rapports déſagréables.

Les oignons ne viennent que de graine ; ils aiment une terre bien ameublie, mais plutôt maigre que graſſe, & même un peu ſablonneuſe : ſi on les plante dans une terre bien fumée & humide, ils pouſſent, dit M. *Bourgeois*, beaucoup en feuilles, & la racine ou la bulbe reſte petite. Selon cet Obſervateur, pour avoir de beaux & gros oignons, il ne faut point mettre de fumier dans la couche où on les plante, mais il faut la couvrir avec de la fiente de poulailler. Lorſqu'ils ſont devenus grands & qu'ils ne profitent plus,

on en foule les montans avec le pied, afin qu'ils deviennent plus beaux. Voyez le *Journal Economique*, *Janvier 1758*.

Les Fleuriſtes donnent le nom de *caïeux* (*ſoboles*) à de petits oignons de fleurs, qui naiſſent autour des gros, & qui ſe conſervent long-temps hors de terre pour y être repiqués quand on veut; ils ſe fortifient quand ils reſtent trois ans de ſuite en terre, & ils portent dans l'année qu'on les replante. Lorſque l'on tire les oignons tous les ans, les *caïeux* ne ſont point aſſez forts; il faut les mettre dans une planche en pépiniere, dont on leve de temps en temps des oignons qui ſont en état de fleurir. Les *caïeux* dans les anemones changent de nom, ils s'appellent *pattes*: dans les renoncules ce ſont des *griffes*. Les *caïeux* conſervent ſeuls les plus belles eſpeces de fleurs, ſans dégénérer, *Voyez à l'article* FLEURS.

OIGNON MARIN ou DE SCILLE. *Voyez* SCILLE.

OIGNON MUSQUÉ, *muſcari*, eſt une plante que l'on cultive dans les jardins des Fleuriſtes: l'on en diſtingue pluſieurs eſpeces, qui different par la couleur de leurs fleurs, ou par la largeur de leurs feuilles, ou parce qu'elles ſont ſauvages. M. *de Tournefort* a fait une différence de ce genre de plante d'avec la jacinthe, par la fleur, qui dans le muſcari eſt un grelot, c'eſt-à-dire, une cloche rétrécie par l'ouverture, au lieu que celle de la jacinthe eſt fort évaſée. La racine de l'oignon muſqué eſt une groſſe bulbe, couverte de pluſieurs tuniques, d'un goût amer, garni en deſſous de quelques fibres longues & groſſes; cette racine eſt vomitive: elle pouſſe cinq à ſix feuilles cannelées & couchées à terre; il ſort d'entr'elles une groſſe tige, haute d'un demi-pied, revêtue, dans le milieu de ſa longueur, de fleurs en grelots, crenelées, d'un vert bleuâtre, ou purpurines d'abord, enſuite jaunâtres & aromatiques, comme muſquées: à ſes fleurs ſuccedent des fruits triangulaires, qui renferment, dans trois

loges, des ſemences groſſes comme des orobes, rondes & noires. *Voyez* MOUSSE GRECQUE.

OISEAU, *avis*, eſt un animal bipede, couvert de plumes, qui a des ailes & un bec de ſubſtance de corne, &c. Sa femelle eſt ovipare : ſes plumes ſont renverſées en arriere, & couchées les unes ſur les autres dans un ordre régulier : ſon corps n'eſt ni extrêmement maſſif, ni également épais par-tout, mais bien diſpoſé pour le vol, aigu par devant, groſſiſſant peu-à-peu ; par-là il eſt plus propre à fendre l'air. Tous les oiſeaux viennent d'œufs : leur maniere de vivre, la variété de leurs couleurs ſuivant les ſaiſons, leur chant, leur différentes figures & grandeurs, tout mérite l'attention du Philoſophe, & pique la curioſité de l'homme qui cherche à s'inſtruire. Nous en tracerons quelques eſquiſſes dans le tableau raccourci que nous nous propoſons d'en donner ici d'après les Naturaliſtes qui en ont traité.

Tous ceux qui, depuis *Ariſtote* & *Pline* juſqu'à MM. *Linnæus*, *Klein* & *Briſſon*, ont écrit ſur la nature des oiſeaux, les ont diviſés en *terreſtres* & en *aquatiques*, puis en *oiſeaux domeſtiques*, en *paſſagers*, en *oiſeaux des bois*, *oiſeaux de riviere*, *oiſeaux de nuit*, & en *oiſeaux de proie*. Ils ont marqué, dans les différentes claſſes qu'ils en ont faites, ce qui les diſtingue les uns des autres, ſoit par les plumes, le bec, les ongles, ſoit par la tête, le cou, les ailes, les cuiſſes, les jambes & les pieds.

On peut réduire les oiſeaux à ſix ordres principaux.

1°. Ceux du *genre corbin*, c'eſt-à-dire, qui ont le bec courbé, fort, & les ongles crochus; tels ſont les oiſeaux de proie qui ſont carnivores, c'eſt à dire, qui vivent de rapine ou de chair, qui tiennent leur proie dans une patte, & qui la déchirent & la mangent étant appuyés ſur une jambe, comme les aigles, le faucon, les chat-huants, le duc, le milan, le lanier, le hobereau, le condor, le vautour, l'épervier, le coucou, même les perroquets & les pies-griéches, &c. cepen-

dant ceux-ci vivent plus communément de fruit que de chair. Nous disons que le bec des oiseaux de proie est assez fort pour dépecer les chairs ; les serres ne sont pas moins propres à déchirer & à porter la proie ; leurs cuisses sont très-robustes, ils ont une vue perçante & subtile pour épier de loin. On distingue ces oiseaux en *diurnes* ou *oiseaux de jour*, & en *nocturnes* ou *oiseaux de nuit*. On connoît les oiseaux de rapine, sur-tout les diurnes, par leur tête & leur cou court, par leur bec & leurs ongles crochus, par leur langue large, épaisse & charnue comme celle de l'homme. Les *oiseaux de proie nocturnes*, qui ne volent que la nuit pour butiner, ont la tête grosse & faite à-peu-près comme celle des chats ; tels sont les hiboux cornus ou chant-huants, la fresaie, le faucon de nuit, la chevêche, &c. Les oiseaux de nuit ont les doigts irréguliers, car le dernier n'est pas, à proprement parler, un doigt de devant, il est placé de côté & peut se tourner en arriere ; ces oiseaux l'alongent pour prendre leur proie, c'est ce qui fait que la plupart des oiseaux de nuit semblent avoir deux doigts devant & deux derriere : ces oiseaux ont une membrane calleuse que les Naturalistes nomment *céra*, & qui fait le tour de la base du bec.

Presque tous ces oiseaux vivent solitaires, ne s'attroupent point, multiplient peu, & ne produisent guere que deux petits à la fois ; ils sont très-garnis de plumes, & vivent plus long-temps que les autres especes d'oiseaux : comme les repas de ces oiseaux ne sont pas toujours assurés, la nature leur a donné la faculté de souffrir long-temps la faim. Dans ce genre d'oiseaux, les femelles sont plus grandes que les mâles, d'un plus beau plumage, plus fortes, plus courageuses, & plus féroces, parce qu'elles ont seules soin de leurs petits ; les mâles étant d'un tiers moins grands sont appellés *Tiercelets*, *tercellini*, *quasi tertiarii*. Ces oiseaux sont non-seulement les tyrans des airs, ils chassent aussi dans les plaines. On divise les *oiseaux de rapine diurnes* en grands & en petits : les grands sont les aigles

& les vautours ; leur caractere eſt ſi féroce, ſi indomptable, qu'on ne peut les dreſſer pour la fauconnerie. Les petits oiſeaux de proie diurnes, ſont encore conſidérés comme poltrons, tels que le milan, ou comme courageux & de haut vol, tels que l'autour, l'épervier, le gerfault & l'émerillon ; ceux de bas vol, ſont le faucon, le lanier, le hobereau & le ſacre. Voyez, pour l'hiſtoire & la maniere de dreſſer ces oiſeaux à la chaſſe du vol, *au mot* FAUCON.

Le ſecond ordre comprend les *oiſeaux à bec de pic*, tels que les corbeaux, les cornelles, les pies, les pics, le geai, la huppe, le loriot, l'étourneau, les merles, &c. Quelques-uns de cette famille ont le bec un peu oblong, fort & gros ; on les appelle *demi-oiſeaux de proie*, ou *demi-rapaces*. Ces oiſeaux fréquentent indifféremment les pâtis, les guérets, les taillis, de même que les prairies & les rivages : ils vivent de fourmis, de moucherons, de fruits & de graines.

Le troiſieme ordre contient les *oiſeaux* qui fréquentent les bords des eaux douces, les lieux marécageux, & les rivages de la mer, qui volent autour de cet élément pour y trouver du poiſſon dont ils font leur nourriture, & qui cependant ne nagent pas ; ils ont les pieds fendus (*fiſſipedes*), les jambes & les cuiſſes fort longues (*imantopedes*), un bec long & pointu (*ſcolopaces*) ; ils n'ont point de plumes au deſſous des genoux, afin d'entrer plus facilement dans les eaux bourbeuſes ; tels ſont les hérons, la grue, le flamand, le butor, la cigogne, le courlis, &c. Quelques-uns de cette famille ſont haut-montés ſur leurs jambes & ont le bec court, comme le vanneau, le chevalier, le pluvier, &c. Souvent ces oiſeaux ſe tiennent ſuſpendus en l'air ſur les eaux, & guettent d'en haut ſi par hazard quelque poiſſon remonte vers la ſurface des eaux, & quand ils en apperçoivent, ils ſe plongent ſur le champ avec une rapidité étonnante, & il eſt rare qu'ils manquent leur proie.

Le quatrieme ordre renferme les *oiſeaux aquatiques*

par excellence, c'eſt-à-dire, qui marchent ſur terre & nagent dans l'eau ; tels ſont le pélican, la palette, le cygne, les oies, les eſpeces de canards, le morillon, la macreuſe, le cormoran, &c. en un mot tous les oiſeaux dont les doigts des pieds ſont unis par une toile membraneuſe, ou même qui peuvent nager ſans être abſolument palmés, comme la foulque. Pluſieurs d'entre ces oiſeaux, qui ne ſe nourriſſent que de poiſſon, ont le bec dentelé, crochu à ſon extrémité : ils ſont la plupart *podicipedes*, c'eſt-à-dire, qu'ils marchent en ſe tenant preſque droits ſur leurs pieds comme l'homme ; ils paroiſſent boiter, & ont preſque tous les jambes courtes, les cuiſſes couvertes de plumes à la jointure, les orteils de derriere courts, le croupion moins élevé que les autres oiſeaux, le bec terminé par une appendice qui pend en deſſous.

On comprend dans le cinquieme ordre, les *oiſeaux* qui n'ont point d'habitation fixe, & qui fréquentent rarement les rivages, les prairies, les hautes futaies ; ils vont indifféremment dans les taillis, les guérets, les buiſſons & les haies, où ils ſe nourriſſent d'inſectes, de graines, de baies, &c. tels ſont les pigeons, la tourterelle, les eſpeces de pinçons, l'alouette, le chardonneret, le verdier, le ſerin, l'ortolan, la linotte, la bergeronnete, les bruants, la fauvette, le roitelet, les hirondelles, le tarin ; & tous ces petits oiſeaux, dont le bec eſt aſſez droit, quelquefois courbé, plus ou moins long, qui ont les jambes courtes, les ailes fort étendues, un vol fort & rapide, & une queue longue. Ceux qui ont le bec grêle, foible & pointu, vivent d'inſectes ; ceux qui vivent de graines, d'herbes épineuſes, l'ont fort court & propre à broyer.

Le ſixieme & dernier ordre renferme les *oiſeaux* du genre des poules ; tels que le paon, le coq d'Inde, le coq privé & celui de bruyeres, le faiſan, la perdrix, la gelinote, &c. ces oiſeaux ont le bec aſſez court, un peu recourbé, le corps gras, peſant & la chair blanche,

des ailes courtes, concaves, ce qui fait qu'ils ne peuvent pas voler fort haut ni long-temps ; leurs pieds ſont, ainſi que ceux de la premiere famille, garnis d'une peau : ils ſe retirent dans les lieux ſecs, & vivent d'herbes, quelquefois d'inſectes : ils font leur nid à terre ; leurs petits, qui ſont couverts de duvet, ſuivent la mere, courant çà & là, & ramaſsent ce qu'ils peuvent avec leur petit bec.

On pourroit encore faire un genre d'oiſeaux terreſtres, qui ont le bec droit & les ongles moins crochus que les oiſeaux de proie ; ce ſont ceux qui ſont d'une énorme grandeur, & qui ont des ailes peu propres à voler ; comme l'autruche, l'émeu ou le caſoar & le dodo. L'autruche d'Afrique n'a que deux doigts par-devant, & point ſur le derriere : l'autruche d'Amérique en a trois, point par derriere : le caſoar, la canne-petiere, l'outarde, &c. fourniſsent la même remarque.

Quiconque voudroit adopter une méthode facile, pourroit prendre la ſuivante, qui eſt de M. *Klein*, elle conſiſte à ne conſidérer les oiſeaux que par leurs pieds ; alors on en feroit huit familles. La premiere comprendroit ceux qui n'ont que deux doigts aux pieds ſur le devant, & point par derriere ; telle eſt l'autruche. Dans la deuxieme on rangeroit ceux qui en ont trois par-devant & point par derriere ; tels ſont l'émeu, l'outarde, la pie de mer, le pluvier vert, le vanneau, l'autruche d'Amérique. Dans la troiſieme les oiſeaux qui ont quatre doigts, dont deux ſont dirigés en avant, & les deux autres en arriere ; tels que le perroquet, le coucou, la pie, &c. Dans la quatrieme les oiſeaux à quatre doigts, trois devant & un derriere ; tels que les oiſeaux chantans, les roſſignols, les alouettes, les colibris, même les aigles, les vautours, les faucons, les oiſeaux de nuit, les corneilles, les grues, les cigognes. Dans la cinquieme les oiſeaux palmipedes, à quatre doigts aux pieds, trois devant & un derriere ; tels que le canard & le plongeon. Dans la ſixieme les oiſeaux

palmipedes, à quatre doigts en avant, tels que le cormoran, l'onocrotale, &c. qui ont tous les doigts unis par la membrane du pied. Dans la ſeptieme les palmipedes à trois doigts en avant, tels que le pinguin : enfin dans la huitieme les oiſeaux dactilobes, à quatre doigts frangés de chaque côté, c'eſt-à-dire bordés par une membrane, & dont pluſieurs ont trois doigts devant & un derriere, tels que le colimbe & les foulques. En réfléchiſſant ſur cette diſtribution ſynoptique, on y trouve quelque confuſion : on voit dans la quatrieme famille l'aigle, le colibri, le coq & la grue : on pourroit, en ſe ſervant des caracteres généraux dont il eſt fait mention ci-deſſus, étendre les ſubdiviſions au nombre de vingt-ſix ordres, ainſi que l'a fait M. *Allamand* d'après M. *Briſſon ;* alors on auroit :

PREMIER ORDRE.

Le *genre du pigeon*, qui contient quarante-quatre eſpeces & un grand nombre de variétés : les *tourterelles* appartiennent à ce genre.

SECOND ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections.

La premiere eſt compoſée

Du *genre du dindon*, & comprend deux eſpeces & deux variétés.

—— Du *genre du coq & de la poule*, & comprend ſix eſpeces & quelques variétés.

—— Du *genre de la pintade.*

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre de la gélinote*, & comprend douze eſpeces. Le *coq de bruyeres* appartient à ce genre.

—— Du *genre de la perdrix*, & comprend vingt-une eſpeces & quelques variétés. Le *francolin* & la *caille* appartiennent à ce genre.

—— Du *genre du faiſan & du paon*, & comprend

dix-huit eſpeces & quelques variétés. Les *hoccos* appartiennent à ce genre d'oiſeaux.

TROISIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre de l'épervier*, & comprend trente-neuf eſpeces & quelques variétés. L'*autour*, le *faucon*, le *lanier*, le *gerfault*, le *ſacre*, le *hobereau*, l'*émérillon*, le *buſard*, le *milan* appartiennent à ce genre.

—— Du *genre de l'aigle*, & comprend quinze eſpeces.

—— Du *genre du vautour*, & comprend quatorze eſpeces.

La ſeconde ſection eſt compoſée

Du *genre du hibou*, & comprend neuf eſpeces & quelques variétés. Les *ducs* appartiennent à ce genre.

—— Du *genre du chat-huant*, & comprend onze eſpeces. La *hulote* & la *chouette* appartiennent à ce genre.

QUATRIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre du coracias*, & comprend deux eſpeces.

—— Du *genre du corbeau*, & comprend onze eſpeces & quelques variétés. La *corneille*, & le *choucas* ſont de ce genre.

—— Du *genre de la pie*, & comprend ſix eſpeces & une variété.

—— Du *genre du geai*, & comprend quatre eſpeces & une variété.

—— Du *genre du caſſe-noix*, & comprend une eſpece.

La deuxieme ſection du quatrieme ordre eſt compoſée

Du

Du *genre du rollier*, & comprend dix eſpeces.

—— Du *genre du troupiale*, & comprend trente-deux eſpeces. Le *caſſique*, le *baltimore* & le *carouge* ſont de ce genre.

—— Du *genre de l'oiſeau de paradis*, & comprend deux eſpeces.

CINQUIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre de la pie-grieche*, & comprend vingt-ſix eſpeces & une variété. L'*écorcheur* eſt de ce genre.

—— Du *genre de la grive*, & comprend ſoixante-ſix eſpeces & quelques variétés. Le *mauvis*, la *litorne*, la *rouſſerole*, le *merle*, le *moqueur*, le *mainate*, le *loriot*, le *jaſeur* ſont de ce genre.

—— Du *genre du cotinga*, & comprend dix eſpeces.

La deuxieme ſection du cinquieme ordre eſt compoſée

Du *genre du gobe-mouche*, & comprend trente-huit eſpeces. Le *tyran* eſt de ce genre.

SIXIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre du pique-bœuf*, & comprend une eſpece.

La ſeconde ſection eſt compoſée

Du *genre de l'étourneau*, & comprend quatre eſpeces & quelques variétés.

SEPTIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre de la huppe*, & comprend une eſpece.

La ſeconde ſection eſt compoſée

Du *genre du promérops*, & comprend cinq eſpeces.

Huitieme Ordre.

Il eſt compoſé

Du *genre du tête-chevre*, & comprend ſept eſpeces.

—— Du *genre de l'hirondelle*, & comprend dix-huit eſpeces & une variété. Le *martinet* eſt de ce genre.

Neuvieme Ordre.

Il eſt diviſé en trois ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre du tangara*, & comprend trente-quatre eſpeces. L'*eſclave*, l'*évêque* & le *cardinal* ſont de ce genre.

—— Du *genre du chardonneret*, & comprend ſept eſpeces & un plus grand nombre de variétés. Le *tarin* eſt de ce genre.

—— Du *genre du moineau*, & comprend ſoixante-quatorze eſpeces & quelques variétés. La *veuve*, quelques *cardinaux* étrangers, la *linotte*, le *pinçon*, le *ſerin*, le *verdier*, le *bengali*, le *ſenegali*, le *maïa*, le *grenadin* ſont de ce genre.

—— Du *genre du gros-bec*, & comprend vingt eſpeces, parmi leſquelles ſe trouve le *cardinal huppé*.

—— Du *genre du bruant*, & comprend quinze eſpeces & quelques variétés. L'*ortolan*, le *proyer* appartiennent à ce genre.

La ſeconde ſection eſt compoſée

Du *genre du coliou*, & comprend deux eſpeces.

—— Du *genre du bouvreuil*, & comprend dix eſpeces & deux variétés.

La troiſieme ſection eſt compoſée

Du *genre du bec croiſé*, & comprend un eſpece.

Dixieme Ordre.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre de l'alouette*, & comprend treize eſpeces & trois variétés. Le *cujelier*, la *farlouſe*, la *calandre* ſont de ce genre.

—— Du *genre du bec-figue*, & comprend quatre-vingt-deux eſpeces & quelques variétés. La *fauvette*, le *roſſignol*, le *rouge-queue*, la *gorge-bleue*, la *rouge-gorge*, le *roitelet*, le *traquet*, le *cul-blanc*, la *lavandiere*, la *bergeronnette*, le *chantre*, le *figuier*, le *pipit* ſont de ce genre.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre de la méſange*, & comprend dix-huit eſpeces. Le *pou* ou *ſoulci* appartient à ce genre.

Onzieme Ordre.

Il eſt compoſé

Du *genre du torchepot*, & comprend cinq eſpeces & deux variétés.

Douzieme Ordre.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre du grimpereau*, & comprend trente-trois eſpeces & une variété. Le *ſucrier* appartient à ce genre.

—— Du *genre du colibri*, & comprend ſeize eſpeces.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre de l'oiſeau mouche*, & comprend vingt eſpeces.

Treizieme Ordre.

Il eſt diviſé en cinq ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre du torcol*, & comprend une eſpece & une variété.

—— Du *genre du pic*, & comprend trente-deux eſpeces.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre du jacamar*, & comprend deux eſpeces.

La troiſieme ſection eſt compoſée

Du *genre du barbu*, & comprend cinq eſpeces.

—— Du *genre du coucou*, & comprend vingt-huit eſpeces & une variété.

La quatrieme ſection eſt compoſée

Du *genre du couroucou*, & comprend ſept eſpeces.

—— Du *genre du bout-de-petun*, & comprend deux eſpeces.

—— Du *genre du perroquet*, & comprend quatre-vingt-dix-ſept eſpeces & deux variétés. Les *arras* ou les *macaos*, les *kakatous*, le *loris*, les *perruches* ſont de ce genre.

La cinquieme ſection eſt compoſée

Du *genre du toucan*, & comprend douze eſpeces.

QUATORZIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en cinq ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre du coq-de-roche*, & comprend une eſpece.

—— Du *genre du manakin*, & comprend treize eſpeces.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre du momot*, & comprend deux eſpeces.

La troiſieme ſection eſt compoſée

Du *genre du martin-pêcheur*, & comprend vingt-ſix eſpeces.

—— Du *genre du todier*, & comprend trois eſpeces.
La quatrieme ſection eſt compoſée
Du *genre du guêpier*, & comprend treize eſpeces.
La cinquieme ſection eſt compoſée
Du *genre du calao*, & comprend ſix eſpeces.

QUINZIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en trois ſections ;
La premiere eſt compoſée
Du *genre de l'autruche*, & comprend une eſpece.
La deuxieme ſection eſt compoſée
Du *genre du thouyou*, & comprend une eſpece.
—— Du *genre du caſoar*, & comprend une eſpece.
La troiſieme ſection eſt compoſée
Du *genre du dronte*, & comprend une eſpece.

SEIZIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en trois ſections :
La premiere eſt compoſée
Du *genre de l'outarde*, & comprend trois eſpeces. La *canne petiere* eſt de ce genre.
La deuxime ſection eſt compoſée
Du *genre de l'échaſſe*, & comprend deux eſpeces.
—— Du *genre de l'huîtrier*, & comprend une eſpece.
La troiſieme ſection eſt compoſée
Du *genre du pluvier*, & comprend ſeize eſpeces. Le *courlis de terre* eſt de ce genre.

DIX-SEPTIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en douze ſections :
La premiere eſt compoſée
Du *genre du vanneau*, & comprend huit eſpeces.

——— Du *genre du jacana*, & comprend cinq eſpeces. Le *chirurgien* eſt de ce genre.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre du coulon-chaud*, & comprend deux eſpeces.

La troiſieme ſection eſt compoſée

Du *genre de la perdrix de mer*, & comprend quatre eſpeces.

La quatrieme ſection eſt compoſée

Du *genre du râle*, & comprend dix eſpeces.

La cinquieme ſection eſt compoſée

Du *genre du bécaſſeau*, & comprend vingt-une eſpeces & une variété. La *guignette*, le *combattant*, le *chevalier*, l'*alouette de mer*, la *maubêche*, le *merle*, la *grive d'eau* & le *canut* ſont de ce genre.

——— Du *genre de la barge*, & comprend huit eſpeces.

——— Du *genre de la bécaſſe*, & comprend ſix eſpeces & une variété.

La ſixieme ſection eſt compoſée

Du *genre du courlis*, & comprend quatorze eſpeces & une variété. L'*ibis* eſt de ce genre.

La ſeptieme ſection eſt compoſée

Du *genre de la ſpatule*, & comprend trois eſpeces.

La huitieme ſection eſt compoſée

Du *genre de la cicogne*, & comprend douze eſpeces. La *grue* appartient à ce genre, ainſi que la *demoiſelle de Numidie*.

——— Du *genre du héron*, & comprend quarante-ſept eſpeces. Le *butor*, l'*aigrette*, le *crabier*, le *bihoreau* ſont de ce genre.

——— Du *genre de l'ombrette*, & comprend une eſpece.

La neuvieme ſection eſt compoſée

Du *genre de la cuillier*, & comprend deux eſpeces & une variété.

La dixieme ſection eſt compoſée
Du *genre de l'oiſeau royal*, & comprend une eſpece.
La onzieme ſection eſt compoſée
Du *genre du cariama*, & comprend une eſpece.
—— Du *genre du kamichy*, & comprend une eſpece.
La douzieme ſection eſt compoſée
Du *genre de la poule-ſultane*, & comprend dix eſpeces & une variété.

DIX-HUITIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :
La premiere eſt compoſée
Du *genre de la poule d'eau*, & comprend trois eſpeces.
La deuxieme ſection eſt compoſée
Du *genre du phalarope*, & comprend quatre eſpeces.
—— Du *genre de la foulque*, & comprend trois eſpeces.

DIX-NEUVIEME ORDRE.

Il eſt compoſé
Du *genre du grêbe*, & comprend onze eſpeces & une variété.

VINGTIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :
La premiere eſt compoſée
Du *genre du guillemot*, & comprend quatre eſpeces.
La deuxieme ſection eſt compoſée
Du *genre du macareux*, & comprend une eſpece.
—— Du *genre du pingoin* ou *penguin*, & comprend trois eſpeces.

VINGT-UNIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :
La premiere eſt compoſée
Du *genre du manchot*, & comprend deux eſpeces.
—— Du *genre du gorfou*, & comprend une eſpece.
La deuxieme ſection eſt compoſée
Du *genre du plongeon*, & comprend ſix eſpeces.

VINGT-DEUXIEME ORDRE.

Il eſt compoſé
Du *genre de l'albatroſs*, & comprend une eſpece.

VINGT-TROISIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :
La premiere eſt compoſée
Du *genre du puffin*, & comprend quatre eſpeces.
—— Du *genre du pétrel*, & comprend trois eſpeces.
—— Du *genre du ſtercoraire*, & comprend trois eſpeces.
—— Du *genre du goëland*, & comprend quinze eſpeces. Les *mouettes* ſont de ce genre.
La deuxieme ſection eſt compoſée
Du *genre de l'hirondelle de mer*, & comprend ſept eſpeces.
—— Du *genre du bec en ciſeaux*, & comprend une eſpece.

VINGT-QUATRIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :
La premiere eſt compoſée
Du *genre du harle*, & comprend huit eſpeces.
La deuxieme ſection eſt compoſée
Du *genre de l'oie*, & comprend ſeize eſpeces

& une variété. Le *cygne* eſt de ce genre, ainſi que l'*éderdon*.

—— Le *genre du canard*, & comprend quarante-deux eſpeces & pluſieurs variétés. La *tadorne*, le *morillon*, la *macreuſe*, la *ſarcelle* ſont de ce genre.

VINGT-CINQUIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre de l'anhinga*, & comprend un eſpece.

—— Du *genre du paille-en-cu*, & comprend trois eſpeces.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre du fou*, & comprend ſept eſpeces. L'*oie de Soland*, l'oiſeau *frégate* ſont de ce genre.

—— Du *genre du cormoran*, & comprend deux eſpeces.

—— Du *genre du pélican*, & comprend trois eſpeces & une variété.

VINGT-SIXIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre du flamand*, & comprend une eſpece.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre de l'avocette*, & comprend une eſpece.

—— Du *genre du coureur*, & comprend une eſpece.

Amours des oiſeaux, leurs nids, leur accouplement, leur ponte, leur habitation, leurs émigrations, leur vol, leur durée, leur marche, leur chant, leur plumage, &c.

Le printemps paroît être la ſaiſon déterminée pour les amours des oiſeaux ; c'eſt alors que les teſticules des mâles commencent à s'enfler conſidérablement, & qu'ils deſirent tous perpétuer leur eſpece. Entre les oiſeaux l'on en voit qui ſont plus portés à l'amour que les autres, même des mâles plus lubriques que des femelles, & des femelles plus amoureuſes que les mâles. Pour ce vœu de la Nature, on voit ces animaux briller non-ſeulement par la beauté de leur plumage, mais encore l'amour les fait chanter preſque tout le jour ; alors leur voix eſt plus forte. Les mâles paroiſſent ſe diſputer à qui chantera le plus mélodieuſement & le plus long-temps, comme on le remarque dans les roſſignols, dans les fauvettes, & même dans les coqs, qui s'animent à la vue de leurs rivaux. La tourterelle a un chant plaintif, attendriſſant. Chaque oiſeau a ſon chant & ſon cri particulier, par lequel on le peut diſtinguer. Ils s'entendent les uns les autres, & ſe répondent conſtamment ; & comme dans ces animaux les mâles (ſans en excepter aucun) chantent mieux que les femelles, celles-ci ſemblent donner la préférence à ceux qui dans leur eſpece les charment le plus, & méritent mieux de jouir de leurs faveurs. Nous expoſerons dans la ſuite de cette article pluſieurs détails ſur la voix des oiſeaux.

Tous les mâles qui, ſelon *Redi*, ont deux verges, & qui ſont ou crêtés, ou éperonnés, ou barbus, ne cochent pas leurs femelles de la même maniere : les uns la tiennent contre terre, les autres tout debout. Il ſemble que la plupart des oiſeaux ne faſſent que comprimer fortement la femelle, comme le coq, les moineaux, les pigeons, &c. dont la verge eſt fort courte ;

d'autres à la vérité, comme l'autruche, le canard, l'oie, &c. ont un membre d'une groſſeur conſidérable, & l'intromiſſion n'eſt pas équivoque dans ces eſpeces. L'accouplement étant paſſé, la plupart ſe tiennent compagnie pendant tout le reſte de l'année juſqu'au retour du printemps. Voyez les *Exercitations de* Harvey *ſur la génération.*

On cite pluſieurs obſervations qui tendent à prouver que la morſure des oiſeaux, excités par un certain degré de colere, notamment dans la ſaiſon qu'ils ſont animés de la paſſion de l'amour, étoit vénimeuſe, & même mortelle, ſans en excepter ceux des oiſeaux dont le bec paroît le moins propre à mordre, tels que les canards. Conſultez la *Nature conſidérée, &c. p. 246, 15 Novembre 1774.*

Les femelles des oiſeaux pondent les œufs : elles les couvent conſtamment de leur propre chaleur juſqu'à ce que le petit vienne à éclore. Cette action de couver s'appelle *incubation.*

La poule, qui eſt un tréſor pour l'homme, pond preſque tous les jours en certaines ſaiſons ; d'autres oiſeaux pondent indifféremment toute l'année, d'autres une fois l'an. La quantité des œufs eſt en quelque ſorte déterminée à chaque eſpece ; car ſi l'on en caſſe, ou qu'on leur en retire quelques-uns, ils en font bientôt un pareil nombre pour compléter la couvée ; c'eſt ſurtout ce qu'on remarque dans les canards, les hirondelles & les moineaux. Qu'on ne touche point aux œufs des poules, on remarquera qu'elles ceſſeront de pondre & ſe mettront à couver auſſi-tôt qu'elles en auront quatorze ou quinze : au contraire qu'on leur ôte tous les jours leurs œufs, elles continueront de pondre juſqu'à ce qu'elles en ayent produit quatre ou cinq fois autant. Ceci démontre que ſi les oiſeaux n'ont pas une connoiſſance exacte du nombre de leurs œufs, ils ne laiſſent pas de diſtinguer un grand nombre d'avec un petit. Il eſt heureux que les oiſeaux les moins nuiſibles & les meilleurs à manger de tous les

bipedes, ſont ceux qui ſe multiplient le plus. Au reſte, on a remarqué que ceux de ces animaux qui nourriſſent leurs petits, n'en ont ordinairement qu'un petit nombre ; ceux au contraire dont les petits mangent ſeuls dès qu'ils voient le jour, en ont juſqu'à dix-huit, & quelquefois plus. Mais quel ſoin ne prennent-ils pas de leurs œufs ! l'on ne peut qu'être enchanté du mécaniſme même de l'œuf, de la naiſſance & de l'éducation des petits. Commençons par examiner les nids.

Les oiſeaux conſtruiſent leurs nids & les façonnent avec un art admirable ; les uns les font ſous l'herbe à plate terre, les autres au haut des arbres, ou les ſuſpendent à des branches ; d'autres dans des arbriſſeaux ; d'autres dans des creux d'arbres ; d'autres dans la terre ; d'autres dans des roſeaux ; d'autres dans des fentes de rochers ; enfin, en quelqu'endroit qu'ils les logent, c'eſt toujours ſous quelque abri, ſoit ſous des herbes, ou ſous une groſſe branche, ou ſous des feuilles doublées.

On ne peut trop admirer, dit M. *Pluche*, la parfaite reſſemblance qui ſe trouve entre les nids des oiſeaux d'une eſpece & ceux d'une autre ; chaque famille en effet les conſtruit avec la même matiere & de la même façon ; l'induſtrie, la propreté & la précaution y regnent par-tout. Suppoſons dans un ſeul endroit un amas de brins de bois ſec, des écorces, des feuilles ſéches, du foin, de la paille, de la mouſſe, de la bourre, du crin, du coton, de la laine, de la ſoie, des toiles d'araignées, des plumes, & quantité d'autres menues proviſions, on verra nos habitans de l'air venir en faire emplette à cette foire. Celui-ci a beſoin d'un brin de mouſſe ; celui-là demande une plume ; il faut à cet autre un fétu, à un autre de la laine : Il y a quelquefois des grandes querelles, alors chacun tire de ſon côté, & emporte au nid ce qu'il peut. Les dehors du nid ſont des matieres groſſieres pour ſervir de fondement : on y emploie les épines, les joncs, le gros foin, & la mouſſe

la plus épaiſſe : ſur cette premiere aſſiſe encore informe, ils étendent, entrelacent & plient en rond des matériaux plus délicats, & diſpoſés de maniere à fermer l'entrée aux vents & aux inſectes. Comme chaque eſpece a ſon goût ou une façon pour ſe meubler, ils ne manquent point de tapiſſer le dedans de petites plumes, ou de l'étoffer avec de la laine, des duvets, tréſor & luxe de leur nid, mais néceſſaires, de peur que leurs œufs ne ſe froiſſent ou ne ſe caſsent, & pour entretenir une chaleur autour d'eux & de leurs petits.

L'étendue du nid eſt proportionnée au nombre des enfans qui doivent naître, & jamais la ponte n'en prévient la ſtructure. Les outils des oiſeaux ſont leur bec ; avec un tel inſtrument ils fabriquent des ouvrages où l'on trouve la propreté du Vannier, & l'induſtrie du Maçon : il y en a dont toutes les pieces ſont proprement attachées & liées avec un fil que l'oiſeau ſe fait avec de la boure, du chanvre, du crin & des toiles d'araignées ; telle eſt la *méſange*. Voyez ce mot.

Les loriots, dont le mâle & la femelle ſe recherchent preſqu'à leur arrivée dans nos climats, font leurs nids ſur des arbres élevés, quoique ſouvent à une hauteur fort médiocre ; ils les façonnent avec une ſinguliere induſtrie ; ils les attachent ordinairement à la bifurcation d'un petite branche & ils les enlacent autour des deux rameaux qui forment cette bifurcation ; de longs brins de paille ou de chanvre, dont les uns allant droit d'un rameau à l'autre, forment le bord du nid par devant, & les autres pénétrant dans le tiſſu du nid ou paſſant par deſſous & revenant ſe rouler ſur le rameau oppoſé, donnent la ſolidité à l'ouvrage. Ces longs brins de chanvre ou de paille qui prennent le nid par deſſous en ſont l'enveloppe extérieure ; le matelas intérieur deſtiné à recevoir les œufs, eſt un tiſſu de petites tiges de gramens, dont les épis ſont ramenés ſur la partie convexe, & paroiſſent ſi peu dans la partie concave, qu'on a pris plus d'une fois ces tiges pour des fibres de racines : enfin entre le matelas intérieur &

l'enveloppe extérieure il y a une quantité conſidérable de mouſſe, de lichen & d'autres matieres ſemblables qui ſervent, pour ainſi dire, d'ouate intermédiaire & rendent le nid plus impénétrable au dehors, & tout à la fois plus mollet au dedans. Ce nid étant ainſi préparé, la femelle y dépoſe quatre ou cinq œufs, dont le fond blanc ſale eſt ſemé de quelques petites taches bien tranchées, d'un brun preſque noir, & plus fréquentes ſur le gros bout que par-tout ailleurs : elle les couve avec aſſiduité l'eſpace d'environ trois ſemaines, qui eſt le terme de l'incubation de cet oiſeau.

D'autres oiſeaux, comme le merle & la huppe, enduiſent l'intérieur du nid d'une petite couche de mortier, qui colle & maintient tout ce qui eſt deſſous, & qui, à l'aide d'un peu de bourre ou de mouſſe qu'ils y attachent quand il eſt encore frais, forment par dedans une muraille ou un appartement meublé, d'une propreté parfaite. D'autres enfin, comme l'hirondelle, font un nid ſans bois, ſans foin, ſans liens; ils gâchent la pouſſiere avec l'eau qu'ils ont priſe en volant à la ſuperficie de l'eau, & conſtruiſent un logement d'une ſtructure tout-à-fait ſinguliere.

C'eſt ainſi que les oiſeaux fabriquent pour leurs petits une habitation ſolide, & qu'ils ne la bâtiſſent pas indifféremment en toutes ſortes d'endroits, mais toujours dans un lieu où ils puiſſent être tranquilles, & à l'abri de leurs ennemis. Tous couvent leurs œufs nuit & jour avec tant de patience, qu'ils aiment mieux ſouffrir la faim que de les expoſer en allant chercher leur nourriture. L'oiſeau, cet animal ſi agile, ſi inquiet, ſi volage, oublie en ce moment ſon naturel, pour ſe fixer ſur ſes œufs pendant le temps néceſſaire. Les oiſeaux les plus timides & les plus foibles montrent du courage & de la force lorſqu'il s'agit de ſauver leurs œufs, même des œufs ſtériles, ou des œufs qui ne viennent pas d'eux, & ce qui eſt encore plus étrange des œufs ſimulés. L'ardeur que les poules ont pour couver eſt très-grande; lorſque ce feu les anime, on

les entend glouſſer, on les voit s'agiter, abaiſſer leurs ailes, hériſſer leurs plumes & chercher par-tout des œufs qu'elles puiſſent couver. Mais paſſons à l'hiſtoire de l'œuf.

Les *œufs* des oiſeaux différent par la couleur de leur robe & par la groſſeur; tous ont une coque ou écorce aſſez dure, blanche, fragile, calcaire, & en dedans une membrane qui enveloppe tout l'œuf. Prenons pour exemple l'œuf d'une poule, où les parties ſont plus ſenſibles: on y diſtingue facilement le jaune, *vitellum*, qui eſt au cœur; le premier blanc, *albumen*, qui environne le jaune; un ſecond blanc dans lequel la maſſe du milieu nage, les ligamens qui ſoutiennent le jaune vers le centre de l'œuf, les membranes qui enveloppent l'une le jaune, l'autre le premier blanc, & une troiſieme & une quatrieme qui environnent le tout; enfin la coque qui ſert de défenſe à tout le reſte. Tout ce qui eſt intérieur eſt façonné le premier; la coque ſe forme la derniere, & ſe durcit d'un jour à l'autre: l'uſage de cette croûte eſt double; 1°. elle met la mere en état de ſe délivrer de l'œuf ſans l'écraſer; 2°. elle met le petit à couvert de tout accident, juſqu'à ce qu'il ſoit formé & en état de ſortir. On peut dire de même que l'œuf tient lieu aux petits oiſeaux de la mamelle & du lait qui nourrit les petits des autres animaux, parce que le poulet qui eſt dans l'œuf, ſe nourrit d'abord du blanc de l'œuf, & enſuite du jaune lorſqu'il eſt un peu fortifié, & que ſes parties commencent à s'affermir. C'eſt ſur la membrane qui environne le jaune que ſe trouve la *cicatricule*, *cicatricula*, ou petite tache blanche, qui eſt ſeule le véritable germe, *ſtamen*, où réſide le poulet en petit. Il a dès-lors tous ſes organes, (dit M. *Pluche* d'après *Villughbi & Malpighi*) mais applatis, repliés & enveloppés dans un point; dès que la moindre portion de l'eſprit vital qui eſt deſtiné à l'animer, a paſſé au travers des enveloppes juſqu'au cœur, alors le poulet vit & tout commence à ſe mouvoir en lui. Il y a, pour

ainſi dire, une ſorte de rapports généraux pour la maniere dont l'eſprit vivifiant ſe gliſſe par les pores des membranes de l'oiſeau encore dans ſon œuf, & du fœtus dans la matrice ; il en eſt à-peu-près de même pour la maniere dont le poulet reçoit des ſucs nutritifs. Tous ces petits canaux auparavant applatis, ſe gonflent ; tout prend nourriture, & le poulet commence à croître.

Il eſt preſque impoſſible de démêler dans les liqueurs qui l'environnent la nature des progrès & des changemens qui lui arrivent de jour en jour pendant le temps de l'incubation juſqu'à ce qu'il perce ſon écaille. M. *Pluche* fait encore obſerver ici une précaution auſſi ſenſible qu'admirable, qu'on remarque dans la ſituation de la *cicatricule* où le poulet ſe forme. Cette petite tache ronde, *chalaſa*, qui eſt ſur l'enveloppe du jaune, ſe trouve toujours placée preſque au centre de l'œuf & vers le haut du côté de la mere, pour en recevoir la chaleur dont il a beſoin. De quelque maniere qu'on remue l'œuf, le petit n'eſt jamais renverſé : le jaune eſt ſoutenu par deux ligamens qu'on trouve toujours à l'ouverture de l'œuf, & qui s'attachent de part & d'autre à la membrane commune qui eſt collée ſur la coque. Si on tiroit une ligne d'un ligament à l'autre, elle ne paſſeroit pas juſte par le milieu du jaune, mais au-deſſus du centre, & couperoit le jaune en deux portions inégales ; en ſorte que la moindre partie du jaune où le germe eſt poſé, demeure néceſſairement élevée vers le ventre de l'oiſeau qui couve l'œuf ; & que l'autre partie étant plus groſſe & plus peſante, deſcend toujours vers le bas autant que les liens le permettent. Si l'œuf ſe déplace, le petit n'en ſouffre point, & il jouit, quoiqu'il arrive, de la chaleur qui met tout en action chez lui, & qui perfectionne peu-à-peu le développement de ſes parties. Ne pouvant plus gliſſer en bas, il ſe nourrit à l'aiſe, d'abord de ce blanc liquide & délicat qui eſt à portée de lui ; enſuite il tire ſa vie & ſon accroiſſement du

jaune ;

jaune, qui eſt une nourriture plus forte. Lorſque ſon bec eſt durci, & qu'il a preſque rempli toute la capacité de ſa maiſon, il ſe met en devoir de rompre la coque; il fait déjà entendre diſtinctement ſa voix avant que ſa coque ſoit fêlée, ce qui prouve la pénétrabilité de l'air à travers les pores de la coque: enfin il en ſort ayant le ventre rempli de ce jaune qui lui tient lieu de nourriture encore quelque temps, juſqu'à ce qu'il puiſſe s'affermir ſur ſes pattes, & aller chercher lui-même à vivre; (chez la plupart des oiſeaux ce ſont le pere & la mere qui lui en viennent apporter). On prétend avoir obſervé qu'en général les petits oiſeaux ne voient que le ſeptieme jour qu'ils ſont éclos; mais ils entendent auſſi-tôt l'*appel* ou *cri* du pere ou de la mere qui leur annoncent la nourriture. *Voyez* la maniere dont les poulets s'y prennent pour ſortir de l'œuf, à la ſuite de l'article COQ: *voyez auſſi le mot* ŒUF.

Le corbeau & les corneilles mâles, dans le temps de la couvée, apportent à manger à leurs femelles. Avec quel art les oiſeaux mâles partagent & adouciſſent la peine de leurs fidelles compagnes! l'un réitere ſes voyages ſans ſe rebuter, & met dans le bec de la femelle, la mangeaille toute préparée; un autre accompagne ces petits ſervices de ſon ramage; par-tout l'on voit l'inquiétude officieuſe du mari, & l'aſſiduité pénible de la mere.

Les pigeons, les moineaux, & pluſieurs autres oiſeaux, qui ne s'accouplent point indifféremment, & font comme un ménage à part de mâle à femelle, couvent tour à tour; mais parmi les autres, on ne voit pas que les mâles prennent le moindre ſoin de leurs petits, puiſque même ils abandonnent leur femelle. On remarque que la plupart des canards, quand ils ſont obligés de quitter leurs œufs pour aller chercher à manger, s'arrachent une bonne quantité de plumes pour les couvrir & les garantir du froid. Quel ſoin, quelle ſollicitude pour pourvoir à la nourriture de leurs petits nouvellement éclos, juſqu'à ce qu'ils ayent aſſez de force

pour voler & pour aller chercher eux-mêmes leur pâture !

Non-ſeulement le pigeon mâle couve les œufs & travaille à la conſtruction du nid comme la femelle, mais les petits pigeons ne pourroient pas digérer des graines dures, ſi le pere & la mere ne les avaloient auparavant pour les ramollir dans leur goſier ; enſuite de quoi, ils les dégorgent dans le bec des pigeonneaux.

Le hibou fait ſon nid ſur le haut de quelque montagne eſcarpée, dans l'endroit qui eſt le plus expoſé aux ardeurs du ſoleil, afin que les cadavres qu'il y apporte, ſe changent par la chaleur en une eſpece de bouillie propre à nourrir ſes petits.

Le coucou pond ſes œufs dans le nid des autres oiſeaux : il laiſſe à ceux-ci le ſoin de les couver & de les faire éclore. Mais quelle étrange ſurpriſe pour la mere, qui croit trouver de l'affection dans le nouveau né ! A peine celui-ci a-t-il quelques jours, qu'il dévore les petits de l'oiſeau dont le nid lui a ſervi de berceau, & ſouvent, comme carnivore, il extermine & mange ſa prétendue mere. *Voyez à l'article* Coucou.

Tous les oiſeaux (excepté le coucou) ſont très-attachés à leurs petits : ils ſentent alors ce que c'eſt que d'être chargé de famille ; il faut trouver à vivre pour ſix ou dix au lieu de deux. Dans le temps que les petits grandiſſent, le roſſignol & la fauvette ſuſpendent leurs concerts accoutumés ; le beſoin les fait aller en quête dès le ſoleil levant : de retour, ils diſtribuent la nourriture aux petits avec beaucoup d'égalité. Au devoir de nourrice ſuccede celui de ſentinelle, & l'amitié change les humeurs, en corrigeant les défauts ; c'eſt ainſi qu'une poule gourmande & inſatiable n'a plus rien à elle quand elle a des petits. Cette mere, naturellement timide, ne ſavoit que fuir auparavant : à la tête d'une troupe de pouſſins, c'eſt une héroïne qui affronte tous les dangers pour la défenſe de ſes petits. Cette conduite eſt égale au deſir qu'elle a de pondre & de couver.

La poule d'Inde, ſuivie de ſa petite famille, a l'art

de pouſſer un cri lugubre qui oblige tous ſes enfans à ſe tapir ſous les buiſſons, & de contrefaire les morts. Ce cri annonce qu'il y a dans l'air un oiſeau de proie prêt à fondre ſur eux ; l'oiſeau de proie diſparoit-il, l'alarme ceſſe, & la mere de famille pouſſe un autre cri qui retire les petits de la conſternation. A meſure que l'on étudie de plus en plus la Nature, ſon mécaniſme, ſon art, ſes reſſources, la multiplicité de ſes moyens dans l'exécution, ſes déſordres mêmes apparens, tout nous étonne, tout nous ſurprend. On peut conſulter l'article PERDRIX.

Lorſque les petits loriots ſont éclos, la mere les défend contre leurs ennemis & même contre l'homme, avec plus d'intrépidité qu'on en attendroit d'un ſi petit oiſeau : on a vu le pere & la mere s'élancer courageuſement ſur ceux qui leur enlevoient leur couvée, & ce qui eſt encore plus rare, on a vu la mere priſe avec le nid, continuer de couver en cage & mourir ſur ſes œufs.

Les perdrix blanches habitent les Alpes, où elles ſe nourriſſent de ſemences du bouleau nain ; & afin qu'elles fuſſent plus en état de courir parmi les neiges, la nature leur a donné des pattes couvertes de plumes ; ſemblablement à nos perdrix griſes, elles s'apparient le mâle avec la femelle, & s'aident mutuellement pour élever leurs petits.

Le pélican habite dans les déſerts arides ; & comme il fait ſon nid dans les lieux fort éloignés de la mer, & qu'il lui faut aller chercher bien loin la proviſion de l'eau, &c. qui lui eſt néceſſaire, tant pour lui que pour ſes petits, la Nature l'a pourvu d'un inſtrument propre à cet uſage : il porte ſous ſa gorge une eſpece de ſac aſſez ample & profond : il le remplit d'une quantité d'eau & de poiſſon, qui lui eſt ſuffiſante pour s'abreuver & ſe nourrir pendant pluſieurs jours. *Voyez à l'article* PÉLICAN.

Les oies, les canards & les plongeons, qui vivent dans l'eau, y trouvent à ſe nourrir d'inſectes aquatiques, de petits poiſſons, d'œufs de poiſſons, &c. La

forme de leur bec, de leur cou, de leurs pattes & de leurs plumes, répond admirablement bien à l'inſtinct & au genre de vie qui leur ſont propres. La même remarque peut ſe faire dans toutes les autres eſpeces d'oiſeaux.

Les canards & tous les oiſeaux qui comme eux ont les doigts des pieds réunis par une membrane, qui dans nos climats ſe repoſent pendant la nuit ſur la terre, ceux qui vivent au bord des eaux & qui ne ſe perchent point en Europe, paſſent toute la nuit ſur des branches d'arbres à la Guiane : ils auroient couru trop de périls ſur une terre couverte de reptiles dangereux par leur nombre & par leur force, la néceſſité leur a appris à triompher de leur forme & des obſtacles qu'elle a dû leur cauſer. Ainſi le mécaniſme & la diſpoſition des organes, ne déterminent pas ſeuls les actions des animaux. L'inſtinct, une main inviſible, ou une prévoyance bienfaiſante, en reglent & en dirigent les mouvemens.

Un oiſeau palmé de Norwege (eſpece de *mouette* ou plutôt de *ſtercoraire* qui eſt le *ſtrund-jager* de Ray) a une façon de vivre tout-à-fait particuliere. Comme il n'a pas la même facilité que les autres oiſeaux aquatiques de plonger dans l'eau pour prendre des poiſſons, il ſe nourrit aux dépens des mauves, qui, ſe voyant pourſuivies, rejettent une partie de leur proie dont il fait ſon repas. Comme les poiſſons ſe tiennent en automne au fond de l'eau, une eſpece de plongeon, qui a la facilité de s'y enfoncer encore plus avant que les mauves, fournit auſſi de quoi vivre à cet oiſeau.

La nourriture la plus ordinaire des petits oiſeaux eſt le *polygone vulgaire* (renouée), plante fort commune, qui ſe trouve par-tout juſques dans les grands chemins, & qui après la moiſſon eſt très-abondante dans les champs. Les ſemences dont elle eſt toute chargée, tombent à terre, & ſont recueillies durant toute l'année par les oiſeaux qui portent le nom de *granivore*.

Les gros *oiſeaux de rapine* vivent de petits quadrupedes & de divers petits oiſeaux. Ceux d'entr'eux qui

ſont foibles & plus lâches que les autres, ſe contentent des cadavres que le haſard leur fait trouver. Dans tous les animaux qui paſſent l'hiver ſans prendre de nourriture, on obſerve que le mouvement périſtaltique des inteſtins eſt ſuſpendu, ce qui fait que pendant ce temps-là ils ne ſont nullement preſſés de la faim : telle eſt l'expérience qu'en a faite *Liſter*. Leur ſang ne ſe coagule point dans la palette, comme celui des autres animaux, & en eſt par-là plus propre à entretenir la circulation.

Les *coqs de bruyere* ſe creuſent ſouvent des retraites ſous la neige, où ils ſe promenent pendant l'hiver, mais ils muent en été ; de ſorte que ne pouvant plus voler au mois d'Août, ils ſont contraints de courir à travers les bois pour chercher leur nourriture, qu'ils trouvent néanmoins ſans peine, parce que le fruit de l'*airelle*, qui eſt alors en ſa maturité, leur fournit abondamment de quoi manger. Les petits, au contraire, ne muent point au commencement de l'été, parce que n'étant pas encore en état de bien courir, ils ont beſoin de leurs ailes pour s'éloigner en cas de péril.

Les autres oiſeaux qui ſe nourriſſent d'inſectes, vont vivre chaque année ſous un climat plus tempéré, tandis que toutes les terres ſituées plus près du Nord, où ils ont paſſé l'été fort agréablement, ſont couvertes de neiges & de glaçons. Rien de plus ſingulier que la maniere dont voyagent les oiſeaux de paſſage. Le jour du départ eſt marqué pour chaque eſpece ; ils s'aſſemblent par troupes : la réſolution étant priſe & annoncée à chacun d'eux, ils ſe mettent en route, & maintiennent une ſorte de diſcipline ; nuls traîneurs, aucuns déſerteurs : ſans bouſſole & ſans carte, mais par l'inſtinct des beſoins, ils ſuivent invariablement la route qui conduit au lieu où ils ſe propoſent d'arriver (*a*).

(*a*) On prétend que la peſte peut quelquefois être apportée par les oiſeaux ; voici les obſervations ſur leſquelles on ſe fonde. Dans la derniere peſte de Marſeille les oiſeaux quitterent le pays & n'y revinrent qu'après qu'elle fut entiérement diſſipée. On ſe rappelle qu'elle fut apportée, il y a quelques années, en Italie

Le degré de froid ou de chaud qui regnent dans l'atmoſphere, accélere ou retarde les émigrations des oiſeaux de paſſage; il y a apparemment un rapport ſecret entre la température qui convient à la conſtitution de certaines eſpeces, & celle qui eſt néceſſaire pour la production des alimens dont elles ſe nourriſſent. Les vents paroiſſent avoir auſſi une grande influence ſur les voyages des oiſeaux: l'hiſtoire de ces émigrations eſt eſſentiellement liée aux obſervations météorologiques, & les ſuppoſe. Quoi qu'il en ſoit, ces émigrations régulieres ſur notre hémiſphere, par diverſes ſortes d'oiſeaux, ſont très-avantageuſes à pluſieurs Nations différentes, qui profitent de la viſite de ces nouveaux habitans. Ces oiſeaux ſont nommés *paſſagers*, & preſque tous retournent par bandes chacun dans leurs climats à jour marqué: il en reſte cependant beaucoup, qui ne ſortent point du pays d'où ils ſont nés. Le Moteur de la nature a donné à ceux-ci l'inſtinct puiſſant de trouver conſtamment la nourriture annuelle dans leur pays natal. On obſervera que ceux des oiſeaux qui ne font pas de tranſmigrations ont le bec fort & mangent de tout, tandis que ceux qui ne vivent que d'inſectes ailés ont le bec foible; ceux-ci ſont donc obligés pour vivre de paſſer en d'autres contrées.

Les *grives*, les *étourneaux*, les *pinçons* & les *cailles*, forment autant de caravanes emplumées, qui nous quittent dans l'automne; & pour nous dédommager en quelque ſorte de leur abſence, le froid nous amene les béçaſſes, les bécaſſines, & toutes ſortes d'oiſeaux aquatiques. (M. *Bourgeois* obſerve ici que le paſſage & le ſéjour des différens oiſeaux varient dans chaque pays, ſuivant la nature du climat. En Suiſſe, dit-il, les grives à pieds noirs n'arrivent qu'à l'entrée de l'hiver, & elles y reſtent pour l'ordinaire juſqu'au printemps: les bécaſ-

par une corneille. Comme cet oiſeau y eſt très-rare, il fut ramaſſé avec empreſſement par pluſieurs perſonnes. De vingt-ſept qui compoſoient la compagnie & qui toucherent l'oiſeau fatal, il en mourut ſeize.

ſes & les bécaſſines ſont leur paſsage au printemps & en automne : on n'en voit point en cette contrée pendant l'hiver, ni pendant l'été.)

L'*étourneau*, dit M. *Linnæus*, ne trouvant plus en Suéde, ſur la fin de l'été, une auſſi grande quantité de vermiſseaux qu'auparavant, deſcend chaque année dans la Scandinavie, l'Allemagne & le Danemarck.

Quelque répandu que ſoit le *loriot*, il y a des pays qu'il ſemble éviter; on ne le trouve ni en Suéde, ni en Angleterre, ni dans les montagnes de Bugey, ni même à la hauteur de Nantua, quoiqu'il ſe montre réguliérement en Suiſse deux fois l'année. C'eſt vers la fin du printemps que les loriots arrivent dans nos climats. Dès que les petits ſont élevés, la famille ſe met en marche pour voyager; c'eſt ordinairement vers la fin d'Août ou le commencement de Septembre : ils ne ſe réuniſsent jamais en troupes nombreuſes, ils ne reſtent pas même aſsemblés en famille; car on n'en trouve guere plus de deux ou trois enſemble, quoiqu'ils volent peu légérement & en battant des ailes, comme le merle: il eſt probable qu'ils vont paſser leur quartier d'hiver en Afrique, car on les voit paſser à Malthe dans le mois de Septembre & repaſser au printemps. Arrivés dans nos climats, ils font la guerre aux inſectes, & vivent de ſcarabées, de chenilles & de vermiſseaux; mais leur nourriture de choix, celle dont ils ſont le plus avides, ce ſont les ceriſes, les figues, les baies de ſorbier, les pois, &c. Les loriots ne ſont point faciles à élever ni à apprivoiſer; on les prend à la pipée, à l'abreuvoir, & avec diverſes ſortes de filets.

Quand l'automne répand dans nos climats les derniers rayons qui annoncent les approches de l'hiver, alors les inſectes commencent à diſparoître, les hirondelles planent dans l'air, volent en raſant les eaux, s'aſsemblent & ſe rejoignent pour ſe tranſporter dans des climats plus chauds où elles trouvent un aſyle & des vivres. *Voyez* HIRONDELLE. De même les *pinçons*, notamment les femelles paſsent en grandes troupes par

la Hollande aux environs de la Saint Michel, ſe joignent aux nôtres, & vont habiter tous les hivers les pays Méridionaux.

Les *oiſeaux aquatiques* quittent les régions du Nord avant que les eaux ſoient glacées, & ſe retirent l'hiver dans celles du Midi. On voit auſſi de ces oiſeaux à qui les beſoins font braver l'intempérie des ſaiſons les plus oppoſées : c'eſt ainſi que tout Paris a vu en Août 1765, des légions de cigognes qui voloient ſur deux couches au-deſſus l'une de l'autre ; l'inférieure étoit ſi baſſe qu'on auroit pu en prendre à la main ; les unes ſe répandirent dans les environs de cette ville, les autres ſe percherent ſur les toits des édifices les plus élevés de la capitale : ces oiſeaux accoutumés à vivre dans des pays aquatiques & froids (la Hollande & l'Allemagne), ſembloient venir par la route d'Eſpagne pour gagner les endroits du Nord où ils trouvent de quoi vivre facilement & en abondance.

Autrefois lorſque ces paſſages extraordinaires de cigognes arrivoient, on les regardoit comme un préſage de grands malheurs ; mais aujourd'hui que l'on connoît la cauſe de ces effets naturels, l'on n'en eſt point effrayé ; l'oiſeau quitte les pays qu'il habite quand la nourriture néceſſaire y manque, la nature le preſſe d'en chercher ailleurs.

Les *grues* quittent pendant l'hiver les régions Septentrionales, pour voler vers les campagnes du Midi : on les voit paſſer par troupes de cinquante, de ſoixante & de cent ; la nuit elles s'abattent ſur la terre pour prendre de la nouriture, & après l'hiver elles retournent à leur premiere demeure où regne un froid plus ſupportable : elles s'élevent toujours en troupe & forment un vol figuré.

On voit en automne, ſur les marais de Pologne, une multitude innombrable de *canards*, d'*oies* & de *cygnes*, qui par différentes rivieres vont ſe rendre au Pont-Euxin, dont l'eau ſalée ne ſe gêle point, & qui reviennent au retour du printemps, vers les marais Sep-

tentrionaux, pour y pondre leurs œufs, parce que dans ces régions, ſur-tout dans la Laponie, ils trouvent une grande quantité de moucherons.

La *bécaſſe* reſte dans les vallons & les bois en Angleterre & en France pendant la ſaiſon des frimats, & en ſort aux approches du printemps, après que le mâle s'eſt appareillé avec ſa femelle; enſuite elle remonte ſur les montagnes.

Dans ces plages où l'Océan Septentrional bouillonne en de vaſtes tourbillons autour des îles éloignées, triſtes & ſolitaires de Thulé, ainſi qu'aux lieux où les flots Atlantiques ſe briſent contre les orageuſes Orcades, l'air eſt comme obſcurci au printemps par l'arrivée d'une multitude d'oiſeaux aquatiques qui viennent y aborder; la rive retentit du bruit ſauvage que produit l'enſemble de leurs cris. Le canard à duvet repaire auſſi dans les creux des rochers éboulés dans les eaux.

Le *canard d'Iſlande* paſse en Suéde au mois d'Avril, & continue ſa courſe juſqu'à la mer blanche. L'oiſeau nommé *bec recourbé*, ſe retire en Italie tous les ans chaque automne. Le *colymbe* paſse tous les étés, ainſi que tous les automnes, en Allemagne. La *grive* remplit les forêts de Suéde au printemps, & les quitte en hiver pour paſſer en France & ailleurs. Le *moineau de neige* (emberiza) abandonne les Alpes pendant tout l'hiver & paſſe en Allemagne & en Suéde. La *mauve*, pendant l'hiver, voyage en Eſpagne, en Italie & en France. L'*hirondelle* pourſuit les différentes eſpeces d'inſectes qui voltigent dans l'air. Le *pic*, pour ſe nourrir, tire avec ſa langue les inſectes qui ſe tiennent cachés dans l'écorce des arbres. Les *corbeaux* vivent de cadavres, & ſuivent quelquefois les armées. Qui peut raconter combien de ces nations volantes vont & viennent ſans ceſſe? Combien de nuages ailés s'élevent au-deſſus des nuages de l'air dans toutes les ſaiſons?

Les *oiſeaux* évitent les ruſes de leurs ennemis par le vol qui leur eſt particulier, & par ce moyen ils échappent même ſouvent aux oiſeaux de proie; car ſi le pi-

geon, par exemple, voloit de la même maniere que l'épervier, il ne pourroit preſque jamais éviter ſes griffes.

Les *cigognes* & les *faucons* ſont des bêtes de rapine très-néceſsaires pour empêcher la trop grande multiplication des autres eſpeces. Ces oiſeaux, au rapport de *Bélon*, nétoyent l'Egypte d'une multitude infinie de grenouilles, dont tout le pays eſt couvert après les inondations du Nil. Ils détruiſent auſſi les rats qui infeſtent la Paleſtine.

Les oiſeaux (dit M. *Clayton*, *dans les Tranſactions Philoſophiques*) qui ont le bec plat, & qui cherchent leur nourriture en tâtonnant, ou en fouillant dans la terre, ont trois paires de nerfs qui s'étendent juſques dans leur bec : c'eſt par ces nerfs qu'ils diſtinguent avec tant de ſagacité & d'exactitude, ce qui eſt propre à leur ſervir de nourriture d'avec ce qu'ils doivent rejeter ; choix qu'ils font uniquement par le goût, ſans qu'ils voient les aliments : ces nerfs paroiſsent avec plus d'évidence dans le bec & dans la tête du canard, auſſi n'y a-t-il pas d'oiſeau qui fouille autant pour trouver ſa nourriture. On trouve auſſi deux de ces nerfs dans la partie ſupérieure du bec de la corneille, du grôle, & probablement les autres oiſeaux à bec rond ont ce même avantage. Par-tout on voit que le Créateur a donné aux brutes une eſpece d'inſtinct qui leur fait rejeter ce qui leur eſt nuiſible : cet inſtinct l'emporte ſouvent ſur notre raiſon par l'abus que les hommes en font.

La nature a auſſi placé ſous le goſier de ces animaux une poche qu'on nomme le *jabot*, où ils mettent leur mangeaille en réſerve : la liqueur où elle nage dans ce jabot, aide à en faire la premiere digeſtion ; le géſier, cette poche muſculeuſe où il n'entre que très-peu de nourriture à la fois, fait le reſte, ſouvent à l'aide de quelques petits graviers & de cailloux raboteux que l'oiſeau avale pour mieux briſer ſa nourriture, & peut-être pour tenir les paſsages libres. Ainſi l'on voit que dans les oiſeaux la digeſtion ſe fait par voie de diſsolution & de trituration : par diſsolution dans ceux qui ont,

comme la buſe, un eſtomac membraneux, & par trituration dans les oiſeaux qui ont un géſier. M. de *Réaumur*, qui avoit étudié la Gaſtrologie des oiſeaux, fit avaler à des dindons de petites boules de verre, pour prouver cette derniere propriété de digérer; ce qui lui réuſſit aſsez bien. Au reſte, le géſier des oiſeaux eſt très-robuſte, très-compacte, & a une faculté de trituration bien étonnante. L'intérieur de cette poche eſt rempli de rugoſités & de plis très-compactes. Voyez *l'Hiſt. de l'Acad. des Scienc. ann. 1752.* En un mot, il réſulte des expériences de M. *de Réaumur*, dont on peut voir auſſi le détail dans le *Journal des Savans*, de Juin & Juillet 1763; il réſulte, dis-je, que dans les oiſeaux de proie la digeſtion paroît ſe faire uniquement par l'action d'un ſuc diſsolvant, ſans indice de trituration: cette derniere action eſt au contraire très-marquée & paroît le principal moyen de digeſtion dans les oiſeaux de l'ordre des poules, des pigeons, & généralement dans les granivores.

Il n'en eſt pas, dit *Bélon*, des oiſeaux comme des animaux terreſtres, qui dans chaque eſpece ſont ou plus grands ou plus petits, ſuivant les régions qu'ils habitent. Les oiſeaux ſauvages, ſuivant l'eſpece dont ils ſont, conſervent aſsez conſtamment par-tout leur grandeur, leur forme, leur couleur, leur nature: un coq vivant en Afrique, eſt ſemblable au coq qui vit en Aſie & en Europe. Tous les oiſeaux, excepté ceux qui ne ſortent que la nuit, ont la tête petite à proportion de la groſseur du corps. Ils ont auſſi le corps plus court, plus large, & plus épais que les animaux quadrupedes; l'oiſeau mouche eſt le pygmée des oiſeaux connus, & l'autruche & le condor en ſont les géants.

Les oiſeaux ont des yeux & des paupieres, comme les autres animaux; mais les yeux des oiſeaux comme ceux des poiſsons ont moins de convexité que ceux des quadrupedes: ils couvrent leurs yeux d'une membrane qui ſort du grand angle de l'œil, & qui recouvre l'œil en tout ou en partie au gré de l'oiſeau, quoique les

paupieres reſtent ouvertes. Cette membrane ſe trouve auſſi dans pluſieurs quadrupedes, elle ſert à nétoyer la ſurface de l'œil. Les oiſeaux voient tous fort clair, mais les uns plus que les autres; les uns voient pendant le jour, & les autres pendant la nuit. Les oiſeaux de proie ont les yeux ombrés. Aucun oiſeau n'a de cils, ni de ſourcils, du moins qui portent du poil autour des yeux, comme chez les quadrupedes: il eſt vrai cependant qu'il y en a, tels que les faiſans, qui ont quelque choſe d'approchant. L'on a toujours cru que la paupiere ſupérieure des oiſeaux ne ſe baiſſoit point, excepté celle de l'autruche, & qu'il n'y avoit que la paupiere inférieure qui s'élevoit ſur l'œil; cela eſt vrai dans le coq-d'inde, le coq domeſtique, la poule, l'oie, le canard, le moineau & le merle; mais le pigeon, la tourterelle, le ferein & toutes les eſpeces de hiboux ont la paupiere ſupérieure mobile, elle ſe baiſſe & va trouver la paupiere inférieure. C'eſt le contraire quand ces oiſeaux ſont morts. Il convient d'expoſer tous les détails connus ſur cet article. En voici le ſommaire: nous diſons que les yeux des oiſeaux ſont dans quelques parties, organiſés différemment de ceux de l'homme & des animaux quadrupedes, qu'outre les deux paupieres ſupérieure & inférieure, les oiſeaux en ont encore une troiſiéme nommée paupiere interne, *membrana nictitoria aut nictitans*; elle ſe retire & ſe pliſſe en forme de croiſſant dans le grand coin de l'œil, ſes cillements fréquents & rapides s'exécutent par une mécanique muſculaire très-curieuſe. La paupiere ſupérieure eſt preſque entiérement immobile, mais l'inférieure eſt capable de fermer l'œil en s'élevant vers la ſupérieure, ce qui n'arrive que lorſque l'animal dort, ou lorſqu'il ne vit plus; ces deux paupieres ont chacune un point lacrimal, & n'ont point de rebords cartilagineux; la cornée tranſparente eſt environnée d'un cercle oſſeux, compoſé de quinze pieces, plus ou moins, poſées les unes ſur les autres en recouvrement, comme les tuiles ou les ardoiſes d'un toit; le criſtallin

eſt plus dur que celui de l'homme, mais moins dur que celui des quadrupdes & des poiſſons, & ſa plus grande courbure eſt en arriere; enfin il ſort du nerf optique, entre la rétine & la choroïde, une membrane noire de figure rhomboïde & compoſée de fibres paralleles, laquelle traverſe l'humeur vitrée, & va s'attacher quelquefois immédiatement par ſon angle antérieur, quelquefois par un filet qui part de cet angle, à la capſule du criſtallin; c'eſt à cette membrane ſubtile, tranſparente, que MM. les Anatomiſtes de l'Académie des Sciences ont donné le nom de *bourſe*; ſon uſage eſt, ſelon M. *Petit*, d'abſorber les rayons de lumiere qui partent des objets qui ſont à côté de la tête, & qui entrent directement dans les yeux: l'organe de la vue chez les oiſeaux, comme on le voit, eſt plus compoſé que dans les quadrupedes, auſſi les oiſeaux l'emportent-ils par ce ſens ſur les autres animaux. Les oiſeaux ont ſur le bec deux trous qui leur ſervent pour l'odorat. Ils ont un bec ſans dents; mais il y a quelques oiſeaux de riviere, qui ont le bec dentelé & ſouvent crochu, d'autres voûté & tranchant, d'autres droit & rond, d'autres long & pointu, &c. *Voyez à l'article* BEC.

Les oreilles des oiſeaux n'ont point de conque à l'extérieur, & dans la plupart le conduit auditif eſt ſans aucun couvercle, mais il y en a dans les oiſeaux de proie nocturnes, & dans quelques-uns des diurnes. Conſultez la *Théologie Phyſique* de *Derham*, & voyez l'article OUÏE.

Non-ſeulement les oiſeaux different par le bec, mais encore par la langue: les uns l'ont courte, les autres large; d'autres déliée & la plupart dure: il y en a qui ont la queue longue, d'autres courte, & d'autres qui n'en ont point du tout; tous ont les plumes fendues & attachées à la peau. La racine en eſt creuſe: outre ces plumes, ils ont encore une eſpece de poil, ou une eſpece de duvet.

Les oiſeaux qui ont les pattes longues ont auſſi le

cou long, autrement ils ne pourroient prendre leur aliment ſur la terre; mais tous ceux dont le cou eſt long n'ont pas les pattes longues, tel eſt le cygne. Ceux qui n'ont point de doigt en arriere ne ſe trouvent jamais ſur les arbres. Avec quel artifice les palmipedes replient leurs orteils & leurs pieds, quand ils tirent à eux leurs jambes, ou qu'ils les étendent pour nager; ils élargiſſent & ouvrent tout le pied quand ils preſſent l'eau, ou quand ils veulent aller en avant. Les jambes ſont pliées dans tous les oiſeaux, afin qu'ils puiſſent ſe percher, jucher & ſe repoſer plus facilement. Cette duplicature leur aide encore à prendre l'eſſor pour voler.

En général les oiſeaux vivent long-temps; cependant on a remarqué que ceux qu'on détenoit en cage, & même qu'on apprivoiſoit, n'avoient pas une vie de ſi longue durée, que quand ils ne ſont point eſclaves. Les uns vivent deux ans, d'autres dix: on prétend qu'il y en a qui vivent cinquante, & même plus; tels ſont les oiſeaux de proie, le perroquet, dont le cours de la vie ne paroît pas réglé: au reſte les femelles de ce genre d'animaux vivent plus long-temps que les mâles. Ceux qui ont les ongles droits & qui fréquentent les rivieres, ſe lavent en tout temps dans l'eau: ceux qui ne volent pas fort haut, comme les poules, aiment à ſe vautrer dans la pouſſiere. On voit qu'un oiſeau eſt malade quand ſon plumage eſt hériſſé & mal en ordre; cette maladie eſt ſouvent indépendante de la mue qu'éprouvent tous ces animaux. La *mue* conſiſte dans leur changement de plumes, ce qui arrive une fois chaque année: c'eſt pour eux un temps critique & qui leur eſt ſouvent mortel. Cette mue ſe fait quand les tuyaux des plumes ceſſent de prendre de la nourriture & ſe deſſéchent; alors les ſucs nourriciers qu'elles ne s'approprient plus, ſont portés au germe de la plume nouvelle qui croît & force l'ancienne plume au bout de laquelle il eſt, de lui laiſſer la place & de tomber. Jamais les oiſeaux ne pondent dans cet état maladif; & il arrive quelquefois que la couleur du plumage

ſouffre dans la mue des changemens. Cette ſingularité dépendroit-elle de l'âge, des paſſions, ou de la nourriture de l'oiſeau? On peut conſulter un Mémoire intitulé, *Parallele de la nourriture des plumes, & de celle des dents*, par M. *Roſtan*.

On connoît les oiſeaux à la différence de leur vol & de leur marcher: pluſieurs d'entr'eux marchent toujours pas à pas comme le paon; d'autres ne peuvent aller qu'en ſautant, comme la pie; d'autres en courant, comme la perdrix; d'autres en jetant leur pas en avant; quelques-uns ne pouvant marcher ſur terre, ne ceſſent de voler, ou s'arrêtent bien peu.

Les oiſeaux qui ont de grandes ailes, ainſi que ceux qui ont des ongles crochus, tels que les oiſeaux de proie, ne marchent que difficilement. Il y en a qui preſſent leurs ailes en volant, après avoir frappé l'air ſeulement d'un ſeul coup; d'autres ne peuvent voler qu'ils ne remuent ſouvent les ailes; d'autres s'élancent par repriſes, ou avancent par bonds; d'autres ſemblent ſe gliſſer dans l'air, ou le fendre d'une courſe égale. Ceux-ci vont toujours terre à terre; ceux-là s'élevent juſqu'aux nues; d'autres ne s'élevent de terre qu'en jetant un grand cri avant de partir; d'autres ne font aucun bruit. Les uns s'élevent tout droit de terre; d'autres ne peuvent s'élever ſans prendre leur courſe: d'autres partent du ſommet de quelques hauteurs; d'autres enfin ſavent diverſifier leur vol: ils montent en ligne oblique ou circulaire, ou paroiſſent ſe laiſſer tomber & ſe relever tout d'un coup, ſe ſuſpendre & demeurer comme immobiles, planer enſuite, s'écarter à droite, à gauche, rebrouſſer chemin, &c.

La tête de l'oiſeau, & ſur-tout le bec, eſt fait pour ſe frayer un chemin commode au travers de l'air: la ſituation du poumon, la diſpoſition de la poitrine & de ſes os rangés en forme de quille, tout ſert à contrebalancer ſa tête & ſon cou; ſa queue lui tient lieu de gouvernail, tandis qu'il rame avec ſes ailes. Mais ce gouvernail ne ſert pas ſeulement à maintenir l'équilibre du

vol, il ſert auſſi à hauſſer, baiſſer, tourner où l'oiſeau veut ; car la queue ne ſe porte pas plutôt vers un côté, que la tête ſe porte d'un autre. Les oiſeaux qui ont la queue courte & les pattes longues étendent les pieds en arriere lorſqu'ils volent. Si la queue eſt grande, l'oiſeau approche ſes pieds de ſon corps en volant ou les laiſſe pendans : l'oiſeau qui a peu ou point de queue comme le colymbe, vole difficilement & a le corps preſque droit en l'air. Les grandes plumes de la queue ſont toujours en nombre pair.

Que l'art brille dans la conſtruction générale des ailes & dans chacune de leurs parties ! Elles ont été placées par la Nature dans le centre de gravité, l'endroit le plus propre à tenir le corps de l'animal volant dans un exact équilibre au milieu d'un fluide auſſi ſubtil que l'air. Quant à ceux qui nagent & qui volent, leurs ailes, pour cet effet, ſont attachées au corps hors du centre de gravité ; & pour ceux qui ſe plongent plus ſouvent qu'ils ne volent, leurs jambes ſont plus reculées vers le derriere, & leurs ailes plus avancées vers le devant du corps.

Quelle légéreté dans ces ailes, & en même-temps quelle force ! Le tuyau de chaque plume eſt creux ; roide, léger, & cependant très-fort ; les barbes des plumes ſont rangées de chaque côté, & compoſées de filets artiſtement travaillés : elles ſont creuſées & bordées de petites plumes qui s'engrenent les unes dans les autres. Les grandes plumes des ailes ſont recouvertes, à leur origine, d'autres petites plumes en deſſus & en deſſous. C'eſt par cet arrangement mécanique, que les ailes peuvent frapper l'air qui eſt ſi fluide, & ſervir à l'oiſeau de point d'appui continuel pour s'élever à ſon gré & pour mieux aider à ſon mouvement progreſſif dans l'air.

Quel appareil d'os très-forts, mais ſur-tout légers, de jointures qui s'ouvrent, ſe ferment, ou ſe meuvent de tel côté que l'occaſion le demande, ſoit pour étendre les ailes, ſoit pour les reſſerrer vers le corps ! De quel

quel uſage ne ſont point les plumes de la queue, pour conduire l'oiſeau dans ſon vol, ou lorſqu'il veut s'abaiſſer! La force des muſcles pectoraux eſt ſur-tout remarquable, parce qu'ils ſont plus forts & plus robuſtes à proportion dans les oiſeaux, que dans l'homme & dans les autres animaux qui n'ont point été faits pour voler.

Indépendamment de tous les autres obſtacles qui s'oppoſent à l'art extravagant qu'ont cherché les hommes de voler, les muſcles des bras ne ſeroient point aſſez forts; les jambes y ſeroient plus propres. Mais il faut reléguer cette entrepriſe avec celle de produire le mouvement perpétuel, de trouver un remede univerſel, & autres ſemblables, qui font plutôt voir la foibleſſe que la force de l'eſprit humain.

Quand on conſidere un oiſeau qui vole, rien de plus naturel aux yeux de l'habitude, rien de ſi étonnant aux yeux de la raiſon. Cette maſſe qui s'éleve dans l'air, malgré le poids de cet air qui gravite ſur tous les corps, eſt emportée, non par une force étrangere, mais par un mouvement qui lui eſt propre, & qui s'y ſoutient longtemps avec vigueur & avec grace. Les gros & grands oiſeaux ont l'art de s'enfler, & d'avoir toujours des proviſions d'air en volant. A volonté ils rendent leur corps plus ou moins léger dans leur vol, ou plus gros lorſqu'ils nagent, ou plus peſant & moins gros lorſqu'ils plongent.

Quoique tous les oiſeaux ayent des ailes, il y en a qui ne peuvent pas voler; tels ſont l'autruche, l'émeu, le pingouin, qui n'étendent & n'agitent leurs ailes que pour accélérer leur courſe. On ne jouit point de cet aſpect varié lorſque les oiſeaux ſont détenus en cage, pas même dans une grande voliere. Leur génie eſt flétri par la captivité: les viſites fréquentes interrompent également ces petits priſonniers; ce n'eſt qu'après un certain temps qu'on y peut voir leurs careſſes, leurs querelles & leurs ménages. La nouvelle nourriture qu'on leur donne, & qui ne conſiſte pas en vers, en chenilles, en mouches, en eſpeces de grai-

nes particulieres, dont ils ſavent tous ſe traiter chacun ſuivant leur appétit dans chaque ſaiſon, ne leur fait pas moins regretter la ſolitude & la liberté; en un mot, ils agiſſent moins librement, & on reconnoît moins la diverſité de leurs caracteres & de leurs travaux. Ajoutons que la domeſticité ou l'eſclavage produit les grandes variétés dans les individus de la même eſpece d'oiſeau. Tout au contraire des oiſeaux ſauvages. C'eſt cet état d'eſclavage qui les rend dociles à la voix; ils apprennent à chanter, à ſiffler un air, à prononcer quelques mots. A cet égard ils ſont au-deſſus des animaux quadrupedes, quoique leur cerveau ne paroiſſe pas plus adapté à l'imagination & à la mémoire. La langue des oiſeaux mérite plus notre attention par ſes variétés, la forme, la ſtructure, les attaches & les muſcles : nous en citerons des preuves ci-après

Des Voyageurs ont dit que les oiſeaux des Indes, ſur-tout dans le pays de Juda, ſurpaſſent pour le plumage & pour le chant ceux d'Europe. C'eſt à tort; le concert que les oiſeaux forment dans les bois de l'Europe eſt ſupérieur à celui qu'on entend dans les autres parties du monde, & il nous ſemble que pour la beauté même du plumage, nous n'avons rien à deſirer dans nos oiſeaux Européens; car ſans parler du paon, qui eſt ſans contredit le phœnix des oiſeaux, ni de nos autres volailles domeſtiques, n'avons-nous pas le faiſan, la perdrix rouge, les canards, l'outarde, le francolin, les eſpeces de geais, la huppe, le loriot, l'étourneau, le pluvier doré, le vanneau, la pie, les pics, le bouvreuil, le chardonneret, le martinet pêcheur, & pluſieurs autres? Quant à la différence des plumes, il eſt aiſé de s'en convaincre en jetant les yeux ſur les plumes de l'*autruche*, du *paon*, de l'*aigle*, du *cygne*, du *perroquet*, de la *chouette*, du *pingouin*, de l'*oiſeau de paradis*, du *caſoar*, enfin de toutes les eſpeces d'oiſeaux que nous connoiſſons.

Les plumes varient ſuivant l'âge de l'oiſeau. Les jeunes loriots mâles reſſemblent aſſez aux femelles

pour le plumage lorſqu'ils ſont jeunes; dans le premier temps ils ſont mouchetés encore plus que les femelles, ils le ſont même ſur la partie ſupérieure du corps; mais dès le mois d'Août le jaune commence déjà à paroître ſous le corps, ils ont auſſi un cri différent de celui des vieux; ceux-ci diſent *yo*, *yo*, *yo*, qu'ils font ſuivre quelquefois d'une ſorte de miaulement comme celui des chats.

Les plumes du côté du corps ſont garnies d'un duvet mou, chaud: *voyez* DUVET. Du côté de l'air elles ſont garnies d'un double rang de barbes plus longues d'un côté que de l'autre. Ces barbes de largeur inégale, ſont une enfilade de petites lames minces & plates, couchées & ſerrées dans un alignement auſſi juſte, que ſi on avoit taillé les extrémités avec des ciſeaux. Les plumes, ſur-tout, celles de l'aile, ſont outre cela diſpoſées de façon que le rang des petites barbes de l'une ſe gliſſe, joue & ſe découvre plus ou moins entre les grandes barbes de l'autre plume qui eſt au-deſſus: un nouveau rang de moindres plumes, ſert de couverture aux tuyaux des groſſes: l'air ne peut paſſer nulle part, & par-là, comme nous l'avons dit plus haut, l'impulſion des plumes ſur ce fluide devient très-forte & très-agiſſante: on nomme les plumes de l'aile le *pennage*. Mais comme cette économie ſi néceſſaire pourroit ſouvent être altérée par la pluie, les oiſeaux ont auſſi un moyen de les en préſerver, au moyen d'une bourſe pleine d'un ſuc huileux, faite comme un mamelon, lequel compoſe preſque tout le croupion: ce mamelon a pluſieurs ouvertures; & lorſque l'oiſeau ſent ſes plumes deſſéchées, gâtées, entr'ouvertes ou prêtes à ſe mouiller, il preſſe ou tiraille ce mamelon avec ſon bec: il en exprime une humeur graiſſe qui eſt en réſerve dans deux glandes, & faiſant gliſſer ſucceſſivement la plupart de ſes plumes par ſon bec, il les paſſe à l'huile; l'onction de cette matiere viſqueuſe les luſtre, les raffermit auſſi & remplit tous les vides; après quoi l'eau ne fait plus que couler ſur l'oiſeau. La

poule de nos baſſes-cours eſt moins fournie de cette liqueur que les oiſeaux qui vivent au grand air, & d'où il arrive qu'une poule mouillée eſt un oiſeau ſingulier à voir : au contraire, les cygnes, les oies, les canards, les macreuſes, & tous les animaux deſtinés à vivre ſur l'eau, ont la plume enduite d'huile dès leur naiſſance ; d'ailleurs leur réſervoir graiſſeux eſt abondant, & une de leurs plus grandes occupations eſt de paſſer leurs plumes à l'huile continuellement.

Les anciens ont appellé *pulvérateurs* les oiſeaux qui ont l'inſtinct de gratter la terre, (ces oiſeaux ſont frugivores, granivores) d'élever la pouſſiere avec leurs ailes, & en ſe poudrant, pour ainſi dire, avec cette pouſſiere, de ſe délivrer de la piqûre des inſectes qui les tourmentent, de même que les oiſeaux aquatiques s'en délivrent en arroſant leurs plumes avec de l'eau.

La plupart des oiſeaux cachent leur tête ſous leur aile pendant leur ſommeil ; la plupart auſſi ne ſe tiennent que ſur un pied pendant qu'ils dorment, ils approchent l'autre de leur corps pour le réchauffer.

Les jambes & les pieds ſont dénués de plumes dans la plupart des oiſeaux, quelques-uns n'en ont point ſur la tête, tels ſont le coq d'Inde, l'émeu ; mais il n'y a peut-être que l'autruche qui n'ait pas le corps entier couvert de plumes.

Il y a des oiſeaux qui ſont toujours attroupés pluſieurs enſemble, ſoit qu'ils volent, ſoit qu'ils reſtent en repos ; tels que les pigeons : d'autres vont deux à deux, le mâle & la femelle dans la ſaiſon de leurs amours, de la ponte & de l'accroiſſement de leurs petits, qui eſt infiniment plus prompt que chez les quadrupedes.

Il y a des oiſeaux qui chantent, d'autres ne chantent pas ; tels que les oiſeaux de proie, & pluſieurs femelles de divers oiſeaux. C'eſt lorſque le temps eſt ſerein qu'on entend ces animaux chanter dans les bois. La ſaiſon du printemps ramene les amours que le triſte hiver a fait fuir ; c'eſt auſſi la ſaiſon des mélodieux

concerts des oiſeaux : ils ſont alors, & ſur-tout la nuit, l'agrément des bois. L'un chante à minuit & au point du jour, l'autre à l'aurore & à midi, un autre au ſoleil couchant, &c. tels ſont le coq, l'oie, les ſarcelles, l'alouette, le vanneau, le courlis, le pluvier, la grue, le roſſignol, la perdrix, & pluſieurs autres qui ſervent d'horloge aux Payſans.

On trouve dans le XIIIe vol. part. II. *des Tranſactions Philoſoph.* des expériences & obſervations ſur le chant des oiſeaux, par M. *Daniel Barrington*, Vice-Préſident de la Société de Londres : en voici le précis. Ce Phyſicien dit, que pour ſe faire mieux entendre de ſes Lecteurs, il a été obligé de créer, pour ainſi dire, des mots ; à la vérité la diſette de mots pour exprimer les différens ſons ou notes des oiſeaux, a forcé *Belon* à dire de la grue, du roſſignol, de l'oiſon, qu'ils chantent. Ceci ne donne aucune idée du chant de ces bipedes. Le P. *Kircher* a rapporté dans ſa *Muſurgia* quelques traits du chant du roſſignol, du coucou & de la caille, & il les a déſignés par des notes de muſique ; mais ces exemples prouvent ſeulement que le chant de certains oiſeaux renferme des notes qui correſpondent aux intervalles de notre octave. M. *Barrington* dit que le premier accent ou ſon du jeune oiſeau, tant mâle que femelle, eſt 1°. le *piaulement ;* il s'en ſert pour demander ſa nourriture à ſa mere. Ce premier ſon qui eſt ſi différent dans tous les oiſeaux, qu'il fait diſtinguer leurs eſpeces ſans les voir, eſt foible, très-plaintif, & diminue à meſure que l'oiſeau prend de l'accroiſſement. A-t-il acquis ſa force, ſa grandeur, ces différens ſons changent abſolument. Le jeune roſſignol a un piaulement rauque & déſagréable. Le piaulement eſt formé d'un ſon ſimple, répété dans des intervalles très-courts. 2°. Le ſon que l'oiſeau rend un mois après ſa naiſſance, eſt l'*appel :* dans le plus grand nombre c'eſt la répétition d'une même note que l'oiſeau, tant mâle que femelle, conſerve toute ſa vie ; à moins qu'ils n'ayent été enlevés de leur nid le deu-

xiéme ou troiſieme jour après leur naiſſance, pour entendre l'appel d'un autre oiſeau au moment de la becquée. 3°. Les Oiſeleurs appellent *flutoyer*, *ſiffler*, *gazouiller*, le chant qui ſe développe enſuite dans les jeunes oiſeaux.

On peut comparer les efforts que les jeunes oiſeaux font pour chanter à ceux d'un enfant qui tâche de bégayer; ce n'eſt pas le ſeul trait de comparaiſon dans la gradation des ſons : on a entendu pluſieurs fois des oiſeaux qui n'avoient guere qu'un mois, préluder ou commencer à ſiffler. Il paroît que ce premier eſſai ne contient pas les principes du ramage dont l'oiſeau doit par la ſuite affecter ſi agréablement nos oreilles : quelles peuvent être les vues de cet eſſai ? Suivons l'oiſeau dans ſes différens âges. Dans le temps que ce jeune muſicien bipede s'exerce ainſi à former ſon goſier, s'il ſaiſit quelque paſſage agréable, il répéte ſouvent & conſerve ce ton. S'il prend un ton faux, peu concordant avec celui qu'il ſemble chercher, aſſez ſouvent il l'abandonne, ſemblable à nos Chanteurs qui hauſſent la voix lorſqu'ils ſe ſouviennent de quelques parties d'un air, qu'ils peuvent exécuter avec préciſion; & d'autres fois gliſſent légérement par deſſus les tons dont ils ne ſe ſont pas tout-à-fait rendus les maîtres, ou comme ſi ce paſſage ne leur faiſoit pas plaiſir, ou peut-être dans la crainte de ſe compromettre : l'oiſeau paroît en faire autant. L'oiſeau détenu en cage s'exerce ordinairement à ſiffler pendant plus des deux tiers de l'année : quand il eſt sûr, pour ainſi dire, de ſes notes & en état d'exécuter toutes les parties de ſon chant naturel, ou d'un air qu'on lui a appris au moyen d'une ſerinette, il ne varie plus dans ſa mélodie; il s'exerce à les chanter de ſuite, & en lie les différens paſſages ſans ſe repoſer.

M. *Barrington* dit, qu'il paroît que le chant des oiſeaux n'eſt qu'une ſucceſſion de trois notes différentes ou d'un plus grand nombre continuées de ſuite dans un intervalle qui correſpond à une croche de muſique

de quatre noires, ou bien l'eſpace de quatre ſecondes. Ceci étant, on doit en exclure l'*appel* du coucou & le glouſſement de la poule, qui ne conſiſtent qu'en deux notes. Il y a plus, on a obſervé que la poule qui couve, répéte ſouvent la même note à des intervalles très-courts, & finit ſur une ſixieme qu'elle fait extrêmement longue; c'eſt un *appel varié*. On doit encore diſtinguer de ce qu'on appelle *ramage* ces courts éclats de voix que les oiſeaux font entendre quand ils s'efforcent de le diſputer à d'autres par le chant, & qu'ils forment comme une eſpece de concours vocal, alors leur chant ne ſe continue pas quatre ſecondes.

Tout ce que nous venons de dire, ne peut guere s'appliquer qu'aux oiſeaux qui ont reçu une éducation ſuivie. Les notes ne ſont pas plus innées dans les oiſeaux que le langage dans l'homme: elles dépendent donc du maître qui les éleve. Ajoutons qu'il faut que leurs organes ſoient tels qu'ils puiſſent imiter les ſons qu'ils doivent entendre ſouvent. Les linots mâles en état de voler, que l'on diſtingue dès leur bas âge des femelles par une blancheur qui s'étend dans toute la longueur du fanon de la plume, (dans la femelle elle ne va qu'à moitié); ces ſortes d'oiſeaux, dis-je, offrent une grande docilité & un talent ſingulier pour l'imitation du chant: dans la plupart des autres oiſeaux qui ont un chant décidé, on ne diſtingue pas auſſi ſurement le mâle de la femelle. Il eſt auſſi rare d'entendre les femelles d'oiſeaux chanter comme les mâles, qu'il eſt extraordinaire d'entendre les poules chanter comme les coqs. L'on préſume auſſi que les perroquets & les pies qui apprennent ſi difficilement à parler, ſont des femelles de leur eſpece. M. *Barrington* dit qu'il avoit trois eſpeces d'alouettes qui étoient ſéparées, & qui chantoient parfaitement bien; l'une étoit l'*alouette des champs*, l'autre celle *des bois*, & la troiſieme l'*alouette meſange*. Il plaça avec chacune de ces alouettes de jeunes linots qui imiterent bientôt chacun le chant de leur maître de Muſique: quand le chant de ces éco-

liers fut entiérement fixé, on les plaça avec d'autres jeunes linotes, dont ils devinrent à leur tour les maîtres de muſique, & tous ces linots oublierent abſolument les notes & tout le mode de leur chant, pour conſerver conſtamment celui de l'alouette. Un jeune linot d'Europe fut élevé dans une cage où étoit un *vengolina* d'Afrique, qui eſt un beau chanteur : le petit Européen parvint à imiter l'Africain avec une ſi grande perfection, que quand ils chantoient enſemble, il étoit impoſſible de les diſtinguer l'un de l'autre : un chardonneret chantoit uniquement l'appel du roitelet, parce qu'il n'avoit jamais entendu d'autre accent. Tous ces faits prouvent aſſez que les oiſeaux n'ont point d'idées innées des notes qu'on ſuppoſe particulieres à chaque eſpece. Si dans l'état de vie ſauvage ils apprennent & gardent tous conſtamment le même chant, c'eſt parce que les jeunes oiſeaux n'ont donné leur attention qu'au chant du pere, qui néglige lui même les notes de tous les autres oiſeaux qui chantent dans les environs ; ſon génie & ſes beſoins lui font chercher & trouver la nourriture qui lui convient : dans une cage ce génie ſe flétrit par la captivité, il s'attache à ſon pourvoyeur, qui le careſſe, qui le ſiffle, & il en retient des ſons, des parties d'airs ou des airs entiers ; & nous le répétons, s'il n'a été mis en cage qu'un mois après ſa naiſſance, il n'oubliera point l'*appel* de ſon eſpece. On voit dans des volieres des ſerins avec des oiſeaux d'eſpeces différentes, chacun ne chante que le ramage de ſon pere. Les moineaux qui nichent dans les maiſons, n'ont jamais que le piaulement de leur eſpece, tant qu'ils reſtent ſauvages : leur chant devient mixte ou compoſé, ſi après leur naiſſance on les met avec un linot, un chardonneret, un roſſignol, une gorge-rouge. Il y a auſſi de jeunes oiſeaux qui, n'ayant pas entendu l'appel de leur pere, paroiſſent plus enclins étant dans une voliere à retenir les ſons de certains oiſeaux que d'autres : on en voit qui aiment aſſez le *roulis* du rouge-gorge.

Les oiſeaux dans l'état de vie ſauvage ne chantent

ordinairement que pendant deux mois & demi de l'année, ou tant que la pâture eſt abondante, encore les ſeuls mâles de quelques eſpeces jouiſſent de ce précieux avantage, (car il y a beaucoup d'oiſeaux qui ne chantent aucunement). M. *Barrington*, croit que cette propriété ou avantage du chant dépend de la force des muſcles du larynx, qui eſt ſupérieure dans les mâles. Des obſervations anatomiques démontrent qu'il n'y a aucune différence ſexuelle à cet égard dans les oiſeaux qui ne chantent point. Mais pourquoi ne chantent-ils pas, notamment les gros oiſeaux ? Notre Phyſicien prétend que ſi ces gros bipedes étoient doués de cette faculté, la plénitude de leur voix, jointe au volume de leur corps, tout les décéleroit à leurs ennemis ; & que la Nature n'a pas permis aux oiſeaux femelles de chanter, parce que ce talent ſeroit pour eux un talent funeſte & pernicieux dans le temps de l'incubation : ainſi ce qui eſt un défaut phyſique eſt compenſé par un bien moral. On dit qu'il y a pluſieurs oiſeaux qui chantent & qui cherchent à récréer leurs femelles pendant cette pénible fonction. Notre Obſervateur paroît nier ce fait.

Voyons maintenant en quoi le chant des oiſeaux reſſemble aux intervalles de notre muſique, qui ne ſont jamais ou rarement moindres d'une demi-note. *Ligon* dit que le chant de la grive eſt compoſé de quarts de notes, qui par progreſſion montent ſucceſſivement les uns au-deſſus des autres. Le chant d'un petit nombre d'oiſeaux offre des paſſages qui correſpondent aux intervalles de la game de notre muſique ; l'appel du coucou en eſt un exemple bien frappant & bien connu ; mais la plus grande partie du ramage des petits oiſeaux ne peut guere s'exprimer en caracteres de Muſique, parce qu'il eſt trop rapide, & que l'on ne connoît preſque pas le point où l'oiſeau doit s'arrêter : ſa voix ordinairement perçante qui ſe fait entendre de fort loin, s'éleve à un degré beaucoup plus haut que les notes les plus aiguës de nos inſtrumens, & les intervalles des

octaves ſi élevées, d'ailleurs ſi courts, ſi délicats, ſont plus difficiles à ſaiſir que ceux des bas, & plus encore que ceux des octaves qui gardent le milieu. Auſſi parmi les hommes qui ont voulu chanter comme les oiſeaux, il y en a peu qui aient pu imiter le ramage de quelques-uns, tels que le *roſſignol*, l'*alouette*, le *merle*, la *perdrix*: encore mettent-ils dans leur bouche une eſpece d'appeau. Si quelques ſerins, &c. détenus en cage ſifflent des airs connus, avec de plus longs intervalles, ce ſifflement n'eſt, comme nous l'avons dit, que la répétition de la leçon qu'on leur a donnée depuis l'inſtant qu'on les a pris dans le nid. Si on entend chanter une douzaine d'oiſeaux d'eſpeces différentes, raſſemblés dans un même lieu, l'oreille n'eſt frappée d'aucune diſſonance déſagréable: le chant des oiſeaux n'eſt cependant pas toujours à la même élévation, ou chanteroient-ils tous d'après la même game? M. *Barrington* le préſume d'après le tableau ſuivant, qui a été fait ou remarqué au moyen d'une harpe. *F naturel de l'alouette des bois; A naturel dans un coq ordinaire; C naturel dans l'oiſeau moqueur mâle; B bas dans un très-gros coq; C tombant communément en A dans le coucou; A dans les grives; D dans quelques chouettes; B bas dans d'autres; G ſur un roſſignol qui étoit détenu en cage.* Voilà ſix notes; il ne manque plus que *E* pour compléter la game: au reſte ces ſix notes ſuffiſent en ſuppoſant que les oiſeaux chantent ſur la clef de *F* avec une tierce aiguë, ou ſur la clef de *G* dans une tierce baſſe: ceci étant *Lucrece* a eu raiſon de dire que les oiſeaux nous ont enſeigné la Muſique.

Parmi les oiſeaux chanteurs & éduqués, il y en a qui imitent non-ſeulement les mêmes notes, les mêmes tons, mais ils articulent encore des mots & même de petites phraſes qu'on leur répéte ſouvent. Les Grecs & les Romains ſe ſont beaucoup occupés de cet art. On a obſervé que quand les oiſeaux entrent dans la ſaiſon où ils chantent, leur bec change ſenſiblement & par degrés de couleur. On aſſure que le coq ne

chante jamais tant qu'il a la tête bien rouge. Le pinçon & le linot, ont d'abord leur bec d'un bleu foncé, & il pâlit de nouveau quand la saison du chant est passée. Ce changement paroît être plutôt un symptôme qu'une cause du chant des oiseaux. Il n'en est pas de même des oiseaux châtrés, ils ne chantent pas, l'éducation ne donne pas de nouveaux organes à l'oiseau; mais dans l'étendue de sa voix il est le maître de l'imitation. Le perroquet articule les mots plus distinctement qu'aucun autre oiseau. Il est aussi plus familier, & ses manieres supposent aussi plus de mémoire. A l'égard des différences qu'on remarque dans le chant des oiseaux d'une même espece, quelques-uns les comparent aux différens dialectes de chaque Province. Cette différence d'unité de voix n'est-elle pas due au rétréciſſement du larynx, ou à son alongement dans d'autres. M. *Barrington*, d'après ses Observations sur le chant des oiseaux, a fait une Table qui sert à comparer le mérite du chant de quelques oiseaux, tels que le *rossignol*, l'*alouette des champs*, celle des *bois*, l'*alouette-mésange*, le *linot*, le *chardonneret*, le *pinçon*, le *verdier*, la *tête-rousse*, la *grive*, le *merle*, la *gorge-rouge*, le *roitelet*, le *moineau de marais*, la *tête noire*, ou *rossignol moqueur*, ou *polyglotte*. Dans cette Table qui est en colonnes, on y trouve des degrés de perfection, comparés pour la mélodie du ton, l'élévation des notes, les notes plaintives, le période ou longueur du ramage & pour l'exécution. On y trouve que le rossignol a le plus grand nombre de ces degrés, excepté par l'élévation des notes, l'alouette des champs le surpasse en cela. Nous osons nous flatter que notre Lecteur ne désapprouvera pas la longueur de cette digression sur le chant des oiseaux. Cet extrait offre trop de singularités, & il convenoit d'en faire mention.

On donne le nom de VOLIERE, *aviaria*, à l'endroit où l'on tient des oiseaux enfermés. Les Grecs & les Latins ont aussi tiré la dénomination de chaque espece d'oiseau de la nourriture qu'il prend. C'est ainsi

que les Grecs ont nommé *ſarcophages*, & les Latins *carnivores*, ceux qui vivent de chair. On nomme les oiſeaux de proie *rapaces*; & *demi-rapaces* ceux qui, comme les corbeaux, n'ont pas le bec crochu. On appelle *entomophages* ou *inſectivores*, les mangeurs d'inſectes; *acantophages*, ceux qui ne vivent que de chardons; *carpophages* ou *frugivores*, les mangeurs de fruits; *graminivorès*, les mangeurs de plantules; *granivores*, les mangeurs de graines; *piſcivores*, ceux qui ne vivent que de poiſſon; *panphages*, ceux qui vivent également de toutes choſes; *ſcolopaces*, ceux qui ont le bec long & effilé; *macropteres*, ceux qui ont les ailes longues; *imantopedes*, ceux qui ont les cuiſſes & les jambes longues; *palmipedes*, ceux qui ont les doigts des pieds unis par une membrane afin de nager; *fiſſipedes*, ceux qui ont les doigts détachés; *diurnes*, ceux qui volent & butinent le jour; & *nocturnes*, ceux qui, comme la chouette, ne ſortent que la nuit. On appelle OISEAUX DE PASSAGE, *paſſeres*, ceux qui ne reſtent qu'un certain temps de l'année dans un pays, &c.

Quant à la chaſſe du vol, *voyez ce que nous en avons dit au mot* FAUCON pour les oiſeaux de proie. Les oiſeaux de nuit ſont univerſellement haïs; & dès qu'on en a découvert quelqu'un, il ſe fait une conjuration générale contre ce malheureux oiſeau: petits & grands, tous l'environnent avec grand bruit, quoiqu'il ſoit rare qu'il en ſoit attaqué auſſi impunément qu'il en eſt inſulté. A quels dangers ne s'expoſent pas certains hommes dans la chaſſe aux oiſeaux, qu'on pratique parmi les rochers de la Norwege? Pour les oiſeaux de jour, de plaine, des bois, &c. ils ſe prennent ou au fuſil ou à la piſte, aux filets ou à la traînaſſe, ou aux gluaux, & par quantité de méthodes différentes, dont nous avons fait mention dans l'hiſtoire particuliere des oiſeaux. Au reſte nous parlerons ci-après des moyens de ſe procurer les oiſeaux pour être conſervés dans les Cabinets des Curieux. Nous avons parlé auſſi des diverſes qualités de leur chair, qui eſt plus ou moins

délicate. Celle des oiſeaux de proie eſt maigre, & n'eſt pas bonne à manger; celle des oiſeaux de riviere eſt ordinairement fibreuſe, & plus difficile à digérer que celle des oiſeaux terreſtres.

En général, les oiſeaux qui ſe nourriſſent de grains, d'herbes & de fruits, fourniſſent un meilleur ſuc & plus facile à digérer, que ceux qui ſe nourriſſent d'inſectes, de viandes ou de poiſſon. La chair des premiers n'eſt ni trop terreſtre ni trop aqueuſe. Au reſte les ſaveurs ſont analogues aux goûts des différentes Nations : c'eſt ainſi que l'autruche eſt un régal chez les Africains, comme l'eſt le poulet parmi nous. Les oiſeaux les plus en uſage ſur les tables en Europe, ſont le courlis, la poule d'eau, le cu-blanc, la poule d'Inde, l'ortolan, la caille, le pluvier, la bécaſſe, le faiſan, la poule privée, les pigeons & les mauviettes. Les Payſans mangent volontiers le paon, la corneille, la pie, le geai, & tous les autres petits oiſeaux. Dans tous ces animaux les os ſont ſi vides & ſi minces, qu'ils n'ajoutent preſque rien au poids des chairs.

Nous ne parlons point ici de l'utilité des diverſes plumes des oiſeaux, ni des combats de ces animaux; nous en avons fait mention à chacun de leurs articles. Il nous ſuffira de dire que c'eſt avec les plumes de l'autruche qu'on orne quelquefois la tête des Rois, des Héros, & même des Dames; celles du coq ſervent auſſi à faire des panaches; l'édredon, qui eſt une eſpece de duvet, eſt employé dans les couvre-pieds; les groſſes plumes de cygne, &c. ſervent à écrire. Les Vénitiens & les Napolitains ſavent mieux que toute autre Nation colorer les plumes du ventre du cygne, &c. pour l'uſage des fleurs artificielles. Le caractere belliqueux des oiſeaux ſe reconnoît dans le coq, dans les oiſeaux de proie, &c. Il eſt encore d'uſage en Angleterre & en quelques lieux de l'Italie, de faire battre enſemble les coqs, les cailles, &c. chacun ſelon ſon eſpece. C'eſt un ſpectacle pour tout le Peuple, & ſouvent pour bien des Grands, *voyez aux mots* COQ, CAILLE, &c. Il y a beaucoup

d'oiſeaux qui n'ont point de noms particuliers : tels ſont ceux dont nous ferons mention ci-après. Ils ont conſervé le nom général d'oiſeau, avec une épithete qui ſert à les déſigner.

Par cet expoſé des oiſeaux, on voit qu'il y en a peu qui ne nous ſoient utiles. Les plus redoutables mangent les charognes qui nous infecteroient ; & s'ils font quelquefois main baſſe ſur nos volailles, combien d'autres oiſeaux nous délivrent de cette immenſe quantité d'inſectes, dont la multiplicité eſt un fléau. D'autres nous amuſent par leur ramage, ou nous ſervent de nourriture. En Europe on récompenſe ceux qui tuent le laemmer-geyer : *voyez au mot* CONDOR ; au lieu que dans le pays de Benin, les habitans reſpectent un animal ſemblable, qu'ils appellent *oiſeau noir :* il eſt même défendu ſous peine de mort de lui faire le moindre mal. Il y a des Miniſtres établis pour ſervir ces oiſeaux & pour leur porter de la nourriture dans un endroit des montagnes qui leur eſt particuliérement conſacré.

Maniere de ſe procurer les différentes eſpeces d'oiſeaux, de les préparer & de les envoyer des pays que parcourent les Voyageurs.

Nous avons donné à l'article *Hiſtoire Naturelle*, une eſquiſſe du ſpectacle enchanteur qu'offre aux regards des Curieux une belle collection d'oiſeaux : c'eſt ſans contredit, après celle des papillons, la partie la plus brillante, la plus apparente & celle qui ſéduit le plus généralement l'homme le plus indifférent. La maniere de ſe procurer les différentes eſpeces d'oiſeaux, &c. a été expoſée avec clarté & préciſion dans un Mémoire inſtructif qu'a donné ſur cet objet M. le Docteur *Mauduit* de Paris, dont le Cabinet en ce genre d'animaux & en inſectes, prouve le goût & les connoiſſances, &c. Voici le ſommaire de ce Mémoire circonſtancié.

On prend les oiſeaux au *piege*, au *filet*, aux *lacets*,

à la *pipée*, par la *chaſſe du vol*, ou on les tue avec l'*arc* ou le *fuſil*. On ne prend que les oiſeaux de proie au piege, & cette méthode a par rapport à l'uſage que l'on veut faire de ces animaux de grands inconvéniens. Les pieges briſent les os, délabrent les parties engagées, & ne donnent pas toujours la mort aux animaux, on eſt obligé de les étouffer ou de leur introduire dans le cervelet une épingle proportionnée au volume de la tête de l'oiſeau; dans cette opération on doit avoir ſoin de ménager le bec & les plumes du cou. On ne prend au *filet* & avec les *lacets*, que les petits oiſeaux, & on les a par ce moyen, en très-bon état. On fait la *pipée* par le moyen de petits bâtons enduits de glu (on les nomme *gluaux*) qui colant les plumes les unes aux autres, ôtent aux oiſeaux la faculté de voler : les oiſeaux pris par cette méthode, ne peuvent guere ſervir à entrer enſuite dans une collection. La glu eſt une ſorte de réſine exceſſivement tenace, que l'eau ne diſſout pas, & que l'eſprit-de-vin n'enleve qu'imparfaitement : *voyez l'article* GLU. Les plumes qui en ſont une fois imprégnées, le ſont pour toujours. La chaſſe avec l'*arc* ou le *fuſil*, eſt le moyen le plus facile pour abattre les oiſeaux; il eſt certain que par cette induſtrie traîtreſſe & meurtriere, le Chaſſeur exercé peut s'en procurer davantage. M. *Mauduit* dit qu'il préfere pour les oiſeaux, ainſi que pour les quadrupedes, l'arc, quand on ſe trouve à portée d'en faire uſage : le plomb du fuſil les crible ſouvent de toutes parts.

On peut envoyer les oiſeaux entiers, ou ſeulement leur peau, en les préparant de la même maniere que les animaux à quatre pattes; *voyez ce qui eſt dit à ce ſujet à la fin de l'article* QUADRUPEDES. La liqueur conſervatrice eſt la même, & on doit prendre les mêmes précautions en arrangeant les oiſeaux entiers dans les barriques. Si l'on a deſſein de n'envoyer que des peaux, il faut écorcher les oiſeaux; en voici la pratique.

On poſe ſur le dos l'oiſeau qu'on veut écorcher,

on le doit étendre ſur une table. Aſſéyez-vous devant, de maniere que la queue de l'oiſeau ſoit de votre côté. Ecartez avec le manche d'un ſcalpel à droite & à gauche, les plumes qui couvrent la poitrine, vous verrez qu'il y a dans ſon milieu un eſpace dégarni de plumes ; faites ſur cet endroit une inciſion longitudinale, commencez-la au haut du *brechet* (cartilage *xiphoïde*), & conduiſez-la un peu au-deſſous de ſon extrémité. Prenez avec les doigts de la main gauche, ou ſaiſiſſez avec une pince la peau d'un des côtés de l'inciſion, détachez cette peau d'avec les chairs, d'abord avec la lame d'un ſcalpel, enſuite avec le dos du même inſtrument, ou avec les doigts & même la main entiere, ſuivant la groſſeur de l'animal ; ſoulevez la peau & la détachez des chairs le plus avant que vous pourrez, en enfonçant, & ſur le côté & en haut vers le cou, & en bas vers l'anus. Faites enſuite la même opération de l'autre côté. Craignez-vous en enfonçant les doigts ou le manche du ſcalpel, de déchirer ou de percer la peau ? Que les doigts de la main oppoſée répondent toujours en dehors à l'action du ſcalpel ou à celle des doigts au deſſous de la peau. Le tact vous avertira de ſon état, de la force qu'elle a pour réſiſter, & ſi l'effort que vous faites n'eſt pas au-deſſus de ſa force réſiſtante. Nous convenons qu'il faut ici & de l'adreſſe & de l'habitude.

La peau étant détachée des chairs auſſi avant qu'elle peut l'être par cette pratique, alors ſaiſiſſez le cou un peu au-deſſus de ſon articulation avec le corps ; tirez-le en dedans de la main droite, repouſſez la peau de la main gauche, détachez-la du cou, & quand vous êtes parvenu à l'en ſéparer dans un point circulaire, coupez le cou avec de forts ciſeaux, ou avec un couteau, ſuivant le volume de l'oiſeau. Le cou étant ſéparé d'avec le corps, il faut opérer ſur les ailes. Vous en retirez une en dedans, en la ſaiſiſſant vers ſon moignon avec la main gauche, tandis que de la droite vous refoulez la peau en dehors, vous la détachez des chairs.

Êtes-

Êtes-vous parvenu au pli de l'aile, alors vous coupez les chairs, & vous ſéparez les os dans l'articulation. Vous remettez la peau dans ſon état, & vous opérez de la même maniere ſur l'autre aile. Quand toutes les deux ſont dégagées & ſéparées d'avec le corps, vous paſſez aux cuiſſes ; vous les dépouillez comme les ailes l'une après l'autre, lorſqu'opérant ſur chaque cuiſſe en particulier, vous en avez retiré une en dedans, & vous l'avez dégagée de ſa peau juſqu'au bas du pilon ou juſqu'au genou, alors vous ſéparez les os dans cet endroit, qui eſt celui où la cuiſſe s'articule avec la jambe. Le cou, les ailes, les cuiſſes, étant ſéparés d'avec le corps, vous en ſaiſiſſez & ſoulevez la maſſe de la main gauche, tandis que de la droite vous déprimez, vous ſéparez la peau qui tient encore au dos. Bientôt elle n'adhere plus qu'au ſeul croupion. Quand il eſt à découvert, vous le coupez en dedans de la peau, un peu au-deſſous de l'endroit où il articule avec le corps. Celui-ci n'adhere plus par aucun point à la peau, vous l'enlevez & le mettez de côté. Vous revenez au cou, vous en prenez le bout avec la main gauche ; de la droite vous doublez la peau en la retournant, vous tirez le cou à vous de la main gauche, & vous refoulez la peau de la droite. Le cou ſort comme le corps d'une anguille qu'on écorche, ou comme le doigt d'un gant qu'on retourne. Parvenu à la tête vous vous arrêtez quand vous êtes vers ſon milieu ; vous détachez avec le tranchant du ſcalpel la langue ſur les côtés ſans la couper ; vous ſéparez le cou à ſa jonction avec la tête, & avec le cou vous emportez la langue, l'œſophage ou le conduit des alimens, & la trachée arterre ou le canal qui ſert au paſſage de l'air pour la reſpiration. Il ne reſte plus qu'à agrandir le trou qui ſe trouve naturellement derriere la tête, & par où paſſe la moëlle épiniere. Ayant agrandi ce trou avec des ciſeaux ou avec un foret, ou la pointe d'un couteau ſelon les circonſtances, vous videz la cervelle, vous remettez enſuite la peau dans

ſon état naturel, vous la rempliſſez de coton ou de mouſſe, ou d'une autre matiere analogue; vous obſervez de mettre peu de coton dans le pli des ailes. La peau flaſque en cet endroit peut vous tromper; elle prête beaucoup, il faut remplir très-peu cette partie; au contraire, il faut avoir ſoin de fourrer la peau qui enveloppoit les cuiſſes, & de les marquer. Votre opération étant finie, vous réuniſſez la peau par des points de ſuture; vous remettez les ailes dans leur poſition, & vous les y aſſujettiſſez en entourant tout le corps d'un ruban ou d'une ficelle. Il reſte encore les yeux qu'il faut enlever, en les arrachant avec un fer pointu & courbé, en prenant garde d'endommager les paupieres; puis prenant un côté de la paupiere avec le bout d'une pince, le ſoulevant d'une main, vous introduiſez de l'autre main du coton pour en remplir la cavité. (Ceux qui voudroient conſerver dans le pays natal, l'oiſeau ainſi préparé, y mettroient des yeux d'émail de grandeur & de figure naturelles, on les introduit dans l'orbite en écartant les deux côtés des paupieres.) On peut encore exécuter autrement cette opération: en voici la maniere. Quand, redoublant la peau du cou, on eſt parvenu à la tête, on continue de redoubler la peau juſqu'à ce qu'on découvre le globe des yeux. On le ſépare de la membrane qui l'attache aux paupieres, avec la lame du ſcalpel; on remplit l'orbite ou la cavité de l'œil de coton qu'on foule bien & qu'on a roulé auparavant dans ſes doigts pour le rendre plus denſe; retirant enſuite la tête en dehors, les yeux ſe trouvent fermés comme ils doivent l'être. On préſume bien qu'en écorchant les oiſeaux, il faut avoir ſoin de n'en pas ſalir la peau, & y porter les mêmes attentions qu'en écorchant les quadrupedes: en un mot avoir près de ſoi du coton, & faire uſage d'un mélange de poudre de chaux & d'alun, & ſuivre en tous points pour la préparation des peaux d'oiſeaux le procédé indiqué pour celles des *quadrupedes*. Voyez ce mot.

M. *Mauduit* dit encore que quelque attention qu'on apporte à ſon opération en écorchant les oiſeaux, leurs peaux ſe trouvent ſouvent ſalies par trois accidens différens ; par la *vaſe* ſur laquelle ils couchent ; par le *ſang* qui ſort des plaies ; par la *graiſſe*, qui au bout de quelque temps s'atténue, devient fluide & s'imbibe dans les plumes. La vaſe ſe nétoie aiſément par le moyen de l'eau ſeule ; le ſang, quand il eſt une fois ſec, s'enleve difficilement, l'eau pure ne le diſsout que très-imparfaitement ; les plumes en reſtent colorées, à moins qu'on ne ſe ſerve d'eau ſaturée de nitre ; ce qui, pourſuit le même Obſervateur, eſt peut-être la ſeule ſubſtance qui ait la propriété de rendre la partie rouge du ſang deſséchée, parfaitement miſcible à l'eau, & par conſéquent de fournir le moyen d'en nétoyer les parties qui en ſont ſalies. On enleve la graiſse en faiſant uſage d'une eau de leſſive ; on ſait que c'eſt de l'eau chaude qui a filtré à travers des cendres de bois neuf. Ceci étant, il eſt probable qu'une petite doſe de ſel alkali fixe, diſsoute dans l'eau, auroit la même propriété que la leſſive.

Maintenant il convient d'expoſer les obſervations & les notes que les Voyageurs devroient joindre aux oiſeaux étrangers qu'ils envoient. Il importe ſur-tout de ſavoir s'ils habitent dans le pays toute l'année, ou s'ils ſont de paſsage : quand & par où ils arrivent ; de quel côté & en quelle ſaiſon ils ſe retirent ; d'où l'on croit qu'ils viennent, & où l'on penſe qu'ils vont ; s'il y a des oiſeaux qui ne paroiſsent qu'un moment & qui diſparoiſsent pour long-temps ; s'ils ſont rares ou communs ; quelle eſt leur nourriture ; comment ils ſe la procurent ; quelle différence il y a de la taille, du plumage entre le mâle & la femelle ; en quoi les couleurs des petits different des adultes ; ſi les oiſeaux ne muent qu'une ou pluſieurs fois l'année, & dans quelles ſaiſons ; s'ils ne changent pas de couleurs pluſieurs fois dans la même année, ce qui n'eſt pas très-rare parmi les oiſeaux des climats qui ſont entre les Tropiques ;

s'ils pondent toute l'année, ou dans une saison seulement ; & quelle est cette saison ; combien la femelle fait de pontes ; combien d'œufs à chaque ponte ; quelle est la couleur des œufs ; de combien de temps est la durée de l'incubation ; comment & avec quelles substances la mere fait son nid ; où elle le place ; si elle le construit seule, ou si le mâle l'aide dans cette opération ; s'il partage avec elle l'ennui de la couvée, & les fatigues de la nourriture des petits ; si ceux-ci vivent long-temps en société, & quand ils se séparent ; de quelle utilité sont les oiseaux, ou quel tort ils font ; comment on les chasse s'ils sont sauvages ; quels soins on en prend s'ils sont domestiques ; s'informer du nom qu'on leur donne dans les pays où on les trouve ; spécifier sur-tout la forme & la couleur des yeux, du bec & des pieds, leur couleur est très-sujette à changer ; en un mot parler de leurs cris, & les faire connoître autant qu'on le peut.

Maniere d'envoyer les œufs & les nids.

Les *œufs* & les *nids* sont des objets inséparables de l'Histoire Naturelle des oiseaux. Nous avons parlé de l'un & de l'autre dans la suite de l'article *Oiseau* : les *nids* sont ces réduits où l'oiseau pond ses œufs, couve & éleve ses petits : les nids sont plus ou moins grands, & construits quelquefois d'une maniere fort simple, d'autres offrent de l'élégance, beaucoup de soins dans l'art de les construire ; d'autres ont une forme très-singuliere, quelquefois bizarre & méritent d'être connus, notamment ceux que l'on appelle *pensiles*, qui sont fort longs, se balancent au gré des vents, n'étant attachés au bout d'une branche que par quelques liens fort déliés. On range les nids les uns à côté des autres ; on choisit ceux de la même élévation pour les arranger ensemble dans une même boîte, de maniere qu'ils y soient comprimés également & mollement. On a soin d'y attacher leur nom. Quant aux *œufs*, on dis-

tingue ceux qui ſont frais en les expoſant à la lumiere d'une bougie, alors ils offrent une ſorte de tranſparence ; ceux qui ſont opaques indiquent qu'ils ont été couvés. On doit prendre garde à la fragilité de ces objets quand on veut les vider. Pour cela on les perce par les deux extrémités, on ſouffle par l'un des bouts, alors la ſubſtance liquide de l'œuf ſort par le trou oppoſé : on l'expoſe ainſi à l'air pendant quelques jours ; il ſe deſſéche à l'intérieur : on écrit ſon nom ſur la coque ; enſuite on les place dans des boîtes garnies de caſes matelaſſées de coton, les caſes ſont formées pluſieurs à côté l'une de l'autre & maintenues par un châſſis ou par des traverſes de bois en ſautoir & bien aſſujetties. Ces ſautoirs qui doivent avoir une hauteur ſupérieure au diametre des œufs ſervent à les pincer pour être enlevés de la boîte à volonté : la boîte peut être profonde & contenir pluſieurs diviſions : on doit mettre les gros œufs au fond & garnir auſſi de coton le deſſus des œufs, de maniere que la boîte ſoit pleine.

OISEAU-ABEILLE ou SUCE-FLEUR. On l'appelle auſſi *bourdonneur* ou *oiſeau murmure* : c'eſt ou le colibri ou l'oiſeau mouche, *Voyez à l'art.* COLIBRI.

OISEAU D'AFRIQUE ou POULE DE BARBARIE, *avis Afra. Voyez* PINTADE.

OISEAU ARCTIQUE. *Edwards* donne ce nom au *Stercoraire*. Voyez ce mot.

OISEAU DE COMBAT, ou PAON DE MER ou LE COMBATTANT, *avis pugnax*. Les Suédois, chez qui cet oiſeau de rivage eſt commun, le nomment *bruthane*. Ce volatile eſt du genre du bécaſſeau, & de la grandeur du chevalier : ſon bec & les plumes de ſon cou ſont longs. La bigarrure du plumage dans les mâles eſt admirable ; il eſt toujours ſi varié en couleurs qu'on en trouve difficilement deux de pareils. Le devant de ſa tête eſt couvert d'une infinité de petites papilles couleur de chair ; il a le bec & les pieds rouges. Cet oiſeau porte ſon nom de ſa paſſion belliqueuſe. Les mâles aiment tant à ſe battre, ſur-tout lorſqu'ils ſont en

amour, que quand deux ſe rencontrent, le duel s'engage & le combat ne ceſſe que par la mort du vaincu. Les oiſeleurs qui les guettent, tendent alors leurs pieges & les attrapent avant qu'ils ſoient ſur leurs gardes : lorſque ces oiſeaux commencent à muer, des enflures blanches s'élevent autour de leurs yeux & de leur tête ; quand on veut les élever & les engraiſſer, on les tient ſéparés ou enſemble dans un lieu clos & obſcur, on les nourrit avec de la mie de pain & du lait. Ils multiplient auſſi en été dans les marécages de Lincoln, en Angleterre.

OISEAU DU CADRAN SOLAIRE. *Voyez à l'article* PIE.

OISEAU COURONNÉ DU MEXIQUE. *Voyez* OISEAU DE PLUMES DU MEXIQUE.

OISEAU DE FEU. *Voyez* FOULIMENE.

OISEAU FRÉGATE. *Voyez* FRÉGATE.

OISEAU GOITREUX. *Voyez* PÉLICAN.

OISEAU DES INDES. Cteſias, Ariſtote, Elien, Pauſanias & quelques autres ont donné ce nom par excellence au *Perroquet*.

OISEAU DE JUNON ou DE MÉDIE. *Voyez* PAON.

OISEAU DE JUPITER, eſt l'aigle. Quelquefois auſſi on donne ce nom au chardonneret.

OISEAU DE MER. *Voyez* PAILLE-EN-CU.

OISEAU DE MONTAGNE. *Voyez à l'article* HOCOS.

OISEAU DE MORT. Le peuple donne ce nom au *papillon tête de mort* & à la *fréſaie*. Voyez ces mots.

OISEAU DE MOUCHE, *melliſuga*. Voyez à l'article COLIBRI.

OISEAU MURMURE. *Voyez* COLIBRI.

OISEAU DE NAZARETH. On a donné ce nom par corruption à un très-gros oiſeau trouvé dans l'île de Nazare, & qui ſe voit auſſi dans l'île Maurice, aujourd'hui l'île Françoiſe. Cet oiſeau a du rapport avec le *dronte* & le *ſolitaire*, mais il en differe par pluſieurs

caracteres ; il eſt plus gros qu'un cygne, au lieu de plumes il a tout le corps couvert d'un duvet noir, & cependant il n'eſt pas abſolument ſans plumes, car il en a de noires aux ailes, & de friſées ſur le croupion, qui lui tiennent lieu de queue. Il a le bec gros, recourbé un peu par-deſſous, les jambes hautes couvertes d'écailles, trois doigts à chaque pied, le cri de l'oiſon, & ſa chair eſt médiocrement bonne. La femelle ne pond qu'un œuf, & cet œuf eſt blanc & aſſez gros.

OISEAU DE NEIGE. Oiſeau ſemblable à la linote. Son nom lui vient de ce qu'il ne ſe voit jamais que ſur la neige glacée à Spitzberg. Cet oiſeau eſt ſi familier qu'il ſe laiſſe prendre à la main, ce qui peut être produit par la faim qu'il éprouve dans ce climat glacé : ſa chair eſt d'un aſſez bon goût. Cet oiſeau ne ſeroit-il pas le *Moineau de neige* ! Voyez ce mot.

OISEAU DE NERTE, ou CHACHA. *Voyez à l'article* GRIVE.

OISEAU DE NUIT. *Voyez* au mot OISEAU.

OISEAU DE PARADIS ou MANUCODIATA, *avis paradiſæa*, eſt un oiſeau très-beau à voir par la ſingularité, la forme & la ſituation de ſes ailes, différentes de celles de tous les autres oiſeaux ; car des côtés de la poitrine ſortent de très-longues & nombreuſes plumes qui paſſent de beaucoup la longueur de la queue, & qui ſont très-larges ; & du croupion de quelques-uns de ces oiſeaux, ſortent deux longs filets noirâtres non emplumés, mais bien plus longs que les plumes mêmes. La tête & les yeux ſont petits à proportion du corps, le bec eſt effilé comme celui de la pie. Les Naturaliſtes & les Voyageurs en diſtinguent de pluſieurs eſpeces. *Rai* dit que ce ſont des oiſeaux de proie de la petite eſpece. On a fauſſement cru qu'ils ſe nourriſſent de l'air, qu'ils volent toujours ſans relâche, & qu'ils ſont ſans pieds. Ils ne les perdent que par la vieilleſſe ou par la maladie. Ils ont quatre doigts à chaque pied, trois devant & un derriere, les ongles ſont courbés & pointus. Ils font la chaſ-

ſe aux pigeons, aux verdiers & à d'autres petits oiſeaux ſemblables, & ſe nourriſsent comme les autres oiſeaux de proie. Il eſt encore auſſi faux qu'on n'en trouve que de morts. Ces oiſeaux ſe perchent ſur les arbres, & par rapport à leur vol prompt & rapide, ſemblable à celui des hirondelles, les Indiens les appellent *hirondelles de Ternate*, du lieu où il s'en trouve beaucoup. *Helbigius* dit qu'on ne rencontre ces oiſeaux que dans les terres Auſtrales Orientales.

Cluſius fait deux genres de ces oiſeaux de Paradis: M. *Briſſon* n'en fait qu'un qui comprend la grande & la petite eſpece. Chaque eſpece a ſa couleur différente. Les grands ſont les plus beaux, & ſe trouvent ordinairement dans la principale des îles d'Arou: ils ont des filets au croupion. Les petits, qui ſont moins beaux, ſe rencontrent dans les îles nommées *Papua*, ou dans la nouvelle Guinée. Ils n'ont point de filets: ils ſont blancs & jaunâtres.

Ces deux ſortes d'oiſeaux ont un Roi diſtingué par ſa petiteſſe, & par un vol plus élevé que ceux de ſon eſpece. Son plumage eſt éclatant: il porte à ſa petite queue deux filets deux fois auſſi longs que le corps de l'oiſeau, & qui lui ſont communs à la vérité avec ſes ſujets, mais il n'y a que lui qui les ait ornés d'yeux à l'extrémité. Rien ne reſſemble mieux aux crins d'une queue de cheval, dont les extrémités ſeroient terminées par une boucle de plumes friſées & colorées. La ſpirale de chaque filet tournée en dedans eſt beaucoup plus groſſe que le filet, ce qui préſente un coup d'œil très-ſingulier.

Ces magnifiques oiſeaux, ſi recherchés des Européens curieux, ſont nommés, dit *Aldrovande*, par les habitans des îles Moluques, *manucodiatæ*, c'eſt-à-dire, oiſeaux de Dieu, parce qu'on prétend ignorer leur origine. L'oiſeau de Paradis de la grande eſpece, eſt de la grandeur de la colombe: ſes ailes ſont rouges. *Helbigius* dit qu'ils ſont preſque neuf mois ſans plumes, à cauſe des pluies & des tempêtes, & qu'à peine les voit-on une fois pendant tout ce temps: mais au commen-

cement du mois d'Août, lorſqu'ils ont fait leurs petits, leurs plumes reviennent; pendant le mois de Septembre & d'Octobre, ils ſuivent en troupe fidelle & bien diſciplinée leur Roi, comme font en Europe les étourneaux. Amis entr'eux ils demeurent toujours immobiles ſur l'arbre ſur lequel ils ſe ſont aſſemblés le ſoir, juſqu'à ce que le Roi paſſe, & emmene avec lui toute la troupe docile. Toutes leurs démarches ſont réglées ſur la ſienne. Ils ſe nourriſſent auſſi de baies rouges qui croiſſent ſur des arbres branchus & élevés. On conſtruit ſur les branches de ces arbres de petites cabanes percées de pluſieurs trous, dans leſquelles un chaſſeur ſe cache avant l'arrivée des oiſeaux; & de là on les tue, en leur lançant de petites fléches faites avec des roſeaux. Si le Roi eſt percé d'une fléche, on tue aſſez ordinairement tous les autres qui reſtent; c'eſt ainſi qu'on ſe rend preſque maître de la troupe entiere. Dès qu'ils ſont tombés à terre, & qu'on les a ramaſſés, il y en a qui leur ouvrent le ventre avec un couteau, & ayant enlevé les entrailles avec une partie de la chair, ils introduiſent dans la cavité un fer rouge, enſuite les font ſécher à la cheminée, & les vendent à vil prix à des Marchands, ſous le nom de *burang-haru*. Les Portugais appellent l'oiſeau de Paradis *oiſeau du ſoleil*.

Les Indiens de l'île de Papoë coupent les pieds & les ailes de l'oiſeau de paradis noir, les étendent, les préparent & les ſéchent pour en faire des éventails ou des plumets, des panaches dont ils ornent leurs caſques. Cet oiſeau, quoique d'un plumage noirâtre, a auſſi un éclat de pourpre, mêlé d'or très-brillant. Les plumes de la queue ſont les plus variées de vert, de bleu & de rouge très-luſtrés.

Le mélange des couleurs dans les oiſeaux de paradis eſt infini; il n'eſt guere poſſible de déterminer la variété qui appartient à chaque eſpece, ſans entrer dans une énumération plus ennuyeuſe qu'utile. Nous nous contenterons donc de dire que toutes les plus belles couleurs principales s'y trouvent réunies, non pas gé-

néralement, mais par des nuances intermédiaires, dont le mélange & le luſtre éclatant ſont de la plus grande beauté : il y a toujours au moins une couleur dominante ; ſi c'eſt la rouge, elle eſt mélangée de vert, de bleu, de noir, de jaune pâle ou citron, de jaune doré, d'or, &c. Lorſque le deſſus de la tête & du cou ſont jaunes, la gorge eſt verte, le dos châtain-rougeâtre, ainſi que les ailes. Les plumes qui ſervent à couvrir l'animal ſont longues, pointues au bout, griſes, blanches, jaunes & rouſsâtres : elles ſe réuniſſent & forment un faiſceau de plumes, d'autant plus beau, que les plumes ſont d'une grandeur différente.

On prétend que ceux qui ont le bec rouge, ainſi que les deux filets du croupion, ſont les mâles : ce n'eſt encore qu'une conjecture.

OISEAU PEINT, *avis picta*. C'eſt le même oiſeau que la poule de Barbarie. *Voyez* PINTADE.

OISEAU POURPRÉ. *Voyez* PORPHYRION.

OISEAU DE PLUMES DU MEXIQUE ou COURONNÉ. Les Ornithologiſtes ont donné ce nom à un *oiſeau huppé* & couvert de plumes, qui pour la plupart égalent la beauté de celles du paon. Il eſt de la grandeur d'un pigeon ; ſon bec eſt courbé & rouſsâtre, ainſi que ſes pieds. Sa queue eſt garnie de pluſieurs longues plumes d'un vert clair & couleur de paon, ſemblables pour la forme à des feuilles de glaïeul ; les autres qui ſont couvertes, ſont noires par-deſſus & par-deſſous, & reſſemblent à celles du paon. Sa huppe ou crête qui ſe redreſſe & s'abaiſſe comme celle de notre huppe, eſt quelquefois fourchue & compoſée de plumes très-belles & luiſantes : il a la poitrine & le bas du cou rouges, & le haut comme le paon, ainſi que le dos, le deſſous des ailes & le dedans des cuiſſes. Les quatre premieres plumes des ailes ſont rouges, longues & pointues ; le reſte du pennage eſt pourpre ; les petites plumes des épaules ſont vertes.

Cet oiſeau vit dans la province de Tecolotlan vers Honduras : il aime à ſe promener au ſoleil, & ne peut

être apprivoisé en cage : il se nourrit de vermisseaux & de certains fruits sauvages appelés *mazatli :* il éleve ses petits dans des trous qu'il fait aux arbres ; il a le cri du perroquet, & chante le matin, à midi & le soir : il vole en troupes. Les plumes de ces oiseaux sont plus estimées que l'or : on en fait des aigrettes, &c. On tâche de les prendre vivans, pour avoir leurs plumes sans les tuer. La chasse de cet oiseau est royale comme celle de nos cerfs ; aussi n'est-elle permise qu'aux riches du pays : quand ils ont de ces oiseaux sur leurs terres, ils les regardent comme un bien qui doit passer à leurs héritiers.

OISEAU RHINOCÉROS. Espece de calao. *Voyez ce mot.*

OISEAU DE PROIE. *Voyez à l'article* OISEAU.

OISEAU DE ROCHE, *avis charadrios sive hiaticula.* Oiseau de nuit qui fréquente le bord des eaux, il est de la grandeur du pluvier, & a le bec long & effilé, d'un jaune noirâtre ; le derriere de sa tête est cendré, & le menton a une couleur blanche ; le cou est cerclé de blanc & de noir ; le dos & les petites plumes des ailes ont une couleur cendrée ; la poitrine & le ventre sont blancs ; les pieds ont une couleur jaune-pâle, & les ongles sont noirs. On ne trouve point de doigt derriere. On voit beaucoup de ces oiseaux dans les montagnes de la Laponie & en Amérique.

OISEAU ROYAL. Nom que les habitans de Congo donnent au *héron* & au *butor.* A la Chine on donne le nom d'*oiseau royal* ou d'*oiseau du soleil* au *manucodiata*, (oiseau de Paradis.) M. *Perraut* croit au contraire, ainsi que nous, que la *grue baléarique* est le véritable oiseau royal. *Voyez ces mots.*

OISEAU DE SAINT-MARTIN. *Voyez* JEAN-LE-BLANC.

OISEAU DE SAINT-PIERRE. *Voyez* PETREL.

OISEAU DE SAUGE, *salicaria.* Cet oiseau qui fréquente les endroits humides entre les saules & les grandes sauges, a le bec délié, droit & d'un rouge sombre :

ſes mâchoires ſont d'un blanc ſale : ſon dos & ſes ailes brunâtres : la poitrine & le ventre ſont d'un blanc pâle & jaunâtre : tous les bords extérieurs des ailes ſont d'un jaune pâle : les jambes & les pieds ſont d'un jaune rougeâtre : la queue eſt compoſée de douze plumes brunes.

L'oiſeau de ſauge eſt la fauvette des roſeaux, qui ſe nourrit de mouches & autres inſectes qu'il trouve parmi les ſaules ; & pour les avoir à lui ſeul il en chaſſe tous les petits oiſeaux.

OISEAU DE SCYTHIE. On a donné ce nom à une eſpece d'aigle dont la femelle fait, dit-on, éclore deux petits ſans couver les œufs fécondés qu'elle a pondus : elle ſe contente de les mettre dans la peau d'un liévre ou dans celle d'un renard, & elle les porte ainſi enveloppés ſur l'enfourchure des branches d'un arbre. Quand elle ne chaſſe point, elle reſte perchée auprès du nid & fait ſentinelle : malheur à celui qui alors grimpe ſur l'arbre pour lui enlever ſes petits, car elle les défend avec une vigueur extraordinaire.

OISEAU DU SOLEIL. *Voyez l'article* OISEAU DE PARADIS.

OISEAU SORCIER ou DE MAUVAIS AUGURE. *Voyez* FRÉSAIE.

OISEAU TAILLEUR. Nom donné à un très-petit oiſeau de l'île de Ceylan. Ce bipede vivant au milieu d'une troupe d'ennemis, tels que ſinges, ſerpens, &c. a reçu de la Nature un inſtinct très-ſingulier & plein d'induſtrie pour la conſervation de ſa poſtérité. Le rameau le plus flexible ne lui paroît pas un aſyle aſſez sûr contre ces brigands. Il prend une feuille morte, la coud à une feuille verte ; ſon bec mince & délié eſt ſon aiguille ; des fibres de duvet & des plumes lui ſervent de fil. Ceux qui viſitent le curieux *Muſæum* de Londres peuvent y obſerver pluſieurs de ces nids.

OISEAU DE TEMPÊTE, *procellaria avis*. Nom donné à un oiſeau gros à-peu-près comme un merle : ſon dos eſt noir au fond, mais le deſſus de ſes plumes

eſt d'un beau bleu pourpré chatoyant : le cou eſt un peu verdâtre : ſa tête entiérement bleue : les ailes & le croupion ſont tiquetés de blanc. Les ailes ſont fort longues à proportion de ſon corps. Il habite la ſurface de la mer & ſe nourrit de poiſſon : ſes pieds n'ont point de talon, mais ſes doigts ſont palmés : il a le regard aſſuré, les jambes très-longues & ſans plumes, ſon bec pointu, un peu arqué : cet oiſeau ſe rencontre dans toutes les latitudes des mers un à un, excepté quand la tempête eſt prochaine ; alors il s'éleve de deſſus la ſurface de la mer, & en un inſtant il eſt à perte de vue, & traverſe bientôt tout l'horizon viſible pour aller chercher quelque abri & s'y mettre à couvert. Mais ſi cet animal rencontre en pleine mer un vaiſſeau, il ne manque jamais, pour éviter la tempête qui s'avance dans les airs, de raſer la ſurface de l'eau & de s'attacher au navire du côté oppoſé au vent ; les Nautonniers, ſur-tout ceux de la mer du Danemarck, accoutumés au phenomene de ces meſſagers, ne manquent pas de plier les voiles & de ſe préparer contre le gros temps qui menace, quoique la mer ſoit calme & qu'il ne regne point de vent. Le préſage qu'il donne de la tempête, vient apparemment de ce qu'ayant les ailes fort grandes il reſſent l'impreſſion la plus légere qui arrive dans les airs. A cette premiere ſenſation, la Nature l'invite à chercher les îles & les vaiſſeaux pour ſe mettre à couvert du danger. *Voyez* PETREL.

OISEAU DES TERRES NEUVES. *Belon* donne ce nom au toucan vert du Bréſil. *Voyez* TOUCAN.

OISEAU TROMPETTE. *Voyez* TROMPETTE.

OISEAU DU TROPIQUE. *Voyez* PAILLE-EN-CU.

OISEAU VERT DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Il reſſemble aſſez au perroquet ; mais il n'en a pas toutes les manieres de faire. Il vole autour des arbres où les mouches ont fait des rayons de miel ; il en eſt très-avide & en fait ſa nourriture ordinaire. Quand les habitans du pays voient cet oiſeau s'arrêter ſur une branche, c'eſt pour eux un indice sûr de l'endroit où

le miel eſt caché. Le plumage de cet oiſeau eſt de la plus grande beauté.

Séba a donné la deſcription d'un nombre infini d'oiſeaux qui n'ont point de noms particuliers. *Voyez* l'Ouvrage de cet Auteur. La plupart ſe trouvent néanmoins décrits dans le corps de ce Dictionnaire, avec les noms adoptés par les nouveaux Voyageurs ou par les Naturaliſtes modernes.

OISEAUX DE PASSAGE. Ce ſont ceux qui à certaines ſaiſons réglées de l'année ſe retirent de certains pays, & dans d'autres ſaiſons fixes y retournent en traverſant de vaſtes contrées. *Voyez à l'article* OISEAU.

OISEAU ou OISEAU TESTACÉE. Nom que l'on donne à une coquille bivalve du genre des moules : on l'appelle auſſi *ailée* ou *hirondelle* ou *la mouchette*, parce qu'au coin de ſa coquille elle porte deux eſpeces d'ailes qui augmentent ſa largeur du double de ſa longueur. M. *Adanſon* la met dans le genre du *jambonneau*. Voyez ces mots.

OISON eſt le petit d'une *oie*. Voyez OYE.

OLAMPI. *Voyez* RÉSINE OLAMPI.

OLEB. Faux lin qu'on apporte d'Égypte, & qui eſt auſſi bon que celui qu'on nomme *forcette*, mais d'une qualité inférieure à celui du *ſquinanti*, dont on fait dans le pays un très-grand commerce. Il ne faut pas confondre ce *ſquinanti* avec le *ſquenante* ou *jonc odorant* qui eſt une eſpece de *gramen*. Voyez SCHÉNANTE.

OLIBAN ou ENCENS, *olibanum aut thus*, eſt une ſubſtance réſineuſe, ſéche, dure, d'un jaune blanchâtre, à peine demi-tranſparente, en larmes groſſes comme des noiſettes, arrondies & oblongues, farineuſes en dehors, brillantes en dedans, d'un goût âcre, amer, & d'une odeur pénétrante, s'enflammant facilement, exhalant une vapeur très-aromatique, & s'éteignant difficilement ; quelquefois ces larmes ou gouttes d'encens ſont accouplées, & reſſemblent à des teſticules ou à des mamelles ; c'eſt de-là que ſont venues les diſtinctions ridicules d'encens mâle & d'encens femelle.

On appelle *manne d'encens* les miettes ou les petites parties qui ſe ſont formées par le frottement des morceaux, & l'on donne le nom de *ſuie d'encens* à cette *manne* brûlée de la maniere qu'on brûle l'arcançon ou la poix pour faire du noir de fumée.

L'encens a été connu dans tous les temps, de preſque toutes les nations; & ſon uſage a été très-fréquent & très-célebre dans les ſacrifices, car autrefois on les faiſoit avec de l'encens. On s'en ſervoit, comme l'on s'en ſert à préſent, pour parfumer les Temples d'une odeur agréable. Cette coutume a paſſé chez toutes les Nations & dans toutes les Religions pour le culte divin.

On prétend que cette réſine eſt tirée par inciſion d'un petit arbre, dont les feuilles ſont ſemblables à celles du lentiſque, & qui croît abondamment dans la Terre-Sainte & dans la partie de l'Arabie, appellée *Saba*. On appelle cet arbre *arbor thurifera*; d'autres diſent que l'Éthiopie, dont quelques peuples s'appellent auſſi *Sabéens*, produit également cette réſine odoriférante, &c. On la trouve auſſi dans le pays des Maures du côté d'Arguin. Nous ne ſommes pas plus certains de l'arbre qui porte l'encens; on dit cependant que c'eſt un génévrier à fruit jaune; mais les Voyageurs s'accordent preſque tous à dire, que les habitans de l'Arabie & du Levant obſervent des cérémonies ſuperſtitieuſes dans la maniere de récolter cette réſine.

M. l'Abbé *Demanet*, ci-devant Curé & Aumônier pour le Roi en Afrique, dit poſitivement dans le ſecond volume de l'*Afrique Françoiſe*, p. 149, que l'arbre ou arbriſſeau qui donne l'encens, eſt aſſez ſemblable au lentiſque: ſes branches ſont nombreuſes, aſſez déliées & flexibles; leur écorce eſt mince, fort adhérente & de couleur griſe; ſes feuilles ſont longues, étroites, tendres, charnues, toujours vertes & par paires, mais les branches ſont terminées par une ſeule feuille: le pédicule qui les ſoutient eſt rouge & aſſez fort. Ces feuilles ont une odeur forte, aromatique, & quand

on les broie dans la main, elles rendent une liqueur onctueuſe.

On recommande l'uſage interne de l'oliban pour les maladies de la tête, de la poitrine, de la matrice, le flux de ventre, & pour le crachement de ſang : on emploie l'encens extérieurement dans les fumigations de la tête, pour les catarrhes & les vertiges ; diſſous dans l'eſprit de vin, il mondifie les plaies. Selon M. *Bourgeois*, on fait un emplâtre avec l'encens pulvériſé & la térébenthine, qu'on applique avec beaucoup de ſuccès ſur les entorſes & foulures de nerfs, après avoir diſſipé l'enflure & l'inflammation par le moyen des fomentations aromatiques.

Autrefois on avoit coutume d'apporter avec l'oliban l'écorce de l'arbre de l'encens, qui eſt aſtringente : on ne s'en ſert plus aujourd'hui. On la diſtribuoit dans le commerce ſous le nom de *narcaphte*, ou *thymiama*, ou *parfum*, ou d'*encens des Juifs*, parce que ce Peuple s'en ſervoit ſouvent dans ſes Temples ; quelquefois auſſi c'étoit une maſſe ſéche, un peu réſineuſe, rougeâtre, en écorce, qui avoit l'odeur pénétrante du ſtorax liquide, tiré par décoction des écorces de l'arbre appelé *roſa mallos*.

Oliban, ſelon *Lémery*, ſignifie *huile du Liban*, parce que cette réſine découle auſſi, dit-il, d'une eſpece d'arbre qui eſt au pied du Mont-Liban. Tout l'encens du Commerce nous vient par la voie de Marſeille : il en vient cependant auſſi des Indes, ſous le nom d'*encens de Moka* ; ce ſont les vaiſſeaux des Compagnies des Indes qui s'en chargent dans ce Port de l'Arabie. Cet encens eſt inférieur au précédent ; on a donné le nom de *gros encens*, d'*encens commun* & de *galipot* à une autre réſine, qui découle des pins de différentes contrées de l'Europe. *Voyez au mot* PIN.

OLIET. C'eſt le trefle ſauvage jaune.

OLIVES. Nom que les Conchiliologiſtes donnent à un genre de coquillage marin, de la claſſe des univalves, dont

dont M. *d'Argenville* compoſe la onzieme famille de coquilles appellées *cylindres* ou *rouleaux*, ou qu'il y joint, & que M. *Adanſon* met dans le genre des *porcelaines*; voyez ces mots. En général, les coquilles appellées *olives* ont l'échancrure qu'on obſerve près de la culaſſe de tous les rouleaux, ce qui forme une ſpirale intérieurement; mais on diſtingue toujours le genre de l'olive de celui du rouleau. Les plus groſſes olives ſont celles de Panama; elles ont depuis un juſqu'à trois & quatre pouces de long.

Ces coquilles ſont naturellement belles, brillantes & forment plus de variétés que d'eſpeces. On diſtingue 1°. l'*olive verte & marbrée*; 2°. l'*olive de couleur d'agate* bariolée par le bas; 3°. le *cylindre* nommé *porphyre*; 4°. l'*olive noire* ou *moreſque*; 5°. l'*olive jaune*; 6°. la *ſolitaire*; 7°. la *bariolée & faſciée* par le bas; 8°. l'*olive alphabet*; 9°. la *violette* de Panama; 10°. l'*olive blanche* marquée de lignes fauves; 11°. celle dont le ſommet eſt couronné; 12°. la *chagrinée*, ponctuée de noir avec des taches jaunes; 13°. la *blanche* marbrée de taches brunes; 14°. l'*olive* faite en zigzags bruns ſur une couleur jaune.

OLIVES PÉTRIFIÉES. Nom donné à des pointes d'ourſin foſſiles, appellées des Naturaliſtes *pierres judaïques*. Voyez ce mot.

OLIVIER, *olea*. L'olivier eſt un arbre fort utile, & la ſource de la richeſſe de quelques-unes de nos Provinces méridionales; il croît abondamment en Provence, en Languedoc, en Italie, & auſſi en Eſpagne. On peut, moyennant quelques précautions, en élever dans nos jardins, ſur-tout en eſpaliers, mais ſeulement par curioſité; ils ne nous y donnent du fruit que dans les années chaudes & ſéches.

On compte pluſieurs eſpeces d'oliviers, dont la plus grande partie ne ſont que des variétés: on les cultive toutes; les unes, parce que leurs fruits ſont propres à être confits; les autres parce qu'elles donnent l'huile la plus fine; d'autres enfin, parce qu'elles fourniſ-

ſent une plus grande quantité de fruits. L'olivier à petits fruits ronds eſt celui qui donne les olives que l'on nomme *picholines*, ou *olives à la picholini*, & que l'on ſert ſur les tables, comme étant les meilleures & les plus agréables à manger; les ſecondes en groſſeur, ſe nomment *amelodes*, on les mange auſſi, & bien des perſonnes les aiment autant en ſalade que les picholines: enfin, les plus groſſes viennent d'Eſpagne & de Vérone, & ſont bonnes à tourner, c'eſt-à-dire, à être pelées; on s'en ſert en cuiſine dans les ragoûts. Il y a beaucoup d'autres olives dont les différences ſe tirent de la figure, de la couleur, de la grandeur, du ſuc, de la variété des lieux, ou du nom de ceux qui ont inventé diverſes manieres de les préparer, mais qu'il ſeroit trop long de parcourir.

L'olivier devient plus ou moins beau, & plus ou moins gros, ſuivant la nature des ſols. Il croît aſſez volontiers dans toutes ſortes de terrains; néanmoins les terres légeres & chaudes lui conviennent mieux; dans les terres ſubſtantielles les arbres ſont plus beaux, plus gros, au lieu que dans les terres maigres le fruit eſt de meilleure qualité: les feuilles des oliviers ſont entieres, non dentelées, unies, épaiſſes, dures & oppoſées deux à deux ſur les branches; elles ne tombent point l'hiver, il y en a de fort longues & d'autres très-courtes, ſuivant l'eſpece d'olivier. Les fleurs de ces arbres ſont de petits tuyaux très-courts, diviſés par le bord en quatre parties ovales; aux fleurs ſuccedent les olives, qui ſont des fruits charnus, ovales, plus ou moins alongés, & plus ou moins gros, ſuivant les eſpeces; ils contiennent un noyau fort alongé, très-dur, qui renferme deux ſemences, mais dont il y en a toujours une qui avorte.

Les oliviers ſe multiplient aiſément de drageons enracinés, & qui donnent du fruit au bout de huit ou dix ans, lorſqu'on a eu ſoin de les greffer. On greffe les eſpeces d'oliviers qui donnent l'huile la plus fine, & ceux qui donnent la plus grande abondance de fruits,

ſur les eſpeces médiocres & ſur les mauvaiſes. Chaque eſpece d'olivier eſt déſignée par des noms différens ; ceux qui ſont ſinguliérement eſtimés pour donner une huile fine, ſont le *cormeau*, ainſi nommé en Languedoc, parce que ſes fruits reſſemblent à ceux du cormier ; l'*ampoullau*, dont les fruits ſont gros & arrondis ; & le *moureau*, eſpece d'olivier précoce à fruid rond. Ces eſpeces en Languedoc, & quelques autres en Provence, donnent l'huile la plus fine quand elles ſont dans un terrain favorable. En général on diſtingue dix-neuf ſortes d'oliviers : ſavoir, 1°. l'*olivier ſauvage*, il vient naturellement ſur les montagnes, ſon fruit eſt très-petit & peu nombreux ; 2°. l'*olivier* à petit fruit long, c'eſt l'*olive picholine* ; 3°. l'*olivier* à petit fruit rond ou l'*aglaudan* ou la *caïanne*, il donne l'huile la plus fine ; 4°. l'*olivier* à gros fruit long & à boſſes ou la *laurine* ; 5°. l'*olivier* à fruit de *corniau* ou de *cormeau* ; 6°. l'*olivier ampoullau* ; 7°. l'*olivier moureau* ; 8°. l'*olivier d'Eſpagne* à très-gros fruit, il eſt très-amer ; 9°. l'*olivier de Lucques*, ſon fruit eſt odorant ; 10°. l'*olivier ſauvage d'Eſpagne*, la pointe de ſon fruit eſt tronquée ; 11°. l'*olivier à feuilles de buis*, cette eſpece eſt fort robuſte ; 12°. le *grand olivier franc* ou l'*amelou*, ſon fruit eſt de la forme d'une amande ; 13°. l'*olivier à fruit long*, d'un vert foncé ; 14°. l'*olivier à fruit blanc* ; 15°. l'*olivier royal* à gros fruit très-charnu ; 16°. l'*olivier à fruit rond*, appellé le *verdale* ; 17°. l'*olivier à fruit en grappes* ou le *bouteilleau* ; 18°. l'*olivier à petit fruit rond*, panaché de rouge & de noir, ou le *pigau* ; 19°. l'*olivier à petit fruit rond & noirâtre*, c'eſt le *falierne*. Les ſix eſpeces d'olives qu'on connoît aujourd'hui en Provence, proviennent du plant ſauvage, nommé *pétoulier*, du plant d'Aix, de celui d'Aiguieres, de Saurin, de Salon, & de celui qu'on nomme enfin d'Aglantau, elles ont pris différens noms dans pluſieurs cantons de la Provence, ainſi qu'ils ſont déſignés ci-deſſus.

On greffe les oliviers à la pouſſe lorſqu'ils ſont en fleur : ſi on a tardé & que les arbres aient du fruit, on

ſe contentera d'enlever au deſſus de l'écuſſon le plus élevé un anneau d'écorce, de deux doigts de largeur : dans ce cas les branches ne périſſent point dans cette premiere année, elles nourriſſent le fruit, & on ne les retranche qu'au printemps ſuivant. On a coutume de planter les oliviers en quinconce, & par rangées fort éloignées les unes des autres; entre ces rangées on plante de la vigne, ou on y ſeme du grain. On obſerve que les oliviers, ainſi que quantité d'autres arbres fruitiers, ne donnent abondamment du fruit que tous les deux ans. Tout l'art de la taille de ces arbres conſiſte à les décharger du trop de bois : on a obſervé en général, qu'un arbre trop chargé de bois ne donne point autant de fruit ni ſi bien conditionné.

Lorſqu'on veut confire les olives, on les cueille avant leur maturité. L'art de les confire conſiſte à leur faire perdre leur amertume, à les conſerver vertes, & à les impregner d'une ſaumure de ſel marin aromatiſé, qui leur donne un goût agréable. On emploie pour cela différens moyens. On ſe ſervoit autrefois d'un mélange d'une livre de chaux vive, avec ſix livres de cendres de bois neuf tamiſées. Mais depuis quelque temps, au lieu des cendres on n'emploie plus que la leſſive; on prétend que les olives en ſont plus agréables au goût & moins mal-faiſantes : ces leſſives ſervent à adoucir les olives. Quelques Provençaux retirent au bout d'un temps leurs olives de leur ſaumure : ils ôtent le noyau & mettent à ſa place une câpre, & ils conſervent ces olives dans d'excellente huile : ce fruit ainſi préparé excite beaucoup l'appétit en hiver. Quand les olives ſont parfaitement mûres, elles ſont molles, & d'un rouge noir; on les mange alors ſans préparation, en les aſſaiſonnant ſeulement avec du poivre, du ſel & de l'huile, car elles ſont alors très-âcres.

L'huile eſt ſans contredit le revenu le plus certain qu'on puiſſe ſe promettre des olives; ſa bonté dépend de la nature du terrain où croiſſent ces arbres,

de l'eſpece d'olive qu'on exprime, & des précautions qu'on prend pour la récolte, la détrition & l'expreſſion de ces fruits, & même de la ſéparation de la partie extractive. Les olives qui ne ſont pas mûres, laiſſent à l'huile une amertume inſupportable: ſi elles le ſont trop, l'huile prend un goût unguineux; le véritable point de maturité eſt eſſentiel. Lorſqu'on eſt dans une poſition favorable, on s'attache à cultiver les eſpeces d'oliviers qui donnent des huiles fines; autrement on cultive des eſpeces d'oliviers qui donnent beaucoup de fruit, & on en fait de l'huile pour les ſavonneries, ou pour les lampes. Vers le mois de Novembre & de Décembre, on fait la cueillette des olives; le mieux eſt de les mettre auſſi-tôt dans des cabas, & de les exprimer tout de ſuite dans le preſſoir, afin d'en retirer une huile bien fine. Ceux qui ne font de l'huile que pour les ſavonneries, les laiſſent entaſſées pendant quelque temps dans leurs greniers: on les exprime enſuite, & de cette maniere on en retire une plus grande quantité d'huile. Ceux qui recueillent l'huile dont on fait uſage dans les alimens, les laiſſent auſſi quelquefois fermenter en tas, dans la vue de tirer une plus grande quantité d'huile, ce qui eſt cauſe que l'huile fine eſt toujours très-rare. On doit avoir ſoin de faire dépoſer l'huile pour l'avoir dans ſa pureté; l'huile produite par la chair ſeule des olives, a toute la perfection qu'on peut deſirer, & ſe conſerve pendant pluſieurs années, tandis que celle qu'on tire ſoit des amandes ſeules, ſoit du noyau, ſoit enfin de la totalité de l'olive broyée à l'ordinaire dans des moulins publics, eſt toujours plus ou moins défectueuſe, perd ſa limpidité au bout d'un certain temps, & devient très-ſujette à ſe rancir, on doit avoir l'attention de tenir l'huile dans des vaſes bien fermés. Le marc qui reſte, lorſqu'on a exprimé toute l'huile, eſt nommé *grignon*, & ne peut plus ſervir qu'à faire des mottes à brûler. On appelle, d'après les Anciens, la fece d'huile récente, *amurca*; c'eſt un bon remede pour les rhumatiſmes: on fait commu-

ment à Paris la cire à cirer les ſouliers avec la fece d'huile ſoutirée & le noir de fumée.

L'huile d'olive entre dans quantité de baumes, d'onguents, d'emplâtres, & de liniments adouciſſans & relâchans : elle eſt émolliente, réſolutive ; elle adoucit les tranchées de la colique & les douleurs de la dyſſenterie ; c'eſt un des meilleurs remedes lorſqu'on a eu le malheur d'avaler des poiſons corroſifs, mais elle ne prévient pas les accidens funeſtes de la morſure de la vipere, comme pluſieurs lettres de Londres l'avoient annoncé en 1736 ; conſultez les *Mémoires de l'Acad. des Sciences, année 1737*. Elle eſt, dit M. *Bourgeois*, très-efficace pour guérir les piqûres des guêpes, des abeilles, & d'autres inſectes. Il ſuffit d'appliquer auſſitôt ſur la piqûre une compreſſe imbibée d'huile, & l'on eſt guéri ſans qu'il ſurvienne aucune enflure ni inflammation.

Le baume Samaritain ou de l'Évangile, n'eſt compoſé que d'huile & de vin. L'huile *omphancine*, ſi célébrée des Auteurs, ſe tire des olives vertes : ce n'eſt à proprement parler, qu'un ſuc viſqueux & brunâtre. Les Athletes, qui ſe préparoient à la lutte, s'oignoient le corps avec cette huile, enſuite ſe rouloient dans le ſable ; ce qui, mêlé avec les ſueurs du corps dans l'exercice, formoit les *ſtrigmenta*, qu'on faiſoit racler avec ces ſortes d'étrilles (*ſtrigilis*) dont Mercurial nous a donné la figure dans ſon *Traité de la Gymnaſtique :* ces raclures, ou plutôt ces ordures, étoient fort eſtimées pour pluſieurs maladies, pour détruire les condylomes, les rhagades, &c. Les Marchands de *ſtrigmenta* faiſoient d'aſſez gros bénéfices.

En Provence, les Payſannes ſe ſervent de l'eau des olives pour calmer les affections hyſtériques : elles en font auſſi avaler aux hommes qui ſont hypocondriaques.

L'huile d'olive ne vaut rien pour la peinture, parce qu'elle ne ſéche jamais parfaitement bien. Le bois d'olivier eſt très-bien veiné, d'une odeur aſſez agréable ; il prend un beau poli : c'eſt ce qui le fait rechercher par

les Ébeniſtes & les Tabletiers ; comme ce bois eſt réſineux, il eſt excellent à brûler.

Une grande ſéchereſſe, ou des pluies abondantes occaſionnent une perte conſidérable ſur la récolte des olives. Ce fruit eſt très ſujet à la piqûre d'un ver qui lui eſt particulier & qui l'endommage au point qu'après la récolte le produit en huile qu'on en retire eſt réduit à moitié. Voyez *Ver des olives*.

Le terrible hiver de 1709, qui fit périr grand nombre d'oliviers, donna occaſion de remarquer que cet arbre pouſſe quantité de racines, & qu'elles ſubſiſtent en terre pendant des ſiécles entiers. En 1709, on a tiré plus de bois de ces racines que des tiges & des branches des arbres ; & pluſieurs particuliers en vendirent alors pour plus d'argent que ne valoit leur fonds. Les branches ou rameaux d'oliviers chargés de feuilles, ſont depuis très-long-temps, des ſignes de concorde, les ſymboles de l'amitié & de la paix, comme celles de laurier ſont préſentement les marques de la gloire.

L'huile d'olive eſt employée avec la ſoude d'Alicante & la chaux vive, pour faire le meilleur ſavon. Le ſavon d'Alicante eſt recommandé en médecine pour l'uſage intérieur ; on l'ordonne pour enlever les obſtructions des viſceres, même pour la gravelle, la pierre & les maladies ſcrophuleuſes, ſur-tout ſi on joint à ſon uſage celui de l'eau de chaux d'huîtres calcinées. Ce ſavon eſt la baſe du fameux ſpécifique de Mademoiſelle *Stephens*.

Les feuilles d'oliviers ſont aſtringentes ; pluſieurs perſonnes s'en ſervent dans les gargariſmes pour l'inflammation de la gorge.

OLIVIER NAIN. *Voyez* CAMELÉE.

OLLAIRE. *Voyez* PIERRE OLLAIRE.

OMALISE, *omaliſus*. Inſecte coléoptere, à antennes filiformes. Son corſelet eſt applati, à quatre angles, dont les deux poſtérieurs finiſſent en pointes aiguës. *Hiſt. des Inſect. des envir. de Paris*. Cet inſecte eſt rare en France, mais aſſez commun dans les pays chauds de l'Aſie.

OMBELLIFERES, *umbellatæ*. Les Botaniſtes donnent ce nom à une famille de plantes aſſez rameuſes, preſque toutes herbacées : il y en a peu d'annuelles, mais il y en a beaucoup de biennales ou biſannuelles ; les autres ſont vivaces par leurs racines, leſquelles ſont ou en navets ou tuberculaires. Leurs tiges ſont cylindriques, remplies de beaucoup de moëlle, ſouvent creuſes. Leurs branches ſont alternes ainſi que leurs feuilles, qui ſont ou entieres, ou digitées, ou ailées. La plupart des fleurs ſont hermaphrodites, & diſpoſées en ombelles ou paraſol ; elles ſont à cinq étamines & à cinq pétales attachés à la couronne du germe qui pouſſe deux piſtils & qui devient un fruit formé de deux graines nues, réunies contre un pivot commun. La naiſſance des ombelles, ou le centre d'où partent les pédicules des fleurs, eſt dans pluſieurs eſpeces environné de quelques feuilles en forme de fraiſe. La ſituation des ombelles ſur les tiges fournit ſouvent des caracteres aſſez conſtans. La couleur des fleurs eſt peu changeante. Quelques-unes de ces plantes ſont ſtomacales & très-échauffantes. La plupart des autres ſont des poiſons aſſez vifs, ſur-tout celles qui croiſſent dans les marécages : le ſuc laiteux de leurs racines eſt cauſtique. On ſe préſerve de leurs mauvais effets en buvant des acides végétaux. On range parmi les ombelliferes, les eſpeces du *gens-eng*, du *fenouil*, du *carvi*, du *cerfeuil*, de la *ciguë*, de la *carotte* ; de la *herce*, du *panais*, &c. *Voyez ces mots & celui d'*OMBELLE, *dans le Tableau alphabétique, &c. à l'article* PLANTE.

Nous avons un grand Ouvrage latin ſur les *plantes ombelles* par l'illuſtre *Moriſon* : en voici le titre : *Plantarum ombelliferarum diſtributio nova. Oxoniæ*, 1672, *in-fol. avec fig.*

OMBILIC & OMBILICAL. *Voyez* NOMBRIL.

OMBRAGE & OMBRE. L'ombre ſe dit d'un eſpace privé de lumiere, ou dans lequel la lumiere eſt affoiblie par l'interpoſition de quelque corps opaque. L'ombre ſuit exactement toutes les ſituations du ſoleil.

La théorie des ombres eſt fort importante dans l'Optique & dans l'Aſtronomie; elle eſt le fondement de la Gnomonique & de la Théorie des éclipſes, & de bien des connoiſſances géographiques, ſur-tout par rapport aux peuples ſitués ſous l'un ou l'autre des deux Tropiques. Ombrager un lieu, eſt le couvrir de feuillages. On donne le nom de *pénombre* à cette ombre foible qu'on obſerve dans les éclipſes avant l'obſcurciſſement total, & avant la lumiere totale; ce phénomene eſt principalement ſenſible dans les éclipſes de lune. *Voy.* ÉCLIPSE.

OMBRE, *umbra marina*, eſt un poiſſon de mer à nageoires épineuſes, connu tout le long de la côte du Languedoc, ſous le nom d'*umbrino*: les François l'appellent *maigre*. Il eſt orné de certaines bandes tranſverſales jaunes obſcures, & de différentes teintes qui ſemblent faire ombre les unes ſur les autres. Ce poiſſon, qui eſt de la grandeur d'une carpe, a une verrue au menton, deux trous devant les yeux, & d'autres petits trous au bout du muſeau, & à la mâchoire inférieure, point de dents, des nageoires noires: ſa chair eſt blanche & eſtimée dans toute l'Italie. C'eſt le *coragolus thymalus* de *Linnæus*.

L'OMBRE DE RIVIERE, *umbra fluviatilis*, eſt une eſpece de truite de couleur brunâtre, ſes nageoires ſont molles; ſa chair eſt blanche, ſéche & de bon goût.

Les habitans de Lauſanne donnent auſſi le nom d'*ombre* ou d'*omble*, au ſaumon de leur lac: ſa chair a le goût de la truite ſaumonée.

OMBRETTE, *ſcopus*. Nom donné à un oiſeau du Sénégal, ſeul de ſon genre. Son bec eſt épais, long, droit & écraſé par les côtés: le bout de la mâchoire ſupérieure eſt crochu. L'ombrette eſt de la groſſeur de l'aigrette: ſon plumage eſt brunâtre.

ONAGRE, *onager*. C'eſt l'âne ſauvage. *Voyez ce mot à la fin de l'article* ANE.

ONCE, *onça*. Animal quadrupede de l'ancien Continent, dont nous parlerons dans l'*article* PANTHERE.

ONDATRA. *Voyez à l'article* RAT MUSQUÉ.

ONDE. Se dit du mouvement oſcillatoire que produit alternativement l'élévation & l'abaiſſement de la ſurface de l'eau doucement agitée. Les grandes ondes de la mer ſe nomment *vagues* & *flots*. Voyez ces mots. En Conchyliologie on appelle *ondes* les lignes qui vont en ſerpentant ſur la robe d'une coquille.

ONDÉE. On donne ce nom à une pluie paſſagere, & qui dure d'autant moins, qu'elle tombe plus fortement. *Voyez l'article* PLUIE.

ONGLE MARIN ou DACTYLE, *unguis dactilus*. C'eſt un coquillage dont on ſe ſert quelquefois en Normandie pour pêcher : il eſt connu en France, ſous les noms de *ſolen* & de *coutelier*. Voyez ce dernier mot.

ONGLE ODORANT, *unguis odoratus*. Nom donné à une eſpece d'operculé de ſubſtance cornée qui appartient à un coquillage univalve, du genre des pourpres, lequel ſe pêche dans les marais des Indes, où croît une plante d'une odeur de ſpicanard, dont il ſe nourrit ; c'eſt ce qui rend, dit-on, ſon opercule ſi odorante. On va ramaſſer ce coquillage dans l'été, quand les marais ſont deſſéchés : les meilleurs ſont blancs & gros : les operculés ſentent un peu le *caſtoreum*. On prétend qu'on en fait des parfums utiles aux femmes qui ſont près d'accoucher, & aux épileptiques. M. *Adanſon* a nommé ce coquillage *kalan* ; cet Auteur dit, que les bords des deux lévres de cette coquille, ſe teignent d'une couleur de cuivre, dès qu'elle eſt reſtée quelque temps ſur le rivage après la mort de l'animal.

ONGLES, *ungulæ*, eſt cette partie qui ſe trouve à l'extrémité des doigts tant des mains que des pieds des animaux : on la croit formée par les mamelons de la peau ; on diroit de couches membraneuſes, longitudinalement ſoudées enſemble & qui ſont devenues cartilagineuſes, & comme oſſeuſes pour la dureté : elle paroît avoir beaucoup de rapport avec la ſubſtance qui compoſe le bec des oiſeaux, & la corne de quelques

quadrupedes, particulierement avec celles du bélier, du bœuf & du bouc.

Malpighi, *Boerhaave*, *Heiſter* & M. *Winſlow*, paroiſſent avoir développé la formation & la ſtructure des ongles. Les couches de ſubſtance cornée aboutiſſent à l'extrémité de chaque doigt; la couche externe eſt la plus longue, mais les couches intérieures diminuent par degrés juſqu'au plan le plus interne, qui eſt le plus court de tous; de ſorte que l'ongle augmente par degré en épaiſſeur depuis ſon union avec l'épiderme, où il eſt le plus mince, juſqu'au bout du doigt où il eſt le plus épais. Nous invitons le Lecteur à lire les remarques particulieres de M. *du Verney* ſur les ongles de l'homme, dans le *Journ. des Savans, 23 Mai 1689.*

Les ongles ont différentes couleurs & formes, ſelon leur uſage, & l'eſpece d'animaux à qui ils appartiennent. Chez l'homme, l'ongle qui ſert à donner plus de force à l'extrémité des doigts de la main & du pied, eſt de trois couleurs: on diſtingue ces trois parties; ſavoir, la *racine* qui eſt blanche, le *corps*, qui eſt couleur de chair, & l'*extrémité* qui n'eſt point attachée à la peau, qui croît toujours à meſure que l'on coupe ce bout de l'ongle, qui eſt inſenſible: ſa couleur eſt ou blonde, ou terne; nos ongles ne croiſſent que pendant la vie; ils ont une forme convexe & tranchante; ils recouvrent en partie le doigt où ils ſont adhérens. Dans le cheval, l'âne, le mulet, &c. l'ongle s'appelle *corne du pied*; il eſt plus épais & plus dur à meſure qu'il s'éloigne des chairs; c'eſt un bouclier qui recouvre, en maniere de chauſſure, l'extrémité du pied de ces animaux; c'eſt un arc-boutant qui ſert non-ſeulement à les renforcer dans ces parties, mais à les préſerver d'un frottement, ſouvent auſſi dangereux que douloureux.

Quand les ongles, ainſi que toute eſpece de poil, ont été une fois taillés, ils ſont ſuſceptibles d'un grand accroiſſement, lequel diminue alors leur force naturelle; c'eſt pour remédier à ces inconvéniens, qu'on

eſt dans l'uſage de renouveller la taille de la corne des chevaux : mais nouvel incident ; cette corne eſt trop tendre, pour que l'animal puiſſe marcher ſur un chemin caillouteux : il a donc fallu avoir recours à des ſemelles de fer, qui ne ſont, pour l'animal, qu'un gage, qu'un ſtigmate de ſon eſclavage.

Les bêtes de charge à pied fourchu, ainſi que le cochon, le mouton, l'élan, &c. ont auſſi les doigts des pieds revêtus d'un ſabot de corne, qui leur ſert à battre la terre.

Les quadrupedes d'un genre différent, qui ont les pieds fendus & l'entre-deux des doigts garnis de poil, ont, à l'extrémité de ces mêmes doigts, des ongles crochus, qui reſtent conſtamment en dehors dans le chien, &c. ou qui peuvent être retirés en dedans, comme chez le chat, le tigre, &c. ces ongles ſervent aux uns à fouiller, & aux autres pour grimper, déchirer, fixer un corps, &c. à d'autres ils ſervent de ſouliers.

L'ongle dans les oiſeaux, eſt la partie appellée *griffe* ou *ſerre ;* ſa forme eſt ronde, pyramidale, preſque toujours courbée ; ſon uſage eſt pour grimper & pour tenir l'animal perché : il s'en ſert pour emporter ſa proie : l'ergot, l'éperon & le bec de ces animaux ſont des eſpeces d'ongles.

Les amphibies quadrupedes ont auſſi des ongles, dont la forme varie beaucoup. Il ſuffit de citer ceux du caſtor, ceux de la tortue (l'écaille de cet animal, ainſi que les gros tuyaux de plumes des oiſeaux, ſemblent être auſſi de la nature de l'ongle) ceux du loup marin, ceux du crocodile ; enfin, la défenſe de la ſcie de mer eſt armée d'un grand nombre d'ongles d'une eſpece particuliere. *Voyez à l'article* BALEINE.

Les ongles ont quelques uſages, tant dans les Arts, qu'en Médecine : ceux du dante, de l'élan, du mulet ſont aſtringens & anti-épileptiques ; ceux de l'homme ſont vomitifs ; ceux du bœuf & de la tortue ſervent à faire des manches de couteaux, des tabatieres, &c.

ONGULÉ & ONGUICULÉ. *Voyez à l'art.* QUADRUPEDE.

ONICE ou ONYX, *onychium.* Communément on donne ce nom à une ſorte d'agathe, à peine demi-tranſparente, formée par couches de différentes couleurs, arrangées, ou en maniere de cercles, ou par lits, les unes ſur les autres. Un ſilex veiné de deux teintes très-dur, & également ſuſceptible d'un beau poli, peut auſſi porter le nom d'*onyx*.

La plus belle pierre onyx vient d'Arabie : (on en trouve auſſi dans l'île de Ceylan, & l'Europe n'en manque pas, ſur-tout en Hongrie) l'on y diſtingue des cercles noirs, des zônes tannées ou brunes, ou bleues, & des cercles blancs & placés diſtinctement : on appelle *onglet*, la partie laiteuſe : la couche tannée, expoſée entre la lumiere & l'œil, doit paroître rougeâtre ou enfumée. L'on a de la peine à trouver ces pierres bien parfaites, auſſi ſont-elles cheres quand elles ont un certain volume. Ceux qui travaillent à les ſcier & polir, choiſiſſent celles dont les taches ſont diſpoſées de maniere à repréſenter, à l'aide de la taille, quelques parties d'animaux : c'eſt ainſi qu'en levant une partie de la premiere couche, on évide la ſeconde, qui eſt blanche ou bleuâtre, & l'on peut travailler ſur trois cordons de différentes couleurs ; par ce moyen, dis-je, l'on forme de prétendus yeux pétrifiés d'animaux, que l'on vend aſſez cher au peuple crédule. On en fait communément des cachets & des bagues : il étoit d'uſage chez les Anciens de travailler cette pierre, de façon que le fond étoit d'une couleur, & ce qui étoit gravé, ſoit en creux, ſoit en relief, d'une autre couleur. Les Orientaux font un ſi grand cas de l'onyx, que dans la Chine, où on l'appelle *you*, il n'y a que l'Empereur qui ait droit de la porter : elle eſt nommée la *pierre des pierres* dans l'Écriture Sainte.

La *memphite* ou *camée* eſt encore une ſorte d'onyx, gravée, mais naturellement compoſée de couches, l'une noire, rouſsâtre ou bleuâtre, ou couleur de chair ; &

l'autre blanche ou griſe : il arrive que l'on peut quelquefois ſéparer ces couches les unes des autres. Cette ſorte d'onyx eſt très-recherchée des Graveurs en relief, ſur-tout quand elle eſt d'un certain volume. *Voyez l'article* AGATE.

ONOCROTALE ou GRAND GOSIER. *Voyez* PÉLICAN.

ONOURÉ. Oiſeau de marécage qui ſe trouve en Guiane ; il a les plumes émaillées de gris & de blanc : ſon bec eſt court & pointu ; dès que la nuit eſt venue il fait entendre ces quatre notes, *ut*, *mi*, *ſol*, *ut*. Les Négres en tuent beaucoup ; il n'eſt bon qu'à la daube.

ONYCHITES, *unguis lapideus*. *Mercati* donne ce nom à des pierres qui ont une ſorte de reſſemblance à des ongles humains. Il y a apparence que ce ſont des foſſiles, (peut-être des fragmens de palais de poiſſons) qui ont été arrondis par le mouvement des eaux & enſevelis en terre.

OOLITHE. Nom que les Naturaliſtes donnent à de petits corps pierreux arrondis, qui ont un certain rapport avec les *cenchrites*, les *méconites*, la *pierre ovaire*, ou avec les *ſtigmites*, les *hammites*, les *piſolites*, les *orobites*, les *phacites*, &c. M. *Schmidt*, Profeſſeur honoraire en antiquité dans l'Univerſité de Basle, qui vient de donner un Mémoire ſur les *oolithes*, dit que toutes ces pierres ſont d'une nature très-différente ; & qu'elles ne ſe reſſemblent qu'en ce qu'elles ſont toutes des amas de globules plus ou moins ronds & de toute ſorte de grandeur, de couleur & de matiere. Il dit avec raiſon que ces différens noms ont cauſé une telle confuſion parmi les Naturaliſtes, qu'il eſt preſque impoſſible de les entendre. M. *Schmidt* entreprend de fixer dans ſon Mémoire la véritable nature des oolithes ; & il n'accorde ce nom qu'aux œufs pétrifiés des poiſſons, ou d'autres inſectes & animaux ovipares aquatiques. Ainſi les véritables oolithes ne ſe trouvent, ſelon lui, que rarement & en petite quantité. (M. *Dannone*, Réſident à Baſle, conſerve dans ſon cabinet un crabe

chargé d'œufs pétrifiés à l'endroit même où ces œufs sortent de l'animal). Les graines des plantes pétrifiées ne sont pas plus communes; & il conclut que tout le reste, sur-tout les amas immenses de corps ronds, qui forment quelquefois des montagnes entieres, ne sont autre chose que des jeux de la Nature presque toujours formés par une terre glaise ou martiale, disposée par couches sous une forme plus ou moins arrondie; mais l'Auteur des Annales Typographiques répond à cette assertion, que le hasard n'est point une cause; & quand il en seroit une, comment imaginer, dit-il, qu'une cause si aveugle eût pu produire des montagnes entieres de corps de même forme déterminée, telles qu'on en trouve près de Neuf-Châtel, dans le Piémont, sur le mont Randen & ailleurs?

Quant à notre sentiment sur les oolithes, il est certain que parmi ces concrétions globuleuses qui ressemblent plus ou moins bien à des œufs de poissons, d'écrevisses marines, &c. il y en a d'argilleuses, de martiales, & d'autres qui sont sphateuses, semblables à des débris de coquilles roulées; d'autres sont composées de couches comme les bézoards: enfin d'autres ressemblent beaucoup à des boutons d'étoiles marines. Toutes ces variétés de figures & de couleurs indiquent nécessairement une différence dans la cause comme dans le produit. *M. Desmarets a lu à l'Académie des Sciences en 1761, plusieurs observations sur ces sortes de corps.*

L'on a donné à ces corps pierreux des noms arbitraires ou analogues aux substances qu'ils représentent: *orobites*, quand ils ont la figure d'orobes; *pisolites*, quand ils imitent des pois; *méconites*, quand ils ont la figure des grains de pavot; *cenchrites*, quand ils sont de la grandeur des grains de millet, &c. Le gluten qui tient ces corps les uns aux autres, n'est pas toujours le même; ce qui fait que la masse totale qui résulte de leur assemblage a plus ou moins de dureté, de consistance & de couleur.

OPALE, *opalus*. Cette pierre précieuse désignée

dans *Pline*, ſous le nom de *pæderos* eſt d'un bleu laiteux ou de couleur de nacre de perle, preſqu'entierement tranſparente, ayant la propriété de réfléchir tout à la fois les couleurs de l'iris ou de les changer ſuivant la différente expoſition au jour, ſous laquelle on la regarde: on en diſtingue de pluſieurs ſortes, qui toutes font feu avec l'acier.

1°. L'OPALE DE COULEUR DE LAIT, *opalus ireos lacteus*. C'eſt celle que les Joailliers appellent *opale Orientale* ou *opale Arlequine* ou *opale à paillette*, parce que les lames couleur de gorge de pigeon qui s'y obſervent, paroiſſent comme autant de taches de différentes couleurs détachées. *Boécede Boot*, Auteur du parfait Joaillier, la regarde avec raiſon comme la plus précieuſe des opales, & même comme la pierre la plus merveilleuſe que la Nature produiſe en ce genre: elle eſt dure, luiſante, preſque tranſparente, reſplendiſſante, d'un beau blanc laiteux, d'où ſort en chatoyant le feu du rubis, la pourpre de l'améthyſte, le jaune de la topaze, le bleu du ſaphir, le vert de l'émeraude & toutes les autres couleurs les plus brillantes des pierreries. Cet éloge magnifique n'eſt que la traduction du paſſage de *Pline* ſur l'opale. Cette pierre dont il eſt fait mention dans l'*Apocalypſe*, *chap. 21*, ſous le nom de la *plus noble des pierres*, étoit autrefois en ſi grande eſtime chez les Romains, que Nonius le Sénateur aima mieux être privé de ſa patrie que céder ſon opale à Antoine qui la lui demanda. Cette pierre Orientale ſe trouve dans le Ceylan, où on l'appelle *pierre élémentaire*, *lapis elementarius*. Les Indiens l'eſtiment autant que le diamant. On ne la taille point en facettes, mais en cabochon.

Il y a une autre ſorte d'opale Orientale qui eſt eſtimée. On la nomme *opale en flammes*, parce que cette pierre chatoie comme ſi c'étoient des feux qui s'élançaſſent par lignes paralleles.

2°. L'OPALE OCCIDENTALE, *opalus occidentalis*, eſt ou jaunâtre ou noirâtre: la premiere, qui ſe trouve

en

en Chypre & dans l'Arabie, domine par le jaune au travers duquel on voit quelques couleurs foibles; celle qui eſt noirâtre, laiſſe ſortir un éclat d'eſcarboucle; l'on diroit d'un charbon noirâtre allumé par un côté: on la trouve en Égypte. Celle qui eſt verdâtre eſt peu eſtimée. Celle qui ſe trouve dans la mine d'argent de Freyberg en Saxe eſt aſſez belle. On nomme *argentine* celle qui eſt à fond blanc, & à petits points, couleur d'argent: on trouve auſſi des opales à Eybenſtock en Saxe, en Bohême, & en Hongrie, elles ſont de peu de valeur. Les opales ſont ordinairement par morceaux détachés, enveloppés par des pierres d'autre nature, depuis la groſſeur d'une tête d'épingle, juſqu'à celle d'une noix. Les opales de cette groſſeur ſont très-rares.

Il eſt bien ſingulier que toutes les belles couleurs de l'opale, ſoient ſuſceptibles de diſparoître ou de changer de modification, quand on la diviſe en éclats: l'expérience, qui a démontré plus d'une fois ce phénomene, fait croire que tout le jeu éclatant de l'opale eſt dû à la réfraction des rayons de la lumiere ſur cette pierre, diſpoſée naturellement pour produire cette réfraction: peut-être que l'*œil de chat*, l'*œil du monde*, & mieux encore le *giraſol* & la *chalcédoine*, ne ſont que des eſpeces d'opales: au reſte toutes les opales ſont les ſeules pierres que l'art n'a pu contrefaire avec autant de ſuccès que les autres pierreries. On en a cependant apporté une factice d'Égypte qui a trompé l'œil des Joailliers du Levant ſi experts dans cette connoiſſance.

OPASSUM, eſpece de philandre. *Voy.* DIDELPHE.

OPERCULES, *opercula*, ſont les couvercles des coquilles univalves qui ferment leur bouche. *Voyez* l'article OPERCULES *au mot* COQUILLAGE, *vol. II, p. 695, de ce Dictionnaire.* On appelle *operculites* les opercules devenus foſſiles.

OPHIOGLOSSE, ou HERBE SANS COUTURE, ou PETITE SERPENTAIRE, ou LAOGUE DE SERPENT, *ophio-*

gloſſum, eſt une plante qui croît dans les lieux humides & quelquefois dans les endroits montagneux où il y a des ſources: ſa racine s'enfonce profondément en terre, elle eſt garnie d'un nombre de fibres aſſez groſſes & ramaſſées comme dans l'*hellébore*. Voyez ce *mot*. Elle pouſſe une queue haute comme la main, laquelle ſoutient une ſeule feuille, aſſez ſemblable à une petite feuille de poirée, d'un goût douceâtre & viſqueux. Du milieu de cette feuille, c'eſt-à-dire, du bout de la queue, ſort un fruit qui a la figure d'une petite langue applatie, pointue, dentelée, & partagée en pluſieurs petites cellules qui renferment, au lieu de ſemence, une pouſſiere menue qu'elles laiſſent échapper lorſqu'elles viennent à s'ouvrir dans la maturité.

L'ophiogloſſe, tranſplantée dans les lieux ombrageux des jardins, s'y conſerve & repouſſe tous les ans en Avril: elle reſte en vigueur juſqu'au mois de Juin, enſuite elle ſe fanne entiérement & diſparoît. Cette plante eſt vulnéraire, on en fait une infuſion au ſoleil avec de bonne huile d'olive: alors c'eſt un baume excellent, tant pour l'intérieur, que pour l'extérieur, particuliérement dans les maux de gorge violens.

OPHIOMORPHITE. Divers Auteurs donnent ce nom à la corne d'Ammon, à cauſe de ſes ſpirales qui la font reſſembler à un ſerpent entortillé.

OPHIONOT. *Voyez* MUSIMON.

OPHITE, *ophites*, eſpece de porphyre à taches de forme carré-long, blanchâtres, diſpoſées ſouvent en forme d'étoile ou en forme de croix, ſur un fond vert foncé. Cette pierre connue des Anciens eſt, dit-on, le *memphites* de Pline.

OPHTALMITES, nom donné à certaines pierres qui imitent un œil.

OPIER. *Voyez* OBIER.

OPIUM ou AMPHION DES INDIENS. *Voyez à l'article* PAVOT BLANC. L'opium cyrénaïque eſt l'*Aſſa-fœtida*.

OPOBALSAMUM. *Voyez* BAUME DE JUDÉE.

OPOCALPASUM ou OPOCARBASUM, ſubſtance gommo-réſineuſe, qui reſſemble beaucoup à la meilleure myrrhe liquide, & que l'on mêloit du temps de Galien avec la myrrhe même : il étoit difficile, ſelon cet Ecrivain, de les diſtinguer l'une de l'autre, ſinon par les effets : c'étoit un ſuc empoiſonné, qui cauſoit l'aſſoupiſſement & l'étranglement ſubit : il dit avoir vu pluſieurs perſonnes mourir pour avoir pris de la myrrhe, dans laquelle il y avoit de l'opocarbaſum ſans qu'elles le ſuſſent : peut-être n'étoit ce qu'un ſuc compoſé d'une diſſolution d'*euphorbe*, dans laquelle on macéroit les *larmes d'opium*. Les poiſons de cette eſpece ont été de tout temps auſſi en uſage en Afrique, que l'eſt en Amérique celui des fléches empoiſonnées par le ſuc du *mancelinier*. Voyez *ces mots*.

OPOPANAX : *Voyez ſon article au mot* GRANDE BERCE.

OPOSSUM ou OPASSUM. Eſpece de *Philandre*. Voyez DIDELPHE.

OPUNTIA, FIGUIER D'INDE, RAQUETTE, NOPAL, ou CARDASSE, *cactus coccinellifer* ; c'eſt une plante originaire d'Amérique, & qui ſe fait remarquer dans les ſerres du Jardin du Roi, par ſa forme. Dans ſon pays natal elle devient grande & très-belle. On dit communément que les feuilles de cette plante ſortent les unes des autres, mais on pourroit dire, avec plus de juſteſſe, que ce ſont ſes branches : les feuilles ſont proprement ces petits boutons qui paroiſſent toujours aux endroits où les épines croiſſent par la ſuite. Au reſte, puiſque ce que nous appellons des branches, avec *Bradley*, a toujours été regardé comme des feuilles, nous continuerons à leur donner le même nom que tout le monde.

Il y a pluſieurs eſpeces de ces plantes, qui différent principalement par la grandeur de leurs feuilles, la couleur de leurs fleurs & de leurs fruits, & par la couleur & la longueur de leurs épines. En général, elles ont toutes les feuilles de figure ovale ; il y en a des

eſpeces qui les ont de près d'un pied de longueur, & d'autres ſeulement de deux ou trois pouces : leurs feuilles ſont ordinairement garnies de diſtance en diſtance de nœuds d'épines ; il y en a de ſi longues, que les Indiens du pays s'en ſervent au lieu d'épingles ; d'autres ont les épines ſi courtes qu'on les apperçoit à peine. Les petites épines cauſent des piqûres cuiſantes, & quand elles ſont entrées dans la peau, elles ſont quelquefois plus d'un mois à ſortir, ſi on n'a bien ſoin de les chercher ſur le champ & de les enlever. Une particularité ſinguliere, c'eſt que le fruit paroît toujours avant les fleurs ſur cette eſpece de plante, & lorſqu'il ſemble être bien mûr, la fleur s'épanouit à ſon extrémité ; elle eſt compoſée d'environ dix pétales & d'une grappe de petits filets au milieu. Cette fleur s'ouvre toujours à la chaleur du ſoleil, & ſe referme à l'approche de la nuit. Les étamines ſont douées d'une grande ſenſibilité ; en effet, ſi l'on touche les filets des étamines, avant qu'elles aient répandu leur pouſſiere fécondante, qui eſt compoſée de molécules ordinairement ſphériques, très-petites, jaunâtres & luiſantes, ils ſe couchent tous circulairement les uns ſur les autres, pendant que les anterres jetent la pouſſiere qu'elles contiennent (un mouvement ſemblable a été obſervé par M. *de Juſſieu* dans les étamines de l'*hélianthême*. Voyez ce mot.) Quand le fruit eſt mûr, il a une reſſemblance groſſiere avec nos figues : *Voyez Hiſt. de la Jamaïque de Hans-Sloane.* Il eſt ordinairement d'une couleur rouge foncée, & il a cela de particulier, qu'il rend l'urine de celui qui en mange trop, rouge comme du ſang, ſans cependant qu'il en éprouve la moindre douleur. C'eſt le ſuc de ce fruit, qui donne la couleur rouge à la cochenille qui s'en nourrit ; auſſi cet inſecte nous donne-t-il en teinture une des plus belles couleurs. On dit que les Teinturiers Indiens ſe ſervent du ſuc même du fruit pour teindre en rouge.

Les fleurs des opuntia ſont jaunes pour l'ordinaire, à l'exception d'une eſpece qui a des fleurs couleurs d'écar-

late ; mais cette eſpece eſt plus tendre, plus difficile à conſerver, & plus ſujete à pourrir que les autres. Celle-ci eſt le *tuna mitior, flore ſanguineo cochenillifera de* Dillenius. Les unes ſe plaiſent à ramper ſur la terre, d'autres croiſſent plus droites ; mais toutes aiment les endroits pierreux & les rochers. Ces plantes demandent une chaleur proportionnée au climat d'où elles viennent : il y en a une petite eſpece à feuilles rondes, qui vient d'Italie ; on peut la laiſſer dehors tout l'hiver ; & elle porte du fruit en abondance. Les eſpeces de la Caroline & de la Virginie, peuvent auſſi réſiſter en plein air à l'abri d'une muraille bien expoſée. On les multiplie toutes en plantant des feuilles ſimples à deux pouces de profondeur.

Les Indiens plantent & cultivent autour de leurs habitations ces nopals à fruits rouges, ſur leſquels ils eſperent de faire pluſieurs récoltes dans l'année. Ces prétendues feuilles, comme celles de quantité de plantes graſſes des pays chauds, peuvent reſter long-temps hors de terre, ſans ſe deſſécher, & reprendre étant fichées en terre. L'avantage qu'on en peut tirer pour la nourriture des cochenilles (inſectes précieux qui fourniſſant la plus belle couleur rouge, ſont l'objet d'un très-riche commerce) : cet avantage, dis-je, donne lieu à quelques Américains d'y employer des terres inutiles, trop maigres, ou comme épuiſées par d'autres plantations : elles y croiſſent juſqu'à la hauteur de huit pieds, quand on a bien ſoin d'empêcher l'herbe de croître aux environs. *Voyez* COCHENILLE.

OR, *aurum*. Ce métal, le principe de l'aiſance, l'auteur du luxe, l'idole de l'avarice, mobile puiſſant des actions de l'homme ; l'or, dis-je, eſt un métal ordinairement jaune, peu dur, peu élaſtique, à peine ſonore, mais très-compacte ; il ſurpaſſe tous les autres métaux en flexibilité, en peſanteur, en ductilité, en ténacité & en valeur. L'or n'eſt altéré, ni par l'air, ni par l'eau, ni par le feu des fourneaux. Il tombe au fond du vif-argent qui le diſſout, ou plutôt avec lequel il

s'amalgame en tout ou en partie ; tandis que tous les autres métaux, tant parfaits qu'imparfaits, y ſurnagent juſqu'à ce qu'ils aient été diſſous ou pénétrés par ce menſtrue métallique ; il n'y a que ceux qui ne s'amalgament point avec le mercure qui y ſurnagent continuellement.

Nous diſons que l'or eſt le métal le plus malléable ; c'eſt ce que l'art du Batteur d'or & celui du Tireur d'or démontrent tous les jours : le premier peut multiplier une étendue donnée d'or, cent cinquante-neuf mille quatre-vingt douze fois, au moyen d'un fourreau de parchemin, de la baudruche & du marteau. On lit dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences, année 1713*, qu'une once de ce métal peut être tirée en un million quatre-vingt-quinze mille pieds de long, c'eſt-à-dire en une ligne de ſoixante-treize lieues de long, à deux mille cinq cens toiſes la lieue. Enfin l'idée avantageuſe que nous avons de l'or eſt fondée ſur ſon excellence réelle.

L'or varie par la dureté, la couleur & la peſanteur ; ce qui provient peut être de ſes degrés de pureté : c'eſt ainſi que l'or d'une guinée eſt, à volume égal, moins peſant que le louis d'or, celui-ci moins que le ducat dont le pied cube peſe vingt un mille deux cens vingt onces poids de Paris. L'or de Siam eſt moins caſſant que le nôtre, & le ſon des cordes de clavecin qui en ſont faites, eſt infiniment plus grave. Ce métal montre dans l'endroit de la fracture de petits angles priſmatiques ; ſa couleur eſt plus ou moins foncée. L'or d'Europe eſt plus haut en couleur que celui d'Amérique. Ce dernier eſt pâle, & l'on prétend que celui de Malacaſſe (ou Malgache) eſt tout-à-fait pâle & ſe fond preſque qu'auſſi promptement que du plomb. L'or s'écrouit ſous le marteau ; il entre en fuſion un peu plus facilement que le cuivre, & auſſi-tôt après avoir rougi : on remarque que lorſqu'il ſe fond il prend une couleur d'aigue-marine, ou de bleu céladon. Il eſt de tous les métaux celui qui s'échauffe le plus dans le feu (c'eſt en raiſon de ſa denſité) & qui s'amalgame le plus faci-

lement avec le mercure : on diroit qu'il y a une ſympathie entre ces deux métaux. C'eſt un axiôme en Métallurgie, que l'or n'eſt jamais minéraliſé par le ſoufre ni par l'arſenic ; cependant la ſeule vapeur d'un grain d'étain ſuffit pour ôter la propriété malléable à huit onces de ce métal ; mais il la recouvre par la fuſion. L'or réſiſte à tous acides agiſſans ſéparément. Il y a deux grands diſſolvans de l'or : l'un eſt compoſé de l'acide marin & nitreux, c'eſt *l'eau régale* ordinaire : l'autre eſt la combinaiſon de l'alkali fixe avec le ſoufre. Ce dernier menſtrue ou diſſolvant eſt connu ſous le nom de *foie de ſoufre*. Si l'on en précipite la diſſolution faite à l'eau régale nitreuſe & ammoniacale, par un alkali fixe ou volatil, on en obtiendra une poudre aurifique, fulminante, qui deſſéchée détonnera avec ſoixante-quatre fois autant de force élaſtique qu'un pareil volume de poudre à canon. On ne peut manier cette poudre avec trop de précaution. Nous le répétons, ſes effets ſont violens & terribles. La chaleur, le frottement occaſionnent ſon inflammation & ſon exploſion. Il en coûta la vue & preſque la vie à un jeune homme de notre connoiſſance qui, après avoir verſé de l'or fulminant dans un flacon, voulut le fermer, un grain pris entre le bouchon & le goulot, s'enflamma par le frottement ; l'exploſion fut ſemblable à un fort coup de fuſil. Le flacon ſe briſa en éclats, le renverſa par terre & lui creva les deux yeux.

La vitrification de l'or au foyer d'une des grandes lentilles de *Tſchirnhauſen*, quoique donnée comme certaine par M. *Humbert*, a été conteſtée, & eſt demeurée au nombre de ces faits douteux qui demandent à être vérifiés : mais Mrs. *Macquer*, *Briſſon*, *Lavoiſier* & *Cadet* ont fait ſur cet objet, ainſi que ſur un grand nombre d'autres ſubſtances, des expériences très-intéreſſantes avec cette grande lentille de *Tſchirnhauſen*, tirée du Cabinet de l'Académie, ainſi qu'avec la petite lentille de *Tſchirnhauſen*, que leur a confié M. le Comte *de la Tour d'Auvergne*; elle eſt, ainſi que celle de l'Académie, de

trente-trois pouces de diametre, mais ſon foyer eſt un peu plus court. Ces Académiciens dont on connoît la ſagacité, l'intelligence & le coup d'œil fin de l'obſervation, après avoir expoſé au foyer de ces lentilles un grand nombre de fois de l'or très-fin & très-pur, & l'avoir mis ſucceſſivement ſur des ſupports de différente nature, tels que des creuſets d'argile réfractaire, des teſſons de poterie de grès, de porcelaine dure, crue ou cuite, de pierre de grès très-réfractaire & de charbon, & dans preſque toutes ces épreuves avoir obtenu des vitrifications de couleur brune pourprée à la ſurface de ce métal, n'oſent point encore aſſurer poſitivement que ces vitrifications ſoient dues à une portion de la ſubſtance même de l'or ; en variant ces expériences ils ont eu la ſatisfaction d'appercevoir & de bien conſtater pluſieurs phénomenes importans dont les Phyſiciens qui les ont précédés n'ont point fait mention. De ce nombre ſont, 1°. un cercle de couleur pourprée ſur le ſupport de l'or, qu'ils n'ont jamais manqué d'obtenir, de quelque nature qu'ait été ce ſupport ; 2°. une fumée très-ſenſible ſortant certainement de ce métal, de même que de l'argent, & s'élevant quelquefois juſqu'à cinq ou ſix pouces ; 3°. une lame d'argent a été très-bien dorée à cette ſeule fumée de l'or, de même qu'une lame d'or a été argentée à celle de l'argent ; 4°. ils ont obſervé une rotation rapide de petits globes, d'or & d'argent fondus au foyer, qui leur a paru aſſez conſtamment dans le ſens où elle devoit être, en ſuppoſant qu'elle eût pour cauſe une impulſion de rayons ſolaires, que ces Meſſieurs ont déjà ſoupçonnée, mais qu'ils ſe propoſent de conſtater par une ſuite d'obſervations auſſi multipliées & auſſi exactes que l'exige l'importance de la matiere. Ces Savans ſe propoſent de ſuivre ces recherches avec des inſtrumens bien ſupérieurs à ceux qu'ils ont employés, & c'eſt avec une lentille à eau de quatre pieds de diametre, de l'exécution de laquelle M. *Bernieres* s'eſt chargé. Cet inſtrument devant ſurpaſſer de beaucoup

en grandeur, en netteté, & par conſéquent en force, tous ceux qui ont été faits juſqu'à préſent, ſemble promettre une Chymie Pyrotechnique nouvelle, & paroît deſtiné à faire une de ces époques qui deviennent mémorables dans l'Hiſtoire des Sciences.

L'or ſe trouve dans des mines qui lui ſont propres ou particulieres, comme en Aſie, à Aracan, & dans le Pégu, au Japon & près de Batavia, dans la Guinée, le Sénégal & le Royaume de Galam en Afrique, & ſur-tout à l'endroit que l'on nomme la *Côte d'Or*; (M. *de la Chapelle* a obſervé que l'or de Guinée ne peut ſe battre en feuilles, ni ſe tirer par la filiere), à Malacaſſe en Madagaſcar, & dans les pays de Bambouc & de Congo. En Europe, on rencontre des mines d'or en Suéde, en Norwege, en Sibérie & à Chemnitz en Hongrie : la mine d'or de Siderocaps dans le Jamboli en Europe, eſt fort riche. Dans l'Amérique Méridionale, l'or ſe trouve dans le Bréſil, dans le Mexique, dans le pays de Maricabo, à Sumatra, à Valdivia, à Copiapo & Andacoll, dans le Chili, dans la Province de Quito, & dans le Potoſi au Pérou.

Les galions d'Eſpagne exportent de ces dernieres contrées en Europe pour plus de quinze millions de ducats d'or en barres ou en lingots, par la voie de Cadix. C'eſt, dit un Auteur moderne, pour le malheur de ſes habitans que cette partie de l'Amérique produit une ſi grande quantité d'or. L'inſatiabilité de l'avarice y a fait autrefois commettre ſous un dangereux prétexte tous les actes de cruauté que peuvent inſpirer le fanatiſme & la cupidité. A-t-on eu tort de dire : *Quid non mortalia pectora cogis, auri ſacra fames?* Quel bien ont produit en effet ces riches mines du Pérou ? Il a péri, dit M. *de Buffon*, des millions d'hommes dans les entrailles de la terre pour les exploiter; & leur ſang & leurs travaux n'ont ſervi qu'à nous charger d'un poids incommode.

L'or vierge eſt d'une couleur jaune aurore ; ſa matrice ordinaire eſt le quartz, quelquefois la pierre cornée, ſouvent le fer & l'argent, rarement le cuivre &

le plomb ; quelquefois dans de l'argile endurcie, tantôt il eſt en petits points ou en grains, tantôt en feuilles ou en maſſes, ou en rameaux. On reconnoît facilement, que les grains jaunes que l'on voit dans une pierre, ſont de l'or, quand avec la pointe d'un ciſeau on y trace facilement des lignes, ou quand en lui faiſant recevoir la vapeur du mercure, il blanchit ; & que jeté dans le feu, il ne ſe détruit point. C'eſt par un procédé ſemblable qu'on a reconnu que la mine de Carthagene au Mexique, dont le métal reſſemble tout-à-fait à une mine de cuivre chatoyante grillée, étoit de l'or. Il n'en eſt pas de même pour l'or qui ſe trouve dans la pyrite que M. *de Juſti* appelle *gelſt* ou *gilſt*. Cette eſpece d'or eſt pâle & ſolide dans cette ſorte de matrice minéraliſante les métaux ; lorſque l'or eſt allié à l'argent dans la mine ou à d'autres métaux, il eſt déguiſé, ou du moins ſa couleur eſt fortement altérée. Des Minéralogiſtes modernes prétendent que l'or dans l'état de pyrite, a été uni au ſoufre par l'intermede du fer qui ſert comme de lien d'union, entre l'un & l'autre, & que la vitrioliſation qu'éprouve enſuite cette pyrite aurifere donne naiſſance à l'or en cheveux ou en fibres capillaires.

On trouve auſſi de l'or dans la belle eſpece de *lapis lazuli* de Perſe : *Voyez ce mot.* Il y a auſſi une mine de cinabre en Hongrie qui contient de l'or, on l'appelle *mine d'or rouge.* Combien de ſables de rivieres ſont auriferes, ſur-tout à l'endroit où elles font angle ! Rien ne reſſemble mieux à des grains de mica. Nous avons pluſieurs rivieres en France qui en contiennent des quantités trop petites pour mériter attention ; tels ſont le Rhin, le Rhône, dans le pays de Gex ; le Doux, en Franche-Comté ; la Ceſe, dans les Cévennes ; le Gardon, près de Montpellier ; la Rigue, près de Pamiers ; l'Arriege, dans le pays de Foix ; la Garonne, près de Toulouſe ; la Salat, dont la ſource eſt dans les Pyrénées : *Conſultez à ce ſujet un Mémoire de M. de Réaumur dans les Mém. de l'Acad. des Sciences, ann. 1718, p. 108*

& ſuiv. & l'Hiſtoire de l'Acad. des Belles-Lettres, Tome XXI, p. 24, à l'occaſion du Pactole. On abandonne ces paillettes d'or aux recherches des gens du pays, dont le travail pénible eſt rarement récompenſé par les découvertes qu'ils font. Il y a des rivieres dans la Caramanie & la Siléſie, où l'on trouve des grains d'or gros comme des pois : on en trouve auſſi dans le Tage & le Danube. Il eſt certain qu'en rétrogradant & fouillant avec attention les bords de ces rivieres, au-deſſus du lieu où elles font angle, ou mieux encore en travaillant dans les hautes montagnes où ces rivieres prennent leur ſource, l'on parviendroit à découvrir la miniere ; peut-être que les Souverains feront un jour exécuter ce projet chacun dans leurs Etats. *Pline* parle de l'or dont la mine étoit dans la Gaule, nous ignorons l'emplacement de cette ancienne mine : il eſt probable qu'elle n'a pas été entiérement épuiſée, mais la fureur des guerres, la barbarie & la révolution des temps en ont effacé juſqu'à la trace : il faut eſpérer qu'on la retrouvera un jour.

On nomme *Paillotteurs* ou *Orpailleurs* ceux, qui, par le moyen d'une ſébille (eſpece d'écuelle ou de vaiſſeau profond fait de bois, dont l'intérieur eſt tout ſillonné ou rempli de rainures), prennent & lavent le ſable des rivieres, pour en retirer la ſubſtance métallique précieuſe. *Lémery, Dict. des Drogues, pag. 11,* dit qu'on voit beaucoup de Négres en Afrique, qui ne ſont employés qu'à plonger & aller chercher de l'or. On en ramaſſe auſſi de cette maniere une grande quantité dans le Pérou. M. *Fréſier* prétend qu'on y trouve ſouvent dans le fond des rivieres de l'or en maſſe, du poids de quatre livres, & quelquefois de beaucoup plus conſidérables ; c'eſt, dit-il, ce qu'on nomme *pépites.*

Lorſque l'or eſt répandu dans différentes eſpeces de terres ou de ſables, il n'a point de figure déterminée : il y en a auſſi de différentes couleurs qui ſont comme maſquées ; il eſt ordinairement ſemblable à de petites

pointes d'épingles. On en trouve cependant une eſpece, qui eſt ſous la forme de petits grenats bien rouges, & tranſparens : c'eſt ce qu'on appelle *grenats d'or*, on en trouve aux Monts Crapacks en Hongrie. Il s'en rencontre auſſi en Amérique.

Quand on trouve l'or pur, on l'appelle *or natif* ou *or vierge :* il eſt facile à graver ; c'eſt celui de la premiere eſpece. L'or qui forme des eſpeces de filons ou veines dans des pierres, ou ferrugineuſes, ou ſchiſteuſes, ou quartzeuſes, eſt celui de la ſeconde eſpece : l'or qui ſe rencontre dans les glaiſes rougeâtres, & les ſables, (c'eſt le Lavaderos des Eſpagnols), & qui eſt en petites paillettes, n'a beſoin que d'une ſimple lotion pour en être ſéparé : cet or de lavage eſt celui de la troiſieme eſpece ; on l'appelle *or paléole* ou *poudre d'or*. Enfin l'or qui eſt en grains, & que des Plongeurs retirent des rivieres, eſt celui de la quatrieme eſpece : il s'appelle *or pépite*, c'eſt le moins bon, il n'eſt guere qu'à dix-huit karats.

La méthode uſitée pour l'extraction & la purification de ce métal interpoſé dans les pierres, conſiſte dans le lavage, le pilage, l'amalgame & l'ignition. S'il y a mélange de métaux, l'on a recours, ou aux diſſolvans, ou à la fuſion : le procédé en eſt fondé ſur le même principe, que pour le traitement de la mine d'*argent*. Voyez *ce mot*, & ce qui en eſt dit dans notre *Minéralogie ;* mais particuliérement dans le *Dictionnaire de Chymie*.

Ce métal, qui dans la ſociété eſt d'une très-grande utilité pour repréſenter la valeur de tout ce qui peut être néceſſaire, utile ou agréable aux hommes, ſert auſſi beaucoup à cauſe de ſon éclat, de ſa beauté, de ſon inaltérabilité, pour quantité d'ornements & de bijoux précieux.

L'or n'eſt donc pas ſeulement un moyen général d'échange entre les peuples, puiſqu'il devient une ſource de chefs-d'œuvres dans les mains induſtrieuſes d'une multitude d'Ouvriers. En effet, ce métal ſe plie facilement à tous les caprices du goût & de la mode. On

l'emploie à maſquer tous les autres métaux. Nous avons expoſé ſa grande ductilité, elle le rend propre à cet uſage.

On trouve chez les Batteurs d'or de quatre ſortes d'or en feuilles. Le plus beau ſert aux Damaſquineurs, on l'appelle *or d'épée :* la ſeconde ſorte eſt employée par les Armuriers, on la nomme *or de piſtolet :* la troiſieme ſert pour dorer les livres, on l'appelle *or de Relieur :* la quatrieme enfin, ſert aux Peintres, & en Pharmacie, pour envelopper, orner & maſquer le mauvais goût des médicaments, on l'appelle *or d'Apothicaire.* Ses propriétés particulieres en Médecine nous paroiſſent très-précaires & fort chimériques, nous dirions volontiers une pure charlatanerie. Qui ne connoît le ſens figuré de cette expreſſion proverbiale, *dorer la pilule.* On eſt parvenu, par l'art de la dorure, à appliquer ce métal ſur une quantité de différentes matieres auxquelles il donne un extérieur de propreté & d'opulence : en le mêlant avec l'étain on en tire une très-belle couleur pourpre pour la peinture des émaux & de la porcelaine. *Conſultez* le *Dictionnaire des Arts & Métiers.*

Les Doreurs ſe ſervent d'un mélange d'or & d'argent, qu'ils appellent *amalgame d'or & d'argent*, parce qu'il s'étend facilement ſur les ouvrages. On dore ſur les métaux, ou ſur les cuirs, ou ſur le bois, ou ſur les lambris de pierre. Ceux qui dorent ſur le bois commencent par l'enduire de pluſieurs couches de blanc, enſuite de jaune, enfin d'une pâte compoſée de bol & de molybdene, &c. c'eſt ſur cette derniere couche, mouillée avec de l'eau gommée ou collée, qu'on applique la feuille d'or. On doit à feu M. de *Montamy* la maniere de retirer ce métal précieux employé ſur le bois : elle conſiſte à faire ſubir une ſimple ébullition au bois doré ; le métal s'en détache avec la colle qui l'aſſujettiſſoit ; on évapore l'eau, il reſte une matiere qu'on pulvériſe & qu'on jette auſſi-tôt dans le feu pour brûler la portion de colle, puis l'on procede

par la voie de l'amalgame avec le mercure en la maniere uſitée.

Les Ouvriers appellent *or trait*, un lingot d'argent doré au feu, & qui a paſſé par la filiere. L'*or en lame*, qui eſt preſque le même, eſt un fil applati entre deux rouleaux d'acier poli ; on l'emploie comme l'*or filé* dans la fabrique des étoffes de ſoie ou de broderie, ou du galon. Une once d'or peut recouvrir & dorer très-exactement un fil d'argent long de 444 lieues ; quelle ductilité ! L'on peut dire que l'art du Tireur d'or & du Batteur d'or, où le commun des hommes ne trouve qu'un objet de commerce, ou des reſſources pour le luxe, préſente aux yeux d'un Phyſicien des merveilles qui n'ont point échappé aux obſervations de *Boyle*, du P. *Merſenne*, de *Rohault*, & notamment de M. *de Réaumur*. Conſultez *Mémoires de l'Académie des Sciences, 1713, pag. 205, &c.*

Ce que l'on appelle *or en coquille*, ſont les bactréoles, c'eſt-à-dire, les rognures de feuilles d'or, qu'on broie & qu'on incorpore avec du miel ; on les met enſuite dans de petites coquilles : cet or ainſi préparé, ſert aux Peintres en miniature.

Les Orfévres déſignent la pureté de l'or par le mot *karat*. Un karat eſt la vingt-quatrieme partie du titre de l'or : l'or pur ou fin eſt nommé *or à vingt-quatre karats*, mais il n'y en a que peu ou point à ce titre. Le karat eſt un ſcrupule, le ſcrupule eſt vingt-quatre grains ou le tiers d'un gros ; ſi l'or eſt allié ou diminue au feu d'un vingt-quatrieme, il n'en reſtera plus que vingt-trois parties, & l'on dira *or à vingt-trois karats*. L'*or au titre* eſt à vingt karats : il n'eſt employé que pour les bijoux d'or. On détermine auſſi le karat d'or par l'épreuve de la *pierre de touche* ; voyez ce mot. Depuis quelques années le luxe qui rend les Artiſtes inventifs, leur a fait imaginer des moyens pour donner à l'or différentes nuances par les alliages, ce qui produit des ornemens agréables à l'œil, mais aux dépens de la valeur intrinſeque du métal qui eſt ſacrifié

à la beauté de l'ouvrage. Il y a de l'*or vert*, qui ſe fait en alliant beaucoup d'argent avec l'or : l'*or rouge* ſe fait en l'alliant avec beaucoup de cuivre : l'*or jaune* eſt l'or pur : l'*or bleu* ſe fait par le mélange de l'arſenic ou de la limaille d'acier ou par le moyen du gros fil de fer doux amalgamé dans l'or fondu : l'*or blanc* des mêmes Artiſtes, eſt l'argent pur.

OR BLANC ou PLATINE, *Voyez* PLATINE.

OR DE CHAT. *Voyez au mot* MICA.

ORAGE. Nom que l'on donne, tantôt à une tempête de vent ſur mer, tantôt à un ouragan ſur terre, l'un & l'autre accompagnés d'une groſſe pluie ſouvent mêlée de giboulées, de grêle, & ordinairement précédée d'un changement de vent, ou d'un calme dans l'air, ou d'une grande chaleur, ou d'un temps fort chargé. Alors on voit des éclairs, des arcs-en-ciel, & l'on entend ſouvent gronder le tonnerre : les nuages ſont fortement agités ; ils ſe rapprochent, ſe condenſent, & dans l'inſtant ils ſe convertiſſent en groſſes gouttes d'eaux qui tombent avec vîteſſe. Il eſt rare qu'un orage, accompagné d'éclairs & de tonnerres, continue quelque temps ſans qu'il ſurvienne une groſſe pluie. Lorſque ces ſortes d'ondées viennent à tomber, elles emportent ordinairement avec elles beaucoup de cette matiere qui produit la foudre ; ce qui fait que l'orage ceſſe beaucoup plutôt lorſqu'il pleut que lorſqu'il fait un temps ſec. Ce phénomene n'eſt jamais univerſel : il ſuit le courant d'un vent impétueux, qui ſiffle & tourbillonne ; auſſi ne ſe fait-il ſouvent remarquer que dans une petite étendue de quelques contrées, mais il n'y répand pas moins l'épouvante, la déſolation & l'horreur. C'eſt dans des inſtans ſemblables que des campagnes fleuries ſe convertiſſent en des déſerts d'un aſpect affreux.

Les orages les plus conſidérables & les plus effrayans qu'on ait eſſuyés en Europe, ſont celui des environs de Londres en 1723, celui des environs de Ratisbonne le 22 Mai 1720, celui de Leiceſter en An-

gleterre le 22 Juin 1724, celui de Hambourg le premier Juillet 1717, celui de Francfort ſur le Mein le 25 Juillet 1723, celui de Nimegue en Hollande le 25 Juillet 1725, celui de Crême en Italie le 30 Août 1720, celui de Boulogne en Picardie en 1722. La Suiſſe eſt ſujete à être affligée & ravagée par les orages : les habitans ſe ſouviendront long-temps de celui qui conſterna Zurich en 1449, de celui de Rothembourg en 1597, qui fit diſparoître toute la moiſſon ; le furieux orage de grêle qui épouvanta tant les Citoyens de Vienne en 1689, fut auſſi des plus conſidérables. L'orage nocturne de Trieſte en 1719, fut encore plus terrible : avant que ce météore commençât, on vit courir dans l'air une grande quantité de flammes ſemblables à des feux follets : on entendit ſoudain un grand fracas de tonnerre, qui, accompagné d'éclairs & de grêle, fit trembler toute la Nature dans cette contrée, où l'on trouva des maiſons criblées de trous, & des arbres déracinés, caſſés, brûlés par la chute d'une grêle prodigieuſe & du tonnere.

Le 24 Juillet 1771, ſur les deux heures après midi, le Ciel s'étant extraordinairement obſcurci à Grenoble, il tomba pendant quelques minutes une pluie très-abondante, laquelle fut ſuivie d'un orage de grêle qui dura un peu plus long-temps. Les moindres grains étoient du volume des plus groſſes noiſettes, & quelques-uns étoient gros comme des œufs de poule ; toutes les vîtres expoſées au midi & au couchant furent entiérement fracaſſées, & une heure après les rues étoient encore couvertes de grêle de la hauteur d'un pied : les blés & les chanvres des environs de cette ville furent coupés & hachés, & tous les arbres furent dépouillés de leurs fruits. Le déſaſtre a été encore plus terrible à Plombieres en Lorraine : ſur les dix heures du ſoir les eaux monterent en un quart-d'heure juſqu'à dix pieds dans les maiſons & en firent écrouler dix-ſept ; les bains furent comblés de décombres & de débris, pluſieurs perſonnes périrent. Le même orage

ſe

ſe fit ſentir en même-temps dans toute la Province : la Meuſe, la Moſelle, la Meurte, la Nied, la Seille, la Sarre & les autres rivieres qui y coulent, déborderent, ainſi que tous les ruiſſeaux qui y affluent : partout les eaux monterent en moins de ſix heures auſſi haut qu'en 1740. Les dégâts que cette inondation générale & ſubite cauſa, furent conſidérables : ce fut particuliérement dans les Voſges qu'on en reſſentit les plus terribles effets. L'orage de pluie qu'on a éprouvé à Aix & aux environs de cette ville, le 15 Septembre 1771, a été auſſi des plus remarquables, & a cauſé beaucoup de ravage.

En 1773, le 18 Août, il tomba pendant toute la journée une pluie prodigieuſe à Moncontour en Baſſe-Bretagne ; le vent étoit Sud-Eſt, le barometre à 27 pouces 4 lignes, la chaleur médiocre, & l'air extrêmement lourd. L'après midi on entendit le tonnerre gronder, le thermometre varia de 13 à 16 degrés, ſur le ſoir il ſe fixa à 14 ; alors la pluie augmenta conſidérablement, & vers minuit elle devint ſi groſſe, qu'elle ſembloit tomber en maſſe. Le vent, diſons l'ouragan, ayant tourné au Nord-Eſt, il s'éleva une tempête affreuſe ; le tonnerre gronda ſans interruption, l'air étoit tout en feu, & les eaux s'accrurent exceſſivement. Qu'on ſe repréſente un volume immenſe d'eau ſe précipitant par une chute rapide entre deux montagnes dans une gorge étroite, couverte de gros quartiers de pierre, roulant avec un fracas horrible ces lourdes maſſes, entraînant tout ce qui s'oppoſe à ſon paſsage, haies, murs, chauſsées, ponts, ravageant & couvrant de pierres, de ſable & de limon les vergers, les prairies, &c. après un cours de plus de 800 toiſes, ce torrent raſsemblant toute ſa violence, briſant les portes de la ville, inondant les maiſons ou les ébranlant, les renverſant de fond en comble, noyant les habitans, les beſtiaux, détruiſant ou bouleverſant les moulins ; dépoſant çà & là dans les vallées les meubles, les débris & les cadavres ; arrachant les

moiſſons, interrompant les communications, & l'on n'aura qu'une image imparfaite de cet épouvantable & funeſte ſpectacle. Le même orage n'a pas moins produit de ravages dans les environs, ſur-tout à St. Brieux, à Guingamp, &c. ſur la grande route de Breſt. La ville de Chatelaudren a preſque été entiérement ſubmergée en un moment; la digue de l'étang de la mine, ſitué à 1200 toiſes au-deſſus de celui de la ville, ayant été renverſée, les eaux ſe précipiterent dans la ville, où elles s'éleverent à plus de dix pieds, & obligerent les habitans dont les édifices inondés réſiſtoient encore à l'effort des eaux, à monter dans leurs greniers, ſans pouvoir être ſecourus; dans cette affreuſe ſituation ils attendoient la mort qui leur étoit inévitable.

Voici la deſcription de l'orage du Bas-Maine faite & obſervée par M. *Buon*, Prêtre & Précepteur du jeune Marquis de *Dreux*: L'orage du 4 Août dernier (1774) a commencé ſur les quatre heures du ſoir. Il avoit été précédé quelques jours auparavant d'une grande chaleur avec des éclairs au Nord-Oueſt; mais ce jour-là la chaleur fut étouffante, & le thermometre de M. *de Réaumur* étoit à vingt-quatre degrés au-deſſus de la congélation. Le tonnerre après avoir grondé ſourdement depuis midi, éclata enfin par des exploſions qui furent le prélude du fléau terrible qui a déſolé ce canton, & ceux qu'il a rencontrés dans ſa marche. Un nuage épais & ſombre venant de la partie du Nord-Oueſt, intercepta la lumiere au point qu'on auroit eu peine à voir lire; il s'éleva un vent impétueux qui ſuivit conſtamment la même direction de l'orage. Bientôt après l'on entendit les ſifflemens de la grêle qui déjà faiſoit au loin un épouvantable fracas, & qui ſans être mêlée de pluie ne diſcontinua point de tomber pendant près d'une demi-heure. La premiere & la plus volumineuſe peſoit depuis une livre juſqu'à deux & trois; il y a même des Curés voiſins qui ont aſſuré en avoir trouvé de beaucoup plus peſante. La plus groſſe, comme la plus menue, étoit de différentes configurations;

on voyoit des grains ronds & armés de pointes à-peu-près comme certaines noix de galle, d'autres carrés ou triangulaires, ou alongés & terminés en angles, & de diverſes autres figures ; & elle étoit ſi dure & ſi compacte que notre Obſervateur en a trouvé trois ſemaines après dans des endroits ſombres pluſieurs grains gros comme des œufs ordinaires.

Dans la largeur à-peu-près de cinq quarts de lieue où la grêle a donné, la dévaſtation a été générale dans la campagne : les maiſons totalement découvertes, particuliérement du côté oppoſé à l'orage, les grains enterrés, les pailles en plus mauvais état que ſi elles euſſent été foulées par vingt mille hommes de cavalerie, les arbres hachés à leurs cimes, pelés en pluſieurs endroits à leurs troncs, & dépouillés de leurs feuilles & de leurs fruits, offroient aux yeux des malheureux habitans du Bas-Maine un ſpectacle tel qu'au mois de Décembre, mais mille fois plus déſolant pour eux. Les hommes & les animaux domeſtiques éloignés de leurs habitations ont beaucoup ſouffert, & des Laboureurs qui conduiſoient leurs voitures chargées de gerbes, ne pouvant dételer leurs beſtiaux devenus furieux, les ont laiſſés aller à leur gré pour ſe mettre eux-mêmes à couvert. Le gibier a été preſque tout détruit, ſans même en excepter les renards, qui malgré leurs ruſes & leurs fourrures n'ont pu ſoutenir un ſi terrible choc.

Auſſi-tôt après la tempête une partie de la grêle étant déjà fondue, il s'eſt élevé un brouillard épais d'une odeur beaucoup plus forte & plus infecte que celle qui frappe ordinairement l'odorat dans les temps orageux.

Vers le commencement de Septembre M. l'Abbé *Buon* a été témoin d'un autre phénomene plus étonnant encore que les précédens. La ſeve du mois d'Août, dont la circulation étoit alors dans toute ſon activité, ne trouvant plus rien dans les arbres capable de l'épuiſer, a agi fortement ſur les boutons qui, ſuivant l'ordre

naturel, ne devoient se developper qu'au printemps suivant, & bientôt après l'on a vu naître de nouvelles feuilles & des fleurs auxquelles ont succédé des fruits qui, parvenus à la grosseur des noix, sont tombés aux premieres gelées.

A considérer les phénomenes qui précedent, qui accompagnent & qui suivent un orage, j'aurois bien des détails à proposer au lecteur : mais la cause des orages tenant au système des autres météores, tels que les *vents*, les *tourbillons*, le *tonnerre*, les *éclairs*, la *grosse pluie*, les *ouragans*, la *grêle*, les *nuées*, *&c.* (voyez *ces mots*), une observation importante est que l'air est autant agité avant un orage qu'il est ordinairement calme après. Il y a plus, ceux qui se trouvent sous l'orage ne sentent que peu ou point de vent.

ORANGER, *aurantium*. L'oranger est un arbre des plus beaux, par la blancheur & l'odeur suave de ses fleurs, par ses feuilles d'un beau vert, & dont il n'est jamais dépouillé, par ses fruits couleur d'or, *malus aurantia*, & sur-tout par le spectacle agréable qu'il réunit en même-temps, de boutons, de fleurs épanouies, & de fruits. Quoique cet arbre ne paroisse naturel qu'aux Provinces Méridionales de la France, il fait l'ornement de nos plus beaux jardins, parce qu'on l'éleve en caisse, & qu'on le garantit, dans les serres, des rigueurs de l'hiver. Louis XIV étoit si grand admirateur de cet arbre, qu'il avoit toujours des orangers en fleurs, même pendant l'hiver, dans une galerie de son Palais, où ils étoient placés sur des piédestaux dans des caisses gravées & argentées. Pour parvenir à lui procurer ce délicieux spectacle pendant tout l'hiver, les Jardiniers choisissoient un nombre d'arbres suffisant, cessoient de les arroser jusqu'à ce que les feuilles tombassent, & ayant mis ensuite de la terre nouvelle sur la surface de leurs caisses, ils les arrosoient souvent dans un réduit garni de vitrages, d'où ils ne sortoient que chargés de fleurs & de feuilles nouvelles.

Parmi les vingt eſpeces d'orangers connues (*l'oranger à fruit aigre* ou *bigarade avec ou ſans feuilles panachées ; l'oranger à fruit doux ; l'oranger à feuilles coquillées ; l'oranger à fleurs panachées ; l'oranger à fruit cornu ; l'oranger hermaphrodite*, dont le fruit participe de l'orange & du citron ; *l'oranger de Turquie ; l'oranger tortu ;* le *Pampelmouſe ;* la *groſſe orange ; l'orange étoilée ; l'orange à écorce double ; l'oranger à fleur double ; l'oranger de la Chine ; l'oranger nain* à fruit aigre ; le même à feuilles & fruit panachés, &c.) il y en a deux principales, dont le fruit eſt en uſage parmi nous ; ſavoir, l'*oranger à fruit aigre, amer ou bigaradier*, & l'*oranger à fruit doux*. Il n'y a aucune différence pour le port, les feuilles & les fleurs de ces deux ſortes d'orangers. La deſcription que nous allons en donner, conviendra donc aux deux, ſi ce n'eſt pour les fruits qui ont des différences bien ſenſibles.

L'oranger devient d'une hauteur médiocre ; ſes racines ſont jaunes & s'étendent beaucoup : le bois du tronc eſt dur, compacte, blanc vers le cœur, odorant : ſes feuilles ſont toujours vertes, épaiſſes, liſſes, portées ſur des queues feuillées, & qui repréſentent la figure d'un cœur, remplies d'une infinité de petites cellules huileuſes, tranſparentes, qui paroiſſent autant de petits trous, de même que dans le mille-pertuis. Ses fleurs ſont en roſe, odorantes, compoſées de cinq pétales blancs, diſpoſés en rond. Dans le bigaradier le piſtil ſe change en un fruit preſque ſphérique. Avant d'être mûr, il eſt de couleur verte, amer, âcre & piquant à la langue ; lorſqu'il eſt mûr, on exprime des cellules intérieures du fruit un ſuc acide. Les bigarades ſont d'un jaune pâle : au lieu que les oranges douces ſont d'une couleur vive de ſafran ; leur jus eſt doux & agréable.

Ces arbres ſont originaires de la Chine, d'où les Portugais ont apporté les premieres graines. On voit encore à Lisbonne, dans le jardin du Comte de Saint-Laurent, le premier arbre d'où ſont ſortis tous les

orangers qui ſont l'ornement de nos jardins d'Europe. Les orangers ſe ſont comme naturaliſés dans nos Provinces Méridionales : dans les îles d'Hyeres & en Provence, où ils forment des forêts agréables par leur verdure qui ne change point, & par les fruits, dont ils ſont toujours chargés. Les feuilles, les fleurs, l'écorce, la moëlle & la graine des orangers ſont d'uſage. Cet arbre nous charme trop par ſa beauté, pour que nous ne diſions pas quelque choſe ſur ſa culture. M. *de la Quintinie* a donné un Traité ſur cet objet.

L'oranger doux eſt préférable, tant pour la beauté de ſes feuilles, que pour la bonté de ſon fruit. L'oranger de la Chine ne fait jamais un bel arbre ; car il a toujours l'air malade, & ſon fruit mûrit rarement. L'oranger de Genes, à feuilles de pluſieurs couleurs, mérite d'être placé dans un jardin, comme une rareté, à cauſe de la beauté de ſes feuilles. L'oranger nain eſt très-agréable par ſes petites feuilles & la quantité de fleurs dont il ſe couvre.

On peut élever des orangers par le moyen de quelques jeunes orangers qui nous viennent de Provence ou de Genes, ou en ſemant des pepins de bigarade dans une terre préparée : on les greffe enſuite. On prétend que la petite eſpece de citron doit être préférée pour y greffer les eſpeces qu'on deſire. Une caiſſe de douze ou quinze pouces leur ſuffit juſqu'à l'âge de ſept ou huit ans ; alors on les tranſplante dans la derniere caiſſe, qui doit avoir vingt ou vingt-quatre pouces de large. Une bonne terre pour les orangers, eſt un mélange d'un tiers de terreau de brebis, repoſé depuis deux ans, d'un tiers de terreau de vieille couche, & d'un tiers de terre graſſe de marais. En taillant l'oranger, on cherche à lui donner une belle forme. Lorſque par maladie un oranger jaunit, on lui donne une nouvelle terre, ou bien on taille toutes les racines gâtées, & on ne les expoſe au ſoleil que pendant deux ou trois heures. S'il eſt attaqué par les gallinſectes qui le ſucent, on doit frotter l'arbre avec du vinaigre. Il

faut ſur-tout défendre les orangers du froid & du vent. Le fumier à contre-temps leur eſt également pernicieux : on n'en doit jamais mettre de celui de vaches, ni de pourceaux ; tous les autres doivent être bien conſommés & mis avec prudence. Quoique ces arbres aiment l'ombre, ils périſſent bientôt lorſqu'on leur donne trop d'humidité ; le fumier de brebis ou de chévre, trempé dans l'eau dont on arroſe les orangers, les rends ſains & vigoureux. L'effet que produiſent les arroſemens fréquens & trop abondans ſur ces arbres, eſt de faire jaunir, & ſouvent tomber les feuilles ; ils languiſſent un an ou deux ſans pouſſer aucune tige, & à la fin ils meurent entiérement. On doit ſerrer les orangers depuis le milieu d'Octobre juſqu'au retour de la belle ſaiſon. Il y a dans le *Journal Economique pour le mois de Juillet, année 1757*, un *Mémoire ſur la culture des orangers*, où l'on démontre qu'on doit préférer de les mettre dans de grands vaſes de terre, plutôt que dans des caiſſes, à l'exemple des Génois, parce que ces pots s'échauffent plus aiſément, ſe refroidiſſent moins vîte, & conſervent mieux tous les ſels de la terre que les caiſſes.

Depuis quelques temps on ſe ſert avec ſuccès des feuilles d'oranger dans les convulſions, les affections vaporeuſes & l'épilepſie. On en fait uſage en poudre au poids d'un ſcrupule qu'on délaie dans une taſſe de chocolat. Des perſonnes ne ſe ſervent que de la décoction des feuilles, & y joignent du vin & du ſucre. C'eſt encore un ſpécifique contre la colique des Peintres. La décoction doit ſe faire dans un vaſe fermé. On préſume que ce remede eſt efficace dans toutes les maladies du genre nerveux.

Les fleurs d'orange, à cauſe de leur odeur agréable qui eſt préférée à celle des roſes, de l'ambre & du muſc, ſont fort en uſage parmi nous, ſoit dans les parfums ſoit dans les aſſaiſonnemens. On en tire, par la diſtillation, une eau qui eſt céphalique, ſtomachique, hyſtérique, & une huile eſſentielle, qui porte le nom

de *néroly* ; c'eſt un excellent parfum. L'eau de fleurs d'orange eſt auſſi très-efficace contre les vers, & contre la toux qu'elle calme ; & ſelon M. *Bourgeois*, elle facilite l'expectoration ; mais elle ne convient pas à toutes les femmes, contre les vapeurs ; il y en a un grand nombre auxquelles elle eſt fort contraire. L'*eſſence de Portugal* ſe fait avec l'écorce d'orange ; il ſuffit d'exprimer cette écorce pour l'obtenir. On fait avec ces fleurs des conſerves différentes, ſoit ſolides, ſoit molles ; des tablettes qui ſont très-agréables au goût & que l'on préſente au deſſert, ou que l'on mêle dans les médicamens pour corriger leur goût déſagréable, & pour fortifier l'eſtomac. On fait auſſi avec ces fleurs, un ſirop & un ratafia délicieux. On confit les écorces de ce fruit. Tout le monde ſait combien la pulpe d'orange douce eſt agréable. On prétend que ſi l'on mange une orange douce toute entiere avec l'écorce, avant l'accès de la fiévre intermittente, & ſur-tout de la fiévre tierce, elle arrête ſouvent l'accès, & guérit quelquefois la fiévre. Enfin avec le ſuc exprimé d'oranges aigres, délayé dans l'eau & adouci avec le ſucre, l'on fait une boiſſon, que l'on appelle communément *orangeat* ou *orangeade* ; c'eſt un bon rafraîchiſſant. Quand on veut que cette boiſſon ſoit bien aromatiſée & plus gracieuſe on y joint un peu *d'oleo-ſaccharum* préparé ſur le champ, en frottant un petit morceau de ſucre contre l'écorce de la même orange ; c'eſt le moyen d'unir le parfum de l'écorce à la ſaveur du ſuc. L'orange amere n'eſt employée parmi nos alimens qu'à titre d'aſſaiſonnement ; on arroſe de ſon ſuc la plupart des volailles & gibiers rôtis, à deſſein d'en faciliter la digeſtion ; ſon écorce râpée eſt bonne pour corriger la fadeur, l'inertie des poiſſons gras mangés en ragoûts, comme l'anguille, &c. Cette même écorce eſt ſtomachique, fébrifuge & vermifuge ; mais c'eſt ſurtout, dit M. *Bourgeois*, un bon remede contre les pertes des femmes, & le flux trop abondant de leurs regles : on la donne ſéche en poudre à la doſe de trente

à quarante grains, & on fait une décoction de l'écorce verte, en faisant cuire l'écorce de six oranges avec quatre livres d'eau, pendant une demi-heure : on en donne un verre trois ou quatre fois le jour.

ORANG-OUTANG. Nom que l'on donne aux Indes Orientales, à *l'homme sauvage* ou *des bois*, espece de grand *singe*, connu aussi sous le nom de *barris*. C'est le véritable genre de singe, qui se rapproche le plus de l'homme par la figure ; il marche comme lui debout ; on doit distinguer deux especes d'orang-outang ; la grande espece, qui est le *barris* ou *drill* des Anglois ou le *pongo* de Guinée, & la petite espece qui est le *jocho*. Ce genre de singes differe de l'homme à l'extérieur par le nez, qui n'est pas proéminent, par le front qui est trop court, par le menton qui n'est pas relevé à la base ; ses oreilles proportionnellement sont trop grandes, ses yeux trop voisins les uns des autres ; l'intervalle entre le nez & la bouche trop étendu ; ce sont-là les seules différences de la face de l'orang-outang avec le visage de l'homme. Le corps & les membres different en ce que les cuisses sont relativement trop courtes, les bras trop longs, les pouces trop petits, la paume des mains trop longues & trop serrée, les pieds plutôt fait comme des mains que comme des pieds humains ; les parties de la génération du mâle ne sont différentes de celles de l'homme, qu'en ce qu'il n'y a point de frein au prépuce ; les parties de la femelle, sont à l'extérieur fort semblables à celles de la femme ; à l'intérieur cette espece differe de l'espece humaine par le nombre des côtes ; l'homme n'en a que douze, l'orang-outang en a constamment treize ; il a aussi les vertebres du cou plus courtes, les os du bassin plus serrés, les hanches plus plates, les orbites des yeux plus enfoncés ; il n'y a point d'apophyse épineuse à la vertebre du cou, les reins sont plus ronds que ceux de l'homme, & les ureteres ont une forme différente, aussi-bien que la vessie & la véscule du fiel, qui sont plus étroites & plus longues que dans

l'homme ; toutes les autres parties du corps, de la tête & des membres, tant extérieures qu'intérieures, ſont ſi parfaitement ſemblables à celles de l'homme, qu'on ne peut les comparer ſans admiration, dit M. *de Buffon*, & ſans être étonné que d'une conformation ſi pareille, & d'une organiſation qui eſt abſolument la même, il n'en réſulte pas les mêmes effets ; par exemple la langue & tous les organes de la voix ſont les mêmes que dans l'homme, & cependant l'orang-outang ne parle pas ; le cerveau eſt abſolument de la même forme & de la même proportion, & il ne penſe pas : y a-t-il une preuve plus évidente que la matiere ſeule, quoique parfaitement organiſée, ne peut produire ni la penſée, ni la parole qui en eſt le ſigne, à moins qu'elle ne ſoit animée par un principe ſupérieur? L'orang-outang n'a point de poches au dedans des joues, point de queue, point de calloſité ſur les feſſes ; il les a renflées & charnues ; il a toutes les dents & même les canines ſemblables à celles de l'homme ; il a la face plate, nue & baſanée ; les oreilles, les mains, les pieds, la poitrine, le ventre auſſi nus ; il a des poils ſur la tête qui deſcendent en forme de cheveux des deux côtés des tempes, du poil ſur le dos & ſur les lombes, mais en petite quantité ; il a cinq ou ſix pieds de hauteur & marche toujours droit ſur ſes pieds. *Voyez maintenant l'article* HOMME DES BOIS.

ORBAINE. *Voyez* ARBENNE.

ORBIS. Nom que les Voyageurs donnent au *poiſſon rond*, & quelquefois à la *lune poiſſon*. Voyez ces mots.

ORCA eſt le cétacée que les Anglois appellent *witlepoole*, & les Naturaliſtes *épaular*. Voyez à la ſuite du mot BALEINE.

ORCANETTE, *anchuſa puniceis floribus aut buglosſum radice rubra*, eſt une eſpece de bugloſe, qui croît dans le Languedoc & dans la Provence aux lieux ſabloneux. Sa racine eſt groſſe comme le pouce, rouge en ſon écorce, blanchâtre en ſa partie ligneuſe : elle pouſſe

pluſieurs tiges, hautes de huit pouces ou environ, ſe courbant vers la terre. Ses feuilles ſont ſemblables à celles de la bugloſe ſauvage, longues, garnies de poils rudes; ſes fleurs ſont en entonnoir, à pavillon découpé, de couleur violette: il ſuccede à chacune quatre ſemences grisâtres, qui reſſemblent à une tête de vipere.

On fait ſécher la racine d'orcanette au ſoleil, & on l'envoie aux Droguiſtes qui la débitent: on choiſit celle qui eſt nouvellement ſéchée, un peu flexible, de couleur rouge foncée extérieurement, rendant une belle couleur vermeille quand on en frotte l'ongle. C'étoit le fard des Anciens. On s'en ſert en Pharmacie pour donner une teinture rouge aux médicamens qu'on veut déguiſer, à l'onguent roſat, à des pommades, à de la cire, à de l'huile, étant infuſée dedans. Des Cuiſiniers habiles s'en ſervent auſſi pour imiter la ſauce ou *beurre d'écreviſſes*. Il n'y a que ſon écorce qui colore: l'intérieur n'eſt point colorant. Cette racine eſt aſtringente; priſe en décoction, elle arrête le cours de ventre.

On nous apporte quelquefois du Levant une eſpece d'orcanette, appellée *orcanette de Conſtantinople*; c'eſt une racine preſque auſſi longue & groſſe que le bras, mais d'une figure particuliere; car elle paroît, dit *Lémery*, un amas de grandes feuilles entortillées comme le tabac à l'andouille, de couleurs différentes, dont les principales ſont un rouge obſcur, & un très-beau violet; il paroît au haut de cette racine une ſorte de moiſiſſure blanche & bleuâtre. Dans le milieu l'on trouve une petite écorce mince, roulée, d'un beau rouge en dehors & blanche en dedans. Quoique cette racine paroiſſe artificielle, elle rend une teinture encore plus belle que la nôtre, mais moins durable.

Comme la teinture de l'orcanette ne conſiſte que dans le rouge dont ſa ſuperficie eſt couverte, *Pomet* conſeille avec raiſon de préférer celle qui eſt menue à une plus groſſe; c'eſt auſſi celle qu'emploient les Teinturiers: on la tire de Marſeille & de Nîmes.

ORCHIS, *orchys*. Nom donné à une famille de

plantes qui approche beaucoup de celles des *gingembres :* voyez ce mot. Leurs racines ſont des eſpeces de tubercules charnus ; leurs feuilles ſont marquées de nervures longitudinales aſſez groſſieres ; leurs fleurs ſont en épi ou en pannicule, au ſommet des tiges ; (M. *Haller* dit qu'elles ont trois pétales extérieurs, nés du haut du germe, deux pétales intérieurs, les uns & les autres ſimples & uniformes, & un ſixieme pétale dont la figure varie à l'infini : les étamines naiſſent ſouvent d'une colonne, qui s'éleve du centre de la fleur & qu'on prend pour la trompe, quoiqu'elle n'en ait pas la ſtructure, & qu'une rainure gluante paroiſſe être le véritable chemin du ſperme mâle :) leur fruit eſt une capſule, à une loge & trois battans : les graines ſont en très-grand nombre & fort menues ; les racines ſont douées d'une grande âcreté, qu'elles perdent par l'exſiccation, ou bien en les échaudant dans l'eau. On range parmi les *orchis* les eſpeces du *ſatyrion*, de la *vanille*, *&c.* Voyez ces mots.

OREILLE, *auricula.* Organe de l'ouïe : nous en avons parlé à l'article *Homme.* La ſtructure de l'oreille eſt très-diverſifiée dans les animaux. Si nous n'avons pas encore eu occaſion de reconnoître cet organe dans les inſectes, nous n'en dirons pas de même à l'égard des oiſeaux, des quadrupedes, des gros poiſſons, &c. les uns l'ont large, droite & ouverte ; d'autres cachées bien avant dans le derriere de la tête. Tous les quadrupedes ont l'oreille très-ſaillante : cette analogie ne ſe trouve pas dans les oiſeaux & les poiſſons. Les taupes qui ſont enterrées toute leur vie, n'ont point le conduit de l'oreille ouvert à l'ordinaire ; car pour empêcher la terre d'y entrer, elles l'ont fermé par la peau qui leur couvre la tête, & qui ſe peut ouvrir ou ſe fermer en ſe dilatant ou en s'étréciſſant. Pluſieurs animaux ont ce trou abſolument bouché, comme la tortue, le caméléon, & la plupart des poiſſons : il y a une eſpece de baleine qui ne l'a pas fermé, mais elle a cette ouverture ſur les épaules ou placée der-

riere l'œil : c'eſt un conduit couvert d'un épiderme, & au fond duquel eſt un os en forme de coquille. L'adreſſe du Pêcheur conſiſte à enfoncer le harpon dans cet endroit foible & ſenſible. C'eſt cet os qui eſt improprement connu dans les Apothicaireries ſous le nom de *pierres de tiburon*. Preſque tous les quadrupedes ont ce trou ouvert par des oreilles mobiles & plus ou moins longues, qu'ils levent & tournent du côté d'où vient le bruit. Les lions, les tigres, les léopards ont les oreilles courtes ; l'homme, le ſinge, le porc-épic les ont applaties contre la tête ; le veau marin, les lézards, les ſerpens n'ont point du tout d'oreilles externes : les oiſeaux ont le trou auditif couvert ſeulement de plumes ; il s'en trouve cependant parmi ces bipedes qui l'ont découvert, comme l'outarde, le caſoar, le coq d'Inde, la pintade.

OREILLE D'ANE. *Voyez* CONSOUDE GRANDE.

OREILLE DE COCHON ou CRÊTE DE COQ. Les Curieux donnent ces noms à une coquille bivalve du genre des huîtres. Sa couleur eſt d'un brun violet, ſes deux valves ſont ornées du côté de l'ouverture, de replis anguleux qui s'emboîtent très-exactement les uns dans les autres. *Voyez* CRÊTE DE COQ. On donne auſſi le nom d'*oreille de cochon* à un murex ailé ; *voyez* MUREX.

OREILLE D'HOMME. *Voyez* CABARET.

OREILLE DE JUDAS. *Voyez au mot* CHAMPIGNON.

OREILLE DE LIEVRE. *Voyez* PERCE-FEUILLE VIVACE *au mot* PERCE-FEUILLE.

OREILLE DE MER ou ORMIER, *haliotis*, eſt un coquillage univalve, fait en baſſin ovale, contourné, dont les ſpires ſont applaties & fort larges, & la bouche extrêmement grande & évaſée. Ce coquillage ſe trouve ſur les côtes de la Bretagne, dans pluſieurs autres parages de nos mers, & très-communément dans l'Inde, &c.

Il eſt très-fortement attaché aux rochers à fleur

d'eau, & l'on a beaucoup de peine à l'en détacher, ainſi que le lépas. L'ormier a une ſorte de reſſemblance avec l'oreille d'homme. M. *d'Argenville* dit que l'animal meurt dès qu'il eſt détaché du rocher : ſa chair eſt jaunâtre, & l'on en mange. Cet Auteur dit auſſi qu'il vide ſes excrémens par les trous qui ſont ſur la ſuperficie de ſa coquille. A meſure que l'animal grandit, il fait un nouveau trou à ſa coquille, & en ferme un autre : on voit de ces coquilles qui ont deux trous, d'autres en ont communément ſix, ſept ou huit. Ces trous ſont diſpoſés près de la lévre gauche ou bourrelet ſur une ligne courbe, cependant parallele à la longueur de la coquille. Les trous qui ont été bouchés, paroiſſent toujours ſous la forme de mamelons. M. *Adanſon* dit en avoir compté juſqu'à cinquante. Lorſque l'oreille de mer eſt en marche, ſon pied déborde beaucoup l'étendue de la coquille, qui eſt revêtue en ſon ſommet de quelques ſpires, dont une ſeule eſt très-apparente : ſa couleur eſt aſſez variée ; il y en a d'un cendré noir, de vertes, de tachetées de vert & de brun & d'une forme longue, de rougeâtres, avec une très-belle nacre en dedans, dont la couleur paſſe alternativement du blanc au vert, du vert au violet mêlé de pourpre, en un mot, toutes les différentes couleurs de l'arc-en-ciel, ſuivant les différens aſpects ſous leſquels on la regarde. La ſurface extérieure de la coquille eſt coupée par un nombre infini de ſillons creuſés légérement dans les unes, profondément dans les autres, ce qui forme des ſtries tantôt longitudinales en vive-arête, tantôt tranſverſales, onduleuſes & rabattues toutes d'un même côté en forme de feuilles roulées, & qui vont, en prenant la courbure d'un demi-cercle, ſe répandre ſur toutes les parties du bord droit de la coquille, où ils ſe perdent. Les ſpires qui paroiſſent en relief en dehors, ſont en creux en dedans. Ces coquilles ont communément trois pouces de longueur, deux pouces de largeur & environ un pouce de profondeur. La lévre droite eſt cou-

bée en arc, mince dans les jeunes, épaiſſe dans les vieilles. La lévre gauche au contraire eſt épaiſſe, repliée comme un large bourrelet au dedans de la coquille, & nacrée comme elle ; on trouve auſſi de ces coquilles plus alongées, d'autrefois plus courtes qu'ovales. Le nombre des ſillons, comme des trous, augmente avec l'âge ; on compte quelquefois dans les grandes & vieilles oreilles de mer neuf trous ouverts, & cent cinquante-quatre ſillons ; tandis que les jeunes n'ont ſouvent que trois ou quatre trous & cinquante ſillons. Il y a auſſi des oreilles de mer ſans trous, on les nomme *oreilles de vénus*. Les vieilles d'entre toutes ces ſortes de coquilles ſont preſque toujours couvertes d'un limon gras & verdâtre, ou enveloppées d'une croûte pierreuſe qui les défigure ; il n'eſt pas rare d'en voir qui ſont chargées de glands de mer : il faut les en dépouiller pour découvrir leur couleur naturelle, qui eſt un fond orange ou rouge marbré de blanc ; le milieu de la partie nacrée eſt ſouvent ſurſemé d'eſpeces de loupes de perles. On emploie les plus communes de ces coquilles, à cauſe de leur nacre, à décorer les grottes & les caſcades.

M. *Adanſon* dit qu'il y a peu de coquillages dont l'animal ſoit auſſi varié pour la couleur : tous les rochers de la côte du Sénégal nourriſſent, dit-il, une grande quantité de ce coquillage ; les Négres en mangent beaucoup.

OREILLE DE MIDAS. Nom donné à une coquille de la *famille des* BUCCINS *à bouche entiere dépourvue de queue* ; ſa bouche eſt ordinairement couleur de chair, garnie d'une ou deux dents, & de forme approchante de celle d'une oreille ; étant dépouillée, toute ſa robe eſt couleur de chair pâle faſciée de blanc : cette coquille eſt commune en différens parages d'Amérique. *V.* BUCCIN.

OREILLE D'OURS ou AURICULE, *auricula urſi*. C'eſt une des plantes les plus agréables, par la variété de ſes eſpeces, la beauté des couleurs, l'odeur ſuave de ſes fleurs, & par la durée de ſes bou-

quets. On contemple, avec plaiſir, la richeſſe du pinceau de la Nature, ſur un théâtre garni des eſpeces de ces plantes. Ces fleurs méritent, avec raiſon, les ſoins de l'Amateur de la belle nature.

L'oreille d'ours eſt une plante dont les feuilles ſont longues de deux à trois pouces, polies, graſſes, tantôt dentelées, tantôt entieres, & d'un goût amer; le nom de cette plante lui eſt venu de la reſſemblance de ſes feuilles avec l'oreille d'un ours. Du milieu de ſes feuilles s'élevent des tiges qui ſoutiennent en leur ſommet des fleurs en forme d'un tuyau évaſé en entonnoir à pavillon, & découpé en ſix ou ſept parties. Ces fleurs varient en couleur ſuivant les eſpeces.

Les Amateurs les diſtinguent en trois claſſes, l'*oreille d'ours pure*, la *panachée* & la *bizarre*. La pure eſt celle qui n'a qu'une couleur, comme rouge, cramoiſi, violet, pourpre, &c. Les jaunes & les blanches ſont des eſpeces dégénérées: on préfere les pures, parce qu'elles ſont grandes, plus étoffées, plus veloutées. Les panachées ont leurs partiſans, on exige que leurs panaches ſoient nets; les panaches blanc de lait & d'un jaune doré, ſont les plus beaux. Les bizarres ont diverſes couleurs oppoſées, agaçantes, comme le blanc au noir dans le même fleuron. Le caractere de la belle oreille d'ours, eſt d'avoir la fleur ronde, l'œil grand, rond, net, n'anticipant point dans la couleur; que les piſtils ſoient placés à fleur de l'œil, le rempliſſent & le ſurpaſſent: les Curieux exigent encore d'autres qualités qu'il ſeroit trop long d'expliquer. Les oreilles d'ours eſtimées les plus belles, ſont toutes ſimples; celles qui ſont doubles n'ont point l'œil qui eſt la principale beauté de cette fleur, & ne ſe ſoutiennent pas. Un point eſſentiel dans la culture des fleurs, eſt d'approprier la nature du ſol à l'eſpece de fleur: c'eſt de la Nature qu'il faut apprendre l'expoſition, & l'eſpece de terre dans laquelle elles peuvent ſe plaire.

L'oreille d'ours eſt une plante humide, montagneuſe, & qui aime l'ombre: il lui faut une terre qui réponde

à ſon tempérament, & qui conſerve toute ſa fraîcheur. La terre la plus appropriée à cette plante, eſt un mêlange de terre de taupiniere, de curures de riviere ou de foſſés de prés, avec un peu de terreau de fumier de cheval ou de vache. Il eſt eſſentiel, lorſqu'on emporte une plante, de ménager l'écoulement des eaux ſuperflues; c'eſt pourquoi il faut mettre au fond du pot une écaille d'huître ſur le trou. La terre des oreilles d'ours ne demande à être renouvellée que tous les trois ans; plus ſouvent, on courroit riſque d'avoir de médiocres fleurs, tant la nature des alimens influe ſur la ſtructure organique. On peut faire cette opération au commencement de Mars, ainſi que celle de les œilletonner. On ſépare, dans la longueur de toute la racine ſur les côtés, les œilletons avec le doigt ou avec un couteau de buis; la tige principale en porte des fleurs plus belles & mieux nourries: on éleve ces œilletons ſéparés, & ils donnent les mêmes fleurs que la tige principale. Le Fleuriſte attentif enduit la bleſſure avec la térébenthine de Veniſe, qui empêche l'eau de pénétrer & de pourrir la racine. On laiſſe fleurir ces plantes dans un endroit où il y a très-peu ou point de ſoleil, parce qu'il en brûleroit les nuances. Le goût du Fleuriſte ſe fait remarquer dans l'art de diſpoſer les fleurs ſur ſon théâtre, afin de les faire contraſter, & d'en relever les beautés par leur oppoſition. C'eſt dans le temps de la floraiſon, que l'Amateur apperçoit que les panachées ou anciennes bizarres dégénérent, ce qui ſe reconnoît quand elles deviennent entiérement de la couleur dont elles panachoient. La beauté altérée ne reviendra plus. Les pots doivent être conſervés à l'ombre, même lorſque la fleur eſt paſſée: le Fleuriſte ne doit jamais épargner les plus petits ſoins. La meilleure maniere de les conſerver, eſt de les mettre dans une ſerre (froide ou non), parce que ces plantes ne craignent pas la gêlée. Il faut dépotter tout œilleton, dont les feuilles ſe recoquillent, afin de le garantir de la pourriture, dont c'eſt une marque infaillible: on

y remédie en coupant le navet jusqu'au vif. (Quoique les oreilles d'ours réussissent assez bien dans les pots, j'ai cependant observé, dit M. *Bourgeois*, qu'elles prosperent beaucoup mieux, & qu'elles viennent plus grosses & plus belles en pleine terre, pourvu qu'on observe de les planter dans des plate-bandes, qui soient un peu humides, & qui n'aient, s'il est possible, que le soleil levant. On doit aussi faire attention, pour avoir de belles oreilles d'ours, de ne laisser à la plante ni trop, ni trop peu d'œilletons. On en doit laisser au plus cinq à six & jamais moins de quatre.) Lorsqu'on veut avoir de belles fleurs, il faut semer, & se fier à la nature, qui est inépuisable dans ses couleurs, surtout sur les oreilles d'ours, dont les especes ne se reproduisent jamais sans variétés. Il faut faire choix, pour semence, de la graine des plus belles fleurs, des plus grandes, des plus veloutées & des plus foncées en couleur, avoir soin que la graine ait toutes les qualités requises de maturité. Il faut semer en Décembre, dans des terrines, sur une terre préparée, ainsi que nous l'avons dit, & recouvrir la graine avec une terre séche tamisée, environ de l'épaisseur d'un liard: il est essentiel de ne les arroser qu'avec un arrosoir très-fin. Dès le mois d'Avril la graine commence à lever; lorsque le plant a six feuilles, on le repique; & au bout de deux ans l'Amateur choisit dans le nombre de celles que la Nature a pris plaisir à embellir. Il est, dans la culture de ces fleurs & des autres que l'on cultive par prédilection, mille petits soins qui font le plaisir de l'Amateur. C'est vraiment dans la culture des fleurs & des fruits, que l'on admire l'empire que l'Auteur de la Nature a accordé à l'homme sur ces individus. Avec quelles délices ne voit-il pas paroître par ses soins de nouvelles beautés inconnues jusqu'alors. Par combien de titres l'oreille d'ours mérite-t-elle d'être chérie! elle le dispute à la tulipe, par son brillant, par son étoffe veloutée: elle a de plus une odeur suave, un air fin. Sans vouloir relever ses attraits par la compa-

raiſon avec les autres fleurs cultivées par les Curieux, deux mots font ſon éloge : elle fleurit ordinairement deux fois par an, & ſon feuillage eſt toujours vert. Vous pouvez conſulter dans ce pays un traité fort détaillé ſur la *culture* de l'*oreille d'ours*. Il eſt imprimé à Paris, en 1745, en 2 vol. in-12.

L'oreille d'ours eſt la *ſanicle des Alpes* : ſes feuilles ſont vulnéraires & bonnes pour les coupures.

L'*oreille d'ours de Mycone*, dont on ſe ſert plus communément en Médecine, eſt une ſorte de petit bouillon blanc qui croît naturellement ſur les Pyrenées & en Catalogne, ſur le mont Ferrat & autres lieux ombrageux. Ses racines ſont auſſi déliées que des cheveux ; ſes feuilles ſont éparſes & courbées ſur terre, ayant à-peu-près la figure de celles de la bourrache, un peu découpées & chargées de poils. Il s'éleve d'entre ces feuilles deux ou trois petites tiges, hautes de huit pouces, rondes, ſolides, pleines de ſuc, rougeâtres & d'un goût aſtringent. Les fleurs ſont bleues, à une ſeule feuille diſpoſée en roſe. A cette fleur paſſée ſuccede un petit fruit ovale qui ſe diviſe en deux loges, remplies de ſemences menues, anguleuſes. Cette plante priſe en décoction eſt eſtimée propre pour la gravelle : on en fait diſtiller une eau dont les Eſpagnols ſe ſervent pour la toux ; & par cette raiſon ils ont donné à cette plante le nom de *yerva tuſſera*.

OREILLE DE RAT. *Voyez* PILOSELLE.

OREILLE DE SOURIS, *myoſotis incana repens*. C'eſt un genre de plante qui differe de la morgeline par la figure de ſon fruit, lequel reſſemble à une corne de bœuf tronquée. Celle dont on cite ici le nom eſt originaire des pays chauds. M. *de Tournefort* en a cité de pluſieurs eſpeces. L'oreille de ſouris la plus uſitée croît aux lieux montagneux, notamment ſur les Alpes ; ſa racine eſt fibrée ; ſes tiges qui ſont couchées à terre, ſont velues & garnies de petites feuilles lanugineuſes, faites comme des oreilles de ſouris : ſa fleur eſt à pluſieurs feuilles diſpoſées en roſe ; il lui

ſuccede une capſule qui a la figure de la corne d'un bœuf, & qui renferme pluſieurs ſemences menues, arrondies : cette plante eſt aſtringente, rafraîchiſſante, & ſa racine eſt eſtimée propre pour les fiſtules lacrymales.

Il y a une eſpece d'*oreille de ſouris* à feuilles & à fleurs blanches, avec laquelle on peut faire dans les jardins des tapis ſoyeux, argentins, de la plus grande beauté.

OREILLERE. *Voyez* PERCE-OREILLE.

OREILLETTE. *Voyez* CABARET.

ORFRAIE, BRISE-OS, OSSIFRAGE ou OSSIFRAGUE ; oiſeau nommé auſſi *grand aigle de mer*, *aquila marina*. Cet oiſeau eſt à-peu près auſſi grand que l'aigle ; il paroît même avoir à proportion le corps plus long, mais ſes ailes ſont plus courtes ; car l'orfraie a trois pieds & demi de longueur depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité des ongles, & en même temps il n'a que ſept pieds de vol ou d'envergure ; tandis que le grand aigle qui n'a communément que trois pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, a huit & juſqu'à neuf pieds de vol. L'orfraie eſt remarquable par ſa grandeur, & reconnoiſſable, 1°. par la couleur & la figure de ſes ongles, qui ſont d'un noir brillant & forment un demi-cercle entier ; 2°. par les jambes qui ſont nues à la partie inférieure, & dont la peau eſt couverte de petites écailles d'un jaune vif ; 3°. par une barbe de plumes qui pend ſous ſon menton ; ce qui lui a fait donner encore le nom d'*aigle barbu*. Cet oiſeau ſe tient volontiers près des bords de la mer, & aſſez ſouvent dans le milieu des terres à portée des lacs, des étangs & des rivieres poiſſonneuſes ; il n'enleve que le plus gros poiſſon, mais cela n'empêche pas qu'il ne prenne du gibier ; & comme il eſt très-grand & très-fort, il ravit & emporte aiſément les oies & les liévres, & même les agneaux & les chevreaux. On obſerve dans l'orfraie une particularité ſinguliere : l'ouverture de la pupille qui d'ordinaire n'eſt recouverte que par

la cornée, l'eſt encore dans cet oiſeau par une membrane extrêmement mince, qui forme l'apparence d'une petite taie ſur le milieu de l'ouverture de la pupille ; la partie circulaire qui environne la pupille eſt tranſparente, au lieu que dans les autres oiſeaux elle eſt opaque & de couleur obſcure. Il réſulte de cette conformation, que cet oiſeau porte ſur le milieu de tous les objets qu'il regarde une tache ou un petit nuage obſcur, & qu'il voit mieux de côté que de face ; cependant on ne s'apperçoit pas par le réſultat de ſes actions, qu'il voye plus mal que les autres oiſeaux ; il eſt vrai qu'il ne s'éleve pas à beaucoup près à la hauteur de l'aigle, qu'il n'a pas non plus le vol auſſi rapide, qu'il ne viſe ni ne pourſuit ſa proie d'auſſi loin ; ainſi il eſt probable qu'il n'a point la vue auſſi nette ni auſſi perçante que les aigles ; mais il eſt sûr qu'il ne l'a pas comme les chouettes, offuſquée pendant le jour, puiſqu'il cherche & ravit ſa proie auſſi bien le jour que la nuit & principalement le matin & le ſoir. Les oiſeaux de nuit voient mal ou point du tout pendant le jour, que parce que leurs yeux ſont trop ſenſibles, & qu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumiere pour bien voir. Leur pupille eſt parfaitement ouverte, & n'a pas la membrane ou la petite taie qui ſe trouve dans l'œil de l'orfraie. La raiſon qui a déterminé *Ariſtote*, dit M. *de Buffon*, à placer l'orfraie avec les oiſeaux de nuit, c'eſt qu'en effet il pêche & chaſſe la nuit comme le jour ; il voit plus mal que l'aigle à la grande lumiere ; il voit peut-être auſſi plus mal que la chouette dans l'obſcurité ; mais il tire plus de parti, plus de produit que l'un ou l'autre de cette conformation ſinguliere de ſes yeux, qui n'appartient qu'à lui & qui eſt auſſi différente de celle des yeux des oiſeaux de nuit, que des oiſeaux de jour. On croit que l'*orfraie* s'unit au *balbuzard* ; ce qui rend croyable cette poſſibilité du mêlange & du produit du balbuzard & de l'orfraie, c'eſt la conformité des appétits, du naturel & même de la figure de ces oiſeaux ; car quoiqu'ils

différent beaucoup par la grandeur, l'orfraie étant de près d'une moitié plus groſſe que le balbuzard, ils ſe reſſemblent aſſez par les proportions, ayant tous deux les ailes & les jambes courtes en comparaiſon de la longueur du corps, le bas des jambes & les pieds dénués de plumes: tous deux ont le vol moins élevé & moins rapide que les aigles: tous deux pêchent beaucoup plus qu'ils ne chaſſent, & ne ſe tiennent que dans les lieux voiſins des étangs & des eaux abondantes en poiſſon: tous deux ſont aſſez communs en France & dans les autres pays tempérés: ces eſpeces ſont aſſez voiſines pour pouvoir ſe mêler; & des raiſons d'analogie perſuadent à M. *de Buffon* que le mélange eſt fécond, & que le balbuzard mâle produit avec l'orfraie femelle des orfraies; mais que la femelle balbuzards avec l'orfraie mâle produit des balbuzards, & que ces bâtards, ſoit orfraies, ſoit balbuzards, tenant preſque tout de la nature de leurs meres, ne conſervent que quelques caracteres de celle de leurs peres, par leſquels caracteres ils différent des orfraies ou balbuzard légitimes. Par exemple, on trouve quelquefois des balbuzards à pieds jaunes & des orfraies à pieds bleus; quoique communément le balbuzard les ait bleus, & l'orfraie les ait jaune. Cette variation de couleur peut provenir du mélange des deux eſpeces. Comme cet oiſeau ne pond que deux œufs par an, que ſouvent il n'éleve qu'un petit, l'eſpece en eſt peu nombreuſe; mais elle paroît commune aux deux Continens. *Voyez au mot* FRESAIE.

ORGANE. Partie du corps animal qui eſt capable d'exécuter telle action ou telle opération. Les ſens extérieurs ſont des organes, au moyen deſquels l'animal eſt affecté lorſqu'il touche, qu'il entend, qu'il voit, qu'il flaire ou qu'il goûte.

Les principaux organes des plantes ſont les moyens ou les inſtrumens qui les font agir, & qui leur portent la nourriture néceſſaire. Ainſi l'organiſation eſt l'arrangement des parties qui conſtituent les corps animés,

& dont le premier principe ſe trouve dans les ſemences. *Voyez les art.* ANIMAL, PLANTES & MOLÉCULES ORGANIQUES.

ORGANO. *Voyez à l'article* ROUGET.

ORGANSIN. *Voyez à l'article* VER A SOIE.

ORGE, *hordeum*. Les Botaniſtes font mention d'un nombre aſſez conſidérable d'eſpeces ou de variétés d'orge; mais nous ne parlons ici que de celles que l'on cultive communément.

L'orge, comme toutes les autres plantes dont la tige eſt en tuyau, a beaucoup de racines fibreuſes: ſa tige a deux à trois pieds de hauteur, & eſt garnie de cinq à ſix nœuds, à chacun deſquels naiſſent des feuilles aſſez ſemblables à celles du chiendent, & verdâtre: ſes épis ſont compoſés de paquets de fleurs garnies en leur baſe de filets barbus, & auxquelles ſuccedent des graines longues, pâles ou jaunâtres, farineuſes, pointues & renflées en leur milieu: un même grain pouſſe pluſieurs tuyaux; chaque tuyau qui eſt penché vers la terre, porte en ſon épi quelquefois vingt grains ſur chaque côté.

Il y a une eſpece d'orge qu'on peut appeller *orge d'hiver*, parce qu'elle ſe ſeme en même-temps que le froment; on la nomme en François *orge carré*, parce que les grains qui ſont rangés ſur quatre lignes paralleles donnent une forme carrée à l'épi; on la nomme auſſi *eſcourgeon*. Les grains en ſont fort gros. Les Braſſeurs font uſage de ce grain, ſoit ſeul, ſoit mélangé avec du froment pour faire la biere: c'eſt l'*hordeum polyſticum hibernum*.

On peut avec l'eſcourgeon faire des prés artificiels; on le coupe en vert, on le donne aux chevaux & aux aneſſes dont on tire le lait pour les maladies: on pourroit en faire une ſeconde coupe ſans perdre ſa moiſſon, qu'on recolteroit ſeulement un peu plus tard; mais pour l'ordinaire on laboure la terre, & on y ſeme des haricots ou des pois. Il eſt bon d'avertir ici avec M. *Duhamel*, que l'herbe de froment donnée en trop

grande quantité aux beſtiaux, les rend malades. L'orge carré eſt excellent pour nourrir la volaille; ce grain eſt d'un grand ſecours pour les pauvres dans les années de diſettes, quoiqu'il fourniſſe une nourriture aſſez groſſiere: il a l'avantage de mûrir de bonne heure.

Il y a d'autres eſpeces d'orge qui ſont du nombre de ces grains qu'on appelle *mars*, parce qu'on ne les ſeme que dans le mois de Mars; on les appelle *orge avancé*, *hordeum polyſticum vernum*: il y a auſſi une de ces eſpeces d'orge qui eſt carrée. L'orge le plus commun dont les épis ſont plats, eſt celui qui ſe cultive en plus grande quantité dans pluſieurs Provinces; il grene beaucoup. Il y a encore une autre eſpece que les Payſans nomment *ris*, parce que les grains en ſont blancs, & qu'ils rendent peu de ſon. Les épis d'orge ſont remarquables par leur longue barbe.

Toutes les eſpeces d'orge produiſent quantité de grains quand on les ſeme dans un bon fonds bien cultivé & bien fumé: elles ſe plaiſent mieux dans les terres douces que dans les argileuſes. Il y a des Provinces où cette récolte eſt ſi importante, qu'on y cultive les orges avec preſque autant de ſoin que les fromens. En Suéde l'orge fait la ſemaille ordinaire; il en eſt de même aux Alpes, dit M. *Haller*: la récolte eſt plus riche que celle du froment, & elle eſt ſouvent au dodécuple (douze fois autant) de la ſemence. On a mandé de Berlin qu'un grain d'orge, mis au printemps de l'année 1763 dans une terre de jardin bien fumée, pouſſa d'abord une touffe d'herbe compoſée de pluſieurs tiges que le Cultivateur (M. *Kretzchmer*) ſépara du jet principal pour les tranſporter dans les environs: chacune de ces tiges ainſi tranſplantées, forma comme la premiere une nouvelle touffe: elle furent marcotées de même, & les pieds qu'on en tira, formerent à leur tour de nouvelles marcotes au moyen de la tranſplantation; de ſorte que toutes ces marcotes s'étant multipliées ſucceſſivement pendant l'eſpace de ſeize à dix-huit mois, un ſeul grain d'orge ſe

trouva avoir produit au-delà de quinze mille épis. On parle d'une trouſſe d'orge que les Peres de la Doctrine Chrétienne de Paris conſervoient, & qui étoit compoſée de deux cents quarante-neuf tuyaux, aux épis deſquels on comptoit plus de dix-huit cents grains.

L'orge mêlé avec le froment fait de très-bon pain, mais ſeul il en fait un qui n'eſt pas ſi eſtimé; il n'eſt bon que lorſqu'il eſt frais, ce qui dure fort peu; cependant les pauvres s'en nourriſſent dans certains pays: il ne convient qu'à ceux qui s'exercent à de rudes travaux, parce qu'il eſt difficile à digérer. L'orge n'a pas les mêmes vertus que le froment, qui échauffe; mais de quelque maniere qu'on prépare l'orge, il rafraîchit. On dépouille l'orge de ſa peau, & on en fait ce qu'on appelle l'*orge mondé* ou *orge gruë*, de même qu'on prépare l'avoine pour en faire du *gruau*: ces nourritures ſont excellentes pour les perſonnes infirmes, & qui ont quelque maladie qui attaque la poitrine. Les tiſanes d'orge mondé ſont très-bonnes pour appaiſer l'ardeur des fiévres bilieuſes.

L'orge eſt fort recherché pour faire de la biere: cette liqueur, nommée autrefois *cervoiſe*, tient le milieu entre le vin & l'eau. Les peuples du Nord en font un grand uſage; l'orge leur eſt auſſi néceſſaire pour faire de la boiſſon, que le froment pour faire du pain: ils ſont dans l'habitude de n'employer dans la compoſition de leur biere que du *malt*, c'eſt-à-dire, du grain germé par une ſorte de fermentation faite à l'air libre, immédiatement après avoir été macéré pendant deux jours dans une cuve: le grain commençant à germer, on le deſſéche, on le torréfie légérement, enſuite on l'écraſe à la meule, puis on l'arroſe d'eau chaude, on agite le tout, &c. on ajoute du houblon & du levain ou de la lie de biere, & l'on procede à une bonne fermentation. On ſubſtitue quelquefois le froment & l'avoine à l'orge pour faire le *malt*, dont le négoce eſt en Angleterre d'une étendue conſidérable; on eſ-

time qu'il s'en conſomme dans ce pays quarante milliers de boiſſeaux. Ce calcul eſt fait d'après le produit de l'impôt appellé *malt-tax*.

En quelques pays on nomme l'orge *pain de diſette*. Du temps de *Pline*, les Gladiateurs Athéniens qui avoient coutume de ſe nourrir d'orge, étoient ſurnommés *Hordearii*. Le *maza* ou maſſe-huile des Anciens, étoit compoſé de farine d'orge rôti, mêlée & petrie avec quelque liqueur, comme de l'eau, de l'huile, du lait, du vin cuit, du miel, &c. On faiſoit auſſi une bouillie d'orge, appellée *polenta*. L'orgeat, dont on fait tant d'uſage pour déſaltérer agréablement, doit avoir pour baſe une décoction d'orge: l'orgeat eſt la crême d'orge des Anciens. On prépare en Allemagne & en Flandres un orge réduit en des grains ronds très-blanc, de la groſſeur d'un grain de millet; c'eſt ce qu'on appelle *orge perlé*, parce qu'il reſſemble groſſierement à des perles; on le fait avec l'orge monde que l'on met ſous une meule ſuſpendue; le grain étant briſé en partie, on paſſe au crible ce qui a échappé à la meule. Les Allemands en font beaucoup plus d'uſage que nous: ils en mangent en bouillie, au lait, & quelquefois avec du bouillon de viande. On peut conſulter la lettre ſur l'uſage d'une nouvelle découverte de pâtes, de ſirops & de tablettes d'orge, par M. *de Chamouſet*, à Paris, chez *Barbou*.

ORGE PETIT ou PETIT ORGE. *Voyez* CEVADILLE.

ORGUE DE MER, ou TUYAU D'ORGUE, *tubularia marina purpurea*. Eſpece de vermiculaire rouge ou d'un beau pourpre, (nous en avons de blancs) du genre des vermiſſeaux tubulaires de mer. L'arrangement de ces tubes comme teſtacées eſt admirable; chaque ver eſt l'architecte de ſon tuyau, & ce tuyau preſque cylindrique, dur & plus ou moins droit, eſt adhérent à celui de ſon voiſin par le moyen d'une ſubſtance qui leur eſt commune, & qui ſert à les groupper & à joindre leurs différens étages. Ainſi l'orgue de mer,

dont l'animal n'eſt pas bien connu, eſt compoſé de tubes réunis en maſſes, adhérens les uns aux autres par des lames plates, minces, circulaires, extérieures, entourant chaque tuyau & poſées irréguliérement, quelquefois ces tuyaux ſont collés par leurs côtés. L'orgue de mer ſe pêche dans les Moluques. On prétend que les Naturels des Moluques, notamment à Amboine, ont une certaine horreur de cette eſpece de tubulaire marin: ils ne cueilleroient pas le fruit d'un arbre auquel on auroit attaché un de ces tuyaux d'orgue, ils craindroient en touchant ce fruit d'être attaqués d'une ébullition par tout le corps. Superſtition qui a pris naiſſance dans quelque eſprit ſimple, & qui a fait donner à ce corps le nom de *pierre magique* ou des *magiciens*. Les habitans de Java s'en ſervent comme d'un diurétique. *Voyez maintenant l'article* VERMISSEAU DE MER.

ORCHETTA. Nom donné ſur la côte de Genes à une eſpece de ſquille à tête large, de la grandeur d'une langouſte. On en prend peu du côté de Marſeille, mais beaucoup ſur les côtes de Barbarie.

ORICHALQUE. *Voyez à l'article* CUIVRE DE CORINTHE.

ORIGAN, *origanum*. Plante dont les Botaniſtes diſtinguent avec *Tournefort* quatorze eſpeces: nous en citerons deux qui ſont en uſage, & qui ſe trouvent dans notre pays; ſavoir, l'origan commun & le petit origan.

1°. L'ORIGAN COMMUN ou GRAND ORIGAN, ou la MARJOLAINE D'ANGLETERRE SAUVAGE & BATARDE, *origanum vulgare ſpontaneum*, eſt une plante qui croît non-ſeulement dans les pays chauds, mais auſſi dans les pays froids, comme en Allemagne, en Angleterre & en France, on la trouve fréquemment aux lieux ſecs & expoſés au ſoleil, dans les brouſſailles, le long des haies, & principalement ſur les collines & les montagnes; ſes racines ſont ligneuſes, filamenteuſes, traçant obliquement en terre: elles jettent

pluſieurs tiges à la hauteur de deux pieds ou environ, dures, carrées, velues: ſes feuilles naiſſent des nœuds des tiges, oppoſées, (les plus grandes reſſemblent à celles du calament vulgaire, & les plus petites à celles de la marjolaine,) velues, odorantes, d'un goût âcre & aromatique: ſes fleurs paroiſſent en été, & ſont comme en paraſol aux ſommités des tiges, ſur des épis grêles & écailleux, qui forment de gros bouquets: chaque fleur eſt en gueule & d'un rouge blanchâtre; il leur ſuccede des ſemences très-menues & arrondies. Cet origan varie beaucoup par ſes feuilles & par ſes fleurs. *Tragus* obſerve que ces fleurs ſont de trois ſortes, l'une ponceau, l'autre rouge-blanchâtre, & la derniere toute blanche. L'origan commun qui ſe trouve en Eſpagne, eſt préférable au nôtre. En Suéde les ſommités d'origan ſont uſitées pour teindre les laines en rouge & pourpre.

2°. Le PETIT ORIGAN ou la PETITE MARJOLAINE SAUVAGE, *origanum minus*. Cette plante eſt aſſez rare, excepté dans la forêt d'Orléans, où elle eſt abondante: ſa racine eſt ligneuſe, rouſsâtre & fibreuſe: ſa tige eſt petite, ronde, haute de ſix à ſept pouces, rameuſe: elle reſſemble d'ailleurs à l'eſpece précédente, même pour les vertus.

L'origan eſt diurétique, hyſtérique, ſtomacal & bon pour la tête: on en prend en infuſion théiforme dans l'aſthme & dans la toux violente: il eſt utile dans les indigeſtions, les rapports aigres & les vents, même pour augmenter le lait aux nourrices en facilitant la digeſtion, & faiſant faire un chyle plus abondant. Son huile eſſentielle eſt excellente contre la douleur des dents cauſée par la carie; on tamponne le trou de la dent avec un peu de coton trempé dans cette huile, & la douleur ceſſe bientôt. On emploie extérieurement cette plante dans les lave-pieds & dans les demi-bains qu'on prépare contre les vapeurs & les pâles couleurs, contre la paralyſie & les rhumatiſmes, notamment pour celui du cou, appellé *torticolis*. Selon M. *Bour-*

geois, l'origan eſt auſſi un excellent aromatique qu'on fait entrer dans la plupart des fomentations qu'on met en uſage contre la foibleſſe des nerfs, les contuſions, les enflures & autres accidens qui ſont la ſuite de quelque coup, de chutes, d'entorſes, &c.

ORIGNAC ou ORIGNAL. Eſpece d'élan de l'Amérique. *Voyez* ÉLAN.

ORISEL. *Voyez* SEREQUE.

ORME, *ulmus*, eſt un grand & gros arbre de futaie, connu auſſi ſous les noms d'*ormeau*, *ormille*, & *arbre au pauvre homme*. On diſtingue pluſieurs eſpeces d'ormes qui different par les feuilles & par la nature de leur bois: mais il y en a beaucoup qui ne ſont que des variétés, ainſi qu'on l'éprouve par la culture de la graine d'orme, d'où il naît des arbres dont quelques-uns ont des feuilles auſſi petites que l'ongle, & d'autres plus larges que la main; les uns ont des feuilles rudes, d'autres molles. On dit vulgairement que l'orme à larges feuilles eſt femelle, & que celui à petites feuilles eſt mâle, mais c'eſt improprement. Voici la deſcription de l'orme ordinaire ou *orme franc*: ſa racine eſt groſſe, dure & trace au loin d'un côté & d'autre dans la terre: ſon tronc eſt fort rameux, aſſez droit, couvert d'une écorce crevaſſée, rude, de couleur cendrée, rougeâtre en dehors, blanchâtre & ſouple en dedans; ſon bois eſt robuſte, dur, jaunâtre, tirant un peu ſur le rouge; ſes branches étalent ou s'étendent beaucoup: ſes feuilles ſont aſſez larges, ridées, veineuſes, oblongues, dentelées en leurs bords, pointues, verdâtres & nerveuſes: ſa fleur qui naît avant les feuilles au ſommet des rameaux, eſt un entonnoir à pavillon découpé: à cette fleur ſuccede un fruit membraneux qui contient une ſemence blanche, douce au goût: les Latins appellent cette graine *ſamara*.

L'orme fournit un exemple merveilleux de la fécondité en fait de graines ſeulement. Un orme peut aiſément vivre cent ans, & ſans le ſecours de l'art, il peut rapporter pour une année de fécondité moyenne beau-

coup plus de 33000 graines, ce qui donne pour les cent années de la vie de l'orme 3,3000,000 graines provenues d'une seule graine. Voyez *l'Hist. de l'Acad. des Scienc. ann. 1700.*

L'orme croît dans les champs & dans les plaines, en terre grasse & humide, proche les rivieres: il fleurit en Mars & Avril. C'est un arbre assez long à venir; la voie la plus courte est de l'élever de rejetons qui sortent de ses racines en pépiniere. Le temps le plus favorable de le planter est au mois de Février: on peut greffer en écusson à œil dormant les especes qu'on aime davantage, sur celles dont on fait moins de cas. Comme ces arbres se prêtent & se plient à toutes les formes, ils sont très-propres pour faire des bosquets, des quinconces, des salles de verdure, des allées & de grandes avenues qu'on appelle *ormayes* ou *ormoies*, & dont l'ombrage est fort sain tant pour les hommes que pour le bétail. Nos Anciens avoient ordinairement une ormaie derriere leur maison pour servir d'abri, de vue, de promenade, & pour leur fournir le bois de chauffage & de charronnage dont ils avoient besoin. L'orme à petites feuilles convient le mieux pour les palissades. En Italie où l'on n'a que des vignes hautes, on plante des ormes pour les accoler & les soutenir: c'est ce que les Latins ont nommé *ulmus marita*, comme qui diroit *orme marié* avec la vigne. On distingue onze especes principales d'ormes: 1°. l'*orme champêtre*, à feuilles panachées ou non panachées; 2°. l'*orme de montagne*; 3°. l'*orme teille*; 4°. l'*orme à feuilles lisses* plus ou moins panachées; 5°. le *petit orme* à feuilles jaunâtres; 6°. l'*orme d'Hollande* à feuilles quelquefois panachées; 7°. l'*orme d'Angleterre* à feuilles étroites; 8°. l'*orme de France* à graine étroite; 9°. l'*orme à écorce blanche*; 10°. l'*orme de Virginie*; 11°. l'*orme de Sibérie*, c'est un orme nain.

Il y a peu d'arbres forestiers qui souffrent aussi facilement la transplantation que l'orme: on le peut transplanter avec succès, même au bout de vingt ans. On

prétend que l'orme reprend de sa nature si aisément, que des personnes ayant semé des copeaux d'orme dans une piece de terre labourée, il en a poussé une grande quantité de ces arbres. *Bradley* qui ne nie pas la possibilité du fait, dit dans ses Observations Physiques sur le Jardinage, qu'il y a certainement des cas où des bourgeons, des feuilles, & même des racines fibreuses de plante, végetent & produisent des arbres. On a fait prendre racine à des feuilles d'orangers, qui ont poussé des branches, des feuilles, des fleurs & du fruit, en les enfonçant à moitié en terre : on a fait la même chose avec des feuilles de laurier thym. Revenons aux plants d'orme : on les place à quinze ou vingt pieds l'un de l'autre dans des trous fort larges & peu profonds. Lorsque l'orme a douze ou quinze ans, on peut en couper les branchages tous les cinq ans, pour en faire des fagots ; à trente ans ils produisent le double & au-delà à proportion de leur crue, & si on en a beaucoup, on les ébranche par coupe réglée : depuis quarante ans jusqu'à soixante ils sont dans leur force. On fait ordinairement avec le bois d'orme des moyeux, des essieux, des jantes, des fléches & autres ouvrages de charronage ; on en fait aussi des canaux, des pompes, des moulins, les parties des vaisseaux qui sont toujours dans l'eau, &c. On préfere l'*orme tortillard*, c'est-à-dire, qui est plein de nœuds, un peu tortu & le plus dur pour faire les moyeux de roue. On débite ces pieces en grume, & on peut les laisser ainsi deux ou trois ans sans craindre le ver ni la sécheresse. Les Menuisiers, les Carrossiers & les Tourneurs font aussi usage de ce bois.

L'on a observé que l'orme à feuilles très-larges, & qui ne pousse point de rejets sur le tronc, ni sur les grosses branches, a le bois tendre & presque aussi doux que le noyer : l'autre espece d'orme aussi à larges feuilles, mais qui pousse beaucoup de branches, est tout rempli de nœuds : c'est le plus recherché pour faire des moyeux de roue.

Ray dit avoir vu en Angleterre pluſieurs ormes de trois pieds de diametre ſur une longueur de plus de quarante pieds. Ce fameux Botaniſte rapporte encore qu'un orme à feuilles liſſes, de dix-ſept pieds de diametre au tronc, ſur cent vingt pieds de diametre à ſa tête ou pomme, ayant été débité, ſa tête ſeule produiſit quarante-huit chariots de bois à brûler, & que ſon tronc, outre ſeize billots, fournit huit mille ſix cents ſoixante pieds de planches; toute ſa maſſe fut évaluée à quatre-vingt-dix-ſept tonnes. On a vu dans le même pays un orme creux à-peu-près de même taille, qui ſervit long-temps d'habitation à une pauvre femme qui s'y retira pour faire ſes couches. On a des exemples d'autres eſpeces d'arbres infiniment plus monſtrueux. *Voyez l'art. baobab au mot* PAIN DE SINGE.

L'écorce de l'orme & ſes feuilles ſont remplies d'un ſuc mucilagineux & gluant, qui eſt propre à la réunion des plaies. L'on emploie la décoction de ſes racines contre toutes ſortes de pertes de ſang: on trouve quelquefois ſur les feuilles de l'orme, certaines veſſies qui s'enflent juſqu'à la groſſeur du poing, ſemblable en figure aux truffes; elles contiennent une liqueur dans laquelle on voit nager des *pucerons verdâtres*. La liqueur s'appelle *eau d'ormeau*. Ces veſſies ont été formées, dit *Lémery*, par des moucherons qui ont piqué les feuilles de l'orme au printemps, & qui ont donné lieu au ſuc de la feuille de s'étendre; les pucerons qui font ſortir de leurs œufs des moucherons, ſont comme autant de maſques qui couvrent de nouveaux moucherons: (ceci n'eſt pas tout-à-fait exact, dit avec raiſon M. *Deleuze*. Les pucerons qu'on trouve dans les veſſies d'orme, ſont la vraie cauſe de cette dilatation des feuilles: comme une partie des pucerons acquierent des ailes, c'eſt peut-être ces pucerons ailés qu'on appelle ici des *moucherons*; mais ils ne ſont pas tels en naiſſant: peut-être *Lémery* a-t-il voulu parler des petits *ichneumons* ou *cynips*, dont les larves vivent dans le corps des pucerons, mais elles ne contribuent point

à la formation des veſſies) : ces veſſies ſont nuiſibles à l'arbre, mais le baume qu'elles renferment eſt très-bon pour les plaies nouvellement faites & pour les chûtes : on paſſe ce baume naturel par un linge pour en ſéparer les pucerons. *Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1724.* Les Payſans d'Italie & de Provence y font infuſer les ſommités de millepertuis : la liqueur devient rouge & ſe conſerve pluſieurs années; la plus vieille eſt la meilleure. On prétend que les fleurs de l'orme ſont nuiſibles aux abeilles, & ſes graines aux pigeons; mais ſes feuilles ſont une excellente nourriture en hiver pour les moutons, les chévres, & ſur-tout pour les bœufs, qui en ſont auſſi friands que d'avoine. Pour conſerver ces feuilles, on coupe le menu branchage d'orme à la fin d'Août, & on le fait ſécher au ſoleil.

ORMIER ou HALIOTITE. *Voy.* OREILLE DE MER.

ORMIN, *horminum verum*, eſt une plante que l'on cultive dans les jardins : elle a quelque rapport avec la ſauge, & pluſieurs la confondent avec l'*orvale*. Voyez ce mot.

L'ormin a une racine ligneuſe & fibreuſe; ſes tiges ſont hautes d'environ un pied, rougeâtres, carrées, velues & rameuſes; ſes feuilles ſont oppoſées & lanugineuſes, peu odorantes & d'un goût légérement amer : les ſommités des branches ſont garnies d'un amas de feuilles purpurines tirant ſur le violet : ſes fleurs, qui ſortent de l'aiſſelle des feuilles, ſont en gueule, verticillées, de couleur purpurine & blanche; il leur ſuccede des capſules qui contiennent des ſemences arrondies : toute la plante eſt déterſive, réſolutive & ſtomachique. On diſtingue auſſi l'ormin ſauvage, *horminum ſylveſtre latifolium verticillatum*. Ses propriétés ſont les mêmes.

ORNE. Nom donné à une eſpece de frêne de l'Italie qui croît dans les forêts & ſur les montagnes, & dont l'écorce eſt liſſe & rouſsâtre. *Voyez les mots* FRÊNE & MANNE.

ORNITHOGALE ou CHURLE, *ornithogalum vulgare* : eſt une plante qui croît dans les haies & dans les blés. Sa racine qui eſt une bulbe en grappe, blanche & fibreuſe, eſt empreinte d'un ſuc viſqueux tirant ſur l'amer; on la mange en guiſe d'oignon dans les lieux où elle ſe trouve : ſes feuilles reſſemblent un peu à celles du gramen, elles ſont creuſes & marquées d'une ligne blanche dans leur longueur. La tige eſt haute d'un demi-pied, & porte en ſon ſommet pluſieurs pédicules en maniere d'ombelle, qui ſoutiennent des fleurs diſpoſées en roſe, verdâtres en dehors, blanches en dedans : il leur ſuccede des fruits arrondis, relevés de trois coins, & diviſés intérieurement en trois loges qui renferment des ſemences noirâtres. En Médecine on ſe ſert de la racine d'ornithogale pour exciter les crachats & les urines. Il y a l'ornithogale jaune qui fleurit en Mars & Avril, quelques Curieux le nomment *étoile jaune ;* ſes fleurs ſont vertes en deſſus, & d'un beau jaune par dedans ; elles ſont diſpoſées en bouquet & ont la forme d'une étoile ; l'ornithogale vert fleurit en été. L'ornithogale à bouquet, ſurnommé par les Fleuriſtes *dame d'onze heures*, fait un très-bel effet dans les parterres, ſes fleurs ſont larges & blanches ; elle commence à s'épanouir à neuf ou dix heures, elle l'eſt entiérement vers les onze heures du matin.

ORNITHOLITES. Nom que l'on donne à des parties d'oiſeaux foſſiles ou pétrifiées : telles que les *becs*, les *ongles*, les *os*, les *œufs*, les *nids*, &c. celles que nous avons toujours vues ſous ce nom ne ſont que des empreintes ou des incruſtations.

ORNITHOPODE ou PIED D'OISEAU, *ornithopodium*. Plante dont M. *de Tournefort* compte ſix eſpeces. Voici la principale, la grande *ornithopodium majus*. C'eſt une plante qui croît dans les champs ſablonneux, tant avant qu'après la moiſſon, ſur les collines, dans les prés arides & expoſés au ſoleil, le long des chemins dans les ſables. Sa racine eſt petite, blanche, ſimple, fibreuſe, & un peu tuberculaire ; elle pouſſe

plusieurs petites tiges grêles, rameuses, presque couchées à terre & velues; ses feuilles sont opposées; ses fleurs sont petites, légumineuses & jaunâtres : il leur succede des gousses courbées en faucilles, & réfléchies en haut, composées chacune de cinq, six ou sept pieces attachées bout à bout, & terminées par un ongle pointu. Ces siliques naissent deux ou trois ensemble, disposées comme les griffes d'un oiseau : on trouve dans chacune de leur piece une semence arrondie comme celle du navet.

Cette plante fleurit en Juin : prise en décoction, elle est apéritive & excellente pour chasser les graviers des reins ; pilée & appliquée en cataplasme, elle convient pour les hernies.

OROBANCHE, *orobanche*. Plante parasite dont on distingue deux especes principales.

1°. La grande Orobanche, *orobanche major caryophyllum olens* : elle croît toujours au voisinage de quelque autre plante dans les champs, entre les légumes, entre le lin, le chanvre, le fenugrec, & dans les blés proche le genêt, elle se nourrit à leurs dépens. Ses racines sont bulbeuses, grosses comme le pouce, arrondies, formées en cône, écailleuses & noires en dehors, blanchâtres ou jaunâtres en dedans, tendres, empreintes d'un suc visqueux & amer : en se séchant, elles deviennent dures comme de la corne : elles poussent une tige haute d'environ un pied & demi, droite, arrondie, d'un rouge jaunâtre, velue, fistuleuse & fragile : elle ne porte que des feuilles avortées & spongieuses, lesquelles se corrompent en peu de temps : ses fleurs sont velues, purpurines ou jaunâtres, odorantes; chacune d'elles est, selon M. *de Tournefort*, un tuyau évasé & taillé en masque d'une maniere grotesque : elle renferme deux paires inégales d'étamines, & un pistil : le calice est fendu en quatre lanieres oblongues : à cette fleur succede un fruit oblong qui s'ouvre en deux coques remplies de semences très-menues & blanchâtres. *C. Bauhin* dit, que quand cette fleur

naît contre le genêt commun, elle eſt verdâtre; mais ſi elle naît contre le genêt d'Eſpagne, elle eſt jaunâtre & plus grande. On mange l'orobanche comme les aſperges.

2°. La petite Orobanche, *orobanche ramoſa minor.* Sa racine eſt tubéreuſe, groſſe comme une aveline & fibreuſe: ſes tiges ſont hautes d'environ demi-pied, plus menues & plus dures que celles de l'orobanche vulgaire. Ses fleurs ſont diſpoſées en épis. Elle reſſemble d'ailleurs à l'eſpece précédente; elle naît ordinairement entre le chanvre & les blés.

L'orobanche ſéchée & pulvériſée eſt propre pour la colique venteuſe; la doſe en eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un gros: on prétend que cette plante met le taureau en rut quand il en a mangé: c'eſt pourquoi on la nomme auſſi *herbe de taureau.* Voyez maintenant à l'article Plante parasite.

OROBE ou ERS ou POIS DE PIGEON, *orobus, ſeu ervum verum*, eſt une plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces.

1°. L'orobe vulgaire des Herboristes, *orobus vulgaris Herbariorum.* Cette plante ſe ſeme dans les champs en pluſieurs Provinces de France pour la nourriture des beſtiaux: elle croît auſſi naturellement parmi les blés en Eſpagne & en Italie. Sa racine eſt menue & blanchâtre: ſes tiges ſont hautes d'un pied, anguleuſes, très-rameuſes; ſes feuilles ſont ſemblables à celles de la lentille, & rangées par paires le long d'une côte; ſes fleurs ſont légumineuſes, petites, purpurines, quelquefois blanches: elles ſont remplacées par des gouſſes longues d'un pouce, menues, pendantes, ondées, blanchâtres étant mûres, & contenant des ſemences ſemblables à de petits pois, d'un rouge brun, & d'un goût de légumes qui n'eſt ni amer ni déſagréable.

Cette plante fleurit à la fin du printems, & ſa ſemence eſt mûre en Juillet. C'eſt une nourriture très-agréable aux pigeons, & qui les fait beaucoup multiplier; l'orobe ſe plaît en terre maigre & ſablonneuſe.

2°. La petite espece d'orobe, *ervum ſemine minore*. On l'appelle communément *orobe de Candie* : elle ne differe de la précédente que par ſa petiteſſe ; on la cultive entre les choux.

M. *Haller* obſerve que quoique l'orobe paroiſſe être le nom Grec de l'*ervum*, les Botaniſtes diſtinguent cependant les deux genres : l'*ervum* a les ſiliques articulées & elle monte : l'orobe a les ſiliques liſſes & vient toute droite. C'eſt, dit-il, l'eſpece premiere & ſeconde de M. *Vaillant* qui appartiennent à l'*ervum* ; la troiſieme eſt un *orobus*.

3°. L'orobe des bois, *orobus ſylvaticus noſtras*. Ses fleurs ſont purpurines bleuâtres ; ſes ſemences ſont ovales, plus menues que celle de la veſce, un peu ameres : cette plante croît dans les champs & dans les forêts aux lieux incultes.

La ſemence d'orobe eſt la ſeule partie de cette plante qu'on emploie en Médecine : elle eſt réſolutive, apéritive, & augmente le lait aux nourrices. Les anciens Médecins la réduiſoient en poudre, & la donnoient incorporée avec le miel dans l'aſthme humide pour faciliter l'expectoration. On en a fait du pain dans des années de diſette ; mais il étoit de mauvais goût, & fourniſſoit peu de nourriture : aujourd'hui cette ſemence eſt une des quatre farines réſolutives qu'on emploie ſi communément en Chirurgie.

OROBIAS, OROBITES. *Voyez* au mot Oolithes.

ORONGE, nom que l'on donne en Guienne à la bonne & délicate eſpece de *champignon*, ſi vantée des gourmets, c'eſt le *laſeras* de J. Bauhin. On peut dire auſſi que c'eſt le plus beau des champignons, il ſe développe dans le ſuc qu'on trouve dans la racine du panicaut lorſqu'il ſe pourrit. Il ſort de terre enveloppé d'une membrane très-blanche qui, en ſe fendant, laiſſe voir la petite oronge ſous la forme & la couleur d'une orange de Portugal, laquelle s'épanouit enſuite

en un paraſol d'un jaune doré en deſſus & d'un beau blanc par deſſous. *Voyez* CHAMPIGNON.

ORPHIE. Poiſſon très-commun ſur les côtes de Normandie : on l'appelle *éguillette* en Bretagne. Il eſt long comme une anguille, mais plus gros, plus charnu & plus quarré ; ſa peau eſt d'une couleur argentée bleuâtre ; ſa chair eſt blanche, ferme, un peu ſéche & a un aſſez bon goût. Il eſt également bon à toutes ſauces. Les vertebres de l'orphie deviennent vertes par la cuiſſon, & ſe détachent aiſément de la chair : il a ſur le nez un avant-bec, qui eſt pour l'ordinaire d'une cinquieme partie de la longueur du reſte du corps. La figure de ce bec lui a mérité le nom d'*éguillette*, mais il ne faut pas confondre ce poiſſon avec celui qui eſt décrit ſous le nom d'*aiguille*. Voyez ce mot.

Voici la maniere de faire la pêche de ce poiſſon, qui dure depuis le mois de Mars, juſqu'en Juin plus ou moins, ſuivant la ſituation & l'expoſition des côtes que ce poiſſon vient ranger, comme tous ceux de ſon genre qui nagent en troupes & par bandes. Les Pêcheurs ſe mettent la nuit quatre dans leurs bateaux ; l'un eſt placé en avant avec un brandon de paille enflammée, dont l'éclat attire les orphies, & les trois autres ont des fouanes ou dards en forme de rateaux, avec une douille de fer où le manche eſt reçu ; ces inſtruments ont au moins vingt tiges ou branches barbelées, de ſix pouces de haut & fort preſſées ; la tête du rateau n'a au plus que treize ou quatorze pouces de long, avec un manche de la longueur de huit, dix ou douze. Dès que les Pêcheurs voient les orphies ou éguillettes attroupées, ils lancent leurs dards & en prennent ſouvent pluſieurs d'un ſeul coup. Comme le bateau dérive doucement, la manœuvre de la pêche n'effarouche point les orphies. Les Pêcheurs qui ſont les plus heureux ou les plus adroits en peuvent prendre juſqu'à douze ou quinze cents dans une ſeule nuit ; mais il faut qu'elle ſoit fort obſcure, & que le temps ſoit calme, ainſi que pour toutes les autres pêches qui

ſe font au feu dans l'obſcurité de la nuit. *Dictionnaire des Animaux, T. III.*

Tout le produit de cette pêche ne ſert pas à la nourriture des hommes : la plus grande partie s'emploie principalement à faire des appâts pour garnir les hameçons des lignes.

On donne auſſi le nom d'*orphie* à un poiſſon qui ſe trouve aux Antilles, & qui reſſemble beaucoup à l'*aiguille de mer.* Voyez *ce mot.* Il ſe jete quelquefois en l'air & fait des ſauts de trente pas de long : on prétend que ſi dans ce temps il rencontroit quelqu'un dans ſon chemin, il le perceroit de part en part ; ſa chair eſt d'un aſſez bon goût, quand il n'a pas mangé du fruit de *mancelinier*, voyez *ce mot :* ce qu'on reconnoît en lui voyant les dents blanches ; ſi elles ſont autrement, il eſt fort dangereux d'en manger. L'orphie du Cap de Bonne-Eſpérance reſſemble preſque entiérement à l'orphie de nos côtes.

ORPIMENT ou ORPIN MINÉRAL ou ARSENIC JAUNE, *auri-pigmentum aut arſenicum flavum nativum*, eſt une ſubſtance minérale d'un jaune verdâtre ou rougeâtre ou citrin, arſenicale, friable, cependant compacte, remplie de paillettes ou de lames comme talqueuſes & dorées, leſquelles ne ſont cependant la plupart que des criſtalliſations feuilletées d'orpiment même ; ſouvent l'orpiment paroît contenir des veines comme ſpatheuſes ; ce n'eſt encore que de l'orpiment différemment criſtalliſé. Cette ſubſtance arſenicale eſt minéraliſée par le ſoufre, brillante dans l'endroit de la fracture, donnant ſur le feu une légere flamme d'un bleu blanchâtre, accompagnée d'une fumée fort épaiſſe, & d'une odeur ſuffoquante de ſoufre & d'ail.

On trouve l'orpiment natif en morceaux de différentes groſſeurs, diſpoſés par lits & attachés à la ſurface des fentes de mines, dans la Luſace, dans le territoire de Neuhſol, de Servie & du Piémont, particuliérement dans la Turquie d'Aſie, dans la Myſie. Tout l'orpiment du commerce nous vient, par l'en-

tremiſe de l'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne, de Suéde & d'Italie, & notamment du Piémont, où on l'appelle *or de Piémont.*

L'on trouve dans les boutiques une eſpece d'arſenic jaune factice qui ſe fait en quelques lieux de l'Allemagne avec une pyrite arſenicale, qui contient plus ou moins de ſoufre, ſelon que la couleur en eſt plus ou moins vive : on l'appelle ou *orpin pur*, ou *réalgar.* Voyez RÉALGAR.

On emploie l'orpiment à divers uſages, par la fuſion & par la ſolution, dans la peinture & dans la verrerie : mis en poudre il prend le nom d'*orpin.* On nous a aſſuré que ſi les Peintres broient l'orpin à l'eau pendant que le tonnerre roule, la couleur de l'orpin qui eſt d'un beau jaune devient auſſi-tôt noirâtre. Des Marchands de bois de couleur ſe ſervent de l'orpin pour jaunir les bois blancs dont on fait des peignes, &c. afin de les faire paſſer pour du buis. Cette ſophiſtication eſt dangereuſe & criminelle, en ce que des perſonnes tiennent tous les jours leur peigne à la bouche. On devroit même le défendre en peinture ſur les boiſeries : car non-ſeulement il altere les couleurs avec leſquelles on le mêle, & celles qui ſont dans ſon voiſinage, mais il en exhale ſouvent des odeurs pernicieuſes qui portent fortement à la tête, & influent certainement ſur la ſanté ; mêlé avec de l'indigo il devient vert. Les Maréchaux en font entrer auſſi dans leurs onguens eſcarrotiques. On fait avec l'orpiment & la chaux, une liqueur dépilatoire qui eſt d'uſage chez quantité de Barbiers en Allemagne. Les Orientaux s'en ſervent dans la compoſition de leur *ruſma* artificiel. *Voyez* RUSMA. Les Empyriques font avec l'orpiment, la poix blanche & la poix noire, un emplâtre qu'ils appliquent ſur la tête des enfans attaqués de la mauvaiſe teigne. Au bout de vingt-quatre heures, ils enlevent l'emplâtre qui emporte avec lui les cheveux & leurs racines ſans grande douleur : on réitere cette opération juſqu'à ce qu'il ne reſte plus de cheveux, &

la teigne ſe trouve entiérement guérie. L'orpiment & la chaux donnent une encre de ſympathie & une liqueur à éprouver le vin lithargiriſé. Voici ſa préparation; on prend une partie d'orpiment & deux de chaux vive qu'on fait diſſoudre enſemble dans l'eau commune, on obtient alors le *foie de ſoufre arſenical*. Si l'on en verſe dans des vins ſuſpects, le vin noircit ſur le champ. Le phlogiſtique du ſoufre s'unit au plomb. La vapeur de ce foie de ſoufre fait paroître en noir des caracteres tracés avec une diſſolution de ſel de Saturne par une ſuite des mêmes principes, & ſert alors d'encre de ſympathie. *Conſultez le Dictionnaire de Chymie* & notre *Minéralogie*. On a banni l'orpiment de la Médecine comme un poiſon funeſte.

ORPIN, *anacampſeros, vulgò faba craſſa*. Cette plante également connue ſous les noms de *repriſe*, de *joubarbe des vignes*, de *graſſette* & de *féve épaiſſe*, reſſemble à la joubarbe par ſa fleur, ſon fruit & ſes feuilles, qui ſont épaiſſes & ſucculentes: on l'en diſtingue cependant, parce qu'auſſi-tôt qu'elle pouſſe, elle monte en tige, au lieu que les feuilles de la joubarbe ſe ramaſſent en des globules, qui reſſemblent à des yeux de bœuf. (M. *Haller* dit qu'il y a des *orpins*, dont les feuilles forment des artichauts mieux marqués que ceux de pluſieurs *ſedums*; comme le *paluſtre*). La racine de l'orpin eſt formée de tubercules charnus & blancs. Ses tiges ſont droites, rondes, ſolides, comme rameuſes, hautes de deux pieds: ſes fleurs ſont rougeâtres.

L'orpin croît dans les lieux ombrageux & humides, ſur-tout le long des haies. On fait uſage de ſes racines & de ſes feuilles; elles ſont vulnéraires, conſolidantes; leur ſuc exprimé, appliqué extérieurement dans les plaies récentes, arrête le ſang, déterge les ulceres; les fait cicatriſer, excite la ſuppuration des tumeurs, & adoucit les douleurs des hémorroïdes. On appelle cette plante *telephium* du nom de Télephe, Roi de Myſie, qui s'en eſt ſervi pour guérir les ulceres. L'orpin eſt du

nombre des ſimples qui entrent dans la préparation de l'eau d'arquebuſade.

Il y a pluſieurs autres eſpeces d'orpin, entr'autres celle qu'on appelle ORPIN ROSE, *rhodia radix*, parce que le goût & l'odeur de la roſe ſe trouvent en ſa racine, qui eſt groſſe, tubéreuſe, inégale, blanche, charnue, ſucculente : on en fait uſage pour guérir les taches qui viennent de coups de ſoleil. On en vante le cataplaſme pour des maux de tête & les migraines : on l'applique ſur les tempes. On nous envoie la racine ſéche des Alpes : elle pouſſe pluſieurs tiges hautes d'environ un pied, chargées de beaucoup de feuilles, charnues, dentelées & vertes. Les fleurs ſont des bouquets en ombelles, diſpoſées en roſe, jaunâtres ou purpurines : il leur ſuccede des fruits ramaſſés en maniere de tête, & remplis de ſemences oblongues & pâles : M. *Haller* dit que cette eſpece d'*orpin* porte ſouvent, ſur des tiges ſéparées, des fleurs mâles & des fruits : quelquefois cependant les deux ſexes ſe trouvent ſur la même fleur : cette plante croît aux lieux ombrageux des Alpes ou du Nord.

L'orpin doit être cultivé en terre graſſe & à l'ombre : il ſe multiplie de ſemence & de plant enraciné.

ORSEILLE ou ORSEIL. Dans le commerce on donne ce nom à une pâte molle, d'un rouge violet ou colombin, parſemée de taches, comme marbrée. On en diſtingue deux eſpeces : l'une qui eſt commune, moins belle & moins bonne, vient ordinairement d'Auvergne, où elle eſt appellée *perelle*, & ſe tire d'un lichen, eſpece de mouſſe qui croît ſur les rochers. *Voyez* PERELLE : on la prépare avec la chaux & l'urine ; nous l'appellons à Paris *orſeille d'Auvergne*, ou *orſeille de terre*. La ſeconde eſpece, qui eſt ſupérieure en tout à la précédente, eſt appellée *orſeille d'herbe*, ou *des Canaries*, ou *du Cap Vert* ; on la prépare à Amſterdam, à Londres & même à Paris. Cette *orſeille d'herbe*, qui eſt le *lichen græcus polypoïdes tinctorius ſaxatilis*, *Cor. 40*, ou le *fucus verrucoſus tinctorius*, *J. Bauh. & Inſt. rei herbar.* croît

abondamment dans les îles Canaries, ſur les rochers qui ſont les plus expoſés à la mer. Ce *lichen* ſe trouve par bouquets grisâtres, longs d'environ deux pouces, diviſés en petits brins, preſque auſſi menus que du crin, & partagés en deux ou trois cornichons, plus déliés à leur naiſſance, arrondis & roides, courbés en faucille; ces cornichons ſont garnis dans leurs longueurs d'un rang de baſſins plus blancs que le reſte, relevés en petites verrues, ſemblables aux baſſins des polypes de mer : toute la plante eſt ſolide & d'un goût ſalé. Les îles de la Gomere & de Fer produiſent la plus excellente orſeille d'herbe : elle eſt brunâtre, tachetée de blanc, bien nourrie, ainſi que le porte le Mémoire de M. Porlier Conſul, datée de Sainte-Croix de Teneriffe, 29 Janvier 1731 : il dit que dans une année ordinaire l'on récolte cinq cents quintaux d'orſeille à Teneriffe, quatre cents aux Canaries, trois cents à Fuerta Ventura, trois cents à Lanſarotta, autant à la Gomere & huit cents à l'île de Fer, ce qui produit deux mille ſix cents quintaux d'orſeille Africaine. Il en vient auſſi de l'île de Candie & d'Amorgos, qu'on nomme *alga tinctoria*. M. *de Tournefort*, d'après *J. Bauhin* la met dans le genre des *fucus*.

Les orſeilles de Teneriffe, des Canaries & de Palêne, ſont affermées, pour le Roi d'Eſpagne, à des particuliers qui les font recueillir. En 1730 on donna quinze cents piaſtres pour cette ferme, ſans compter quinze à vingt réaux du quintal à ceux qui la récolterent. Les autres îles appartiennent à des Seigneurs qui en tirent auſſi un bon parti. Dans les années de diſette, on récolte une plus grande quantité d'orſeille que ci-deſſus, parce que c'eſt tout le gagne-pain des pauvres de ce pays; c'eſt depuis 1725 que l'orſeille eſt devenue chere : des Négocians de Londres l'acheterent juſqu'à quatre livres ſterling le quintal.

Les îles de Madere, de Porto-Sancto, & les Sauvages, produiſent auſſi de l'orſeille. Vers la fin de 1730, un Capitaine de vaiſſeau Anglois, venant des îles du

Cap Vert, apporta à Sainte-Croix un ſac d'orſeille pour montre, & communiqua ſon ſecret aux Eſpagnols & aux Génois. L'année ſuivante en Juillet, ces Nations envoyerent aux mêmes îles un bateau, ſur lequel ils mirent huit Eſpagnols accoutumés à faire la cuillette de l'orſeille ; ils aborderent aux îles de Saint-Antoine & de Saint-Vincent, où en peu de jours ils en recueillirent ſi prodigieuſement, qu'ils en firent un chargement d'environ cinq cents quintaux ; elle y étoit ſi abondante, que le Gouverneur n'exigea d'eux qu'une piaſtre par quintal. Elle ſembloit d'abord préférable à celle des Canaries, mais on a ceſſé d'y retourner, & nous n'en recevons maintenant que de celle que l'on récolte aux Canaries.

Feu M. *Hellot*, Membre de l'Académie des Sciences, homme très-connu des Savans par ſes Ouvrages utiles, dit, dans ſon *Traité de la teinture des laines*, que les Ouvriers font un myſtere de la préparation de cette plante ; mais on la trouve, dit-il, aſſez bien détaillée dans un Traité d'*Antoine-Pierre Micheli*, intitulé *nova plantarum genera*, imprimé en latin, *in* 4°. à Florence, en 1729. p. 78. Voici l'extrait que nous en traduiſons.

Des Ouvriers de Florence appellent l'orſeille *rocellæ* ou *orcella* ou *raſpa:* ils ont l'art de tirer de cette plante non-ſeulement une teinture pourpre ou colombine, mais encore les nuances intermédiaires de ces couleurs, & ils s'en ſervent pour colorer la laine, la ſoie, &c. Pour cette opération, ils réduiſent la plante en une poudre fine, & la paſſent par un tamis ; enſuite ils l'arroſent légérement d'urine vieille d'homme (*nam mulieris pernicioſa habetur*). Ils remuent pluſieurs fois ce mélange dans le même jour, en y jetant à chaque fois, pendant pluſieurs jours, un peu de ſoude en poudre, juſqu'à ce que la matiere fourniſſe une couleur colombine. C'eſt alors qu'on la met dans un tonneau de bois, en obſervant de garnir la ſurface, ou d'urine, ou d'une leſſive de chaux, ou de gypſe. Tel eſt l'*oricello* ou *orſeille préparée* des Florentins.

On trouve encore une autre préparation de l'orſeille dans un petit livre Italien, intitulé *dell' arte tintoria* ou *plicto*. C'eſt un petit *in*-12. A la page 210 on trouve cette préparation.

Prenez une livre d'orſeille du Levant bien nette ; ayez ſoin de l'humecter avec l'urine (M. *Hellot* dit qu'il faut qu'elle ſoit demi-putrefiée) du ſalpêtre, du ſel gemme, du ſel ammoniac, de chaque deux onces. Faites un mélange du tout après l'avoir pilé, & laiſſez-le macérer pendant douze jours ; ayant ſoin de l'agiter de temps en temps, juſqu'à ce que le mélange ſoit humecté comme il faut. Au bout de deux jours, ajoutez-y deux livres & demie de potaſſe pilée, & une livre & demie de vieille urine ; laiſſez repoſer encore la matiere pendant huit jours, puis ajoutez-y une pareille quantité d'urine, & enfin deux gros d'arſenic en poudre : alors la matiere ayant bien fermenté, ſera en état de ſervir à la teinture.

Il paroît que M. *Hellot*, dans ſon art de la teinture, a imité en quelque façon ce procédé : il en a préparé par une méthode où il ne s'agit que de développer la couleur rouge (cachée dans l'orſeille) par un volatil urineux, excité par un alkali terreux, c'eſt-à-dire, qu'il lui a ſuffi de mêler l'urine & la chaux avec la plante. Il paroît encore qu'il a réuſſi de même, ou à peu de choſe près, ſur l'orſeille de terre, appellée *perelle d'Auvergne*.

On reconnoît la bonté d'une orſeille préparée en mettant un peu de cette pâte liquide ſur le dos de la main, & la laiſſant ſécher ; enſuite on lave cette tache avec de l'eau froide : ſi elle ne paroît s'être déchargée qu'un peu de ſa couleur, l'on doit juger & conclure que l'orſeille eſt en état de réuſſir ; auſſi les Teinturiers, tant en ſoie qu'en laine, veulent que la teinture de l'orſeille ſe tire en deux fois.

M. *Bernard de Juſſieu* nous a appris que le *lichen ſaxatilis tinctorius*, n'eſt pas la ſeule plante de ce genre dont on puiſſe préparer l'orſeille ; il en a rapporté de

la forêt de Fontainebleau qui ont pris la couleur pourprée avec la chaux & l'urine : c'eſt une expérience facile à faire ſur celles qui peuvent ſe convertir en orſeille. Il ſuffit d'enfermer dans un petit bocal la plante, & de l'humecter d'eſprit volatil de ſel ammoniac, ou de partie égale d'eau de chaux premiere, avec une pincée de ſel ammoniac : au bout de quatre jours la liqueur ſera rouge ; & en s'évaporant la plante ſe chargera de cette couleur ; ſinon il n'y auroit rien à eſpérer. M. *Haller* dit auſſi que pluſieurs autres lichens gris, blancs & noirs, donnent une couleur rouge, que rien n'annonce dans la plante, & l'on s'en ſert en Suéde.

Nous terminerons cet article intéreſſant pour les Arts, en diſant que l'on préfere l'*orſeille des Canaries* à celle d'Auvergne ; car quoiqu'elle ſoit plus chere, elle rend à proportion beaucoup plus de teinture que celle de terre ; d'ailleurs ſa couleur eſt infiniment plus belle, & ne ſe ternit point. C'eſt un beau gris de lin, tirant ſur violet d'amaranthe, couleur que l'on peut encore aviver par les acides, &c. ou fixer en bleu par le jus de citron. On en peut colorer à froid le marbre & l'albâtre blancs, y former des veines, &c.

ORTHOCÉRATITES, *orthoceratiti*, eſt le nom que les Naturaliſtes donnent à des corps pierreux cloiſonnés, cylindriques ou coniques, tantôt droits, tantôt recourbés ou arqués à une de leurs extrémités, comme un pommeau de canne en bec de corbin. On diſtingue extérieurement des ſutures à articulations ou des engrenures branchues comme dans les cornes d'Ammon ; & dans l'intérieur ces tuyaux, quoique remplis, ſont ſéparés par chambres ou cloiſons comme les nautiles. Ces cloiſons qui ſont comme autant de calotes, convexes d'un côté, concaves de l'autre & empilées les unes dans les autres, ſont percées par un petit ſiphon ou canal qui communique d'une chambre à l'autre ; quelquefois par le milieu, plus ſouvent par les côtés, c'eſt-à-dire, près du bord intérieur. Ces tuyaux qu'on trouve toujours foſſiles & légérement altérés & muti-

lés, ont depuis quatre pouces juſqu'à plus de deux pieds de longueur ; ils ſont communément remplis de la même terre, où ils ſe trouvent enfouis. Quand on vient à bout de les nétoyer, on apperçoit alors les cellules & le ſiphon : pour cela on les met macérer quelque temps dans l'eau, qu'on charge peu-à-peu de vinaigre, qui détache ou diſſout la partie terreuſe ou ſableuſe. On peut auſſi reconnoître la ſtructure intérieure des orthocératites en les faiſant ſcier longitudinalement. On donne à ces orthocératites le nom de *tuyaux cloiſonnés* lorſqu'ils ſont droits, & celui de *lituites* quand ils ſont contournés ou arqués à l'une des extrémités comme la croſſe d'un Evêque. Ceux qui ſont applatis ou comprimés de maniere à repréſenter des queues de crabes, ſont appellés *queue de crabes*. Tout annonce que l'orthocératite eſt une eſpece de coquillage d'une figure conique, ſans ſpirales, chambré & foſſile, *tubulus concameratus polythalamium*. On ne trouve point l'analogue de ce foſſile dans nos mers, ni celui de la bélemnite, qui paroît être du même genre. La Norwege eſt la patrie principale des *orthocératites*, dont on ne trouve guere que des noyaux ou parties pierreuſes qui s'y ſont moulées. M. le Marquis *de Caſteja*, Gouverneur de Marienbourg nous en a fait voir de très-belles & grandes eſpeces qu'il a trouvées en quantité dans la Principauté de Lignes ſur la frontiere de France. M. le Baron *de Hupsh* en a trouvé de pluſieurs ſortes dans l'Eifel du Duché de Juliers. Il paroît qu'il y en a à chambres plus ou moins étroites, minces & nombreuſes. *Voyez* QUEUE DE CRABE.

ORTIE, *urtica*. Plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces : nous rapporterons ici celles qui ſont d'uſage en Médecine. Entre les neuf eſpeces d'ortie piquante que diſtingue M. *de Tournefort*, nous ne décrirons que la grande, la petite & la romaine.

1°. LA GRANDE ORTIE PIQUANTE, ORTIE VIVACE ou VULGAIRE, *urtica urens maxima*. Cette plante croît preſque par-tout en abondance, particuliérement aux

lieux incultes & ſablonneux, dans les haies, dans les foſſés, contre les murailles, dans les bois mêmes, & dans les jardins : elle pouſſe des tiges à la hauteur de trois pieds, carrées, cannelées, roides : couvertes d'un poil très-piquant, creuſes & rameuſes. Ses feuilles ſont oppoſées, oblongues, pointues & dentelées, également garnies de poils piquans & brûlans. Ses fleurs naiſſent aux ſommités des tiges & des rameaux & dans les aiſſelles des feuilles, diſpoſées en grappes branchues : chacune d'elles eſt à pluſieurs étamines, ſoutenues par un calice à quatre feuilles, de couleur herbeuſe. Ces fleurs ne laiſſent aucune graine après elles.

L'on diſtingue les orties, comme le chanvre, en mâle & en femelle. L'ortie mâle porte ſur des pieds qui ne fleuriſſent point des capſules pointues, formées en fer de pique, brûlantes au toucher, qui contiennent chacune une ſemence ovale, applatie & luiſante. L'ortie femelle ne porte que des fleurs, & ne produit aucun fruit : ce qui eſt une maniere de parler, uſitée ſeulement chez le vulgaire ; car les Botaniſtes appellent proprement *fleurs mâles* celles qui ne ſont point ſuivies de graines, & *fleurs femelles* celles qui en ſont ſuivies.

L'ortie fleurit en Juin, & ſa graine ſe mûrit en Août. Ses feuilles ſe flétriſſent chaque hiver, mais ſa racine ne périt point : elle repouſſe de nouvelles feuilles dès le premier printemps. Excepté la tige, toute la plante eſt d'uſage en Médecine : de ſes tiges on peut auſſi faire de la toile, comme l'on en fait de celles de chanvre. On voit dans le Cabinet de Chantilly un ſac fait de tiges d'orties par les Sauvages du Canada ; il paroît fait à l'aiguille, on y obſerve des deſſeins colorés aſſez réguliérement. Mon frere, le Médecin, étant à la campagne il y a quelques années, ramaſsa une quantité de tiges d'orties mûres, les fit rouir & les prépara enſuite comme le chanvre ; il en a obtenu des fils de différentes qualités, & a reconnu que cette matiere pouvoit effectivement être utile au Cordier & au Tiſſerand. Il fit auſſi quelques eſsais ſur la tige des féves de marais,

mais

mais les fibres lui ont paru trop courtes & trop roides. A Angers on a fait différens eſsais ſur la filaſse de l'ortie : on en a fabriqué de la toile qui s'eſt trouvée aſsez bonne, & qui ſe blanchiſsoit avec facilité ; on en a même fait de la toile peinte. La maturité des tiges d'ortie qu'on deſtine à la filature s'annonce par une couleur jaune ou d'un rouge pâle, & quand la graine ſe détache facilement de ſon enveloppe. M. *Linnæus* dit qu'au printems l'on fait cuire les jeunes pouſses avec les légumes. Rien n'eſt plus commun en Suéde & dans le pays Meſſin en France, que de voir les gens de la campagne employer les racines de la grande ortie pour jaunir la coque des œufs. Cette eſpece d'ortie varie quelquefois par la couleur de ſes tiges, de ſes racines & de ſes feuilles : on l'appelle alors *ortie rouge*, *ortie jaune* ou *panachée*.

2°. La petite Ortie ou Ortie grieche, *urtica urens minor*. Elle croît fréquemment le long des maiſons, parmi les décombres des bâtimens, dans les jardins potagers où elle ſe renouvelle tous les ans de graine, ne pouvant endurer la rigueur de l'hiver. Ses tiges ſont hautes d'un demi-pied ou environ, un peu crochues ; ſes feuilles très-découpées. Ses fleurs, tant mâles ou ſtériles que femelles ou fertiles, naiſsent toutes ſur le même pied.

3°. L'Ortie Romaine, ou Ortie Grecque, ou Ortie male, *urtica Romana, urens, pilulas ferens*. Cette plante, qui eſt auſſi annuelle, croît en toutes ſortes de pays ; cependant elle eſt plus rare que les deux eſpeces précédentes. On la ſeme pour l'agrément dans les jardins : ſa tige eſt haute de quatre ou cinq pieds, ronde, foible, rameuſe & garnie de poils qui cauſent beaucoup de mal quand on les touche. Les feuilles & les fleurs ſont comme les précédentes : il ſuccede aux fleurs de celle-ci des globules ou pilules vertes, qui ſont autant de petits fruits ronds, gros comme des pois, épineux, & compoſés de pluſieurs capſules qui s'ouvrent en deux parties, & renferment cha-

cune une ſemence ovale, ſemblable à de la graine de lin : elle fleurit en Juin, & ſa graine eſt mûre en Août.

Les Latins ont nommé cette plante *urtica*, *ab urere*, brûler, parce que l'ortie eſt couverte d'un poil très-fin, roide, pointu, qui, s'attachant à la peau de ceux qui la touchent, la pénetre, & fait ſur leurs nerfs la même impreſſion de douleur, que ſi la partie avoit été touchée par le feu. Elle y excite auſſi-tôt une chaleur vive, des puſtules, & des démangeaiſons importunes ; à quoi l'on peut remédier, dit *Parkinſon*, avec le ſuc de la plante même. Ce ſecours eſt connu dans l'art ſous le nom d'*urtication*.

Hook (*Hookius*) a découvert au microſcope, que la baſe des piquans de l'ortie eſt une véſicule qui renferme une liqueur âcre, mordicante, vénéneuſe, & que la pointe eſt une ſubſtance très-dure, qui a un trou au milieu par où la liqueur coule dans la partie piquée, & y excite de la douleur. Il faut que *Langius* n'ait pu trouver un microſcope, tel que celui de *Hook*, puiſqu'il n'a pu appercevoir ces ſortes de véſicules, ni les cavités ou trous des orties ; mais la preuve que cet effet n'eſt pas produit par les piquans ſeuls, c'eſt que les orties un peu deſſéchées au ſoleil, ne font plus de mal.

Les feuilles des orties dont ont vient de parler, ont un goût fade & gluant, & un peu ſtyptique. Le ſuc d'ortie dépuré, arrête le crachement de ſang, l'hémorragie du nez, & le flux des hémorroïdes : il convient auſſi pour la dyſſenterie & pour les fleurs blanches. Dans la Médecine Vétérinaire on donne ce ſuc à la doſe d'une demi-once aux animaux qui piſſent le ſang. Le ſuc d'ortie, ſur tout celui de la petite eſpece, eſt ſelon M. *Bourgeois*, d'un grand ſecours dans les pertes immodérées des femmes : la graine de cette plante en tiſane, eſt très-utile dans toutes les eſpeces d'hydropiſie, parce qu'elle eſt très-apéritive & diurétique. La graine d'ortie grieche priſe en poudre, à la doſe de trente à quarante grains matin & ſoir, guérit

très-ſouvent le goître, ſans nuire à l'eſtomac, ni à la ſanté, comme la plupart des autres qu'on met en uſage contre cette maladie. On ſait que les orties hachées & mêlées avec du lait caillé ſont une excellente nourriture pour les dindonneaux : dans quelques Provinces de la France on donne pendant l'été les feuilles fraîches d'orties aux vaches, & pendant l'hiver les feuilles qui ont été ſéchées à l'ombre. On aſſure que la graine d'ortie bien mûre, mangée par les poules, les échauffe & les fait pondre plus tôt. Des Maquignons Danois pulvériſent cette graine, en mettent une poignée avec l'avoine qu'ils donnent à leurs chevaux ſoir & matin ; cet aliment les rend gras & leur rend le poil liſſe & luiſant. Les tendrons d'ortie cuits, purifient le ſang : la racine d'ortie confite eſt un bon remede contre la jauniſſe & pour la vieille toux. Le cataplaſme d'ortie eſt émollient & réſolutif, & ſoulage les goutteux. Pluſieurs Médecins praticiens recommandent auſſi, comme un bon remede contre la ſciatique, la paralyſie & la léthargie, de frapper les parties affligées juſqu'à rougeur avec un paquet d'ortie, & de les laver enſuite avec du vin chaud. Ce remede a ſouvent rendu le ſentiment & le mouvement. Paſſons à quelques autres eſpeces d'orties différentes, & qui ſont auſſi d'uſage en Médecine. Mais nous avertiſſons que les autres plantes auxquelles on a donné improprement le nom d'*ortie*, ſont des *lamium*, & leur caractere, dit M. *Haller*, eſt infiniment éloigné des orties. Telles ſont :

L'ORTIE MORTE A FLEUR BLANCHE, ou ORTIE QUI NE PIQUE POINT, ou LAMIER BLANC, *urtica iners floribus albis, aut lamium vulgare album.* On trouve cette plante dans les lieux incultes ; ſes rejetons ſont nombreux & rampans. Ses tiges ſont longues, carrées & moins groſſes vers la terre, branchues, entre-coupées par quelques nœuds, purpurines en leur baſe ; le duvet de leurs feuilles ne fait point de mal : ſes fleurs ſont verticillées, petites, blanches & formées en gueule : les ſommets des étamines ſont bordés de noir,

& ne repréſentent pas mal un 8 de chiffre. A chaque fleur paſſée ſuccedent quatre graines triangulaires, rougeâtres, luiſantes, tombant d'elles-mêmes quand elles ſont mûres.

Toute la plante a une odeur déſagréable. Les Médecins modernes recommandent cette eſpece d'ortie pour les fleurs blanches, les maladies du poumon, les tumeurs & les duretés de la rate, & ſur-tout pour arrêter les hémorragies de la matrice, & pour conſolider les plaies : on fait uſage de ſes ſommités fleuries en infuſion théiforme ou en conſerve. On applique auſſi deux fois par jour la plante pilée avec du ſel ſur les ulceres gangreneux.

Il y a une autre eſpece d'*ortie morte à fleurs purpurines* ou *jaunes*, qui ne differe de la précédente que par ſa couleur.

L'ORTIE MORTE PUANTE ou GALIOPSE, ou ORTIE ROUGE, *lamium purpureum, fœtidum, aut lamium folio oblongo, flore purpureo*, (lamier rouge). Sa racine n'eſt pas rampante : ſes tiges ſont garnies d'une ou deux paires de feuilles preſque nues. Ses fleurs ſont purpurines, & ſes graines triangulaires & brunâtres.

Toute cette plante a une odeur fétide & déſagréable, & vient dans les lieux incultes : elle eſt vulnéraire, réſolutive, adouciſſante & propre à déterger les ulceres putrides. L'on donne auſſi le nom d'*ortie pied-de-poule* à une ſorte d'ortie rouge, annuelle & des jardins, & le nom d'*ortie muſquée* ou *piquante* à une eſpece de *galeopſis*.

En général, ſous le nom latin de *galeopſis* de M. *Tournefort*, autre genre, dit M. *Haller*, qui differe du *lamium*, on comprend la *grande* & la *petite orties puantes*, & l'*ortie morte à fleurs jaunes*. La grande ortie puante, *urtica iners, magna, fœtidiſſima*, a une racine rampante & donne quelques tiges grêles qui ſortent de ſes nœuds. Ses fleurs forment des épis longs. Cette plante eſt fort puante, & differe peu de l'eſpece d'ortie puante & rouge. La petite eſpece d'ortie puante, *galeopſis pa-*

luſtris, anguſti-folio, fœtida, vient ſur le bord des ruiſſeaux : ſa racine eſt inégale & boſſelée, & ſes fleurs purpurines ſont en gueules, ayant les lévres panachées : on eſtime ſes feuilles très-ſpécifiques pour l'enrouement & contre les fiévres tierces : elle eſt encore efficace, appliquée ſur les plaies ; c'eſt elle dont il eſt parlé dans quelques Auteurs ſous le nom de *panax coloni*, c'eſt-à-dire *panacée du Laboureur* : à l'égard de l'ortie morte à fleurs jaunes, d'une ſeule piece & en gueule, *lamium flore luteo & folio oblongo*, cette plante eſt rarement d'uſage ; on s'en ſert quelquefois à la place de l'*ortie morte & blanche*. Il y a pluſieurs autres eſpeces de *galeopſis* & de *lamium* dont nous ne ferons pas mention ici. Au reſte les *galeopſis* n'ont rien de commun avec les orties, dit M. *Deleuze*, que la dénomination que quelques Auteurs leur ont donnée dans l'enfance de la Botanique.

ORTIE ERRANTE. *Voyez à l'article* ORTIE DE MER.

ORTIE DE MER ou ORTIE MARINE, ou POISSON-FLEUR, *urtica marina*. On donne aſſez impropreiment ce nom à certains corps marins dont on diſtingue deux eſpeces ; ſavoir les *orties marines fixes* & les *orties marines errantes*.

Les premieres ſont appellées *fixes*, de la lenteur de leur mouvement progreſſif : on diroit qu'elles ſont immobiles ; à peine au bout d'une heure ont-elles avancé de l'eſpace d'un pouce : l'on en trouve beaucoup ſur les côtes du Poitou & du pays d'Aunis, où on les appelle *culs de chevaux* ; on les nomme *culs d'ânes* ſur les côtes de Normandie. M. *de Réaumur* dit dans un *Mémoire de l'Académie des Sciences, année 1710, pag. 466*, que ces noms leur conviennent beaucoup mieux que celui qui leur eſt commun avec une plante terreſtre, puiſqu'ils retracent une image de la figure que ces corps marins font paroître dans un grand nombre de circonſtances. Cet Académicien dit que ces orties ne cauſent point de démangeaiſons cuiſantes à ceux

qui les touchent, comme on l'a prétendu ; que ces corps marins ſont de véritables animaux bien organiſés, ſuſceptibles de ſentiment quand on les touche, qui attrapent des poiſſons & des coquillages pour s'en nourrir. Ils ouvrent la bouche plus ou moins grande ſuivant le volume de la proie qu'ils avalent, rejetent enſuite les os ou la coquille par la même ouverture. Lorſque la bouche eſt ouverte, on voit toutes les cornes de l'ortie de mer qui reſſemblent en cet état à une fleur épanouie, ce qui l'a fait nommer *poiſſon-fleur*.

Quoique ces orties prennent ſucceſſivement quantité de figures différentes, on peut cependant dire qu'en général elles ont extérieurement la figure d'un cône tronqué ; leur baſe eſt très-fortement appliquée ſur les pierres, auxquelles on les trouve toujours adhérentes : il y en a de verdâtres, de blanchâtres & de couleur de roſe. Nous en avons trouvé de brunes & de bleuâtres ſur les parages de l'île de Rhé, & ſur la côte de Plugaſtel au-delà de Breſt. M. *de Romé de l'Iſle* m'a aſſuré en avoir vu de noires à l'île de Sainte-Hélene. Dans quelques orties ces couleurs paroiſſent par-tout ſur la ſurface ; dans d'autres elles ſont mêlées par raies ou par taches diſtribuées d'une maniere très-agréable : on en trouve auſſi dans les fentes des rochers qui bordent la mer ; elles reſſemblent à une grande chevelure & paroiſſent vivipares.

2°. Les ORTIES ERRANTES. Celles-ci n'ont de commun que le nom avec les précédentes : on les appelle *orties détachées* ou *orties errantes*, &c. Mais M. *de Réaumur* dit que s'il vouloit joindre un nouveau nom aux anciens qu'elles ont, ils les appelleroit *gelée de mer* ; nom qui effectivement caractériſe ſi bien la ſubſtance dont elles ſont formées, qu'il vaut ſeul une petite deſcription pour aider à les reconnoître. Leur chair, leur enſemble, a la conſiſtance & la couleur d'une vraie gelée. Dans l'eau les *gelées marines* remuent avec aſſez de vîteſſe, elles s'y ſoutiennent par un mouvement de

contraction & de dilatation ; mais jetées à ſec ſur la grève, elles paroiſſent ſans aucune action.

Sur les bords de la Méditerranée, les gelées de mer ſe nomment *capello di mare* (*chapeau de mer.*) *Rondelet* dit que c'eſt une maſſe ſpongieuſe, ronde, creuſe & percée au milieu, ayant tout autour un petit cordon rouge; par cet endroit elle reſſemble à un chapeau; l'autre partie reſſemble aux pieds des poulpes : elle en a, dit-il, huit, gros & carrés dans leur commencement, & qui finiſſent en pointe; on en trouve auſſi qui n'en ont que quatre. Nous en avons vu beaucoup en été dans les parages de Cette en Languedoc, & aux îles d'Hyeres; leur corps eſt gélatineux, couleur de roſe, très-brillant, un peu tranſparent; on les voit ſouvent flotter comme au gré des eaux, & il nous a paru que ſi on les manie long-temps, elles ſe dilatent, ſe contractent, & cauſent une petite démangeaiſon aux mains; il ſemble même que la chaleur de la main les diſſout preſqu'entiérement, & ſi l'on porte auſſi-tôt les mains ſur les yeux, la ſenſation de chaleur & notamment de démangeaiſon eſt infiniment plus vive. Il paroît que M. *Linnæus* regarde la gelée de mer, comme une eſpece de *méduſe*. Voyez ce mot.

Tous ces individus ont la propriété de faire rentrer dans leur intérieur le rhomb ou roſe de pattes dont elles ſont fournies. Les orties de mer ſont des zoophytes, de la claſſe des molluſques.

ORTOLAN, *hortulanus aut ortolanus*, eſt un oiſeau de paſſage, du genre du bruant, très-connu par l'excellence de ſa chair : on en diſtingue de pluſieurs eſpeces, qui ne varient que par les couleurs. L'ortolan des roſeaux a les plumes de la poitrine & du deſſus de la tête, noirâtres. Le véritable ortolan des Naturaliſtes, *miliaris pingueſcens*, eſt un peu plus grand que l'alouette, il en a auſſi la couleur : il a une groſſeur notable ſur le bec : il ſe nourrit principalement de millet : c'eſt un oiſeau très-gras : ſa chair rôtie eſt tendre, délicate, ſucculente, & d'un goût ſi exquis, que

les Grands le recherchent beaucoup pour leurs tables. En Suède, on les fait payer aux Etrangers un ducat la piece, quoique ce ne ſoit pas toujours le véritable ortolan. C'eſt une nourriture reſtaurante, fortifiante : ſa graiſſe eſt émolliente, réſolutive & adouciſſante. Cet oiſeau eſt ſi tendre, que la courte application d'une chaleur légere ſuffit pour le cuire parfaitement. On pourroit facilement l'enfermer dans des coques d'œufs de poule bien réunies, le cuire dans l'eau ou ſous la cendre, & répéter à peu de frais une des magnificences de Trimalcion qui eſt un jeu de feſtin aſſez plaiſant.

L'ortolan ſe rencontre dans les pays chauds, depuis le quinze d'Avril juſqu'à la fin d'Août; on en voit vers Saint-Jean de Bonne-Font une ſi grande quantité, que les Oiſeleurs y viennent de vingt lieues à la ronde pour en prendre. On en trouve encore communément ſur les térébinthes à Smyrne : ſon cri eſt *zi-zi*. Les *ortolans* du Cap de Bonne-Eſpérance & de la Louiſiane, ont de belles couleurs aurores. Il y a auſſi l'ortolan jaune; l'ortolan tout blanc; l'ortolan noir; l'ortolan des roſeaux : celui de la Caroline, celui de neige : l'ortolan à collier, &c.

ORVALE ou TOUTE-BONNE, ou SCLARÉE, *horminum ſclarea dictum*, eſt une plante que l'on cultive dans les jardins & dans les vergers (il y a auſſi la *toute-bonne des prés*). L'orvale eſt la principale eſpece du genre des *ſclarées* de M. *de Tournefort*, & celle qu'il déſigne ſous le nom de *ſclarea pratenſis, flore cæruleo*. Sa racine eſt ſimple, ligneuſe & fibrée, brunâtre, d'un goût qui n'eſt pas déſagréable, & qui échauffe le palais & la gorge : elle pouſſe une tige à la hauteur d'environ deux pieds, de la groſſeur du petit doigt, carrée, velue, noueuſe, rameuſe & remplie de moëlle : ſes feuilles ſont oppoſées deux à deux, & portées ſur de longues queues; elles ſont ridées, gluantes, oblongues, larges, en leur baſe, & terminées en pointe, légérement crenelées, velues, & d'une odeur déſagréable, mais citronnée, d'une ſa-

veur amere & aromatique : au ſommet de chaque tige, ſont deux feuilles oppoſées, petites, creuſes, ſans queue, & d'une couleur purpurine : ſes fleurs ſont diſpoſées en longs épis, comme par anneaux, d'une ſeule piece, en gueule, bleuâtres, dont la lévre ſupérieure eſt alongée en forme de faucille : à chaque fleur ſuccédent quatre groſſes graines arrondies, convexes d'un côté, anguleuſes de l'autre, de couleur rouſsâtre.

Toute cette plante a une odeur forte & puante, & une ſaveur amere; elle eſt toute d'uſage. L'orvale eſt connue, ſur-tout des Cabaretiers Allemands, dit *Ettmuller*, pour falſifier leurs vins ; car ils ont coutume de changer le vin du Rhin en un vin muſcat, par l'infuſion des fleurs d'orvale & de ſureau. *Tragus* aſſure qu'un tel vin eſt d'un grand ſecours pour les femmes qui ſont froides, ſtériles, & pour guérir les fleurs blanches : il faut cependant en faire un uſage modéré, car il porte à la tête, & y cauſe, dit *Lobel*, des peſanteurs. On prétend que la graine d'orvale introduite dans l'œil, en fait ſortir les corps étrangers.

L'orvale eſt beaucoup en uſage dans les pays du Nord pour faire de la biere; car quand le houblon eſt rare, ou qu'on veut rendre la biere plus forte, on en met dans les chaudieres bouillantes, & l'on fait alors une liqueur qui enivre, même priſe en petite quantité; ſouvent elle cauſe une gaieté qui tient de la folie. *Hoffman* met l'orvale parmi les remedes ſpaſmodiques. *Ray* rapporte que les Anglois font des gâteaux avec des feuilles d'orvale, des œufs, de la crême & un peu de farine, & que l'on frit dans la poîle : ces gâteaux ſont agréables, on les préſente au deſſert pour exciter à l'amour.

L'ORVALE DES PRÉS eſt aſſez commune par tout, & ſe diſtingue principalement par la diſpoſition de ſes fleurs, rangées en anneaux ſur des branches dégarnies de feuilles, dit M. *Deleuze*, chaque anneau formé ſeulement de ſix fleurs, & accompagné de deux ſtipules en cœur fort petites. Les fleurs ſont bleues,

leur lévre ſupérieure eſt grande, en faucille & un peu gluante.

ORVET ou ORVERT, *cœcilia*, eſt le ſerpent ovipare, décrit dans beaucoup d'Auteurs ſous le nom d'*anvoye* ou d'*aveugle*; il eſt très-connu en Allemagne & au Cap de Bonne-Eſpérance : on le trouve le plus ſouvent dans les fentes des rochers & aux environs : on le tue ſans beaucoup de peine : on le prendroit au premier aſpect pour une anguille. Sa longueur ordinaire eſt d'un pied : il eſt de forme cylindrique : ſa peau paroît fort unie tout le long du corps : il a la lévre ſupérieure très-élevée & obtuſe : ſes yeux, quoique brillans, ſont ſi petits, que quelques-uns ont avancé qu'il n'en avoit pas : il eſt partagé de taches noirâtres; blanches & purpurines; ſes dents ſont ſi menues, qu'à peine paroiſſent-elles : ſa langue eſt fourchue, il rampe d'une grande vîteſſe : on prétend que ſa morſure eſt très-dangereuſe, mais elle ne l'eſt pas plus que celle de la couleuvre ordinaire; ſa queue eſt obtuſe & ſi courte, qu'à peine la diſtingue-t-on; l'ouverture de l'anus eſt placée à l'extrémité du corps. Les Auteurs citent l'anvoye de Surinam, de la Négritie, de l'Amérique, de la Guinée & du Ceylan. *Conſultez* SEBA.

ORUBU. *Voyez* VAUTOUR DU BRÉSIL.

OS, *os*, eſt cette ſubſtance endurcie, qui ſert à ſoutenir toutes les autres parties du corps dans les animaux; c'eſt un compoſé de fibres blanches très-dures, très-ſolides, très-ſéches & caſſantes, entrelacées les unes dans les autres, incapables de flexibilité, & ſervant de baſe, de ſoutien, d'appui, d'attache, de paſſage, de rempart, de borne & de défenſe à toutes les parties qui les environnent. En un mot les os ſont le ſupport de toute la machine animale.

La charpente de l'os ou l'oſſature, appellée *fulchrum*, n'a pas de ſolidité par elle-même; elle eſt cartilagineuſe, poreuſe, on diroit d'un réſeau dont les mailles & tous les intervalles ſont remplis d'une matiere com-

pacte, calcaire. Néanmoins la légéreté ſe trouve dans la conſtruction des os, réunie à la force : leur ſtructure réticulaire eſt des plus admirable, elle donne paſſage à une multitude de petits vaiſſeaux qui y portent la vie & la nourriture; un réſeau ſoutient la moëlle & l'empêche de s'affaiſſer. Par-tout on reconnoît la main habile du Créateur... Mais entrons en matiere. Si l'on prend l'os de la jambe ou du bras d'un enfant venant au monde, qu'on le dépouille bien de ſes chairs, l'on pourra alors le couper par tranches auſſi facilement que les cornichons du cerf, qui s'endurciſſent auſſi par la ſuite. Ces os, tendres comme ces cornichons, ſont flexibles; ils ſe conſument entiérement dans le feu : ils ne font point d'efferveſcence avec les acides; mais dès que des ſucs, chargés de parties calcaires, ont commencé à ſe dépoſer dans les pores de ces os, alors ils prennent de la conſiſtance, de la ſolidité & de la dureté. Si l'on expoſe ces os à l'action du feu, la partie cartilagineuſe brûle, en exhalant une forte odeur de plumes brûlées. Que reſte-t-il ? une terre blanche, calcaire, ſoluble dans les acides. Si l'on ſe contente d'enlever ſeulement par l'uſtion, le gluten animal, qui maſque les ſurfaces de cette terre, l'acide y aura également priſe, & la détruira ; on peut auſſi détruire cette terre ſans le ſecours de la calcination, mais par une macération acidulée; de ſorte que l'os qui étoit dur, peut enſuite redevenir mou, être replié & chiffonné comme un linge. Par cette théorie de la nature des os des animaux, qui a un rapport aſſez immédiat avec les madrépores & les coquilles, & la maniere de les ramollir par le moyen d'une liqueur nitreuſe, affoiblie par l'eau commune (opération qui eſt due à M. *Hériſſant* de l'Académie des Sciences); par cette théorie, dis-je, l'on peut concevoir l'oſſification & même le ramolliſſement des os, tel qu'on l'a obſervé en la perſonne de la femme Supiot il y a quelques années à Paris. On prétend que la ſuite d'un lait répandu, dont l'acide s'étoit développé, en fut la cauſe. Nous nous

étendrons ci-après davantage ſur cet objet, d'après les remarques de M. *Hériſſant*.

Nous diſons que les os ſont quelquefois ſujets à une ſorte de ramolliſſement général. Dans cette maladie, que les Anatomiſtes nomment *carnification* ou *oſteoſarcoſe*, la ſubſtance des os eſt entiérement changée; elle perd ſa dureté; ſes fibres ne paroiſſent plus fibres oſſeuſes; les os ont une conſiſtance de chair, & l'on diroit qu'ils ſont en effet devenus chair : conſultez *Mémoires de l'Académie des Sciences, 1722, p. 229*, pluſieurs obſervations de MM. *Petit* & *Morand*, qui conſtatent la certitude de cette maladie. En conſultant les ouvrages des Anciens on y trouve auſſi pluſieurs obſervations de ce genre. *Iſmaël Albufeda* parle (en 1570) d'un homme ſans os, & *Olhuzy* ajoute qu'on le portoit ſur une claie de branches de palmier; il eſt encore queſtion d'un ramolliſſement des os par *Abbon*, Moine qui vivoit dans le neuvieme ſiecle : d'un autre par *Houlier*, Médecin de Paris; on a vu à Sedan, en 1672, le nommé *Pierre Siga*, âgé de 33 ans, dont les os de tout le corps devinrent mous comme de la cire, de ſorte que dans trois ans de temps ſon corps ſe trouva réduit à la grandeur de celui d'un enfant de trois ans, & il mourut en cet état. On trouve encore des citations d'autres faits ſemblables dans la Bibliotheque raiſonnée, &c. &c.

M. *de Haller* a donné auſſi deux Mémoires ſur la formation des os, fondés ſur des expériences. On y voit avec plaiſir, la ſtructure organique de ces corps, qui commencent par être une colle, qui viennent cartilage, & qui finiſſent par être un os.

De la glu au cartilage, dit M. *de Haller*, le paſſage eſt prompt & facile, il paroît qu'il ne faut qu'un degré de ſolidité de plus; mais du cartilage à l'os, la marche eſt plus longue & plus obſcure; il faut former des fibres, des lames, des alvéoles, des vaiſſeaux, de la moëlle, & douer le cartilage de toutes ces parties qu'il n'avoit pas. Il n'y a guere, ſelon cet Auteur, que les arteres capables d'effectuer dans le cartilage les changemens

qui le transforment en os. La nature osseuse se déclare par l'opacité, par les fibres longitudinales, & par la couleur jaune qui s'introduit dans le cartilage : le noyau osseux est une nouvelle preuve de l'influence des arteres sur l'ossification ; ces arteres naissent du milieu de l'os & du tronc nourricier. Si tous les cartilages ne deviennent pas osseux, il faut l'attribuer à la petitesse de leurs vaisseaux, toujours trop fins pour admettre les particules du suc osseux. On a observé que les têtes des os destinées à éprouver des frottemens dès l'instant de la naissance, sont les premieres ossifiées, & même les plus dures. Il suffit d'examiner les extrémités de la mâchoire inférieure & des fausses côtes. On peut encore consulter sur l'ossification les *Mém. de l'Acad. des Sciences*, *1730*.

Nous ajoutons ici que des fractures dans les articles, des luxations ou autres causes peuvent donner lieu à l'épanchement du suc osseux, nécessaire pour la formation du cal, ou à la synovie, matiere qui lubrefie les jointures des os, entretient leur souplesse. Alors l'anchylose se forme des os qui devroient être mobiles, ils s'articulent, se soudent, & ne font plus qu'une piece continue. Toutes les parties osseuses dans leurs jointures & leurs articulations y sont sujettes : combien d'exemples en ce genre ne voit-on pas dans les divers morceaux d'Ostéologie conservés dans les Cabinets! On voit quelquefois dans certains sujets, par des vices particuliers, des parties molles s'ossifier, tels que le foie, le pancréas, même des vaisseaux, des veines & des arteres.

La Nature, si sage & si réglée dans sa marche, est quelquefois troublée par diverses causes au moment de son développement; de là naissent les différentes difformités dans la charpente osseuse. Les enfans noués ou rachitiques le deviennent ordinairement depuis l'âge de neuf mois jusqu'à deux ans. Les extrémités des os grossissent aux articulations des bras & des jambes, leur démarche devient chancelante. Fatigués,

ils ſe plaiſent dans l'inaction ; du reſte ils ont très-bon appétit, leurs ſens ſont très-bien diſpoſés, ils ſont même plus gais, ont l'eſprit plus vif que leurs camarades de même âge. On prétend que cette maladie ne s'eſt fait connoître dans l'Europe Septentrionale que depuis deux cens ans. Son époque avec celle de la maladie vénérienne pourroit, dit-on, faire ſoupçonner qu'elle en a été un des principes.

Voici des détails intéreſſans ſur les os & ſur les coquilles, & autres corps qui y ont le plus de rapport. Dans le volume des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de l'année 1758*, on trouve un Mémoire ſur l'*Oſſification* par M. *Hériſſant*, Médecin de la Faculté de Paris, &c. Cet Auteur y fait d'abord une queſtion : il demande qu'eſt-ce qui conſtitue la dureté des os, enſuite il démontre par quantité d'expériences très-curieuſes, que la transformation des membranes & des cartilages en des parties oſſeuſes, n'eſt point du tout l'effet d'une oſſification parfaite, telle qu'on l'a cru juſqu'au moment de ſes découvertes ; mais qu'elle eſt réellement l'effet d'une eſpece d'incruſtation animale formée par le moyen d'une matiere terreuſe qui enduit de toutes parts les fibres & fibrilles du réſeau qui conſtitue le *parenchyme* cartilagineux de la partie qui s'oſſifie.

Après cela M. *Hériſſant* donne les moyens de faire reparoître ſous leur premiere forme les cartilages ou les membranes qui ſe ſont oſſifiés, en les dépouillant entiérement de la matiere terreuſe dont chaque fibrille eſt encroûtée en dedans & en dehors. Il ſuit des découvertes de cet Académicien, que les os ſont des organes dans la compoſition deſquels il entre deux ſubſtances principales : l'une, qui ſert de baſe à l'autre, eſt une eſpece de *parenchyme* cartilagineux qui ne s'oſſifie jamais; la ſeconde ſubſtance eſt purement terreuſe : c'eſt elle qui donne la ſolidité & la dureté aux parties oſſeuſes. Le procédé dont notre Auteur s'eſt ſervi pour dépouiller la ſubſtance animale des os de ſa matiere

terreuſe, conſiſte à laiſſer tremper des os plus ou moins de temps dans une liqueur compoſée d'une partie de bon eſprit de nitre & de trois parties d'eau commune; alors les os perdent, au profit de la liqueur, preſque la moitié de leur poids. M. *Hériſſant* ayant fait évaporer cette liqueur juſqu'à pellicule, il en a retiré des criſtaux jaunâtres, aſſez ſemblables à un ſel neutre vitriolique à baſe terreuſe. Il fit enſuite calciner dans un creuſet toute cette maſſe ſaline, laquelle devint alors très-blanche & analogue en tous points à une vraie terre abſorbante : elle peſoit, à quelques grains près, le même poids que celui que les os d'épreuve avoient perdu après la diſſolution entiere de la matiere terreuſe.

La ſubſtance animale & cartilagineuſe, dépouillée ainſi de toute ſa terre & préſentée à la flamme d'une bougie, brûla auſſi-tôt comme un morceau de cuir ou de veſſie deſſéchée : il n'en reſta qu'un charbon noir, ſpongieux, luiſant, léger & friable.

M. *Hériſſant* a fait paſſer tous les os du corps humain par les mêmes épreuves que les précédentes, & il n'a trouvé que l'émail des dents qui ait apporté une exception à cette conformation, en ſe diſſolvant totalement dans ſa liqueur acide, ſans y laiſſer aucun veſtige de ſubſtance animale. Cette conformation de l'émail des dents eſt encore expliquée par le même Auteur dans un Mémoire de l'Académie, an. 1754.

M. *Hériſſant* a prouvé depuis cette époque, que les *madrépores*, les *coraux* & les diverſes productions de *polypiers* à conſiſtance de pierre ſont, ainſi que les os, formés par incruſtation. Les os de poiſſons & les cartilages en général ne different des os des autres animaux, que parce qu'ils ne ſe trouvent incruſtés que d'une très-petite quantité de matiere terreuſe.

Dans le même volume de l'Académie, M. *Hériſſant* rapporte un autre Mémoire intitulé, *Eclairciſſemens ſur les maladies des os.* Cet Auteur démontre, par une longue ſuite d'expériences, que toutes les maladies des parties oſſeuſes, (ſi l'on en excepte les luxations),

commencent par un ramolliſſement plus ou moins ſenſible, qui ſe manifeſte dans une ou dans pluſieurs portions de ces organes : d'où il réſulte néceſſairement une décompoſition plus ou moins complette de l'os malade. En ſorte que ces parties ſont obligées de ſe recompoſer de nouveau pour ſe rétablir. L'Académicien établit deux ſortes de décompoſitions ; ſavoir une *inſenſible*, & l'autre *ſenſible*. La premiere conſiſte en la déperdition plus ou moins grande de la matiere terreuſe des os, que les ſucs viciés rongent & détruiſent peu-à-peu. La décompoſition ſenſible eſt toujours la derniere, & a lieu lorſque les os perdent leur forme naturelle, leur volume ou leur conſiſtance. La décompoſition des os, dit M. *Hériſſant*, conſiſte en ce que les ſucs viciés dépouillent la partie terreuſe de la ſubſtance cartilagineuſe, en ſorte que les os acquierent par-là un degré de molleſse toujours relative à la déperdition de cette terre calcaire. La décompoſition des os a lieu dans les exoſtoſes, dans les anchyloſes, dans la carie, dans le cal des os, dans l'exfoliation, &c. & la matiere terreuſe ſe porte alors du côté des urines; c'eſt ce que M. *Hériſſant* a démontré très-évidemment tant dans les cas de vérole, de ſcorbut & d'humeurs froides, que dans celui où l'on eſt attaqué d'une goutte avec exoſtoſes ou des nodoſités.

M. *Ravoton*, Chirurgien Major de l'Hôpital royal & militaire de Landau, &c. a fait pluſieurs remarques ſur l'exfoliation des os, qui eſt proprement l'ouvrage de la Nature. La Nature, dit-il, emploie plus ou moins de temps dans cette opération. L'action de l'air agiſſant ſur la ſurface d'un os mis à découvert, ne peut être regardé tout au plus que comme cauſe ſeconde. Les os ne s'exfolient que parce que le périoſte qui les couvroit, & qui leur apportoit par des milliers de petits tuyaux un ſuc propre à les nourrir, n'exiſte plus; d'où il ſuit que la portion d'os qui en étoit pénétrée, doit ſe deſſécher & perdre inſenſiblement ſon principe de vie. L'air ſeconde cette exfoliation dans une plaie expoſée

exposée souvent à nu. Plus les hommes sont jeunes, vigoureux & bien constitués, & plus l'exfoliation des os est prompte & active; si au contraire les hommes sont vieux, foibles & languissans, l'exfoliation sera longue & tardive : cette différence ne provient que de l'abondance & du degré de bonté des sucs qui s'épanchent au temps que la circulation est cessée dans la portion d'os qui doit se séparer. M. *Ravoton* dit que l'exfoliation de ceux chez lesquels le sang se trouve imprégné d'un vice vénérien, chancreux, écrouelleux ou scorbutique, éprouve des longueurs & des difficultés infinies; elle se fait le plus souvent par parcelles où il se développe un principe de carie, qu'on ne détruit que bien difficilement, & après avoir mis en usage les moyens les plus propres à combattre le vice dominant. On sait que les exfoliations superficielles du crâne & celle des grands os de la jambe se font en quarante ou cinquante jours; mais si l'agent qui a mis les os à découvert, les a contusionnés profondément, la portion qui se séparera sera épaisse, & se fera attendre près de trois mois.

M. *Hériſſant*, dans un autre Mémoire lu à la Rentrée publique, année 1766, a voulu éclaircir la formation des moules, des pétoncles, des huîtres, &c. Il démontre aussi qu'il y a une grande analogie dans la formation & la nature des os, & dans celles des coquilles. Cet Académicien ayant prouvé de reste l'existance d'une substance animale & d'une substance terreuse dans la composition des coquilles, a cherché à connoître si l'organisation de cette matiere animale étoit la même dans toutes les coquilles, ou bien si elle n'offroit point quelques différences dignes de notre attention.

Pour s'en instruire d'une maniere non équivoque, il a fait passer une quantité prodigieuse de coquilles par des épreuves semblables à celles où il avoit déjà fait passer tout le squelette humain, & il a découvert que cette substance n'est qu'un tissu de fibres à réseau en-

gendrées d'une liqueur analogue à celle qui nous donne la ſoie. La diſpoſition & l'arrangement de ces fibres donnent lieu à deux ſortes d'organiſations des coquilles, dont l'une eſt *ſimple*, & l'autre *compoſée* : la *ſimple* eſt celle où ces fibres forment ſimplement des membranes ; la *compoſée* eſt celle où non-ſeulement ces fibres forment des membranes, mais encore où ces membranes ſe trouvent hériſſées d'une quantité prodigieuſe de petits poils ſoyeux ramaſſés en maniere d'aigrettes.

Enſuite M. *Hériſſant* fait voir que les couleurs des coquilles dépendent principalement des particules colorantes des liqueurs variées qui circulent dans la ſubſtance animale, leſquelles particules teignent les molécules de la ſubſtance terreuſe qui ſeules ſe chargent des particules colorantes.

Cet Académicien fait voir encore que les coquilles croiſſent par développement, & que leur dureté dépend de l'interpoſition de la ſubſtance terreuſe qui en pénétre les fibres & les incruſte à meſure qu'elles prennent leur forme.

Enfin, cet Auteur finit en diſant que les pores, les madrépores, millepores, les coraux, &c. ſont, 1°. des eſpeces ſingulieres de grouppes formés par une quantité prodigieuſe de petits tubes dont chacun eſt à l'individu qu'il renferme ce qu'une coquille eſt par rapport à l'animal qui y eſt renfermé, & que ces tubes ſont compoſés comme les coquilles d'une ſubſtance animale & d'une ſubſtance terreuſe. 2°. Que ces belles machines animales, auſſi bien que les *glands de mer*, les *tuyaux vermiculaires*, les *perles fines*, les *coquilles d'œuf*, l'*os de ſèche*, les *cruſtacées*, les *belemnites*, les *piquans d'ourſins foſſiles*, les *gloſſopêtres*, &c. ſont autant d'incruſtations qui donnent, par l'analyſe chymique, les mêmes principes que les coquilles. 3°. Enfin que l'organiſation de la ſubſtance animale de toutes ces productions eſt des plus dignes de notre attention, comme on ſera à portée d'en juger

par les deſſins & gravures qui ſont placés à la fin de ce Mémoire.

Quelle variété ne trouve-t-on pas dans les os des animaux ? Les dents qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme des eſpeces d'os, en fourniſſent un exemple ; il nous ſuffira de citer celles du cachalot, de l'éléphant ; du narhwal, de la lamie ; du lion, de la dorade, de la vache marine, du crocodille ; du marſouin, & celles de l'homme, qui ſont de tous les os humains les plus durs & les plus compactes : *voyez l'article* DENTS.

Peut-être que ſi les cornes du bœuf, du bouc, &c. euſſent été remplies par la Nature de ſucs calcaires, elles auroient acquis la dureté de celui du cerf, de l'élan, du chevreuil, qui ſont des eſpeces d'os. Ne pourroit-on pas en dire autant des ongles des oiſeaux & des quadrupedes ?

Dans la tête de la ſeche, de la carpe, de l'aloſe, du merlan, dans le cœur du cerf, & dans une infinité d'autres animaux, l'on trouve une ſinguliere variété d'os : il y a quelques poiſſons, tels que l'orphie, dont les os verdiſſent par la cuiſſon : les os des cruſtacées, animaux que l'on ne peut gueres s'empêcher de regarder comme couverts d'une eſpece d'os, deviennent rouges par une ſemblable cuiſſon : les os des quadrupedes & des volailles, même l'ivoire, ſe ramolliſſent & deviennent friables en les faiſant bouillir dans un vaſe fermé, qui contient une certaine quantité d'eau.

De quelle utilité ne ſont pas les os dans les beſoins de la vie ? Sans parler de ceux qui ſont, dit-on, utiles en Médecine ; tels que ceux du talon & du cœur du cerf, les cornes de cerf, les dents de brochet, la coquille d'huître : celle de l'œuf, l'os de la ſeche, celui du crâne humain, & quantité d'autres que l'on regarde comme aſtringens, anti-épileptiques, alexipharmaques, &c. les os ſont employés par les Tabletiers pour faire des touches d'épinettes, des ſpatu-

les, des peignes, des jetons & quantité d'autres ouvrages moins chers que ceux faits avec l'ivoire ; les dents du cheval de riviere ſervent à faire des dents artificielles, elles en ont la dureté. L'os de ſèche, connu ſous le nom de *biſcuit de mer*, ſert aux Oiſeliers pour amuſer les ſerins, & à quelques Fondeurs qui en mettent dans la compoſition de certains moules où ils coulent des métaux : les os de mouton calcinés donnent une poudre dont les Diamantaires ſe ſervent pour dégraiſſer leurs pierreries : enfin, l'os du bœuf qui ne ſembloit être qu'une matiere de rebut, & ſeulement propre aux Cordonniers pour polir la ſemelle de leurs ſouliers, vient d'être employé avec ſuccès comme un moyen de ſubſiſtance pour les pauvres, & même pour les riches dans un temps de diſette. C'eſt en employant ces os cruds ou cuits que la Société Littéraire de Clermont-Ferrand a, ſinon appris, au moins rectifié l'art utile d'en faire des bouillons gras, très-bons, très-nourriſſans, de la gélée, & de les reduire en tablettes pour l'utilité du Voyageur, du Soldat, du Marin, &c. Conſultez ſon *Mémoire ſur l'uſage économique du Digeſteur de* Papin, *ann. 1761.*

Les tablettes de bouillon oſſeux, peuvent auſſi ſervir de coulis de viande, elles ne reviennent pas à un ſou chaque : cependant une tablette eſt la doſe d'un excellent bouillon, ou d'un potage très-ſain pour une perſonne.

On ne doit pas inférer de cet avantage connu que les os ſoient farineux, & que lorſqu'ils ont été épuiſés par un long ſéjour dans une terre humide, ils contiennent encore quelque matiere alimenteuſe : il n'en eſt rien ; & l'idée de réduire en poudre les os humains & de les convertir en aliment à titre de corps *farineux*, qui fut conçu en effet & exécuté pendant le ſiege de Paris, au temps de la Ligue, ne peut être tombée que dans une tête eſſentiellement ignorante & bouleverſée par la faim & par le déſeſpoir.

Dans les animaux les os compoſent preſque tout le

volume apparent ; réunis enſemble, ils portent le nom de *ſquelette*, lequel eſt l'image de la conformation de l'animal auquel il a appartenu. Prenons pour exemple celui de l'homme : quel ſpectacle merveilleux préſente à un œil philoſophique cette charpente animale ! nous l'avons déjà dit, quelle légéreté & quelle force dans ces os ! quel appareil ! quelle variété admirable dans les formes, dans leurs diverſes manieres de ſe joindre, de ſe mouvoir, tous appropriés d'une maniere ſinguliere à leurs uſages : mouvement de couliſſe, de charniere, de genou, de pivot ; on obſerve des cavités, des foſſes, des ſinus, des rainures, des échancrures, des trous deſtinés à recevoir, à loger diverſes pieces de la machine, à donner paſſage aux veines, arteres, nerfs, vaiſſeaux qui portent la nourriture, le mouvement & la vie à toutes les parties du corps animé..... La plupart des brutes ont, pour ainſi dire, une charpente ſemblable au ſquelette de l'homme : ceci étant, on les pourra reconnoître & comparer dans l'hiſtoire des os du corps humain que nous allons donner.

Déſcription du ſquelette de l'homme.

On ſait que le ſquelette eſt l'aſſemblage de tous les os du corps humain : on le diviſe en *tête*, en *tronc* & en *extrémités* : la tête comprend le crâne & la face.

Le *crâne* eſt une boîte oſſeuſe, arrondie, un peu ovale ou ſphéroïde, formée de l'aſſemblage de huit os, qui ſont le *coronal* ou frontal, l'*occipital*, les deux *pariétaux*, les deux *temporaux*, le *ſphénoïde* & l'*ethmoïde*. On regarde communément les ſix premiers comme les os propres du crâne, & les deux derniers, communs au crâne & à la face. Ces os ſont plus durs à la ſurface, que dans le milieu de l'épaiſſeur : c'eſt ce qui les fait diſtinguer en deux tables, l'externe & l'interne, & en partie moyenne appellée *diploé*, qui eſt d'une ſubſtance ſpongieuſe

La *face* eſt formée de l'aſſemblage de pluſieurs pieces

qu'on renferme ſous deux principales, appellées *mâchoires*, dont l'une eſt ſupérieure & l'autre inférieure. La mâchoire ſupérieure eſt immobile, & compoſée de treize os, ſavoir de deux os *maxillaires*, qui ſont les plus grands, & ſont proprement la mâchoire ſupérieure; de deux os *propres du nez*, de deux *os de la pomette*, des *deux os unguis*, des deux *lames inférieures du nez*, des deux *os du palais* & du *vomer*, à quoi il faut ajouter ſeize *dents*: ſavoir, quatre inciſives, deux canines ou œilleres & dix molaires. La mâchoire inférieure eſt faite d'un ſeul os, qui contient auſſi ſeize dents, quatre inciſives, deux canines & dix molaires. *Voyez* l'article DENTS.

Le *tronc* peut être diviſé en trois parties; une commune appellée l'*épine*, & deux propres qui ſont le *thorax* ou la *poitrine* & le *baſſin*.

L'*épine du dos* eſt une colonne oſſeuſe très-forte, compoſée de vingt-quatre *vertebres*, diſtinguées en *cervicales*, en *dorſales* & en *lombaires*, & de l'*os ſacrum* à l'extrémité duquel ſe trouve joint un autre os appellé *coccix*.

Le *thorax* ou la poitrine eſt formé 1°. par vingt-quatre *côtes*, douze de chaque côté, dont on appelle les ſept ſupérieures *vraies*, & les cinq inférieures *fauſſes*; 2°. par le *ſternum* qui eſt ordinairement compoſé de deux pieces; 3°. & par les vertebres dorſales.

Le *baſſin* ainſi nommé de ſa forme & de ſon uſage eſt fait de deux grands os, dits *innominés*, ou les os des hanches, qui ſe joignent enſemble par devant, & ſe ſont attachés par derriere à l'*os ſacrum* qui acheve de former le baſſin.

Les *extrémités* du ſquelette ſont au nombre de quatre; deux ſupérieures & deux inférieures.

Chaque extrémité ſupérieure eſt diviſée en *épaule*, en *bras*, en *avant-bras* & en *main*. L'épaule eſt faite de deux pieces, une antérieure appellée *clavicule*, & une poſtérieure dite *omoplate*. Le bras n'eſt fait que d'un ſeul os nommé *humerus*. L'avant-bras en comprend

deux, l'un eſt appellé l'*os du coude*, & l'autre, *rayon*; la main eſt diſtinguée en trois parties; ſavoir, en *carpe* ou poignet qui eſt compoſé de huit os, en *métacarpe* qui eſt fai de quatre, & en *doigts* qui ſont au nombre de cinq, chacun deſquels eſt formé de trois pieces appellées *phalanges*.

Chaque extrémité inférieure eſt partagée en *cuiſſe*, en *jambe* & en *pied*; la cuiſſe n'eſt faite que d'un os appellé *fémur*; la jambe eſt compoſée de deux grands os nommés *tibia* & *peroné*, & d'un petit appellé la *rotule*. Le pied eſt diviſé en trois parties comme la main: ſavoir, en *tarſe*, en *métatarſe*, & en *doigts*; le tarſe eſt fait de ſept os, ſavoir de l'*aſtragal*, du *calcaneum* ou os du talon, de l'*os naviculaire* ou ſcaphoïde, du *cuboïde* & des trois *cunéiformes*. Le métatarſe eſt fait de cinq pieces, & les doigts ou *orteils* ſont au nombre de cinq, dont le plus gros eſt fait de deux os, & chacun des autres de trois appellés *phalanges*. Il ſe trouve encore pluſieurs petits os que l'on ne conſerve pas ordinairement dans le ſquelette; tels ſont les *oſſelets de l'oreille*, l'os *hyoïde*, & ceux qu'on nomme *ſeſamoïdes*.

On peut aiſément ſupputer le nombre de tous les os qui compoſent pour l'ordinaire le ſquelette d'un adulte humain, ſelon le dénombrement que nous venons de faire; ſavoir, cinquante-quatre à la tête, cinquante-quatre au tronc, en prenant le *coccix* pour une piece & le *ſternum* pour deux, & cent vingt-quatre aux extrémités; d'où réſulte le nombre de deux cents trente-deux, auxquels ſi l'on ajoute les huit *oſſelets des oreilles*, dont il eſt parlé à l'article des *ſens* au mot HOMME, & les trois principales pieces de l'*os hyoïde*, on trouvera que le total monte à deux cents quarante-trois os, ſans y comprendre les os *ſeſamoïdes*.

Comme le tiſſu des os eſt ſpongieux, & que leurs cavités ſont remplies de liqueurs & de moëlle, pour parvenir à former de beaux recueils d'oſtéologie, & à conſerver leurs os avec leur blancheur, on a recours à quelques procédés. On fait bouillir les os à pluſieurs

repriſes dans de l'eau, & on les place enſuite à l'air pour les faire ſécher à l'expoſition du levant & du midi; de maniere qu'ils puiſſent recevoir les différentes impreſſions de l'air, le ſoleil, la pluie, la roſée; on les met ſur une table couverte de ſable, qui en abſorbe l'humidité. Si l'on fait macérer les os dans une eau contenant de la chaux vive, du ſel de ſoude, de l'alun, ils acquierent par ce procédé, qui a ſes déſagrémens, une plus grande blancheur. Après ces opérations, il faut enduire les os d'un vernis léger; il les garantit de l'impreſſion de l'air.

Obſervations ſur les ſquelettes des hommes & des brutes.

Il y a long-temps qu'on a remarqué de la variété dans le nombre des os du ſquelette humain. Les jeux de la Nature ſur le ſeul nombre des côtes nous en fourniſſent un exemple: s'il ſe trouve par hazard treize vertebres au dos, il s'y trouve auſſi treize côtes; mais quelquefois on en trouve onze d'un côté & douze de l'autre. On a nommé *adamites* les hommes qui ſe ſont trouvés dans ce cas-là. *Ruiſch*, *Bonius*, *Fallope*, &c. citent des ſujets qui avoient chacun vingt-ſix côtes. Ces faits ſuffiſent pour juſtifier que ce n'eſt point une choſe étrange que le manque ou l'excès du nombre des côtes, au-delà de l'ordinaire. Mais dans tous les cas notre machine n'en ſouffre aucun dommage: l'on en peut dire autant des perſonnes dont les ſutures du crâne, ſur-tout dans la lambdoïde, ſont garnies d'îles oſſeuſes qu'on nomme *clés* ou *os wormiens*, *oſſa wormiana* (ainſi appellés de leur Auteur Allemand): ces os ſurnuméraires qui tombent ordinairement quand on démonte les pieces du crâne, ne ſe rencontrent pas dans tous les ſujets. On peut conſulter l'excellente *Oſtéogonie* ou *Anatomie des os*, par M. *Monro*, imprimée à Édimbourg, en Anglois, *in*-12, dont M. *Sue* a donné une traduction ornée de très-belles planches.

Nous avons exposé que la tête est une boîte osseuse composée d'une multitude de pieces de diverses formes & structures, lesquelles s'emboîtent avec une justesse singuliere les unes dans les autres; elles sont disposées de maniere que tout le poids qui paroîtroit devoir écraser la tête, tend au contraire à les lier plus étroitement. Avec quel art l'os de la pomette est-il retenu! c'est lui qui est la vraie clef du crâne; c'est sur lui que se porte tout l'effort. Tous les événemens sont prévus par la sage Nature. Elle a disposé les différentes pieces du crâne, comme celles d'un parquet d'appartement. C'est cette structure qui fait que quand un coup est reçu sur une piece, il se trouve anéanti dans les autres. En un mot le crâne peut résister aux différens chocs modérés qui peuvent lui arriver dans tous les temps. S'il eût été d'une seule piece, le moindre coup lui eût occasionné des fêlures. Nous avons dit aussi qu'on distinguoit le crâne en deux tables. C'est encore cette structure qui fait qu'une partie du crâne peut s'exfolier dans toute son épaisseur & se séparer du reste; témoin cette femme de l'Hôtel-Dieu de Paris dont parle *Saviard* (Obs. XC.) qui demandoit l'aumône dans son crâne? objet touchant pour l'humanité, & sujet de spéculation pour un Anatomiste Physicien. C'est cette même femme dont il est question dans les *Mém. de l'Académie des Sciences, ann. 1700, p. 45.* Au reste tous les os du crâne sont joints entr'eux, & quelques-uns même avec ceux de la face par sutures, & ces sutures sont d'autant plus apparentes que les sujets sont plus jeunes. On voit au Cabinet du Roi, une suite de crânes humains, dont les variétés qu'on observe dans la figure & le volume paroissent si étranges, qu'on ne comprend pas comment le cerveau a pu se développer d'une façon qui y réponde, & qui soit si différente de celle qu'il doit naturellement avoir. Il est bon d'observer que l'homme en comparaison des autres animaux a la tête plus grosse, & qu'à proportion elle contient plus de cervelle. *Voyez* CERVEAU.

Enfin il eſt digne de remarque, 1°. Que l'épine du dos eſt le principal appui de la tête, des bras & de la poitrine. 2°. Que les vertebres ſont articulées enſemble, tant médiatement qu'immédiatement par des cartilages & des ligamens qui donnent à l'épine la facilité d'obéir aux mouvemens du corps. La forme des vertebres varie admirablement ſuivant la néceſſité de la place où elles ont été miſes. La nature deſcend par nuances de la forme de la premiere juſqu'à la derniere. L'épine des brutes ne reſſemble point à celle de l'homme, tant par la quantité des vertebres que par la différence, la difficulté ou la privation du mouvement. Dans les ſerpens qui, comme les couleuvres ne ſont point venimeux, les vertebres ſont plus ſouples & en grand nombre, ce qui fait que pris par la queue, ils peuvent s'entortiller autour du bas. La vipere qui eſt venimeuſe n'a pas cette propriété. Les apophyſes ſpinales peuvent chez l'homme être horizontales au lieu d'être perpendiculaires, ainſi qu'on le remarque dans les perſonnes qui font des tours & qu'on a exercées dès leur jeuneſſe à différentes flexions. Les oiſeaux n'ont de vertebres qu'au cou, & elles égalent en longueur le reſte du corps. Mais on ne les voit point ſe racourcir, & prendre une forme irréguliere, comme on le voit dans les différens boſſus de l'eſpece humaine. *Voyez* maintenant l'art. *Vertebres*. 3°. Que l'attitude droite eſt la plus ferme & la plus aſſurée, parce que la ſurface du contact des points d'appui eſt plus large, & que le poids porte deſſus plus perpendiculairement. 4°. Que les os ſont plus larges, plus épais, plus élaſtiques à leurs extrémités qu'au milieu, afin de mieux s'articuler & de ſupporter un effort plus conſidérable ſans ſe déplacer ou ſe diſloquer facilement. 5°. Que les lames des os & leur gluten ſont plus rapprochées les unes des autres & en plus grande quantité dans le milieu qu'aux extrémités: auſſi ſont-elles dans cet endroit d'un tiſſu plus fort & plus ſerré: ce ſont elles qui comme autant de petits crochets retiennent la moëlle & l'empêchent

de s'affaiſſer & de tomber au moindre effort, ce qui produiroit des douleurs très-aiguës dans les os; c'eſt ce mal qu'on appelle *ſpinamentoſa* : en effet la moëlle étant tombée, ne reçoit plus de nourriture, elle ſe corrompt & gâte les os, qui s'exfolient. Mais heureuſement ces cas ſont rares. 6°. Que le coccix étant encore cartilagineux ſe prête lors de l'accouchement; mais lorſqu'il eſt uni à l'os ſacrum, il fait obſtacle ou rend plus difficile l'enfantement. (Le coccix eſt auſſi ce qui ſert de queue à tous les animaux par ſon prolongement.) 7°. Que le baſſin eſt plus grand, plus évaſé chez la femme que chez l'homme : afin de donner de la place à l'accroiſſement du fœtus. Ses os innominés ſont auſſi plus élevés, ſes hanches plus égales, plus larges & plus en arriere, ce qui lui donne ſinon plus de ſoupleſſe, au moins plus de grace dans la marche & la danſe. 8°. Que le ſternum des femmes va toujours en augmentant depuis le haut juſqu'en bas; il eſt auſſi plus large que celui des hommes. Leur poitrine eſt encore plus courte, plus relevée, plus large, & le ventre bien plus long que n'ont les hommes. Il manque ſouvent au ſternum un os, ou bien l'on y obſerve un trou qui ſert de paſſage aux vaiſſeaux des mamelles. 9°. Que la poitrine des animaux tant quadrupedes que volatiles, differe de celle de l'homme; celle des quadrupedes eſt terminée par une épine qui regne tout du long, & leurs bras ſont placés ſur le devant de la poitrine; les oiſeaux au contraire les ont ſur le dos, & leurs côtes ſont attachées à une large épine, unies les unes aux autres, garnies de beaucoup de chair, ainſi que leur poitrine, & de muſcles très-forts. 10°. Que les quadrupedes qui ſe ſervent de leurs pattes antérieures pour porter à la bouche leur pâture, ont une clavicule comme l'homme. Celle des oiſeaux eſt par proportion infiniment plus longue, ce qui leur eſt d'une grande utilité pour maintenir les ailes à égales diſtances, & pour les rejeter en arriere. On a obſervé que les quadrupedes qui ont une clavicule, ont, comme les ſouris, les écureuils, les ſinges, &c. les jambes ren-

trantes. Le cheval & le bœuf n'ont point de clavicule, leurs bras, (jambes antérieures), ſont attachés à l'omoplate en devant de la poitrine; auſſi leurs jambes ſont-elles cagnes, & leurs mamelles au lieu d'être en devant ſont placées en arriere. Les femmes ont la clavicule plus longue & plus large que chez les hommes, ce qui repouſſe leurs bras plus en arriere & leur donne une plus grande agilité dans tout ce qu'elles font, & ne gêne point le volume des mamelles, ſur-tout dans le temps qu'elles allaitent; leur omoplate eſt auſſi plus platte & plus large que celle des hommes qui eſt voûtée & triangulaire. 11°. Que le pied, pour être bien conformé, doit être large, long & voûté, & que nous ſommes d'autant plus fermes & plus forts étant debout, que le triangle que forment les extrémités des pieds avec les talons eſt plus grand, ſoit qu'on ait les pieds tournés en dehors, ou en dedans.

OSCABRION ou OSCABIORN, eſt un coquillage que M. *Adanſon* a rangé dans la claſſe des univalves, à cauſe de l'animal qui l'habite, & qu'il a reconnu appartenir à la famille des *lépas*. M. *d'Argenville* en compoſe la ſeconde famille de ſes *mutivalves* : voyez *ce mot*. Cet Auteur dit auſſi que c'eſt une eſpece de lépas à huit côtes ſéparées, qui s'attache aux rochers, ainſi que les autres; mais comme ces pieces détachées reſſemblent un peu à la queue d'un petit crabe, & que les diviſions de cet Écrivain ne ſont en quelque ſorte fondées que ſur les coquilles même privées de leurs animaux, dans ce ſyſtême l'oſcabrion rentre naturellement dans la claſſe des coquilles mutivalves.

Les *oſcabrions* ont la forme d'un demi-ovoïde, & ſont compoſés de huit écailles courbes, poſées en recouvrement les unes ſur les autres de devant en arriere, relevées toutes dans le milieu d'une petite côte plus ou moins aiguë, & enclavée vers le bas dans une membrane flexible, écailleuſe & chagrinée dans ſon contour.

L'oſcabrion offre pluſieurs variétés connues ſous dif-

férens noms. Si leur forme eſt un peu applatie, on les appelle *cloporte de mer*, ou *punaiſe de mer*, *cimex marina* : ſi la forme eſt arquée ſinueuſe, c'eſt la *chenille de mer* ; enfin s'ils ſont un peu arqués on les appelle *nacelle* : en effet ils reſſemblent beaucoup à une chaloupe, les membres & les varangues ſont repréſentés par les écailles courbes de la coquille. Quand on détache les huit pieces de l'oſcabrion pour en faire voir la ſtructure, il reſte une membrane qui reſſemble alors à la carcaſſe d'une chalouppe privée de ſon bordage. L'on nous en apporte une très-belle eſpece de l'Amérique : on la prend ſur les côtes de la grande Anſe, île de Saint-Domingue, à quatre pieds de profondeur ; ils ſont d'un gris cendré en dehors, chagrinés ſur leurs bords, verdâtres en dedans. Ceux du Chili ſont à écailles violet-noir nuées de jaune. Il y en a qui ſont d'un bleu céleſte en dedans, & dont le deſſus eſt à taches alternatives de gris & de noir. Ceux de la Caroline ſont gris de lin, nués de vert en deſſus & blancs en dedans. Les oſcabrions des parages des Magellans ſont fort larges, & leurs écailles étant nétoyées paroiſſent brunes, tachées dans le milieu de blanc. Ceux de nos mers ſont ou gris ou bruns nués de verdâtre, quelquefois violets, en dedans, de forme étroite & alongée.

On dit que l'oſcabrion s'attache ſur l'algue, ſur le bois & ſur le dos de la baleine, & qu'il vit en paraſite. Il ne faut pas le confondre avec le *pou de la baleine* : voyez *ce mot*. Les Pêcheurs de la mer d'Iſlande, où il ſe trouve des oſcabrions, en mangent pour étancher leur ſoif : on prétend que c'eſt encore un bon remede pour le mal de mer, notamment l'eſpece de petite pierre rubine qu'on trouve dans ſon corps, & que les Iſlandois avalent volontiers pour obtenir l'accompliſſement de leurs ſouhaits : ils nomment ce corps pierreux, *Peter's ſtein*, pierre de S. Pierre, & ſon enveloppe *Peter's ſkip*, barque de S. Pierre. *Conſultez* les *Actes de Copenh.* & les *Collections Acad. T. IV. p. 354*, pour la deſcription anatomique de l'oſcabrion, entr'autres

celles de HANNAS THARLEVIUS, & de JACOBÆUS, où l'on apprend avec étonnement le nombre d'yeux fixes de ce teſtacée.

OS DE SÈCHE. *Voyez à l'article* SÈCHE.

OSEILLE ou SURELLE, *acetoſa ſeu oxalis*, eſt une plante dont on diſtingue trente-une eſpeces: nous en rapporterons de trois ſortes principales qui ſont en uſage dans les cuiſines, dans la médecine & dans les pâturages.

1°. L'OSEILLE ORDINAIRE ou OSEILLE LONGUE ou VINETTE, *acetoſa longi-folia aut oxalis vulgaris pratenſis*. On la trouve communément dans les prés & les forêts, on la cultive auſſi dans les jardins pour l'uſage de la cuiſine: ſa racine eſt fibreuſe, longue, jaunâtre, amere & acerbe: elle pouſſe des feuilles alternes, oblongues, à oreilles du côté qu'elles tiennent à leurs queues, vertes, luiſantes & remplies d'un ſuc acide; ſa tige eſt cannelée & monte à la hauteur d'un pied & demi, portant en ſa ſommité des fleurs ſans pétales. *J. Ray* obſerve que dans cette eſpece de plante il y a des fleurs ſtériles & d'autres fertiles; les fleurs ſtériles ne portent point de fruit, & le piſtil de celles qui ſont fertiles ſe change en une graine triangulaire de couleur de châtaigne & luiſante. La fructification de l'oſeille eſt, dit M. *Deleuze*, eſſentiellement la même que celle de la *patience*, & elle eſt du même genre; mais elle porte des fleurs mâles & des fleurs femelles ſéparées ſur différens pieds.

On emploie la graine, les feuilles & la racine de cette plante: le ſuc de l'oſeille eſt d'un goût acide manifeſte, qui donne la couleur de pourpre au papier bleu: auſſi en fait-on quelquefois uſage pour préparer le fil de lin, celui de chanvre & les toiles de fil pour la teinture rouge: on en tire un ſel eſſentiel qui, jeté ſur les charbons ardens, brûle comme la crême de tartre; mais ſi on le mêle avec le ſel de tartre, il répand une odeur urineuſe, de même que le ſel ammoniac. On peut dire que cette plante potagere poſſede toutes

les propriétés des végétaux. La vertu des graines, dit M. *Geoffroy, Matiere Médic.* eſt entierement différente de celle des feuilles & des racines.

2°. L'OSEILLE RONDE OU FRANCHE, *acetoſa rotundifolia hortenſis.* Sa racine eſt rampante ainſi que ſes tiges; ſes feuilles ſont preſque rondes, garnies à leur baſe de deux oreillettes; leur couleur eſt un vert de mer: du reſte elle reſſemble à l'eſpece précédente, mais ſes fleurs ſont hermaphrodites: on la ſeme dans les jardins pour l'uſage de la cuiſine.

3°. LA PETITE OSEILLE OU L'OSEILLE SAUVAGE OU OSEILLE DE MOUTON, *acetoſella ovina.* Cette plante qui croît dans les champs aux lieux ſablonneux, eſt haute de quatre pouces ou environ; ſes feuilles ſont petites & ont la figure d'une lance; ſes fleurs ſont diſpoſées par grappes: cette petite plante paroît toute rouge ſur la terre, principalement quand ſes ſemences ſont mûres; ſa racine eſt rampante, ligneuſe, fibreuſe & rouge: c'eſt la plus acide de toutes les oſeilles: les brebis en mangent; & c'eſt de-là que lui eſt venu le nom d'*oſeille de mouton.*

On fait avec les feuilles de l'une & l'autre oſeille des ſauces très-bonnes; car elles rendes les viandes plus agréables, & excitent l'appétit par leur goût acide: on en fait auſſi des conſerves & un ſirop. L'oſeille priſe intérieurement, eſt rafraîchiſſante, tempere le mouvement du ſang, réprime la bile qui bouillonne: elle l'épaiſſit ou l'adoucit ſelon les circonſtances; elle convient dans les fiévres peſtilentielles & intermittentes: c'eſt un bon ſpécifique dans le ſcorbut alkalin. *Bartholin* dit dans les *Mém. de Coppenh. 1671, Obſ. IX,* que les peuples du Groënland en font uſage avec le *cochléaria* dans des bouillons d'avoine ou d'orge pour la même maladie qui y eſt endémique. Il dit auſſi que l'oſeille & le *cochléaria* naiſſent abondamment dans ce pays, & qu'on doit faire uſage des deux enſemble.

La racine d'oſeille eſt peu ou point acide, mais fort huileuſe; elle eſt apéritive. Cette racine étant ſéche,

a la propriété ſinguliere de donner à l'eau bouillante une belle couleur rouge délayée : on peut profiter de cette propriété pour faire une tiſane dont la couleur imite celle d'un vin rouge, & tromper avec cette boiſſon certains buveurs malades, à qui il ſeroit dangereux d'en accorder. La graine de l'oſeille eſt eſtimée cordiale, & convient dans la dyſſenterie : les feuilles ſont réſolutives, maturatives & ſuppuratives ; en général l'uſage de cette plante potagere eſt recommandé dans toutes les maladies qui ont pour cauſe un alkali ſpontané. Les perſonnes ſujettes à l'aſthme, à la toux, aux aigreurs de l'eſtomac, & les filles attaquées des pâles couleurs, en doivent éviter l'uſage.

OSEILLE DE GUINÉE. M. *de Préfontaine* dit qu'on ſe ſert des feuilles de cette plante dans la cuiſine comme de l'oſeille de jardin, au défaut d'autre : on en fait une boiſſon agréable & des confitures. *Maiſon Ruſtique de Cayenne.* M. *Haller* dit que cette plante eſt un *geranium.*

OSERAIE. On donne ce nom à un lieu planté de jeunes *oſiers.*

OSIER, eſpece de ſaule : *voyez à l'article* SAULE.

OSINOWIECK. Nom que les habitans des environs de Kaſimof en Sibérie donnent à un champignon d'une eſpece très-ſinguliere : à peine l'a-t-on coupé que le chapeau dont il eſt couvert devient bleu ; la chair qui eſt blanche, prend également la couleur bleue lorſqu'elle eſt expoſée à l'air ; enſuite elle devient verte : le jus qu'on en exprime ſur un morceau de toile paſſe preſque ſubitement de nuances en nuances, juſqu'au vert de Saxe, & puis ſe change en bleu, couleur qui pâlit enſuite & qu'on n'a pu encore fixer. Ce champignon croît ſur-tout dans les bois où l'on trouve beaucoup de peupliers ; il reſſemble aſſez au *boletus viſcidus*, eſpece de mouſſeron, mais il eſt plus charnu.

Nous avons obſervé pluſieurs fois dans les bois de Chantilly que nombre de champignons de cuiſine qui paroiſſoient

paroiſſoient ſuſpects au jugement des gourmets, devenoient auſſi-tôt bleus à l'endroit où j'en avois enlevé une portion du chapeau.

OSMONDE. *Voyez au mot* FOUGERE.

OSSEMENS FOSSILES ou PÉTRIFIÉS. *Voyez* OSTÉOLITHES.

OSSIFRAGE, c'eſt l'*orfraie :* on la nomme auſſi *oſſifrague.*

OSSONS. Nom que les Négres de Guinée donnent aux éléphans.

OSTÉOCOLLE ou PIERRE DES ROMPUS, *lapis oſſifragus aut ſtelechites.* C'eſt communément une pierre topheuſe ou en forme de tuyaux qui reſſemble à des racines d'arbres, ou à des portions de roſeaux comme pétrifiées; elle eſt raboteuſe, grisâtre ou blanchâtre ou jaunâtre, d'une ſubſtance marneuſe, où la partie calcaire & le ſable dominent tantôt plus, & tantôt moins: elle ſe forme par incruſtation dans tous les lieux arides, ſablonneux, garnis de végétaux & arroſés d'eaux qui charient avec elles les ſubſtances qui la compoſent, & qui la forment par dépôt. L'oſtéocolle ſe durcit à l'air, mais tant qu'elle eſt en terre, elle eſt tendre & fragile; ce qui eſt cauſe qu'on a de la peine à la tirer en grands morceaux. *Voyez à l'article* STALACTITES de cet Ouvrage, & le Mémoire ſur les Stalactites par M. *Guettard*, lequel ſe trouve parmi ceux de l'*Acad. Royale des Scienc. ann. 1754.* Voyez auſſi les Obſervations ſur l'oſtéocolle par MM. *Gleditſch & Margraff, Mémoires de l'Acad. de Berlin, ann. 1748, pag. 35-59.* M. *Herman* fait mention d'une oſtéocolle bleue de Maſſel, qui eſt aujourd'hui très-connue, parce qu'elle contient cinq onces & demie d'argent par quintal.

L'oſtéocolle eſt d'un grand uſage dans la Pharmacie d'Allemagne: on prétend que priſe intérieurement, elle a la propriété de réunir les os rompus; mais toute la propriété de cette ſubſtance foſſile ne conſiſte gueres que dans les préjugés, qu'on accueille avec enthou-

siasme contre toute raison : aussi *Cartheuser* l'appelle-t-il *rude, crassum & ignobile concretum.*

OSTÉOLITHES. En général on donne ce nom à des os d'animaux décharnés qu'on retire de la terre, & qui sont plus ou moins altérés : il y en a qui peuvent recevoir le poli ; quelques-uns sont colorés, d'autres sont comme calcinés : on en trouve des exemples dans les turquoises, l'unicorne fossile ou les os de mammoth, les glossopetres, les os humains, ceux d'oiseaux & de quadrupedes. On reconnoît souvent à quelle espece d'animaux ces os ont appartenu, témoins ces parties de squelettes de rhenne & d'hippopotame, qui ont été soupçonnées tels par les Académiciens de Paris, & qui ont été trouvés à mi-côte sous une même roche dans un lit de sable gris près d'Étampes, (M. *Guettard* pense que ces os ont appartenu les uns à une bête fauve & les autres au tur). Témoins encore ces os d'éléphans, de chiens ou de loups, de brebis, de chévreaux, de bœufs & de cerfs avec leurs cornes, que le Docteur *Targioni-Tozetti* a trouvés dans les collines & dans la vallée inférieure d'Arno en Toscane : on trouve quelquefois des arêtes de poissons très-bien conservées, sur-tout dans les lieux d'où l'on tire les pétrifications des matieres marines. Nous avons ramassé des côtes, des mâchoires, &c. dans les plâtrieres de Montmorenci & de Montmartre. Les environs de Dax au pied des Pyrenées offrent aussi un amas très-considérable d'os de poissons, de dents, de vertebres, & entr'autres la mâchoire d'un crocodile de l'espece appellée *gavial* dans le Gange : on a trouvé à Mary près de Meaux, un os de la tête de l'hippopotame. La Sibérie, la Pologne, l'Allemagne & l'Angleterre sont remplies d'ostéolithes. *Consultez* une Dissertation Latine qui a pour titre : *Œdipus osteolithologicus, seu Dissertatio de cornibus & ossibus fossilibus Constadinensibus*, par *David Spleisius*. Consultez aussi les *Mém. de l'Acad. Royale des Sciences, ann. 1719 & 1727.*

OSTRACITE, *ostracites*. On appelle ainsi les espe-

ces d'huîtres proprement dites & devenues foſſiles, & parmi leſquelles il y en a dont on ne rencontre pas l'analogue marin : voyez *Huître*. Quantité d'oſtracites font encore effervescence avec les acides, & d'autres ſont en quelque ſorte aſſez pétrifiées & aſſez durcies pour faire feu avec le briquet ; on en rencontre par-tout dans des lits de pierres calcaires & ſableuſes.

Les anciens Métallurgiſtes ont auſſi donné le nom d'*oſtracites* aux cadmies des fourneaux de fonderie. *Voyez le mot* CADMIE.

OSTRÉOPECTINITE. *Voyez* HYSTÉROLITE & TÉRÉBRATULE.

OUACAPOU. Arbre de la Guiane qui a les mêmes propriétés & uſages que l'*ouapa*. Voyez ce mot.

OUAILLE. Arbre qui croît dans les plaines & ſur les hauteurs de la Guiane, & qui ſert à faire des canots & des bois de bâtiment ; celui des montagnes eſt rouge & celui des plaines eſt blanc.

OVAIRE. En Botanique on entend par *ovaire* l'endroit où les ſemences des plantes ſont attachées, & où elles reçoivent leur nourriture. En Anatomie, on entend par *ovaire* les deux corps blanchâtres, ovales, applatis & attachés aux côtés du fond de la matrice ; ils ſont très-petits avant l'âge de puberté, relevés & polis dans cet âge, moins gros & ridés dans les vieilles, & remplis de cicatrices dans celles qui ont eu pluſieurs enfans : il y a des choſes bien ſingulieres à remarquer dans les ovaires ; il y a les faux œufs qu'on appelle *hydatides*. L'ovaire eſt ordinairement de la groſſeur d'un œuf de pigeon ; on y trouve quelquefois vingt œufs chacun gros comme un pois. Des Anatomiſtes penſent que le fœtus ſe forme d'un de ces œufs fécondé par la liqueur ſéminale du mâle, enſuite détaché de l'ovaire & porté dans la matrice. Toujours eſt-il vrai que les femelles ne ſauroient concevoir ſans les ovaires, & que celles à qui on les a coupés ceſſent, dit-on, d'avoir du penchant à l'amour.

OUANDERONS ou OUANDEROU. Nom donné

aux ſinges babouins du Ceylan. Il y en a en grande abondance, & de diverſes eſpeces, les uns ſont grands comme nos épagneuls; ils ont le poil gris & le viſage noir, avec une grande barbe blanche, qui va d'une oreille à l'autre, laquelle les feroit prendre pour des vieillards ſauvages; il y en a auſſi dont la barbe & le corps eſt couleur d'écarlate pâle; ils ne vivent que de feuilles & de bourgeons: d'autres qui ſe nomment *rillours*, ſont ſans barbe, mais leur viſage eſt blanc, & leurs cheveux ſe partagent comme ceux de l'homme: cette eſpece de ſinge fait beaucoup de tort aux grains. On lit dans l'*Hiſt. génér. des Voyag. T. VIII, p. 546, édit. in-12*, que les Chingulais eſtiment autant la chair de ces eſpeces de ſinges que celle de chévreuil.

Le véritable ouanderon eſt une eſpece de babouin qui a des abajoues, des calloſités ſur les feſſes, la queue de ſept ou huit pouces de long, la tête environnée d'une large criniere & d'une grande barbe de poils rudes, marche plus ſouvent à quatre pieds qu'à deux: il y a dans cette eſpece des races qui varient pour la couleur du poil; les uns ont celui du corps noir & la barbe blanche; les autres ont le poil du corps blanchâtre & la barbe noire. Lorſque les ouanderons ne ſont pas domptés, ils ſont ſi méchans qu'on eſt obligé de les tenir dans une cage de fer, où ſouvent ils s'agitent avec fureur; mais lorſqu'on les prend jeunes, on les apprivoiſe aiſément, & ils paroiſſent même être plus ſuſceptibles d'éducation que les autres babouins. Les Indiens ſe plaiſent à les inſtruire, & ils prétendent que les autres ſinges, c'eſt-à-dire les guenons, reſpectent beaucoup ces babouins, qui ont plus de gravité & plus d'intelligence qu'elles. Les ouanderons blancs ſont les plus forts de tous & les plus méchans: ils ſont très-ardens pour les femmes, & aſſez forts pour les violer lorſqu'ils les trouvent ſeules, & ſouvent ils les outragent juſqu'à les faire mourir.

OUANGUE ou OUANGLE. *Voyez* SESAME *à l'article* JUGOLINE.

OUAPA. C'eſt l'orobe en arbre qui croît en Guiane dans les terres graſſes : il eſt tortueux & ſouvent creux ; mais il eſt utile pour divers ouvrages : on en fait des fourches & des piquets qu'on emploie au ſoutien des terres. On s'en ſert dans le pays avec le plus grand ſuccès pour le pilotis, parce qu'il ſe conſerve dans l'eau & dans la vaſe. *Maiſon Ruſt. de Cay.*

OUARINE. L'ouarine & l'alouate ſont de la famille des ſapajous ; & ce dernier ne différe de l'ouarine que parce qu'il n'a point de barbe bien marquée, qu'il a le poil d'un rouge brun, au lieu que louarine l'a noir. L'ouarine a la face large & carrée, les yeux noirs & brillans, les oreilles courtes & arrondies, la queue nue à ſon extrémité, avec laquelle il s'accroche & s'attache fermement à tout ce qu'il peut embraſſer : les poils de tout le corps ſont longs, luiſans & polis ; des poils plus longs ſous le menton & ſur la gorge lui forment une eſpece de barbe ronde ; le poil des mains, des pieds & d'une partie de la queue eſt brun ; il n'a point d'abajoues, point de colloſités ſur les feſſes ; ces parties ſont couvertes de poil comme le reſte du corps ; il eſt de la grandeur d'un lévrier ; le poil long qu'il a ſous le cou lui forme une eſpece de barbe ronde, & il marche ordinairement à quatre pieds. Ces ſapajous ont une voix qui retentit comme un tambour, & ſe fait entendre à une très-grande diſtance. *Marcgrave* raconte que tous les jours, matin & ſoir, les ouarines s'aſſemblent dans les bois ; que l'un d'entr'eux prend une place élevée & fait ſigne de la main aux autres de s'aſſeoir autour de lui pour l'écouter ; que dès qu'il les voit placés il commence un diſcours à voix ſi haute & ſi précipitée : qu'à l'entendre de loin on croiroit qu'ils crient tous enſemble ; que cependant il n'y en a qu'un ſeul ; & que pendant tout le temps qu'il parle tous les autres ſont dans le plus grand ſilence ; qu'enſuite, lorſqu'il ceſſe, il fait ſigne aux autres de la main de répondre, & qu'à l'inſtant tous ſe mettent à crier enſemble, juſqu'à ce que par un autre ſigne de main

il leur ordonne le ſilence; que dans le moment ils obéiſſent & ſe taiſent; qu'enfin alors le premier reprend ſon diſcours ou ſa chanſon, & que ce n'eſt qu'après l'avoir encore écouté bien attentivement qu'ils ſe ſéparent & rompent l'aſſemblée. Ces faits dont *Marcgrave* dit avoir été pluſieurs fois témoin, pourroient bien être exagerés & aſſaiſonnés d'un peu de merveilleux: le tout, dit M. *de Buffon*, n'eſt peut-être fondé que ſur le bruit effroyable que font ces animaux; ils ont dans leur gorge une eſpece de tambour oſſeux, dans la concavité duquel le ſon de leur voix groſſit, ſe multiplie & forme des hurlemens par écho; auſſi a-t-on diſtingué ces ſapajous de tous les autres par le nom de *hurleurs*.

OUAROUCHI. C'eſt l'arbre à ſuif de la Guiane. Il paroît un peu différent de celui dont nous avons parlé ſous le nom d'*arbre à ſuif* de la Chine: celui de Cayenne eſt laiteux, & paſſe pour un figuier: ſa graine, qui eſt jaune, de la figure d'une muſcade, & de la groſſeur d'une noiſette, eſt couverte d'une petite pellicule, qui renferme ſon amande: c'eſt de cette amande grattée, lavée & pilée, qu'on fait une pâte qu'on doit remuer fortement dans une chaudiere juſqu'à ce qu'elle ſe couvre d'humidité & d'une eſpece de fumée: on la met alors à la preſſe, & il en ſort le ſuif qui ſe fige: on le fait rebouillir le lendemain, on le paſſe dans un linge, enſuite on le jette dans un moule. L'on récolte la graine en Mars, temps où elle tombe; on la laiſſe ſécher pendant deux ou trois jours avant que de la mettre en œuvre.

Le lait qu'on fait ſortir de l'arbre, en l'entaillant, eſt un remede contre les vers auxquels les enfans ſont ſujets: on fait prendre cette matiere laiteuſe avec de l'huile & du citron.

OUASSACOU. Arbre de la Guiane auquel on donne des coups de hache, pour en faire ſortir le lait, prenant garde qu'il n'en ſaute dans les yeux, à cauſe de ſa vertu corroſive: on prend autant d'eau que de lait,

que l'on braſſe avec un peu de vaſe ; on met le tout dans une feuille, ou linge qu'on laiſſe tremper dans les foſſes à prendre du poiſſon : la ſubtilité du poiſon eſt telle, que le poiſſon enivré de cette façon, paroît ſur le champ ſur l'eau : il faut même éventrer ce poiſſon auſſi-tôt après, car il ſe gâte en très-peu d'inſtans. *Maiſon Ruſt. de Cayenne.*

OUATTE ou HERBE DE LA HOUETTE ou OUATIER. *Voyez* APOCIN & TON-NYHIOU.

OUAYE. Plante de la Guiane, appellée ainſi du nom de la Nation Indienne des Ouayes, où elle a été d'abord connue : elle eſt fort rare en Guiane, & ne vient que dans les endroits qui lui ſont propres & particuliers. La moëlle deſſéchée ſert de *bois de méche*, ou d'amadou aux habitans ; ſon tronc, dont la couleur eſt brune, fait des cannes très-propres, partagées de nœuds ; ſes feuilles ſortent de terre : elles ſont plates, courtes, en éventail, & formées comme celles du latanier ; elles ſont les meilleures de toutes celles qu'on emploie dans le pays de Cayenne, pour couvrir les maiſons ; elles durent très-long-temps, ſur-tout quand elles ſont employées par les Indiens : le feu n'y fait que ſon trou, & ne ſe communique pas au reſte. On en garnit auſſi les chapeaux de paille contre la pluie.

OUCLE, eſt une liane groſſe & épineuſe fort commune à la côte de Mahury : on peut s'en ſervir pour faire des cercles de barriques. *Voyez* LIANE.

OUIE, eſt une ſenſation excitée par les ſons reçus dans l'oreille, c'eſt-à-dire une perception du ſon qui ſe fait dans l'ame par le ſecours de tout l'organe nommé *auditif*. Voyez ce que nous avons dit de l'*ouïe* à l'article des ſens à la ſuite du mot HOMME.

OVIPARE. Se dit des animaux qui ſe multiplient en faiſant des œufs, tels que les oiſeaux, la plupart des inſectes, les cruſtacées, les ſerpens, les lézards, les tortues, &c. L'on oppoſe à cette claſſe d'animaux les vivipares, c'eſt-à-dire ceux qui produiſent leurs petits tout vivans, comme l'homme, les quadrupedes.

Voyez à la ſuite de l'article VIVIPARE *& le mot* ŒUF.

OUISTITY. Cette eſpece de petit ſagouin, eſt des plus jolis, a la forme élégante, les mœurs douces, il n'a pas plus d'un demi-pied de longueur le corps & la tête compris; ſa queue a plus d'un demi-pied de long & eſt marquée par des anneaux alternativement noirs & blancs, ſa face eſt nue de couleur de chair aſſez foncée; il eſt coiffé fort ſinguliérement par deux toupets de longs poils blancs au devant des oreilles; en ſorte que quoiqu'elles ſoient grandes, on ne les voit pas en regardant l'animal en face, il n'a ni abajoues, ni calloſités ſur les feſſes; ſes oreilles ſont arrondies, plates, minces & nues; ſes yeux ſont d'un châtain rougeâtre, il marche à quatre pieds; ils ſe nourriſſent de fruits, légumes, inſectes, limaçons, biſcuits, même de poiſſons; on en a vu multiplier en Portugal, ce qui donne lieu de croire qu'ils pourroient auſſi multiplier dans les Provinces Méridionales de l'Europe: les petits en naiſſant ſont d'abord fort laids, n'ayant preſque point de poils ſur le corps, ils s'attachent fortement aux tettes de leur mere; quand ils ſont devenus un peu grands, ils ſe cramponnent fortement ſur ſon dos ou ſur ſes épaules, & quand elle eſt laſſe de les porter, elle s'en débarraſſe en ſe frottant contre la muraille; lorſqu'elle les a écartés, le mâle en prend ſoin ſur le champ & les laiſſe grimper ſur ſon dos pour ſoulager la femelle. On voit un ouiſtity du Mexique dans un des Cabinets de Chantilly.

OULEMARY, eſt un des grands arbres du pays de la Guiane: ſa feuille eſt luiſante, & reſſemble à celle du citronnier. Il eſt revêtu d'une écorce brune, épaiſſe de près d'un pouce. Le dedans ſe ſépare en pluſieurs feuillets rouſsâtres, unis, minces comme les feuilles du baliſier, & ſur leſquelles on peut écrire comme ſur du papier. M. *de Préfontaine* dit qu'il ſe ſouvient que ce fut par un feuillet de cet arbre, ſur lequel un Indien avoit écrit, *Oyapock eſt pris*, qu'on

apprit en 1745 à Cayenne la priſe du Fort d'Oyapock: cet Indien qui étoit alors à Oyapock, trouva le moyen de faire parvenir cette lettre.

Ces feuillets ſervent aux Indiens à un autre uſage: ils roulent dedans, le plus ſerré qu'ils peuvent, une feuille de tabac, & en font ainſi ce qu'on appelle aux îles une *cigale*, ce qui leur ſert de pipe. *Maiſ. Ruſt. de Cayenne.*

OURAGAN. Ce phénomene, qui produit quelquefois la déſolation & l'épouvante tant à la ville qu'à la campagne, eſt un tourbillon ou tournoiement d'air en tout ſens produit par des vents contraires très-violens qui s'élevent promptement, & qui ſe diſſipent bientôt après; ces ouragans ſont communs dans la mer de la Chine & du Japon; dans celles des îles de Bourbon & des Antilles, & dans pluſieurs autres endroits de la mer, ſur-tout auprès des terres avancées & des côtes élevées; mais ils ſont encore plus fréquens ſur la terre, & les effets en ſont quelquefois prodigieux; ſouvent on en ſent les approches par un ſifflement qui ſe fait entendre des montagnes, & ce ſifflement eſt ſuivi de pluie & de tourbillons de vents affreux. Le Pere *Fournier*, dans ſon Hydrographie, dit que les ſignes des vents & des tempêtes ſont, 1°. un nuage rouge ſur l'horizon, au lever ou au coucher du ſoleil; 2°. un cercle bleuâtre ou noir autour du ſoleil lorſqu'il ſe couche; 3°. la pâleur du ſoleil couchant & celle du ſoleil levant annoncent la pluie; 4°. la rougeur du ſoleil couchant; 5°. les rayons qui ſortent par le milieu des nuées qui couvrent le ſoleil levant; car ſi le ſoleil darde ſes rayons par deſſous, il n'y a que de la pluie; 6°. les nuées qui viennent de toutes parts & s'aſſemblent autour du ſoleil; 7°. une nuée que le ſoleil entraîne après lui en ſe couchant; 8°. pluſieurs cercles blanchâtres & interrompus autour de la lune, quand elle paroît rougeâtre; 9°. enfin c'eſt ſigne d'une longue & rude tempête, lorſque la mer paroît noirâtre, & que ſon écume épaiſſe çà & là paroît s'élever

ſur l'eau en bulles. On peut dire auſſi que les ouragans tiennent au ſyſtême des *mouſſons*, des *typhons* & des *gouffres*; ceux-ci ne ſont que des tournoiemens d'eau qui ſont produits par des courans oppoſés. *Voyez* VENTS, GOUFFRES, COURANS, *& ce qui en eſt dit à l'article* MER.

M. *de Chanvalon*, dans ſon *Voyage à la Martinique*, donne la deſcription d'un ouragan furieux qui ravagea une partie de cette île le 12 Septembre 1756. La déſolation & la mort accompagnerent cet ouragan: ſes traces furent comme celles du feu; tout diſparoiſſoit ſur ſon paſſage, & ce changement fut auſſi prompt qu'il étoit terrible: les maiſons furent détruites tout-à-coup, il n'en reſta d'autres veſtiges que leurs débris répandus de toutes parts. Des arbres, peut-être auſſi anciens que nos établiſſemens dans cette Colonie, & dont la groſſeur énorme avoit bravé juſqu'alors tous les efforts des élémens, furent déracinés, enlevés de terre, & renverſés tout entiers; ceux qui réſiſterent furent briſés comme de fragiles roſeaux; les plantations de toute eſpece détruites & bouleverſées; l'herbe même foulée & deſſéchée comme ſi elle eût été brûlée; l'œil appercevoit de tous côtés des crevaſſes & des cavernes creuſées ſur le penchant des côteaux, par l'éboulement des terres qu'entraînerent la chûte des arbres & les torrens de pluie. Qui ne frémiroit pas en voyant des lieux toujours ornés de verdure, dépouillés dans un inſtant par une main inviſible! Les horreurs de l'hiver ſuccederent tout-à-coup aux charmes du printems; la terre étoit comme ébranlée ou tremblante ſous les pieds; le jour étoit preſque éclipſé par une obſcurité qui voiloit tout le ciel, & qui préſentoit par tout l'image effrayante de la nuit. Les animaux effarés cherchoient de tous côtés quelque aſyle pour ſe préſerver de l'impétuoſité de l'air, qui en ſuffoqua un grand nombre. La terreur & la conſternation régnoient par tout: la Nature épouvantée ſembloit toucher à ſon dernier terme; & dans cet inſtant où tout gardoit un

ſilence d'effroi, le vent ſeul ſe fit entendre avec un bruit ſemblable au tonnerre. La mer offrit en même temps le triſte ſpectacle de tous les ravages d'une tempête, le rivage & les eaux furent couverts des débris des naufrages; les bâtimens fracaſsés & battus par les lames, flottoient de toutes parts, confondus avec les membres & les corps défigurés des malheureux qui en avoient été la victime. M. *de Chanvalon*, qui étoit témoins de ce déſaſtre, dit que ſon habitation eſsuya ce même ravage, & que les couleurs de ce tableau ne ſont ni chargées, ni noircies par la douleur.

Ces ouragans ſont des phénomenes ſi communs en Amérique, qu'ils auroient ſuffi ſeuls pour la faire déſerter, ou la rendre inhabitable depuis des ſiecles; mais ces ouragans ſi terribles dans le moment de leur action, amenent des récoltes plus abondantes, & hâtent les reproductions de la terre, ſoit que de ſi violentes agitations ne déchirent ſon ſein que pour le préparer à la fécondité, ſoit que l'ouragan charie des corpuſcules propres à la la végétation des plantes; & on a remarqué que ce déſordre apparent & paſsager étoit non-ſeulement une ſuite de l'ordre conſtant qui pourvoit à la régénération par la deſtruction même, mais un moyen de conſerver ce tout, qui n'entretient ſa vie & ſa fraîcheur, que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif & du bien général.

OURDON, eſpece de plante qu'on nomme auſſi *petit ſéné*, & dont les feuilles ſe trouvent quelquefois dans les balles de ſéné qu'on envoie en Europe: ſouvent ce n'eſt que du plantin ſéché & briſé.

OURS, *urſus*, eſt un animal quadrupede & ſauvage, d'une ſtructure informe par lui-même, & qui nous le paroît encore davantage, parce qu'il eſt couvert de longs poils qui cachent le contour de toutes les parties de ſon corps; ſa tête a quelque rapport à celle du loup par la forme & la poſition oblique des yeux; les pieds de devant de l'ours poſent ſur la terre juſqu'au poignet, & les pieds de derriere juſqu'au milieu de la

plante ; ſon garot paroît fort élevé, parce qu'il eſt couvert d'un poil long & hériſſé ; ſa queue a peu de longueur, & ſes pieds de devant ſont un peu tournés en dedans.

L'ours, dit M. *de Buffon*, a les ſens de la vue, de l'ouïe & du toucher très-bons, quoiqu'il ait l'œil très-petit relativement au volume de ſon corps, les oreilles courtes, la peau épaiſſe, le poil fort touffu : il a l'odorat excellent, & même plus exquis qu'aucun autre animal ; car la ſurface intérieure de cet organe ſe trouve extrêmement étendue ; on y compte quatre rangs de plans de lames oſſeuſes, qui, ſéparés les unes des autres par trois plans perpendiculaires, multiplient prodigieuſement les ſurfaces propres à recevoir les impreſſions des odeurs. Il a les bras & les jambes charnus comme l'homme ; il a cinq orteils aux pieds de derriere ; le plus gros doigt eſt en dehors de cette eſpece de main, au lieu que dans celle de l'homme, il eſt en dedans ; ſes doigts ſont gros, courts & ſerrés l'un contre l'autre, aux mains comme aux pieds ; les ongles ſont noirs & forts durs. Il frappe avec ſes poings, comme l'homme avec les ſiens : mais ces reſſemblances groſſieres avec l'homme ne le rendent que plus difforme, & ne lui donnent aucune ſupériorité ſur les autres animaux.

Il n'y a aucun animal, du moins de ceux qui ſont aſſez généralement connus, ſur lequel les Auteurs d'Hiſtoire Naturelle aient autant varié que ſur l'ours : leurs incertitudes, & même leurs contradictions m'ont paru venir, dit M. *de Buffon*, de ce qu'ils n'ont pas diſtingué les eſpeces, & qu'ils rapportent quelquefois de l'une ce qui appartient à l'autre.

D'abord il ne faut pas confondre l'ours de terre avec l'ours marin, ni avec l'ours de mer, appellé communément *ours blanc*, *ours de la mer glaciale* ; ce ſont des animaux très-différens, tant pour la forme du corps, que pour les habitudes naturelles ; voyez *ours blanc* & *ours marin*. Enſuite il faut diſtinguer deux eſpeces dans

les *ours terreſtres*, les *bruns* & les *noirs*, leſquels n'ayant pas les mêmes inclinations, les mêmes appétits naturels, ne peuvent être regardés comme des variétés d'une ſeule & même eſpece, mais doivent être conſidérés comme deux eſpeces diſtinctes & ſéparées. De plus, il y a encore des ours terreſtres qui ſont naturellement blancs, & non point par la rigueur du climat qui les faſſe blanchir dans l'hiver, comme les hermines ou les liévres.

Quoique ces ours reſſemblent aux ours de mer par la couleur, ils en different par tout le reſte, autant que les autres ours. On trouve ces eſpeces d'ours dans la grande Tartarie, en Moſcovie, en Lithuanie & dans les autres Provinces du Nord.

C'eſt dans les Alpes que ſe trouve aſſez communément l'*ours brun*, & rarement l'*ours noir*, qui ſe trouve au contraire en grand nombre dans les forêts des pays Septentrionaux de l'Europe & de l'Amérique. Le *brun* eſt féroce & ſouvent carnaſſier; mais comme dit M. *Haller*, il ne l'eſt que par néceſſité, il mange avec plaiſir toute ſorte de fruits, des raiſins même & du pain. C'eſt la faim qui le contraint d'attaquer des troupeaux. On éleve les petits, & on les garde dans des foſſes, en leur donnant des eſpeces de ſoupes ſans leur laiſſer goûter de chair. L'*ours noir* n'eſt que farouche, & refuſe conſtamment de manger de la chair: celui-ci eſt ſi friand de miel & de lait, lorſqu'il en rencontre, qu'il ſe laiſſeroit plutôt tuer, que de lâcher priſe. Suivant le témoignage de M. du *Pratz*, on en voit à la Louiſiane deſcendre en troupes des montagnes couvertes de neige; preſſés par la faim, ils ne recherchent que des fruits & des racines, nourriture que les bêtes uniquement carnaſſieres refuſent de manger. On dit qu'il y a en Savoie, & en Canada, des *ours rougeâtres* qui ſont auſſi carnaſſiers que les loups.

Les *ours noirs* n'habitent gueres que les pays froids; mais on trouve des ours bruns ou roux dans les climats froids & tempérés, & même dans les régions du Midi. Ils étoient communs chez les Grecs; les Romains

en faiſoient venir de Libye, pour ſervir à leurs ſpectacles : on trouve des ours dans tous les pays déſerts, eſcarpés, ou couverts; on n'en trouve point dans les pays bien peuplés, ſi ce n'eſt peut-être quelques-uns dans les montagnes les moins fréquentées.

L'ours, ſelon M. *de Buffon*, eſt non-ſeulement ſauvage, mais ſolitaire : il fuit par inſtinct toute ſociété; il s'éloigne des lieux où les hommes ont accès; il ne ſe trouve à ſon aiſe que dans les endroits qui appartiennent à la vieille nature : une caverne antique dans des rochers inacceſſibles, une grotte formée par le temps dans le tronc d'un vieux arbre, au milieu d'une épaiſſe forêt, lui ſervent de domicile; il s'y retire ſeul, y paſſe une partie de l'hiver ſans proviſions, ſans en ſortir pendant pluſieurs ſemaines : cependant il n'eſt point engourdi, ni privé de ſentiment, comme le loir ou la marmotte. Mais, comme il eſt naturellement gras, & qu'il l'eſt exceſſivement ſur la fin de l'automne, temps auquel il ſe recele, cette abondance de graiſſe lui fait ſupporter l'abſtinence, & il ne ſort de ſa bauge ou taniere, que lorſqu'il ſe ſent affamé.

On prétend que c'eſt environ au bout de quarante jours que les mâles ſortent de leurs retraites; mais que les femelles y reſtent quatre mois, parce qu'elles font leurs petits. J'ai peine à croire, continue M. *de Buffon*, qu'elles puiſſent non-ſeulement ſubſiſter, mais encore allaiter leurs petits, ſans prendre elles-mêmes aucune nourriture pendant un auſſi long eſpace de temps. S'il eſt vrai que les mâles, preſſés par le beſoin de prendre de la nourriture, ſortent au bout de quarante jours, il n'eſt pas naturel de penſer que les femelles ne ſoient pas encore plus preſſées du même beſoin, puiſqu'en allaitant leurs petits, elles ſe trouvent doublement épuiſées; à moins qu'on ne veuille ſuppoſer qu'elles en dévorent quelques-uns avec leurs enveloppes, & tout le reſte du produit ſuperflu de leur accouchement; ce qui ne me paroît pas vraiſemblable, malgré l'exemple des chattes, qui mangent quelquefois leurs petits. Au

reſte, nous ne parlons ici que de l'eſpece des ours bruns, dont les mâles dévorent en effet les ourſons nouveaux nés, lorſqu'ils les trouvent dans leurs bauges. Mais les femelles, au contraire, ſemblent les aimer juſqu'à la fureur : elles ſont, lorſqu'elles ont mis bas, plus féroces, plus dangereuſes que les mâles ; elles combattent, & s'expoſent à tout pour ſauver leurs petits.

C'eſt vers l'automne que les ours ſe recherchent ; la femelle eſt, dit-on, plus ardente que le mâle : on a vu l'ourſe qu'on avoit ſéparée de ſon mâle & qu'on lui avoit enſuite rendu, embraſſer le mâle avec une joie & une tendreſſe marquée. On prétend qu'elle ſe couche ſur le dos pour le recevoir ; qu'elle l'embraſſe étroitement, qu'elle le retient long-temps ; mais il eſt plus certain qu'ils s'accouplent à la maniere des quadrupedes. On a vu des ours captifs s'accoupler & produire ; mais on n'a point obſervé le temps de la geſtation : comme l'ours vit vingt ou vingt-cinq ans, & que le temps de la geſtation eſt ordinairement proportionné à celui de la durée de la vie, il y a lieu de croire que la geſtation eſt de pluſieurs mois. Le mâle & la femelle n'habitent point enſemble, le plaiſir ne les réunit qu'un moment : ils ont chacun une retraite ſéparée, & même fort éloignée. Lorſqu'ils ne peuvent trouver une grotte pour ſe gîter, ils grimpent ſur les arbres, caſſent des branches & ramaſſent du bois pour ſe faire une loge, qu'ils recouvrent d'herbes & de feuilles au point de la rendre impénétrable à l'eau. La femelle prépare à ſes petits *ourſons* un lit de mouſſe & d'herbe dans le fond de ſa caverne : elle n'en a ordinairement qu'un, deux, trois ou quatre, qui ont beſoin du ſecours de leur mere, & la ſuivent pendant un an ou deux.

La voix de l'ours eſt un grondement, un gros murmure, ſouvent mêlé d'un frémiſſement de dents, qu'il fait ſur-tout entendre lorſqu'on l'irrite : il eſt très-ſuſceptible de colere, & ſa colere tient toujours de la fu-

reur & ſouvent du caprice. Quoiqu'il paroiſſe doux pour ſon maître, & même obéiſſant lorſqu'il eſt apprivoiſé, il faut toujours s'en défier & le traiter avec circonſpection; ſur-tout ne le pas frapper au bout du nez, ni aux parties de la génération. On lui apprend à ſe tenir debout, à geſticuler, à danſer; il ſemble même écouter le ſon des inſtrumens, & ſuivre groſſiérement la meſure : mais pour lui donner cette eſpece d'éducation, il faut le prendre jeune & le contraindre pendant toute ſa vie. On voit à Berne, ville d'un Canton de la Suiſſe, la foſſe aux ours; ce ſont deux eſpeces d'antres ouverts, dans leſquels on nourrit pluſieurs ours qui, pour être habitans d'une cité très-peuplée, n'en paroiſſent pas moins cruels : (ils ont déchiré des malheureux qu'une infortune avoit expoſé à leur férocité :) ce monument eſt ſans doute conſacré aux armes de la ville & du Canton qui ſont un ours. L'ours ſauvage ne ſe détourne pas de ſon chemin, ne fuit pas à l'aſpect de l'homme; (il n'attaque pourtant qu'à l'extrémité, dit M. *Haller*, & il y a plus d'un exemple où cet animal a laiſſé paſſer même des femmes ſans les inſulter :) cependant on prétend qu'en Iſlande par un coup de ſifflet on le ſurprend, on l'étonne au point qu'il s'arrête & ſe leve ſur les pieds de derriere; on lui jette un gand pour l'amuſer, car il ne manque jamais d'en tourner & retourner chaque doigt : c'eſt-là le temps qu'il faut prendre pour le tirer.

Ces animaux qui rempliſſent en été les forêts & les campagnes du pays de Kamtſchatka, ſont peu farouches & n'attaquent jamais un homme, à moins qu'ils ne le trouvent endormi, encore en tuent-ils rarement. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que les ours de cette contrée ne font jamais de mal aux femmes; lorſqu'elles vont pendant l'été cueillir des fruits ſauvages, ces animaux les ſuivent & ne leur font d'autre mal que de leur dérober quelques-uns des fruits qu'elles ont ramaſſés. Quelle peut être la raiſon phyſique de cette ſorte de prédilection que certains animaux paroiſſent

avoir

avoir pour les femmes ? . . . Les habitans ont plusieurs manieres de tuer ou de prendre ces ours, mais le moyen le plus extraordinaire est celui que nous allons décrire. Un homme prend dans sa main gauche un couteau, & à sa main droite un stilet aiguisé par les deux bouts, & une corde dont il enveloppe son bras; il s'avance ainsi vers un ours, lequel se dresse comme d'ordinaire sur ses pattes de derriere & attaque le Chasseur la gueule ouverte. Celui-ci avec autant d'adresse que de courage, enfonce sa main dans la gorge de l'ours & y place le stilet verticalement, de maniere que non-seulement cet animal ne peut plus refermer sa gueule, mais qu'il est forcé par les douleurs cruelles qu'il ressent, de suivre le Chasseur sans résistance par-tout où l'on veut le mener : on tue l'animal; c'est un jour de fête, on le mange avec ses voisins & ses amis. Il y a une maniere bien moins dangereuse de prendre ces animaux, ainsi qu'il se pratique en Suéde, en Norwege, en Pologne, &c. c'est de les enivrer en jettant de l'eau-de-vie sur le miel qu'ils aiment beaucoup, & qu'ils cherchent dans les troncs d'arbres. A la Louisiane & en Canada où les ours noirs sont très-communs, (l'on en voit un dans la ménagerie de Chantilly), ils se nichent dans des troncs d'arbres pourris à la hauteur quelquefois de trente ou quarante pieds, car ils grimpent très-bien : on met le feu à l'arbre, & quand la mere descend on la tue avant qu'elle soit à terre. Les petits descendent ensuite, on les prend en leur passant une corde au cou, & on les emmene pour les élever ou pour les manger, car la chair de l'ourson est délicate & bonne : celle de l'ours est mangeable & même fort estimée en Chine ; mais comme elle est mêlée d'une graisse huileuse, il n'y a gueres que les pieds dont la substance est plus ferme, qu'on puisse regarder comme une viande délicate. En Allemagne ils sont encore réservés pour la table des Princes, où l'on sert des pattes d'ours salées & enfumées. Les Kamtschadales mangent la chair & la graisse de cet animal; & quand

ils ont tué un ours, ils ſont obligés de régaler leurs voiſins.

La chaſse de toutes les eſpeces d'ours eſt aſsez dangereuſe, dit M. *Bourgeois*, car ſi on ne fait que bleſser cet animal ſans l'arrêter, il ſe met en furie & court ſur le Chaſseur qu'il aſsomme avec ſes pattes antérieures & déchire avec ſes griffes; il l'embraſse auſſi avec ces mêmes pattes & cherche à l'étouffer : le Chaſseur ne peut échapper au danger qu'en montant ſur un arbre, pourvu qu'il ſoit armé d'un bon coutelas; il n'a qu'à couper les pattes de l'ours lorſqu'il grimpe après lui ſur l'arbre où il s'eſt réfugié, ce qui le fait tomber tout de ſuite à terre, & alors il a le temps de charger ſon fuſil pour le tuer. Cette chaſse eſt très-utile lorſqu'on la fait avec quelque ſuccès. La peau eſt de toutes les fourrures groſſieres celle qui a le plus de prix; la quantité d'huile qu'on retire de l'ours eſt conſidérable. A la Louiſiane on voit dans l'automne des ours qui ſe ſont tellement engraiſsés, qu'ils n'ont pas la force de marcher, ou du moins qu'ils ne peuvent courir auſſi vîte qu'un homme. Les ours noirs de ce pays s'engraiſſent ainſi en mangeant des patattes, du mahis & les fruits des plaqueminiers ſur leſquels ils grimpent, ils ſe mettent à califourchon ſur une branche, ſe tiennent d'une patte & de l'autre cueillent les fruits. La graiſse dont les ours ſont chargés les rend très-légers à la nage; on leur trouve en automne juſqu'à dix doigts d'épaiſseur de graiſse aux côtes & aux cuiſses; le deſſous de leurs pieds eſt gros & enflé: lorſqu'on le coupe il en ſort un ſuc blanc & laiteux. Cette partie paroît compoſée de petites glandes qui ſont comme des mamelons, & c'eſt ce qui fait que pendant l'hiver dans leurs retraites ils ſucent continuellement leurs pattes. On prépare la graiſse d'ours, on la purifie; on en retire une huile claire qui ſurnage, qui, dit-on, eſt auſſi bonne que la meilleure huile d'olive & ſert aux mêmes uſages. Au deſsous de cette huile on trouve un ſain-doux auſſi blanc, mais un peu plus mou que le

ſain-doux de porc, & qui ſert aux beſoins de la cuiſine. Les Sauvages trafiquent beaucoup avec les François de l'huile d'ours; on dit qu'elle ne ſe fige gueres que par un grand froid, que quand cela arrive elle eſt toute en grumeaux, & d'une blancheur à éblouir. En France les Epiciers-Droguiſtes ne tiennent point d'huile d'ours; mais ils font venir de Savoie, de Suiſſe ou de Canada, de la graiſſe ou axonge qui eſt rarement purifiée: on ſe ſert de cette graiſſe comme de topique, pour les hernies, les rhumatiſmes, &c. & beaucoup de gens aſſurent en avoir reſſenti de bons effets. On dit que la graiſſe d'ours eſt encore très-utile pour faire croître & épaiſſir les cheveux des enfans & des convaleſcens qui les ont perdu dans quelque maladie.

OURS A FOURMIS. *Voyez* FOURMILIER.

OURS BLANC ou OURS DE LA MER GLACIALE, *urſus albus maris glacialis*. Nom donné à un animal très-cruel, très-vorace qui attaque les animaux, même les hommes, & ſe jette ſur les cadavres. Il ne faut pas confondre l'ours blanc de mer avec l'ours blanc terreſtre; ce ſont des animaux très-différens par pluſieurs caracteres. L'ours blanc de mer eſt ſeul de ſon genre, & ne ſe trouve que le long de la mer ſeptentrionale.

Voici la copie d'une lettre adreſsée à feu S. A. S. Monſeigneur le Duc de Bourbon, & que nous avons trouvée dans le dépôt des Cabinets de Chantilly; elle concerne les *ours blancs* & les *loups de Labrador*, pays de la Nouvelle France.

« M. *de Brouague*, Commandant à Labrador, re-
» venant de Québec dans un canot d'écorce, lui cin-
» quieme, a trouvé à la mer, à une lieue & demie
» au large de la côte, & à 15 lieues de ſon poſte
» ſitué à la côte de Labrador, pays des Eſquimaux,
» un ours blanc qu'il apperçut nageant à la mer; il
» lui tira un coup de fuſil, & l'ayant manqué, l'ours
» plongea & vint au canot. L'ayant apperçu dans l'eau
» il le fit éviter, & l'ours s'étant remis à nager il s'en

» éloigna toujours jusqu'à ce que son fusil fût chargé ;
» il lui tira un second coup & le blessa au cou, & la
» balle sortit par la mâchoire.

» L'ours replongea & revint une seconde fois entre
» deux eaux au canot. Il l'apperçut une seconde fois,
» fit la même manœuvre que la premiere, & l'ours
» s'étant remis à nager il lui tira un troisieme coup,
» ayant chargé son fusil à deux balles, & le tua roide.

» M. *de Brouague* fit approcher son canot de cet
» animal, qui alors flottoit sur l'eau ; il lui fit attacher
» une corde à la patte, & remorqua à terre avec son
» canot.

» En arrivant à la côte il y trouva des Sauvages qui
» étoient venus au coup de fusil qu'ils avoient en-
» tendu ; ils se mirent tous à tirer à terre cet animal,
» qui pesoit aux environs de deux mille, & ils étoient
» tant hommes que femmes, plus de quarante à le
» mettre à sec. Les Sauvages mangent ces animaux,
» & il fut bientôt partagé entr'eux.

» M. *de Brouague* en réserva seulement pour lui la
» peau & un des paturons qu'il fit écorcher ; les Sau-
» vages mangerent la chair ; & la peau de dessous &
» de dessus le paturon avoit trois pieds de large. Il
» a apporté cette peau du paturon en France, laquelle
» après s'être retirée, a encore vingt-un pouces de
» large. (Cette piece qui s'est un peu rétrécie se voit
» actuellement dans l'un des Cabinets de Chantilly).

» C'est le deuxieme ours blanc qu'il a tué à la mer ;
» il en a tué trois autres à terre, dont il y en avoit un
» qui étoit plus gros & qui pesoit environ trois milliers.

» Il y a de ces animaux qui sont aussi gros que trois
» moyens bœufs ; ils ont les jambes plus courtes que
» celles du bœuf & considérablement plus grosses,
» avec cinq griffes à chaque pied. Ils ont environ sept
» à huit pieds de long, la queue de trois à quatre
» pouces de long, le cou court & prodigieusement
» gros, la tête aussi très-grosse & faite comme celle
» d'un mouton, à l'exception que dessous le menton

» il s'y trouve quantité de poil long de plus d'un pied, » ce qui lui forme une barbe comme à une chévre, » mais bien plus fournie.

» La peau de cet animal eſt couverte d'un poil blanc » & luiſant, qui eſt gros & aſſez court. Il a à chaque » patte cinq griffes noires, au lieu que les ours noirs » ont des doigts comme ceux d'un homme, qui ſont » très-délicats à manger. Le poil de deſſous les pattes » de l'ours blanc eſt long & en grande quantité.

» On ne fait nul uſage de ſa peau, & les Sauvages » ſe ſervent ſeulement de la peau des jeunes pour » faire des mitaines, & mettent le poil en dedans.

» La chair de cet animal eſt fort vermeille & tendre » comme celle de l'ours noir, mais elle n'eſt pas ſi » bonne à manger.

» La graiſſe ne s'en fige point, non plus que celle » de l'ours noir, mais elle eſt bien plus pénétrante. » Les Sauvages la boivent comme un grand régal.

» Cet animal va par préférence à la mer; il y vit » de loups marins, de poiſſons & de coquillages; & » quand la mer eſt glacée & qu'il ne trouve plus à » y manger, il va à terre où il vit de la chaſſe que » les loups y font au caribou: en ſorte que quand un » ours blanc arrive dans un endroit où un loup marin a » tué un caribou, le loup s'en va ſur le champ de peur » d'être mangé, & abandonne ſa proie; il manque » par-là ſouvent de nourriture, & devient fort maigre » juſqu'à ce qu'il puiſſe retourner à la mer.

» Il y a à la côte de Labrador de très-gros loups & » de différentes couleurs, y en ayant de noirs, de gris » ſale, d'argentés, de blancs & de roux. On en trouve » des bandes de cinquante qui marchent enſemble.

» L'ours blanc marche au plus trois enſemble, ſa » femelle & deux petits. Il ne cabane poinr l'hiver » comme l'ours noir; il va à terre plus vîte qu'un » homme, & à la mer nage fort vîte, & de maniere » que c'eſt tout ce que quatre hommes dans un canot » peuvent faire que de s'en éloigner.

» Il ſe trouve à préſent à cette côte très-peu d'ours » blancs, ils ſe retirent du côté de la baie d'Hudſon ; » la quantité de navires qui vont à la pêche & les ha- » bitations de quelques François à la côte les en ont » éloignés.

» Il y a auſſi très-peu d'ours noirs.

» Il ſe trouve auſſi de ces ours blancs au nord du » lac ſupérieur, & il en a été tué dans la riviere de » Nepigon. Ceux de ce pays-là ſont plus ſouvent dans » le lac & dans les rivieres qu'à terre.

» Il y a beaucoup de ces ours blancs dans la Na- » polie & à la Nova Zembla, qui veut dire en Ruſse » *nouvelle terre ;* ils ſont auſſi gros & auſſi féroces que » dans le nord de l'Amérique ».

Il paroît que l'ours blanc eſt une eſpece différente de l'ours marin, dont le poil eſt coloré ou nué de différentes teintes, & dont nous parlerons à l'article *Ours marin.* Sa deſcription eſt très-curieuſe.

L'ours blanc n'eſt point amphibie comme les phoques, & ne peut point reſter ſous l'eau auſſi long-temps qu'il le voudroit, ainſi que l'ont avancé quelques Auteurs. Le contraire eſt évident, dit M. *de Buffon*, & réſulte de la maniere dont on les chaſse ; ils ne peuvent nager que pendant un petit temps, ni pourſuivre de ſuite un eſpace de plus d'une lieue. On les ſuit avec une chaloupe, & on les force de laſſitude. S'ils pouvoient ſe paſser de reſpirer, ils ſe plongeroient pour ſe repoſer au fond de l'eau ; mais s'ils plongent, ce n'eſt que pour quelques inſtans ; & dans la crainte de ſe noyer, ils ſe laiſsent tuer à fleur d'eau.

La proie la plus ordinaire des ours blancs ſont les phoques, qui ne ſont pas aſsez forts pour leur réſiſter ; mais les morſes auxquels ils enlevent quelquefois leurs petits, les percent de leurs défenſes & les mettent enſuite à mort. Il en eſt de même des baleines ; elles les aſsomment par leur maſse, & les chaſsent des lieux

qu'elles habitent, où néanmoins ils raviſsent & dévorent ſouvent les petits baleineaux ou baleinons.

OURS MARIN. C'eſt une eſpece d'animal demi amphibie, vivipare, de l'orde des *phoques*, aſsez ſemblable à l'ours pour la figure de ſa tête, l'inſtinct, la maniere dont il exécute les mouvemens de la partie antérieure de ſon corps, & la férocité de ſon naturel. L'hiſtoire de ces animaux préſente des particularités aſsez ſingulieres.

M. *Steller*, de l'Académie de Pétersbourg, qui s'eſt trouvé dans le cas de pouvoir obſerver les ours marins, dit que ces animaux changent de climats comme les *oies*, les *cygnes* & les *hirondelles* parmi les oiſeaux; les *truites* parmi les poiſsons; les *liévres* & les *rats* parmi les quadrupedes. Certains animaux ne changent de demeure que pour chercher de la nourriture quand ils commencent à en manquer. Les oiſeaux cherchent des lieux ſolitaires, & les poiſsons des mers tranquilles pour y dépoſer plus ſurement leurs œufs, pour y peupler ſans être inquiétés & pour réparer leurs forces. La Nature a donné le même inſtinct aux ours marins; ils cherchent les mers méridionales & les îles déſertes qui ſont en grand nombre entre l'Amérique & l'Aſie, depuis le cinquantieme degré de latitude juſqu'au cinquante-ſixieme; ils s'arrêtent dans les parties du Continent qui paroiſsent les plus tranquilles; c'eſt-là qu'ils ſe livrent à leurs amours & multiplient ſans trouble; les femelles y mettent bas leur portée, nourriſsent leurs petits & s'en retournent avec eux au bout de trois mois dans leurs premieres demeures. Comme on voit de ces demi-amphibies dans l'hémiſphere boréal, il y a lieu de croire que cette même eſpece d'animaux ſe trouvent tant dans l'hémiſphere boréal que dans l'hémiſphere auſtral ſous le même degré de latitude. Les meres mettent leurs petits au jour vivans; ils ſont en naiſsant d'un noir très-brillant, mais au bout de quatre ou cinq jours les poils des pieds de devant changent un

peu de couleur ; le ventre qui ſe termine en cône & les côtés ſe bigarent.

Les mâles, dès en naiſsant, ſont plus grands & plus forts que les femelles, leur peau devient de jour en jour plus noire ; au lieu que celle des femelles eſt conſtamment cendrée, avec quelques taches rouſses ſous les pieds. Lorſque les femelles ont mis bas, elles coupent avec les dents le cordon ombilical ; & à force de le lécher, elles arrêtent le ſang & deſséchent le cordon. Leurs petits naiſsent les yeux ouverts, ils les ont fort grands & ſaillans, & la bouche armée de trente-deux dents ; mais les dents canines qui ſont les plus grandes, les plus fortes, & dont ils font le plus d'uſage dans leurs combats, ne paroiſsent que le quatrieme jour : elles ſont tournées vers le goſier.

Les femelles ont pour leurs petits une tendreſse extrême ; elles ne les quittent pas, & ſont toujours raſſemblées avec eux ſur le bord du rivage où elles paſſent une partie du temps à dormir. La jeuneſse folâtre entr'elle comme de jeunes chiens, ils imitent leurs peres & s'excercent déjà aux combats. Si l'un d'eux renverſe l'autre à terre, le pere ſurvient en murmurant, les ſépare, careſse le vainqueur, le léche tendrement & légérement ; car ſa langue eſt très-rude : il l'oblige quelquefois à ſe coucher ſur la terre, & s'il réſiſte il paroît l'en aimer davantage : le pere ſemble s'applaudir & ſe féliciter d'avoir un ſucceſseur digne de lui ; mais il témoigne moins d'empreſsement pour les lâches : ces poltrons ſont toujours à la ſuite de la mere, tandis que les courageux accompagnent leur pere par-tout.

Les ours marins, quoique raſsemblés par milliers, ſont toujours diviſés par familles ; une famille eſt ſouvent compoſée de cent vingt ; chaque mâle a ſon ſérail formé de quinze & juſqu'à cinquante femelles : il les poſsede ſeul ; jaloux par nature, il les garde avec beaucoup de ſoin & d'inquiétude : ſi quelque rival en approche & oſe les lui diſputer, il entre en fureur, &

le combat le plus ſanglant commence entre ces deux amans. Les ſultanes tranquilles alors ſpectatrices ſe déterminent à ſuivre le vainqueur, le léchent amoureuſement, & pouſsent en commun des cris de victoire.

Ces animaux ſont d'une intrépidité étonnante : lorſqu'ils ont une fois pris un poſte, rien que la mort ne peut le leur faire quitter ; ils ne permettent point aux autres de venir s'établir trop près d'eux. Lorſqu'il s'éleve des ſujets de guerre entr'eux, on les voit quelquefois ſe battre une heure entiere, ſe tendre des pieges, ſe coucher de laſſitude, l'un auprès de l'autre, haletans, ſans force & ſans mouvement ; puis ſe relevant tout-à-coup l'un & l'autre, s'exciter & recommencer avec chaleur un nouveau combat. Chaque athlete ne quitte point la place qu'il a priſe : ils tournent la tête de côté, & ſe frappent de bas en haut, chacun tâchant d'éviter le coup de ſon adverſaire. Tant qu'ils ſont d'égales forces, ils ne peuvent frapper que des pieds ; mais bientôt le plus fort ſaiſit ſon adverſaire avec les dents & le terraſſe ; les autres ours, ſpectateurs du combat, accourent alors au ſecours du plus foible, & terminent la querelle.

On les voit toujours, dit M. *Steller*, prêts à ſecourir le foible & l'opprimé. Si deux ours en attaquent un ſeul, les autres, comme indignés de l'inégalité du combat, viennent à ſon ſecours : ceux qui ſont encore dans la mer, levent la tête pour contempler ce ſpectacle ſanglant ; alors il ſe fait des partis : la colere les enflamme, ils s'animent, ſortent de l'eau, & viennent tout furieux ſe jeter dans la mêlée & augmenter le carnage.

Les *ours marins*, comme nous l'avons dit, ne quittent point leurs poſtes. Quelquefois les Voyageurs obligés de pourſuivre leur chemin écartent ces animaux, en les attaquant à coups de pierres, ſur leſquelles ils ſe jetent, & qu'ils ſaiſiſſent avec cette fureur qu'on remarque quelquefois dans les chiens ; leur rage en augmente, & ils rempliſſent l'air d'hurlemens

affreux. Lorſqu'on veut les attaquer, on s'attache d'abord à leur crever les yeux, & à leur caſſer les dents à coups de pierres : mais quoiqu'aveugle & couvert de bleſſures, un ours marin ne quitte jamais ſa place, parce que s'il s'en éloigne d'un pas, les autres ſe jettent ſur lui, & l'obligent à coups de dents de la reprendre, & quelquefois le mettent en pieces. Si quelques-uns d'entr'eux accourent à lui pour l'empêcher de fuir, d'autres les ſoupçonnent de vouloir fuir eux-mêmes, & ſe jettent ſur eux ; ce qui donne lieu à différens combats particuliers, & forme un ſpectacle curieux, mais horrible.

On voit ces ours marins reſter un mois entier dans la même place, ſans la quitter un ſeul moment. On a tué de ces animaux dans ces circonſtances, on les a ouverts, & on n'a trouvé dans l'eſtomac & les inteſtins que de l'écume ſans excrémens. On a remarqué que le panicule adipeux diminuoit tous les jours, ainſi que la circonférence de leur corps, & que leur peau devenoit ſi flaſque, qu'elle pendoit de tous les côtés comme un ſac ; ce qui fait croire que pendant ce temps d'inaction & de repos ces demi-amphibies ne ſe nourriſſent que de leur propre graiſſe, qui eſt repompée par les vaiſſeaux abſorbans.

L'accouplement de ces animaux ſe fait, dit-on, ſur le bord des eaux, ils n'ont que la tête dehors. Pour cette fonction la femelle ſe couche ſur le dos, & reçoit ſon mâle entre ſes bras, elle le ſerre vigoureuſement ; le mâle appuie mollement l'extrémité de ſes lévres ſur celles de ſa femelle, comme s'il vouloit la baiſer. Cette opération ſe fait ordinairement vers la fin du jour. Une heure avant que de s'accoupler, le mâle & la femelle nagent tranquillement à-côté l'un de l'autre, & reviennent ſur la greve ; enſuite le mâle appuyé ſur ſes pieds de devant ſe livre ardemment à ſon inſtinct ; ſes pieds ſont entiérement cachés dans le ſable, dans lequel ſon poids fait enfoncer tout le corps de la femelle, à l'exception de la tête ; ils ſont

ſi fort occupés de leurs amours qu'on eſt ſouvent long-temps à les examiner avant qu'ils s'en apperçoivent. Si on s'aviſoit de les troubler & de les diſtraire, le mâle quitteroit ſa femelle, ſe jetteroit ſur la perſonne & la dévoreroit, ſi elle ne pouvoit ſe ſauver par la fuite, ou tuer l'animal.

Quand les ours marins ſortent de l'eau, ils ſecouent tout le corps, ſe frottent la poitrine & arrangent ce qu'ils peuvent de leurs poils avec leurs pieds de derriere, leſquels ſont palmés. Lorſqu'ils ſont couchés à quelque abri au ſoleil, ils élevent les pieds de derriere en haut, & les remuent ſans ceſſe, comme les chiens remuent la queue. Ils ſe couchent tantôt ſur le dos, tantôt ſur le ventre, tantôt tout le corps plié en cercle. Quelque profond que ſoit leur ſommeil, avec quelque précaution qu'un homme puiſſe marcher, ils s'en apperçoivent & s'éveillent. Le ſentent-ils, l'entendent-ils ? C'eſt ce qu'on n'a pas encore découvert.

On dit que ces animaux nagent avec tant de facilité, qu'ils peuvent faire plus de deux mille d'Allemagne par heure. Quand ils nagent ſur le ventre, on ne voit jamais leurs pieds de devant, mais ceux de derriere paroiſſent ſouvent hors de l'eau. Ces animaux peuvent demeurer très-long-temps dans l'eau, parce qu'ils ont le trou ovale un peu ouvert.

Les Kamtſchadales attaquent & bleſſent les ours marins avec une eſpece de javelot troué, dont le fer abandonnant le bois, reſte dans le corps de l'animal ; & comme il entre de biais, il n'en peut ſortir : le fer eſt arrêté à une corde très-forte, dont les Pêcheurs tiennent l'autre extrémité. L'animal bleſſé fuit avec la viteſſe d'une fléche, entraîne avec lui la barque, juſqu'à ce que fatigué par ſa courſe & épuiſé par la perte de ſon ſang, il s'arrête. Dans ce moment les Pêcheurs tirent à eux la corde, percent l'ours de leurs lances ; & s'il fait quelques mouvemens pour renverſer la barque, on lui coupe les pieds de devant avec une hache. Ils s'attachent particulierement aux femelles qui vien-

nent de mettre bas au printemps, & entre les mâles aux plus jeunes. On voit une grande quantité de ces ours marins dans l'île de *Béring*. La chair & la graiſſe des mâles eſt fort dégoûtante, celle des femelles eſt délicate.

OURS DE MER. Nom donné à un cruſtacée, ſans piquans, que l'on pêche en Walachie, en Bulgarie & en Servie: c'eſt le même qu'on appelle à Naples & à Meſſine, *meſſacara*.

OURSE. Nom de deux conſtellations voiſines du pôle Septentrional, l'une portant le nom de *grande ourſe*, l'autre celui de *petite ourſe*; cette derniere eſt celle où ſe trouve l'étoile polaire, ainſi nommée parce qu'elle n'eſt qu'à deux dégrés du pôle. Suivant *Ptolomée*, la grande ourſe eſt compoſée de 35 étoiles.

OURSIN DE MER, Bouton ou Chataigne de mer, ou Hériſſon de mer, *echinus marinus*. C'eſt un genre de coquille multivalve, de forme voûtée, plus ou moins convexe, ronde, ovale à pans irréguliers, quelquefois applatie & toute unie, d'autres fois mamelonnée & élevée. L'ourſin eſt compoſé d'une quantité prodigieuſe de pieces de rapport à ſutures & fragiles, couvertes de pointes fort nombreuſes, aſſez ſemblables en cela, & pour la forme, aux enveloppes des châtaignes. Ces pointes tombent ſouvent après la mort de l'animal, & laiſſent alors à découvert les apophyſes & les petits trous ſans nombre dont la coquille eſt couverte; l'appareil avec lequel eſt formé cet animal eſt merveilleux.

Ce ver teſtacée ou coquillage eſt fort connu ſur le bord des mers, & particuliérement ſur les côtes de la Méditerranée: il y en a de noirs, de verts, de rouges, de purpurins ou violets; mais ces couleurs s'alterent après la mort de l'animal: les uns habitent les bords des mers; d'autres vivent en haute mer. Leurs piquans ſont plus ou moins gros & plus ou moins longs, les uns ſont obtus, d'autres très-pointus & plus ou moins durs; auſſi voit-on des ourſins qui ne ſont revêtus que-

de petites pointes ſemblables au poil des animaux, tandis que d'autres ont des pointes fort grandes en forme de baguettes. Ces piquans ſont ou ronds, ou triangulaires, en un mot de différentes configurations, ſelon l'eſpece d'ourſin, mais tous ſont aſſez durs & ſe caſſent net ; ils ſervent de pieds à l'animal ; car quand il veut aller d'un lieu à un autre, il s'appuie ſur ces pointes, mobiles dans leurs charnieres, & tourne non ſur lui-même, mais aſſez horizontalement : ſon mouvement progreſſif eſt ſi prompt, qu'il eſt ſouvent difficile de l'attraper. M. *de Réaumur* eſt le premier qui nous a donné une idée exacte du ſquelette de l'animal, & qui a développé la mécanique ſinguliere de ſon mouvement progreſſif. *Mém. de l'Acad. des Sciences, ann. 1712.*

Ce qui ſert de tête aux ourſins eſt placé au centre inférieur, c'eſt la partie concave, qui eſt toujours contre terre : mais la partie par où ils fientent eſt en-deſſus, quelquefois auſſi en-deſſous près de la bouche même. Cet animal a cinq dents aiguës & viſibles, creuſes en dedans, ſemblables à des oſſelets, qui toutes enſemble ont la figure d'une lanterne (auſſi l'appelle-t-on la *lanterne d'Ariſtote*), & entre leſquelles eſt un petit morceau de chair qui lui ſert de langue, à laquelle eſt attaché le goſier, enſuite le ventre, diviſé en cinq parties, de ſorte que l'on diroit que l'ourſin a pluſieurs ventres ſéparés les uns des autres & pleins d'excrémens ; mais ils dépendent d'un ſeul ventricule, & tous ſe terminent à un boyau culier. Ainſi les ourſins n'ont que deux ouvertures proprement dites, dont l'une eſt la bouche & l'autre l'anus.

Les ourſins n'ont point de chair vers le ventre comme au reſte du corps : leurs œufs ſont attachés aux cinq pans ou parois ou lobes intérieurs de la coquille en grand nombre ; les ourſins ſont tous bons à manger ; leur couleur eſt rouge étant cuits ; ils ont le goût des écreviſſes, ſur-tout ceux de la Méditerranée.

On prétend avoir obſervé que ces animaux préſagent la tempête, & qu'ils coulent à fond pendant l'orage, en s'attachant aux plantes du fond de la mer, ou à d'autres corps, avec des filets gonflés par le bout, d'une ſubſtance aſſez ſemblable aux cornes des limaçons : on a compté plus de treize cents de ces filets, ce ſont autant de cordages dont l'animal ſe ſert, ſoit pour tâter le terrain, ſoit pour ſe tenir à l'ancre dans le fort de la tempête. Ces filets ſortent par les petits trous dont nous avons parlé : il peut marcher la bouche en haut, en bas & dans une infinité d'autres poſitions. Dans la ſéance publique que l'Académie de Rouen tint le 3 Août 1774, M. *Dufay*, de Dieppe, lut un Mémoire ſur les ourſins. Cet obſervateur décrit cet animal avec un appareil plus nombreux. Il réſulte qu'un ourſin de quatre pouces & demi de diametre, ſur trois pouces de hauteur, eſt formé de neuf cents cinquante pieces, parſemées de quatre mille cinq cents mamelons, dont chacun ſert de genou à une épine mobile, & qu'il eſt perforé de trois mille huit cents quarante petits trous, par leſquels paſſent autant de cornes flexibles qui aident aux ſenſations de l'animal ; il eſt à préſumer que les petits ourſins de la même eſpece ont leur coquille, compoſée d'autant de pieces, d'autant de mamelons, d'autant d'épines, d'autant de trous & d'autant de cornes ou filets flexibles ; mais les ourſins d'eſpeces différentes ne paroiſſent pas être munis d'un appareil de pieces auſſi nombreux : au reſte on ne peut qu'admirer la ſymétrie des pointes & des mamelons de l'ourſin. M. *d'Argenville* dit avoir compté ſur la ſuperficie d'un ourſin de la mer rouge, cinq diviſions à deux rangs de mamelons, & de grandes pointes au nombre de ſoixante-dix, ſans compter cinq autres rangs de petites, & toutes les bandes qui ſéparent les rangs des mamelons, leſquelles ſont percées d'une infinité de petits trous par où ſortent ſes cornes ou *tentacula*.

Dès que l'ourſin eſt à flot, il contracte ſes filets en-

tre les baſes ou mamelons de ſes pointes. On apperçoit auſſi l'ourſin ſur la greve par un beau temps, & comme il eſt ſouvent couvert de dix à douze pieds d'eau, on ſe ſert pour le prendre d'un long roſeau entr'ouvert dans un des bouts par un petit morceau de bois pour en écarter les parties : on l'enfonce dans l'eau, on le darde ſur l'ourſin, & à la place du morceau de bois qui ſe dégage aiſément de lui-même, l'ourſin s'y loge ; alors on le retire de l'eau : quelquefois, quand le flux & le reflux eſt grand, on le ſuit ſur la greve très-avant dans la mer ; alors on peut le prendre à la main. On vend dans les rues de Marſeille les ourſins, comme l'on vend à Paris les huîtres. Pour les ouvrir on a une main gantée à cauſe des pointes, & des ciſeaux à l'autre ; on les cerne tout au tour, puis avec de petits morceaux de pain taillés en carrés longs, comme quand on veut manger un œuf à la coque, on ratiſſe la ſubſtance interne, rougeâtre, pleine d'œufs, avec ce pain, & on le mange ainſi aſſaiſonné. On en eſt dégoûté dans les premiers jours ; car rien ne reſſemble mieux à du pus, que cet amas d'œufs, qui procure ſouvent un petit cours de ventre ; mais on s'accoutume bientôt à ce mets, qui étant cuit a le goût des écreviſſes. On nomme l'intérieur de l'ourſin, *echinus ovarius*, & l'extérieur *echinus digitatus*.

Les ourſins de la Mer Rouge ſont plus épais que ceux de la Méditerranée ; ceux-ci ſont d'un meilleur goût que ceux de l'Océan & de la Manche.

M. *Klein* a donné au public deux diſtributions ſynoptiques de ces coquilles ; l'une tirée de l'anus, l'autre de la bouche : on peut y joindre celle tirée de la figure extérieure de la coquille.

Voici les eſpeces principales des ourſins, & les endroits où on les trouve.

1°. Les ourſins de forme hémiſphérique ou ſphéroïdale, nommés *turbans* (*cidares*). Le ſommet eſt élevé, à bouche arrondie & ſituée au milieu de la baſe, qui

eſt un peu convexe, à grands & petits colures, chargés d'apophyſes nombreuſes en *forme de grains de millet* : ſes pointes ſont fines comme des aiguilles, bien rondes ou ſtriées ; tel eſt le *turban miliaire*. Il y en a de différentes couleurs, rougeâtres, verdâtres, violets, d'un gris cendré ; quelquefois l'extrémité des pointes eſt blanche ; ils ſe trouvent dans nos mers : les *turbans à panneaux* on les colures marbrés ou nués de couleur roſe, de verdâtre & de brun ; ceux à bouche décagone ſont un peu anguleux ; tantôt ce ſont les grands colures qui ſont élevés, tantôt ce ſont les petits ; tel eſt le *turban turc*. Ceux dont les apophyſes ſont un peu grandes s'appellent *turbans à grains de petite vérole*. Celui que l'on nomme l'*artichaut* ou le *chardon*, a de grands piquans applatis en forme de ſpatule ou de pignons de pommes de pin, ſe recouvrant mutuellement, & ne laiſſant voir que les extrémités en petits pentagones : la baſe de ces ourſins eſt auſſi hériſſée de petites pointes. *L'ourſin digité* eſt hériſſé de gros piquans en forme de pieux de palliſſade ou de doigts, cendrés, rayés vers le bout & par zônes de fauve clair, longs, arrondis, finiſſant en tiers-point. On voit à la baſe d'autres pointes plus petites en forme de ſpatule. On en voit dont les piquans ſont en lames d'épée, triangulaires & verdâtres. Le *turban à mamelon* a les apophyſes ſéparées les unes des autres par des bandes onduleuſes dont les bords ſont ordinairement en filigrane ; ainſi qu'on le voit bien dans le *turban maure* dont les piquans ſont pyramidaux, ſtriés dans leur longueur & forés dans le bout ; ces derniers ourſins ne ſe trouvent gueres que dans les parages des Indes.

2°. Les ourſins de forme ovoïde, échancrée d'un côté, à baſe un peu applatie & à partie ſupérieure un peu ſillonnée, nommés *pas de poulain*, *barillets*, *cœurs marins* (*ſpatagi*). Ils ſont ornés en deſſus d'une eſpece d'étoile en maniere de fleur à cinq pétales rabattus, quatre deſquels ſont bordés d'une double ou quadruple rangée de petits trous, ſemés dans le reſte

d'apophyſes

d'apophyſes inégales & peu ſaillantes. La bouche eſt près de la circonférence.

3°. Les ourſins de forme ovoïde ſans échancrure, & fort convexe depuis la bouche juſqu'à la pointe tronquée : on les nomme *œufs marins (bruſſi)*. On y diſtingue quatre larges ſillons partant d'une cavité garnie de quatre trous, ornés chacun de quatre rangées de petits trous, & entourés d'un autre ſillon très-léger. Les apophyſes ſont comme autant de petites ſemences de perles, & les pointes ſont capillaires. La couleur de ces ourſins eſt ordinairement d'un gris ou blanc ſale. Le contour de quelques-uns ſemble repréſenter cinq baſtions avec leurs flancs & leurs courtines qui correſpondent à une étoile à cinq rayons qui ſe voit ſur le dos. Ces ourſins ſont communs dans les mers des Indes.

4°. Les ourſins à pans irréguliers, de forme large & peu bombée, & ornés dans leur partie convexe d'une eſpece de fleur à cinq pétales, nommés *pavois* ou *boucliers (ſcuta)* : leur baſe eſt concave, la robe eſt ſemée de petits cercles creux dans leſquels ſont les apophyſes. Les cinq dents molaires ſont doubles : ces ourſins ſont plus communs aux parages de l'Amérique, qu'ailleurs.

5°. Les ourſins de forme applatie, ornés dans leurs deux faces de cinq feuilles, quelquefois percés de pluſieurs trous oblongs ; on les nomme *gâteaux* ou *beignets (placentæ)* ; l'eſpece nommée le *pain-d'épice* eſt percée de part en part de pluſieurs larges fentes ; la bouche eſt au centre, & l'anus près de la troiſieme partie de l'axe ; ſes pointes ſont capillaires, de couleur griſe : ces coquilles ſe trouvent dans les deux Indes.

6°. Les ourſins appellés *rotules (rotulæ)* ont la même forme que les précédens, mais plus de la moitié de la circonférence eſt rayonnée ou dentée en forme de roue, tandis que l'autre moitié eſt entiere & arrondie. L'eſpece appellée *ourſin ſolaire* a douze rayons, dans la moitié de ſa circonférence.

Lorſqu'on veut conſerver des ourſins pour les Cabinets des Curieux, il faut auſſi-tôt qu'ils ſont ſortis de la mer, les faire tremper dans l'eau douce pendant quelques heures, enſuite les laiſſer ſécher ſans les vider, afin d'en conſerver les mâchoires, & de ne rien défigurer. Sa ſubſtance intérieure n'eſt qu'une gélatine dont la plus grande partie s'évapore, & l'autre ſe deſſéche: il importe d'en hâter la deſſication, avant que la putréfaction attaque les membranes qui ſoutiennent les pointes dont l'animal eſt hériſſé, ce qui cauſe leur chûte. Pour éviter cet accident, M. *Mauduit* conſeille de faire promptement ſécher ces animaux au grand ſoleil ou dans un four, dont la chaleur ſoit très-douce, il faut enſuite les tenir dans des lieux bien ſecs.

OURSINS DE MER FOSSILES, *echinites*, ſont les mêmes coquilles multivalves que les précédentes, devenues foſſiles par la réceſſion des mers qui couvroient autrefois les lieux où l'on en trouve préſentement. Il y a de ces foſſiles qui ſont mutilés ou changés de nature; l'on en trouve qui ſont d'une nature ſpatheuſe, d'autres ſont changés en ſilex, & ont conſervé leur fome & leurs caracteres primitifs. On diſtingue encore ſur ces coquilles, les ſutures, les petites éminences, les milliers de petits trous, les eſpeces de gravures autour des mamelons, dont il eſt parlé dans l'article des *ourſins vivans*. On peut conſulter l'Ouvrage latin ſur les ourſins de M. *Klein*, & qui eſt traduit en françois par M. *Desbois*, & imprimé à *Paris en 1754*, *in-8°*.

On peut auſſi rapporter aux ourſins foſſiles, les parties qui en ſont ſéparées, & que l'on trouve également dans la terre, telles que leurs dents, leurs oſſelets, leurs pointes & leurs mamelons.

Les pierres ou pointes judaïques, ſont auſſi des dards foſſiles d'ourſins. *Voyez* PIERRE JUDAÏQUE.

Les pointes d'ourſins foſſiles & ordinaires, ſont des baguettes pierreuſes, communément ſpatheuſes, cy-

lindriques, liſſes ou ſtriées, & de différentes grandeurs. *Voyez* OURSIN DE MER.

On donne le nom d'*écuſſon d'ourſin pétrifié*, à ces pieces carrées: ou de figure irréguliere, dont l'aſſemblage d'un certain nombre compoſe l'ourſin lui-même; on en peut ſouvent compter juſqu'à ſix cents. Les écuſſons orbiculaires ſont les mamelons de l'ourſin mamillaire. *Voyez* MAMELONS.

On trouve beaucoup d'ourſins ou de parties qui en dépendent, devenues foſſiles ou pétrifiées, dans pluſieurs Provinces en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas Autrichiens, en Suiſſe, & en quantité d'autres contrées.

OURSINE, eſt le nom que l'on donne à un phalene (papillon nocturne) qui provient d'une chenille toute velue, laquelle ſe trouve ſur la laitue.

OUTARDE, OTARDE ou BITARDE, *otis, ſeu tarda avis.* Genre d'oiſeau dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. *L'outarde vulgaire* ou la *biſtarde* eſt un oiſeau de la grandeur du coq d'Inde; elle a la tête & le cou de couleur cendrée, le ventre eſt blanc & le dos bigarré par des lignes tranſverſales, rouſſes & noires; ſon bec eſt conique & un peu ſemblable à celui d'une poule: elle n'a point de doigts de derriere, ce qui eſt fort notable, car par cette marque & par ſa grandeur elle eſt ſuffiſamment diſtinguée de tous les autres oiſeaux avec leſquels on a voulu la confondre. Elle n'a que trois doigts poſés antérieurement, dont les ongles ſont larges, courts, peu crochus, peu pointus, de figure ovale & convexe, tant en deſſus qu'en deſſous. Le duvet de l'outarde eſt un peu roſe ou rougeâtre.

En hiver les outardes vivent en troupes dans les plaines, ces ſociétés ſe déſuniſſent en Avril, c'eſt la ſaiſon de leurs amours. Lorſqu'elles ſont à terre, en bandes, il y en a toujours quelques-unes un peu éloignées de la troupe qui font ſentinelle, ayant toujours la tête levée pour avertir par un cri les autres quand

quelqu'un paroît ; & comme elles ont beaucoup de peine à s'élever, à cauſe de leurs aîles courtes, elles s'y prennent de bonne heure. Lorſque l'outarde eſt chaſſée elle court fort vîte, en battant des aîles, & va quelquefois pluſieurs milles de ſuite & ſans s'arrêter ; mais comme elle ne prend ſon vol que difficilement & lorſqu'elle eſt aidée, ou ſi l'on veut, portée par un vent favorable, & que d'ailleurs elle ne ſe perche ni ne peut ſe percher ſur les arbres, ſoit à cauſe de ſa peſanteur, ſoit faute de doigt poſtérieur dont elle puiſſe ſaiſir la branche & s'y ſoutenir, les lévriers, les chiens courans la peuvent forcer, & même l'attrapent ſouvent lorſqu'elle eſt peu élevée de terre : on la chaſſe auſſi avec l'oiſeau de proie, & on lui tend des filets. On prétend que dans ce genre d'oiſeaux d'Europe les individus ſont ceux qui ont le plus de rapport avec l'autruche, que les femelles ont au-deſſus de l'ovaire des teſticules comme les mâles, & que le mâle, dans le temps de l'amour, fait auſſi la roue avec ſa queue. On la prend encore à l'hameçon, en y attachant un morceau de pomme ou de viande.

On prétend que les outardes ſont carnaſſieres & qu'elles ſe nourriſſent de grenouilles, de ſouris, de mulots, de petits oiſeaux & de différens inſectes : toujours eſt-il vrai que pendant l'hiver elles mangent des feuilles de navets, des choux, des plantules & des graines. On a trouvé ſouvent dans leur eſtomac, de petits cailloux qu'elles avalent comme l'autruche, pour faciliter le broiement des grains qu'elles mangent.

Quand ces oiſeaux s'accouplent, ils vont ordinairement à l'écart, (chaque couple) pour jouir ſolitairement de leurs plaiſirs. Quelquefois des rivaux ſe diſputent une femelle, ils ſe battent à toute outrance, & on trouve de temps en temps de ces victimes de l'amour ſur le champ de bataille. Le mâle exprime ſes deſirs à ſa femelle, en faiſant la roue ou l'éventail avec ſa queue, comme le coq d'Inde ; pendant qu'il ſe pavane ainſi, la peau de deſſous ſon cou s'enfle, ſe co-

lore, de même que lorſqu'il entre en fureur. Ils font leurs nids dans les terres en friches, & ſe contentent le plus ſouvent de creuſer la terre. La femelle y dépoſe deux œufs, qui ſont blancs, avec quelques taches rouſſes aux gros bouts, du reſte ils ſont auſſi blancs que des œufs de cygne.

La ponte ſe fait ſur la fin de Mai ou de Juin. La couvaiſon eſt à-peu-près de cinq ſemaines, comme celle des dindes. Les petits courent comme les poulets, auſſi-tôt qu'ils ſont éclos. Le cri des outardes eſt à-peu-près ſemblable à celui du corbeau. La chair de cet oiſeau a le goût de celle du dindon.

On voit beaucoup d'outardes aux environs de Châlons en Champagne: il y en a auſſi en Poitou. On trouve quelquefois de ces oiſeaux engourdis au milieu des neiges, & on les prend aiſément. On en éleve dans les baſſes-cours.

La vraie outarde eſt fort rare dans bien des pays. La graiſſe de cet oiſeau eſt anodine & réſolutive. Les Sauvages ſe font des robes des plumes d'outarde: on trouve la deſcription anatomique de l'outarde, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*.

PETITE OUTARDE OU CANNE-PETIERE, *otis minor, anas campeſtris, vulgo dicta.* Cette petite eſpece d'outarde a, dit M. *de Buffon*, tous les attributs extérieurs de la grande, & même preſque toutes les qualités intérieures, le même naturel, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes; il ſemble que la petite ſoit écloſe d'un œuf de la grande, dont le germe auroit eu moins de force de développement; le mâle ſe diſtingue de la femelle par un double collier blanc & par quelques autres variétés dans les couleurs; la femelle pond au mois de Juin, trois, quatre, & juſqu'à cinq œufs fort beaux, d'un vert luiſant; les petits ne commencent à voler que vers le milieu d'Août, & quand ils entendent du bruit ils ſe tapiſſent contre terre, & ſe laiſſeroient plutôt écraſer que de remuer de la place; leur cri d'amour eſt *brout* ou *prout*, ils le répétent ſur-tout la

nuit, & on l'entend de fort loin. La petite outarde eſt moins répandue que la grande, & paroît confinée dans une zône beaucoup plus étoite; elle paroît particulierement habiter le climat de la France & eſt commune dans le Maine, dans la Normandie. La petite outarde eſt naturellement ruſée & ſoupçonneuſe, au point que cela a paſſé en proverbe, & que l'on dit des perſonnes qui montrent ce caractere, *qu'ils ſont de la canne-petiere.* Lorſque ces oiſeaux ſoupçonnent quelque danger, ils partent & font un vol de deux ou trois cents pas très-rapide, & fort près de terre; puis lorſqu'ils ſont poſés, ils courent ſi vîte, qu'à peine un homme les pourroit atteindre. La chair de la petite outarde eſt noire & d'un goût exquis.

On trouve en Afrique une eſpece de petite outarde: *voyez* HOUBARA; & en Arabie une grande outarde huppée; *voyez* LOHONG. On trouve auſſi en Afrique une petite outarde hupée connue ſous le nom de *rhaad.* Voyez ce mot.

OUTIN. *Voyez* HAUTIN.

OUTREMER EN PIERRE. *Voyez* LAPIS LAZULI.

OXICEDRE ou PETIT CEDRE. *Voyez au mot* CEDRE.

OXIPETRE, eſt tantôt une terre farineuſe, & tantôt une pierre criſtalline, blanche, jaunâtre, d'un goût aigrelet, laquelle ſe trouve dans le territoire de Rome: on nous a aſſuré qu'on s'en ſert dans le pays en boiſſon, pour modérer la chaleur de la fiévre. Les oxipetres que nous avons reçues de cette contrée, étoient alumineuſes ou vitrioliques. *Voyez* ALUN & VITRIOL.

OYE ou OIE, *anſer*, eſt un oiſeau très-vorace, aquatique, & dont on diſtingue beaucoup d'eſpeces dont le caractere eſt d'avoir trois doigts antérieurs & palmés, & celui de derrier ſans membranes; le bec eſt convexe en deſſus, plane en deſſous, d'une largeur & groſſeur égale dans toute la longueur, onguiculé par le bout qui eſt obtus, les côtés du bec ſont

denticulés comme une lime. Nous donnerons ici l'hiſtoire de l'*oie domeſtique*, & nous ne rapporterons que les ſingularités des autres eſpeces qui ſont ſauvages.

L'OIE DOMESTIQUE OU PRIVÉE, *anſer vulgaris*. C'eſt un oiſeau de baſſe-cour, connu de tout le monde; il eſt plus petit que le cygne, mais plus grand & plus gros que le canard: il peſe juſqu'à dix livres étant engraiſſé: ſa longueur depuis le bout du bec juſqu'à celui des pieds, eſt de trois pieds; l'envergure a plus de quatre pieds & demi: le bec eſt long de deux pouces & demi: la queue longue de ſix pouces & demi, & compoſée de dix-huit grandes plumes; les aîles ont chacune vingt-ſept grandes plumes. L'oie a le cou plus court que le cygne, & plus long que le canard: la couleur de ſon plumage varie comme dans tous les autres oiſeaux domeſtiques; tantôt elle eſt brune & bigarée; tantôt elle eſt cendrée ou blanche, mêlée de brun. Le mâle eſt ordinairement blanc. Le bec & les pieds ſont jaunes dans les jeunes oies, qu'on nomme *oiſillons* & *oiſons*, ou *oyons* quand elles ſont un peu plus grandes: ceux des vieilles ſont rouges. On nomme le mâle *oyard* ou *jars*.

Quand l'oie ſe met en colere, elle ſiffle comme le ſerpent: elle vit fort long-temps. *Willughby* cite une oie qui avoit quatre-vingts ans, (il ſuffit de lire vingt ans) & qu'on fut obligé de tuer à cauſe de ſa méchanceté & des mauvais traitemens qu'elle faiſoit aux oiſons.

L'oie eſt un oiſeau amphibie, qui vit comme le canard ſur la terre & dans l'eau. L'on en voit le long de la Loire s'aſſembler en certains temps de l'année, & faire leur paſſage en d'autres pays d'où elles reviennent enſuite chacune dans leurs maiſons. Cet oiſeau ſe nourrit principalement d'herbes & de grains: il eſt peſant, s'exerce peu à voler & marche lentement: cependant on mene quelquefois une troupe d'oies à plus de quinze lieues comme l'on conduit des dindons. *Be-*

lon dit que l'oie privée tire ſon origine de l'oie ſauvage, & qu'il y en a une eſpece grande, de belle couleur & féconde; & l'autre qui tire ſur l'oie ſauvage, eſt plus petite & de moindre revenu. Les bons Économes qui ſavent tirer avantage des oies, préférent celles qui ſont blanches & de grande race à celles dont le plumage change de couleur. Mais quoique ces oiſeaux s'élevent par-tout, l'on n'en peut tirer bon parti que quand l'on eſt proche d'une riviere, d'un ruiſſeau ou d'un étang, ou d'un très-grand vivier toujours plein d'eau pour les faire barboter. Deux mâles ſuffiſent pour ſix ou ſept femelles: celles-ci font juſqu'à trois pontes par an, & dix à douze œufs à chaque ponte. *Jean Liébault* nous apprend dans ſa *Maiſon Ruſtique*, que ſi l'on ne retire pas les œufs des oies à meſure qu'elles pondent, elles les couvent dès que leur ponte eſt complette; mais que quand on les leur ôte, elles ne ceſſent point de pondre quelquefois juſqu'à deux cents œufs, & même juſqu'à en périr. Leur ponte commence en Mars & finit en Juin: elles n'oublient point l'endroit où on les a menées pondre pour la premiere fois: elles couvent trente jours, & la couvée eſt de quinze à trente œufs. Dans le Hainault, l'Artois & dans quelques autres Provinces de France on en tire un grand profit; auſſi y voit-on après la moiſſon de nombreux troupeaux d'oies pâturer dans les champs avec les dindons: en automne on les engraiſſe dans l'eſpace de quinze jours ou trois ſemaines, en leur crevant les yeux; les Juifs excellent dans la maniere d'engraiſſer ces oiſeaux. On en fait vers la S. Martin un débit conſidérable. Autrefois l'on en débitoit à Paris dans la ſeule *rue aux oies*, d'où l'on a fait par corruption la *rue aux ours*: les Rôtiſſeurs qui les vendoient ſe nommoient *Oyers*.

Les jeunes oies ſont attaquées aux mois de Juin & de Juillet d'un plus grand nombre de maladies, & de maladies plus dangereuſes que dans les autres ſaiſons de l'année; c'eſt à cette époque qu'elles périſſent en

quantité. La négligence avec laquelle on éleve ordinairement ces ſortes d'oiſeaux, doit être regardée comme la cauſe principale de ces pertes. On lit dans la *Nature conſidérée ſous différens aſpects*, des moyens pour prévenir la mortalité des oiſons, tirés de la Gazette d'Agriculture. Dans ces deux mois de l'année (Juin & Juillet) il faudroit donner à ces jeunes oiſeaux plus de ſoins que dans tout autre temps; parce qu'alors la nature les pourvoit d'aîles & leur fait pouſſer leurs plus groſſes plumes, ce qui doit les affoiblir beaucoup: d'ailleurs la nourriture maigre & ſouvent ſéche qu'ils trouvent dans les prairies pendant les grandes chaleurs n'eſt pas ſuffiſante pour les nourrir & ajouter à leurs forces; il faudroit donc leur donner une bonne pâture avant qu'ils ſe répandent dans les prairies & à leur retour: l'expérience a démontré le ſuccès de cette pratique pendant que ces oiſeaux prennent leurs plumes. D'autres eſpeces de maladies font une cruelle guerre à ces jeunes oiſeaux, en voici les divers ſymptômes: ſi dans les mois de Juin & de Juillet il vient à pleuvoir beaucoup, l'herbe qui pouſſera trop rapidement, acquiert une qualité qui donne le dévoiement aux oies qui la picorent; ces pluies abondantes rafraîchiſſent & même refroidiſſent par trop ces oiſeaux. Peut-être auſſi le mal peut-il provenir d'une eau rougeâtre, remplie d'inſectes du genre des *monocles* & des *binocles*, qu'on leur laiſſe boire en cette ſaiſon: *voyez l'article* BINOCLE. D'habiles Économes ont employé divers moyens ſuivis de bons effets, & dont voici la méthode. Il faut faire boire aux oiſons attaqués de la diſſenterie une infuſion légere de baies & de petites branches vertes de ſapin pilées & broyées enſemble dans de l'eau bien propre: le lierre mêlé avec un peu d'orge égrugée eſt auſſi un bon remede en pareil cas; l'uſage de ce breuvage eſt pour le matin avant d'envoyer ces oiſeaux aux champs, & le ſoir lorſqu'ils ſont de retour. La paille hachée très-menue & le ſon forment dans l'eſtomac des oiſons une bouil-

lie viſqueuſe, qui tempere l'âcreté de l'eau ſale, des inſectes & de l'herbe tendre & froide qu'ils ont avalés. Cette nourriture en fortifiant l'eſtomac, adoucit auſſi les inteſtins & arrête la dyſſenterie. Le chardon pilé & mêlé avec le marc des braſſeries & un peu d'orge égrugée eſt encore un remede plus sûr que les précédens, ſur-tout ſi on ſaupoudre cette nourriture trois ou quatre fois par ſemaine d'un peu de cendre de tabac: alors c'eſt encore un excellent ſpécifique contre les autres maladies des oiſons, que les inſectes, & ſur-tout les ſang-ſues qu'ils avalent leur occaſionnent. Un autre fléau pour les oiſons, ce ſont les petits inſectes, poux, moucherons, couſins, &c. qui ſe mettent dans les oreilles & les naſeaux de ces bipedes, qui les tourmentent, les fatiguent, les épuiſent de force, & les font périr par l'excès de la douleur. Les oiſons qui en ſont attaqués marchent les ailes pendantes, ſecouent la tête, ou alongent le cou & ne mangent que peu ou point: pour faire déloger ces hôtes importuns & cruels, il faut préſenter aux oiſons au retour des champs de l'orge au fond d'un vaſe rempli d'une eau bien claire; ces oiſeaux avides de l'orge, voulant la manger, ſont obligés néceſſairement de mettre la tête & le cou dans l'eau, les inſectes fuient ou ſe retirent au haut du cou, c'eſt-à-dire, près du corps, les parties affectées & malades ſe nétoient & bientôt ces bipedes recouvrent la ſanté: en répétant pendant quelques jours cette opération, les inſectes n'y tiennent pas & abandonnent leur proie pour toujours. Une friction d'huile de ſapin battue dans de l'eau ou d'onguent mercuriel peu chargé de vif-argent, écarte & détruit auſſi ces ennemis opiniâtres.

C'eſt à tort qu'on a taxé l'oie d'être ſtupide, elle eſt vigilante; ſon ſommeil eſt léger, elle ſe réveille au moindre bruit; elle eſt même auſſi propre que quelques chiens à garder la nuit une maiſon de campagne; car dès qu'elle entend quelque choſe, elle ne ceſſe de jeter des cris. On en cite un exemple fameux

dans l'Hiſtoire Romaine, où elle étoit au rang des oiſeaux ſacrés, pour avoir averti les ſoldats de l'approche des Gaulois, près de s'emparer du Capitole. Il eſt certain, dit *Lémery*, que cet oiſeau eſt diſciplinable, cet Auteur en a vu un tourner une roue de cheminée pour faire rôtir de la viande.

Perſonne n'ignore combien cet oiſeau entre dans nos uſages domeſtiques : ſes petites plumes ſervent à faire des lits, des couſſins & des oreillers, qui nous facilitent un ſommeil agréable; & les grandes plumes de ſes aîles nous fourniſſent des plumes à écrire, dont l'uſage eſt connu de tout le monde. On peut plumer les oies deux fois l'année, au printemps & en automne. Il ne paroît pas que les Anciens euſſent coutume de ſe coucher ſur la plume d'oie : *Belon* dit qu'ils ne connoiſſoient pas même les lits de plumes, puiſqu'ils ne ſont pas encore aujourd'hui en uſage chez les Orientaux; leurs lits ſont compoſés de bourre de chameau, de laine, de coton & de ſommités de roſeaux.

On prétend que la fiente de l'oie gâte un peu les prés & brûle l'herbe; ces oiſeaux ſont capables de faire beaucoup de dégâts dans les jardins & dans les blés, ſi l'on n'y prend garde : la juſquiame, la ciguë & l'amande amere ſont des poiſons pour ces animaux; mais en revanche l'oie aime beaucoup l'orge qui l'engraiſſe. Il y a peu de volaille plus ſujette à produire des monſtres que l'oie : les Payſans prétendent connoître par la groſſeur & par la figure des œufs ceux qui doivent en faire naître, & ils les rejettent comme peu propres à être couvés, ou plutôt comme ne devant pas produire des êtres d'une longue & bonne durée.

La chair de l'oie eſt un aſſez bon manger, mais elle eſt peu ſalutaire, étant groſſiere & difficile à digérer : il faut être robuſte, faire de l'exercice pour qu'elle nourriſſe bien & qu'elle produiſe un aliment ſolide & durable; ceux qui ſont ſédentaires, & particuliérement les gens de cabinet, doivent s'en abſtenir. On

choiſit cet oiſeau d'un âge moyen, car étant trop jeune, ſa chair eſt viſqueuſe & moins ſaine; quand au contraire il eſt trop vieux, ſa chair eſt ſéche, dure & indigeſte. On mange l'oie rôtie ou en ragoût : l'on fait en quelques pays des pâtés de cuiſſes d'oies qui ſont fort eſtimés; en Gaſcogne on les marine, en les ſalant à ſec, les faiſant cuire à demi dans de la graiſſe d'oie : c'eſt ainſi qu'on les mange dans les potages aux choux verts, que les Béarnois appellent *garbure*. Les œufs de cet oiſeau ſe mangent chez le petit peuple, mais ils ne ſont pas à beaucoup près auſſi agréables que ceux de poule. Le ſang de l'oie eſt alexipharmaque : ſa graiſſe qui eſt très-fine, très-douce, eſt émolliente, réſolutive, nervale & laxative; elle empêche les grains de la petite vérole de creuſer profondément : cette ſubſtance, ainſi que le foie du même oiſeau, paſſoit chez les Romains pour quelque choſe d'exquis; tout le monde connoît encore les foies gras de l'oie qui nous viennent de Metz. Sa fiente eſt hyſtérique, diurétique, fébrifuge, ſudorifique, & très-propre contre la jauniſſe : on prétend que la premiere peau des pieds de l'oie eſt propre pour arrêter toutes ſortes de flux, &c. L'*oie huppée* n'eſt qu'une variété de l'oie domeſtique.

L'Oie de neige, *anſer niveus*, eſt blanche par tout le corps; les cinq premieres groſſes plumes ſont noires : elle ne paroît chez nous qu'en hiver, où elle vole en troupes.

L'Oie sauvage, *anſer ferus aut ſylveſtris*. Cet oiſeau fréquente les terres labourées où il pâture; il eſt plus petit que l'oie domeſtique, s'apprivoiſe difficilement; il arrive chez nous en hiver après les *grues*; voyez ce mot. Il vole par bandes le jour & la nuit avec beaucoup d'ordre en forme d'angle rectiligne, comme font les grues & les canards ſauvages. Celui qui eſt en tête fend l'air dont il ſoutient le choc, les deux colonnes ſuivent; lorſqu'il eſt fatigué, il retourne à la queue & eſt remplacé par celui qui le ſuit. La trou-

pe s'abat ſur terre; comme ils ne s'élevent de terre que difficilement, un d'entr'eux fait ſentinelle, eſt aux aguets, avertit ſes camarades du moindre danger. Leur cri eſt perçant & ſe fait entendre de fort loin; auſſi a-t-on remarqué que dans l'oie ſauvage la trachée-artere eſt réfléchie comme dans la grue en façon de trompe. Son envergure eſt très étendue, ſon cou eſt fort long; ſon bec, ſes jambes & ſes pattes ſont d'un jaune ſafrané; ſa mâchoire ſupérieure eſt toute garnie de pluſieurs rangs de petites dents, & celle de deſſous d'un ſeul rang de chaque côté, la langue en a auſſi un de chaque côté ſur la membrane extérieure; quelquefois le palais eſt auſſi denté.

Cette oie ſe plaît dans les grandes plaines remplies de blé vert qui lui ſert de pâture. Elle fait ſes petits dans les îles & dans les lieux maritimes où il y a des marécages. Sa chair eſt infiniment plus légere, plus ſavoureuſe & plus délicate que celle de l'oie domeſtique.

On voit aux environs de Ferrare en Italie & dans la Flandre, quelques oies ſauvages qui varient par le plumage. Il y a auſſi l'oie ſauvage du Nord: c'eſt l'*oie moqueuſe* d'Edwards, la même aux aîles bleues de la baie d'Hudſon.

L'Oie de mer, *merganſer*. Cet oiſeau qui eſt le grand plongeon de pluſieurs Naturaliſtes, a une envergure moins conſidérable que les autres oies en proportion de ſa taille. Il a le corps long, le dos large & plat; ſon plumage ſupérieur eſt d'un cendré brunâtre, l'inférieur eſt de couleur iſabelle, les grandes aîles ont les pointes blanches: le bec eſt plus long que le doigt index, d'une couleur brune-jaunâtre; la mâchoire ſupérieure eſt crochue par le bout: toutes deux ſont armées de dents, & reſſemblent à une petite ſcie de chaque côté: les jambes & les pattes ſont rouges. C'eſt une eſpece de *harle*. Voyez ce mot.

L'Oie Nonnette. Cet oiſeau n'eſt pas fort commun parmi nous: on le nomme ainſi, de ſa contenance com-

mune avec celle de l'oie, & parce que ſon plumage reſſemble à l'habillement d'une Religieuſe vêtue de blanc & de noir. Il n'eſt pas ſi grand que l'oie vulgaire; mais il eſt plus grand que le canard. Sa queue eſt courte & noire: il eſt haut monté ſur jambes; ſes pieds ſon plats, larges & fort noirs, de même que ſes jambes, ſon bec & ſes yeux; ſon bec eſt court, mais large & comme denté. *Belon* dit que l'oie nonnette a la fineſſe du renard pour faire échapper ſes petits quand quelqu'un veut s'en ſaiſir. Elle fait ſemblant de vouloir ſe laiſſer prendre, & leur donne le temps de s'échapper. Quelquefois elle fait comme ſi elle avoit les aîles & les cuiſſes caſſées; & quand elle voit ſes petits hors de danger, elle s'envole & s'échappe à ſon tour des mains des Chaſſeurs. Elle prend les mouches qui volent ſur l'eau; ce qui l'a fait appeller *anas aut anſer muſcaris*. Pluſieurs Méthodiſtes regardent l'oie nonnette comme une variété de la *bernache*, *bernicla*.

L'Oie de Soland, Oie d'Écosse, Oie de Basan, *anſer Baſſanus*. Elle a la peau ſur les côtés de la tête, au-delà des yeux, dégarnie de plumes: elle n'a point de narines; mais il y a une rigole à leur place qui s'étend des deux côtés tout le long du bec: les bords des deux mâchoires ſont toujours gluans; les quatre doigts ſont liés enſemble par la membrane qui va juſqu'à la naiſſance des ongles; ſes pattes ſont noires. Cette ſorte d'oiſeau, qui eſt une véritable eſpece de *fou*, voyez ce mot, ne multiplie que dans l'île de Baſs en Écoſſe, où il en vient annuellement un nombre prodigieux; chaque femelle ne pond qu'un œuf. Elle fait ſon nid dans les rochers élevés de l'île ſituée dans la mer d'Écoſſe: elle aime ſes petits très-tendrement; malheur aux enfans du pays qui iroient les dénicher, ils s'expoſeroient à perdre la vie. Comme on tire rarement ſur ces oiſeaux, & que perſonne ne les effraie, ils nourriſſent avec confiance leurs petits tout près des habitations. Leur nourriture eſt de poiſſon. Les Écoſſois diſent que la chair de cet oiſeau eſt

exquiſe : ils ſe ſervent de ſa graiſse pour la compoſition de quelques remedes. Le Seigneur de l'île en tire annuellement de grands revenus, car on les vend cher : ils ne viennent que dans le printemps, & s'en vont dans l'automne. Ces oiſeaux ſont d'excellens pêcheurs ; ils vont à la pêche pour eux & pour leurs petits ; moyennant quoi les Inſulaires ſont fournis pendant tout l'été de poiſſon frais, car ils partagent ſouvent le ſervice de la table de ces oiſeaux.

L'Oie de Moscovie, *anſer Moſcoviticus*, eſt plus grande que les oies ordinaires ; la mâchoire ſupérieure eſt chargée d'une ſorte de tubercule ou de boſſe large, ronde & de couleur orangée ; & le deſſous du bec a une grande bourſe. Le bec, les jambes & les pieds ſont d'une belle couleur d'orange ; le plumage eſt d'une couleur ſombre. C'eſt le *cygnoïdes Orientalis* de Linn.

Les Naturaliſtes font mention de pluſieurs autres ſortes d'oies : il y a celle de Brenta, *Brenta anas torquata Bellonii* ; c'eſt le *cravant* : celle de Canada, *anas Canadenſis* ; l'une & l'autre ne ſont que des variétés de l'oie ordinaire : celle d'Eſpagne & de Guinée, *anſer Hiſpanicus aut Guineenſis*, qui eſt très-grande & qui ſemble être une eſpece de cygne abâtardie par l'accouplement du cygne & de l'oie, ſa chair eſt excellente. L'oie de marais eſt la même que l'oie ſauvage ; l'oie d'Iſlande eſt le canard de montagne de Spitzberg. M. *Anderſon* dit que les oies d'Iſlande ſont connues ſous le nom de *margées* ; & qu'elles y viennent en ſi grande quantité, que leurs troupes ſont par milliers. Ces oiſeaux ſont, dit-il, ſi fatigués en arrivant, vraiſemblablement par la grande route qu'ils viennent de faire en traverſant la mer, qu'on en peut tuer des milliers à coups de bâton. L'oie de Magellan eſt, ſelon *Ray*, le penguin des Anglois. *Voyez* Penguin.

Au cap de Bonne-Eſpérance on trouve trois ſortes d'oies ; ſavoir l'*oie ſauvage*, celle de *montagne* & l'*oie aquatique* : elles différent beaucoup ſoit pour la cou-

leur ſoit pour la groſſeur ; celle de montagne eſt plus groſſe que nos oies d'Europe. Ses plumes ſont d'un beau vert éclatant : on donne à ces oies ſauvages le nom de *jabotieres*, à cauſe de la groſſeur extrême du jabot qu'elles ont. On dit que les ſoldats & le commun du peuple en font des poches pour mettre du tabac, qui peuvent en contenir environ deux livres. Ces oies ne ſeroient-elles pas des eſpeces de *pélicans* ? L'*oie à duvet* du Danemarck eſt le *canard à duvet* d'Iſlande.

Les *oies ſauvages* de la Gambra ont des éperons auſſi longs, dit-on, que ceux de nos coqs. Les lacs de la Chine ſont auſſi remplis d'oies.

L'*oie Magellanique* de *Cluſius* eſt une eſpece de *manchot*. Voyez ce mot.

Nous le répétons, les marques caractériſtiques de ces oiſeaux ſont d'être grands de corps, d'avoir le cou long, les aîles amples, ainſi que la queue qui eſt ronde ; un anneau blanc proche du croupion ; le dos élevé & rond, & non auſſi plat que dans le genre des canards ; le bec fort, épais à la baſe, comme denté, pointu vers le bout, & plus crochu que celui des canards.

P

PAC. C'eſt le nom que les Perſans donnent à une eſpece d'*aigle de mer*, nommée en Afrique *maroly*. Voyez ce mot.

PACA. Petit quadrupede ſemblable à un pourceau de deux mois. Il y en a une grande quantité dans l'Amérique Méridionale, & il ne ſe trouve point dans notre continent : quelques-uns ſont d'un blanc de neige ; leur chair eſt entrelardée & tendre, ainſi que leur peau, mais difficile à cuire : elle a le goût de celle du liévre : c'eſt un mets exquis pour les habitans du pays ; les blancs ſe trouvent rarement ailleurs qu'aux rivages de la riviere de Saint François. Le paca a depuis le bout du muſeau juſqu'à la queue environ un pied de long ; ſa tête eſt groſſe, ſa mâchoire inférieure courte : cet animal a une grande barbe de liévre, des oreilles pointues & très-courtes, ainſi que la queue ; les jambes de devant plus courtes que celles de derriere : il a cinq doigts à chaque pied ; le corps couvert de poils courts, rudes au toucher ; il eſt tacheté régulierement de blanc, gris & noir : auſſi ſa peau donne-t-elle une aſſez belle fourrure. Les Guianois l'appellent *ourena* & *pach*. Ces petits animaux ont le grognément & l'allure du cochon : comme lui ils fouillent la terre avec leur muſeau pour chercher leur nourriture. Ils ſont organiſés de maniere à plonger & reſter pluſieurs heures ſous l'eau. Ils ſont difficiles à chaſſer pendant l'hiver. Les grandes eaux leur ſont favorables. Les femelles portent au commencement des pluies ou de l'hiver. La chaſſe de ces animaux eſt alors très-pénible. Il faut des chiens dreſſés pour les prendre. Ils ſe creuſent des terriers comme les lapins, mais peu profondément ; de ſorte que ſouvent les Chaſſeurs en marchant enfoncent dans

l'endroit où ils ſont cachés, & les font partir. Il y a trois iſſues en triangle dans la retraite qu'ils ſe font. Ils la recouvrent de feuilles ſéches, qui font croire au Chaſſeur que c'eſt un ancien trou abandonné. Quand on veut les prendre en vie, on bouche deux iſsues & on fouille la troiſieme; mais il faut être ſur ſes gardes, car ils ſe défendent vigoureuſement & ſe vengent en mordant avec autant d'acharnement que de vivacité. M. *Briſſon* place le *paca* dans le genre du lapin; mais M. *Klein* le range parmi les cavia, petits animaux, dit-il, que les Portugais nomment *ratos do matto*, qui habitent les bois, qui ont le poil & le cri du cochon, & qui ſe retirent dans des trous ou dans des creux d'arbres.

PACAGE ou PASCAGE. C'eſt un pâturage humide dont on ne fauche point l'herbe, & qui ſert pour la nourriture des beſtiaux. Quand le pâturage eſt ſec on le nomme *pâtis*. Les mots de *pacages*, *pâturages*, *pâtures*, *pâtis* ou *paſquis*, *herbages* & *communes*, ſont preſque ſynonymes.

PACAL. Arbre de l'Amérique méridionale, qui croît aux bords d'une riviere diſtante de vingt-cinq lieues de Lima: la deſcription de cet arbre eſt inſuffiſante. On dit que les Indiens en retirent par l'uſtion une cendre qu'ils mêlent avec du ſavon, pour guérir toutes ſortes de vieilles cicatrices, de dartres & de feux volages.

PACANE ou PACANIER. Eſpece de noyer de la Louiſiane. *Voyez au mot* NOYER.

PACAY. C'eſt le *pois ſucré* de la Guiane. *Voyez ce mot.*

PACHÉE. *Voyez au mot* ÉMÉRAUDE.

PACO ou PACOS. L'hiſtoire de ce quadrupede & du *lama*, que nous réuniſsons dans ce même article d'après ce qu'en a dit M. *de Buffon*, fournit un exemple que dans toutes les langues on donne quelquefois au même animal deux ou un plus grand nombre de noms différens, dont l'un ſe rapporte à ſon état de

liberté, un autre à celui de domeſticité, &c. Le *ſanglier* & le *cochon* ne ſont qu'un animal, & ces deux noms ne ſont pas relatifs à la différence de la nature, mais à celle de la condition de cette eſpece, dont une partie eſt ſous l'empire de l'homme, & l'autre indépendante. Il en eſt de même des *pacos* & des *lamas* qui étoient les ſeuls animaux domeſtiques des anciens Américains; ces noms ſont ceux de leur état de domeſticité; le lama ſauvage s'appelle *huanacus* ou *guanaco*, & le paco ſauvage *vicunna* ou *vigogne*. Les Anglois ont déſigné le lama par la dénomination de *peruicheattle*, c'eſt-à-dire *bétail du Pérou*. Quelques-uns l'appellent auſſi *cornera de tierra*, mouton de terre. C'eſt le *guanapo* de *Gentil*, le *wianaque* de *Wood*, le *pelon ichiatl oquitli* d'*Hernandez*, le *chameau du Pérou* de M. *Briſſon*, le *glama* de pluſieurs Auteurs, & la *brebis du Pérou* de *Marcgrave*.

Le lama & le paco ſont des animaux à laine qui appartiennent uniquement au nouveau Continent, & ne ſe trouvent pas dans l'ancien; ils affectent même de certaines terres, hors deſquelles on ne les trouve plus: en effet ils paroiſſent attachés à la chaîne des montagnes qui s'étend depuis la Nouvelle Eſpagne juſqu'aux terres Magellaniques. Ainſi ils habitent les régions les plus élevées du globe terreſtre, & ſemblent avoir beſoin pour vivre de reſpirer un air plus vif & plus léger que celui de nos plus hautes montagnes de France.

Il eſt aſſez ſingulier, dit M. *de Buffon*, que quoique le lama & le paco ſoient domeſtiques au Pérou, au Mexique, au Chily, comme les chevaux le ſont en Europe, ou les chameaux en Arabie, nous les connoiſſions à peine, & que depuis plus de deux ſiécles que les Eſpagnols regnent dans ces vaſtes contrées, aucun de leurs Auteurs ne nous ait donné l'hiſtoire détaillée & la deſcription exacte de ces animaux dont on ſe ſert tous les jours, & qui étoient les ſeuls animaux domeſtiques des Indiens du Pérou, avant l'arrivée des Eſpagnols: ils prétendent à la vérité qu'on

ne peut les transporter en Europe, ni même les descendre de leurs hauteurs sans les perdre, ou du moins sans risquer de les voir périr après très-peu de temps. On ignore comment ils sont conformés intérieurement, combien de temps ils portent leurs petits, quelle est leur véritable forme & figure; l'on ignore si ces deux especes sont absolument séparées l'une de l'autre, si elles ne peuvent se mêler par l'accouplement, s'il n'y a point entr'elles de races intermédiaires, & beaucoup d'autres faits qui seroient nécessaires pour rendre cette histoire complette.

Quoique les Espagnols prétendent que ces animaux périssent lorsqu'on les éloigne de leur pays natal, il n'en est pas moins vrai qu'immédiatement après la conquête du Pérou, & même encore long-temps après, l'on a transporté quelques lamas en Europe. L'animal dont *Gesner* parle, sous le nom d'*allocamelus*, & dont il donne la figure, est un lama qui fut amené vivant du Pérou en Hollande en 1558, c'est le même quadrupede dont *Mathiole* fait mention sous le nom d'*elæphocamelus*.

Gregoire de *Bolivar* qui a rassemblé beaucoup de faits sur l'utilité & les services qu'on tire des *lamas* & sur leur naturel, dit que le Pérou est le pays natal, la vraie patrie de ces animaux : on les conduit à la vérité dans d'autres Provinces, comme à la Nouvelle Espagne, mais c'est plutôt pour la curiosité que pour l'utilité; au lieu que dans toute l'étendue du Pérou, depuis Potosi jusqu'à Caracas, ces animaux sont en très-grand nombre : ils sont aussi de la plus grande nécessité : ils font seuls toute la richesse des Indiens, & contribuent beaucoup à celle des Espagnols; leur chair, sur-tout celle des jeunes, est bonne à manger; leur poil est une laine fine d'un excellent usage, & pendant toute leur vie ils servent constamment à transporter toutes les denrées du pays : leur charge ordinaire est de cent cinquante livres, & les plus forts en portent jusqu'à deux cents cinquante; ils font des voyages

assez longs dans des pays impraticables pour toutes les autres bêtes de charge ; ils marchent assez lentement, & ne font que quatre ou cinq lieues par jour ; leur démarche est grave & ferme, leur pas assuré ; ils descendent des ravines précipitées, & surmontent des rochers escarpés, où les hommes même ne peuvent les accompagner ; ordinairement ils marchent quatre ou cinq jours de suite, après quoi ils veulent du repos & prennent d'eux-mêmes un séjour de vingt-quatre ou trente heures avant de se remettre en marche. On les occupe beaucoup au transport des riches matières que l'on tire des mines du Potosi. *Bolivar* dit que de son temps on employoit à ce travail trois cents mille de ces animaux. Leur voyage le plus ordinaire, dit *Frésier*, est depuis Cozer jusqu'à Potosi, d'où l'on compte environ deux cents lieues : on les conduit comme les chameaux par caravanes, ou par milliers ; & ils portent toutes sortes de marchandises.

Leur accroissement est assez prompt, & leur vie n'est pas bien longue ; ils peuvent produire dès l'âge de trois ans, ils sont en pleine vigueur depuis cet âge jusqu'à dix & onze ans ; ils commencent à dépérir à douze ; ensorte qu'à quinze ils sont entiérement usés : leur naturel, dit M. *de Buffon*, paroît être modélé sur celui des Américains, ils sont doux & flegmatiques, & font tout avec poids & mesure : lorsqu'ils voyagent & qu'ils veulent s'arrêter pour quelques instans, ils plient les genoux avec la plus grande précaution, & baissent le corps en proportion, afin d'empêcher leur charge de tomber ou de se déranger ; mais dès qu'ils entendent le coup de sifflet du Conducteur, ils se relevent avec les mêmes précautions & se remettent en marche : ils broutent chemin faisant, & par tout où ils trouvent de l'herbe verte, mais jamais ils ne mangent la nuit, quand même ils auroient jeûné pendant le jour, ils emploient ce temps à ruminer : ils dorment appuyés sur la poitrine les pieds repliés sous le ventre, & ruminent aussi dans

cette ſituation. Si on les excede de travail & qu'ils ſuccombent une fois ſous le faix, il n'y a nul moyen de les faire relever, on les frapperoit donc inutilement; la derniere reſſource qu'on emploie quelquefois pour les aiguillonner, eſt de leur ſerrer les teſticules, mais cette correction barbare eſt ſouvent inutile; communément ils s'obſtinent à demeurer au lieu même où ils ſont tombés, & l'on a vu nombre de fois que ſi l'on continue de les maltraiter, ils ſe déſeſperent & ſe tuent en battant la terre à droite & à gauche avec leur tête. Ils ne ſavent pas ſe défendre des pieds ni des dents, & n'ont pour ainſi dire d'autres armes que l'indignation; ils vomiſſent ou crachent à quelques pas de diſtance, à la face des hommes qui les inquiétent, qui les inſultent, qui les outragent, & l'on prétend que cette ſalive qu'ils lancent dans la colere par la fente de leur lévre ſupérieure, eſt âcre & mordicante, au point de faire lever des ampoules ſur la peau.

Le lama (les Eſpagnols prononcent *l'hama*) eſt un animal ſans cornes, biſulce, ruminant & porte-laine; il eſt haut d'environ quatre pieds, ſa longueur eſt de cinq ou ſix pieds; le cou ſeul a près de trois pieds de long; ſa tête qu'il tient levée eſt bien faite, cependant petite en proportion du corps, & tenant un peu de celle du cheval & de celle du mouton, dit *Fréſier*; ſes yeux ſont grands, le muſeau alongé, les lévres épaiſſes, la ſupérieure fendue & l'inférieure un peu pendante; il manque de dents inciſives & canines à la mâchoire ſupérieure; ſes oreilles ſont longues de quatre pouces, il les porte en avant, les dreſſe & les remue avec facilité; ſa queue qui a huit pouces de longueur, eſt droite; menue & un peu relevée; ſes pieds ſont fourchus comme ceux du bœuf, mais ils ſont ſurmontés d'un éperon en arriere, qui aide à l'animal à ſe retenir & à s'accrocher dans les pas difficiles; il eſt couvert d'une laine courte ſur le dos, la croupe & la queue, mais fort longue ſur les flancs &

ſous le ventre : du reſte les lamas varient par les couleurs ; il y en a de blancs, de noirs & de mêlés : leur fiente reſſemble à celle des chévres.

La nature qui dans toutes ſes opérations, agit ordinairement par les moyens les plus faciles, paroît s'en écarter dans le phyſique de ces animaux ; le mâle a le membre génital menu & recourbé, enſorte qu'il piſſe en arriere : c'eſt un animal très-laſcif, & qui cependant a beaucoup de peine à s'accoupler. La femelle a l'orifice de la vulve fort étroit ; elle ſe proſterne pour attendre le mâle, & l'invite à l'acte de la génération par ſes ſoupirs ; mais il ſe paſſe toujours pluſieurs heures & quelquefois un jour entier avant qu'ils puiſſent jouir l'un de l'autre, & tout ce temps ſe paſſe à gémir, à gronder, & ſur-tout à ſe conſpuer ; & comme ces longs préludes les fatiguent plus que l'acte même, on leur prête une main ſecourable, officieuſe, pour abréger, c'eſt-à-dire pour les aider à s'arranger, à s'appareiller : ils ne produiſent ordinairement qu'un petit, & rarement deux. La mere n'a auſſi que deux mamelles, & le petit la ſuit au moment qu'il eſt né. Nous avons dit que la chair des jeunes eſt très-bonne à manger, celle des vieux eſt ſéche & trop dure ; en général celles des lamas domeſtiques eſt bien meilleure que celle des ſauvages, & leur laine eſt auſſi beaucoup plus douce & mieux fournie : leur peau eſt aſſez ferme ; les Indiens du Pérou en faiſoient leurs chauſſures, & les Eſpagnols l'emploient pour faire des harnois de cheval. Ces animaux ſi utiles & même ſi néceſſaires dans le pays qu'ils habitent, ne coûtent ni entretien ni nourriture ; la conformation de leurs pieds & l'épaiſſeur de leur fourrure, diſpenſent de les ferrer & de les bâter. Le Conducteur prend ſeulement ſoin d'arranger leur laine de façon qu'elle ne porte pas ſur l'épine du dos. L'herbe vèrte qu'ils broutent eux-mêmes leur ſuffit, & ils n'en prennent qu'en petite quantité ; ils ſont encore plus ſobres ſur la boiſſon : & l'on aſſure qu'au beſoin ils s'abreuvent de leur ſalive,

qui dans cet animal eſt plus abondante que dans aucun autre.

Le lama dans l'état de nature, & que l'on appelle *huanacus*, eſt plus fort, plus vif & plus léger que l'eſpece domeſtique; le lama ſauvage court comme un cerf & grimpe comme le chamois ſur les rochers les plus eſcarpés : ſa laine eſt moins longue, moins fournie & toute de couleur fauve : ces eſpeces ſauvages, quoiqu'en pleine liberté, ſavent ſe raſſembler en troupes, & ſont quelquefois deux ou trois cents enſemble : lorſqu'ils apperçoivent quelqu'un, ils regardent avec une ſorte d'attention, ſans marquer d'abord ni crainte, ni plaiſir; bientôt l'étonnement ſuccede, enſuite ils ſouffient des narines & henniſſent à-peu-près comme les chevaux, & enfin ils prennent la fuite tous enſemble vers le ſommet des montagnes; ils cherchent de préférence le côté du Nord, & la région froide; ils grimpent & ſéjournent ſouvent au-deſſus de la ligne de neige : nous l'avons déjà dit, ces animaux biſulces voyageant dans les glaces & couverts de frimats, ils ſe portent mieux que dans la région tempérée; autant ils ſont nombreux & vigoureux dans les *ſierras*, qui ſont les parties élevées des Cordillieres, autant ils ſont rares, rabougris, au moins chétifs dans les *lanos* ou parties qui ſont au-deſſous.

On chaſſe les *huanacus* ou *lamas ſauvages*, pour en avoir la toiſon; les chiens ont beaucoup de peine à les ſuivre; ſi on donne aux *huanacus* le temps de gagner leurs rochers, le Chaſſeur & les chiens ſont contraints de les abandonner. Ils paroiſſent redouter la peſanteur de l'air autant que la chaleur; on ne les trouve jamais dans les terres baſſes, & comme la chaine des Cordillieres qui eſt élevée de plus de trois mille toiſes au-deſſus du niveau de la mer au Pérou, ſe ſoutient à-peu-près à cette même élévation au Chili, & juſqu'aux terres Magellaniques, on y trouve des *huanacus* ou lamas ſauvages en grand nombre; au lieu que du côté de la Nouvelle Eſpagne où cette

chaîne de montagnes ſe rabaiſſe conſidérablement, on n'en trouve plus, & l'on n'y voit que les lamas domeſtiques que l'on y conduit.

M. *de Buffon* dit que les *pacos* ou *vigognes* ſont aux lamas une eſpece ſuccurſale, à-peu-près comme l'âne l'eſt au cheval ; ils ſont plus petits & moins propres au ſervice, mais plus utiles par leur dépouille ; la longue & fine laine dont ils ſont couverts eſt une marchandiſe de luxe auſſi chere, auſſi recherchée & auſſi précieuſe que la ſoie. Les pacos qu'on appelle auſſi, dit *Fréſier*, *alpagnes* ou *alpaques*, & qui ſont les vigognes domeſtiques, ſont ſouvent tout noirs & quelquefois d'un brun mêlé de fauve. La toiſon des vigognes ou pacos ſauvages eſt de couleur de roſe ſéche, un peu claire, & cette couleur naturelle eſt ſi fixe, qu'elle ne s'altere pas ſenſiblement ſous la main de l'Ouvrier. On fait de très-bons mouchoirs de cou, de très-beaux gants & bas fort doux, très-chauds, & autres ouvrages de bonneterie avec cette laine de vigogne ; l'on en fait d'excellentes couvertures & des tapis d'un très-grand prix ; en un mot le caſtor du Canada, la brebis de Calmouquie, la chévre de Syrie ne fourniſſent pas un plus beau poil, & la laine de vigogne forme ſeule une branche dans le commerce des Indes Eſpagnoles. On diſtingue même dans le commerce trois ſortes de laines de vigogne, la *fine*, la *carneline* ou *bâtarde*, & le *pelotage* ; toutes trois néanmoins ſont employées ; on en mêle auſſi avec du poil de lapin & de liévre pour faire des chapeaux ; on en fait auſſi des cordes. La vigogne, c'eſt le *vicunas* des Eſpagnols, a beaucoup de choſes communes avec le lama ; mêmes mœurs, même naturel, même tempérament, originaires de la même contrée, habitant le même canton : cependant comme la laine de la vigogne eſt beaucoup plus longue & plus touffue que celle du lama, l'animal vigogne paroît craindre encore moins le froid ; il habite & paſſe dans les endroits les plus élevés des montagnes ; il ſe tient plus volontiers dans la neige &

ſur les glaces, & les contrées les plus froides paroiſſent plutôt le récréer que l'incommoder : on le trouve en grande quantité dans les terres Magellaniques.

Les vigognes reſſemblent auſſi par la figure aux lamas, mais elles ſont plus petites, leurs jambes ſont plus courtes & leur muffle plus ramaſſé ; leur toiſon eſt d'une teinte bien différente. Les vigognes n'ont point de cornes ; elles vont en troupes & courent très-légérement : timides ou craintives, dès qu'elles apperçoivent quelqu'un, elles s'enfuient, & ſi elles ont des petits, elles les chaſſent devant elles. Les anciens Rois du Pérou, qui connoiſſoient bien les avantages réels que produiſoient ces animaux, en avoient rigoureuſement défendu la chaſſe, parce qu'ils ne multiplient pas beaucoup, & aujourd'hui il y en a infiniment moins que dans le temps de l'arrivée des Eſpagnols. Comme la chair des vigognes ſauvages ou pacos ſauvages n'eſt pas ſi bonne que celle des *huanacus* ou lamas ſauvages, on ne recherche les vigognes que pour leur toiſon & pour les bézoards qu'elles produiſent. La maniere dont on prend ces animaux, prouve leur extrême timidité, ou ſi l'on veut, leur imbécillité : quantité d'hommes s'aſſemblent pour battre les bois, on les fait fuir & ils s'engagent dans des paſſages étroits où l'on a tendu des cordes à trois ou quatre pieds de haut, le long deſquelles on laiſſe pendre des morceaux de linge ou de drap ; ces animaux arrivant à ce paſſage, ſont tellement intimidés par le mouvement de ces lambeaux agités par le vent, qu'ils n'oſent paſſer au-delà, & qu'ils s'attroupent, demeurent en foule & deviennent la proie du Chaſſeur qui les tue en grand nombre, ou qui peut les prendre vivantes avec un lacet de cuir ; mais ſi dans la troupe, dit *Fréſier*, ſe trouvent quelques *huanacus* (lamas ſauvages), comme ceux-ci ſont plus hauts de corps & moins timides que les vigognes, ils ſautent par deſſus les cordes ; & dès qu'ils en ont donné l'exemple, les vigognes ſautent de même & échappent aux Chaſſeurs.

On ſe ſert de vigognes domeſtiques ou pacos comme des lamas pour porter des fardeaux ; mais les pacos étant plus petits, plus foibles, ils portent beaucoup moins ; ils ſont encore plus capricieux, plus obſtinés ; lorſqu'une fois ils ſe couchent avec leur charge, ils ſe laiſseroient plutôt hacher que de ſe relever. Les Indiens n'ont jamais fait uſage du lait de ces animaux, parce qu'ils n'en ont que la quantité néceſsaire à la nourriture de leurs petits.

Le grand profit que les Eſpagnols avoient retiré des vigognes, les avoit engagés à tâcher de naturaliſer ces animaux en Europe : ils en ont tranſporté plus d'une fois, ainſi que des lamas, par ordre du Roi, en Eſpagne pour les y faire peupler ; mais le climat ſe trouva ſi peu convenable, qu'ils y périrent tous. Cependant, dit M. *de Buffon*, je ſuis perſuadé que ces quadrupedes plus précieux encore que les lamas, pourroient réuſſir dans nos montagnes, & ſur-tout dans les Pyrénées. Ceux qui les ont tranſportés en Eſpagne n'ont pas fait attention qu'au Pérou même les vigognes abandonnées à la Nature, ne ſubſiſtent que dans la région froide, c'eſt-à-dire, dans la partie la plus élevée des montagnes, où elles paiſsent en troupes ; qu'on ne les trouve jamais dans les terres baſses, & qu'elles meurent dans les pays chauds : qu'au contraire elles ſont aujourd'hui très-nombreuſes dans les terres voiſines du Détroit de Magellan, où le froid eſt beaucoup plus grand que dans notre Europe méridionale, & que par conſéquent il falloit, pour les conſerver, les débarquer non pas en Eſpagne, mais en Ecoſse ou même en Norwege, & plus ſurement encore aux pieds des Pyrenées & des Alpes, où elles euſsent pu grimper & atteindre promptement la région qui leur convient, celle qui approche le plus de celle des Cordilleres. Je n'inſiſte ſur cela, dit M. *de Buffon*, que parce que je m'imagine que ces animaux ſeroient une excellente acquiſition pour l'Europe, & produiroient plus de biens réels que tout le métal du Nouveau

Monde, qui n'a ſervi qu'à nous charger d'un poids inutile, puiſqu'on avoit auparavant pour un gros d'or ou d'argent ce qui nous coûte une once de ces mêmes métaux.

Les animaux qui ſe nourriſſent d'herbes & qui habitent les hautes montagnes de l'Aſie & même de l'Afrique, donnent les bézoards que l'on appelle *orientaux*, dont les vertus ſont, dit-on, les plus exaltées; ceux des montagnes de l'Europe, où la qualité des plantes & des herbes eſt plus tempérée, ne produiſent, dit M. *de Buffon*, que des pelotes ſans vertus qu'on nomme *égragropiles:* (cependant ils donnent quelquefois des bézoards), & dans l'Amérique méridionale tous les animaux qui fréquentent les montagnes ſous la zône torride donnent d'autres bézoards que l'on appelle *occidentaux*, qui ſont encore plus ſolides & peut-être auſſi qualifiés que les orientaux: néanmoins ils ne ſont pas autant eſtimés en médecine, ni auſſi recherchés des Commerçans. La vigogne ſur-tout en fournit en grand nombre, le huanacus en donne auſſi, & l'on en tire, dit *Acoſta, Hiſt. Natur. des Indes Occid. pag. 207.* des cerfs & des chevreuils dans les montagnes de la Nouvelle Eſpagne. Les lamas & les pacos ne donnent de beaux bézoards qu'autant qu'ils ſont huanacus & vigognes, c'eſt-à-dire, dans leur état de liberté, en un mot ſauvages; ceux qu'ils produiſent dans l'eſclavage, dans leur condition de ſervitude, ſont petits, noirs & ont peu de vertu: les plus eſtimés ſont ceux dont la couleur eſt d'un vert obſcur, & ils viennent ordinairement des vigognes, ſur-tout de celles qui habitent les parties les plus élevées de la montagne, & qui paiſſent habituellement dans les neiges: de ces vigognes montagnardes les femelles comme les mâles produiſent des bézoards, & ces bézoards du Pérou tiennent le premier rang après les bézoards orientaux, & ſont plus eſtimés que les bézoards de la Nouvelle Eſpagne qui viennent des cerfs, & ſont les moins efficaces de tous. Vers le mois de Novembre

on trouve auſſi dans le premier ou ſecond ventricule de quelques vigognes l'eſpece de bézoard de poil appellé *égagropile*. Voyez maintenant les mots BEZOARD & EGAGROPILE.

PACOCEROCA, *alpinia*, plante d'un genre particulier, ſelon quelques Botaniſtes. Cette plante croît à la Martinique & au Bréſil, elle a le port & le feuillage de la canne d'inde. Sa tige principale eſt haute de ſix à ſept pieds, droite, ſpongieuſe, verte, & ne donne point de fleurs ; mais de ſa racine, & même à côté d'elle, s'élevent deux ou trois autres tiges moins hautes, d'environ un pied & demi, groſſes comme le petit doigt, & chargées de fleurs rouges, auxquelles ſuccedent des fruits gros comme une prune, oblongs, triangulaires, remplis d'une pulpe filamenteuſe, ſucculente, d'un jaune ſafrané, d'une odeur vineuſe & agréable au goût, renfermant beaucoup de ſemences triangulaires, jaunâtres & ramaſſées en un petit peloton, contenant chacune une petite amande blanche : le ſuc du fruit donne une teinture d'un très-beau rouge, ineffaçable à la leſſive. Si l'on y mêle un peu de ſuc de citron, le mélange teindra alors en un beau violet. La racine de cette même plante eſt noueuſe, & rend une belle couleur jaune, étant bouillie dans de l'eau : *Lemery* dit que toute la plante étant écraſée avant que ſon fruit ſoit mûr, rend une odeur de gingembre, & que les Indiens l'emploient dans leurs bains.

PACQUIRES, eſpeces d'animaux ſemblables aux porcs, leſquels ſe trouvent dans l'île de Tabago : ils ont le lard ferme, peu de poil, & le nombril ſur le dos ; les Sauvages en mangent beaucoup.

PADUS ou BOIS DE SAINTE-LUCIE : *voyez à l'article* CERISIER.

PAGALOS, oiſeau étranger aſſez ſemblable à une poule pour le port & la hauteur. Son plumage eſt de différentes couleurs fort vives ; ſa queue a environ deux pieds de longueur : on en a vu dans la Ménagerie de Chantilly.

PAGANELLO. A Veniſe on donne ce nom à une eſpece de goujon de mer, qui eſt mis dans le rang des poiſſons à nageoires épineuſes : *Voyez* BOUILLEROT *au mot* GOUJON.

PAGAYE, arbre de Cayenne, mal bâti, creux, mais fort droit. Il y eſt fort commun ; il dure long-temps ; il eſt bon à faire des fourches : on en fait principalement des canots & des avirons, qu'on appelle de ſon nom. *Maiſon Ruſt. de Cayenne.*

PAGE DE LA REINE. En Hollande on donne ce nom à un beau papillon de Surinam, qui provient d'un chenille toute couverte de pointes, au bout deſquelles pend une toile noire. (Conſultez *l'Hiſtoire des Inſect. de Surinam, Pl. 48*).

PAGEL, *rubellio erythrinus.* Poiſſon de mer à nageoires épineuſes, mis par *Artedi* dans le rang des *ſpares.* En hiver, ce poiſſon ne quitte point la haute mer ; mais en été, il vient proche des rivages où on le pêche : la couleur de ſon dos eſt rouſſe en hiver, bleuâtre en été ; celle de ſon ventre eſt blanche : il a beaucoup de reſſemblance extérieure avec le pagre : cependant il en differe par ſon muſeau plus pointu, plus étroit ; il a le corps moins large, les yeux grands, la bouche petite, ainſi que les dents qui ſont rondes & pointues : ſa chair eſt blanche, nourriſſante, laxative & de bonne digeſtion. Il a des pierres dans la tête ; on pêche plus de femelles que de mâles.

PAGGERE. Les Portugais appellent ainſi un animal teſtacée du Cap de Bonne-Eſpérance. *Kolbe* dit qu'il a une eſpece de corne ou piquant ſi venimeux, que ſi la main en eſt bleſſée, on y ſent auſſi-tôt des douleurs très-vives, l'inflammation s'y joint, & même on perd la main, ſi l'on n'eſt ſecouru promptement.

PAGRE, *phagrus*, poiſſon de mer à nageoires épineuſes qu'*Artedi* met, ainſi que le pagel, au rang des ſpares. *Voyez ce mot.* Ce poiſſon ſe trouve ſouvent dans le Nil : *Rondelet* dit qu'il reſſemble, par les nageoires, à la petite dorade ; mais il en differe par les aiguillons,

par la queue & par la couleur qui eſt rouſſe en tout temps ; il a le muſeau épais & figuré en nez aquilin : ce poiſson a une grande veſſie pleine d'air. On lui trouve des pierres dans la tête : il vit de bourbe, d'algue, de ſéches & de petits poiſsons. *Rondelet*, Hiſt. Natur. des Poiſſ. *I. part. L. V. Chap. XV.*

PAGUL ou PAGURUS, eſt une des eſpeces de cancres de la Méditerranée : il y en a qui peſent juſqu'à dix livres. *Voyez* CANCRE.

PAILLE, ſe dit du tuyau ou de la tige du blé, de l'avoine, &c. lorſque le grain en eſt dehors. *Voyez* à la ſuite du mot FOURRAGE. Les pailles d'un diamant ſont autant de défauts. *Voyez* DIAMANT.

PAILLE DE LA MECQUE : *Voyez* SCHENANTE.

PAILLE-EN-CU ou FÉTU-EN-CU, ou OISEAU DES TROPIQUES ou OISEAU DE MER, *lepturus*, c'eſt le *phaëton æthereus* de *Linnæus*. On a donné ce nom à un genre d'oiſeau qui habite la Zône Torride, c'eſt-à-dire, l'eſpace qui eſt entre les deux Tropiques. Le Pere Labat, dans ſes *Voyages aux Iſles de l'Amérique, Tome VIII, p. 305*, dit que ces oiſeaux ſont à-peu-près de la groſseur d'un pigeon : ils ont la tête petite & bien faite ; le bec d'environ trois pouces de longueur, aſsez gros, fort, pointu, un peu courbé, dentelé & tout rouge, ainſi que les pieds qui ſont palmés : en effet les quatre doigts tiennent enſemble par une membrane commune. Leurs aîles ſont très-grandes & longues, à proportion de la grandeur du corps ; le plumage eſt aſſez blanc. Il y en a auſſi de tachetés de noir & de fauves. La queue eſt compoſée de douze à quinze plumes de cinq ou ſi pouces de longueur, du milieu deſquelles ſortent deux plumes longues d'environ quinze à ſeize pouces, leſquelles ſemblent accollées, & n'en faire qu'une : c'eſt ce qui a donné occaſion aux Matelots d'appeller cet oiſeau, *paille-en-cu*. Il a un cri perçant ; il vole très-bien & fort haut ; il s'éloigne de terre autant que l'oiſeau nommé *frégate* : mais ſi le trajet eſt trop long, il ſe repoſe ſur l'eau, comme les canards. Il vit de

poiſſons; il pond, couve & éleve ſes petits dans les îles déſertes. Le Pere du Tertre, *Hiſt. Natur. des Antilles, T. II, p. 276*, croit que c'eſt un oiſeau de paradis; cependant il ne lui reſſemble gueres: cet Auteur ajoute qu'on ne le voit preſque jamais à terre pour couver & nourrir ſes petits: Les Sauvages font grand cas des deux longues plumes de la queue; ils les mettent dans leurs cheveux, & les paſſent auſſi dans l'entre-deux des narines en guiſe de mouſtaches.

PAIN, *panis*. Nom donné à une pâte cuite qui ſe fait avec la farine de blé & de pluſieurs autres grains, ou fruits & racines, tels que de *ſeigle*, d'*orge*, de *millet*, de *riz*, d'*épeautre*, d'*avoine*, de *ſaraſin*, de *manihot*, de *gland*, de *marron*, d'*arum*, d'*aſphodele*, &c. Voy. ces mots.

La maniere de bien faire le pain de froment, conſiſte, 1°. en la quantité & qualité du levain que l'on met dans la farine; 2°. dans le degré de chaleur de l'eau que l'on verſe ſur la farine & le levain; 3°. dans l'exactitude du pétriſſage; 4°. dans le degré de fermentation & de gonflement qu'on doit donner à propos à la pâte; 5°. enfin, au degré de chaleur qu'on emploie pour faire cuire le pain dans le four.

M. *Bartholin*, Médecin Danois, dit qu'en certains pays de la Norwege, on fait une ſorte de pain qui ſe garde juſqu'à quarante ans; & c'eſt dit-il, une commodité, car quand un homme de ce pays-là a une fois gagné de quoi faire du pain, il en cuit pour toute ſa vie, ſans craindre la famine. Ce pain, de ſi longue durée, eſt une ſorte de *biſcuit* fait de farine d'orge & d'avoine pétries enſemble, & que l'on fait cuire entre deux cailloux creux, ce pain eſt preſque inſipide au goût: plus il eſt vieux, & plus il eſt ſavoureux; de ſorte qu'en ce pays-là l'on eſt auſſi friand de pain dur, qu'ailleurs on l'eſt de pain tendre. Auſſi a-t-on ſoin d'en garder très-long-temps pour les feſtins, & il n'eſt pas rare qu'au repas qui ſe fait à la naiſſance d'un enfant,

on

on mange du pain qui a été cuit à la naiſſance du grand-pere.

PAIN A COUCOU, eſt la plante appellée *alleluia*: voyez ce mot.

PAIN BLANC. *Voyez* OBIER.

PAIN DE CASSAVE ou DE MADAGASCAR. *Voyez* MANIHOT.

PAIN D'ÉPICE. Pain fait de miel & de farine de ſeigle. C'eſt à Reims qu'on a l'art de le faire plus nourriſſant & d'un goût plus agréable que par-tout ailleurs, il s'y en fait un très-grand débit. Ce pain peut ſervir de cataplaſme maturatif dans la formation des abcès qui viennent dans la bouche. Ce qu'on voit dans les droguiers ſous le nom de *pain d'épice*, paroît être une préparation du fruit du COURBARIL. *Voyez ce mot.*

PAIN FOSSILE, *artolithus aut panis dæmonum.* Quelques Auteurs ont donné ce nom à des concrétions pierreuſes à qui la nature a donné accidentellement la forme d'un pain: ce ſont là de vrais jeux de la nature propres à amuſer ceux qui ne cherchent que le ſingulier: ils en trouveront dans le voiſinage de la ville de Rothweil, dans les montagnes des environs de Bologne en Italie; on en rencontre auſſi dans les grotes des montagnes du Hartz.

PAIN D'OISEAU ou VERMICULAIRE BRULANTE: *voyez* à l'article JOUBARBE.

PAIN DE POURCEAU COMMUN, *cyclamen orbiculato folio, internè purpuraſcente.* C'eſt une plante qui croît dans les bois parmi les buiſſons, & ſous les arbres; on la cultive auſſi dans nos jardins: ſa racine eſt orbiculaire, groſſe, large, charnue, fibreuſe, noirâtre en dehors, & blanchâtre en dedans; d'une ſaveur âcre, piquante, déſagréable & ſans odeur: elle pouſſe de larges feuilles arrondies, d'un vert brunâtre, piquetées de blanc en deſſus & de pourpre en deſſous; il s'éleve d'entr'elles des pédicules longs qui ſoutiennent de petites fleurs purpurines, & d'une odeur agréable: ces fleurs ſont à cinq étamines, & partagées en

cinq lobes qui ſe rabattent vers le pédicule ; elles ſont ſuccédées par des fruits ſphériques & membraneux, renfermant des ſemences anguleuſes & brunâtres.

Cette graine, ſemée dans la terre, ne germe pas ; mais, contre l'ordinaire de toutes les graines, elle ſe change en un tubercule ou en une racine qui pouſſe des feuilles dans la ſuite : ſes fleurs paroiſſent au commencement de l'automne : ſes feuilles durent tout l'hiver ; mais elles périſſent vers le mois de Mai : ſa racine étant ſéchée, n'eſt plus âcre ; c'eſt cependant un violent purgatif ; ſouvent elle excite des inflammations à la gorge, à l'eſtomac, aux inteſtins : on s'en ſert extérieurement pour réſoudre les tumeurs dures & ſquirreuſes ; appliquée en cataplaſme ſur l'eſtomac, elle produit des nauſées & le vomiſſement.

M. *Bourgeois* dit avoir connu un Chirurgien, qui faiſoit uſage de la racine de cette plante, pour faire ſortir l'arriere-faix, lorſque le cordon ſe trouvoit rompu par l'imprudence d'une ſage femme ignorante ; il en donnoit demi-gros en poudre dans un demi-verre de vin : ce remede cauſoit deux ou trois vomiſſemens, qui étoient bientôt ſuivis de l'expulſion de l'arriere-faix ; mais ce remede, dit M. *Bourgeois*, me paroît dangereux, & très-propre à produire une funeſte hémorragie de matrice. Il n'en faut faire uſage que dans des cas déſeſpérés, & après avoir tenté inutilement tout autre moyen plus doux & moins dangereux.

PAIN-DE-SINGE. Les François donnent ce nom au fruit d'un arbre monſtrueux, qu'ils nomment *calebaſſier*, & qui croît au Sénégal, où cet arbre eſt appellé, par les gens du pays, *goui* ; & ſon fruit, *boui*. Le véritable nom de cet arbre eſt *boabab*. M. *Adanſon* a donné, dans les Mémoires de l'Académie, une exacte deſcription de cet arbre, dont nous allons tracer l'idée d'après l'Extrait de l'Hiſtoire de l'Académie.

On dit communément, obſerve l'Hiſtorien de l'Académie, que la Nature a des bornes & des limites, dont elle ne s'écarte pas dans ſes productions : mais ne

ſe preſſe-t-on pas trop quelquefois de poſer ces bornes & d'aſſigner ces limites ? On regarderoit comme une choſe dénuée de vraiſemblance la deſcription d'un arbre qui forme ſeul un bois conſidérable dont le tronc a communément deux fois autant de diametre qu'il a de hauteur, & qui met peut-être un grand nombre de ſiecles à parvenir à cette énorme groſſeur ; c'eſt cependant la peinture fidele de l'arbre dont nous parlons.

Le baobab ne peut croître que dans les pays très-chauds : il ſe plaît dans un terrain ſablonneux & humide, ſur-tout ſi ce terrain eſt exempt de pierres qui puiſſent bleſſer ſes racines ; car la moindre écorchure qu'elles reçoivent eſt bientôt ſuivie d'une carie : qui ſe communique au tronc de l'arbre, & le fait infailliblement périr.

Le tronc de ce ſingulier arbre n'eſt pas fort haut ; M. *Adanſon* n'en a gueres vu qui excédaſſent ſoixante à ſoixante & dix pieds de hauteur ; mais il en a vu pluſieurs qui en avoient ſoixante & quinze, ou ſoixante & dix-huit pieds de tour, c'eſt-à-dire, vingt-cinq à vingt-ſept pieds de diametre. Les premieres branches s'étendent preſque horizontalement, & comme elles ſont groſſes, & qu'elles ont environ ſoixante pieds de longueur, leur propre poids en fait plier l'extrémité juſqu'à terre ; en ſorte que la tête de l'arbre, d'ailleurs aſſez réguliérement arrondie, cache abſolument ſon tronc & paroît une maſſe hémiſphérique de verdure, d'environ cent vingt ou cent trente, & même cent ſoixante pieds de diametre. Mais d'autres Voyageurs en ont vu de plus gros dans le même pays du Sénégal ; *Ray* dit qu'entre le Niger & la Gambie on en a meſuré de ſi monſtrueux, que dix-ſept hommes avoient bien de la peine à les embraſſer, en joignant les uns aux autres leurs bras étendus, ce qui donneroit à ces arbres environ quatre-vingt-cinq pieds de circonférence, ou environ vingt-neuf pieds de diametre. *Jule Scaliger* dit qu'on en a vu qui avoient juſqu'à trente-ſept pieds ;

ainſi le baobab eſt dans le regne végétal ce qu'eſt la baleine dans le regne animal.

L'écorce de cet arbre eſt grisâtre, épaiſſe, fort ſouple & très-liante : celle des jeunes branches eſt parſemée de poils fort rares. Le bois de l'arbre eſt tendre, léger & aſſez blanc. Les feuilles ſont longues d'environ cinq pouces, ſur deux pouces de large, attachées, trois, cinq ou ſept, ſur un pédicule commun, à-peu-près comme celles du marronier, auxquelles elles reſſemblent beaucoup : elles ne naiſſent que ſur les jeunes branches.

M. *Adanſon* a vu de ces arbres, quoique de médiocre groſſeur, dont il eſtimoit que la racine, qui s'étend pour l'ordinaire horizontalement, pouvoit avoir cent cinquante ou cent ſoixante pieds de longueur. Les fleurs ſont proportionnées à la groſſeur de l'arbre : elles ont, lorſqu'elles ſont épanouies, quatre pouces de longueur ſur ſix de diametre. Ces fleurs ſont du genre des malvacées : on pourroit les appeller des *belles de jour*, parce qu'elles ne s'ouvrent que le matin, & ſe ferment à l'approche de la nuit : elles ſont compoſées de cinq pétales, égaux entr'eux, courbés en dehors en demi-cercle, blancs, épais, parſemés de quelques poils. Cette fleur eſt garnie de ſept cents étamines, qui ſe rabattent ſur le piſtil comme une houppe ; & chacun de ces filets porte, à ſon extrémité, un ſommet en forme de rein : en s'ouvrant, il laiſſe échapper la pouſſiere fécondante, qui eſt reçue par les ſtigmates du piſtil. Aux fleurs ſuccedent des fruits oblongs, pointus à leurs deux extrémités, ayant quinze à dix-huit pouces de long ſur cinq à ſix de large, recouverts d'une eſpece de duvet verdâtre, ſous lequel on trouve une écorce ligneuſe, dure, preſque noire, marquée de douze ou quatorze ſillons qui la partagent comme en côtes, ſuivant ſa longueur ; ce fruit tient à l'arbre par un pédicule d'environ deux pieds de long.

Ce fruit renferme une eſpece de pulpe ou ſubſtance

blanchâtre, ſpongieuſe, remplie d'une eau aigrelette & ſucrée. Cette pulpe ne paroît faire qu'une ſeule maſſe, quand le fruit eſt frais ; mais en ſe deſſéchant, il ſe retire & ſe ſépare en un nombre de corps à pluſieurs facettes, qui renferment chacun une ſemence luiſante, de la figure à-peu-près de la fève de haricot, de cinq lignes de largeur. *Proſper Alpin* dit que la pulpe qui les enveloppe, ſe réduit aiſément en une poudre fine qu'on apporte ici du Levant, & que l'on connoît depuis long-temps ſous le nom très-impropre de *terre ſigillée de Lemnos ;* parce qu'effectivement les Mandingues la portent aux Arabes, qui la diſtribuent enſuite en Égypte, & dans toute la partie orientale de la Méditerranée, où elle eſt d'un uſage familier, priſe à la doſe d'un gros, ſoit en ſubſtance, ſoit en diſſolution dans une liqueur appropriée, pour les crachemens de ſang, le flux de ſang hépatique, les fiévres peſtilentielles & putrides, où l'*alcali* domine, dans la lienterie, la dyſſenterie, & pour procurer les régles : elle a les mêmes uſages au Sénégal. Cet Auteur prétend qu'il ſavoit que cette poudre étoit végétale ; mais on ne ſe ſeroit certainement pas aviſé de chercher au Sénégal l'origine d'une drogue que l'on tiroit de l'Archipel. Nous ajouterons cependant, quoi qu'en diſe *Proſper Alpin*, que la terre ſigillée de Lemnos eſt une véritable terre argileuſe bolaire, & non une ſubſtance immédiatement végétale. Il peut bien exiſter des paſtilles de pulpe de baobab ; mais tous les Naturaliſtes qui ont voyagé, & les Négocians inſtruits ſavent très-bien quelle eſt la nature de la terre de Lemnos, & d'où elle vient. *Voyez à l'article* BOLS.

Outre la carie qui attaque, comme nous l'avons dit, le tronc de cet arbre lorſque ſes racines ſont entamées, il eſt encore ſujet à une autre maladie, plus rare à la vérité, mais qui ne lui eſt pas moins mortelle ; c'eſt une eſpece de moiſiſſure qui ſe répand dans tout le corps ligneux, & qui, ſans changer la texture de ſes fibres, l'amollit au point de n'avoir pas plus de conſiſtance que la moëlle ordinaire des arbres, alors il de-

vient incapable de réſiſter aux coups de vents, & ce tronc monſtrueux eſt caſſé par le moindre orage.

La véritable patrie du baobab eſt l'Afrique; ſi l'on en voit actuellement en Aſie ou en Amérique, ils doivent probablement leur origine à des graines tranſportées, car les Négres eſclaves qu'on fait paſſer tous les ans d'Afrique dans nos Colonies, ne manquent gueres d'emporter avec eux un petit ſachet de graines, qu'ils préſument devoir leur être utiles; & dans le nombre, eſt toujours celle de baobab.

On ne verra de long-temps en Aſie & en Amérique de ces baobabs auſſi gros qu'en Afrique; car quoique ces arbres ſoient d'un bois fort tendre, ils ſont fort long-temps à parvenir à cette énorme groſſeur. M. *Adanſon* a raſſemblé ſoigneuſement tous les faits, dont il a cru pouvoir tirer des connoiſſances ſur cet article. Il a vu deux de ces arbres, dans une des îles de la Magdeleine, ſur l'écorce deſquels étoient gravés des noms Européens, & des dates, dont les unes étoient poſtérieures à 1600, d'autres remontoient à 1555, & avoient été probablement l'ouvrage de ceux qui accompagnoient Thevet dans ſon voyage au terres auſtrales; car il dit lui-même avoir vu des baobabs dans cet endroit: d'autres enfin paroiſſent antérieures à 1500; mais celles-ci pourroient être équivoques. Les caracteres de ces noms, avoient environ ſi pouces de haut, & les noms occupoient deux pieds en longueur, c'eſt-à-dire moins de la huitieme partie de la circonférence de l'arbre. En ſuppoſant même que ces caracteres euſſent été gravés dans la premiere enfance de l'arbre, il en réſulteroit que, ſi en deux cents ans il a pu croître de ſix pieds en diametre, il faudroit plus de huit ſiecles pour qu'il pût arriver à vingt-cinq pieds de diametre, en ſuppoſant qu'il crût toujours également; mais il s'en faut bien que cette ſuppoſition puiſſe être regardée comme vraie, car M. *Adanſon* a obſervé que les accroiſſemens de cet arbre, très-rapides dans les premieres années qui ſuivent ſa naiſ-

ſance, diminuent enſuite aſſez conſidérablement ; & quoique la proportion dans laquelle ſe fait cette diminution, ne ſoit pas bien connue, il croit cependant devoir ſoupçonner que les derniers accroiſſemens du baobab ſe font avec une extrême lenteur ; & que ceux de ces arbres qui ſont parvenus à la groſſeur dont nous avons parlé, peuvent être ſortis de terre dans des temps peu éloignés du Déluge univerſel. En un mot, il paroît par nombre d'obſervations, dit notre Auteur, qu'un baobab qui a vingt-cinq pieds de diametre, a déjà vécu trois mille ſept cents cinquante ans, & qu'il doit vivre & groſſir infiniment au-delà. Celui dont le tronc aura trente pieds de diametre, ſoixante & treize pieds & demi de hauteur, aura cinq mille cent cinquante années : qu'on juge à préſent de l'âge de celui qui avoit trente-ſept pieds de diametre. Mais ce qui eſt bien à remarquer, c'eſt que ceux que l'on éleve ici dans des ſerres tenues ſoigneuſement à la température de leur climat, n'y prennent tout au plus que la cinquieme partie de l'accroiſſement qu'ils reçoivent au Sénégal, dans un temps ſemblable ; obſervation qui prouveroit bien, s'il étoit poſſible d'en douter, que la chaleur artificielle ne peut, que très-imparfaitement, tenir lieu aux plantes étrangeres de la température de leur climat naturel.

Le boabab, comme toutes les autres plantes de la famille des malvacées, a une vertu émolliente, capable d'entretenir dans le corps une tranſpiration abondante, & de s'oppoſer à la trop grande ardeur du ſang. Les Négres font ſécher ſes feuilles à l'ombre, & ils en font une poudre qu'ils nomment *alo* ; ils la mêlent avec leurs alimens, non pour leur donner du goût, car cette poudre n'en a preſque aucun ; mais pour en obtenir l'effet dont nous venons de parler. M. *Adanſon* lui-même en a éprouvé la vertu : la tiſane faite avec ces feuilles réduites en poudre, l'a préſervé, lui & un ſeul des Officiers François qui voulut s'aſtreindre à ce régime, des ardeurs d'urine & des fiévres arden-

tes qui attaquent ordinairement les Etrangers au Sénégal, pendant les mois de Septembre; & qui regnerent encore plus furieuſement en 1751, qu'elles ne l'avoient fait depuis pluſieurs années.

Le fruit récent de cet arbre n'eſt pas moins utile que ſes feuilles: on en mange la chair, qui eſt aigrelette & aſſez agréable; on fait, en mêlant le jus de cette chair avec de l'eau & un peu de ſucre, une boiſſon très-propre dans toutes les affections chaudes, dans les fiévres putrides & peſtilentielles; enfin, lorſque ce fruit eſt gâté, les Négres en font un excellent ſavon en le brûlant, & mêlant ſes cendres avec de l'huile de palmier qui commence à rancir.

Les Négres font encore un uſage bien ſingulier de cet arbre prodigieux: ils agrandiſſent les cavités de ceux qui ſont cariés, & en font des eſpeces de chambres, où ils pendent les cadavres auxquels ils ne veulent pas accorder les honneurs de la ſépulture: ces cadavres s'y deſſéchent parfaitement, & y deviennent de véritables momies, ſans aucune autre préparation. Le plus grand nombre de ces cadavres, ainſi deſſéchés, ſont ceux des Guiriots, appellés *Guéouls*, qui peuvent être comparés aux anciens Jongleurs, ſi fameux chez nos Aïeux: ce ſont des Poëtes-Muſiciens, en aſſez grand nombre à la Cour des Rois des Négres, qui les divertiſſent & qui les flattent avec excès dans leurs poéſies; (ils entreprennent auſſi la conduite des fêtes, des bals & des danſes du pays). Cette ſupériorité de talens les fait regarder des autres Négres comme des Sorciers.

Cette deſcription du baobab fait préſumer que cet arbre eſt vraiſemblablement le plus gros des végétaux connus de l'univers. On cite cependant, dans les Ouvrages de différens Naturaliſtes dignes de foi & dans quelques Voyageurs célébres, d'autres exemples d'arbres très-connus, & dont la groſſeur étoit ſi prodigieuſe, qu'on doit les regarder comme des monſtres

dans les végétaux. Nous en avons fait mention aux articles POIRIER, SAULE, YEUSE, CEIBA, PLATANE, TILLEUL, ORME, CHÊNE, CHATAIGNER, &c. *Ray* cite encore le rapport des Voyageurs qui ont vu au Bréſil un arbre de cent vingt pieds de tour, c'eſt-à-dire quarante-deux pieds de diametre ou environ, & qu'on conſerve religieuſement à cauſe de ſon ancienneté : c'eſt peut-être un *baobab*. Il eſt dit dans l'*Hort. Malab.* que le figuier appellé *atti-meer-alou* par les Malabares, a communément cinquante pieds de circonférence, ce qui fait environ dix-ſept pieds de diametre, & qu'il y en a un dans la Province de Cochin, près du Temple de Beika, qui vit depuis deux mille ans. Mais *Pline* en cite de beaucoup plus gros : il dit, *Liv. 11, Ch. 5, de ſon Hiſt. Nat.* que la conquête d'Alexandre en fit connoître qui avoient pour l'ordinaire ſoixante pieds de diametre. Il eſt encore mention d'autres arbres plus merveilleux dans les dernieres Hiſtoires de la Chine : le premier de ces arbres ſe trouve dans la Province du Suchu, près de la ville de Kien : il s'appelle *ſiennich*, c'eſt-à-dire, *arbre de mille ans*. Il eſt ſi vaſte, qu'une ſeule de ſes branches peut mettre à couvert deux cents moutons. Un autre arbre de la Province de Chékiang a près de quatre cents pieds de circonférence, & environ cent trente pieds de diametre. M. *Adanſon* dit que ſi la groſſeur, ſi diſproportionnée de ces arbres de la Chine à celle des arbres actuellement exiſtans en Europe, n'eſt pas digne de croyance, le baobab d'Afrique, qui a trente & trente-ſept pieds de diametre, ſuffiroit ſeul pour en conſtater la poſſibilité.

Le châtaigner coloſſal qui exiſte encore en Angleterre, qu'on croit âgé de plus de neuf cents ans, & dont M. *Collinſon* a envoyé la deſcription en 1767 à M. *Duhuamel*, mérite bien d'être rangé parmi ces individus giganteſques. Suivant l'échelle jointe à la deſcription, le tronc de ce châtaignier a cinquante pieds de circonférence à cinq pieds au-deſſus de terre, c'eſt-à-dire,

plus de seize pieds & demi de diametre, mesure d'Angleterre.

PAISSE SOLITAIRE ou PASSE, *passer solitarius*, est un oiseau assez commun en France, c'est une espece de moineau : il tient beaucoup du rossignol par sa contenance ; il est de la grosseur d'un *mauvis* : on pourroit le prendre pour une espece de grive ; son plumage est d'un roux fauve grivelé de gris : il remue sa queue après avoir volé ou marché en avant ; son bec est rond & pointu, d'un gris noirâtre, & plus fort que celui d'un merle. Il a les jambes & les pieds comme ceux d'une grive & de la même couleur ; il se nourrit d'insectes, & se plaît dans les vallées ; il se retire dans certains temps de l'année sous les toits des maisons couvertes de tuiles concaves ou imbricées ; il fait son nid dans les lieux pleins de rochers & de buissons. On éleve quelquefois cet oiseau en cage ; son chant doux & agréable le rend esclave de nos amusemens, il chante la nuit comme le jour, la vue de la lumiere lui donne encore plus de gaieté : cet oiseau est sujet aux mêmes maladies que le serin commun, sur-tout à l'épilepsie.

PALAIS DE LIEVRE. *Voyez* LAITRON.

PALE ou PALETTE ou BEC A SPATULE, *platea seu leucorodius*. M. *Perrault*, qui dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences, Tom. III, Part. III*, a donné la description anatomique de quatre *palettes*, dit qu'il ne sait pas pourquoi l'on a mis cet oiseau au nombre des hérons ; car d'avoir un panache au derriere de la tête & vivre de poissons comme le héron, sont des choses qui lui sont communes avec beaucoup d'oiseaux : cet oiseau est, dit-il, d'ailleurs très-différent. Les noms qu'on lui a donnés à cause de la figure de son bec, semblent avoir plus de fondement ; son bec vers le bout est large, arrondi & applati en dessus & en dessous comme une pelle, & la partie voisine de la tête est étroite & faite comme le manche d'une palette. Ce bec est droit dans sa longueur, & ressemble en total à la spatule dont les Apothicaires se servent.

L'oiſeau *bec à ſpatule* ne doit pas être non plus confondu avec le pélican. M. *Perrault* dit que ceux qu'il a diſſéqués étoient blancs par tout le corps, & d'un blanc ſale vers l'extémité des plumes, ayant des plumes courtes au cou, fort longues & fort étroites au derriere de la tête, où elles faiſoient comme un panache renverſé en arriere, les jambes étoient garnies de plumes juſqu'à moitié, le reſte étoit couvert d'ecailles, les ongles longs & pointus, le bout du bec ſupérieur avoit une petite pointe recourbée en deſſous; ce bec qui eſt d'une figure particuliere & extraordinaire, quoique d'une ſubſtance ferme, nuancée de gris, de brun, de noir & de rouge, ne ſauroit ſerrer que foiblement, parce qu'il eſt long de ſix pouces, mince, uni & flexible. Sur la partie du bec la plus large, il y a quatorze grandes canelures.

M. *Briſſon* fait un genre particulier de la palette, & l'on en diſtingue pluſieurs eſpeces.

Albin dit que ces oiſeaux font leur nid dans un petit bois près de Leyde en Hollande ſur le ſommet des arbres les plus hauts, & qu'ils y engendrent annuellement en grand nombre. Lorſque les petits ſont preſque en état de s'envoler, ceux qui tiennent le bois à ferme les deſcendent dans leur nid avec des crochets attachés à de longues perches. Les œufs en ſont auſſi gros que ceux d'une grande poule, ils ſont blancs & mouchetés de rouge. La palette a trente-quatre pouces de longueur depuis la pointe du bec juſqu'à l'extrémité des griffes, & vingt-quatre pouces de cette pointe juſqu'au bout de la queue : elle n'a ni plume, ni duvet au-delà des yeux; l'angle de la mâchoire inférieure eſt chauve; & ſelon *Albin*, les doigts de devant ſont attachés enſemble par une membrane; il ajoute encore que les bouts de quelques grandes plumes ſont noirâtres.

Belon prétend que cet oiſeau ſe voit auſſi ſur les confins de la Bretagne & du Poitou : on le rencontre aſſez communément dans la Guiane, près des bords

de la mer ; dans la mue ſes plumes changent de couleur, elles changent auſſi de nuance à meſure que l'animal vieillit. *Willughby* cite la palette *du Mexique*, *tlauhquechul*, qui eſt d'une couleur rouge ou d'un blanc rougeâtre ; ſon bec a une couleur cendrée ; la tête, le cou & une partie de la poitrine ſont dégarnis de plumes & blancs ; il y a un large trait noir entre la tête & le cou. La *palette de Cayenne* eſt d'un beau couleur de roſe, mais cette couleur n'eſt pas toujours la même dans la durée de l'oiſeau ; ſon bec eſt jaunâtre. Quand on approche de cet oiſeau, il fait réſonner ſon bec avec le même bruit que ſi l'on frappoit deux palettes de bois l'une contre l'autre.

PALÉTUVIER ou PARÉTUVIER. Quelques-uns prétendent que ce n'eſt pas le même arbre que le *figuier admirable* de l'Amérique. Peut-être ces arbres ne ſont-ils avec l'*enſade*, le *chivef*, le *mangrove*, le *manglier*, &c. que des variétés du même arbre, & qui ont dégénéré par tranſplantation, ou par la nature du ſol & du climat ; peut-être auſſi ces différences ne proviennent-elles que de la confuſion que certains Voyageurs peu inſtruits ont jeté dans leurs deſcriptions.

M. *de Préfontaine* dit dans la *Maiſ. Ruſt. à l'uſage de Cayenne*, qu'il y a trois ſortes de palétuviers, le *blanc*, le *rouge* & le *violet*. Le bois n'en eſt bon qu'à brûler. Les Indiens ſe ſervent de l'écorce du violet pour teindre en cette couleur & en noir : elle ſeroit propre auſſi à tanner les cuirs, de même que le chêne & l'orme. Il part des branches des palétuviers un grand nombre de filamens, qui de même que dans la cuſcute, deſcendent verticalement à terre, & y prennent racine, ce qui produit en peu d'années une forêt épaiſſe. Les Caraïbes s'en ſervent pour lier. Quand on veut conſerver les ſeines, les lignes & les autres inſtrumens de pêche, on les fait bouillir avec l'écorce de cet arbre, à laquelle on joint un morceau de gomme d'acajou ; la teinture violette qu'ils accquierent, les rend plus durables.

Suivant M. *de Préfontaine*, le palétuvier blanc de Cayenne différe beaucoup par ſes parties eſſentielles du *mangle véritable;* voyez ce mot. M. *Fermin* dit que la deuxiéme écorce du palétuvier reſſemble beaucoup au *quinquina;* voyez ce mot.

PALIPOU ou PAREPOU, *palma dactylifera, fructu minori turbinato.* BARR. eſt un palmier de Cayenne, dont le *régime* reſſemble à celui du *palmier aouara.* Voyez ce mot.

Le fruit eſt petit; on le préſente au deſſert cuit ſimplement avec de l'eau & du ſel. Son goût eſt ſi peu attrayant, qu'on a de la peine à s'y accoutumer; mais on s'y fait, & on le mange enſuite avec d'autant plus de plaiſir, qu'il excite à boire & provoque l'appétit.

PALIURE, ou ÉPINE DE CHRIST, ou PORTE CHAPEAU, ou L'ARGALOU DES PROVENÇAUX, *paliurus.* Eſpece d'arbriſſeau qui croît naturellement dans les haies, aux lieux humides & incultes des pays méridionaux de la France & de l'Italie: il eſt quelquefois de la hauteur d'un arbre. Sa racine eſt dure, ligneuſe; ſes longues tiges ſont d'un bois très-ferme, courbées, & garnies à chaque inſertion de deux épines, dont l'une eſt droite & l'autre crochue. Les épines qui ſe rencontrent proche des feuilles, ſont plus petites & moins nuiſibles que celles des autres endroits, qu'on ne manie pas impunément tant elles ſont aiguës & roides. Ses feuilles ſont petites, arrondies, d'un vert brillant ou rougeâtre: ſes fleurs qui paroiſſent en Juin, ſont jaunes, petites, ramaſſées aux ſommets des branches, diſpoſées en roſe; elles ſe changent enſuite en un fruit fait en chapeau dégancé, contenant un noyau diviſé en trois loges qui renferme ordinairement chacune une ſemence de la couleur & du poli de la graine de lin.

Les fleurs du paliure paroiſſent à la fin du printemps, ou au commencement de l'été, ſon fruit mûrit en automne, & tient à l'arbriſſeau tout l'hiver. Quelques-uns nomment le paliure *épine de Chriſt*, en Anglois *the*

Chriſt-thorn, parce qu'ils croient que la couronne d'épine que les Juifs mirent ſur la tête de Notre Sauveur, étoit faite de cet arbriſſeau. Aujourd'hui l'on en fait des haies vives, très-commodes pour empêcher les incurſions des animaux. Il ſupporte auſſi aſſez bien l'hiver: cet arbuſte n'eſt pas encore bien commun en France. La racine, les tiges & les feuilles de cet arbriſſeau priſes en décoction, arrêtent le flux de ventre; ſon fruit eſt très-diurétique, & facilite l'expectoration dans l'aſthme humide. M. *Guſtaldi* le regarde comme un excellent remede contre la pierre. Ses graines ont été employées avec ſuccès dans l'hydropiſie, comme donnant le ton aux fibres trop relâchées.

On ſait que l'eſpece de paliure qui eſt le *ceanothus* de M. *Linnæus*, paſſe pour le ſpécifique, non-ſeulement des gonorrhées qu'elle arrête en deux ou trois jours ſans aucune ſuite fâcheuſe, mais même des maladies vénériennes les plus invétérées qu'elle guérit, à ce qu'on prétend, en moins de quinze jours dans la Virginie & le Canada où croît cette plante. Pour préparer ce remede, on fait bouillir un gros de la racine dans une livre & demie d'eau juſqu'à réduction d'une livre, qu'on prend en deux fois tous les jours: il faut ſe ſervir d'un grand vaſe pour cette décoction, parce que cette plante jette pendant l'ébullition une grande quantité d'écume qu'il ne faut pas perdre: peut-être que les racines du paliure de notre pays auroient les mêmes propriétés.

PALME DE CHRIST ou KARAPAT, *palma Chriſti*. Sous-arbriſſeau commun aux îles du Vent, dont le tronc & les branches ſont creuſes comme un roſeau, & dont les feuilles reſſemblent à celles du plane; mais elles ſont plus grandes & plus noires. Les Jardiniers ont comme naturaliſé par la culture cette plante dans nos jardins pour ſervir d'ornement dans les plate-bandes: on prétend qu'elle chaſſe les taupes. Les Négres tirent de ſa graine, qu'on appelle *faux café*, une huile fort commode dans nos habitations d'Amérique,

ſur-tout pour éclairer & pour faire mourir la vermine ou pour s'en préſerver. Les Caraïbes en levent la peau par aiguillettes, en font un frontal contre le mal de tête, chauffent la feuille, en frottent la partie douloureuſe, & en reçoivent du ſoulagement. On ramaſſe le fruit en Novembre: il s'ouvre de lui-même au ſoleil & lance au loin ſes graines. Quand on en a tiré l'huile avec précaution, on s'en ſert pour purger. Huit groſſes graines de karapat pilées & braſſées dans un verre d'eau chaude, paſſée enſuite par une étamine, ſont un remede dont les Négres ſe ſervent contre la fiévre.

On donne auſſi le nom de *palma Chriſti* à la racine d'une eſpece d'orchis ou ſatyrion, qui eſt diſpoſé en main ouverte. Il paroît que le *ricin ordinaire* & le *palma Chriſti*, autrement *karapat*, différent peu l'un de l'autre. *Voyez à l'article* RICIN. Le *palma Chriſti* eſt fort commun auſſi à la côte de Coromandel. M. *de Romé de l'Iſle* eſt porté à croire que le nom de *karapat* donné à cet arbriſſeau, vient de la reſſemblance de ſa graine avec l'inſecte appellé *tique*, que l'on nomme *karapat* aux Indes. Cette conjecture eſt d'autant mieux fondée, que le nom latin *ricinus* convient également à cet inſecte & au ricin, qui eſt une eſpece de *palma Chriſti*.

PALME MARINE ou PANACHE DE MER, *litophyton reticulatum purpuraſcens*. C'eſt une eſpece de lithophite à réſeau, étendu en éventail. Le *lacis* ou les *mailles* de cette production à polypier reſſemblent à un rets à prendre des poiſſons & des oiſeaux: il y en a de différentes couleurs, mais plus communément d'un rouge violet; les plus beaux & les plus curieux ſe trouvent en Amérique & aux Indes Orientales. On dit que les Dames Indiennes s'en ſervent comme d'éventail dans les grandes chaleurs. *Voyez l'article* LITHOPHYTE, *à la ſuite du mot* CORALLINE, *vol. III, p. 14 de cet Ouvrage.*

PALMIER, *palma*. C'eſt ou un arbre ou un arbriſſeau, également vivaces, & ayant depuis deux juſqu'à

cent pieds de tige, & dont les feuilles ſont ramaſſées en faiſceau au ſommet des tiges; les racines forment une maſſe de fibres communément ſimples. Les jeunes pouſſes de la plupart de ces plantes forment, à leur ſortie de la terre, comme une bulbe conique, totalement couverte d'écailles imbicées qui ne ſont autre choſe que des appendices de feuilles imparfaites. La tige eſt ordinairement ſimple, non rameuſe, cylindrique, remplie d'un ſuc vineux & entiérement compoſée de fibres longitudinales très-groſſieres, ſans écorce apparente; la partie ſupérieure de la tige, qui porte le nom de *chou*, eſt ordinairement bonne à manger; les feuilles ſont alternes, diviſées en éventail ou en paraſol, ou aîlées & portées ſur un pédicule ou branche feuillée, dont l'origine embraſſe ſouvent la plus grande partie de la tige, mais ſans faire gaîne: elles ſont toutes d'abord recouvertes d'une pouſſiere brune & groſſiere comme celles des fougeres. Les fleurs ſont communément ou toutes mâles ou toutes femelles ſur le même pied; quelques-unes ſortent d'une gaîne qu'on appelle *ſpathe*, les autres ſont accompagnées d'écailles; mais elles ſont toutes diſpoſées en pannicule. Les fleurs, ſoit mâles, ſoit femelles, ont chacune un calice à ſix feuilles. La pouſſiere fécondante eſt compoſée de grains ovoïdes, jaunâtres & tranſparens; le fruit qui vient par *régime*, eſt arrondi ou ovale, charnu & recouvert d'une peau coriace, ſouvent comme écailleuſe, contenant des oſſelets. La famille des palmiers ne laiſſe pas d'être nombreuſe, & toutes les eſpeces peuvent être élevées de graines. Enfin, quand on examine le palmier en Naturaliſte, l'on apperçoit qu'il mérite à tous égards l'attention du Phyſicien. On peut même dire avec M. *Guettard*, que la claſſe des palmiferes eſt une de celles qui ont le plus fourni aux Indiens, aux Aſiatiques, aux Américains pour leurs habillemens, pour les cordages, les voiles des navires & autres uſtenſiles.

PALMIER DE L'AMÉRIQUE ou A PAPIER. C'eſt le même que l'*arbre de la Nouv. Eſpagne*. Voy. ce mot.

PALMIER

PALMIER AOUARA. Eſpece de chou palmiſte qui naît à Cayenne ; il croît auſſi au Sénégal, au Bréſil & aux Indes Orientales : il eſt fort haut & épineux le long de ſa tige. Son fruit vient par bouquets dans une eſpece de gouſſe, qui ſe fend lors de ſa maturité. Ces fruits ſont gros comme des œufs de poule, charnus & de couleur jaune dorée, &c. Les Indiens en mangent : ſa chair renferme un noyau gros comme des noix de noyer, ayant trois trous, dont deux ſont plus petits. L'écorce de ce noyau a deux lignes d'épaiſſeur, & eſt aſſez dure pour être travaillée au tour : l'amande eſt blanche & d'une très-grande dureté ; étant mâchée elle a d'abord un goût agréable, qui devient bientôt âcre, ſemblable à celui d'un fromage rance. Les habitans de la Guiane s'en ſervent pour engraiſſer leurs beſtiaux ; mais une autre utilité bien plus grande, c'eſt qu'on tire de cette amande par décoction ou par expreſſion une huile épaiſſe comme du beurre, de couleur jaune dorée & d'un goût aſſez doux.

Dès qu'on a récolté la noix d'aouara, qu'on ramaſſe au pied de l'arbre, on la met par tas qu'on couvre de feuilles & qu'on charge de bois, pour la garantir du grand air & du ſoleil : elle eſt pourrie au bout de quinze jours : on la pile alors dans un canot (eſpece d'auge qui ne ſert qu'à cet uſage), afin de ſéparer toute la chair d'avec le noyau. On acheve avec la main ce que le pilon n'a pu faire. On jette cette chair dans une chaudiere placée ſur le feu ; & quand elle fume fortement, on la met ſous une preſſe ; l'huile qui en ſort eſt reçue dans un vaſe & miſe tout de ſuite dans des pots. Quand toute la récolte eſt finie, on fait rebouillir cette huile pour la purger de ſes parties aqueuſes ; alors elle eſt de garde : on s'en ſert pour éclairer dans les maiſons ; elle brûle en entier ſans la moindre perte. Les Négres de l'Amérique & de l'Afrique en mangent comme du beurre : ils en aſſaiſonnent leurs mets. Les Blancs s'en ſervent auſſi pour le même uſage, quand ils n'en ont point d'autre. Cette graiſſe s'appelle *huile de Sénégal*

ou *de Quioquio*, ou *de Pumicin* ou *de palme des îles*. Étant extérieurement appliquée, elle eſt propre pour adoucir la goutte & les rhumatiſmes, pour les douleurs de coliques & celles d'oreilles, & pour fortifier les nerfs. Cette huile de palme eſt différente de celle du Commerce, qui communément eſt falſifiée.

L'amande du fruit aouara eſt adouciſſante & aſtringente. Le noyau qu'on a ſéparé du fruit, ſe conſerve pendant une année, au bout de laquelle on le caſſe pour en tirer l'amande. Il ne faut prendre de ces amandes que trois ou quatre poignées, qu'on jette dans une chaudiere moyenne miſe ſur un feu modéré, pour pouvoir les braſſer à ſon aiſe. L'huile ſurnage peu-à-peu : on l'enleve à meſure avec une cuiller : on a grand ſoin de la paſſer avant que de la mettre dans un vaſe, parce qu'elle ſe fige preſqu'auſſi-tôt. Si on la veut employer en friture, on la fait bouillir auparavant avec un peu de caſſave ; ce qui acheve de lui ôter un goût aromatique qui lui eſt naturel. Huit cuillerées de cette huile dans quatre d'eau de pourpier, purgent fortement, mais ſans tranchées, le Négre le plus robuſte. *Maiſon Ruſt. de Cayenne.*

PALMIER A COCO. En parlant des cocos de mer des Maldives à deux lobes, nommés ainſi parce qu'on les trouvoit flottans ſur le rivage de ces îles, où ils étoient portés par les courans, nous avons omis de dire que la découverte du palmier qui les produit dans l'île des *Trois Freres* (aujourd'hui l'*île Sechelles*), ſituée preſque ſous l'Équateur dans l'Océan Indien, en a été faite par M. *Marion*, Capitaine de vaiſſeau de la Compagnie des Indes. *Voyez à l'article* Coco.

PALMIER DATTIER. Nous avons parlé de cet arbre célebre à l'article Dattes.

PALMIER DU JAPON ou D'AMBOINE ÉPINEUX. C'eſt le *palmier à ſagou*. *Voyez* Sagou.

PALMIER DES INDES, *palmites*. Son tronc eſt fort gros ; ſes feuilles ſont très-longues ; ſon fruit eſt un peu plus gros qu'un pois, rond, fort dur, couvert

d'une petite écorce griſe, facile à ſéparer, ſous laquelle il eſt liſſe, compacte & marbré : on en fait des chapelets.

PALMIER ÉVENTAIL. *Voyez* LATANIER.

PALMIER HUILEUX ou OLÉAGINEUX, *palma foliorum pediculis ſpinoſis, fructu pruni-formi, lacteo, oleoſo.* Il reſſemble beaucoup au *palmier aouara.* Il eſt fort commun ſur la côte de Guinée & dans les îles du Cap Vert, où il s'éleve beaucoup. Cet arbre a merveilleuſement réuſſi à la Jamaïque & aux Barbades. Les Négres tirent de ſon tronc une liqueur enivrante, une eſpece d'huile ou de beurre de la pulpe de ſon fruit, & emploient l'écorce du tronc à en faire des nattes pour ſe coucher deſſus.

PALMIER MARIN. C'eſt un animal marin que M. *Guettard* a vu à Paris dans le cabinet de feue Madame de Bois-Jourdain. Par le deſſin exact qu'il en a fait tirer, ainſi que par l'examen qu'il en a fait, il prétend avoir découvert quelle étoit la véritable origine de divers corps foſſiles, qui avoit été inconnue juſqu'à préſent. Ces foſſiles ſont les *encrinites*, les *pierres étoilées* ou *aſtéries*, les *trochites* & les *entroques*, dont il eſt parlé d'une maniere fort obſcure dans les Auteurs. Il eſt bon de prendre une idée de ces différens foſſiles que l'on voit aujourd'hui dans quantité de cabinets d'Hiſtoire Naturelle.

Les pierres étoilées ou *aſtéries* ſont des corps plats à cinq rayons, ſur le plat deſquels on apperçoit deux lignes courbes comme burinées, ſe réuniſſant aux extrémités, & qui, par leur concours au centre, forment une eſpece d'étoile. Pluſieurs de ces aſtéries, miſes les unes ſur les autres, forment une colonne pentagone, à laquelle on donne le nom d'*aſtérie* ou *colonne en étoile.*

Les *trochites* different des aſtéries en ce qu'elles n'ont point de pointes & qu'elles ſont circulaires : on obſerve ſur leur plat des rayons partant du centre & allant à la circonférence. Les colonnes, compoſées de celles-ci, ſont cylindriques & ſe nomment *entroques.*

Les trochites, ainſi que les colonnes qui en ſont compoſées, ſont percées dans leur milieu d'un petit trou qui forme un canal dans l'axe de la colonne : on obſerve de petites dentelures à la circonférence de toutes ces pierres.

Les *encrinites* ſont des amas de petits corps de différentes figures, qui forment par leur réunion des lames longues & ſillonnées en travers, dont l'aſſemblage a quelque reſſemblance avec la fleur d'un lis : c'eſt le *lilium lapideum*. Quelquefois l'encrinite ſe trouve ſoutenue par une de ces colonnes formées d'aſtéries ou de trochites dont nous venons de parler, & alors on la nomme *encrinite à queue*. On va voir, par la deſcription du palmier marin, le rapport qu'il a avec ces foſſiles que l'on trouve abondamment en Suiſſe, en Allemagne & en France.

Qu'on imagine une colonne pyramidale, compoſée de pierres étoilées à cinq pans, miſes les unes ſur les autres, on aura une idée aſſez juſte de ce qui compoſe le corps de cet animal. Cette colonne a, d'eſpace en eſpace, des renflemens, d'où partent cinq pattes, compoſées de plus ou moins de vertebres, ſuivant leur longueur, & qui finiſſent par un crochet pointu. M. *Guettard* compare l'enſemble de cet animal à la plante qu'on nomme *prêle* ou *queue de cheval*, qui offre des verticilles ſemblables, & rangées de même par étages décroiſſans. La colonne qui, dans la planche gravée, eſt de ſix pouces de longueur, eſt ſurmontée par une eſpece d'étoile compoſée de cinq pattes, mais qui ſe ſubdiviſent communément trois fois en deux branches. Ces pattes ſont garnies de doigts crochus, & de mamelons qui peuvent concourir avec ces doigts à retenir la proie de l'animal, & peut-être à la ſucer.

Il eſt aiſé de voir que les encrinites & les pierres étoilées ont été produites par les débris de la charpente oſſeuſe de cet animal, qui ont formé les cavités où ſe ſont depuis moulés ces foſſiles. On ſera moins ſurpris du nombre que l'on trouve de ces pétrifications, lorſ-

qu'on ſaura qu'un ſeul palmier marin contient près de vingt ſix mille vertebres, nombre d'articulations prodigieux, & qui doit donner à cet animal une grande ſouplesse, favorable pour exécuter les mouvemens néceſsaires pour s'emparer de ſa proie. M. *Guettard* apprit, lors de la lecture de ſon Mémoire, que M. *Ellis*, de la Société de Londres : avoit reçu un animal du même genre, quoique différent à beaucoup d'égards, qui avoit été pêché dans les mers du Groënland à une très-grande profondeur ; il le rangeoit au nombre des étoiles de mer, connues ſous le nom de *tête de Méduſe*. *Voyez ce qu'il en eſt dit à la ſuite du mot* ZOOPHYTE. Que de conjectures différentes n'avoit-on pas données ſur l'origine de ces corps foſſiles ! conjectures qui ſont devenues plus vraiſemblables lorſqu'on a conſulté l'obſervation, & que l'inſpection ſeule de l'animal même a changées en certitude.

L'Auteur de l'Hiſtoire de l'Académie obſerve très-bien, dans l'Extrait qu'il a donné du Mémoire curieux de M. *Guettard*, pour l'année 1755, & dont nous avons tiré cet article, il obſerve, dis-je, que c'eſt le ſort ordinaire de toutes les queſtions phyſiques : on diſpute, tant qu'on ne fait qu'imaginer ; l'obſervation ſeule peut lever les doutes & conduire à la vérité.

PALMIER DE MONTAGNE, *yecolt*, eſt un fruit de l'Amérique, long & couvert de pluſieurs écailles brunâtres, un peu ſemblables à la pomme de pin, de différentes figures & grandeurs, renfermant une chair qu'on mange avec plaiſir. Les Américains l'appellent *guichele popotli:* l'arbre qui le produit pouſse d'une ſeule racine deux ou trois troncs, qui portent des feuilles longues, étroites & épaiſses comme celles de l'iris, mais beaucoup plus grandes. Ses fleurs ſont en roſe, diſpoſées par grappes. On fait avec les feuilles de ce palmier un fil très-délié, très-fort, & propre à fabriquer de la toile.

PALMIER NAIN ÉPINEUX, *palma minor*. Il eſt commun en Eſpagne & en Portugal ; il n'a pas plus de

quatre pieds de hauteur ; mais ſes racines s'étendent fort loin, & ſe multiplient ſi facilement, qu'un grand pays qui n'eſt pas cultivé en eſt couvert au bout de vingt ans. Ses feuilles ſervent à faire des balais de jonc. Il y a auſſi le palmier nain ſans épines, à feuilles en éventail & à racines multipliantes.

PALMIER ROYAL. *Voyez à l'article* PALMISTE.

PALMIER A SAGOU. *Voyez* SAGOU.

PALMIER SANG-DRAGON. *Voyez à l'article* SANG-DE-DRAGON.

PALMIER VINIFERE de Thevet, *palma vinifera Theveti.* Ce palmier eſt célebre par ſa verdure perpétuelle & eſt précieux aux Ethiopiens qui percent ſon tronc à deux pieds de terre, & en tirent une liqueur qui a, dit-on, le goût du vin d'Anjou.

PALMIPEDE, *palmipes.* Se dit de tout oiſeau qui a le pied plat, & dont les pieds ſont joints par une membrane comme dans les oies ; ce qui facilite les oiſeaux aquatiques à nager.

PALMISTE, *palma altiſſima non ſpinoſa, fructu pruniformi, minore, racemoſo ſparſo.* SLOANE. Dans quelques contrées de l'Amérique on donne ce nom à une ſorte de palmier, dont la principale ſe nomme PALMISTE FRANC, *palma dactilifera latifolia.* Sa tige n'a qu'un pouce de bois en rond, mais brun, peſant, compacte & ſi dur, que la hache y a priſe difficilement : le dedans eſt molaſſe, ſpongieux : cette tige eſt droite, & haute aſſez ſouvent de plus de trente pieds. Il n'a qu'une racine de médiocre groſſeur qui s'enfonce en terre, & qui ne ſeroit pas capable de le ſoutenir, ſi elle n'étoit pas aidée comme nourrie par une infinité d'autres petites racines rondes, flexibles, entrelacées de maniere à faire une groſſe motte ou bourrelet au pied de l'arbre à raz de terre ; du ſommet de la tige, ſortent des branches fort longues, qui ſont garnies de deux rangs de feuilles vertes, longues & étroites : au bout du tronc il ſe forme une eſpece d'étui, d'où ſort un épi de petites fleurs, au-deſſous deſquelles

naiſsent des fruits de la groſseur d'une petite balle de paume, & dont on retire, ainſi que de ſon amande, une huile bonne pour éclairer. Quand le palmiſte eſt abattu, on coupe ſa tête à deux pieds ou deux pieds & demi au deſſous de l'endroit où les branches feuillées prennent naiſsance ; & après qu'on a ôté l'extérieur, on trouve le chou ; ce ſont des parties comme feuillées, arrangées en éventail non déplié, blanches, tendres, délicates, & d'un goût approchant de celui des culs d'artichauts : on les appelle en cet état, *choux palmiſtes*. On les lave & on les mange en ſalade, ou bien on les fait bouillir dans l'eau avec du ſel ; puis on les met, tout égouttés, dans une ſauce blanche : on les met auſſi dans la ſoupe. Enfin, de quelque maniere qu'on les mange, ils ſont très-bons ; c'eſt une nourriture légere & de facile digeſtion, mais comme pour l'avoir il faut ſacrifier l'arbre entier, on en mange moins ſouvent qu'on ne feroit ſans cela.

Le tronc des palmiers eſt excellent pour faire des tuyaux & des gouttieres : il ſert auſſi aux uſages du tour & de la menuiſerie. Entre pluſieurs eſpeces de palmiſtes, on en diſtingue une ſi épineuſe, que les Sauvages ſont obligés, avant de s'en ſervir, de brûler les épines, en faiſant du feu autour de l'arbre : le chou de cette eſpece eſt un peu jaune, d'un goût de noiſette & incomparablement meilleur que celui du palmiſte franc, dont les feuilles ſervent aux Sauvages à couvrir leurs caſes.

Ray cite d'après *Ligon* & quelques autres Voyageurs, un palmier appellé *palmiſte royal* aux Antilles de l'Amérique, dont le tronc, qui a à peine demi-pied de diametre, a juſqu'à trois cents pieds de longueur. Un tel arbre, s'il exiſte, eſt ſans contredit un prodige ; mais M. *Adanſon* dit que ces Voyageurs veulent ſans doute parler du *rotan*, qui en ſerpentant, entrelace tous les arbres d'une forêt ; car les plus grands palmiſtes que cet Auteur a vus dans l'île de Gorée en Afrique, ne paſsent gueres cent pieds, quoiqu'ils ayent plus

de deux pieds de diametre, ils n'ont ordinairement que ſoixante à quatre-vingts pieds de tige.

Les Malabares & autres peuples de l'Inde Orientale, ſe ſervent auſſi des feuilles d'une eſpece de palmiſte différent de celui d'Amérique, aſſez ſemblable à celui qui ſe voit au Jardin du Roi. Le *palmiſte de l'Inde* eſt infiniment plus fort & plus élevé ; ſes feuilles ſont à l'extrémité de la branche, & diſpoſées en éventail. C'eſt ſur ces feuilles ou *olles*, plus conſiſtantes que celles du cocotier, que les Indiens écrivent ; ils en prennent une entre le doigt index & le pouce de la main gauche : il y a une petite échancrure à l'ongle de ce pouce, qui ſert de point d'appui à un ſtilet de fer qu'ils tiennent de la droite, & avec lequel ils gravent avec une vîteſſe ſurprenante ce qu'ils veulent écrire dans la longueur de cette feuille, qui a aſſez d'épaiſſeur pour que les traits ne paroiſſent point du côté oppoſé : auſſi quand l'un eſt rempli, ſe ſert-on de l'autre. Le fruit de ce palmier eſt de la groſſeur d'une poire de coing, quand il eſt vert & peu avancé ; ſon écorce, qui a près d'un pouce d'épaiſſeur, renferme une pulpe moëlleuſe d'aſſez bon goût, qui fond en un inſtant dans la bouche, & y laiſſe une grande fraîcheur : l'écorce alors n'eſt bonne à rien, mais quand il eſt mûr, c'eſt tout le contraire : on ne ſuce que l'écorce, & l'on jette le dedans, qui s'eſt changé en un noyau très-dur. Le tronc de ce palmier ſert aux mêmes uſages que celui du cocotier. L'on peut dire auſſi que le vin du palmiſte eſt encore plus eſtimé pour ſa douceur, que celui du cocotier. Il peut ſe conſerver potable juſqu'au troiſieme jour ; plus il eſt récent, frais, & plus il eſt agréable ; après ce temps, il devient aigre, Il ſe tire au moyen d'une inciſion faite à l'arbre.

Preſque tous ces arbres lorſqu'ils ſont abattus, attirent de fort loin une multitude de gros ſcarabées noirs, qui s'introduiſent ſous l'écorce, dans la partie la moins dure, y dépoſent leurs œufs & produiſent des larves ou vers gros comme le pouce, dont les Créoles & les

habitans des Antilles ſe régalent, après les avoir fait rôtir enfilés à des brochettes de bois. *Voyez* VER PALMISTE *& l'article* CAUMOUN.

PALMISTE. Nom donné à des oiſeaux du genre du merle qui nichent dans les arbres palmiſtes; il y en a de différentes couleurs.

PALO DE CALENTURAS, eſt le nom que les Eſpagnols du Pérou donnent à l'arbre du *quinquina*. *Voyez ce mot.*

PALO DE LUZ. *Voyez* BOIS DE LUMIERE.

PALOMARIA. *Voyez à l'article* BAUME VERT.

PALOMBE. *Voyez* PIGEON RAMIER.

PALOURDE ou PELOURDE. Coquillage bivalve, aſſez commun ſur les côtes du Poitou, d'Aunis, de Saintonge & de Provence, & de la famille des cames à baſes ovales régulieres. *Voyez à l'article* CAME. La couleur de ſa coquille eſt d'un blanc ſale, tirant ſur le jaunâtre; en quelques endroits elle eſt large d'un pouce, & longue d'un pouce & demi. M. *d'Argenville* dit que c'eſt une came à réſeaux fins & ſerrés, rayonnée du centre à la circonférence, traverſée de cercles, avec de grandes taches blanches, plus foncées que la couleur principale. Les valves ſont ordinairement dentelées & cannelées. Cet animal fait ſortir comme la boucarde, du côté le plus alongé de ſa coquille, un corps membraneux & liſſe, qui ſe diviſe en ſortant en deux tuyaux faits en croiſſant, minces & blancs, avec une ouverture garnie de petits poils blancs, qui, en ſe repliant ſur eux-mêmes, ſervent à ſceller la bouche de l'animal, & à retenir l'eau dont il eſt rempli : ces deux tuyaux ſe communiquent intérieurement, de maniere que l'eau de la mer, qui s'inſinue, ſoit par le canal ſupérieur, ſoit par le canal inférieur, ſe vide tout d'un coup, quand l'animal veut ſe remplir de nouvelle eau. Au moyen de cette opération réitérée, l'animal peut jeter de l'eau à près de quinze pieds de diſtance. Tout ſon mouvement conſiſte à porter en ligne droite une jambe triangulai-

re, de couleur blanche, dans l'endroit où la coquille eſt ſituée, & à l'oppoſite des deux tuyaux, ſans la replier ſur elle-même. Comme cette coquille eſt ordinairement dans un fond vaſeux, elle ne tend qu'à s'enſevelir & à ſe cacher dans la vaſe; elle tâte d'abord le terrain à gauche & à droite, & à force de mouvement elle s'y enfonce, en repliant ſa jambe ſous la valve qui touche à terre. *Conſultez les Mém. de l'Acad. des Sciences ann. 1710.* On en mange beaucoup à Marſeille & à Toulon.

PALTAS ou AGUACATE. *Voyez* AVOCAT.

PAMBE, *pambus*. Poiſſon plat qui a quelquefois douze à quinze pouces de long, ſur huit à dix de large: ſa couleur eſt d'un vert changeant; il eſt garni d'aiguillons tournés vers la tête, au-deſſous deſquels il y a une longue pointe, tant ſur le dos qu'au ventre, à laquelle ſont attachées ſes nageoires, qui s'étendent juſqu'à la queue. Le pambe eſt fort eſtimé, & l'on en fait beaucoup d'uſage dans toutes les Indes Orientales, ſur-tout dans l'île d'Amboine & à la côte de Coromandel. Pour le conſerver long-temps, il ſuffit de le deſſécher au ſoleil, & quand on veut le manger, on le laiſſe quelque temps tremper dans l'eau pour l'attendrir. On a encore une autre méthode de le deſſécher, c'eſt de le couper par tranches & de le mettre ainſi dans une eſpece de ſaumure faite avec le tamarin: c'eſt du poiſſon confit de cette maniere que les Portugais appellent *peſce-para*. Les vaiſſeaux expoſés à des voyages de long cours, en font de grandes proviſions.

PAMPELMOUSE. C'eſt le nom que les Siamois donnent à une eſpece d'orange de la groſſeur d'une tête humaine, dont la chair eſt excellente & d'un goût de fraiſe; entre cette chair pulpeuſe & la peau eſt une ſubſtance épaiſſe comme le doigt, blanchâtre & fort amere: le jus de ce fruit eſt très-rafraîchiſſant. La pampelmouſe n'eſt pas rare aux îles de France & de Bourbon, & dans pluſieurs autres de l'Océan Oriental. Elle eſt encore aſſez commune à Surinam, où elle a plus de douze pouces de diametre; ſa chair eſt un peu

aigrelette, avec un véritable goût de raisin. Ce fruit se trouve aussi à Cayenne, où il a été apporté du Brésil; il ne ressemble pas mal à une très-grosse poire; on nous a fait manger de ce fruit à différentes tables de Londres.

PAMPRE. Nom que les Anciens ont donné à un *sarment de vigne*, communément orné de ses feuilles & de son fruit; *pampinus aut capreolus vitis.*

PANACÉE. *Voyez* GRANDE BERCE.

PANACHE. Nom d'un petit coléoptere. Cet insecte vient d'un ver qui se loge dans le bois & les troncs d'arbres, tels que le saule où il fait des trous ronds & profonds, se métamorphose en insecte aîlé, prend son essor & vole sur les fleurs. On le distingue par ses antennes pectinées d'un côté, d'où lui vient le nom de *panache.*

PANACHE ou PANESSE. *Voyez* PAON.

PANACHE DE MER. Espece de lithophite. *Voyez* PALME MARINE.

PANACOCO, est un très-grand arbre qui passe à Cayenne pour l'ébene noire. Son aubier, dit M. *de Préfontaine*, est aussi compacte que son cœur, ou son bois proprement dit; il sert à faire des pilons si durs qu'ils émoussent le fer: chaque graine de cet arbre est comme un pois parfaitement rouge, avec une petite tache noire. Les Négresses en font des colliers, des chapelets, &c. Il y a un petit panacoco qui est une liane, dont on se sert en tisane; ses fleurs sont jaunes; le fruit est petit, rouge, marqueté de noir.

PANAIS ou PASTENADE, *pastinaca*, est une plante dont on distingue plusieurs especes.

1°. Le PANAIS ORDINAIRE DES JARDINS ou PASTENADE, ou le GRAND CHERVI CULTIVÉ, *pastinaca sativa latifolia.* Cette plante, fort en usage dans la cuisine, est cultivée dans les jardins potagers, & dans les terres grasses. Il paroît, dit M. *Deleuze*, qu'elle n'est qu'une variété de la suivante. Sa racine est longue, quelquefois grosse comme le poignet, charnue, jau-

nâtre, ayant au milieu une corde ou nerf qui parcourt ſa longueur : elle eſt d'une aſſez bonne odeur & d'un goût agréable ; elle pouſſe une tige à la hauteur de trois ou quatre pieds, groſſe, droite, ferme, cannelée, vide & rameuſe ; ſes feuilles ſont amples, compoſées d'autres feuilles ſemblables à celles du térébinthe, oblongues, dentelées, velues, d'un vert brunâtre, rangées par paires, d'un goût aſſez agréable & aromatique. Les ſommités ſont terminées par des parafols qui ſoutiennent de petites fleurs jaunes, diſpoſées en roſe, auxquelles ſuccedent des ſemences jointes deux à deux, grandes, ovales, minces & bordées d'un feuillet. Cette plante fleurit en Juillet & Août, la ſeconde année après qu'elle a été ſemée. Les racines de panais ſont plus nourriſſantes que les carottes. *Boerhaave* en employoit la graine dans les coliques néphrétiques & les abcès de la veſſie.

Les Anglois prétendent que les panais trop vieux cauſent le délire & la folie, ce qui fait qu'ils les appellent *panais foux*.

2°. Le PANAIS SAUVAGE ou le petit PANAIS, *paſtinaca ſylveſtris*. Cette plante differe de la précédente non-ſeulement en ce que ſes feuilles ſont plus petites, mais auſſi en ce que ſa racine eſt plus menue, plus dure, blanche & moins bonne à manger : elle croît aux lieux incultes, dans les prés ſecs, ſur les collines & ailleurs parmi les plantes ſauvages : quoique ce panais ſoit moins recherché pour la cuiſine, on peut le ſubſtituer au précédent dans l'uſage médicinal : ſa fleur paroît en été : on prétend que par la culture & une ſemaille réitérée de ſa graine on lui fait produire le panais cultivé, de même qu'avec la carotte ſauvage on fait naître la carotte cultivée.

3°. Le PANAIS SAUVAGE ÉTRANGER, *panax coſtinum*. Sa tige s'éleve beaucoup plus que les précédentes : ſes racines ſont vivaces, d'une odeur forte, & ſes feuilles recompoſées : il en ſort dans le pays une gomme-réſine jaunâtre, ſemblable à l'*opopanax* ; voyez

ce mot. Ces racines s'emploient pour purger : c'eſt un faux *coſtus*.

La racine de la premiere eſpece de panais eſt la plus tendre, d'une odeur & d'un goût beaucoup plus agréables & plus facile à digérer qu'aucune autre eſpece : elle eſt diurétique, hyſtérique & fébrifuge ; la marmelade de panais, légérement ſucrée, excite l'appétit & eſt très-propre pour les convaleſcens.

Jean Bauhin avertit avec raiſon de prendre garde de confondre les racines de panais avec celles de la ciguë, qui ont beaucoup de reſſemblance, tant par le goût douceâtre que par la figure : la mépriſe a, dit-on, occaſionné des accidens funeſtes.

PANAPANA. Nom que les Marins du Bréſil donnent à une eſpece de chien de mer connu ſous le nom de *marteau*. Voyez ce mot.

PANAVA ou PANOMA. *Voyez* BOIS DES MOLUQUES.

PANGOLIN ou PANGGOELING. Nom que les Indiens de l'Aſie méridionale donnent à une eſpece d'animal que les François habitués aux Indes Orientales appellent improprement *lézard écailleux* ; car cet animal dont il y a deux eſpeces, l'une que les Indiens nomment dans leur Langue *pangolin*, & l'autre *phatagin*, eſt un quadrupede vivipare, au lieu que les lézards ſont des *reptiles ovipares*. Ce ſont, dit M. *de Buffon*, deux eſpeces extraordinaires, peu nombreuſes, aſſez inutiles & dont la forme bizarre ne paroît exiſter que pour faire la nuance de la figure des quadrupedes à celle des reptiles ; on les trouve auſſi en Afrique.

Le pangolin & le phatagin ont, il eſt vrai, au premier coup d'œil quelque reſſemblance avec le lézard ; mais ils ont d'autres caracteres très-diſtinctifs. Le *pangolin* eſt de la longueur de trois pieds, ſa queue eſt à-peu-près de la même longueur : le *phatagin* eſt plus petit. Ils ne vivent que de fourmis : ils ont la langue très-longue, la gueule étroite & ſans dents, apparen-

tes ; le corps très-alongé ; ils ont cinq ongles à chaque pied. Tous les lézards ſont recouverts en entier, & juſques ſous le ventre d'une peau liſse & bigarrée de taches qui repréſentent des écailles ; mais le pangolin & le phatagin ſont recouverts de véritables écailles, excepté ſous la gorge, ſous la poitrine & ſous le ventre. Le phatagin, comme tous les autres quadrupedes, a du poil ſur toutes ces parties inférieures du corps, le pangolin n'a qu'une peau liſse & ſans poil dans ces endroits-là. Les écailles qui revêtent & couvrent toutes les autres parties du corps de ces deux animaux, ne ſont pas collées en entier ſur la peau ; elles y ſont ſeulement fortement adhérentes par leur partie inférieure : elles ſont mobiles comme les piquans du porc-épic : & elles ſe relevent ou ſe rabaiſsent à la volonté de l'animal ; elles ſe hériſsent lorſqu'il eſt irrité ; elles ſe hériſsent encore plus lorſqu'il ſe met en boule comme le hériſson. Ces écailles ſont ſi groſses, ſi dures & ſi coupantes qu'elles rebutent tous les animaux de proie, c'eſt une cuiraſse offenſive, dit M. *de Buffon*, qui bleſse autant qu'elle réſiſte ; les animaux les plus cruels & les plus affamés, tels que le tigre, la panthere, ne font que de vains efforts pour dévorer ces animaux armés ; ils les foulent, ils les roulent ; mais en même-temps ils ſe font des bleſsures larges & douloureuſes dès qu'ils veulent les ſaiſir ; ils ne peuvent ni les violenter, ni les écraſer, ni les étouffer en les ſurchargeant de leur poids. Ce ſont de tous les animaux, ſans en excepter même le *porc-épic*, ceux dont l'armure eſt la plus forte & la plus offenſive ; enſorte qu'en contractant leur corps & préſentant leurs armes, ils bravent la fureur de tous leurs ennemis.

Lorſque le pangolin & le phatagin ſe reſserrent, ils ne prennent pas comme le hériſson, une figure globuleuſe & uniforme ; leur corps en ſe contractant ſe met en peloton ; mais leur groſse & longue queue reſte au dehors, & ſert de cercle ou de lien au corps. Cette partie extérieure par laquelle il paroît que ces animaux

pourroient être saisis, se défend d'elle-même; elle est garnie dessus & dessous d'écailles aussi dures & aussi tranchantes que celles dont le corps est revêtu, & les côtés de la queue sont revêtus d'écailles tranchantes qui ôtent toute prise à leurs ennemis les plus voraces. Mais l'espece humaine triomphe par force & par adresse de toutes les especes d'animaux. Les Négres mangent la chair du pangolin & du phatagin qu'ils trouvent délicate & saine, & ils se servent de leurs écailles à plusieurs petits usages.

Le pangolin & le phatagin n'ont rien de rebutant que la figure; ils sont doux, innocens, & ne font aucun mal; ils ne se nourrissent que d'insectes; ils courent lentement, & à l'approche du danger se retirent quand ils peuvent dans des trous de rochers, ou dans les terriers qu'ils se creusent & où ils font leurs petits: on voit deux pangolins dans le cabinet de Chantilly. On nomme aussi cet animal *diable de Java*, ou de *Tavoyen*, ou de *Tayven*.

PANICAUT, & PANICAUT DE MER. *Voyez* CHARDON ROLAND.

PANIS ou PANIZ, *panicum*, est une plante que *Dioscoride* compte parmi les especes de blé, & *Galien* parmi les légumes: selon *Lémery*, le panis ressemble en tout au millet, excepté que ses fleurs & ses graines naissent dans des épis fort serrés; au lieu que celles du millet naissent en bottes & en bouquets. Les graines du panis sont en grand nombre, plus petites & plus rondes que celles du millet, luisantes, enveloppées de follicules blanches, jaunâtres ou purpurines. Le calice des panis, dit M. *Adanson*, a deux balles & renferme deux fleurs, dont l'une est hermaphrodite & l'autre est mâle ou avorte; (selon d'autres Auteurs, le calice ne renferme qu'une fleur & est formé de trois balles, dont une plus petite que les autres), & il est accompagné d'une enveloppe composée d'une à dix écailles en forme de soies, ou d'une seule piece découpée en dix à trente piquans. Toutes les especes de panis ont trois

étamines, deux ſtyles & deux ſtigmates en pinceau. La gaîne de leurs feuilles eſt applatie par les côtés avec ou ſans couronne de poils.

On ſeme le panis dans les champs en Allemagne, en France, en Italie : il demande une terre légere, ſablonneuſe, humide. On faiſoit autrefois beaucoup plus d'uſage du panis dans la boulangerie qu'aujourd'hui : on voit cependant encore dans la Hongrie, dans la Bohême, & en quelques autres lieux de l'Allemagne, des perſonnes qui font avec la ſemence mondée de ſon écorce des bouillies & des crêmes qui ne ſont pas déſagréables ; on la fait cuire dans du lait comme du riz ; elle eſt aſtringente, elle nourrit peu, & ſe digére difficilement. Les oiſeaux ſont aſſez friands de cette graine.

PANORPE, *panorpa, aut muſca corpiura.* Nom que divers Naturaliſtes donnent à la *mouche ſcorpion*, appellée ainſi de ſa partie antérieure faite comme celle du ſcorpion : c'eſt la fauſſe guêpe de *Swammerdam*, qui infeſte les raiſins ; elle fréquente auſſi les prairies. *Voyez* MOUCHE-SCORPION.

PANTAGA, eſt l'arbre du ſantal rouge. *Voyez au mot* SANTAL.

PANTHERE, ONCE & LÉOPARD. Nous allons réunir ſous cet article, d'après l'illuſtre M. *de Buffon*, ces trois eſpeces d'animaux, qui non-ſeulement ont été pris les uns pour les autres par les Naturaliſtes, mais qui même ont été confondus avec les eſpeces du même genre qui ſe ſont trouvées en Amérique. Ces animaux ſont propres à l'ancien Continent, & ſur-tout aux climats chauds ; ils ne ſe ſont jamais répandus dans les pays du Nord, ni même dans les régions tempérées.

La premiere eſpece de ce genre, eſt la grande panthere, que nous appellerons ſimplement *panthere*, *panthera.*

Le corps de cet animal, lorſqu'il a pris ſon accroiſſement entier, a cinq ou ſix pieds de longueur, en le meſurant depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine

de

de la queue, laquelle eſt longue de deux pieds. Sa peau eſt pour le fond du poil, d'un fauve plus ou moins foncé ſur le dos & ſur les côtés du corps, & d'une couleur blanchâtre ſous le ventre : elle eſt marquée de taches noires en grands anneaux, ou en forme de roſe, ces anneaux ſont bien ſéparés les uns des autres ſur les côtés du corps, évidés dans leur milieu, & la plupart ont une ou pluſieurs taches au centre, de la même couleur que le tour de l'anneau ; ces mêmes anneaux, dont les uns ſont ovales, & les autres circulaires, ont ſouvent plus de trois pouces de diametre : il n'y a que des taches pleines ſur la tête, ſur la poitrine, ſur le ventre & ſur les jambes.

La ſeconde eſpece eſt l'*once*. Cet animal eſt beaucoup plus petit que la panthere, n'ayant le corps que d'environ trois pieds & demi de longueur : il a le poil plus grand que la panthere, la queue de trois pieds de longueur, & quelquefois davantage. Le fond du poil de l'once eſt d'un gris blanchâtre ſur le dos & ſur les côtés du corps, & d'un gris encore plus blanc ſous le ventre ; les taches ſont à-peu-près de la même forme, & de la même grandeur que celle de la panthere.

La troiſieme eſpece, eſt le *léopard*. C'eſt un animal du Sénégal, de la Guinée & des autres pays Méridionaux du vieux Continent. Il eſt un peu plus grand que l'once, mais beaucoup moins que la panthere, n'ayant gueres plus de quatre pieds de longueur : la queue a deux pieds ou deux pieds & demi : le fond du poil ſur le dos & ſur les côtés du corps eſt d'une couleur fauve, plus ou moins foncé : le deſſous du ventre eſt blanchâtre : les taches ſont en anneaux ou en roſe ; mais ces anneaux ſont beaucoup plus petits que ceux de la panthere ou de l'once, & la plupart ſont compoſés de quatre ou cinq petites taches pleines ; il y a auſſi de ces taches pleines, diſpoſées irréguliérement.

Ces trois animaux ſont, comme l'on voit, très-différens les uns des autres. Les Fourreurs appellent les

peaux de la premiere eſpece, *peaux de panthere;* ils appellent ceux de la ſeconde eſpece, *peaux de tigre d'Afrique;* enfin, ils appellent improprement *peaux de tigre*, celles de l'animal que nous appellons *léopard.*

La panthere que nous avons vu vivante, continue M. *de Buffon*, a l'air féroce, l'œil inquiet, le regard cruel, les mouvemens bruſques, & le cri ſemblable à celui d'un dogue en colere. Elle a la langue rude & très-rouge, les dents fortes & pointues, les ongles aigus, tranchans & durs, la peau belle, d'un fauve plus ou moins foncé, ſemée de taches noires arrondies en anneaux. La panthere eſt de la taille & de la tournure d'un dogue de forte race, mais moins haute de jambes.

La panthere, cet animal qui habite les climats brûlans de l'Aſie & de l'Afrique, & qui repaire dans les forêts les plus épaiſſes, paroît être d'un naturel fier, ſauvage & peu flexible; l'induſtrie humaine la dompte plutôt qu'elle ne l'apprivoiſe: jamais elle ne perd en entier ſon caractere féroce, ſanguinaire; cependant on s'en ſert pour la chaſſe, mais il faut beaucoup de ſoin pour la dreſſer, & encore plus de précautions pour la conduire & l'exercer. On la mene ſur une charrette, enfermée dans une cage de fer, dont on lui ouvre la porte, lorſque le gibier paroît; elle s'élance avec impétuoſité vers la bête, l'atteint ordinairement en trois ou quatre ſauts, la terraſſe & l'étrangle: mais ſi elle manque ſon coup, elle devient furieuſe, & ſe jette quelquefois ſur ſon maître, qui d'ordinaire prévient ce danger, en portant avec lui des morceaux de viande, ou des animaux vivans, comme des agneaux, des chévreaux, & lui en jette un pour oppoſer à ſa rage & calmer ſa fureur.

L'once au contraire, s'apprivoiſe aiſément, on la dreſſe à la chaſſe; elle eſt aſſez douce pour ſe laiſſer manier & careſſer à la main. Il y en a de ſi petites, qu'un cavalier peut les porter en croupe. Auſſi-tôt que le chaſſeur apperçoit une gazelle, il fait deſcendre l'once, qui eſt ſi légere, qu'en trois bonds elle

ſaute au cou de la gazelle, quoiqu'elle courre fort vîte : ſi la gazelle lui échappe, elle demeure ſur la place, honteuſe & confuſe.

L'eſpece de l'once paroît être plus nombreuſe & plus répandue que celle de la panthere; on la trouve très-communément en Barbarie, en Arabie, & dans toutes les parties Méridionales de l'Aſie; elle s'eſt même étendue juſqu'à la Chine, où on l'appelle *Hinen-pao*.

Ce qui fait qu'on ſe ſert de l'once pour la chaſſe, dans les climats chauds de l'Aſie, c'eſt que les chiens y ſont très-rares; il n'y a, pour ainſi dire, que ceux qu'on y tranſporte, & encore perdent-ils, en peu de temps, leur voix & leur inſtinct. En Europe, nos chiens n'ont pour ennemi que le loup; mais dans un pays rempli de tigres, de lions, de pantheres, de léopards & d'onces, qui ſont tous plus forts & plus cruels que le loup, il ne ſeroit pas poſſible de conſerver des chiens. Au reſte, l'once n'a point l'odorat auſſi fin que le chien, elle ne ſent pas les bêtes à la piſte; il ne lui ſeroit pas poſſible non plus de les atteindre dans une courſe ſuivie, elle ne chaſſe qu'à vue. Souvent elle grimpe ſur les arbres, pour attendre les animaux au paſſage, & ſe laiſſer tomber deſſus : cette maniere d'attraper la proie eſt commune à la panthere, au léopard, à l'once & au carcajou.

Le léopard a les mêmes mœurs & le même naturel que la panthere, & je ne vois nulle part, dit M. *de Buffon*, qu'on l'ait apprivoiſé comme l'once, ni que les Négres de Guinée & du Sénégal, où il eſt très-commun, s'en ſoient jamais ſervis pour la chaſſe. L'eſpece du léopard paroît être ſujette à plus de variétés que celle de la panthere & de l'once; cependant dans toutes les peaux de léopard, les taches ſont chacune à-peu-près de la même grandeur, & c'eſt plutôt par la force de la teinte qu'elles different, étant moins fortement exprimées dans quelques unes de ces peaux, & beaucoup plus fortement dans d'autres.

La panthere, l'once & le léopard, ſe plaiſent en général dans les forêts touffues, & fréquentent ſouvent les bords des fleuves, & rodent autour des habitations iſolées, où ils cherchent à ſurprendre les animaux domeſtiques, & les bêtes ſauvages qui viennent avec ſécurité chercher les eaux. Ils ſe jettent rarement ſur les hommes, quand même ils ſeroient provoqués, il faut cependant en excepter les grands accès de colere: la ſeule vue d'un homme met ordinairement le léopard en fuite. Ils grimpent avec beaucoup d'adreſſe & d'agilité ſur les arbres, où ils ſuivent les chats ſauvages, & les autres animaux qui ne peuvent leur échapper; nous avons dit qu'il leur arrive quelquefois de reſter ſur les arbres, & de guéter au paſſage les animaux, ils ſe laiſſent tomber deſſus, les déchirent cruellement avec leurs griffes, leurs dents, & les dévorent. Quoiqu'ils ne vivent que de proie, & qu'ils ſoient ordinairement fort maigres, les Voyageurs prétendent que leur chair n'eſt pas mauvaiſe à manger; les Indiens & les Négres la trouvent bonne, mais il eſt vrai qu'ils trouvent celle du chien encore meilleure, & qu'ils s'en régalent comme ſi c'étoit un mets délicieux. A l'égard de leurs peaux, elles ſont toutes précieuſes, & font de très-belles fourrures. La plus belle & la plus chere eſt celle du léopard: une ſeule de ces peaux coûte huit ou dix louis, lorſque le fauve en eſt vif & brillant, & que les taches en ſont bien noires & bien terminées.

Dapper (*Deſcript. du pays des Négres, page 257.*) dit que quand on a pris quelque léopard dans un des villages où le Roi du pays des Négres ne demeure pas, on eſt obligé de le porter au lieu de ſa réſidence. Ils regardent le léopard comme le roi des forêts; ce qui a produit une plaiſante coutume. Les habitans du village royal vont au devant des porteurs du léopard pour ſe battre avec eux, croyant qu'il leur ſeroit honteux qu'un autre Roi que le leur, entrât dans la place ſans avoir réſiſté auparavant: on en vient d'abord aux mains; enfin le combat ceſſe à l'arrivée d'un Député

du Roi Négre, qui introduit les athletes dans le village; on les mene en triomphe ſur le marché, où tout le peuple eſt aſſemblé : là on écorche le léopard ; on lui arrache les dents : c'eſt le lot du Roi Négre ; puis on fait cuire ſa chair, on la diſtribue au peuple, qui paſſe tout ce jour-là comme ſi c'étoit une fête ſolemnelle. Le Roi ne mange point de cette chair ; parce que, dit-il, *nul animal ne mange ſon ſemblable :* il ne veut pas même s'aſſeoir ſur ſa peau, ni marcher deſſus. Pour éviter ce malheur il la fait vendre auſſi-tôt. Quant aux dents il en fait préſent à ſes femmes, qui les pendent à leurs habits ou en font des colliers mêlés de corail.

PANTOUFLIER. *Voyez* MARTEAU.

PAON, *pavo*. C'eſt un oiſeau connu de tout le monde (c'eſt le *thuchim* des Hébreux) & diſtingué de tous les autres bipedes ou oiſeaux par la longueur de ſa queue & par les yeux brillants dont elle eſt ornée. Le paon eſt du genre des poules, & grand comme une dinde médiocre : le mâle a la tête, le cou & le commencement de la poitrine d'une couleur bleue foncée ; la tête petite à proportion du corps, ornée de deux taches grandes, oblongues, dont l'une paſſe par-deſſus les yeux ; l'autre plus courte, mais plus épaiſſe, eſt ſituée au-deſſous des yeux, puis ſuivie d'une troiſieme marque noire : il porte au ſommet de la tête une huppe qui n'eſt point entiere comme dans quelques autres oiſeaux ; mais compoſée en quelque ſorte de vingt-quatre tiges nues, foibles, verdâtres, qui portent en leurs ſommités des eſpeces de fleurs de lis bleuâtres. Le paon a le bec grisâtre, très-ouvert, courbé comme dans tous les oiſeaux qui vivent de grain, avec des narines fort larges : l'iris des yeux eſt jaunâtre : le cou eſt un peu long & fort menu à proportion du corps ; le dos eſt d'un blanc tiqueté de fauve & de taches noires tranſverſales ; les aîles ſont pliées, noires en-deſſus du côté du dos, & rouſſes en-deſſous du côté du ventre, ainſi qu'en dedans : la queue diſpoſée de

façon qu'elle eſt comme diviſée en deux ; car lorſqu'elle s'étend en forme de roue, il y a des plumes plus petites, brunâtres, qui ſemblent compoſer la queue entiere : elles ne ſont pas roides comme les plus longues, mais étendues comme dans la plupart des oiſeaux ; de ſorte qu'il faut néceſſairement que les plus longues s'inſerent dans un muſcle, au moyen duquel elles puiſſent ſe redreſſer & s'étendre. *Belon* dit que ces dernieres naiſſent du croupion, & que les premieres ſont faites pour les ſoutenir. Le croupion eſt d'un vert foncé, & l'oiſeau le dreſſe avec ſa longue queue : les plumes du croupion ſont courtes & comme tuilées ; elles dérobent la vue d'une partie des longues plumes de la queue, qui étant étendues ſont toutes de couleur de châtaigne, ornées de lignes dorées très-élégantes, qui vont de bas en haut, & terminées par d'autres plumes fourchues, d'un vert très-foncé, qui reſſemblent à des queues d'hirondelles. Les ronds, ou comme le dit *Pline*, les *yeux des plumes* ont l'éclat de la chryſolite, & des couleurs d'or & de ſaphir. Ces mêmes yeux ſont compoſés de quatre cercles, dont le premier eſt d'or, le ſecond châtain, le troiſieme vert, & celui du milieu eſt bleu ou de ſaphir, à-peu-près de la figure & de la grandeur d'une féverole. Ces couleurs ont la beauté majeſtueuſe de l'arc-en-ciel & les reflets pétillans des pierreries. Les cuiſſes, les jambes & les pieds ſont d'un cendré parſemé de taches noires, & armés d'éperons ou d'ergots très-forts, à la maniere des coqs : le ventre près de l'eſtomac eſt d'un bleu verdâtre, noirâtre ou du moins brunâtre vers l'anus. C'eſt ainſi que la nature a réuni ſur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel & de la terre, pour en faire le chef-d'œuvre de ſa magnificence : elle les a mêlées, aſſorties, nuancées, fondues de ſon inimitable pinceau, & en a fait un tableau unique où elles tirent de leurs mélanges avec des nuanges plus ſombres & de leurs oppoſitions entr'elles un nouveau luſtre & des effets de lumiere ſi ſublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

La femelle qui s'appelle *paoneſſe* ou *panache*, n'a pas les couleurs du plumage ſi brillantes que le mâle : elle eſt d'un gris cendré, tirant ſur le brunâtre ; le ſommet de la tête & la huppe ſont de même couleur, tachetés cependant de point verdâtres ; l'iris des yeux eſt tout-à-fait plombé ; le menton tout blanc ; les plumes du cou ondees, vertes, blanches aux extrémités près de la poitrine. Sa queue n'a pas le beau pennage du mâle.

La nature a pourvu le paon de très-grandes aîles, afin qu'il puiſſe s'élever en l'air & aller ſe percher ſur les toits, dans les arbres & ſur les lieux élevés où il ſe plaît, mais il dégrade les tuiles & autres eſpeces de couvertures des bâtimens ; les paons cauſent auſſi beaucoup de dégats aux jardins. Comme l'oie, il ſert de garde aux maiſons où il eſt ; c'eſt une ſentinelle vigilante qui crie ordinairement quand elle voit quelqu'un, mais ſon cri eſt triſte & déſagréable.

Le paon ſe nourrit des mêmes alimens que les poules, il aime ſur-tout l'orge : il a la lubricité du coq ; il peut ſatisfaire à ſix femelles ; ſon ardeur le porte à attaquer même celle qui couve, & à caſſer ſes œufs, à moins qu'il n'en trouve d'autres qu'il puiſſe cocher à diſcrétion : auſſi ſa femelle cache-t-elle ſon nid autant qu'elle le peut dans un lieu retiré. Elle pond douze œufs à chaque couvée, mais la premiere couvée n'eſt que de ſix ; ces œufs ont la coque dure, grisâtre & joliment tachetée : les petits ſont difficiles à élever, on les nomme *paonneaux*. Dès l'âge de trois ans ils ſont en état de ſe reproduire ; ils s'accouplent au printems. On obſerve que juſqu'à ce qu'ils ſoient un peu forts, ils portent mal leurs aîles, les ont traînantes, & ne ſavent pas encore s'en ſervir. Dans ces commencemens, dit M. *de Buffon*, la mere les prend tous les ſoirs ſur ſon dos & les porte l'un après l'autre ſur la branche où ils doivent paſſer la nuit ; le lendemain matin elle ſaute devant eux du haut de l'arbre en bas, & les accoutume à en faire autant pour la ſuivre, & à faire uſage de leurs aîles. Lorſque les petits ont quarante jours d'âge, l'aigrette commence

à leur pouſſer, & alors ils ſont malades comme les dindonneaux lorſqu'ils pouſſent le *rouge* : ce n'eſt que de ce moment que le coq paon les reconnoît pour les ſiens; car tant qu'ils n'ont point d'aigrette, il les pourſuit comme étrangers.

L'on prétend que ces oiſeaux ſont étrangers d'origine, & qu'ils ont été apportés des Indes en Europe, où ils ſe ſont bien naturaliſés; ils ſont à préſent communs par-tout : ils tiennent le premier rang parmi les oiſeaux domeſtiques, comme l'aigle entre les oiſeaux de proie; mais ils étoient autrefois ſi rares qu'on n'en voyoit que dans les Cours des Princes à cauſe de leur beauté raviſsante : on les appelloit *oiſeaux de Médie* ou *de Perſe*.

Le paon eſt le ſeul des oiſeaux, à l'exception du coq d'Inde, de l'outarde, qui ait la faculté d'étendre ſa queue en rond, comme s'il ſe plaiſoit à en faire voir les yeux rayonnans. (On connoît auſſi une eſpece de pigeon qui porte ſa queue étendue en rond, & qu'on appelle *pigeon paon*). M. *Pluche* obſerve que le paon eſt à la vue ce qu'eſt le roſſignol à l'oreille. Cet oiſeau, dit-il, l'emporte ſur le coq, les canards, le martin-pêcheur, le chardonneret, les perroquets, le faiſan, &c. Au milieu de tous ces oiſeaux dont la parure eſt magnifique, on diſtingue le paon, les yeux ſe réuniſsent ſur lui. M. *de Buffon* dit dans ſon *Hiſtoire Naturelle des Oiſeaux*, que ſi l'Empire appartenoit à la beauté & non à la force, le paon ſeroit ſans contredit le Roi des oiſeaux : il n'en eſt point ſur qui la Nature ait verſé ſes tréſors avec plus de profuſion ; la figure noble, l'air de ſa tête ornée d'une aigrette mobile & légére, la légéreté ou l'élégance de ſa taille, ſa démarche grave & majeſtueuſe, les couleurs de ſon corps, les yeux & les nuances de ſa queue, l'or & l'azur dont il brille de toute part, couleurs qui changent à différens aſpects; cette roue qu'il promene avec pompe, ſa contenance pleine de dignité & de fierté, l'attention même avec laquelle il étale ſes avantages aux yeux d'une compagnie que la curioſité lui amene; tout en eſt ſingulier

& raviſsant : mais fier de tant d'appas lorſqu'il voit les yeux toujours fixés ſur lui, il marche en face du ſoleil, ſe mire dans ſa queue, alors il ſemble enfler d'orgueil. C'eſt auſſi ſous cet aſpect éclatant que, dans la ſaiſon du printemps, il ſe préſente aux yeux de ſa femelle pour la ſéduire.... Cet oiſeau eſt tout ſeul un ſpectacle éblouiſsant, & ſa beauté a été cauſe qu'il a été conſacré à la Déeſſe *Junon*.

Voici ce que dit M. *de Buffon* concernant les amours du paon. Si la femelle vient tout-à-coup à paroître devant le paon ; ſi les feux de l'amour ſe joignant aux ſecretes influences de la ſaiſon, le tirent de ſon repos, lui inſpirent une nouvelle ardeur & de nouveaux deſirs, alors toutes ſes beautés ſe multiplient, ſes yeux s'animent & prennent de l'expreſſion, ſon aigrette s'agite ſur ſa tête & annonce l'émotion intérieure. Les longues plumes de ſa queue déploient en ſe relevant leurs richeſſes éblouiſſantes, ſa tête & ſon cou ſe renverſant noblement en arriere, ſe deſſinent avec grace ſur ce fond radieux, où (dans un beau jour de printemps) la lumiere du ſoleil ſe joue en mille manieres, ſe perd & ſe reproduit ſans ceſſe, & ſemble prendre un nouvel éclat plus doux & plus moëlleux, de nouvelles couleurs plus variées & plus harmonieuſes; chaque mouvement de l'oiſeau produit des milliers de nuances nouvelles, des germes de reflets ondoyans & fugitifs, ſans ceſſe remplacés par d'autres reflets & d'autres nuances toujours diverſes & toujours admirables. Le paon ne ſemble alors connoître ſes avantages que pour en faire hommage à ſa compagne, qui en eſt privée ſans en être moins chérie, & la vivacité que l'amour mêle à ſon action, ne fait qu'ajoûter de nouvelles graces à ſes mouvemens qui ſont naturellement nobles, fiers & majeſtueux, & qui dans ces momens ſont accompagnés d'un murmure énergique & ſourd qui exprime le deſir. Mais ces plumes brillantes qui ſurpaſſent en éclat les plus belles fleurs, ſe flétriſſent auſſi comme elles & tombent chaque année. Le paon, comme s'il ſentoit

la honte de ſa perte, craint de ſe faire voir dans cet état humiliant, & cherche les retraites les plus ſombres pour s'y cacher à tous les yeux, juſqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant ſa parure accoutumée, le ramene ſur la ſcène pour y jouir de l'hommage dû à ſa beauté. Nous avons dit ci-deſſus qu'il eſt ſenſible à l'admiration; que le vrai moyen de l'engager à étaler ſes belles plumes, c'eſt de lui donner des regards d'attention & des louanges; au contraire, ſi on paroît le regarder froidement & ſans beaucoup d'intérêt, il replie tous ſes tréſors & les cache à qui ne ſait point admirer.

On voit plus communément dans les pays ſeptentrionaux des *paons blancs* que des paons colorés, & quoiqu'ils aient la même configuration & les mêmes caracteres que notre paon vulgaire, nous ne ſavons pas trop par quelle raiſon il y a des perſonnes qui les trouvent plus merveilleux que les nôtres; au reſte les Ruſses & les Danois en diſent autant des nôtres: c'eſt ainſi que l'on apprécie davantage ce qui naît chez l'étranger; cependant le paon coloré doit être le plus admirable. *Antoine Mizauld* rapporte, que ſi l'on veut produire une race de paons blancs, il n'y a qu'à tenir les femelles qui pondent & couvent, enfermées dans des lieux tendus en blanc de toutes parts; il prétend que leurs yeux étant continuellement frappés de cette couleur blanche, les petits en reçoivent l'impreſſion. Notre Auteur avoue qu'il ne ſait pas encore ſi ce ſecret a jamais été éprouvé; & nous n'y avons aucune foi. Le paon blanc a ſur les longues plumes de ſa queue les mêmes yeux ou ronds, & également conformés, à la couleur près. Ces paons ne ſont que des variétés du paon ordinaire. M. *Briſſon* fait mention du *paon panaché*, *pavo varius*, (c'eſt le produit du mélange du paon ordinaire & du paon blanc), & de l'eſpece d'oiſeau appellé *hocco*, voyez ce mot; & du *paon du Thibet*, *pavo Tibetanus*, c'eſt le *chin-tchien-khi* des Chinois; ſon plumage eſt par ondes blanches, bleues, violettes & dorées. *Voyez* CHIN-QUIS.

Aldrovande a repréſenté & décrit le *paon du Japon* mâle & femelle : cet oiſeau eſt auſſi d'une rare beauté ; ſa queue a cependant moins de plumes que celle des paons de France, la couleur en eſt plus brune ; les yeux de la queue ſont beaucoup plus grands ; les plumes du dos ſont vertes & bleues ; celles de la poitrine ſont d'un jaune doré, mêlé de vert & de bleu ; le commencement des aîles eſt bleu & vert.

Le *paon de la Chine* eſt d'un brun châtain, le mâle a deux ergots dans la longueur de chaque jambe.

Aux environs de Barroche, ville du Royaume de Cambaye, il y a, dit *Tavernier*, quantité de paons diſperſés dans les champs par troupes ; ils ſont très-ſauvages, & s'enfuient au travers des brouſsailles dès qu'ils apperçoivent le Chaſſeur. Ils ſe perchent la nuit ſur les arbres ; on en approche avec une eſpece de banniere où des paons ſont repréſentés de chaque côté, on met des chandelles allumées au haut du bâton ; la lumiere ſurprenant le paon, fait qu'il alonge le cou juſques ſur le bâton, où il ſe prend dans une corde à nœuds coulans que tire celui qui tient la banniere. Il ſe trouve auſſi des paons ſauvages à la côte de Coromandel. Le paon d'Afrique ou de Guinée, *avis Afra*, *aut pavo Africanus*, eſt la *Demoiſelle de Numidie*. Voy. ce mot.

Sur les confins d'Angola, on trouve un bois environné de murs, où l'on éleve des paons, dont les plumes ſervent à faire les paraſols & les enſeignes du Roi. Celui de ſes ſujets qui voleroit de ces plumes ſeroit puni par l'eſclavage.

Les Auteurs de la *ſuite de la Mat. Médic.* diſent que le paon eſt aujourd'hui un oiſeau de peu d'uſage en aliment : ſa chair dure, ſéche & difficile à digérer, le fait rejeter de toutes les bonnes tables ; mais en Médecine, cette chair eſt eſtimée contre le vertige ; les bouillons qu'on en fait ſont diurétiques : la fiente de cet animal paſſe pour être ſpécifique contre l'épilepſie ; la doſe en eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un gros :

on eſtime l'uſage de ſes œufs propre à remédier à la goutte vague.

PAON. On donne auſſi ce nom à un grand & beau papillon, ſur les aîles duquel ſont peints des yeux chatoyans ſemblables à ceux de la queue du paon. *Voyez au mot* CHENILLES A TUBERCULES. *Voyez* auſſi *œil de paon & chenille épineuſe.*

PAON MARIN, *pavo marinus*, eſt un poiſſon à nageoires épineuſes, mis dans le rang des *labres :* il eſt orné des plus belles couleurs, vert, bleu, noir & rouge. *Voyez* TOURD.

PAON DE MER, petit inſecte obſervé dans les mers de Ceylan, par M. *Godeheu ;* le corps de ce petit inſecte eſt d'une forme alongée, il porte ſur la tête deux cornes terminées par quelques nervures très-déliées. Lorſqu'on obſerve cet inſecte au microſcope, on voit ſa queue ornée d'un panache ſingulier, elle ſe termine en deux branches, de chacune deſquelles ſortent quatre véritables plumes couleur de roſe, qui contraſtent avec la couleur verdâtre de ſon corps. *Conſultez le III. tome des Mém. préſentés à l'Académie Royale des Sciences.*

PAON DE MER, dit *l'oiſeau de combat.* Voyez ce mot.

PAON DES ROSES, oiſeau connu à Cayenne ſous ce nom : il n'a de rapport avec le paon que par la maniere de ſoutenir ſa queue : d'ailleurs il a le caractere & la forme du râle : il fréquente les prairies & ſuit le cours des ruiſſeaux : ſa queue eſt longue & bien fournie. *Conſultez* le *Journal d'Hiſtoire Naturelle*, par M. l'Abbé *Rozier*, *Mars*, *1772.*

PAPAICOT, arbre des îles de l'Amérique, qui ne pouſſe aucune branche, & dont les feuilles qui reſſemblent à celles du figuier, regnent le long du tronc, & font au ſommet une eſpece de couronne : il porte ſous ſes feuilles des fruits orangés, de la groſſeur d'une poire de coing, dont la chair eſt ſemblable à celle du melon, mais doucereuſe & fade. On dit que dans l'île

de la Guadeloupe, ils deviennent auſſi gros que nos plus beaux melons. Le papaicot n'eſt peut-être qu'une ſorte de *papayer*. Voyez *ce mot*.

PAPAROI. Nom donné à une eſpece de grenadier à fleurs doubles. *Voyez les mots* GRENADIER & BALAUSTIER.

PAPAS. *Voyez* BATATTE.

PAPAYER ou PAPAU, *papaya aut pinoguacu*, arbre de l'Amérique & des Indes orientales, dont on diſtingue deux eſpeces, l'une mâle & l'autre femelle : la premiere, dit *Feuillée*, ne porte que des fleurs ſans fruits, & la ſeconde ne fructifie point ſans être fécondée par la premiere, ainſi qu'on l'a remarqué dans les papayers qui ont fleuri dans les ſerres chaudes du Jardin du Roi, & qui étant tous de l'eſpece femelle n'ont point fructifié faute de mâles. *Piſon* aſsure cependant que chaque individu porte des fleurs & des fruits, ſans avoir beſoin l'un de l'autre. La différence qu'on y remarque eſt que l'eſpece appellée *mâle*, a les feuilles moins grandes que la femelle, & qu'elle eſt commune dans les forêts. L'eſpece femelle y eſt plus rare & ſe cultive dans les jardins; plus de la moitié inférieure de la tige dans l'une & l'autre eſpece eſt ſans feuilles, (le reſte en eſt garni tout autour), ſans branches & couverte d'une écorce cendrée. Peut-être que ces différences ou diſtinctions de ſexe dans les papayers ne proviennent que de leur fécondité, conſidérés les uns comme ſauvages, les autres comme cultivés.

Le PAPAYER MALE, *pinoguacu mas*, croît à la hauteur de vingt pieds, & eſt de la groſſeur de la cuiſse; ſon bois eſt creux & ſpongieux en dedans, ſi tendre qu'on peut le couper entiérement en travers d'un ſeul coup de ſabre : il s'éleve en peu de temps : ſes feuilles ſont à-peu-près grandes comme celles du figuier, découpées en ſix ou ſept parties, attachées à des queues longues, groſses, rondes, creuſes, rougeâtres & recourbées : ſes fleurs ſont longues, diſpoſées en étoiles jaunâtres, inodores : elles ſont, dit-on, ſtériles.

Le PAPAYER FEMELLE, *pinoguacu fœmina*, que l'on cultive dans les jardins au Bréſil, aux îles Antilles & aux Indes orientales, eſt un peu plus élevé; ſes feuilles ſont bien plus grandes & attachées à des queues vertes. Lorſque cet arbre eſt voiſin d'un papayer mâle, il porte toute l'année des fleurs & des fruits: ſes fleurs ſont grandes comme celles du glaïeul, compoſées de cinq feuilles jaunes & d'une odeur de muguet: ſon fruit que l'on nomme *papaie*, & qui eſt ſuſpendu au haut de la tige, près de l'endroit où les tiges & les feuilles prennent naiſſance, a la figure de la groſſeur d'un melon médiocre, verdâtre d'abord, & enſuite jaune, mais il contient un ſuc laiteux, d'un goût fade, moins exquis que la chair du melon, on s'en ſert pour effacer les taches de la peau produites par la chaleur du ſoleil: le milieu de la chair eſt d'un beau jaune, garni d'un grand nombre de ſemences, groſſes comme des grains de coriandre, ovales, cannelées, rougeâtres en deſſus, blanchâtres en dedans, d'un goût aigrelet. Chacune de ces ſemences miſes en terre produit, dans l'eſpace d'une ou deux années, un arbre papayer portant fruit; mais ſa durée n'eſt que de quatre ou cinq ans, après quoi ſa ſommité ſe pourrit & fait périr le reſte de l'arbre. *Lémery* dit que, quoique ce fruit ſoit très-bon étant mangé crud, il eſt encore meilleur quand il a été cuit avec de la viande, ou confit en marmelade avec du ſucre & de l'écorce d'orange: c'eſt un bon ſtomachique; ſes ſemences ſont eſtimées propres pour le ſcorbut, diurétiques & hyſtériques.

On lit dans la *Maiſon Ruſtique de Cayenne*, que les ſemences du papayer commun, dont les Créoles mangent le fruit, ont un goût de poivre; & qu'un ſcrupule de ces ſemences en poudre, pris intérieurement pendant quelques jours, fait mourir les vers.

Le fruit du papayer ſauvage ne ſe mange point. Cet arbre eſt plus gros que le papayer ordinaire, & il ne rapporte des feuilles qu'au haut de la tige. Il n'eſt pas rare de rencontrer vers le pied de ces arbres, de petits

ſerpents cachés, que les Portugais appellent *cobre de Capello.* Voyez *ce mot.*

PAPE, *fringilla tricolor. Catesbi* donne ce nom à un bel oiſeau de la Caroline, qui eſt de trois couleurs & gros comme un ſerin; on le trouve auſſi à la Louiſiane, *chloris Ludoviciana, vulgò papa dicta :* on le rencontre encore en Canada. Il a la tête & le deſſus du cou d'un bleu d'outre-mer; la gorge, la poitrine & le ventre ſont d'un rouge brillant, le dos eſt vert; le bas du dos de même que la queue, ſont d'un rouge foncé; le dos, en approchant des aîles, eſt d'un jaune verdâtre; les plumes de l'aîle qui ſont près du dos, ſont de couleur rouge; les aîles ſont violettes, les cuiſſes rouges, & les pieds grisâtres.

PAPECHIEN, c'eſt le *vanneau.* Voyez *ce mot.*

PAPEGAI ou PAPEGAUT, eſt le gros perroquet que les Portugais appellent *papagayos;* ſelon *Oviedo,* on trouve cet oiſeau dans l'île de Cuba à la nouvelle Eſpagne : on le rencontre auſſi à la Jamaïque. *Voyez* à l'article PERROQUET.

PAPIRACÉE. Les Naturaliſtes donnent ce nom à une eſpece de nautile blanc, qui ſe trouve dans la Méditerranée, & même à pluſieurs autres ſortes de coquilles, dont la robe eſt mince comme du papier, au lieu que les autres coquilles de la même famille & eſpeces ſont épaiſſes & peſantes.

PAPIER DU NIL, *papirus Nilotica,* eſt, ſelon *Lémery,* une plante qui reſſemble au ſouchet. Ses tiges croiſſent à la hauteur de neuf à dix pieds : elles ſont groſſes, de couleur pâle ou cendrée. Ses feuilles ſont longues comme celles du roſeau. Ses fleurs ſont à pluſieurs étamines, diſpoſées en bouquet aux ſommités des branches, comme au ſouchet; ſes racines ſont grandes, groſſes, ligneuſes, nouées, d'une odeur & d'un goût foibles. Cette plante croît en Egypte le long du Nil & en Sicile; les Anciens en ſéparoient l'écorce, & la poliſſoient pour leur ſervir de papier à écrire. Le même Auteur ajoute que ſes feuilles étoient autrefois

employées par les Chirurgiens, pour faire ſuppurer & pour déterger les ulceres.

Nous avons ſur le papier du Nil une diſſertation très-ſavante, par feu M. le Comte *de Caylus* (en 1758), dans laquelle cet Académien, auſſi éclairé que bon Citoyen, prouve que le *papyrus* ou papier d'Egypte, dont il eſt ſi ſouvent fait mention dans les ouvrages modernes, & qui a ſervi à nous tranſmettre les Auteurs anciens, eſt une matiere encore aſſez neuve pour être examinée de nouveau. A l'aide des idées que les Auteurs anciens lui ont données, & des ſecours qu'il a tirés d'un des plus grands Botaniſtes de l'Europe (M. *de Juſſieu*) M. *de Caylus* a diſcuté ce que *Guilardin* & *Pline* avoient dit ſur le *papyrus*. L'on voit que cette plante naît dans les marais de la baſſe Egypte, ou même au milieu des eaux dormantes que le Nil laiſſe après ſon inondation. Sa racine eſt tortueuſe, rampante, & de la groſſeur du poignet; la tige eſt triangulaire, & ne s'éleve pas à plus de ſept à neuf coudées : elle eſt remplie d'une ſubſtance fongueuſe; elle va toujours en diminuant, & ſe termine en pointe. Cette eſpece d'arbre porte une chevelure, un panache en paraſol, & un épi qui forme un thyrſe. Ses feuilles qui ſortent immédiatement de la racine, reſſemblent à celles du *ſparganium* ou *ruban d'eau*. Les habitans du pays mangent la partie inférieure & ſucculente de la tige, mais on a ceſſé de faire du papier avec le *papyrus*.

Ainſi le *papyrus* ou *berd des Egyptiens*, eſt une plante aquatique, qu'il ne faut pas confondre avec le figuier d'Adam, appellé *muſa*; c'eſt le *cyperus Niloticus, vel Syriacus maximus, papyraceus*, lequel paroît être le même que le *ſanga-ſanga* qui croît à Madagaſcar, dans la riviere que les Malgaches appellent *Tartas*, & qui eſt voiſine de Foulepointe : on y emploie l'écorce du *papyrus* pour faire des nattes, des cordes pour les filets, & des cordages pour les bateaux de pêche; ils en font auſſi des voiles. On ſoupçonne auſſi que le *papero* de Sicile eſt une eſpece de *papyrus*. Les habitans du Nil

employoient

employoient les racines du *papyrus* pour brûler & pour faire différens vaſes à leurs uſages. On entrelaçoit la tige en forme de tiſſu pour conſtruire des barques que l'on goudronnoit ; & de l'écorce intérieure ou *liber*, on faiſoit des voiles, des nattes, des habillemens, des couvertures de lit & pour les maiſons, des cordes, des eſpeces de chapeaux & du papier à écrire. Ce papier étoit anciennement appellé *ſacré* ou *hiératique* ; il ne ſervoit que pour les livres de la Religion Egyptienne. Porté à Rome & différemment préparé, lavé, battu & liſſé, ce papier prit le nom d'*Auguſte*, de *Livie*, même celui du Papetier *Fannius* qui excella dans l'art de *fanner* le papier, c'eſt-à-dire le coller.

Le papier ſe préparoit en Egypte avec les fortes tiges du *papyrus* : à l'aide d'une aiguille on en ſéparoit les membranes circulaires ; on les diviſoit en vingt lames fort minces : on les étendoit ſur une table, & on les arroſoit avec de l'eau ; on les faiſoit deſſécher ainſi au ſoleil ; puis on les croiſoit en différens ſens, & on les mettoit à la preſſe. On faiſoit auſſi du papier avec les feuilles. On appelloit *papier lénéotique* l'eſpece de gros papier emporétique, qu'on faiſoit avec les parties qui touchoient le plus près l'écorce du *papyrus* ; car le beau papier étoit fait avec la matiere qui eſt au-deſſous de l'écorce & de la lame qui la touche immédiatement. Il étoit très-léger, comme calandré, & d'une aſſez mauvaiſe odeur ; mais il ſe perfectionna ſous l'Empereur Claude.

Après avoir détaché & enlevé l'écorce de la tige de cette plante, en employoit encore la partie intérieure moëlleuſe & ſpongieuſe, pour en faire les mêches des flambeaux qu'on portoit dans les funérailles, & qu'on tenoit allumés tant que le cadavre reſtoit expoſé. *Antipater* dit que ces mêches de *papyrus* étoient enduites de cire ; au reſte, elles reſſembloient aſſez à cette mêche de jonc que nous avons vu il y a quelques années à Paris, & qu'on préſentoit aux paſſans, en la décorant du titre de *mêche perpétuelle*. Tel eſt l'Extrait

du Mémoire de M. *de Caylus*. Mais il y a trop à perdre de ne pas lire cette Dissertation en entier : elle est pleine de recherches les plus instructives.

L'usage du papier d'Egypte paroît avoir succédé à celui de plusieurs autres substances, dont se sont servis les Anciens pour se communiquer leurs idées lorsqu'ils étoient éloignés les uns des autres, pour fixer la mémoire des faits & immortaliser les hommes ; car on écrivoit sur la pierre, sur des peaux d'habillement, sur des tablettes de cire, sur des coquilles, sur des métaux, sur l'écorce intérieure des arbres, (*corticea charta*, ce que font encore quelques habitans de l'Amérique), sur des boyaux, sur l'ivoire, sur l'écaille de tortue, sur les feuilles de palmier, sur l'amiante préparée, sur la toile de lin & de coton, & ensuite sur du parchemin, &c. On lit dans les *Mém. de l'Académie des Sciences, an. 1751*, qu'avant l'invention de notre papier, on en faisoit en Orient avec les chiffons de toile de coton ; & avant celui-ci, les Egyptiens préparoient la deuxieme écorce d'une espece de chiendent, connu aussi sous le nom de *papyrus*, dont ils tiroient du papier, & dont le nôtre a retenu le nom. Quelques-uns disent que l'époque du papier de chiffon est de 1470, mais M. *Haller* observe que cette époque est plus ancienne. *Coster*, dit-il, imprimoit en 1440 sur du papier de chiffons, & on a des titres même beaucoup plus anciens.

Les Japonnois font leur papier avec l'écorce de *canschy* ou *kaadsy*, arbre très-gros qui ressemble au mûrier, & qui croît dans leur pays. Voici comment ils s'y prennent. On coupe l'arbre à ras de terre ; il continue à pousser de petits rejetons : quand ils sont de la grosseur du doigt on les coupe, on les fait cuire dans un chauderon jusqu'à ce que l'écorce s'en sépare, on séche cette écorce & on la remet cuire encore deux fois, en remuant continuellement, afin qu'il se forme une espece de bouillie ; on la divise & on l'écrase encore plus dans des mortiers de bois ; on met cette bouillie dans des boîtes carrées, sur lesquelles on met de grosses

pierres pour en exprimer l'eau : on porte la matiere ſur des formes de cuivre, on procede de la même maniere que font les Papetiers.

On trouve, de temps immémorial, du papier chez les Chinois, & de très beau : ils y emploient le chanvre, le coton, les écorces d'arbres, dont la principale eſt celle du bambou. Le P. *Parennin*, en a envoyé de plus de quarante ſortes, toutes curieuſes par quelques circonſtances particulieres. Leur papier eſt doux & uni, d'une grande beauté, fort, & les feuilles ſont d'une grandeur à laquelle toute l'induſtrie de nos ouvriers n'a encore pu atteindre. Souvent on l'appelle *papier de ſoie*, quoiqu'on y emploie rarement les chiffons de ſoie. On ſait que les chiffons ſont débarraſſés par les leſſives de la partie ſpongieuſe, nommée *parenchyme* ; mais on n'auroit pas cru que la filaſſe, ſimplement battue, pût produire une pâte dont on a formé un papier aſſez fin, & qui paroît ſe perfectionner. Il eſt plus que probable que les filaſſes d'aloès, d'ananas, de palmier, d'ortie, & d'une infinité d'autres plantes ou arbres, même la chenevote du chanvre, ſeroient ſuſceptibles de la même préparation. Nous ne ſommes point auſſi riches en plantes & en arbres dont on puiſſe détacher les fibres ligneuſes, que les Indiens de l'un & de l'autre hémiſphere. Nous avons cependant l'aloès ſur certaines côtes. En Eſpagne, on a une eſpece de ſparte ou de genêt, qu'on fait rouir pour en tirer la filaſſe, & dont on fabrique ces cordages, que les Romains appellent *ſparton*; on en pourroit donc tirer du papier. On voit pluſieurs titres anciens écrits ſur du papier de jonc, aux archives de la Cathédrale de Vicque en Eſpagne. Nous avons dans notre cabinet pluſieurs écorces intérieures du bouleau de Canada, liſſes, fines, taillées en papier à lettres, & auſſi ſouples. On écrit deſſus ce papier comme ſur du parchemin. M. *Guettard* a fait du papier avec nos orties & nos guimauves des bords de la mer; & il ne déſeſpere pas qu'on n'en puiſſe faire avec quelques-unes de nos plantes & de nos arbres mêmes, ſans les

réduire en filaſſe. Le raiſonnement qui avoit conduit cet Académicien à fabriquer du papier immédiatement avec la filaſſe, lui a fait eſſayer d'en faire avec du coton, à l'exemple des Chinois, & il a réuſſi. Il vouloit s'aſſurer ſi ce duvet étranger donneroit une bonne pâte, pour travailler avec plus de ſureté ſur le duvet de nos chardons, & ſur celui de l'apocin de Syrie, qui quoique étranger, vient bien chez nous. Enfin M. *Guettard*, dont le zele & la ſagacité ſont très-connus, a voulu nous faire voir les avantages que nous pourrions tirer à cet égard d'une infinité de ſubſtances que nous rejetons comme inutiles : on en trouve le détail dans ſon Mémoire, & dans le Journal Economique, au mois de Juillet & d'Août 1751, ou dans un Ouvrage de ſa compoſition qui a pour titre ; *Mémoires ſur différentes parties des Arts & des Sciences, vol. 1. p. 227.* MM. *de Réaumur, Gleditſch, Schæffer* & *Séba* ont donné auſſi de bonnes obſervations ſur le papier de notre pays. M. *Haller* obſerve que M. *Schæffer* a employé un grand nombre de plantes pour en faire du papier, en y ajoutant une certaine portion de chiffons, & il y en a eu qui ont très-bien réuſſi. On a fait en Angleterre du papier avec des navets, des panais, des feuilles de choux, &c. *Voyez* HOUGHTON *Collections, n° 360. T. II, pag 418, &c.*

A l'égard du papier Européen qui eſt notre papier ordinaire, on le fait avec de vieux drapeaux ou chiffons de linge de chanvre ou de lin, blanchis, hachés & briſés au moulin en parties très-menues, humectées avec de l'eau, & tellement délayées, qu'elles ne paroiſſent que comme une eau remplie de petits flocons viſqueux & collans. On leve cette liqueur par parties, prenant toujours la ſuperficie avec un châſſis garni de fils de laiton très-ſerrés, & qui eſt de la grandeur de la feuille qu'on veut faire. On met enſuite égoutter ces feuilles ; on les paſſe à la colle, pour que le papier deſtiné à l'écriture & à l'impreſſion ne boive point, & enfin on le met en preſſe. Le papier gris ou

brouillard n'a point été collé : il eſt fait de chiffons plus groſſiers, moins lavés, &c. il boit les liqueurs, ſert même à les filtrer. Le papier bleu a reçu la teinture du tourneſol. Le papier marbré de diverſes couleurs ſe fait en appliquant une feuille de papier ſur différentes couleurs, détrempées en huile & mêlées avec de l'eau, qui en empêche la liaiſon ; & ſelon la diſpoſition ou l'arrangement qu'on donne enſuite à ces couleurs, on forme, dit *Lémery*, des ondes & des panachures.

Preſque tout le papier d'Hollande a la fineſſe, le corps, la blancheur, le liſſé & le poli ou le luiſant au-deſſus du nôtre ; ce qui dépend de la pureté de l'eau, du choix des chiffons & de pluſieurs autres circonſtances. On a encore l'art d'amincir le papier par la preſſe & à coups de marteau. *Conſultez le Dictionnaire des Arts & Métiers.*

Quelques perſonnes ont reconnu que quatre feuilles de papier fin, coupées par morceaux & bouillies dans une pinte de lait de vache juſqu'à ce que le papier ſoit réduit en bouillie, on en obtenoit une boiſſon qu'on paſſe par un linge & édulcore avec le ſucre, & qui eſt ſpécifique pour la dyſſenterie. C'eſt de la colle du papier que dépend la principale vertu de ce remede.

PAPIER FEUILLE D'ARBRE. Nom donné à la feuille de L'ARBRE DE LA NOUVELLE ESPAGNE, & mieux encore à celle d'un PALMISTE. *Voyez ces mots.*

PAPIER FOSSILE. *Voyez* CUIR FOSSILE.

PAPIER NATUREL. On a découvert depuis peu en Italie, aux environs de la ville de Cortonne en Toſcane, une nouvelle eſpece de papier foſſile. On penſe qu'il eſt formé d'un mélange de plantes écraſées & pourries, & qui dans leur état de corruption forment une pâte capable de flotter ſur l'eau, & dont les parties, malgré leur diſſolution, reſtent unies entr'elles au moyen d'un ſubſtance viſqueuſe. M. *Strange* prétend avoir reconnu pluſieurs plantes propres à ſe convertir en un papier foſſile, entr'autres le *conferva*

qui eſt abondant dans pluſieurs marais ou lieux marécageux de la Toſcane. *Voyez* CONFERVA.

Au reſte, ce papier naturel de couleur brune, n'eſt point une découverte particuliere à l'Italie : on en a trouvé en pluſieurs endroits de la France, de l'Allemagne & en différens autres pays. M. *Linnæus*, qui en a trouvé dans la Province de Dalekent en Suéde, prétend que ce papier eſt formé du *biſſus* qu'il appelle *flos aquæ*, & qui ſe blanchit aux rayons du ſoleil. M. *Matani*, Profeſſeur de Médecine à Piſe, penſe que toutes les plantes filamenteuſes & membraneuſes, lorſqu'elles ſont dépouillées de leur ſubſtance viſqueuſe & entiérement diſſoutes dans l'eau, peuvent ſe transformer en toute eſpece de papier.

Les plantes les plus propres à produire le *papier naturel*, ſont les mauves, les algues marines, le chiendent, les orties, les joncs, le panais, les carottes, le lupin, le genêt, le glaïeul, le foin, le lin, la paille, les plantes marécageuſes, les différens biſſus & conferva, tant de marais que de riviere, les fleurs des arbres, &c. Plus le tiſſu de ces plantes eſt lâche & délicat, plutôt elle ſont détrempées & diſſoutes. C'eſt ainſi qu'il s'éleve du fond des marais une matiere viſqueuſe formée de corps diſſous de pluſieurs petits animaux, & notamment de végétaux qui ayant croupi & s'étant corrompus dans la bourbe, ſont devenus très-propres à fournir le papier foſſile dont il eſt mention. Voyez la *lettera ſopra l'origine della carta naturale di Cortona*.

PAPILLON, *papilio*, petit inſecte qui a ſix pieds, quatre aîles, des yeux & des antennes. L'hiſtoire des papillons eſt néceſſairement liée avec celle des chenilles, puiſque tous les papillons ont été originairement des chenilles, qui ont ſubi les métamorphoſes qui les ont amenés à l'état de chryſalide, & enfin à celui de papillon ; ainſi on trouvera réunis ſous ces trois mots de *chenille*, de *chryſalide* & de *papillon*, l'hiſtoire complette des papillons dont la vie eſt la plus remplie de phénomenes ſinguliers.

Il convient de parler d'abord du premier eſsor de cet inſecte : ſpectacle trop peu connu du grand nombre des hommes, mais que le Naturaliſte ne ſe laſse pas d'admirer. Quelle matiere ſublime de réflexion pour l'obſervateur qui étudie l'organiſation des êtres de la nature ! La chenille nous apprend de quelle maniere elle ſe prépare au ſommeil léthargique qui doit ſervir de paſſage à ſa métamorphoſe. Le terme de ſa vie rampante eſt-il accompli, elle change de forme pour devenir habitant de l'air. La chryſalide eſt tout à la fois le tombeau de la chenille & le berceau du papillon. C'eſt dans ces coques ſoyeuſes, ou ſous un voile de gaze, que s'opere tous les jours ce grand miracle de la nature : tâchons d'expliquer ceci.

Le nouveau papillon, averti par l'inſtinct, qu'il a acquis aſsez de force pour rompre ſes fers, fait un puiſſant effort qui lui ouvre une ſeconde fois les portes de la vie ou plutôt de la lumiere qu'il va voir avec de nouveaux yeux. Tous ſes organes deviennent plus ſenſibles & plus parfaits ; ſes aîles, qui d'abord ne paroiſsent pas ou qui ſont ſi petites, qu'on les prendroit volontiers pour celles d'un papillon manqué, ſont encore couvertes de l'humidité du berceau, &c. mais auſſitôt qu'elles ſont à l'air & libres, les liqueurs qui circulent dans leurs canaux, s'élançant avec rapidité, les forcent à s'étendre & à ſe développer. Pour accélérer & donner plus de force à ce développement, le papillon nouvellement éclos & impatient de voler, les agite de temps en temps, & les fait frémir avec une douce vîteſse : en même-temps tous ceux qui ont une trompe (car tous n'en ont pas) qui étoit étendue & alongée ſous le fourreau de la chryſalide, la retirent & la roulent en ſpirale pour la loger dans le réduit qui lui eſt préparé. Si quelque cauſe, ſoit intérieure, ſoit extérieure, s'oppoſe à l'extenſion des aîles dans le temps qu'elles ſont encore auſſi flexibles que des membranes, la ſéchereſse qui les ſurprend dans cet état arrête la ſuite du développement, les aîles reſtent contrefaites, incapables de lui ſervir,

& le pauvre animal ſe voit condamné à périr, faute de pouvoir aller chercher ſa nourriture.

C'eſt ainſi que tous les papillons ſortent de leur état de nymphe ou de chryſalide, tant ceux qui viennent de chenilles qui font des coques, que ceux qui viennent de celles qui ſe lient & qui ſe ſuſpendent. Ces dernieres en ſortant ſe trouvent d'abord à leur aiſe & en plein air. Mais comment les papillons foibles, ſans armes, qui ſont renfermés dans des coques d'un tiſſu ſi ſerré, que nous ne pourrions pas les déchirer avec nos doigts, telle, par exemple, que la coque du ver à ſoie, comment, dis-je, ces papillons auxquels nous ne connoiſſons aucun inſtrument capable de faire cette opération, s'y prendront-ils pour percer ces murs impénétrables qui ſervoient à les garantir de l'inſulte pendant leur engourdiſſement ? On peut parvenir à voir cette induſtrie en enlevant avec des ciſeaux, une partie d'une coque : l'ouverture étant faite, collez enſuite la coque contre un verre ; obſervez l'inſecte, vous verrez les organes ſe développer ſenſiblement : ſuivez-le des yeux, il fait effort pour ſortir de ſa priſon ; remarquez cette liqueur qu'il dégorge de ſa bouche, (on connoîtra par la ſuite que c'eſt le ſeul uſage pour lequel elle lui a été donnée) c'eſt une liqueur mouſſeuſe qui humecte, amollit le bout de la coque ; alors à coups de tête donnés à pluſieurs repriſes contre cet endroit affoibli par la liqueur, il vient à bout de le crever, la barriere s'ouvre, le papillon ſort en ſe gliſſant, le voilà entiérement formé. Dans toutes ces coques, on trouve toujours deux dépouilles, celle de la chenille & celle de la chryſalide.

D'autres papillons, qui ont encore des coques plus épaiſes, ſe ſont ménagés une ouverture, lorſqu'étant chenilles, ils ont filé leur coque. Telle eſt la chenille à tubercules, qui donne le papillon paon. *Voyez* CHENILLE A TUBERCULES.

Lorſque les aîles des papillons ont acquis aſſez de fermeté, les uns prennent leur vol dans le moment ; d'autres ſe contentent de marcher & d'aller ſe placer à

quelque distance ; mais tous se purgent abondamment, les uns avant de s'éloigner de leurs coques, d'autres après. Cette évacuation est le superflu du corps graisseux, & de toute la matiere que la Nature a employée pour leur faire changer d'état. Ces restes sont liquides & assez ordinairement rougeâtres ; ceux de ces papillons qui firent autrefois si grande peur à la ville d'Aix en Provence, sont comme du sang ; *voyez l'exposé de cet événement au mot* CHENILLE ÉPINEUSE. *Voyez aussi* PLUIE DE SANG.

Nous avons dit que le papillon au sortir de sa coque est entiérement formé : agréablement surpris de se voir rendu au jour, tandis qu'il s'occupe de son bonheur, qu'il se plaît à reconnoître les lieux qu'il a habités dans son enfance, il agite ses aîles avec un doux frémissement, il doit maintenant, & tout le reste de sa vie soutenir l'éclat de la lumiere & la vivacité de l'air : bientôt il prend l'essor, & d'un vol sinueux parcourt les prairies émaillées de fleurs, plonge sa trompe dans leur calice nectarifere. La douce liqueur dont il s'enivre, semble lui donner plus de gaieté, plus de feu, plus d'action, plus d'agilité. Heureux dans ses amours, il ne se repose que pour jouir. Ses aîles légeres le transportent de plaisirs en plaisirs ; dès qu'il en a cueilli la fleur, il s'élance & va goûter ailleurs les douceurs apparentes de l'inconstance & de la nouveauté. Au reste, nous verrons ci-après que l'animal agit en esclave de la nature.

Description des organes du Papillon.

On ne remarque plus dans l'intérieur du papillon, ce nombre de trachées que l'on voit le long des côtés de la chenille. De ces dix-huit stigmates, il n'en reste que deux qui sont sur le corselet ; mais l'on trouve dans la partie supérieure du ventre une vessie pleine d'air, d'une grandeur assez considérable. Cette vessie a un cou qui aboutit à la bouche ou à la trompe de ceux qui en ont une. C'est par ce canal, aussi bien que par

celui des deux ſtigmates, que l'air entre & ſort ; au lieu que dans l'état de chenille, les organes de la reſpiration étoient diſtribués des deux côtés de ſon corps. Ce changement juſques dans les organes de la reſpiration, fait juger de la prodigieuſe révolution qui ſe fait dans l'intérieur de l'animal pendant qu'il nous paroît ſi tranquille ſous la forme de chryſalide : c'eſt à la poitrine, que ſont attachés les muſcles qui font mouvoir les aîles.

Lorſqu'on ouvre le papillon, on découvre l'eſtomac, le cœur & la moëlle épiniere, qui ſont autant de canaux, dont une partie réſide dans le ventre, & l'autre en paſſant par la poitrine, va ſe terminer dans la tête. Le cœur du papillon eſt le même qu'étoit celui de la chenille, c'eſt-à-dire en quelque ſorte un aſſemblage de cœurs qui regne dans toute la longueur du corps. Mais on peut remarquer que la circulation s'y fait dans un ſens contraire à celui où elle ſe faiſoit dans la chenille. Cependant cette circulation n'eſt pas toujours conſtante ; je l'ai vu ſouvent changer, dit un Obſervateur ; cela venoit-il à l'occaſion des douleurs que je lui faiſoit ſentir ? Mais quelle qu'en ſoit la cauſe, on voit toujours avec grand étonnement que cet inſecte ait une ſi grande facilité de changer la circulation de ſon ſang. La moëlle épiniere eſt la même que celle qui étoit dans la chenille ; elle remonte du bas ventre vers la tête : mais ce qu'elle fait voir de particulier, c'eſt qu'elle eſt dans un mouvement continuel & vermiculaire, mouvement qu'elle n'avoit point dans la chenille. On peut obſerver ce phénomene en faiſant tomber le poil de deſſus la peau du ventre de la femelle du papillon provenant de la chenille à oreille. La peau en eſt ſi tranſparente, qu'en la frottant d'un peu d'huile, on voit très-diſtinctement à travers de ſon épaiſſeur, tout le jeu de cette moëlle épiniere, qui eſt fort vif.

Les organes des ſexes dont on ne trouve aucune trace dans la chenille, ſe trouvent tout formés dans le papillon naiſſant, & ſitués comme la Nature a coutume de les placer dans les autres inſectes. Les femelles ſe

ſont reconnoître aiſément à la groſſeur de leur ventre, qui eſt ſi prodigieuſement rempli dans certaines eſpeces, qu'il en paroît prêt à crever ; il arrive même quelquefois aux femelles de papillon de la chenille à oreille & de la chenille commune, de commencer à dépoſer leurs œufs avant qu'ils ayent été fécondés, tant elles ſont preſſées du beſoin de pondre. Il y a des eſpeces de papillons femelles qui pondent juſqu'à quatre, cinq, ſix & ſept cents œufs de ſuite.

Beauté des Papillons.

Ces inſectes ſemblent ſe diſputer à l'envi la vivacité, la ſurprenante variété des couleurs, l'élégance de la forme, en tout ils ſont le charme des yeux ; la légéreté, l'air animé, la courſe vagabonde & volage, tout nous plaît en eux. Une collection de papillons nous préſente le plus beau & le plus brillant ſpectacle, tel qu'on le voit au Cabinet du Roi, & dans ceux de la plupart des Curieux ; le ſeul aſpect en eſt raviſſant. Les papillons de la Chine, des Indes, ſur-tout ceux de l'Amérique & de la riviere des Amazônes, ſe font remarquer par leur grandeur, & par la richeſſe & le vif éclat de leurs couleurs les plus variées, ils s'offrent à l'œil ſurpris avec toutes les graces des nuances & du compartiment ; c'eſt un ſpectacle à voir, & non point à être décrit. A la Chine on envoie les papillons les plus beaux & les plus extraordinaires à la Cour de l'Empereur ; ils ſervent à l'ornement du Palais. Il n'eſt pas aiſé d'attraper cet inſecte volage : pour le prendre au vol, on ſe ſert d'un filet d'un petit réſeau de ſoie ou de gaze de huit pouces de large, monté ſur un fil d'archal emmanché d'un bâton léger. On les fait mourir en leur comprimant légérement du bout des doigts le corſelet, enſuite on les perce d'une épingle, & on les laiſſe mourir & deſſécher fixés ſur un carton. *Voyez à la fin de l'article* INSECTE, *la maniere de ſe procurer ces animaux, de les conſerver & de les envoyer des pays*

plus ou moins éloignés. On dit qu'il y a des Chinoiſes aſſez curieuſes pour étudier la vie de ces ſortes d'inſectes : elles prennent des chenilles parvenues au point de faire leurs coques ; elles les enferment pluſieurs enſemble dans une boîte remplie de petits bâtons ; & quand elles les entendent battre des ailes, elles les lâchent dans un appartement vitré & rempli de fleurs : c'eſt un moyen sûr & facile d'avoir de ces beaux inſectes. Un Auteur moderne obſerve que nous avons auſſi en France des Dames diſtinguées par leurs connoiſſances & leur goût pour l'Hiſtoire Naturelle ; puiſſe, dit-il, leur exemple & notre hommage reſpectueux bannir l'eſprit de mode & de frivolité ! il faut en convenir, les douceurs que procure l'étude de la Nature ſont préférables au petit mérite d'avoir l'inconſtance & la légéreté du papillon.

On prétend qu'on ſe procure rarement de plus beaux papillons & d'autres ſortes d'inſectes que ceux qu'on obtient en nourriſſant des vraies ou fauſſes chenilles pour en avoir les chryſalides, les nymphes, &c. ou lorſqu'on fait ramaſſer des nymphes, des chryſalides, ſoit à la ſuite du Laboureur, ſoit dans les terres des foſſés qu'on remue ou qu'on releve, ſoit en défrichant ou arrachant des plants, ſoit en viſitant les aiſſelles des branches d'arbres & les murs des jardins, où elles ſont enveloppées ou nues, ſuivant leur eſpece : mais cette éducation exige beaucoup de ſoins ; car pour peu que les inſectes dans cet état de coques, &c. ſoient bleſsés, ils ne ſubiſsent point leur derniere métamorphoſe. La nature ne ſouffre point de contraintes ou rarement : elle ſemble indiquer à l'individu les reſsources de ſon ſalut, les moyens de ſon exiſtence. On obſerve que les chryſalides des papillons de jour ſont la plupart triangulaires & nues. Au reſte, ceux qui veulent voir développer ces animaux, doivent tenir les chryſalides, les nymphes &c. dans des boîtes ſpacieuſes, couvertes des cannevas ou de gaze claire, ou dans un lieu clos ; on poſe ſur de la terre celles qui ont été trou-

vées dans la terre, & on les couvre de mouſſe que l'on entretient dans un état de fraîcheur en l'humectant de temps en temps. On peut prendre facilement l'inſecte quand on s'apperçoit qu'il eſt ſorti de ſa dépouille, qu'il s'eſt alongé, que ſes aîles ſont bien affermies, en un mot qu'il eſt bien conformé, & on le ſaiſit pour le faire mourir & le conſerver, ſuivant la maniere indiquée à l'article *Inſecte*. Les chryſalides & nymphes que l'on trouve dans nos climats en automne, ne donnent gueres leurs papillons qu'au printems ſuivant : pour tranſporter ces chryſalides, on peut les mettre dans des boîtes & entre des lits de coton, de maniere qu'elles ne puiſſent pas balotter & qu'elles ne ſoient pas trop ſerrées, de peur de les bleſſer : il faut obſerver que ſi la durée du voyage excédoit le terme de leur métamorphoſe, l'animal périroit au milieu de ſa priſon.

Lorſqu'on conſidere le papillon, quatre de ſes parties paroiſſent mériter entr'autres une attention particuliere, ſavoir, les aîles, les antennes, la trompe & les yeux.

Les aîles, qui ſont toujours au nombre de quatre, lui conſtituent un genre particulier parmi les inſectes aîlés, en ce qu'elles ne ſont point couvertes d'étuis, mais ſeulement d'une eſpece de pouſſiere farineuſe, opaque, qui s'attache facilement aux doigts imprudens ou indiſcrets qui les touchent ; cette prétendue pouſſiere conſidérée au microſcope, eſt un aſſemblage très-régulier & organiſé de petites écailles colorées, taillées ſur différens modeles, couchées & implantées ſur un tiſſu de gaze ſolide, tranſparente & à rainures, quoiqu'extrêmement fine & légere. C'eſt la dureté & le poli de ces petites écailles qui les rend ſi brillantes. Le deſſus & le deſſous des aîles en ſont également couverts. Avec de grandes aîles légeres, la plupart des papillons volent de mauvaiſe grace, ils vont toujours par zigzags, de haut en bas, de bas en haut, de droite à gauche, effet qui dépend de ce que leurs aîles

ne frappent l'air que l'une après l'autre, & peut-être avec des forces alternativement inégales. Ce vol leur eſt très-avantageux, parce qu'il leur fait éviter les oiſeaux qui les pourſuivent; car comme le vol des oiſeaux eſt en ligne droite, celui du papillon eſt continuellement hors de cette ligne.

Telle eſt la ſtructure la plus ordinaire des aîles des papillons: mais il y en a d'autres eſpeces que l'on a ſurnommées *papillons à aîles d'oiſeaux*, parce qu'effectivement leurs aîles paroiſsent diſpoſées comme celles des oiſeaux; ces aîles ſont cependant recouvertes d'écailles, taillées de maniere à en impoſer & à paroître comme des plumes. On voit voltiger quelquefois ſur le bord des ruiſseaux de ces petits papillons, qui ſont blancs & des plus jolis: ils nous ont paru provenir d'une eſpece de chenille qui ſe nourrit de framboiſes où elle établit ſon domicile. Une autre eſpece porte des aîles vitrées, ainſi nommées parce que n'étant pas entiérement couvertes d'écailles, les parties qui en ſont dégarnies, ſemblent autant de vitres; enfin la troiſiéme eſpece, ſont les aîles d'un petit papillon provenant d'une teigne, qui vit dans l'épaiſseur des feuilles d'orme & de pommier; ces aîles préſentent au microſcope tout ce qu'on peut imaginer de plus riche en or, en argent, en azur & en nacre. On peut voir les figures différentes que pluſieurs Auteurs, & en particulier, *Bonanni*, *Swammerdam* & M. *de Réaumur* ont données des écailles, des aîles & du corps des papillons.

Les papillons portent, comme la plupart des autres inſectes, des antennes ſur la tête: on peut voir *au mot* ANTENNE *& à l'article* INSECTE, de quel uſage on croit que ces parties ſont aux inſectes. Comme les antennes ſont très-apparentes dans les inſectes, on s'en eſt ſervi pour diviſer les papillons en claſses & en genres, ſuivant les différentes formes.

La premiere diviſion & la plus ſimple eſt celle qui diſtingue les papillons en papillons de jour, & en papil-

lons de nuit ou phalenes : ces derniers ſont en bien plus grand nombre que les autres. *Swammerdam* en a obſervé cent quatre-vingt-treize ſortes : ſavoir, treize des plus grands, vingt-huit d'une moyenne grandeur, quatre-vingt-ſix plus petites, & ſoixante-ſix de la plus petite eſpece. Il en a décrit cent quatorze eſpeces avec leurs nymphes dorées. *Aldrovande* en a fait mention de cent dix-huit ſortes ; *Mouffet* en repréſente quatre-vingt-ſix & *Hoffnagel* cinquante. Ces papillons ne volent que la nuit : *Goëdard* n'a fait mention que de ſoixante-dix-ſept ſortes de papillons de jour.

Ces deux genres de papillons ſe diſtinguent par les *antennes*. Voyez ce mot. Ceux qui compoſent la claſſe des diurnes, ont des antennes de trois différentes formes. Il y a, 1°. celles que l'on appelle *antennes à maſſe* ou *à bouton*, *antennæ clavatæ*, parce qu'elles ſe terminent par un bouton, qui a le plus ſouvent la figure d'une olive, & quelquefois d'une olive tronquée. Le plus grand nombre des papillons que l'on voit pendant le jour ſe repoſer ſur les fleurs, portent des antennes de ce genre.

2°. Les *antennes en forme de maſſue*. Les papillons de cet ordre ſe ſoutiennent en volant au-deſſus des fleurs ſans qu'on les voie jamais s'appuyer deſſus ; mais ils font un bourdonnement continuel avec leurs aîles.

3°. Celles qui ſont tournées en forme de *cornes de béliers*; elles reſſemblent un peu aux *antennes en maſſue*; mais indépendamment de leur figure elles n'ont pas à l'extrémité le bouquet de poil de ces dernieres. Les papillons de cet ordre ſont communs dans les prairies.

La claſſe des phalenes ou papillons nocturnes ſe diſtingue auſſi par des antennes de trois formes différentes. La premiere eſt celle à qui on a donné le nom d'*antennes priſmatiques* à cauſe de leur forme ; la ſeconde comprend les *antennes à filets coniques* ou *grenées*, parce qu'ils ſont formés d'une ſuite de grains diſpoſés comme ceux d'un chapelet. La troiſiéme eſt celle des *antennes à barbes de plumes* ou *en plumes*, à cauſe de leur reſſem-

blance avec une plume d'oiſeau. Dans les différens genres de papillons qui portent de ces antennes, elles ſervent à diſtinguer les ſexes; celles des mâles ſont plus belles & mieux formées que celles des femelles: parmi ces papillons il y en a de tout unis, de velus & de colorés; ils volent rarement de jour; pluſieurs d'entr'eux ont des heures déterminées pour voler; leur corps eſt plus gros que celui des papillons de jour. On les trouve dans des lieux obſcurs, appliqués contre les murs, ou dans les creux des vieux arbres.

On peut diſtinguer encore les papillons en ceux qui ſont pourvus de trompes & en ceux qui n'en ont pas. Tous les papillons diurnes en ſont pourvus; mais parmi les phalenes pluſieurs paroiſsent en manquer, d'autres en manquent tout-à-fait. Le véritable inſtant de diſtinguer la ſtructure de la trompe des papillons qui en ſont pourvus, c'eſt lorſque le papillon ne fait que quitter ſa chryſalide: ſa trompe eſt encore étendue ſur l'eſtomac; elle ſe dégage, elle ſe roule en ſpirale; mais dans le premier inſtant les deux parties ne ſe dégagent pas toujours enſemble, & l'on apperçoit deux lames creuſées en gouttiere, qui forment par leur réunion la trompe du papillon, c'eſt l'organe qui ſeul fait les fonctions de la bouche & du nez. Lorſque le papillon veut pomper le ſuc des fleurs, dont la conſiſtance eſt quelquefois trop viſqueuſe pour pouvoir être attirée, ſa bouche dégorge dans le fond de la fleur une liqueur qui rend l'extrait de la plante plus fluide: on peut voir cette manœuvre en préſentant un morceau de ſucre à un papillon diurne qui vient de paroître au jour. Quant aux yeux des papillons ils ſont d'une ſtructure admirable. *Voyez au mot* INSECTE *l'article* YEUX A RÉSEAU.

On ſe fait ordinairement une idée agréable de la vie & des mœurs d'un papillon: on ſe le repréſente comme un animal toujours en joie, dont l'amour & la bonne chere ſont l'occupation, volant de fleurs en fleurs, de femelles en femelles; mais il s'en faut bien que tout le peuple papillon jouiſse d'un bonheur ſi complet. Si

on

on conſidere les papillons de nuit, on voit que c'eſt à leur dernier changement que ſe terminent les deſſeins qu'avoit la Nature en les faiſant naître. La propagation de l'eſpece eſt le ſeul ſigne de vie qu'ils donnent; c'eſt pour les amener là qu'elle les a fait paſſer par tant de métamorphoſes, de travaux & de dangers. Pluſieurs eſpeces n'ont point de trompe, ni aucune organe propre à prendre de la nourriture: auſſi n'eſt-ce point pour ceux-ci que les fleurs ont des ſucs. Pluſieurs ne font aucun uſage de leurs aîles pour voler, tels que le papillon mâle du ver à ſoie. Quoi qu'il en ſoit, on peut croire que ces aîles lui ſervent à animer ſes eſprits & à exciter le cours de ſes liqueurs; car elles ſont dans une agitation prodigieuſe dans le temps de l'accouplement. Lorſque les mâles ont conſommé toutes leurs forces à s'acquitter de leur emploi, & les femelles à pondre & à mettre leurs œufs à couvert, tout eſt fini. Un épuiſement total dans les uns & dans les autres termine une vie qui ne leur avoit été donnée que pour aſſurer l'exiſtence de leur poſtérité. C'eſt ainſi que Vénus corrompt & épuiſe les forces. Une ſingularité remarquable, c'eſt que ces mâles qui ont obſervé un jeûne complet depuis le moment qu'ils ont commencé à faire leurs coques juſqu'à celui dont nous parlons, ſe trouvent encore avoir aſſez de vigueur pour ſe montrer les plus amoureux & les plus pétulans des animaux de leur eſpece.

Nous avons déjà dit que c'eſt parmi les papillons nocturnes que l'on trouve les grandes eſpeces, comme le *papillon à tête de mort*, les *papillons paon*, ceux *de la tithymale*, &c. Ceux-ci reſtent ordinairement durant tout le jour appliqués contre les troncs d'arbres ou contre les murs; mais la nuit les réveille & les rappelle à l'uſage de la vie. Comme les papillons nocturnes ou *phalenes* fuient la lumiere du jour, on voit avec étonnement que ce ſont préciſément ceux qui ſe rendent auprès d'une lumiere qu'on porte dans un jardin. Voici la conjecture bien voiſine du vrai que l'on en

donne. Il peut ſe faire que les femelles de ces papillons, jettent une lumiere qui eſt imperceptible pour nos yeux, mais très-perceptible pour le papillon qui a, dit-on, plus de trente-quatre mille yeux. Cette conjecture eſt appuyée ſur un fait qui lui donne beaucoup de vraiſemblance; c'eſt que tous ces papillons qui viennent la nuit tourner autour de la lumiere & s'y brûler, ſont toujours des mâles. Ceci prouve auſſi que l'amour faſcine les yeux, même aux papillons.

PAPILLON DES BLÉS. C'eſt ſous ce nom qu'eſt connu dans l'Angoumois, parce que c'eſt ſous cette forme qu'il ſe manifeſte le plus ſenſiblement, un très-petit inſecte, qui juſqu'à préſent n'avoit été connu que des Naturaliſtes; mais qui vient de s'attirer l'attention du Gouvernement par les ravages qu'il fait dans cette Province. Il faut bien diſtinguer ces *papillons de la chenille des grains*, des *papillons des fauſſes teignes:* ces derniers ſont très-communs dans toutes les Provinces de France; ils ont à l'extérieur, beaucoup de reſſemblance avec ceux de la chenille du grain; mais ils en different beaucoup par la maniere de vivre; & ceux-ci font un tort bien moins dangereux que les papillons de la chenille des grains. Comme on diſtingue mieux les choſes par la comparaiſon, nous donnerons l'hiſtoire du papillon de la fauſſe teigne, à la ſuite de celle-ci.

Quant aux papillons de la chenille des grains, depuis environ trente ans on s'étoit apperçu dans l'Angoumois, qu'en certaines ſaiſons il ſortoit des papillons des tas de blés: ces inſectes n'exciterent d'abord que la ſurpriſe; M. *de Réaumur* en donna une hiſtoire curieuſe. Depuis quelques années, cet inſecte s'y eſt multiplié au point de conſommer, en peu de mois, les récoltes les plus abondantes: il commence à dévorer les grains dans les épis flottans au milieu des champs; il continue ſes ravages dans les granges, & acheve de tout dévaſter dans les greniers. Le Cultivateur, qui ſe voit fruſtré de ſes plus douces eſpérances, eſt découragé. L'Académie des Sciences envoya, par ordre du

Gouvernement, des Académiciens pour observer sur les lieux cet insecte, pour opposer à ses ravages les remedes les plus prompts & les plus efficaces, & pour faire les expériences nécessaires, afin d'en détruire l'espece, s'il étoit possible. C'est dans ces vues, que M. *Duhamel* & M. *Tillet* se rendirent dans l'Angoumois, en 1760 : ils y retournerent en 1761, ils trouverent plus de deux cents Paroisses désolées par cet insecte. Plusieurs Curés & quelques Gentilshommes qui s'étoient appliqués à la destruction de ces insectes, leur firent part de leurs conjectures sur leur origine, & sur les moyens d'en arrêter la multiplication. C'est du concours de toutes ces expériences, & des observations de nos Académiciens, dans leurs deux voyages dans cette Province, que résulte un Ouvrage *in-12*, livre intéressant pour le Naturaliste, utile au Citoyen, & nécessaire au Cultivateur.

Nous pensons ne pouvoir rien faire de mieux, que de nous aider de l'extrait qu'ont donné de ce livre, les Auteurs du Journal des Savans.

Le papillon auquel on attribuoit en Angoumois tout le mal fait aux grains, quoiqu'il soit destitué d'organes capables de leur nuire, est de la classe des phalenes : il a des antennes à filets grenés : il porte ses aîles inclinées en forme de toît ; elles sont longues par rapport à leur largeur, de couleur de café au lait, brillantes au soleil, bordées d'une frange de poils, sur-tout du côté intérieur : il a deux barbes qui partent de dessus la tête ; passent entre les antennes, se prolongent jusqu'au dessus des yeux, où elles rencontrent un toupet de poils relevés en arriere. A la premiere vue, ce papillon paroît être assez semblable à celui des fausses teignes.

Ce papillon ne semble occupé que du soin de se multiplier, il s'accouple la nuit ou dans l'obscurité ; l'accouplement dure plusieurs heures : le mâle & la femelle se réunissent quelquefois après s'être séparés. A peine les œufs sont-ils fécondés, que la femelle s'en délivre : elle jette cà & là des paquets de quatre, cinq, trente œufs,

en ſorte que chaque femelle produit depuis ſoixante juſqu'à quatre-vingt-dix œufs. Les œufs ſont imbibés d'une humidité viſqueuſe, qui les rend adhérens aux différens corps ſur leſquels ils ont été dépoſés : ils ſont de taille à paſſer par un trou fait dans une feuille de papier avec la pointe de la plus fine aiguille ; au microſcope ils paroiſſent ſtriés dans leur longueur, & comme chagrinés.

Quatre, ſix, ou huit jours après que l'œuf a été pondu ſelon la température de la ſaiſon, il en ſort une chenille groſſe comme un cheveu, de la longueur d'un quart ou d'un cinquieme de ligne ; auſſi-tôt elle travaille à s'introduire dans l'intérieur du grain, pour ſe nourrir de ſa ſubſtance farineuſe. Elle ſe gliſſe d'abord dans la rainure qui ſépare les deux lobes : elle y file quelques fils de ſoie, puis elle déchire le ſon avec ſes dents, qu'elle range de côté & d'autre, de façon que lorſqu'elle a pénétré dans l'intérieur du grain, le ſon retombe & ferme aſſez exactement l'ouverture.

Il en périt pluſieurs avant qu'elles ſoient parvenues à s'introduire dans la ſubſtance farineuſe, ſoit que la fatigue, l'épuiſement ou la faim les faſſent mourir, ou que, comme l'a ſoupçonné M. *de Réaumur*, elles s'entre-détruiſent elles-mêmes dans des combats cruels qu'elles ſe livrent, pour s'aſſurer la poſſeſſion d'un grain dans lequel elles veulent s'introduire.

Une chenille ſe contente d'un ſeul grain de blé, elle n'en ſort point pour en attaquer un autre ; mais on n'en trouve jamais deux dans le même grain, une ſeule ſuffit pour en conſommer toute la ſubſtance farineuſe : elle ne laiſſe abſolument que la pellicule du ſon. Lorſqu'elle a pris tout ſon accroiſſement, elle ſe diſpoſe à filer ſa coque ; la chenille peut avoir alors deux lignes & demie de longueur : ſa groſſeur peut égaler la moitié du grain de blé qu'elle a conſommé ; ſon corps eſt ras, entiérement blanc : elle a deux eſpeces de cornes ſur la tête, qui ſe dirigent vers la partie poſtérieure ; elle en a deux

autres plus longues, dans la même direction, placées vers l'anus ; elle a seize jambes.

Comme si elle prévoyoit que sous la forme de papillon, il ne lui restera aucun organe avec lequel elle puisse entamer la pellicule du son qui la renferme, elle prend la précaution de tailler avec ses dents, vis-à-vis l'endroit où doit être la tête de la chrysalide, une trappe assez large pour donner issue au papillon, & qui reste fermée jusqu'à ce que cet insecte ait quitté sa dépouille de chrysalide. Cette sage mesure étant prise, elle file une coque qui remplit exactement un des lobes du grain ; l'autre est occupé par les excrémens. Le papillon étant dégagé de sa robe de chrysalide, perce la coque à coups de tête, leve la trappe faite à l'écorce du son, & sort de cette espece de tombeau, pour travailler à la propagation de l'espece.

Tel est le cercle de la vie & des développemens de cet insecte : les différentes températures des saisons en alongent ou racourcissent la durée. Il paroît que dans le temps le plus favorable, une génération s'accomplit en vingt-huit ou vingt-neuf jours, ainsi il s'en fait plusieurs dans une année. Sur la fin de Mai & au commencement de Juin, on trouve des œufs & de petites chenilles sur les épis de la campagne ; en Juillet il en naît des papillons qui déposent sur les mêmes épis une nouvelle postérité ; celle-ci peut en donner encore une autre dans la grange ou dans le grenier, vers la fin d'Août ; si les premiers froids sont retardés, on en voit une nouvelle en Septembre ; & enfin, une derniere en Novembre, si ce mois est encore chaud. Ce seroit cinq générations en un an : le concours de toutes ces circonstances est très-rare ; mais il n'est pas nécessaire que cet insecte multiplie jusqu'à ce point, pour faire de grands ravages. Jusqu'aux premiers froids, on voit continuellement sortir des papillons des tas de grains, & chaque papillon vit encore un mois ; mais il y a certain temps où on voit éclore, presque à la fois une quantité prodigieuse de papillons qui couvrent le tas, & semblent

lui communiquer une ſorte de frémiſſement. Ce ſont ces eſsaims que nos Auteurs appellent *une volée*. Cette volée eſt toujours précédée d'une chaleur conſidérable qui s'excite dans le tas, & fait monter le thermometre à vingt-cinq, trente, & quelquefois cinquante degrés, tandis que la température extérieure n'eſt qu'à treize ou quatorze degrés : une telle chaleur favoriſe conſidérablement les progrès des chenilles qui ſe trouvent dans les grains voiſins ; quand il ne doit pas y avoir de volée, la chaleur du tas n'excede pas ſenſiblement celle de l'air extérieur.

Il y a ordinairement trois volées bien ſenſibles ; celle du printemps vers la mi-Mai, ou le commencement de Juin ; celle d'Août, & une autre dans quelques-uns des mois ſuivans. La volée du printemps a une inclination décidée à ſortir des greniers ; tous les ſoirs au coucher du ſoleil, on voit des eſſaims de papillons ſe répandre dans la campagne. Les volées des autres mois paſſent le jour en repos, s'agitent la nuit, voltigent ſur les tas, ſans qu'on voie aucun de ces inſectes ſe montrer au dehors. Qui a appris aux papillons du printemps qu'ils trouveront au milieu des champs un aliment plus tendre & plus propre à leur poſtérité que celui dont ils ont vécu, & à ceux de l'été que la famille qu'ils vont mettre au jour mourroit de faim par-tout ailleurs que dans l'endroit où ils ſont nés ?

Nos Académiciens ont eu l'attention de chercher au printemps, la lanterne à la main, ces papillons vagabonds ; ils les ont trouvés en grand nombre accouplés ſur les épis encore verts, & y dépoſant leurs œufs. Ils ont eu la précaution de les montrer aux habitans de la province pour leſquels, alors ſeulement, l'origine des chenilles que l'on trouve en Juin dans les épis ceſſa d'être une énigme.

Cette découverte a encore expliqué une autre obſervation qui auroit pu embarraſſer, c'eſt que les récoltes ſont ordinairement d'autant plus endommagées, qu'elles ſont plus près d'un hameau & d'un lieu ha-

bité. Ces papillons peuvent même ſe tranſporter aſſez loin.

Moyen de faire périr ces inſectes & de conſerver les blés.

Un certain degré de chaleur ſuffit pour faire périr les inſectes, chenilles, chryſalides, papillons. Un autre degré de chaleur peut endommager le germe des grains, & les empêcher de lever. Il a fallu trouver un degré fixe, qui pût faire jouir de l'avantage du premier, ſans entraîner l'inconvénient du ſecond. Les étuves, telles que celles décrites dans le *Traité de la Conſervation des Grains*, produiroient tous ces avantages; mais la conſtruction en eſt diſpendieuſe, ainſi on a eu recours à l'uſage des fours, en remédiant aux inconvéniens qui s'y rencontrent.

Les expériences ont appris les faits ſuivans: une chaleur de ſoixante degrés ſuffit pour deſſécher en onze heures les chenilles, les papillons, les chryſalides, & les chauffe tous au point de les rendre friables; cette même chaleur n'ôte point au blé la faculté de germer; & une chaleur de trente-trois degrés continuée pendant deux jours, ſuffit pour faire périr tous ces inſectes. Comme la chaleur ordinaire des fours, deux heures après qu'on en a retiré le pain, eſt environ de cent degrés, on ne doit mettre dans le four le grain de blé que l'on veut étuver pour le conſerver que cinq ou ſix heures après que le pain a été retiré du four; le grain y éprouve alors un degré de chaleur capable de faire périr les inſectes en moins de quarante-huit heures, mais qui ne ſauroit altérer le germe. Lorſqu'on veut ſe procurer une ſemence bien pure & bien nette, on trempe pendant deux minutes les paniers dans leſquels on a mis du blé, dans une forte leſſive de cendres, à laquelle on a ajouté de la chaux vive; cette leſſive acheve de faire périr les inſectes qui peuvent avoir réſiſté à la chaleur, & de plus, elle ſauve encore les moiſſons de la carie qu'on nomme *pourri*

en Angoumois. Lorſqu'on veut garder les blés étuvés, un excellent moyen d'empêcher que d'autres papillons n'y viennent de nouveau dépoſer leurs œufs, c'eſt de couvrir le tas de blé de chaux en poudre d'un pouce d'épaiſſeur; il ſuffit même de le couvrir de cendres, ou de l'envelopper dans des ſacs de toiles, ou de le mettre dans des tonneaux. Quand il ne s'agit que d'étuver le grain pour en faire du pain ou un objet de commerce, il y a fort peu de précautions à prendre du côté du degré de chaleur. Deux heures après que le pain a été retiré du four, on peut y introduire une grande maſſe de grains & l'y laiſſer deux ou trois jours, en le remuant de temps en temps. Une des précautions importantes, eſt de battre le blé le plutôt qu'il eſt poſſible; le fléau, le van, le crible détruiſent ou emportent toujours un grand nombre de chenilles.

Il ſeroit aiſé par ces moyens ſimples & peu diſpendieux de parvenir à la deſtruction totale de cet inſecte dans l'Angoumois, ou du moins d'en approcher beaucoup, il ne s'agiroit que de les appliquer pendant un an ou deux à toutes les récoltes de la province. Il y a ſur cela d'excellentes vues, qu'il faut voir dans l'Ouvrage même de Mrs. *Duhamel & Tillet.*

Papillon de la fauſſe teigne du blé.

Les papillons de la fauſſe teigne qui paroiſſent dans le courant du mois de Juin, ſont du genre des phalenes; ils ont quatre aîles plus larges du côté de la queue que du côté de la tête; la couleur des aîles ſupérieures eſt gris blanc, la ſuperficie en eſt aſſez brillante, & elle paroît au ſoleil comme argentée. On apperçoit ſur les aîles avec la loupe des taches de figure irréguliere & un peu plus brunes que le fond; ces papillons portent leurs aîles en forme de toit, & les bords intérieurs ſont frangés; leur tête eſt garnie de deux antennes aſſez longues, formées de grains articulés; entre

ces antennes & les yeux il y a un toupet de poils.

Ces papillons viennent d'une fauſſe teigne, qui eſt une petite chenille dont le corps eſt ras & blanchâtre; elle eſt pourvue de ſeize jambes : elle ne ſe loge point dans les grains, mais elle a l'adreſſe d'en lier pluſieurs enſemble avec de la ſoie qu'elle file, & dont elle ſe forme un tuyau comme celui des teignes ordinaires; ce tuyau eſt ordinairement recouvert du ſon & de la farine que cet inſecte a broyés. C'eſt dans ce tuyau que la fauſſe teigne ſe loge au milieu du tas de grains qu'elle a choiſi pour ſa proviſion; mais elle a la liberté de ſortir de ſon fourreau pour manger les uns après les autres, les grains qui l'entourent : cette manœuvre la diſtingue de la vraie teigne : ſouvent même elle en attaque pluſieurs à la fois & toujours ſans ordre, car elle ronge tantôt de l'un, tantôt de l'autre, ſans qu'aucun ſoit entiérement mangé.

Quand il ſe trouve une grande quantité de ces fauſſes teignes dans un grenier, on voit tous les grains de la ſuperficie du tas, liés les uns aux autres par des fils de ſoie; ce qui forme une croûte qui eſt quelquefois de trois pouces d'épaiſſeur. Cette teigne ſe transforme en chryſalide dans un grain qu'elle a creuſé, ou dans le tuyau qu'elle s'eſt formé; & vers le mois de Juin on l'en voit ſortir en papillon. Lorſqu'on remue un tas de grain où il y a beaucoup de fauſſes teignes, elles montent aux murailles; mais elles ne tardent pas à rentrer dans le tas, qui ſe trouve dès le lendemain couvert d'une nouvelle nappe ſoyeuſe.

PAPILLON DU CHOU. *Voyez* CHENILLE DU CHOU.

PAPILLON DE JOUR & PAPILLON DE NUIT. *Voyez leur différence à l'article* PAPILLON.

PAPILLON DE FAUSSE TEIGNE. *Voyez à la ſuite du mot* PAPILLON DES BLÉS, *& à la ſuite de l'article* TEIGNE.

PAPILLON PAON. *Voyez* CHENILLE A TUBERCULES.

PAPILLON FEUILLE MORTE, ou PAPILLON PAQUET DE FEUILLES SÉCHES. Ce papillon de nuit a été très-bien nommé à cauſe de ſa forme & de ſa couleur ; il n'y a perſonne qui ne prît ce papillon lorſqu'il eſt en repos ſur un arbre, pour un paquet de feuilles ſéches. Tout concourt à faire prendre cette idée à qui le voit pour la premiere fois : ſes aîles ſupérieures qui couvrent tout le corps ont des nervures, qui par leur eſpece de relief & leur diſpoſition imitent celles des feuilles ; leur contour eſt dentelé comme eſt celui de pluſieurs feuilles ; les aîles inférieures qui débordent les ſupérieures, ſont comme d'autres feuilles qui ſeroient mêlées confuſément ; une eſpece de bec qu'il porte au devant de la tête, formé par deux tiges barbues & appliquées l'une contre l'autre, ſemble être la queue d'une de ces feuilles.

Ce papillon provient d'une chenille commune dans nos vergers, & qui habite communément les pêchers, les poiriers, les pommiers, les amandiers ; quoiqu'elle ne ſoit pas rare, elle eſt difficile à trouver, parce que ſa figure en impoſe, ainſi que celle de ſon papillon. Cette chenille eſt de la claſſe des demi-velues, ſa couleur eſt d'un gris brun, le deſſous de ſon ventre eſt d'un jaune feuille morte ; elle porte ſur ſon pénultieme anneau une corne aſſez courte & de ſubſtance charnue, & de deux autres à-peu-près ſemblables aux deux côtés de la tête ; ſa tête eſt bleuâtre. Cette chenille a quatre pouces de longueur quand elle a acquis toute ſa grandeur ; elle ne mange que la nuit, & ſe tient pendant tout le jour appliquée contre le tronc ou les groſſes branches de l'arbre, mais ſi ramaſſée, qu'on ne lui voit ni tête ni queue ; on la prendroit pour une de ces tubéroſités ou boſſes qui s'élevent ſouvent ſur l'écorce des arbres, ſa couleur griſe donne d'autant plus lieu d'en impoſer.

Elle ſe conſtruit contre les branches ou contre le mur une coque griſâtre, d'un tiſſu peu ſerré, elle en tapiſſe l'intérieur avec les poils de ſa robe. Auſſi-tôt qu'elle s'y eſt renfermée, elle dégorge une bouillie blanche, qui ſe ſéche promptement, ſe réduit en poudre, & rend ſa coque opaque. La chenille inſtruite que ſon papillon habillé en phalene, n'auroit pas la force de percer ſa coque, pour ſortir de ce logement, elle lui ménage une petite ouverture.

PAPILLON DE LA CHENILLE DU SAULE. Voyez ſon hiſtoire à l'art. *Chenille du ſaule, à double queue, volume II.* Voici une anecdote ſur cette chenille & le papillon qui en provient, elle nous a été adreſſée par Madame B* de F* l'une de nos diſciples qui joint aux graces & à l'eſprit le goût naturel de l'obſervation. « J'avois une chenille qui ſe trouve ſur » le ſaule, elle avoit été priſe à Luxeuil en Franche-» Comté; elle ſe mit en chryſalide le 3 Septembre » 1770. Je la portai à Paris, l'ai mené aux Pyrenées, » comptant qu'au mois d'août elle deviendroit papil-» lon, apparemment que les neiges l'ont empêchée de » ſuivre l'ordre de la nature : je l'ai menée ſur les fron-» tieres d'Eſpagne en Octobre, je poſai la boîte qui la » contenoit ſur le manteau d'une cheminée où j'avois » bon feu, même en Août; elle a toujours gardé l'*incognito*; enfin le 21 Janvier 1772, j'ai trouvé un aſſez » vilain papillon gris avec des filets noirs & jaunes, » dont le deſſin imitoit le point d'Hongrie; calcul » fait, ladite chenille a été cinq cents ſix jours en chry-» ſalide, elle naquit chenille ſur les rives du *Breuchier*, » & devint papillon ſur celles de la *Charente*. Sont-ce » les voyages qui ont retardé ſa métamorphoſe? » Je le crois; d'ailleurs la chaleur abrege, de même que le froid prolonge, l'état de chryſalide.

PAPILLON DE TEIGNES : *voyez à la ſuite du mot* TEIGNES.

PAPILLON A TÊTE DE MORT. Ce papillon, l'un des plus ſinguliers, & qui porte des caracteres

uniques, vient de l'eſpece la plus grande de nos chenilles. Lorſque cette chenille a acquis toute ſa grandeur naturelle, elle a quatre pouces & demi de longueur : ſa couleur eſt un jaune clair, pointillé de noir ſur certains anneaux ; on obſerve ſur ſon dos comme des eſpeces de chevrons. Cette chenille a cela de ſingulier qu'elle porte une corne à l'extrémité poſtérieure, contournée en ſens contraire de celle des autres : cette corne eſt rougeâtre & toute chargée de petits grains graveleux, qui imitent aſſez bien une rocaille : on trouve cette chenille principalement ſur le jaſmin, quoiqu'elle s'accommode auſſi de feuilles de feves de marais & de celles de choux ; c'eſt dans le mois d'Août qu'il faut la chercher. Vers ce temps elle ſe creuſe un trou dans la terre ; c'eſt là qu'elle ſe change en chryſalide de laquelle, au mois de Septembre, ſort le papillon à tête de mort, qui a porté plus d'une fois l'allarme & l'effroi dans l'eſprit du peuple imbécile, & des gens foibles & ignorants. Ce papillon eſt très-grand, il a trois pouces de longueur de la tête à la queue ; c'eſt un phalene du genre des *ſphinx éperviers*. Ses aîles étendues ont juſqu'à cinq pouces de vol ; la couleur de ſes aîles eſt obſcure, d'un brun noir mêlé avec des taches de jaune feuille-morte ; ce jaune diviſé par quelques traits noirs, forme ſur ſon corſelet une figure qui n'imite pas mal une *tête de mort*, ce qui lui en a fait donner le nom. A cette image funébre, peinte ſur ſon corps, ſe joint encore une ſingularité unique dans ce papillon, le ſeul dans lequel on l'ait obſervée ; il fait entendre un bruit fort aigu, qui approche un peu de celui d'une ſouris, mais qui a quelque choſe de plus plaintif & de plus lugubre. En falloit-il davantage pour jeter l'effoi dans l'eſprit du peuple qui a donné à ce papillon le nom d'*oiſeau de mort ?* Auſſi l'allarme ſe répandit-elle, il y a quelques années, dans certains cantons de la Baſſe-Bretagne, parce que ces papillons y furent plus communs que d'ordinaire, poſitivement dans un temps où il y avoit beaucoup de maladies. On

leur attribuoit tout le mal, on ne les voyoit qu'avec frayeur, on les regardoit comme les ſiniſtres avant-coureurs des malheurs; & même encore préſentement le peuple s'allarme, dit-on, à leur préſence: tant les préjugés populaires ſont difficiles à déraciner. Le cri ſingulier que fait entendre ce papillon, ſur-tout lorſqu'il eſt troublé dans ſa marche ou renfermé, & qu'il redouble ſans ceſſe lorſqu'on le tient entre les doigts; ce cri, dis-je, ſujet de tant de frayeurs, eſt occaſionné par le bruit que fait la trompe de ce papillon, qui eſt courte & écailleuſe, en frottant contre deux lames mobiles & très-dures entre leſquelles elle eſt logée. L'épreuve en eſt facile; que l'on écarte avec la pointe d'une épingle une des deux lames d'auprès de la trompe, l'animal ne rend que la moitié du ſon ordinaire; qu'on les écarte toutes deux, il eſt muet. C'eſt en Septembre & Octobre que l'on voit ces papillons en diverſes provinces du Royaume: on le trouve auſſi ſous divers climats, en Angleterre, en Égypte.

Nous avons déjà eu occaſion de dire que chaque plante a ſon inſecte, & peut-être n'y a-t-il point d'arbres, d'arbuſtes, d'arbriſſeaux & de plantes qui n'aient auſſi leur chenille & ſon papillon: c'eſt pourquoi nous renvoyons, pour les papillons qui ſortent des chenilles, *au mot même* CHENILLE, où nous avons décrit les principales. On trouvera à leur article, ſuivant l'ordre alphabétique, l'Hiſtoire d'une quantité d'autres chenilles & de papillons célébres, ſous les noms particuliers qu'ils portent. Nous terminerons cet article en diſant que ſi les papillons des Indes ſont plus grands & plus beaux que les nôtres, ils ſont en plus petit nombre d'eſpeces que ne le ſont chez nous ces ſortes d'inſectes.

PAPILIONACÉES. (Plantes). *Voyez* ce que c'eſt à la ſuite de l'article LÉGUMES.

PAPION ou BABOUIN, *papio*, eſpece de ſinge propre à l'ancien continent; il ſe trouve particuliérement aux îles Philippines & au Cap de Bonne-Eſpé-

rance. On en distingue deux ou trois espéces pour la grandeur de la taille. Le papion a la queue très-courte; il marche plus souvent à quatre pieds qu'à deux: ses griffes sont des armes redoutables: les chiens n'ont gueres de prise sur lui que quand il s'est enivré de raisin, mets dont il est très-friand. Sa femelle est stérile dans les climats tempérés; dans son climat natal, elle ne fait même qu'un petit qu'elle porte entre ses bras & comme pendu à sa mamelle. Ces animaux qui sont forts & robustes tiendroient tête à plusieurs hommes. Ils font de grands dégâts dans les vignes, les jardins & les vergers. Pour exercer leur brigandage, ils se réunissent en troupes; une partie entre dans l'enclos pour piller, le reste forme une chaîne de communication depuis le lieu du pillage, jusqu'à l'endroit du rendez-vous. On cueille, on arrache, on jette de main en main, on reçoit avec une adresse singuliere: en un instant, un jardin est dévasté, ravagé, & quelques-uns de ces individus placés en sentinelle, avertissent au moindre danger, & la troupe s'enfuit en gambadant. Le naturel des papions & babouins est méchant & féroce; mais les traits principaux de leur caractere sont l'impudence & la lubricité. L'aspect des femmes excite l'effronterie des mâles; de même, l'aspect des hommes excite la lasciveté des femelles. Sur cet article ils sont incorrigibles. *Voyez* ce qui en est dit à la suite de l'article SINGE.

PAPYRACÉE. Épithete qu'on emploie en Histoire Naturelle, pour désigner une coquille extrêmement mince.

PAPYRUS. *Voyez* PAPIER DU NIL.

PAQUERETTE ou PASQUETTE. *Voyez* MARGUERITE PETITE.

PARANACARE, espece de crâbe du Brésil, qui, selon *Marcgrave*, n'est pas bon à manger. Il est long de trois doigts: il a deux bras garnis de pinces, quatre jambes longues de trois doigts, & quatre autres qui sont très-courtes; une queue striée & longue d'un doigt &

demi : deux yeux longs & élevés, & deux filets. Sa coquille eſt brunâtre, ainſi que les poils qui la recouvrent ; toutes les parties inférieures ſont bleuâtres, de même que les yeux & les filets ou antennules : on le trouve ſur le rivage, proche du fleuve Paraiba. *Ruiſch, exſang, p. 27.*

PARASILENE. C'eſt un météore dans lequel on apperçoit quelquefois l'image apparente de la lune : cet effet eſt occaſionné par les mêmes cauſes que les *parhélies* du ſoleil. *Voyez* PARHÉLIE.

PAREIRA BRAVA ou BUTUA. C'eſt le nom d'une racine qui nous eſt apportée du Bréſil par les Portugais : on ne connoît pas encore bien la plante dont on la retire : cependant on ſoupçonne que c'eſt la même que le *caapéba*. Voyez ce mot. Cette racine eſt ligneuſe, dure, tortueuſe, brune en dehors, d'un jaune grisâtre intérieurement ; étant coupée tranſverſalement, on y voit pluſieurs cercles concentriques, traverſés de pluſieurs rayons qui aboutiſſent au centre : elle n'a point d'odeur & eſt un peu amere ; elle eſt de la groſſeur du doigt, & quelquefois du bras d'un homme. Les Portugais & les habitans du Bréſil la regardent comme une panacée ſouveraine. Ils ſont dans l'uſage de la tremper dans l'eau, & de l'uſer ſur une pierre à aiguiſer ; ils la délaient enſuite dans quelque liqueur appropriée, & la font prendre à leurs malades : nous l'employons auſſi rapée. L'expérience a appris que ſon uſage eſt ſpécifique dans la colique néphrétique & la ſuppreſſion d'urine : la douleur eſt diſſipée preſque en un inſtant par un écoulement abondant d'urines. Cette racine produit ſon effet en diviſant les matieres muqueuſes qui engorgent les couloirs des reins. Elle a été employée avec ſuccès dans un aſthme humoral qui ſuffoquoit le malade : ſon uſage a été ſuivi d'expectoration. Cette racine eſt fort utile dans la gonorrhée, & pour arrêter les hémorrhagies. On la donne en poudre à la doſe de vingt à trente grains, trois à quatre fois le jour, dans la tiſane de fleurs de mauve ; & en

décoction, à la dose de deux à trois gros. A Cayenne on l'emploie en tisane au défaut du sassafras. *Pareira brava* est un nom Portugais, qui signifie *vigne sauvage* ou *bâtarde*. *Butua* est un nom Indien, qui signifie un bâton. (M. *Lochner* qui a écrit sur le *pareira brava*, le distingue du *butua*). Les Brésilois donnent aussi le nom de *membrocq* à cette racine. M. *Amelot*, Conseiller d'État, est le premier qui ait apporté le *pareira brava* en France, au retour de son Ambassade de Portugal, en 1688.

PARELLE. *Voyez* PATIENCE.

PAREPOU. *Voyez* PALIPOU.

PARESSEUX ou AI ou HAY. Quadrupede de l'Amérique & du Ceylan, dont on distingue deux especes, le grand & le petit. M. *Linnæus* les met dans l'ordre des *anthropomorphes*, ou animaux à figure humaine. Il nomme *bradype* celui d'Amérique. Cet animal habite les endroits les plus chauds de cette partie du monde. Il a trois doigts aux pieds de devant, & il est sans queue. C'est l'*ignavus gracilis aut agilis* de *Seba*. La grande espece a cependant une sorte de queue longue d'un demi-doigt, & ronde. L'animal est de la grandeur d'un renard de moyenne taille, & a des yeux noirs fort sombres ou endormis. Le même Auteur nomme le second *tardigradus Ceylanicus*. Ce grand *Aï* est l'*ignavus major hirsutus, pilis longis & griseis* des Auteurs.

M. *Klein* fait aussi une différence de l'*Aï* du Ceylan, d'avec celui de l'Amérique. Celui du Ceylan n'a que deux doigts aux pieds de devant, & trois à ceux de derriere, tous armés d'ongles forts & crochus. Ses oreilles, qui sont placées & appliquées contre la tête, sont cachées sous les poils. Il n'a point de queue: tout son corps est couvert de poils épais, roux ou de couleur incarnat par dessus le dos, & d'un cendré clair par dessous le ventre. Il a le museau un peu plus alongé que le paresseux de l'Amérique. On dit que les femelles

de

de ces animaux ont deux mamelles entre les pieds de devant.

M. *Briſſon* met le *pareſſeux* dans l'ordre ſecond de la claſſe des quadrupedes velus, qui n'ont que des dents molaires. Ces dents ne ſont point à lobes, comme celles des autres quadrupedes : elles ſont cylindriques, & terminées par un bout arrondi.

Le petit que la femelle de l'*Aï* met bas, naît ſans poils ; il reſſemble au petit chien par l'ouverture de la gueule, & par tout le corps à l'eſpece de ſinge cynocéphale. Il n'a point de queue ; ſes oreilles ſont courtes & rondes, collées contre la tête, comme ſont celles des ſinges : ce qui fait que M. *Klein* le nomme *ſimia perſonata*. *Seba* fait mention d'un *pareſſeux de l'Amérique*, dont les poils ſont très-épais, crépus & ſemblables à de la laine. Ces animaux, dit-on, rient & pleurent en même-temps : *riſum fletu miſcent*. Leur voix eſt claire comme le cri d'un jeune chat, mais qui prononce gravement *i*, *i*, *i*, *i*, *i*, ſur le ton des notes *la*, *ſol*, *fa*, *mi*, *re* : ce cri a fait dire plaiſamment à *Cluſius* que l'*Aï* étoit l'inventeur de la Muſique.

On trouve dans les *Obſervations d'Hiſtoire Natur.* de M. *Gautier*, *T. I*, *Part. 2*, *p. 240 & ſuiv.* une deſcription de l'extérieur & de l'intérieur de cet animal. *Voyez* auſſi *Séba* pour les deſcriptions & les figures qu'il donne des différentes eſpeces d'*Aï*.

Autant, dit M. *de Buffon*, la Nature nous a paru vive, agiſſante, exaltée dans les ſinges, autant elle eſt lente, contrainte & reſſerrée dans ces *pareſſeux* ; & c'eſt moins pareſſe que miſere, c'eſt défaut, c'eſt dénuement, c'eſt vice dans la conformation ; point de dents inciſives ni canines, les yeux obſcurs & couverts, la mâchoire auſſi lourde qu'épaiſſe, le poil plat & ſemblable à de l'herbe ſéchée, les cuiſſes mal emboîtées & preſque hors des hanches, les jambes trop courtes, mal tournées & encore plus mal terminées ; point d'aſſiette de pied, point de pouces, point de

doigts ſéparément mobiles; mais deux ou trois ongles exceſſivement longs, carinés, pointus, recourbés en deſſous, qui ne peuvent ſe mouvoir qu'enſemble, & nuiſent plus à marcher qu'ils ne ſervent à grimper; la lenteur, la ſtupidité, l'abandon de ſon être, & même la douleur habituelle, réſultans de cette conformation bizarre & négligée; point d'armes pour attaquer ou ſe défendre, nul moyen de ſécurité, pas même en grattant la terre; nulle reſſource de ſalut dans la fuite; confinés, je ne dis pas au pays, mais à la motte de terre, à l'arbre ſous lequel ils ſont nés; priſonniers au milieu de l'eſpace; ne pouvant parcourir qu'une toiſe en une heure, grimpant avec peine, ſe traînant avec douleur, une voix plaintive & par accens entrecoupés qu'ils n'oſent élever que la nuit; tout annonce leur miſére, tout nous rappelle ces monſtres par défaut, ces ébauches imparfaites, mille fois projettées, exécutées par la Nature, qui ayant à peine la faculté d'exiſter, n'ont dû ſubſiſter qu'un temps, & ont été depuis effacés de la liſte des êtres; & en effet ſi les terres qu'habitent les *pareſſeux* n'étoient pas des déſerts, ſi les hommes & les animaux puiſſans s'y fuſſent anciennement multipliés, ces eſpeces ne ſeroient pas parvenues juſqu'à nous, elles euſſent été détruites par les autres, comme elles le ſeront un jour.

Faute de dents, dit notre illuſtre & ſublime Écrivain, ces pauvres animaux ne peuvent ni ſaiſir une proie, ni ſe nourrir de chair, ni même brouter l'herbe; réduits à vivre de feuilles & de fruits ſauvages, ils conſument du temps à ſe traîner au pied d'un arbre, il leur en faut encore beaucoup pour grimper juſqu'aux branches, & pendant ce lent & triſte exercice qui dure quelquefois pluſieurs jours, ils ſont obligés de ſupporter la faim & peut-être de ſouffrir le preſſant beſoin: arrivés ſur l'arbre ils n'en deſcendent plus, ils s'accrochent aux branches, ils les dépouillent par parties, mangent ſucceſſivement les feuilles de chaque rameau, paſſent ainſi pluſieurs ſemaines ſans pouvoir délayer

par aucune boiſſon cette nourriture aride; & lorſqu'ils ont ruiné leur fond, & que l'arbre eſt entiérement nu, ils y reſtent encore retenus par l'impoſſibilité d'en deſcendre; enfin quand le beſoin ſe fait de nouveau ſentir, qu'il preſſe & qu'il devient plus vif que la crainte du danger de la mort, ne pouvant deſcendre ils ſe laiſſent tomber, & tombent très-lourdement comme un bloc, une maſſe ſans reſſort, car leurs jambes roides & pareſſeuſes n'ont pas le temps de s'étendre pour rompre le coup.

A terre ils ſont expoſés à la merci & même livrés à tous leurs ennemis: comme leur chair n'eſt pas abſolument mauvaiſe, les hommes & les animaux de proie les cherchent & les tuent: il paroît qu'ils multiplient peu, ou du moins que s'ils produiſent fréquemment ce n'eſt qu'en petit nombre; car ils n'ont que deux mamelles. Tout concourt donc à les détruire, & il eſt bien difficile que l'eſpece ſe maintienne: il eſt vrai que quoiqu'ils ſoient lents, gauches & preſqu'inhabiles au mouvement, ils ſont durs, forts de corps & vivaces; qu'ils peuvent ſupporter long-temps la privation de toute nourriture; que couverts d'un poil épais & ſec, & ne pouvant faire d'exercice, ils diſſipent peu & engraiſſent par le repos, quelque maigres que ſoient leurs alimens; ces animaux ayant quatre eſtomacs comme les quadrupedes ruminans, peuvent compenſer ce qui manque à la qualité de la nourriture par la quantité qu'ils en prennent. Une ſingularité remarquable, c'eſt que leurs inteſtins, au lieu d'être longs comme ils le ſont dans les animaux ruminans, ſont au contraire très-petits & plus courts que ceux des animaux carnivores; une autre ſingularité c'eſt qu'au lieu de deux ouvertures au dehors, l'une pour l'urine, l'autre pour les excrémens, au lieu d'un orifice extérieur & diſtinct pour les parties de la génération, ces animaux n'en ont qu'un ſeul, au fond duquel eſt un égout commun, un cloaque comme dans les oiſeaux.

Au reſte, dit M. *de Buffon*, avec cet eſprit philoſophique qui regne toujours dans ſes ouvrages, ſi la miſere qui réſulte du défaut de ſentiment n'eſt pas la plus grande de toutes, celle de ces animaux, quoique très-apparente, pourroit ne pas être réelle; car ils paroiſſent très-mal ou très-peu ſentir : leur air morne, leur regard peſant, leur réſiſtance indolente aux coups qu'ils reçoivent ſans s'émouvoir, annoncent leur inſenſibilité; & ce qui la démontre, c'eſt qu'en les ſoumettant au ſcalpel, en leur arrachant le cœur & les viſceres, ils ne meurent pas à l'inſtant. *Piſon* qui a fait cette dure expérience, dit que le cœur ſéparé du corps battoit encore vivement pendant une demi-heure, & que l'animal remuoit toujours les jambes comme s'il n'eût été qu'aſſoupi; par ces rapports ce quadrupede ſe rapproche non-ſeulement de la *tortue*, dont il a déjà la lenteur, mais encore des autres reptiles & de tous ceux qui n'ont pas un centre de ſentiment unique & bien diſtinct : or, tous ces êtres ſont miſérables, ſans être malheureux; & dans ſes productions les plus négligées, la Nature paroît toujours plus en mere qu'en marâtre.

M. *Voſmaër*, Naturaliſte Hollandois, vient de donner la deſcription du *pareſſeux penta-dactyle* (à cinq doigts) *du Bengale*, & qui a vécu dans la chambre du Stadhouder. Sa longueur, depuis le ſommet de la tête juſqu'à l'anus, eſt de treize pouces. Il a la tête preſque ronde, n'ayant que le muſeau qui ſoit un peu pointu. Les oreilles ſont fort minces, ovales & droites, mais preſque entiérement cachées ſous un poil laineux; elles ſont velues auſſi en dedans. Les yeux gros, orbiculaires & placés ſur le devant du front, immédiatement au-deſſus du nez, & tout proche l'un de l'autre, de couleur brun-obſcur. Quand on éveille l'animal pendant le jour, la prunelle eſt d'abord fort petite, mais elle groſſit par degrés à un point conſidérable : lorſque cet animal, qui paroît du ſexe mâle, s'éveille le ſoir, & qu'on ſe préſente à lui avec une

chandelle allumée, on voit également cette prunelle s'étendre & occuper à-peu-près tout le rond de l'œil. Le nez eſt petit, applati en devant & ouvert ſur les côtés. La mâchoire inférieure a au-devant quatre dents inciſives, étroites & plates, ſuivies des deux côtés d'une plus grande, & enfin de deux groſſes dents canines : après la dent canine, ſont de chaque côté deux autres dents rondes & pointues, ce qui fait en tout douze dents. M. *Voſmaër* dit qu'il y a de chaque côté deux ou trois dents mâchelieres : la mâchoire ſupérieure n'a au-devant dans le milieu, que deux petites dents écartées; un peu plus loin, deux petites dents canines, une de chaque côté; enſuite deux dents plus petites encore, ce qui fait huit dents ſans compter les mâchelieres qui ſont au nombre de deux ou trois. La langue eſt aſſez épaiſſe & longue, arrondie en devant & rude. Le poil long, fin, laineux, mais rude au toucher : ſa couleur eſt griſâtre ou cendré-jaunâtre-clair, un peu plus roux ſur les flancs & aux jambes; autour des yeux, des oreilles, la couleur eſt auſſi un peu plus foncée, & depuis la tête tout le long du dos regne une raie brune. Cet animal a une petite apparence de queue d'environ deux ou trois lignes de longueur. Les doigts des pieds antérieurs ſont au nombre de cinq; le pouce eſt plus long & plus gros que les autres doigts, dont celui du milieu eſt le plus long, & celui du devant le plus court; les ongles ſont comme ceux de l'homme; les doigts des pieds poſtérieurs ſont conformés de même, à l'exception que celui de l'index (premier doigt) eſt fort long & ſe termine en pointe aiguë. Tous les doigts, continue M. *Voſmaër*, paroiſſent avoir trois articulations; ils ſont ſeulement un peu velus en-deſſus & garnis d'une forte pellicule brune en-deſſus : la longueur des pieds antérieurs eſt de ſix pouces, celle des pieds poſtérieurs eſt de huit pouces.

A cette deſcription *du pareſſeux penta-dactyle du Bengale*, M. *Voſmaër* joint l'hiſtoire naturelle de cet ani-

mal, & ajoute quelques réflexions ſur ce qu'a écrit M. *de Buffon*, concernant le pareſſeux. M. *de Buffon*, dit-il, *Hiſt. Nat. Tom. XIII. p. 34.* n'aſſigne pour patrie au pareſſeux que le Nouveau Monde ; c'eſt une créature ſi ſurprenante, par ſon incroyable lenteur, qu'il s'eſt attiré l'attention de tous ceux qui l'ont vu ; ſa conformation, ſa voix plaintive, ſon aſſoupiſſement continuel, tout en lui excite tour à tour des ſentimens naturels d'horreur & de compaſſion..... mais cet état, ſelon M. *Voſmaër*, n'eſt pas auſſi miſérable que ſon premier aſpect l'annonce ; ſouvent nos premieres idées, dit-il, nous font illuſion dans l'examen extérieur des êtres créés dont nous ignorons les rapports à la nature entiere ou à eux-mêmes. Notre Naturaliſte Hollandois prétend avoir été détrompé à cet égard par des recherches plus exactes, & que ces nouvelles obſervations le conduiſant à des idées plus générales, plus ſublimes, l'ont convaincu que chaque être relativement à ſoi-même ou au tout pris enſemble, *étoit très-bien.* Il enviſage ſous une toute autre fin l'affreuſe miſere que M. *de Buffon* attribue à cette créature. Le tableau le plus magnifique ſeroit plat & déſagréable, ſans les ombres, les dégradations & les autres ſecours de l'art. Il en eſt de même de la nature, dit M. *Voſmaër ;* ſon grand Architecte, qui a diſpoſé toutes choſes avec une ſageſſe impénétrable, n'a point jugé que toutes ſes créatures brillaſſent d'une égale beauté de forme & de coloris, ni qu'elles fuſſent douées de la même intelligence, de la même force, du même naturel doux ou féroce, d'une même lenteur, ou d'une même agilité : que l'on compare le ſuperbe paon avec le difforme dodo, le ſinge & le cheval, le mouton & le tigre, le pareſſeux & l'écureuil ; que l'on parcoure tous les genres d'animaux en général, & qu'on deſcende de la contemplation de ces créatures terribles, telles que le crocodile, la baleine & l'éléphant, à celle de la puce aquatique, du puceron & des autres petits animaux microſcopiques ; qu'on liſe enfin le

grand livre de la nature, dans les œuvres de la création qu'on obſerve le naturel, les propriétés & l'économie des créatures; que de tableaux admirables ne vont pas s'offrir à nos yeux! on y verra que la chétive taupe, qui habite dans des ténébres éternelles, y mene une vie heureuſe; & qu'un animal comme le pareſſeux, deſtiné, pour ainſi dire, à ne vivre que la nuit, confiné à l'arbre ſous lequel il eſt né, dormant ſur ſes branches, & ſuivant M. *de Buffon*, ne ſe nourriſſant auſſi que de feuilles & de fruits ſauvages; qu'un tel animal, dis-je, eſt formé & diſpoſé d'une façon analogue à ſa maniere de vivre.

J'avoue, continue M. *Voſmaër*, qu'à l'égard du tableau de la nature entiere, le pareſſeux paroît en être une ombre, une tache obſcure, & comme deſtiné à rehauſſer l'éclat des autres objets; mais conſidéré en lui-même, & par rapport à ſa nature, de quoi lui ſerviroit une plus grande agilité? Pendant la nuit, lorſqu'il ſe traîne ſur les branches des arbres, elles ne pourroit que l'expoſer à mille accidens; malgré ſa lenteur il a une force incroyable dans ſes pattes, (ſi on lui laiſſe ſaiſir une canne, il la ſerre peu à peu tellement, qu'il la fait fendre); cette force lui eſt néceſſaire, ainſi que la difforme ſtructure de ſes pieds poſtérieurs, pour ſe tenir la nuit & en dormant attaché aux branches & pour grimper d'un arbre ſur l'autre. M. *Voſmaër* prétend que ces animaux ne ſont pas obligés de ſe laiſſer tomber comme un bloc lorſqu'ils ſont ſur un arbre & qu'ils veulent être à terre, & il dit encore que quant à leur anéantiſſement total, on ne le doit pas craindre: ils ſe ſont conſervés depuis tant de ſiecles; d'ailleurs la vigilante nature paroît y avoir ſuffiſamment pourvu de toutes parts. Cet Obſervateur remarque avec M. *Daubenton*, que cet animal a les mâchoires garnies de dents canines, (M. *de Buffon* dit qu'ils n'en n'ont pas); le nombre des dents canines & mâchelieres eſt dans l'*aï* ou pareſſeux le même que dans l'*uneau*: voyez ce mot. M. *Voſmaër* avoue

que le pareſſeux ſe trouve dans le Nouveau Monde ; mais il ſoutient qu'il s'en trouve auſſi une eſpece dans l'Ancien Monde, & qui a ſa demeure en Aſie ; c'eſt le *pareſſeux penta-dactyle du Bengale* que nous avons décrit ci-deſſus. *Valentin* avoit déjà dit que le pareſſeux ſe trouve aux Indes Orientales, & *Séba* en avoit reçu deux qui lui avoient été envoyés du Ceylan.

M. *Voſmaër* dit que le pareſſeux de Bengale paroît former une eſpece intermédiaire, (eu égard uniquement à la figure extérieure) entre les pareſſeux vulgaires & connus des Indes Occidentales, & ces animaux ſinguliers, que *Séba* nomme *pareſſeux fluets de Celan*, & auxquels M. *de Buffon* donne le nom de *loris*. Voyez ce mot.

Le pareſſeux de Bengale que M. *Voſmaër* nourriſſoit dans ſa chambre, avoit une odeur déſagréable ; il dormoit tout le jour, c'étoit en été, il ne s'éveilloit qu'à huit heures & demie : il dormoit conſtamment aſſis ſur ſon derriere, la tête penchée en avant entre les pattes antérieures, repliées contre le ventre : dans cette attitude, il ſe tenoit toujours en dormant très-fermement attaché au treillis de fer de ſa cage par les deux pattes de derriere, & ſouvent encore par une des pattes antérieures : cette étrange propriété ſuppoſe que l'animal dort ordinairement ſur les arbres ; & ſe tient attaché aux branches qui l'environnent : ſon mouvement, étant éveillé, étoit extrêmement lent, ſe traînant de barre en barre qu'il ſaiſiſſoit avec ſes pattes antérieures : s'il rampoit à terre ſur le foin, il ſe mouvoit & traînoit avec la même lenteur : ſi on le chaſſoit avec une bâton, il n'alloit pas plus promptement, il ne lâchoit pas priſe, il mordoit le bâton, c'étoit là toute ſa défenſe : dès qu'il s'éveilloit il mangeoit, & enſuite il rendoit ſes excrémens : ſon urine avoit une odeur forte, déſagréable ; il étoit friand de riz, de fruits, de pain, de biſcuit ſec ; il flairoit l'eau ſans la boire, il aimoit beaucoup les œufs & portoit ſa nourriture à ſa

bouche à la maniere des écureuils & des ſouris. M. *Voſmaër* lui préſenta un moineau, enſuite un hanneton, un pinçon qu'il avala fort goulument & en entier : quoique lent dans ſa démarche, cet animal étoit adroit à ſaiſir une proie vivante, & elle ne pouvoit plus échapper de ſa griffe : ſon cri continuel étoit *aï*, *aï*, *aï*, traînant fort long-temps chaque *aï* d'un ton plaintif, langoureux & tremblant.

PARESSEUX. Nom que *Goëdaert* donne auſſi à un ver qui ſe trouve dans les lieux d'aiſance, & ſe nourrit de l'excrément de l'homme : ſa marche eſt très-lente. Il ſe métamorphoſe en une petite mouche, qui ne ſe nourrit auſſi que de nos excrémens.

PARESSEUSE. Le même Auteur appelle ainſi une fauſſe chenille que l'on trouve ſouvent ſur les feuilles du roſier, où elle ſe nourrit pendant la nuit : elle marche très-lentement, & quand on la preſſe, ſa défenſe ne conſiſte qu'à faire de ſon corps un petit monceau. Cette larve ſe fait une maiſonnette tranſparente & tiſſue comme un filet, pour y attendre ſa métamorphoſe, qui ſe fait depuis le mois de Septembre juſqu'en Mai. Alors elle en ſort dans l'état de mouche.

PARETURIER ou PARETUVIER. *Voyez* PALETUVIER.

PARFUM. Nom donné à l'odeur aromatique, plus ou moins ſubtile & ſuave, qui exhale d'une ſubſtance quelconque. Les parfums ſolides ou ſecs & les plus eſtimés ſont ceux de l'Arabie; qui ſont l'encens, la myrrhe, le benjoin, le ſtorax, le labdanum, le baume blanc, le ſtyrax liquide, le *thymiama* ou narcaphte, la graine d'ambrette, le *coſtus* odorant; enſuite les parfums de l'Inde, qui ſont pour l'ordinaire, des pots-pourris, compoſés d'écorce de citron, de bois d'aloès, de girofle, de ſantal citrin, de macis, de muſcade, de cannelle, d'ambre, de muſc & de civette. Nos parfums d'Europe ne ſont peut-être pas moins agréables; on les compoſe avec les fleurs de lavande, de jaſmin, de thym, de romarin, de roſes, de tubéreuſes, un

citron piqué de clous de girofle, les bois de rhode & de cedre, & de l'iris de Florence : on aromatiſe ce mélange d'un peu d'huile eſſentielle de bergamotte. Les parfums liquides ſont en général les eſprits & eſſences des plantes très-odorantes. Souvent les fleurs qui ornent les parterres de nos jardins communiquent à l'atmoſphere une vapeur auſſi douce, auſſi délicieuſe, que les odeurs qu'un vent chaud fait exhaler des plaines aromatiques de l'Arabie.

Telle eſt communément la baſe de nos *pots-pourris* & de nos *caſſolettes*. On ſait que ce nom a été donné à une compoſition odoriférante, formée de l'amas de tout ce qui rend une odeur agréable ; obſervant toutefois qu'il y ait une certaine analogie entre les odeurs, car il peut arriver, ou qu'elles ſoient rendues plus ſuaves, ou qu'elles ſe corrompent par le mélange : on renferme ces aromates tantôt dans de petites boîtes d'or ou d'argent portatives & bien fermées, mais qu'on ouvre à volonté, tantôt dans des vaſes de faïance ou de porcelaine, garnis de baguettes en maniere de pied de réchaud, & dont le couvercle eſt percé de part en part, afin que les odeurs paſſent & ſe répandent dans l'appartement où les *caſſolettes* ſont dépoſées. *Voyez l'article* ODORAT *dans le chapitre des* SENS, *inſéré à la ſuite du mot* HOMME.

L'uſage des *caſſolettes* eſt fort ancien. Les Indiens ont de tout temps brûlé des parfums dans des eſpeces de réchauds, pour recevoir plus magnifiquement leurs convives : l'encenſoir fumant eſt dans la main du Prêtre une caſolette. L'*acerra* des Anciens étoit un vaſe ou coffret deſtiné aux parfums. Ces inſtrumens de ſacrifices ſe voient très-ſouvent dans les anciens monumens, & quelques-uns ſont ornés de figures ſimboliques. A quel degré les Romains n'ont-ils pas pouſſé leur luxe dans les odeurs, ſoit pour l'uſage des ſacrifices, ſoit pour donner une marque de leur reſpect envers les hommes conſtitués en dignité ? on s'en ſervoit encore aux ſpectacles, dans les bains ; les roſes y étoient

prodiguées, & la profuſion des parfums devint ſi exceſſive dans la célébration des funérailles, que l'uſage en fut défendu par les lois des douze Tables. Par quel contraſte les Dames Romaines ont-elles aujourd'hui de l'averſion pour les odeurs ? & pourquoi les Poëtes ne chantent-ils que la douceur de l'haleine de leur maitreſſe, ſans chanter auſſi le muſc & l'ambre dont elles ſont parfumées par l'action de ces corps odoriférans ? *Voyez* AROMATES.

Les Sculpteurs ſont auſſi dans l'uſage d'imiter les caſſolettes en faiſant des eſpeces de vaſes iſolés de peu de hauteur, du ſommet & ſouvent des côtés deſquels s'exhalent des flammes ou des parfums affectés : ces vaſes ſervent ſouvent d'amortiſſement à l'extrémité ſupérieure d'une maiſon de plaiſance, ou bien ils couronnent les retables d'autels ; on les emploie auſſi dans la décoration des catafalques, des arcs de triomphes, feux d'artifice, &c.

PARHÉLIES ou FAUX SOLEIL. C'eſt un météore dont l'aſpect a quelque choſe de fort étonnant : on apperçoit un ou pluſieurs faux ſoleils ſous la forme d'une clarté brillante, qui paroiſſent à côté du ſoleil, & qui ſont formés par la réflexion des rayons du ſoleil. Ces parhélies ne paroiſſent jamais qu'au lever & au coucher du ſoleil, parce qu'alors les rayons de cet aſtre ont à traverſer une plus grande quantité de vapeurs, & que ces apparences ſont l'effet de la lumiere réfléchie par les vapeurs.

Ces apparences s'offrent quelquefois avec un très-grand appareil, quelquefois elles ſont plus ſimples ; mais toujours effrayantes pour le peuple : quelquefois on n'en voit qu'une partie, parce que la totalité dépend d'un grand nombre de circonſtances qui ne ſe rencontrent pas toujours à la fois. L'agitation de l'air cauſée par le vent, des nuages qui paſſent au deſſous interceptent le ſpectacle ou en rompent le cours ; leurs figures ne ſont pas auſſi parfaitement rondes que celles du ſoleil ;

on leur remarque ſouvent des angles; elles ne brillent pas non plus tant que le ſoleil, quoique leur lumiere ne laiſſe pas d'être quelquefois auſſi grande que celle de cet aſtre. Lorſqu'il en paroît pluſieurs à la fois, quelques-unes ont moins d'éclat & ſont plus pâles que les autres. Les cercles des parhélies différent tant en nombre qu'en grandeur, ils ont cependant tous le même diametre, lequel eſt égal au diametre apparent du ſoleil; il ſe trouve des cercles qui ont le ſoleil dans leur centre; ces cercles ſont colorés, & leur diametre eſt de 45 degrés & même de 90: plus les couleurs de ces cercles ſont vives, plus la lumiere du véritable ſoleil paroît foible. On voit ordinairement les parhélies en hiver lorſqu'il fait froid ou qu'il gele un peu, tant qu'il regne en même-temps un petit vent du nord. Lorſque les parhélies diſparoiſſent, il commence à pleuvoir ou à neiger, & on voit alors tomber une eſpece de neige oblongue, faite en maniere d'aiguilles.

PARIÉTAIRE, *parietaria*. Cette plante connue également ſous les noms de *paritoire*, *vitriole*, *caſſe-pierre*, ou *perce-muraille*, croît abondamment dans les vieux murs, quelquefois le long des haies ou des maſures: ſa racine eſt fibreuſe & rougeâtre, elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur d'environ deux pieds; ces tiges ſont rondes, rougeâtres, fragiles & rameuſes: les feuilles de cette plante ſont oblongues, velues, pointues, & s'attachent facilement aux habits; ces feuilles en ſe ſéchant deviennent preſque tranſparentes: ſes fleurs ſont petites, elles ſortent par tas des aiſſelles des feuilles le long de la tige; elles ſont compoſées ordinairement chacune de quatre étamines, dont les ſommets ſont d'un blanc purpurin; elles ſont auſſi ſi élaſtiques, que dès qu'on y touche avec un ſtilet, elles ſe développent ſubitement & ſecouent fortement leur pouſſiere rouſsâtre: à ces fleurs fertiles & différentes pour la figure des fleurs ſtériles, il ſuccede des ſemences oblongues & luiſantes, renfermées dans des capſules rudes au toucher.

Les feuilles de cette plante ſont d'un grand uſage en Médecine ; elles ſont apéritives, émollientes & rafraîchiſſantes, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. On vante cette plante pour les maux de reins, & on rapporte des exemples où elle a ſuſpendu pendant des années entieres les douleurs de la pierre. Pluſieurs Médecins aſſurent avoir guéri des hydropiſies rebelles avec la décoction de ce diurétique. Les Payſans ſe ſervent de la plante pour nétoyer les verres.

PARŒTONIUM. Des Naturaliſtes modernes croient que le ſel dont les Anciens ont parlé ſous ce nom, eſt un ſel marin tiré par l'évaporation des eaux de la mer. Le *parœtonium* a une ſaveur muriatique & la lucidité de l'alun. Quelques Auteurs prétendent cependant que le *parœtonium* des Anciens étoit tiré des murailles.

PAS. *Voyez* DÉTROIT.

PASAN. C'eſt l'*antilope bezoartica* de M. *Pallas*. Voyez à l'article GAZELLE.

PAS D'ANE. *Voyez* TUSSILAGE.

PAS DE POULAIN, *paſſus equinus*. Quelques Naturaliſtes donnent ce nom à deux coquillages multivalves du genre des ourſins de mer : l'un eſt connu ſous le nom de *ſpatagus*, & l'autre ſous celui de *bryſſus* ou *œuf marin*. Le premier, dit M. *d'Argenville*, reſſemble à un petit tonneau garni de ſpatules ; l'ouverture de ſon dos a la figure d'un cœur, au lieu que le bryſſus qui n'a point cette ouverture, eſt toujours de figure ovale avec des ſillons crenelés & ponctués au ſommet. On prétend qu'ils n'ont point de dents ni l'un ni l'autre, ils ont une mâchoire pour prendre l'eau & le ſable, & en dedans un ſeul inteſtin rempli d'eau qui leur tient lieu de chair & d'œufs. Le compartiment de l'*ourſin bryſſus* en étoile percée à jour, & tous ſes points ſaillans ſont agréables à la vue ; ſa couleur eſt griſe ou blanche, avec une ouverture dans le haut &

une autre vers le milieu dans la partie de deſſous ; c'eſt par ces trous que l'animal reſpire & vide ſes excrémens : la partie inférieure, qui eſt le ventre, eſt toute chagrinée. Les autres ourſins ſont ouverts dans le milieu. L'*ourſin ſpatagus* reſſemble communément au *bryſſus* pour la couleur & les ouvertures, mais ſon compartiment eſt différent, il eſt échancré, ſemé d'apophyſes très-fines & garnies de ſpatules, & comme nous l'avons dit ci-deſſus, l'ouverture de ſon dos repréſente la figure d'un cœur. On en voit quelquefois, mais rarement d'une couleur violette. *Voyez* OURSIN DE MER.

PASSE ou PASSERILLES, *paſſulæ*. On donne ce nom à des raiſins muſcats ſéchés au ſoleil : on en fait un grand commerce à Frontignan, à Damas, à Smyrne & en Candie. *Voyez* RAISIN.

PASSE-BUSE. C'eſt la *fauvette de haie*. Voyez FAUVETTE.

PASSE-FLEUR. On donne ce nom à la COQUELOURDE DES JARDINS & à l'ŒILLET DE DIEU. *Voyez ces mots*.

PASSE-MUSC, petit animal, dont il eſt mention dans les *Tranſact. Philoſoph. n. 137* : ſes teſticules quoique long-temps gardés, & même deſſéchés juſqu'à devenir noirs, exhalent une odeur de muſc, qu'on préfere au muſc des boutiques.

PASSE-PIERRE ou PERCE-PIERRE, BACILE, CRISTE ou CRÊTE MARINE, ou FENOUIL MARIN ou HERBE DE ST. PIERRE, en latin *crithmum*. Plante maritime ou eſpece de pourpier de mer, dont on diſtingue deux eſpeces, ſavoir, la grande & la petite. C'eſt preſque la ſeule différence qu'on y remarque : nous ne parlerons que de la petite *paſſe-pierre*. C'eſt une plante qui pouſſe des tiges longues d'environ un pied, rampantes pour l'ordinaire à terre : ſes feuilles ſont découpées, étroites, fermes, charnues, ſubdiviſées trois à

trois, d'un vert brun, & d'un goût ſalé : ſes fleurs ſont jaunes, mais dans la grande eſpece elles ſont blanches, toutes deux en ombelles, & diſpoſées en roſe. Sa graine reſſemble à celle du fenouil, elle eſt ſeulement plus grande. Le goût en eſt agréable, piquant & aromatique. Cette plante, qui croît naturellement dans les lieux maritimes & pierreux, meurt tous les ans au commencement de l'hiver, & renaît vers la fin de Juin ou le commencement de Juillet ; on la nomme *paſſe-pierre*, parce qu'elle ſort d'entre les fentes de pierres : on l'éleve cependant dans les jardins, le long des murailles. La cueillette de la *perce-pierre* eſt permiſe à tout le monde ; néanmoins il n'y a gueres que les femmes, les filles & les enfans des riverains qui en font la récolte : ceux-ci la portent par ſacs & paniers dans les villes voiſines, où ils la vendent pour être ſalée & ſervir aux ſalades d'hiver. Il faut la ſaler avec un vinaigre foible & un peu de ſel. Lorſquelle a reſté environ un mois dans cette premiere ſaumure, on la tranſvaſe, ſoit dans des barils ou des pots de terre, où l'on met de nouveau vinaigre plus fort. On prétend que le vinaigre blanc de la Rochelle eſt celui qui y convient le mieux. L'on ajoute au ſel du gros poivre, quelquefois auſſi des clous de girofle, quelques feuilles de laurier, & même un peu d'écorce de citron. On a obſervé que la *crête-marine* qui croît ſur les bancs de terre que la mer couvre journellement, eſt la plus tendre & la meilleure ; celle qui vient au bord des marais & que l'eau de la mer mouille plus rarement, eſt ſéche & dure. Il n'en croît pas ſur les ſables purs : il y a des endroits où l'on ne confit que les feuilles de la paſſe-pierre, & on les mêle avec les cornichons dont il eſt parlé à l'article *concombre*. Voyez ce mot. Les feuilles de la paſſe-pierre ſont eſtimées apéritives, lithontriptiques & propres à réveiller l'appétit.

PASSE-RAGE ou CHASSE-RAGE VULGAIRE, *lepidium vulgare*, eſt une plante qui croît abondamment aux lieux ombrageux, dans les pierrailles, les maſures

& près des jardins où on la cultive. On la trouve auſſi ſur les Alpes. Sa racine eſt groſſe comme le doigt, blanchâtre, rampante ſous terre & d'une ſaveur fort âcre: elle pouſſe pluſieurs tiges, hautes de trois pieds, rondes, moëlleuſes & rameuſes, couvertes d'une pouſſiere d'un vert de mer, qui s'emporte aiſément: ſes feuilles ſont alternes, & reſſemblent à celles du citronnier; elles ſont dentelées en leurs bords: on trouve ſes fleurs au ſommet des tiges & des rameaux, elles ſont petites, en croix, & blanches: elles ſont ſuivies par de petits fruits, formés en fer de lance, qui ſe diviſent en deux loges, remplies de menues ſemences, oblongues & rouſſes.

Toute la plante eſt d'une ſaveur âcre, aromatique, qui approche de celle du poivre & de la moutarde: c'eſt un bon antiſcorbutique: ſi on mange ſes feuilles à jeun elles excitent l'appétit. *Simon Pauli* dit qu'en Danemark les Cuiſiniers mêlent avec le vinaigre le ſuc que l'on a exprimé de la paſſe-rage, pour en faire des ſauces aux viandes rôties.

PASSE-RAGE SAUVAGE. *Voyez* CRESSON SAUVAGE *ou* DES PRÉS.

PASSEREAU, *paſſer*. C'eſt le nom donné aux différentes eſpeces de moineaux. *Voyez ce mot & celui de* ROITELET.

PASSE-ROSE. *Voyez* MAUVE DES JARDINS *ou* ROSE TREMIERE *à l'article* MAUVE. Quelques-uns donnent auſſi le nom de *paſſe-roſe* à la paſſe-fleur, dite *œillet de Dieu*. Voyez ce mot.

PASSE-VELOURS. *Voyez* AMARANTHE.

PASTÉ. C'eſt le coq des jardins. *Voyez ce mot*.

PASTEL, GUESDE, *glaſtum ſeu iſatis ſativa, vel latifolia*. Plante que l'on cultive dans nos Provinces méridionales, en Provence & en Languedoc, pour l'uſage de la teinture: on s'en ſert pour teindre en bleu. On la cultive auſſi en Normandie, & on dit qu'elle réuſſit en Allemagne; mais le paſtel de Languedoc eſt le plus eſtimé.

Cette

Cette plante pouſſe des tiges hautes de trois pieds, groſſes comme le doigt ; elles ſe diviſent par le haut en quantité de rameaux chargés de beaucoup de feuilles, rangées ſans ordre. Ses feuilles ſont liſſes & d'un vert bleuâtre. Ses rameaux ſont chargés de fleurs formées de quatre pétales jaunes, diſpoſées en croix ; le piſtil devient une capſule aplatie ſur les bords : chaque capſule contient deux ſemences oblongues. La racine de cette plante eſt groſſe, ligneuſe & pénetre profondément en terre.

Le paſtel demande à être ſemé dans une bonne terre, légere, noire, douce & fertile. Après avoir donné à la terre les façons néceſſaires, on ſeme la graine en Avril : lorſque la plante commence à grandir, on arrache les mauvaiſes herbes, ſans quoi les feuilles de paſtel ne deviendroient point belles. On fait ordinairement deux récoltes de feuilles de paſtel dans la même année ; quand la ſaiſon a été favorable, on en fait juſqu'à quatre : la premiere ſe fait vers la fin d'Août, & la derniere vers la fin d'Octobre ; mais il faut avoir attention de faire cette derniere récolte avant les premieres gelées, autrement les feuilles qu'on recueilleroit ne vaudroient rien. Lorſque la plante eſt venue à ſa maturité, on coupe toutes les feuilles, on les met en tas pour qu'elles ſe flétriſſent, ayant ſoin de les tenir à l'abri du ſoleil & de la pluie ; enſuite on les broie ſous la meule d'un moulin juſqu'à ce qu'elles ſoient réduites en pâte, puis on fait des piles de cette pâte au dehors du moulin : on preſſe bien la pâte avec les pieds & les mains ; on la bat & on l'unit, de peur qu'elle ne s'évente : quinze jours après l'on ouvre les petits morceaux, on les broie de nouveau avec les mains ; & l'on mêle avec le dedans la croûte qui s'étoit formée deſſus, puis on fait de cette pâte de petites pelotes. Cette opération s'appelle *mettre en coque*, c'eſt-à-dire qu'on les met dans de petits moules de figure ovale ; on les fait ſécher de nouveau ; ces coques deviennent fort dures, & c'eſt

en cet état qu'on les vend aux Marchands ſous les noms de *paſtel*, *cocagne*, *florée* & *vouëde*. Quand on veut en faire ce que les Teinturiers appellent la *cuve*, il faut les mettre long-temps tremper dans de l'eau.

Le paſtel ainſi préparé fournit une excellente teinture bleue, très-ſolide, & dont on peut varier les nuances. Les anciens Bretons s'en ſervoient pour ſe colorer le corps. On emploie à préſent beaucoup plus d'indigo que de paſtel pour la teinture bleue, parce que la premiere de ces drogues fournit beaucoup plus de couleur, & qu'elle eſt plus facile à traiter que la ſeconde.

On a grand ſoin de recueillir de bonne graine de paſtel, pour reſemer l'année d'après. Outre les premiers froids, les mauvaiſes herbes, la ſéchereſſe qui cauſent beaucoup de dommage aux champs de paſtel, il arrive quelquefois que les ſauterelles dévorent tout un champ dans une ſoirée; quand ce cas arrive, il faut promptement couper toutes les feuilles, pour que les pieds en repouſſent de nouvelles.

On ne doit point mettre de paſtel dans le même champ l'année d'après, mais on pourra y mettre du blé, l'année ſuivante du millet, & la troiſieme année du paſtel, dans la ſuppoſition que la terre ait été bien fumée. On donne particuliérement le nom de *vouëde* au paſtel petit & ſauvage de Normandie. *Voyez* VOUEDE. M. *Marcgraff* vient de faire mention d'un ver qu'on trouve dans le *vouëde* lorſque cette plante eſt pilée, & qu'elle tombe en putréfaction. Ce ver dans ſon premier état a environ deux lignes de long; il ſe nourrit de la matiere de la plante, & en prend la couleur qui eſt bleue: dans l'état de nymphe il devient brun, & il ſe métamorphoſe en une mouche dont le corps eſt fort long.

PASTEL D'ÉCARLATE. *Voyez au mot* KERMÈS.

PASTEL ou FLORÉE D'INDE. *Voyez ci-deſſus* PASTEL-GUESDE.

PASTENADE. *Voyez* PANAIS.

PASTENAQUE ou TARERONDE, *paſtinax aut paſtinaca marina*, poiſſon de mer dont on diſtingue trois eſpeces qui ſont de la claſſe des poiſſons à nageoires cartilagineuſes : ce ſont des eſpeces de raies.

La premiere a une queue qui reſſemble par ſa couleur & ſa rondeur à la racine nommée *paſtenade*. Ses nageoires ſont étendues comme les ailes de la tourterelle. Ce poiſſon plat & cartilagineux a la peau liſſe : il n'a qu'un aiguillon long, pointu, dentelé comme une ſcie de côté & d'autre, & placé à la queue, qui eſt longue & flexible & va toujours en diminuant. Cet aiguillon eſt venimeux, même après la mort de l'animal. Ce poiſſon a le bec pointu, les yeux au-deſſus de la bouche ; & au-deſſous, des trous, au lieu de narines, & d'autres trous devant les ouies : ſa bouche, quoique petite & ſans dents, ne laiſſe pas que d'être large en dedans. Ses mâchoires ſont dures & rudes : il nage à plat ; il n'a qu'une petite nageoire à la queue ; il vit dans les lieux fangeux & peu éloignés des rivages, & ſe nourrit de poiſſons.

La paſtenaque a pour ennemi le chien de mer. Les Pêcheurs du Languedoc mangent la chair qui eſt autour de la queue de ce poiſſon, quoique d'une ſaveur peu agréable ; mais ils ont ſoin auparavant d'en ôter l'aiguillon. On prétend que cet aiguillon, réduit en cendre, appliqué ſur la plaie avec du vinaigre, eſt un remede à ſon venin même.

La ſeconde eſpece de paſtenaque eſt celle que l'on nomme à Naples *altavela* (*altavelle*). Elle a la tête & toutes les autres parties plus petites que la précédente. Sa couleur eſt la même : ſa queue n'eſt pas ſi longue que la moitié de ſon corps ; elle eſt auſſi armée d'un aiguillon & quelquefois de deux, garnis de dents crochues : ſa chair n'eſt pas déſagréable.

La troiſieme eſpece que l'on nomme auſſi *aigle poiſſon*, *aquila marina piſcis*, & qui porte en Languedoc le nom de *glorieuſe*, eſt en tout ſemblable à la premiere eſpece par ſa maniere de vivre, par ſon aiguil-

lon qui eſt venimeux, &c. Elle a cependant la tête plus grande, le bec moins pointu, rond, court, ſemblable à la tête d'un crapaud. Ses yeux ſont grands, ronds & élevés : ſes nageoires ſont ſemblables aux ailes d'une chauve-ſouris. Ce poiſſon pique de ſon aiguillon les poiſſons qui nagent autour de lui : ſa chair eſt molle, humide & de mauvais goût : on le pêche dans la Méditerranée ; il eſt très-commun à Naples. C'eſt le *roſpo* des Génois.

Redi a obſervé que la chair de ce poiſſon *paſtenaque* devient lumineuſe lorſqu'elle commence à ſe corrompre, ainſi que les graiſſes, les chairs, les os huileux de l'hirondelle de mer, du dauphin, de la vipere marine, du brochet de mer. Il n'a jamais pu obſerver le même phénomene ſur la chair des viperes & des ſerpens terreſtres.

PASTEQUE. *Voyez* CITROUILLE & *le mot* MELON D'EAU.

PASTILLES D'ALLEMAGNE ou DU LEVANT, eſt le nom que l'on donne aux terres bolaires ou terres ſigillées. *Voyez au mot* BOL.

PATACH eſt une eſpece d'algue d'une figure ſinguliere, laquelle croît abondamment aux environs des Châteaux des Dardanelles & ſur les bords de la Mer Noire. Ses cendres entrent dans la compoſition du ſavon.

PATAGONS. Nom donné à des peuples d'une très-grande taille, qui habitent des îles vers le Pôle Antarctique. Ce ſont les géants de l'eſpece humaine : au contraire, les Lapons qui habitent l'extrémité ſeptentrionale de l'Europe, ſont des pygmées par la petiteſſe de leur ſtructure. Ainſi les Patagons & les Lapons paroiſſent les termes extrêmes de la race des hommes.

PATAGU ou PATAGAU. C'eſt une eſpece de *came* qui differe beaucoup de la *palourde* : voyez ce mot. Elle eſt moins grande, moins ronde, plus liſſe, chargée de taches jaunes, blanches & noires. Les

bords de ſa coquille ſont tapiſſés de deux membranes épaiſſes qui l'environnent. L'animal qui habite cette coquille n'a qu'une trompe qui eſt de différentes couleurs & d'environ quatre pouces de longueur. Cet organe prend toute ſorte de mouvemens, & fournit à tous ſes beſoins, ſans qu'elle puiſſe avancer ni reculer, mais ſeulement s'enfoncer dans la vaſe comme la palourde. Quoique cette trompe ne paroiſſe former qu'un tuyau, elle eſt cependant partagée en deux par une eſpece de cloiſon, & chaque tuyau a ſon trou particulier qui ſe voit à l'extrémité de la trompe. Le ſupérieur qui rejette l'eau à trois pieds de diſtance, eſt plus étroit que l'inférieur par où elle entre, & l'orifice des deux tuyaux eſt garni de deux petits poils blancs. Ainſi cette trompe ſert à l'animal d'ancre contre le mouvement tumultueux des flots, de bras pour prendre ſa nourriture, de bouche & d'eſtomac pour l'avaler & la digérer.

PATAOUA. Palmier très-commun dans la grande Terre, plus fort que le *maripa*, mais ſoutenant moins ſes feuilles. Le fruit en eſt plus petit & plus rond. On tire de ce fruit une huile qui n'a aucun mauvais goût, & qui eſt bonne pour être mangée en ſalade : on la tire comme celle de l'*aouara*. Voyez au mot PALMIER AOUARA.

Les Negres marons ſubſiſtent en partie avec l'amande de ce palmier, qui eſt aſſez agréable lorſqu'on l'a fait paſſer au feu.

PATAS eſt le nom que les Negres du Royaume de Galam dans le pays de Bambouc, donnent à une eſpece de ſinges, d'un roux ſi ardent, qu'ils ſemblent être peints par l'art, en cette couleur : ils ſont gros & peu ingambes ou peſants ; mais leur génie eſt malin, hardi, moqueur & querelleur. Le P. *Labat* dit qu'à l'approche d'un vaiſſeau ſur la côte, ils deſcendent du haut d'un arbre, tous à la file les uns des autres ; & que quand ils en ont examiné les hommes, ils ſe mettent à les huer, ou à leur faire des grimaces, ac-

compagnées de gambades, de geſtes & de poſtures très-plaiſantes : non contents de cette inſulte, ils leur jettent au viſage des morceaux de bois ſec, ou des pierres qu'ils vont ramaſſer à terre, ou enfin leurs ordures, qu'ils font exprès dans leurs pattes : ils ne refuſent pas même de ſe battre en duel, c'eſt à-dire, contre autant de perſonnes qu'ils ſont de ſinges. Il n'y a gueres que les coups de fuſils qui leur faſſent ſentir que la partie n'eſt pas égale. C'eſt ainſi qu'on les punit de leur témérité.

PATATTE ou PAPAS : *Voyez* BATATTE.

PATELLE, *Voyez* LÉPAS. On donne le nom de *patellites* ou de *lépadites* aux lépas foſſiles.

PATIENCE, *lapathum*. On donne ce nom à pluſieurs eſpeces de plantes, dont nous rapporterons les plus uſitées.

Les fleurs des plantes de ce genre ont, dit M. *Deleuze*, ſix étamines & trois piſtils, un calice à trois feuilles & une corolle à trois pétales, qui s'agrandit & ſert d'enveloppe à la graine qui eſt une ſemence liſſe, pointue & à trois coins.

1°. La PATIENCE des jardins ou PARELLE, *patientia aut lapathum hortenſe, folio oblongo*. Cette plante que l'on cultive dans les jardins, a une racine droite, longue, fibreuſe, jaune en dedans : elle pouſſe une tige noueuſe, haute de quatre pieds & demi ; ſes feuilles ſont oblongues ; ſes fleurs ſont placées le long des rameaux & par anneaux. Sa graine eſt triangulaire ; elle eſt aſtringente & apéritive.

2°. LA PATIENCE AQUATIQUE ou PARELLE DES MARAIS, *hydro-lapathum*. Elle vient communément dans les lieux aquatiques, dans les marais & les foſſés humides. Sa racine eſt très fibreuſe, noire en dehors, d'un jaune de buis en dedans, fort aſtringente & amere. Ses fleurs & ſes graines reſſemblent à celles de la patience ſauvage ordinaire. Ses feuilles ſont ſemblables à celles de la rhubarbe des Moines : elles ſont légérement crépues à leur bord.

Cette ſorte de patience eſt, ſelon *Muntingius*, la véritable *plante britannique* des Anciens : ſon ſuc eſt ſpécialement utile pour les ulceres qui rongent la bouche & les amygdales. Sa racine, de même que celle des autres patiences, amollit, lâche le ventre & purifie le ſang. L'uſage de cette racine eſt en tiſane ; on en fait des cures de printems pour les maladies d'obſtructions, celles de la peau, comme dartres, gale : elle convient dans la goutte & dans les maladies chroniques rebelles, même pour le ſcorbut ; elle arrête toutes les eſpeces de flux ; enfin elle eſt très-utile pour les maux de gorge & le relâchement de la luette. M. *Bourgeois* a cependant obſervé qu'elle détruit & relâche les fibres de l'eſtomac, lorſqu'on en fait un long uſage, & qu'il ſeroit utile d'y joindre quelque ſtomachique, comme la racine d'aunée qui eſt d'ailleurs très-bonne dans tous les cas où la racine de patience convient, & qui eſt un très bon ſtomachique.

3°. La grande PATIENCE DES JARDINS, ou RHUBARBE DES MOINES, ou RHAPONTIC DES MONTAGNES, *rhabarbarum Monachorum*. On la cultive dans les jardins ; mais elle croît auſſi dans les montagnes, notamment en Auvergne. Sa racine eſt garnie de pluſieurs fibres : elle a intérieurement la couleur & preſque les mêmes principes que la rhubarbe bâtarde, dont elle a auſſi les vertus, principalement pour les diarrhées. Sa tige eſt rougeâtre, cannelée, fort rameuſe & haute. Ses feuilles, qui ſont portées ſur de longues queues rougeâtres, ſont longues de plus d'un pied, pointues, fermes, peu dures, mais roides, & d'un vert foncé : ſes bords ſont quelquefois repliés en deſſus. Ses graines ſont anguleuſes, & reſſemblent à celles de l'oſeille. Cette plante eſt de l'eſpece du *rheum* ou rhubarbe, & a neuf étamines.

4°. La PATIENCE ROUGE ou SANG DE DRAGON, *lapathum ſanguineum, aut folio acuto rubente*. On la cultive dans les jardins pour ſervir d'herbe potagere ;

c'eſt la *bette ſauvage* de Galien. On la diſtingue facilement de toutes les eſpeces de patience, par ſon ſuc rouge, & par les nervures qui s'étendent & s'entrelacent dans les feuilles, & qui ſont de couleur de ſang, de même que les queues des feuilles; ce ſuc teint les mains & le chamois, d'abord de couleur purpurine, qui dégénere bientôt en une couleur bleue. Quelques-uns mangent ſes feuilles dans le potage: elles ſont laxatives & rafraîchiſſantes. Sa graine, qu'on appelle improprement *graine de ſang de dragon*, eſt aſtringente & anodine. Horace a célébré cette plante dans ſes *louanges de la vie ruſtique.*

5°. La PATIENCE SAUVAGE, *lapathum acutum.* On en diſtingue de trois ſortes; ſavoir, 1°. celles dont les feuilles ſont arrondies. Sa racine eſt plongée profondément en terre; ſes feuilles ſont larges d'une palme, & deux fois plus longues, ſinuées comme crenelées, garnies de nervures, & d'un vert pâle. Ses tiges ſont hautes de deux pieds & moelleuſes. Ses fleurs ſont en épis, verticillées, & leurs graines ſont brunâtres & triangulaires: on trouve cette patience dans les environs de Paris, près de Montmorency. 2°. Celle qui eſt friſée, ne differe de la précédente que par ſes feuilles qui ſont crépues, plus petites, mais plus alongées: ſes fleurs ſont auſſi plus nombreuſes. 3°. La patience ſauvage ordinaire. Ses feuilles ſont plus courtes que celles de la précédente; ſes tiges ſont quelquefois tortueuſes; les anneaux des fleurs plus écartés, plus petits; ſes graines moins groſſes. On la cultive dans les jardins, & on la ſubſtitue ſouvent à la patience ſauvage friſée: on s'en ſert dans toutes les maladies qui viennent d'obſtruction. M. *Hellot* recommande l'emploi des racines de la patience ſauvage pour teindre en jaune.

6°. La PATIENCE VIOLON, *lapathum ſinuatum.* Sa racine eſt épaiſſe; ſes feuilles ſont nombreuſes, longues de deux pouces, & moitié moins larges, échancrées vers le milieu, & obtuſes aux deux bouts, de

ſorte qu'elles ont la figure d'une table de violon. Les Provençaux cultivent cette patience parmi leurs plantes potageres, & en mangent pendant l'hiver. M. *Haller* dit que les feuilles de cette plante deviennent très-dures en été.

L'oſeille, le bon henri, les épinards, plantes dont nous avons parlé en leur lieu, ſont regardés auſſi, par la plûpart des Botaniſtes, comme des eſpeces de patiences.

PATTE-DE-LION, *leontopodium*, eſt une plante qui croît ſur le ſommet des Alpes, & dont les feuilles ſont oblongues & cotonneuſes; ſes tiges ſont ſimples, hautes de quatre pouces; ſes fleurs ſont en roſe. Il ſort de leur centre quatre à ſix têtes noirâtres & écailleuſes, qui renferment chacune pluſieurs fleurons ſoutenus par des graines menues & aigretées: cette plante eſt deſſicative & aſtringente.

PATTE ÉTENDUE. *Voyez à l'article* CHENILLE A BROSSE.

PATTE-D'OIE, *pes anſerinus*, eſt une eſpece d'arroche ſauvage à larges feuilles, *chenopodium ſtramonii folio*. Elle croît le long des vieilles murailles, ſur les chemins & aux lieux incultes. Sa racine eſt ligneuſe & fibreuſe; elle pouſſe une tige haute d'un pied & demi; elle eſt aſſez groſſe, rameuſe; ſes feuilles ſont ſinueuſes, vertes brunâtres, luiſantes & d'une odeur forte: elles ont une reſſemblance groſſiere avec la patte de l'oie. Ses fleurs naiſſent en grappes ou épis; elles ſont ſuivies par de menues graines arrondies, & contenues dans une capſule comme étoilée, qui a ſervi de calice à la fleur. On prétend que cette plante ſeroit un poiſon, ſi on la prenoit intérieurement, & qu'elle fait mourir les cochons qui en mangent.

PATURAGE. *Voyez* PACAGE & PRAIRIE.

PATURE DE CHAMEAU, ou JONC ODORANT. *Voyez* SCHŒNANTE.

PAU, eſpece de léopard de Tartarie. Sa peau eſt blanchâtre, tachetée de rouge & de noir. Il a la tête

& les yeux ſemblables à ceux du tigre, mais il eſt moins gros que cet animal, & ſon cri eſt différent.

PAVAME, eſt un aſſez bel arbre de l'Amérique. On l'appelle bois de cannelle, à cauſe de ſa bonne odeur. On prétend que c'eſt le même que le *ſaſſafras* : voyez *ce mot*.

PAVANE, *pavana*, eſt le bois du *pignon d'Inde* : voyez *ce mot à la fin de l'article* RICIN.

PAVATE, eſt un arbriſſeau des Indes, haut de neuf pieds ou environ, peu rameux, griſâtre, portant quelques feuilles ſemblables aux petites feuilles de l'oranger. Ses feuilles ſont ſans queue, & d'une belle couleur verte; ſa fleur eſt fort petite, blanche de l'odeur du chevrefeuille : elle eſt, ſelon M. *Linnæus*, monopétale, en entonnoir, dont le pavillon eſt découpé en quatre quartiers, & contient quatre étamines & un piſtil. Le germe placé ſous la fleur, devient une baie monoſperme : ſa ſemence eſt groſſe comme celle du lentiſque, & noirâtre : ſa racine eſt blanche & un peu amere. *Lémery* dit que cet arbriſſeau croît le long des rivieres appellées *Mangate & Cranganor*. Les Indiens ſe ſervent du bois & de la racine du *pavate*, principalement pour guérir les éryſipeles. On en mêle la poudre dans une décoction de riz, on la laiſſe aigrir, puis on en fomente l'éryſipele. On en boit auſſi pour guérir les fievres ardentes, le flux de ventre & les inflammations du foie.

PAVÉ, *lithoſtratum aut pavimentum*, eſt le nom vulgaire que l'on donne à la pierre ſur laquelle on marche dans les rues. Le pavé varie pour la forme & la nature : à Paris c'eſt un grès que l'on taille en cubes; à Lyon, ce ſont des cailloux roulés que l'on ramaſſe dans le Rhône, &c. Enfin l'on pave les villes & les grands chemins ſelon l'eſpece de pierre dure du pays. C'eſt ainſi que dans une partie de la France l'on ne ſe ſert que de *granite*. A Shluyſen en Zélande, le pavé eſt une eſpece de faux baſalte, &. à l'égard du *pavé des Géants*, voyez BASALTE.

PAVERACCIA. L'Auteur du Dictionnaire des Animaux dit que ce nom ſe donne aujourd'hui à Rimini, à Ravenne & à Ancône, à la premiere eſpece de *came*, coquillage bivalve que M. *Adanſon* nomme *cloniſſe*, d'après *Belon* & *Rondelet*, & qui eſt le *piverone* des Vénitiens, l'*arſelle* des Génois, l'*armilla* des Eſpagnols, & le *boukch* des Sénégalois : *voyez* CLONISSE.

PAVIE. Eſpece de *pêche*. Voyez ce mot.

PAVILLON D'ORANGE. Coquille univalve du genre des *buccins à bouche échancrée dépourvue de queue*, ſuivant M. *de l'Iſle*, & du genre des *cornets* ſuivant d'autres Naturaliſtes. Ce teſtacée rare eſt rayé par zones alternatives de blanc & d'orangé ; ſa tête eſt aſſez élevée, ſa clavicule eſt blanche & finit en bouton.

PAVOIS ou BOUCLIER. *Voyez à l'art.* OURSIN.

PAVONITE. M. *Guettard* donne ce nom à des polypiers foſſiles, dont le caractere générique eſt d'être compoſé depuis l'attache juſqu'à l'autre extrémité de couches de plus en plus grandes, comme ondées ou ſans ondulations.

PAVOT, *papaver*. Genre de plante à fleur en roſe, & dont M. *de Tournefort* compte quarante-quatre eſpeces : nous en décrirons ſeulement cinq, le *blanc*, le *rouge*, le *noir*, le *jaune*, enſuite l'*épineux*.

PAVOT BLANC, *papaver hortenſe, ſemine albo, ſativum*, eſt la plante qui donne l'*opium*. Sa racine eſt de la groſſeur du petit doigt, empreinte comme le reſte de la plante, d'un ſuc laiteux & amer. Elle pouſſe une tige haute de trois à quatre pieds, rameuſe, garnie de feuilles oblongues, larges, dentelées, crêpées, d'un vert de mer très-tendre. Ses fleurs qui naiſſent en Juin aux ſommités, ſont en roſe, compoſées le plus ſouvent de quatre pétales blancs, placés en rond : elles tombent promptement. Le calice eſt compoſé de deux feuilles ; il en ſort une petite tête entourée d'abord d'un grand nombre d'étamines, laquelle ſe chan-

ge enſuite en une coque ovoïde, qui n'a qu'une ſeule loge, couronnée d'un chapiteau étoilé; elle eſt verdâtre d'abord, puis elle blanchit à meſure qu'elle mûrit; elle eſt de la groſſeur d'une orange & garnie intérieurement de pluſieurs lames minces, longitudinales, qui tiennent tout autour à ſes parois. A ces lames eſt attaché un grand nombre de très-petites graines arrondies, blanches, d'un goût doux, huileux & farineux.

Cette graine eſt adouciſſante, pectorale, & peu ou point ſomnifere. On tire par l'expreſſion de cette ſemence une huile qui eſt propre à décraſſer, à polir & à adoucir la peau. Toute la plante eſt pleine d'un lait amer, dont l'odeur eſt fort déſagréable & mal-ſaine.

M. *de Tournefort*, qui a voyagé dans le Levant, dit que dans pluſieurs provinces d'Aſie, on ſeme les champs de pavots blancs comme nous ſemons le froment. Auſſi-tôt que les têtes paroiſſent, on y fait une légere inciſion & il en découle quelques gouttes de liqueur laiteuſe, qu'on laiſſe figer & que l'on recueille enſuite. Ce naturaliſte rapporte auſſi que la plus grande quantité de l'*opium* ſe tire par la contuſion & l'expreſſion de ces mêmes têtes. *Belon* & *Kempfer* qui diſtinguent trois ſortes d'*opium* tirées ſeulement par l'inciſion, diſent que dans la Perſe on fait des plaies en ſautoir à la ſuperficie des têtes qui ſont près d'être mûres. Le couteau qui ſert à cette opération a cinq pointes, & d'un ſeul coup il fait cinq ouvertures longues, paralleles. Le lendemain on recueille avec des ſpatules le ſuc qui découle de ces petites plaies, & on le renferme dans un petit vaſe attaché à la ceinture; enſuite on fait la même opération de l'autre côté des têtes. La larme qui découle la premiere s'appelle *gobaar*, c'eſt la plus chere, elle paſſe pour la plus convenable à calmer le cerveau. Sa couleur eſt d'abord d'un jaune pâle, enſuite rouſſâtre. Après que l'on a ainſi recueilli l'*opium*, on lui donne une préparation en l'humectant avec un peu d'eau ou de miel. On re-

mue long-temps ce mélange dans une aſſiette de bois plate avec une forte ſpatule juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtance de la poix ; on manie enſuite cet *opium*, & l'on en fait de petites boules cylindriques que l'on met en vente dans le pays. Lorſque les Marchands n'en veulent que de petits morceaux, on le coupe avec des ciſeaux. Les Perſes appellent cet opium *theriaak malideh*, ou *afiuum*, c'eſt-à-dire, *thériaque opiée ;* par-là ils la diſtinguent de la thériaque d'Andromaque, qu'ils appellent *theriaak faruuck*. Ces peuples regardent l'*opium* comme un remede qui procure la tranquillité, la joie & la ſérénité ; éloge dont on honoroit autrefois l'antidote d'Andromaque.

Cette maniere de préparer l'*opium* eſt le travail perpétuel des revendeurs mercénaires qui ſont dans les carrefours. Mais ce n'eſt pas là la ſeule maniere de préparer le ſuc de pavot : ſouvent on le charge d'une ſi grande quantité de miel pour tempérer ſon amertume, qu'on l'empêche de ſe ſécher, & c'eſt ce que l'on appelle ſpécialement *bœhrs*. L'opération la plus remarquable ſur l'*opium*, eſt celle qui ſe fait en mêlant exactement avec ce ſuc, de la muſcade, du cardamome, du ſafran, de la cannelle & du macis, réduits en poudre fine : c'eſt ce que l'on appelle *polonia* ou *philonium* de Perſe. Outre ces préparations, dont on ne fait uſage qu'en pilules, les Perſes font une liqueur d'*opium* fort célebre ſous le nom de *coconar*, & dont ils boivent en abondance par intervalles ; mais nous ne voyons guere ces ſortes d'*opium*.

L'*opium* ou *meconium* des boutiques eſt une ſubſtance réſino-gommeuſe, compacte, dure, d'un roux noirâtre, d'une odeur narcotique déſagréable, d'un goût amer, âcre, formée en gâteaux arrondis, aplatis, gros comme le poing, & enveloppés dans des feuilles de pavots. On nous envoie ce ſuc concret de la Natolie, de l'Egypte & des Indes. Les Médecins ont toujours fort célébré l'*opium de Thebes*, que l'on recueilloit en Egypte près de Thebes ; mais au reſte,

de quelque endroit que vienne l'*opium*, pourvu qu'il ſoit de bonne qualité, l'origine en eſt aſſez indifférente. Il eſt formé en partie par le ſuc qui découle naturellement de l'inciſion faite aux têtes des pavots blancs, & en partie de celui que l'on tire par expreſſion ou par décoction, tant des têtes que des feuilles de pavot : on n'en trouve aucune autre eſpece chez les Turcs & à Conſtantinople, excepté celui qui découle à l'aide d'une ſimple inciſion. Les peuples en font une grande conſommation, parce qu'il leur cauſe une agréable ivreſſe. L'*opium* tiré par la ſeule expreſſion du pavot blanc, s'épaiſſit en un extrait réſineux qu'on appelle auſſi *gomme extractive*. On en fait des préparations avec différentes drogues que l'on y mêle pour fortifier & récréer les eſprits ; c'eſt pourquoi on en trouve différentes deſcriptions. La principale & la plus célebre eſt celle dont on eſt redevable à *Has-Jem-Beji*, (ce nom, ſelon M. *Haller*, paroît être celui de la dignité d'un premier Médecin,) puiſque l'on dit qu'elle excite une joie ſurprenante dans l'eſprit de celui qui en avale, & qu'elle charme le cerveau par des idées & des plaiſirs enchantés. Seroit-ce dans cette eſpérance que quelques perſonnes mangent à leur deſſert les têtes de pavot les plus tendres & confites dans du vinaigre ? *Sylvius Deleboë*, Médecin, diſoit qu'il ne voudroit pas exercer ſon art ſi on lui ôtoit l'*opium* ; on l'appeloit *Doctor opiatus*, le Docteur de l'*opium*. *Sydenham* n'y avoit pas moins de confiance.

Tout le monde ne donne pas tant d'éloges à l'*opium*. Combien de perſonnes ont éprouvé en avalant quelques grains de ce ſuc concret, qu'il appeſantit la tête, excite un ſommeil lourd & forcé, affoiblit la vue & l'organe de l'ouie, & cauſe une longue léthargie qui ſe termine par la mort ! Le paſſage en eſt ſi peu ſenſible, que l'on paroît toujours dormir très-tranquillement. C'eſt donc un ſomnifere dangereux, dont on ne doit ſe ſervir qu'avec prudence. Cependant lorſ-

qu'un Médecin éclairé connoît bien la nature & les effets que produit l'*opium* dans les maladies, pourquoi ne s'en ſerviroit il pas dans des cas particuliers, où ce ſuc peut faire le triomphe de ſon art ? il eſt par exemple difficile, dit M. *Haller*, de guérir les dyſſenteries ſans *opium*. Mais examinons plus particuliérement l'effet de cette ſubſtance employée tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

L'*opium* appliqué extérieurement amollit, réſout & procure la ſuppuration. Appliqué très-long-temps ſur la peau, il en fait tomber les poils : lorſqu'on en met ſur le périnée, il réveille les ſens & excite quelquefois à l'amour ; d'autres fois il éteint cette paſſion en engourdiſſant le ſentiment dans l'organe de la génération. Quand on le met en trop grande doſe ſur les ſutures de la tête pour appaiſer les douleurs, il relâche les nerfs, il cauſe la ſtupeur & la paralyſie, & quelquefois la mort.

L'*opium* produit des effets admirables ſur-tout aux perſonnes qui ſont habituées à en faire uſage. Un grain pris intérieurement en ſubſtance ſelon l'âge & la force agit bientôt : il excite dans les entrailles une certaine ſenſation agréable ; diſſipe, ainſi que le vin, l'inquiétude & la triſteſſe, calme les maladies, ſoulage le corps accablé de laſſitude, il donne de la vigueur à l'eſprit des gens en ſanté. Auſſi les Turcs en prennent-ils hardiment une grande doſe (un gros) pour ſe préparer au combat ; ils prétendent qu'il leur donne du courage, de la confiance, de l'audace, enfin il leur inſpire le mépris des dangers.

L'*opium* a plus d'effet dans les temps chauds & humides & dans les corps mollaſſes, comme dans les femmes & les enfans ; il excite les ſueurs, augmente le lait des nourrices, cauſe le gonflement des mamelles, le priapiſme, les ſonges amoureux accompagnés de pollution, il endort nos déplaiſirs dans une douce ivreſſe. C'eſt ainſi qu'agit le plus communément ce ſuc narcotique, étant pris à doſe convena-

ble & dans des circonſtances néceſſaires ; car ſi l'on en prend trop, ſur-tout après de grandes hémorrhagies, il rend d'abord de bonne humeur, enſuite il fait bégayer, donne le hoquet & excite graduellement l'anxiété, le vomiſſement, les ſyncopes, l'aliénation de l'eſprit, les vertiges, le ris ſardonique, la ſtupidité, la rougeur au viſage, le gonflement des levres, la difficulté de reſpirer, la fureur, les ſueurs froides, la défaillance, enfin un profond ſommeil, & ſouvent la mort. Ceux que ces accidens ne font pas périr, ſont délivrés le plus ſouvent par un abondant flux de ventre, ou par des ſueurs copieuſes qui ont l'odeur de l'*opium*, qui ſont accompagnées d'une grande démangeaiſon de la peau. La moindre choſe qui arrive à ceux qui font un uſage trop continué & en doſes trop fortes de l'*opium*, c'eſt la fainéantiſe, l'engourdiſſement du corps, une ſorte d'ivreſſe habituelle, des dégoûts, différentes affections de nerfs, & une vieilleſſe prématurée.

Au reſte les tempéramens varient ſuivant les climats. C'eſt ainſi que les Turcs éprouvent tous les fâcheux ſymptomes dont nous venons de parler, lorſqu'après un long uſage de l'*opium* pris en forte doſe, ils s'en abſtiennent tout d'un coup. On croit que l'*opium* agit beaucoup ſur le ſang, parce que l'on a obſervé que le ſang des Turcs & des Indiens qui ſont tués dans des combats après en avoir pris, eſt auſſi fluide un ou deux jours après leur mort, que s'ils ne venoient que de mourir. Les remedes qu'on fait à ceux qui ont trop pris d'*opium* & qui ont encore des forces, conſiſtent dans la ſaignée & les émétiques, enſuite il faut donner des ſucs acides, afin de réprimer la trop grande fluidité du ſang : on injecte des lavemens âcres, & l'on ſouffle dans les narines de forts ſternutatoires, afin de procurer une forte ſecouſſe ſur toutes les membranes nerveuſes. Les ſels volatils, les véſicatoires ſont encore très-utiles.

On trouve dans les pharmacopées différentes préparations

rations d'*opium*, dans lesquelles il est ou purifié ou associé avec plusieurs autres médicamens qu'on a cru propres à corriger ses mauvaises qualités. Mais M. *Tralles*, Docteur de Breslau, qui a examiné la façon dont ce suc agit dans les mélanges, & le mécanisme par lequel il produit les effets qu'on lui remarque dans le corps humain, est porté à conclure que la cause des effets de l'*opium* ne consiste que dans le principe volatil qui y est contenu. C'est ainsi qu'il attribue son effet immédiat sur les nerfs, à la raréfaction qu'il cause dans le sang : & lorsque le cas exige de l'*opium*, il faut le prendre pur & sans correctif. On assure qu'il produit des effets merveilleux après les grandes veilles, dans les vomissemens énormes ou les déjections considérables, & dans les douleurs vives & longues. Quand les propriétés de l'*opium* ne seroient que passageres & palliatives, elles feroient toujours un grand bien au malade : c'est au Médecin savant & prudent à distinguer les cas où il convient d'administrer le médicament. D'après cet exposé l'on doit sentir le danger qu'il y a aussi d'avaler des infusions ou décoctions de têtes de pavot blanc en trop grande dose, même de celui qu'on cultive dans nos climats, quoiqu'il n'ait pas une vertu aussi somnifere que celui des pays plus chauds : le nôtre n'est en effet ni aussi narcotique, ni aussi amer : & M. *Bourgeois* estime qu'il a six fois moins de force. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que la graine de cette espece de pavot, qui seule est l'origine entiere de toute la plante, n'est pas somnifere, sur tout dans ce pays : à la vérité il y a des nourrices qui en mêlent quelquefois dans la bouillie de leurs enfans pour les endormir, mais elles ne leur procurent par ce moyen qu'une substance huileuse, nourrissante, qui en calmant leurs douleurs les laisse dans leur état naturel de l'enfance, c'est-à-dire dans le besoin de dormir. On faisoit autrefois du pain de la graine de pavot blanc & noir. *Mathiole* écrit que ceux qui habitent dans la vallée

du Trentin, dans la Styrie & la haute Autriche, ſe nourriſſent de gâteaux faits avec les graines de pavots blanc & noir, & avec de la farine. Il dit encore que nonobſtant qu'ils uſent de l'huile que l'on exprime de ces graines, cependant ils n'en dorment pas plus long-temps. C'eſt un uſage très-commun en Pologne, que de manger à toute heure de ces mêmes graines. Les Romains avoient le même goût pour ce mets, comme il le paroît par les vers de *Virgile*. Les oliviers étant morts par le froid de 1709, on s'eſt ſervi ici d'huile tirée de deux ſortes de pavots au lieu d'huile d'olives, ſans qu'il en ſoit réſulté rien de funeſte : de plus *Tournefort* a remarqué qu'à Genes les Dames les plus nobles & les filles mangeoient beaucoup de graines de pavot couvertes de ſucre, & qu'elles n'en étoient pas moins éveillées pour cela. En Perſe, dit *Chardin*, les Boulangers en ſement la graine ſur le pain, parce qu'ils croient qu'elle provoque au ſommeil qu'on prétend être ſalutaire en ce pays après le repas. L'huile de pavot eſt connue dans le Commerce ſous le nom impropre d'*huile d'œillet ;* on s'en ſert pour décraſſer, polir & adoucir la peau : les Peintres en conſomment une grande quantité. Cette huile eſt aſſez douce lorſqu'elle eſt récente, pour qu'on puiſſe la faire paſſer pour de l'huile d'olives commune. Pour éviter les tromperies qu'on pourroit faire à ce ſujet, le Miniſtere avoit ordonné que les Commis des barrieres de Paris verſeroient une pinte d'eſſence de térébenthine dans chaque tonneau d'huile d'œillet, ou plutôt de de pavot, qui entre dans cette ville. On fait beaucoup de cette huile à Strasbourg & en Flandres, dont on uſe dans les alimens : les pains qui reſtent après l'expreſſion de cette huile, ſervent à nourrir les roſſignols qu'on éleve en cage. Enfin M. l'Abbé *Roſier* a démontré dans ſon *Traité ſur la culture de la navette*, &c. que l'huile de pavot pure n'étoit ni ſomnifere, ni dangereuſe ; l'entrée & la vente en ſont permiſes aujourd'hui.

PAVOT CORNU, GLAUCIUM A FLEUR JAUNE, *papaver cornutum, luteum.* Cette plante dont on distingue plusieurs especes, croît aux lieux maritimes & sablonneux; on en trouve au bois de Boulogne près de Paris, devant le château de Madrid. Cette plante est plus commune en Angleterre & en Suisse qu'en France. Sa racine est grosse comme le doigt, longue, noirâtre, empreinte comme toute la plante d'un suc jaune, de mauvaise odeur & d'un goût amer; elle pousse des feuilles longues, larges, charnues, grasses, velues, découpées profondément, dentelées à leurs bords, comme crêpées, de couleur vert de mer; ces feuilles se couchent sur terre pendant l'hiver, & résistent au froid: sa tige ne s'éleve que la seconde année; elle est forte, dure noueuse & rameuse, poussant de ses nœuds des feuilles plus petites que celles d'en bas & moins découpées: ses fleurs sont grandes comme celles du pavot cultivé, composées chacune de quatre feuilles, disposées en roses & de couleur jaune, contenant plusieurs étamines & soutenues par un calice à deux feuilles. A ces fleurs succedent des especes de siliques longues de deux pouces, gréles, rudes au toucher & courbées, contenant des semences noires, à doubles rangs & rondes comme celles du pavot blanc. Si on seme cette graine dans les jardins en automne, elle vient au printems & fleurit en Juin & Juillet; ses gousses mûrissent en Août. Toute la plante est empreinte d'un suc jaune, & teint en jaune; elle est en même temps de mauvaise odeur, d'un goût amer.

En Portugal on fait boire à ceux qui sont sujets à la pierre un verre de vin blanc, dans lequel on a fait infuser des feuilles de cette plante. *Garidel* rapporte qu'en Provence les Payſans se servent de ses feuilles pilées pour déterger les ulceres qui succedent aux contusions & aux écorchures des bêtes de charge, notamment les enflures & engorgemens des jambes des chevaux, qui proviennent de foulures, quelque grosses

& dures qu'elles ſoient; le ſuc de cette plante les guérit infailliblement, pourvu que le mal ne ſoit pas trop invétéré. Cet Auteur dit qu'il a connu des perſonnes qui ſe ſont bien trouvées d'en avoir appliqué de la même maniere ſur des jambes ulcérées. Nous croyons qu'il eſt très-ſage de ne point uſer intérieurement de cette plante, qui a paru fatale plus d'une fois en Angleterre. *Conſultez Tranſ. Philoſ. n°. 242.*

Les deux autres eſpeces de pavots cornus ont, l'un la fleur rouge & l'autre violette.

PAVOT NOIR CULTIVÉ OU DES JARDINS, *papaver hortenſe ſemine nigro.* Cette eſpece differe du pavot blanc en ce que ſa fleur eſt rouge, tantôt ſimple, tantôt double & de différentes couleurs; en ce que ſa tête ou coque eſt plus arrondie,& en ce que ſes ſemences ſont noirâtres: cette plante étant verte eſt, ainſi que ſa fleur, empreinte d'un ſuc huileux, d'une odeur fétide: ſa fleur orne beaucoup les jardins & les parterres, par ſes agréables variétés: on la cultive auſſi pour l'uſage de la Médecine. Les ſentimens ſont aſſez partagés ſur les propriétés de cette eſpece de pavot noir, cependant bien des Pharmaciens l'emploient avec le même ſuccès que le blanc: c'eſt préciſément de ſa graine que l'on tire plus communément l'*huile d'œillet*, dont nous avons parlé; on s'en ſert pour les lampes, pour les fritures, en un mot c'eſt l'huile d'olive du petit peuple dans les Provinces.

PAVOT ROUGE DES CHAMPS, OU PAVOT SAUVAGE, OU COQUELICOT, *papaver rhœas aut erraticum majus.* Sa racine, qui eſt moins groſſe que celle des autres eſpeces de pavots, eſt fibreuſe & amere au goût: elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur d'un pied & demi; ſes tiges ſont rondes, fermes, hériſſées de poils & rameuſes: ſes feuilles ſont découpées çà & là, comme celles de la chicorée, velues, & d'un vert brun; ſes fleurs ſont compoſées de quatre feuilles larges, minces, d'un rouge couleur de feu très éclatant; elles ſont ſi peu adhérentes qu'elles tombent au moin-

dre ſouffle : elles ſont ſuivies de petites coques groſſes comme des noiſettes, oblongues, reſſemblant aſſez à celles du pavot des jardins; renfermant dans pluſieurs cellules de petites ſemences noirâtres.

Cette eſpece de pavot croît par-tout dans les champs, le long des chemins; principalement parmi les lins, dont la belle fleur bleue fait un conſtraſte très-agréable avec la fleur d'un rouge vif du coquelicot. On ſeme tous les pavots en automne ou au printems, afin qu'ils fleuriſſent durant tout l'été; quand une fois il y en a eu de ſemé dans un jardin, on n'en manque plus, ſur-tout du pavot noir, car il ſe ſeme de lui-même.

Dans le coquelicot, la fleur eſt la principale partie qu'on emploie en Médecine, elle eſt adouciſſante & facilite l'expectoration dans le rhume & dans la toux ſeche : on l'emploie en infuſion théiforme, en ſirop, en conſerve, en tiſane pour la pleuréſie. M. *Chomel* (dans ſon *Traité des plantes uſuelles*) aſſure que c'eſt un ſudorifique plus efficace que le ſang de bouquetin même : la tête de ce pavot eſt légérement ſomnifere. M. Geoffroy *Mat. Med. Traduct. Franç. T. VIII. p. 17.* & l'*Hiſt. de l'Acad. des Sciences pour 1768*, rapportent les dangereux effets de ſa ſemence mangée par les moutons.

Pavot épineux ou Argémone, *papaver ſpinoſum, aut argemone Mexicana.* Plante dont la fleur eſt compoſée de cinq grands pétales arrondis, ſoutenus par un calice de trois feuilles concaves : le piſtil qui eſt accompagné d'un grand nombre d'étamines, devient une capſule ovale, épineuſe, & qui n'a qu'une loge relevée par cinq angles qui s'ouvrent par leur ſommet. Chaque angle eſt garni d'un placenta étroit, auquel ſont attachées des ſemences rondes & noires. La racine de l'argémone eſt fibreuſe, & pouſſe une tige haute de ſix à huit pouces, rameuſe, garnie de petites épines & remplie de moelle blanche : ſes feuilles ſont déchiquetées comme celles du pavot cornu, ar-

mées en leurs bords de pointes jaunâtres fort aigues. Cette plante qui eſt le *chardon bénit des Américains*, eſt anodine & pectorale. On diſtingue auſſi une eſpece d'argémone à fleur blanche : l'une & l'autre ſont cultivées dans les jardins.

PAUXI. *Voyez* PIERRE DE CAYENNE.

PAYCO. Plante du Pérou, fort âcre au goût, & aſſez ſemblable au plantain : on s'en ſert dans l'Inde Occidentale pour chaſſer les vents & pour guérir la néphrétique.

PEAU. Nom donné à l'enveloppe qui couvre ſuperficiellement la chair des animaux & la pulpe des fruits. Dans les animaux, & notamment chez l'homme, la peau, *pellis*, eſt le premier des tégumens : elle eſt compoſée de quatre parties, 1°. du *cuir* ou *derme* : cette partie intérieure de la peau eſt un tiſſu de nerfs & de tendons, mêlés avec les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques. 2°. Le *corps papillaire*, placé par deſſus le cuir ; c'eſt un compoſé d'éminences ou mamelons de différentes figures formées par l'extrémité des nerfs. Pour peu que l'on ſue, on connoîtra l'uſage de ces mamelons. 3°. Le *corps réticulaire* ou *muqueux* de *Malpighi* ; ce réſeau cutané paroît n'être que le deſſus de l'épiderme. 4°. L'*épiderme*, c'eſt la ſurpeau qui ſe reproduit continuellement ; c'eſt une membrane d'une grande fineſſe ; on la nomme auſſi *cuticule*. L'enſemble de la peau eſt un tiſſu très-fort, plus ou moins épais, & étendu par toute l'habitude du corps : elle eſt compoſée de fibres nerveuſes, tendineuſes, membraneuſes, d'arteres, de veines, tant ſanguines que lymphatiques, le tout entrelacé enſemble en tout ſens, & de maniere qu'elle prête de toute façon, & qu'elle peut s'étendre conſidérablement, même d'une maniere molle & élaſtique, comme on l'obſerve dans l'hydropiſie, les groſſeſſes, & qu'enſuite elle peut reprendre ſa premiere extenſion. La vue ſimple découvre ſur la peau un tiſſu cellulaire, garni dans certains endroits d'une ouatte graiſſeuſe qui fait l'embonpoint,

& dont la juſte proportion contribue à la beauté de la peau & du ſujet même. L'Obſervateur armé du ſcalpel trouve ce tiſſu compoſé de lames très-fines, appliquées les unes contre les autres, & attachées par intervalles, de maniere qu'elles repréſentent un gâteau feuilleté. C'eſt dans les intervalles ou cellules de ce gâteau, que les extrémités artérielles dépoſent (dit M. *le Cat* dans ſon *Traité de la couleur de la peau humaine*) une huile qui, en ſe figeant, fait la *graiſſe*; voyez ce mot. C'eſt auſſi dans ces mêmes cellules que les Bouchers font entrer l'air qu'ils ſont dans l'uſage de ſouffler ſous la peau des bœufs, des moutons, &c. qu'ils préparent pour les cuiſines.

La peau eſt ſujette à recevoir les altérations cauſées par le tempérament & par le climat; l'on voit des perſonnes chez qui la peau eſt ſi fine, qu'on peut diſtinguer à travers le ſang veineux & le ſang artériel, ou ce qui revient au même, les veines & les arteres qui forment des traces bleues & rouges. Moins l'homme eſt expoſé aux impreſſions de l'air ou à l'aſpect d'un ſoleil brûlant, & plus ſa peau eſt blanche: il ſuffit de voir la blancheur d'un Anglois, le roux d'un Chinois, le brun d'un Egyptien & le noir d'un Maure, pour juger combien la température du climat produit de différences dans la couleur de la peau. *Voyez aux articles* HOMME & NEGRE.

La peau eſt plus épaiſſe dans des endroits que dans d'autres: elle eſt très-épaiſſe au dos & à la plante des pieds; elle l'eſt moins à la paume des mains, très-mince au bas du ventre, extrêmement fine au bord des levres & aux parties de la génération. La peau qui a été preſſée, foulée, endurcie par un exercice fréquent & violent, eſt pleine de durillons, c'eſt-à-dire de calloſités ſaillantes. Les *durillons* viennent en pluſieurs endroits du corps, ſur-tout ſous la plante des pieds, à la paume & aux doigts de la main; ce qui les diſtingue des *cors* qui naiſſent ſur les doigts des pieds & entre les orteils. Cependant ces deux ſortes d'ex-

croiſſances ſont de même nature, ont une même cauſe, & requierent les mêmes remedes : toutes deux ne ſont autre choſe que l'épaiſſiſſement de divers feuillets de l'épiderme, & du tiſſu de la peau, étroitement unis les uns aux autres, mais dont les petits vaiſſeaux cutanés ont été détruits. Peu-à-peu ces calloſités ſaillantes s'endurciſſent comme de la corne ; alors elles gênent beaucoup, parce qu'elles meurtriſſent les chairs voiſines par leur compreſſion répétée. Le remede eſt de ramollir ces tubercules & de les couper. La peau ou l'épiderme de la peau, qui eſt autour de la racine des ongles, ſe détachant en petits lambeaux, notamment chez les adultes, forme ce qu'on appelle communément des *envies*.

La peau eſt percée de deux manieres différentes : les premieres ouvertures naturelles & qui ſont ſenſibles, ſont celles du nez, de la bouche, des oreilles, des yeux, de l'anus, &c. cependant il ſemble qu'il n'y a point de vrais trous, puiſque nous obſervons que la peau ne perd point ſa continuité, c'eſt-à dire qu'étant parvenue à ces endroits, elle ſe confond avec la membrane ſenſible de ces cavités, en devenant, à meſure qu'elle en approche, d'une extrême fineſſe.

Les autres ouvertures, quoiqu'inſenſibles, ſont de pluſieurs eſpeces ; les unes donnent paſſage aux tuyaux excréteurs des glandes, qui répandent ſur la ſurface de la peau l'humeur ſébacée, auſſi bien que la liqueur lymphatique qui établit la ſueur ou la tranſpiration ſenſible : les autres, qui ſont plus imperceptibles & plus nombreuſes que les précédentes, ſont celles qui laiſſent échapper à travers de la ſurpeau une vapeur appellée *inſenſible tranſpiration* ; voyez à l'article *Economie animale*, au mot HOMME : d'autres enfin permettent aux poils de ſortir. On peut encore mettre au rang des pores de la peau les orifices des conduits laiteux des mamelles, dont le volume varie ſuivant l'âge & le ſexe.

Les uſages de la peau ſont, 1°. de former une enve-

loppe commune à tout le corps, & de mettre à l'abri des injures extérieures, autant qu'il eſt poſſible, les parties qui ſont deſſous : 2°. d'établir l'organe du toucher à la faveur de l'expanſion des filets nerveux ou de leurs mamelons ; car, comme l'on ſait, ce ſont ces houpes nerveuſes qui nous font diſtinguer ſi facilement le froid d'avec le chaud, le dur, le mou, le poli, l'inégal, l'humide & la fluctuation, &c.

L'art du Tanneur & du Corroyeur, qui eſt celui de préparer les peaux des animaux, ſur-tout des quadrupedes, eſt un des plus importans dans la ſociété : c'eſt par l'induſtrie d'un tel art qu'on imite la peau du caſtor avec celle de la chevre & du bouc, elles ſont corroyées à l'huile : on paſſe au lait & à la chaux la peau du veau & du mouton pour la rendre blanche, & on peut enſuite la chamarrer : on s'en ſert pour faire des doublures. Le marroquin dont on fait des meubles, des pantoufles, &c. n'eſt que de la peau de chevre : il y en a de toutes couleurs. Les cuirs nerveux de Sédan, celui de Colomiers & de Bourgogne, celui de Paris, ſervent à faire des ſemelles de ſouliers. Le cuir de vache ne ſe prépare qu'au tan, & ne ſert que pour les eſcarpins. Les rognures de peau de bœuf ſervent à faire de la colle forte. La peau de chien ſert pour les empeignes de gros ſouliers, ainſi que celle de chevre corroyée à l'huile de poiſſon. On prépare auſſi des peaux de veau pour les empeignes ; on les paſſe au tan & on les trempe dans de la biere aigrie, où on a macéré de la vieille ferraille, puis on les nourrit avec le dégras (huile de poiſſon). On corroie beaucoup de peaux au ſuif, de même qu'on en tanne avec le ſumach. Le faux chagrin des Gainiers ſe fait avec la peau de mouton, de la même maniere que le vrai *chagrin* ſe fait avec la peau de la croupe d'un âne. *Voyez ce mot.* La peau du veau mort-né ſert à faire le *vélin*, dont on ſe ſert pour peindre en miniature. M. *Sue*, célebre Chirurgien de Paris, a donné au cabinet du Roi une paire de pantoufles faites avec de la peau hu-

maine tannée ou préparée comme celle des quadrupedes. On voit encore dans ce même cabinet un ceinturon fait auſſi avec de la peau d'humain. On diſtingue ſur ce ceinturon la marque du mamelon, & ſur un autre morceau en forme de courroie la peau des deux derniers doigts de la main droite avec leurs ongles. La préparation de cette peau conſiſte à la mettre pendant quelques jours dans une leſſive chargée d'alun, de vitriol romain & de ſel commun; on la retire & on la fait ſécher à l'ombre, puis on la paſſe en mégie.

Dans quelques animaux la peau eſt fort ſinguliere: il y en a, telle que celle de l'anguille, qui eſt unie, gliſſante & qui ſert de fil ou de ficelle; d'autres, comme celle du requin, ſont couvertes d'eſpeces de pointes qui ſervent à limer le bois & le fer; d'autres, comme celles des poiſſons & des ſerpens, ſont couvertes d'écailles artiſtement arrangées, & ces peaux tombent fréquemment chez les ſerpens; d'autres, comme celles des oiſeaux, ſont extrêmement poreuſes: il y en a de très-dures, comme celle du rhinocéros, du cheval de riviere, &c. enfin il ſemble que la peau eſt pour les inſectes de la même utilité que les écailles ſont pour les poiſſons, les coquilles pour les animaux qui les habitent, les plumes pour les oiſeaux & le poil pour les quadrupedes. Quant à la maniere de préparer les peaux des animaux pour l'uſage des Naturaliſtes, voyez les articles *Quadrupede*, *Oiſeau*, *Poiſſon*, *Inſecte*, *&c.*

PÉCARI. Eſpece de ſanglier ou de cochon naturel à l'Amérique, où il eſt connu auſſi ſous le nom de *tajacu*. Voyez ce mot.

PÊCHÉ ou PÊCHER, *perſica*. Arbre originaire de Perſe, & qui s'eſt naturaliſé dans nos climats. La pêche eſt un des plus excellens fruits de l'Europe; en effet ce fruit ſavoureux flatte ſenſuellement les organes de la vue & du goût; mais c'eſt auſſi dans notre climat celui de tous qui coûte le plus de ſoin, & qui

par conſéquent demande le plus d'intelligence pour être utilement cultivé. Tout le monde connoît les belles pêches que fourniſſent les terrains de Bagnolet & de Montreuil aux environs de Paris. Nous ferons uſage du *nouveau Traité de la Culture du Pêcher*, pour donner une idée de la maniere dont il faut gouverner cet arbre ſi intéreſſant.

Les fleurs du pêcher ſont en roſes; il leur ſuccede le fruit charnu qu'on nomme *pêche*, dont il y a beaucoup d'eſpeces: elles different par la forme, par la couleur, par le goût & par le plus ou le moins de temps qu'elles ſont à mûrir. Elles renferment un noyau gravé de profonds ſillons: ce noyau contient une amande compoſée de deux lobes, ordinairement amere. Les feuilles de pêcher ſe terminent en pointes: elles ſont dentelées ſur les bords & placées alternativement ſur les branches.

Parmi le nombre prodigieux de pêches, ou plutôt de variétés qu'on en compte, il n'y en a guere qu'une quinzaine qui méritent les ſoins du cultivateur: on peut cependant ſe procurer une ſuite non interrompue de bonnes pêches, depuis la fin de Juillet juſqu'à la mi-Octobre.

Les quinze ſortes de pêches qui ſe ſuccedent ſans interruption, & qui ſont ſans contredit les meilleures & les plus belles, ſont la *petite & groſſe mignonne*, la *magdelaine rouge*, la *galante*, le *teton de Vénus*, la *pêche d'Italie*, la *violette hâtive*, le *bourdon*, la *chevreuſe*, la *pourprée*, la *Perſique*, l'*admirable*, la *bellegarde*, la *royale*, la *navette* & le *pavie de Pompone*. Cette derniere eſt eſtimée pour ſa groſſeur monſtrueuſe, pour ſon beau coloris, & parce qu'elle vient quand toutes les pêches finiſſent; de plus, elle a l'avantage de pouvoir être mangée toute l'année, confite au vinaigre comme les cornichons, elle ſurpaſſe en bonne qualité tout ce qu'on a coutume de confire de cette maniere.

Il y a encore un petit pêcher nain qu'on éleve à

Orléans, qui fait l'amuſement de quelques Curieux; maïs qui n'eſt bon que pour le plaiſir des yeux : on l'appelle *parchemin d'Orléans*. On le cultive dans des vaſes de faïance, & on ſert le fruit & l'arbre dans le vaſe ſur la table : il rapporte quelquefois juſqu'à vingt & vingt-cinq pêches, mais elle ſont inſipides au goût. Les pavies, dans ce pays-ci, ſont bien éloignés d'être auſſi bons qu'en Italie & en Provence.

Le pêcher ſe greffe ſur trois ſortes de ſujets, ſur le noyau de la pêche même, ſur l'amandier & ſur le prunier : il s'en greffe peu de la premiere ſorte, d'autant qu'elle eſt trop ſujette à la gomme. On greffe ſur amandier dans les terres légeres, parce que la racine de ces derniers pivote; mais on préfere dans les terres fortes les pêchers greffés ſur le prunier, parce que la racine de ce dernier rampe davantage. Cette derniere eſpece de greffe eſt auſſi beaucoup plus durable. En général tous les terrains qui ſont propres à la vigne, conviennent au pêcher.

Il eſt décidé par l'expérience que toutes nos pêches tendres ne peuvent guere réuſſir qu'en eſpalier, & même aux ſeules expoſitions du Midi & du Levant. Lorſqu'on ſe trouve dans le cas de renouveller un eſpalier, il faut, autant qu'il eſt poſſible, changer les eſpeces, c'eſt-à-dire, remettre des fruits à noyau où il y avoit des fruits à pepin; & des fruits à pepin où il y avoit des fruits à noyau : les arbres profitent bien mieux. Les fruits mûriſſent d'autant mieux que les mûrs ſont mieux recrépis, parce que la chaleur occaſionnée par la réflexion des rayons, devient alors plus grande.

Un pêcher bien taillé & bien conduit dure très lontemps en bon état; on en voit qui ont quarante ans, & qui s'entretiennent encore très-bien.

L'ébourgeonnement dans la culture du pêcher eſt, après la taille, l'opération la plus importante, & néanmoins la plus négligée. L'utilité de l'ébourgeonnement conſiſte en ce qu'il facilite toutes les autres opé-

rations, & qu'il procure au fruit la ſureté, la beauté & la bonté. L'ébourgeonnement ſe fait au mois de Mai; cette opération conſiſte à ôter les bourgeons d'où doivent pouſſer certaines branches, ou à retrancher les branches inutiles dont le pêcher fourmille. Par ce moyen la ſeve reflue dans les branches à fruit, & il en réſulte tous les avantages dont nous avons parlé.

Les feuilles des pêchers ſont ſujettes à une maladie que l'on nomme *cloque*; c'eſt, dit-on, l'effet d'un mauvais vent qui fait criſper les feuilles: elles s'épaiſſiſſent, deviennent jaunes, rouges, galeuſes. On doit les retrancher, parce qu'elles enlevent trop de ſeve à l'arbre.

Les fourmis & les pucerons cauſent quelquefois le même déſordre aux feuilles & aux branches. Les fourmis ſur-tout cauſent un tort très-conſidérable aux pêchers, notamment à ceux des eſpaliers; ils ſe logent & nichent dans les feuilles des bouts des branches qu'ils entortillent, d'où on les voit bientôt ſortir par milliers, & ſe répandre ſur ces arbres dont ils font périr le fruit, & même ſouvent l'arbre entier. Dès qu'on s'en apperçoit, il faut auſſi-tôt enlever ces feuilles entortillées, & les brûler: il faut en outre attacher à l'arbre pluſieurs bouteilles remplies à moitié d'eau mieillée, pour attirer & faire périr les fourmis répandues ſur les branches de l'eſpalier.

Autant il eſt néceſſaire de tenir les fruits à couvert ſous leurs feuilles avant leur maturité, puiſque les feuilles elles-mêmes abſorbent l'humidité de l'air, & portent ainſi de la nourriture à l'arbre; autant il eſt néceſſaire de les découvrir lorſqu'ils ſont en maturité, pour perfectionner leur goût, & leur donner cette belle couleur qui fait leur plus grand ornement; mais il eſt bien eſſentiel de ne le faire que petit à petit, ſans quoi les fruits ſe deſſécheroient & périroient.

On ſait combien il eſt important de garantir les fleurs du pêcher des gelées du printems; mais comme

on a obſervé que ces gelées ne tomboient que perpendiculairement, ainſi que les pluies froides, on en garantit facilement les pêchers, en ſcellant au haut des murs, des bâtons qui ſoutiennent des planches en ſaillie, qui tenant ainſi les arbres à l'abri de ces inconvéniens, les mettent en ſureté. On ſent de quelle importance eſt le labour aux pieds de ces arbres pour les faire profiter.

La plupart des pêches ont la peau velue, mais pluſieurs eſpeces, qu'on nomme *pêches violettes*, l'ont très-liſſe. Il y a des pêches velues qui quittent le noyau, & d'autres dont le noyau eſt adhérent à la pêche; celle-ci ſe nomment *pavies*. Il y a auſſi des pêches violettes ou liſſes qui quittent le noyau, & d'autres qu'on nomme *brugnons*, dont la chair eſt adhérente au noyau.

Il ne faut pas être étonné, dit M. *Duhamel*, ſi M. *Linnæus* ne fait qu'un ſeul genre du pêcher & de l'amandier; car nous en avons une eſpece qui a les feuilles toutes ſemblables à celles de l'amandier: ſes fleurs ſont d'un rouge très pâle, & auſſi grandes que celles de l'amandier: le noyau du fruit n'eſt preſque point ſillonné, mais uni & percé de pluſieurs trous, enfin les amandes en ſont douces, au contraire de celles des autres pêchers, qui ſont ameres. Les fruits de cet arbre ſont quelquefois ſecs, peu charnus, & d'autres fois ils deviennent gros & ſucculens, d'un goût amer & déſagréable; mais bons à faire des compotes; en un mot ces fruits qu'on nomme *pêches amandes*, ſont un compoſé des qualités des fruits de ces deux genres. Il y a toute apparence que ce genre vient originairement d'une amande fécondée par un pêcher d'autant plus que M. *Duhamel* en a cultivé un qui provenoit d'un noyau levé de lui-même dans un petit jardin où il n'y avoit que des pêchers & des amandiers. C'eſt-là ſans doute l'origine de la grande variété des fruits.

L'eſpece de pêcher à fleurs doubles fait un très-bel

effet à la fin d'Avril. Il orne très-bien les boſquets du printems. Le pêcher nain d'Afrique, à fleurs incarnates & doubles, eſt un arbuſte charmant par la quantité des fleurs doubles dont il eſt chargé. Comme cet arbre ne porte point de fruit, on doute encore s'il eſt du genre des pêchers ou de celui des pruniers. Cependant M. *Bernard de Juſſieu* ſoupçonne que cet arbre eſt un véritable prunier, parce qu'il a obſervé que dans le développement de ſes boutons les feuilles ſont pliées l'une dans l'autre, comme celles des pruniers; au lieu qu'aux pêchers & aux amandiers elles ſont placées à côté l'une de l'autre.

Il y a une autre eſpece de pêche que l'on nomme *ſanguinole*, qui eſt curieuſe par la couleur de ſa chair, laquelle eſt rouge comme la racine de betterave.

Les fleurs & les feuilles de pêcher ont une certaine amertume aromatique, qui n'eſt pas déſagréable; elles ſont purgatives. M. *Bourgeois* a obſervé que les feuilles de pêcher ne ſont purgatives que lorſqu'on les cueille au commencement du printems, avant qu'elles ſoient ouvertes, mais alors elles ont une vertu purgative très-marquée. Il a auſſi reconnu qu'elles ſont plus purgatives que les fleurs, & qu'on devroit faire uſage de ces bourgeons préférablement aux fleurs, ſurtout pour les adultes, & ſe ſervir des fleurs pour les enfans.

Il eſt conſtant que la pêche eſt une nourriture aſſez innocente, ſavoureuſe, délicate, rafraîchiſſante & ſaine, lorſqu'elle eſt mangée mûre & en petite quantité; on en fait des compotes. Mais la pêche veut être mangée crue, elle perd de ſa qualité en paſſant ſur le feu; auſſi n'en conſerve-t-on guere dans les offices, qu'à l'eau-de-vie; d'ailleurs ces fruits ſe corrompent aiſément.

Les noyaux de pêche, dit M. *Bourgeois*, nous fourniſſent auſſi d'excellens remedes dans la Médecine: on en fait une eau de noyaux de pêches, diſtillée avec l'eau commune, qui eſt ſtomachique, carminative,

hyſtérique & très agréable. Une douzaine d'amandes de pêches, mangées à jeun, guériſſent les verriges qui proviennent de foibleſſe d'eſtomac & d'indigeſtion. On fait auſſi avec ces noyaux, en y joignant les amandes douces, le ſucre, la cannelle & les jaunes d'œufs, des bouillons qui ſont très-bons pour rétablir les malades convaleſcens, & fortifier & nourrir les femmes en couches & les vieillards. Enfin ils entrent dans la compoſition d'un grand nombre de ſucreries, & font la baſe d'un excellent ratafia connu ſous le nom de *perricot* ou de *noyau*. On tire de l'huile des noyaux de pêche; elle eſt amere.

Quant aux pêches de Perſe, que les Voyageurs diſent être un poiſon, il ne faut regarder cette aſſertion que comme relative & non abſolue: elles ne font point de mal aux Naturels du pays, qui en mangent en petite quantité; mais elles occaſionnent la conſtipation aux Européens, à cauſe de leur qualité acerbe.

PÊCHE-MARTIN. A la Louiſiane, on donne ce nom à une eſpece d'oiſeau de Paradis: ſon plumage a toutes les couleurs de l'arc-en-ciel: il vole toujours contre le vent.

PÊCHETEAU. *Voyez* BAUDROIE.

PÊCHEUR *Voyez* MARTIN-PÊCHEUR.

PÊCHEUR. Dans les Antilles on donne ce nom à un puiſſant oiſeau de proie qui reſſemble à l'aigle, il eſt un peu plus petit. Il n'en veut ni aux oiſeaux qui peuplent l'air, ni aux animaux qui ſont ſur la terre; il eſt ſeulement l'ennemi des poiſſons qu'il épie de deſſus une branche, ou de deſſus la pointe d'un roc: lorſqu'il les voit à fleur d'eau, il fond promptement deſſus, les enleve avec ſes griffes, & les va manger paiſiblement ſur le lieu d'où il s'eſt élancé. Il eſt étonnant que cet oiſeau de proie, qui laiſſe en paix tous les autres oiſeaux, ſoit obligé de changer de quartier, par la guerre que ceux-ci lui font; déteſté par ces perſécuteurs qui le pourſuivent, il ne trouve de tranquil-

lité

lité que sur les rochers solitaires. Les enfans des Sauvages prennent plaisir à élever cet oiseau, quand il a été pris petit, & ils s'en servent pour la pêche; il est fort exact à revenir à son maître quand il n'a rien trouvé; mais quand il a fait capture, il s'enfuit souvent avec sa proie dans des lieux inaccessibles. Pour prévenir cette fuite, on le tient attaché au moyen d'une ficelle.

PÊCHEUR DU SÉNÉGAL. *Voyez* KURBATOS.

PECTINITES. Ce sont des coquilles du genre des peignes, devenues fossiles. On donne le nom de *pectonculites* aux peignes à oreilles inégales que l'on trouve aussi en terre. Les *pectinites* sont communs dans les Pays-Bas Autrichiens. *Voyez* PEIGNE.

PECTONCULITES. *Voyez* PECTINITES.

PÉDICULAIRE, *pedicularis*. Le genre de la *pédiculaire* a pour caractere, dit M. *Deleuze*, un calice d'une seule piece fendue en cinq pointes inégales : la corolle en muffle a deux levres, dont la supérieure est arquée, creuse, ordinairement comprimée par les côtés, & terminée en pointe; elle renferme deux paires inégales d'étamines & un pistil. Le fruit est une capsule ovale & pointue. Ce genre a plusieurs belles especes, la plupart naturelles aux pays froids & habitantes des hautes montagnes : celle qu'on va décrire est la plus commune.

PÉDICULAIRE DES PRÉS, *pedicularis pratensis purpurea*, est une plante qui croît dans les prés, dans les marais & autres lieux humides : sa racine est grosse comme le petit doigt, ridée, blanche, divisée en plusieur; grosses fibres, d'un goût un peu amer; elle pousses des feuilles semblables à celles de la filipendule, mais plus petites & crêpées : ses tiges s'élevent à la hauteur de six pouces, elles sont anguleuses, creuses, foibles; les unes rampantes à terre, les autres droites, portant des fleurs en tuyaux, terminées comme par un mufle à deux mâchoires, elles sont de couleur purpurine ou blanche; leur calice n'a que deux

ſegmens bordés de dentelures : à ces fleurs ſuccedent des fruits aplatis qui ſe diviſent en deux loges, & renferment des ſemences plates, noirâtres, & bordées d'une aile membraneuſe. Cette plante eſt vulnéraire & aſtringente; elle eſt très-propre pour arrêter toute eſpece de flux : on la dit bonne auſſi pour les fiſtules. En topique elle guérit les ulceres ſanieux.

PEGAFROL. *Voyez à l'article* COLIBRI.

PEGOUSE, *ſolea oculata*, eſpece de ſole qui ſe pêche à Marſeille : ſes écailles ſont tellement adhérentes, qu'il faut tremper le poiſſon dans l'eau très chaude pour les ôter. Ce poiſſon a ſur le corps de grandes taches faites en forme d'yeux. RONDELET, *Hiſt. Nat. des Poiſſ. I. Part. Liv. XI. Chap. XI.*

PEIGNE, *pecten*, eſt un genre de coquillage bivalve, dont la forme eſt très-connue, parce qu'une des eſpeces de ce genre ſert d'ornement aux Pélerins de S. Jacques ou de S. Michel : on l'appelle *ſourdon* en Poitou, & preſque par-tout la *pélerine*. Quelques Naturaliſtes appellent *peigne* ceux de ces coquillages qui ſont grands, & *pétoncle* les petits. Cependant M. *Adanſon* donne, d'après *Belon*, *Rondelet* & *Liſter*, le nom de *pétoncle* à un coquillage fort différent du *peigne*, tant par l'animal que par la charniere & la forme renflée de ſa coquille : *voyez* l'*Hiſtoire des Coquilles du Sénégal.*

Le peigne, dit M. *de Réaumur* (*Mém. de l'Acad. 1711, page 137 & ſuiv.*) eſt fort commun & fort recherché : on le mange cuit & crud. Sa coquille eſt compoſée de deux pieces. Le ligament à reſſort, qui les aſſemble & qui ſert à les ouvrir, eſt au milieu du ſommet. Depuis ce ſommet ſa coquille va en s'élargiſſant inſenſiblement, & prend une figure arrondie : préciſément au ſommet, elle eſt comme coupée en ligne droite ; chaque piece de la coquille forme un ou deux appendices, qui ſont appellés les *oreilles de la coquille*. La coquille ferme exactement de tous côtés : elle eſt rayée en forme d'un peigne; elle eſt plate d'un cô-

té, élevée de l'autre, garnie de deux oreilles égales comme le bénitier, la coquille de S. Michel, & le *peigne orangé* de la Mer Caſpienne; ou à oreilles inégales, à valves ſupérieures & inférieures, convexes & ſont nommés *pétoncles :* telle eſt la *coraline* & la *gibeciere.* Il y en a qui paroiſſent n'avoir qu'une oreille, tels que les *peignes épineux* ou *tuilés ;* d'autres ne paroiſſent point avoir d'oreilles. La charniere de ceux-ci eſt aplatie; l'on y voit un petit ligament & pluſieurs petites dents rangées de part & d'autre en forme d'arc, dans les deux valves qui elles-mêmes ſont arrondies & bombées.

Il y a une très-grande variété dans la couleur & la figure des peignes. Les uns ſont entiérement blancs : d'autres ſont rouges ou violets; & d'autres ont toutes ces couleurs diſtribuées avec ſymétrie; telle eſt la coquille appelée le *Manteau Ducal :* il y en a de cannelées ſimplement, telle eſt la *coquille de S. Jacques :* ſouvent les intervalles qui ſéparent ces cannelures, reſſemblent, en quelque façon, aux dents d'un peigne, chargées de pointes, ou plutôt de tuiles ou écailles, comme celles qu'on appelle la *ratiſſoire* ou la *râpe :* d'autres ſont plates, unies en dehors & cannelées intérieurement, comme la *ſole* ou l'*eventail :* enfin le caractere ſpécifique fait voir une grande échelle dans le caractere générique. Nous avons dit que parmi ces coquilles, il y en a qui n'ont qu'une valve de plate; l'autre eſt convexe en dehors & concave en dedans, tel eſt le *bénitier ;* d'autres ſont convexes des deux côtés; d'autres ont les deux valves preſque plates.

Ces coquillages s'attachent aux pierres; leurs fils n'ont aucun uſage connu : ils ſont plus gros & plus courts que ceux des moules; ſouvent après une tempête, on trouve de ces coquillages dans des endroits où il n'y en avoit pas auparavant, comme on le remarque ſur les côtes d'Aunis. M. *d'Argenville* dit que, quand ce coquillage eſt à ſec, & qu'il veut regagner

la mer, il ouvre ſes deux valves de plus d'un pouce de large ; enſuite il les ferme avec tant de vîteſſe, qu'il communique aiſément à ſa valve inférieure un mouvement de contraction ou de balancier, par lequel elle acquiert aſſez d'élaſticité pour s'élever & perdre terre de cinq à ſix pouces. Tel eſt ſon mouvement progreſſif ſur terre pour regagner la mer & avancer du côté où l'animal veut : mais celui qu'il a dans l'eau eſt bien différent, car il commence par en gagner la ſurface, ſur laquelle il ſe ſoutient à demi plongé ; il ouvre alors un peu ſes deux valves, auxquelles il communique un battement ſi prompt & ſi accéléré, qu'il acquiert un ſecond mouvement ; on le voit du moins, en réuniſſant ce double jeu, tourner d'abord ſur lui même de droite à gauche avec une célérité étonnante, & voler enſuite au niveau des flots. *Rondelet* dit que par ce moyen, l'animal agite l'eau avec une ſi grande violence, qu'elle eſt capable de l'emporter & de le faire courir ſur la ſurface des mers.

On trouve dans la Manche, ſur les côtes de la Bretagne, quantité de *pétoncles* ſtriés ou tuilés, dont la marbrure ou les couleurs ſont admirables & très-variées, vert & bleu, brun & blanc, jaune & rouge, aurore pur, &c. Les Mers du Nord en offrent de papyracés, nués de zones, de diverſes teintes ; les peignes les plus rares nous viennent des deux Indes ; telle eſt la *ſole Chinoiſe*, &c.

PEIGNE DE VÉNUS ou AIGUILLE DE BERGER, *ſcandix ſemine roſtrato vulgaris*, eſt une plante qui croît abondamment & preſque par-tout parmi les blés, dans les champs & les vignobles. Sa racine eſt unique, blanche, groſſe comme le petit doigt, fibreuſe, annuelle, & d'un goût doux mêlé d'acerbe : elle pouſſe pluſieurs tiges hautes d'un pied, menues, rameuſes, velues, vertes en haut, rougeâtres en bas. Ses feuilles ſont découpées à-peu-près comme celles de la coriandre, d'un goût douceâtre & un peu âcre. Aux ſommités ſont des ombelles qui ſoutiennent de

petites fleurs à cinq feuilles, & disposées en fleur de lis : à ces fleurs succedent un fruit composé de deux graines longues, semblables à des aiguilles, convexes & sillonnées.

Cette plante contient beaucoup de sel essentiel : elle est estimée apéritive, vulnéraire, résolutive & propre pour les maladies de la vessie. Quelques personnes mangent cette plante tendre & crue en salade, ou cuite avec du beurre & de l'huile.

PEINTADE, oiseau. *Voyez* PINTADE.

PEKAN. Espece d'animal qui se trouve dans l'Amérique septentrionale, & dont la pelleterie est d'usage dans le commerce. Ce quadrupede ressemble tellement à la marte par la forme du corps & par le naturel, qu'on peut la regarder comme de la même espece ; son poil est seulement plus lustré, plus brun & plus soyeux, qualités occasionnées par le climat & qui se trouvent toujours d'une maniere bien sensible dans les especes d'animaux qui sont communs au climat du Nord & au nôtre. Le pekan fait la guerre au porc-épic.

PELA, est un serpent de l'Amérique qui, selon *Séba*, pourroit être nommé le *pouilleux*. Sa couleur est fauve ; il a les écailles du ventre jaunes, la tête petite & les yeux étincelans. Ces sortes de serpens sont couverts de poux, semblables à de petits escarbots munis sur le dessus du corps de petits boucliers ; ils se cramponent avec leurs pieds nombreux entre les écailles de ces animaux, pénetrent la peau qu'ils sucent pour se nourrir, & désolent ainsi ces serpens.

PELA. *Voyez au mot* ARBRE DE CIRE.

PÉLAMIDE. En Languedoc on donne ce nom au *glaucus* ou *liche*, espece de *chien de mer*. Voyez ces mots.

PÉLERINE, est le nom qu'on donne aux coquilles de S. Jacques, que l'on appelle *fourdon* en Poitou. *Voyez* PEIGNE.

PÉLICAN ou ONOCROTALE ou GRAND GOSIER,

ou OISEAU GOITREUX ou LIVANE, *onocrotalus aut pelicanus*. C'eſt un genre d'oiſeau dont on diſtingue pluſieurs eſpeces, & dont le caractere eſt d'avoir quatre doigts à chaque pied, & qui tiennent enſemble par des membranes; le bec eſt droit, aplati horizontalement, & formant un petit crochet à la pointe; au goſier pend une bourſe ſuſceptible de s'enfler. Le PÉLICAN VULGAIRE, *onocrotalus*, eſt beaucoup plus gros qu'un fort cygne; ſon bec qui reſſemble à une coignée, en ce qu'il eſt plat, & qu'il conſerve preſque une même largeur dans toute ſon étendue, a neuf à dix pouces de longueur; il eſt courbé au bout, très-gros vers la tête, où il a neuf pouces de circonférence; les côtés de ce bec ſont tranchans, le deſſous eſt creuſé de quatre canelures dont les bords font cinq côtes; ſavoir, les deux qui font les côtés du bec, une au milieu, & les deux autres entre celles des côtés & celles du milieu: la côte du milieu eſt tranchante, ainſi que les deux côtés du bec; celles d'entre deux ſont mouſſes & doubles, faiſant une rainure; les côtes du bec inférieur ſont doubles auſſi, & ont une rainure dans laquelle entrent les côtés tranchans du bec ſupérieur: la couleur du bec ſupérieur eſt d'un rouge de chair; le bec inférieur eſt compoſé à l'ordinaire de deux parties jointes par le bout, laiſſant entr'elles une ouverture d'environ trois lignes, qui répondent à la poche; elles ſont flexibles comme de la baleine. Toute la face de cet oiſeau eſt d'un bleu obſcur, & cette couleur s'étend juſqu'à un pouce au-delà de l'œil: ſous la mâchoire inférieure il a une poche ou un ſac qui pend ſur la gorge; il a le derriere de la tête & le cou entiérement blancs, le plumage des ailes preſque bleuâtre, la queue eſt noire, courte & carrée par le bout, tout le reſte du plumage eſt blanchâtre nué de roſe: les jambes ſont noires & fort longues; les pieds ont quatre doigts qui ſont palmés comme dans le cormoran, l'ergot du derriere eſt très-long; en général, c'eſt un oiſeau très-grand, très-fort, & qui vit long-temps.

Entre tous les oiſeaux dont les Anciens ont parlé, il n'y en a point qui aient de ſi grandes ailes, ni qui volent ſi haut que le pélican ; l'envergure eſt ſouvent d'onze pieds ; l'on en a vu de tellement élevés dans les airs, qu'ils ne paroiſſoient pas plus gros que des hirondelles. On lit dans une lettre de *Culmannus* à *Geſner*, qu'un *onocrotale* privé dans le palais de l'Empereur *Maximilien*, a vécu quatre vingts ans, & qu'il accompagnoit l'Empereur, même à l'armée, il le ſuivoit au vol. L'on a des preuves que cet oiſeau peut ſoutenir par ſon vol bien au-delà de ſa propre peſanteur. *Sanctius*, dans *Aldrovande*, cite un onocrotale qui laiſſa tomber un enfant Ethiopien qu'il avoit enlevé bien haut en l'air. De plus, le pélican qui fait ſon nid ſur terre quelquefois à quarante lieues éloigné de la mer, eſt néanmoins obligé d'aller y pêcher, & de faire magaſin de poiſſons qu'il rapporte dans la poche de ſon bec. On le trouve auſſi ſur les bords des grands fleuves & des lacs

Le pélican eſt un oiſeau étranger ; on en voit en grand nombre en Afrique & en Amérique, il s'en trouve auſſi à la côte de Coromandel & dans pluſieurs autres parties des Indes Orientales. *Pierre Martyr* dit que la maniere dont il prend le poiſſon, eſt toute particuliere : ces oiſeaux ne l'attrapent point par la viteſſe avec laquelle ils le pourſuivent, comme font les oiſeaux plongeurs, &c. mais volant fort haut, dès qu'ils apperçoivent du poiſſon proche des bords de la mer & des rivieres, ils fondent tout-à-coup dans l'eau qu'ils agitent par la peſanteur de leur corps & le mouvement de leurs ailes, d'une telle maniere, que le poiſſon étourdi ſe laiſſe prendre ; & alors il faut ſuppoſer, dit M. *Perrault*, que le poiſſon étant ſerré par le bec ſupérieur, fait lui-même élargir les deux branches du bec inférieur auquel la poche eſt attachée, dans le cas où le poiſſon eſt plus grand que n'eſt ordinairement l'ouverture des deux branches. Le même Académicien dit auſſi que cette dilatation qui pa-

roît ne pouvoir ſe faire que difficilement par des muſcles, a beſoin de quelque autre moyen qui la rende auſſi ample qu'il eſt néceſſaire pour recevoir les grands poiſſons que le pélican avale.

L'onocrotale garde toujours quelque temps ſa nourriture dans ſa poche avant que de la recevoir dans ſon ventricule ; cela eſt commun à la plupart des oiſeaux qui ont un jabot, dans lequel ils réſervent la nourriture dont ils prennent une grande quantité quand l'occaſion s'en préſente, pour l'avaler à loiſir ou pour la porter à leurs petits : c'eſt ce que le pélican a de particulier & ce qui le diſtingue des autres oiſeaux de proie, qui ne portent la nourriture à leurs petits que dans leur bec & dans leurs ſerres.

Le Pere *Labat* dit que le pélican ou *grand goſier d'Amérique* reſſemble auſſi à nos oies d'Europe. Il a, dit-il, la tête aplatie de deux côtés & fort groſſe, en un mot, telle qu'il convient pour porter un bec de deux à trois pouces de large, ſur un pied & demi ou environ de longueur ; mais ſes yeux ſont très petits par rapport à ſa tête. Il dit auſſi que le bec, tant ſupérieur qu'inférieur, eſt garni de petites dents en forme de ſcie, fort menues & tranchantes, ainſi qu'on l'obſerve dans le pélican à bec dentelé du Mexique ; ce que M. *Perrault* n'a point reconnu dans les deux pélicans d'Afrique morts à la ménagerie de Verſailles, & dont il a fait la diſſection. (Conſultez *Mém. pour ſervir à l'Hiſt. natur. des Animaux*, *par* M. Perrault, *Tom. III. part. 3.*) Les pieds, les membranes, les doigts & le bec du pélican du Mexique ſont comme de couleur ſafranée. Le ſac tombe ſur l'eſtomac de l'oiſeau, où il eſt encore attaché, ainſi que le long du cou, par de petits ligamens, afin qu'il n'aille point de côté & d'autre : ce ſac eſt compoſé d'une membrane épaiſſe & graſſe, aſſez charnue & ſouple comme un cuir ; il eſt couvert d'un petit poil très court, fin & doux comme du ſatin ; ſa couleur eſt un beau gris de perle, avec des pointes, des lignes & des ondes

de différentes teintes qui font un bel effet. Lorſque ce ſac eſt vide, il ne paroît pas beaucoup ; mais quand l'oiſeau trouve une pêche abondante, il eſt ſurprenant de voir la quantité & la grandeur des poiſſons qu'il y fait entrer ; car la premiere choſe qu'il fait en pêchant, eſt de remplir ſon ſac, après quoi il avale à loiſir ce qu'il juge à propos, & il retourne remplir ce ſac lorſqu'il eſt vide & que la faim le preſſe. Il nourrit ſes petits, en dégorgeant dans leur bec une partie de ſon butin déja échauffé dans ſon havreſac. Le pélican eſt un oiſeau triſte & mélancolique ; il eſt auſſi lent & pareſſeux à ſe remuer, que l'oiſeau appelé *flamand* eſt vif & alerte. *Labat* dit avoir trouvé une femelle qui couvoit cinq œufs à plate terre, & qu'elle ne ſe donnoit pas la peine de ſe lever pour le laiſſer paſſer.

La chair du pélican eſt dure, ſent l'huile & le poiſſon pourri. Qui croiroit, dit le Pere *Labat*, que ces groſſes bêtes, avec leurs larges pattes d'oies, s'aviſaſſent d'aller prendre leur repos, perchées ſur des branches d'arbres ? Elles paſſent tout le jour, hors le temps de leur pêche, enſevelies, ſelon toutes les apparences, dans le ſommeil, ayant la tête appuyée ſur leur long & large bec, qui porte ou à terre ou ſur un autre corps ; elles ne changent de ſituation, que quand la faim les preſſe. Il dit auſſi que la vie de ces oiſeaux eſt partagée en trois temps ; 1°. à chercher leur nourriture ; 1°. à dormir ; 3°. à faire à tous momens des tas d'ordures larges comme la main. Le Pere *Raymond* rapporte, dans ſon *Dictionnaire Caraïbe*, qu'il a vu un pélican ſi privé & ſi bien inſtruit par les Sauvages, qu'après qu'il avoit été peint de roucou le matin pour le reconnoître, il s'en alloit à la pêche, d'où il revenoit le ſoir, ayant ſa beſace bien garnie de poiſſon qu'il partageoit, malgré lui, avec ſes maîtres, parce qu'on lui paſſoit un anneau au cou pour l'empêcher de l'avaler. Les Américains tuent beaucoup de ces oiſeaux, non pas pour les manger,

mais pour avoir leur *blague* ou poche. La plupart des Fumeurs ſe ſervent de ce ſac pour mettre leur tabac haché ; on s'en ſert encore pour mettre de l'argent : on étend les blagues dès qu'on les a tirées du cou de l'oiſeau, & on les ſaupoudre de ſel battu avec de la cendre où avec de l'alun, afin d'emporter l'excès de la ſubſtance groſſiere qui s'y trouve ; après quoi on les frotte entre les mains avec un peu d'huile, pour les rendre ſouples & très-maniables : quelquefois on les fait paſſer à l'huile, comme les peaux de moutons ; alors elles en ſont bien plus belles & plus douces ; elles deviennent de l'épaiſſeur d'un bon parchemin, mais extrêmement ſouples & douces. Les femmes Eſpagnoles les brodent d'or & de ſoie, d'une maniere très-fine & très-délicate. Il y a de ces ouvrages qui ſont d'une grande beauté.

Le pélican dont le plumage eſt brun, ſe trouve en Amérique ; il eſt un peu plus gros que l'oie domeſtique, ſon bec eſt d'un vert-cendré.

Le *pélican des Philippines* eſt plus gros que le pélican brun ; ſon plumage eſt cendré & tacheté de blanc : ſemblablement au grand pélican, le ſommet du cou eſt garni de plumes très-flexibles, qui lui forment une eſpece de huppe.

Dans le Royaume de Loango en Afrique, on voit un oiſeau plus gros qu'un cygne, & d'une forme aſſez ſemblable à celle du héron ; il a les jambes & le cou fort longs ; le plumage noir & blanc. Il a toujours ſur la région de l'eſtomac une place ſans plumes ; & l'on ſuppoſe qu'il les arrache avec ſon bec, pour nourrir ſes petits de ſon propre ſang dans les momens où il ne trouve rien pour leur donner à manger : c'eſt un véritable pélican. Les Negres de Congo & d'Angola ſe ſervent de la peau des pélicans pour ſe couvrir la poitrine.

Kolbe dans ſa *Deſcription du Cap de Bonne-Eſpérance, Tom. III, chap. 19, pag. 198*, dit qu'on voit dans ce pays une ſorte de pélican, qu'on nom-

me *mange-ſerpent*, dans les Colonies. Il ſe nourrit ordinairement de vers, de grenouilles, de moules, de crapauds, de ſerpens & d'autres bêtes venimeuſes : ce même oiſeau eſt fort commun dans la Baie d'Hudſon & dans les parties Septentrionales de la Ruſſie. Celui qu'on a fait voir à Paris en 1750, & qui venoit d'Afrique, étoit deux fois plus fort qu'un gros cygne : la poche de ſon bec étoit d'une ſi grande largeur, que l'homme qui montroit cet oiſeau, y mettoit fort aiſément la tête.

Albin donne la deſcription d'un pélican d'Allemagne appelé en latin, *anas clypeata*. Ses mâchoires ſont dentées ; ſon bec eſt plus large à l'extrêmité qu'au commencement ; il eſt plus petit qu'aucune des eſpeces de pélicans. *Voyez l'article* CANARD. On dit que le cri du pélican imite aſſez le braire d'un âne. Les Siamois donnent au pélican le nom de *noktho* : ils font avec ſa naſſe des cordes pour les inſtrumens. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1663, en Décembre*, un Mémoire de M. *Méri*, ſur le pélican, où il rapporte, qu'en faiſant la diſſection de cet animal, il s'apperçut qu'il en ſortoit une grande quantité d'air par les véſicules de la peau, par la trachée artere, & par les poches du ventre. Cet air ſert, dit-il, à enfler la peau de l'oiſeau au défaut des muſcles. C'eſt dans ce Mémoire qu'il faut lire l'effet de l'inſpiration dans ce genre d'animaux, qui peut de beaucoup augmenter leur volume & non leur peſanteur : c'eſt ce qui les rend ſi légers ou plutôt ſi propres à demeurer fort élevés dans les airs. *Voyez auſſi le mot* NOKTHO, *dans le troiſieme volume du Dictionnaire des Animaux.*

PELLETERIE. Se dit de toutes ſortes de peaux de quadrupedes garnies de leur poil deſtinées à faire des fourrures, dont les peuples font uſage dans la ſaiſon de l'hiver. Les habitans du Nord qui éprouvent des hivers plus longs & plus rigoureux, regardent les fourrures comme un objet de luxe & d'utilité : le

prix considérable qu'y mettent chez eux certains Seigneurs, est toujours relatif à la beauté réelle de la fourrure, & à la difficulté de se la procurer : or cette beauté consiste dans la longueur du poil de l'animal, sa douceur, son épaisseur & sa couleur. Ces différentes qualités se trouvent généralement réunies dans les poils du dos ; ceux du ventre sont par conséquent peu ou moins recherchés.

Les fourrures les plus estimées sont, la pointe de queue de martre zibeline, nommée *soble* ; la surqueue ou cette petite portion de fourrure qui est antérieure relativement au bout de la queue, &c. *voyez à l'article* ZIBELINE : le dos des martres, sur-tout de celles qui sont noires : *voyez à l'article* MARTRE ; le renard noir, le renard blanc ; l'hermine ; le loup blanc & le loup gris ; le *barancki* ou agneau mortné, venant d'Astracan, noir, gris, argenté ou blanc, *voyez à l'article* AGNEAU ; le *vovlieski* ou petit-gris très-foncé ; le *piesacki* ou gorge de chien de Sibérie ; le *rosomack* & le lievre de Moscovie nommé *slamimokeski* ; la peau d'ours, qui est la moins estimée dans le Nord. Comme les martres sont les fourrures les plus communes parmi celles du premier rang, les Juifs qui font le commerce de la pelleterie, s'attachent singuliérement à les déguiser ; 1°. ils les mouillent avec une légere eau seconde, qui attaque le poil de la martre & l'amincit pour les rendre plus douces & plus fines ; 2°. ils les suspendent dans une cheminée, pour que la fumée donne à l'extrémité de ces poils cette couleur noirâtre dont font tant de cas les peuples du Nord ; 3°. ils les plongent enfin dans une teinture : on doit donc sentir les fourrures précieuses pour reconnoître si elles n'ont point été fumées, & en ouvrir le poil, pour observer s'il est noir partout ; ce qui indiqueroit la teinture. D'autres quadrupedes nous fournissent aussi des fourrures, tels que le *tigre*, l'*once*, la *panthere*, la *fouine*, le *putois*, le *chat-genette*, le *lapin*, le *riche*, &c. *Voyez ces mots.*

Les peaux de pluſieurs animaux plus ou moins amphibies, ſont encore au nombre des fourrures, le *caſtor*, la *loutre*, le *phocas*, &c. *Voyez ces mots.*

Enfin certains oiſeaux offrent auſſi leurs peaux emplumées qui entrent dans la liſte des fourrures; le *coq*, le *toucan*, le *cygne*, le *grebe*, l'*eider-don*, &c. *Voyez ces mots.*

En général les fourrures des pays chauds ne ſont pas eſtimées; il n'y a que celles des pays froids: lorſque les froids ſont exceſſifs, les peuples Septentrionaux portent volontiers leurs fourrures en dehors; celles de loup & de renard ſont les plus chaudes, & les dernieres les plus légeres.

Quant à la conſervation des fourrures, le meilleur moyen eſt de les bien battre à l'entrée du printems & dans le milieu de l'été; quelques perſonnes ſont dans l'uſage de les enfermer exactement dans un linge ou un étui, & d'y ſemer des morceaux de cuir neuf; d'autres y mettent du poivre: il faut ſur-tout prendre garde aux *mittes* & aux *dermeſtes* qui les rongeroient.

PELORE. Plante aſſez ſemblable à la linaire. M. *Zyoberg* découvrit pour la premiere fois cette plante en 1742 dans une île de la mer du Nord, environ à ſept milles d'Upſal, ſur un terrain graveleux, tout couvert de linaires. M. *Ludolf* en a découvert depuis aux environs de Berlin, & M. *Linnæus* dans pluſieurs endroits de la Suede. Nous diſons que la pelore reſſemble à la linaire commune avant l'épanouiſſement de ſes fleurs, même port, couleur & odeur, même feuille, calice, fruit & graine; il n'y a uniquement que la corolle qui en differe; elle eſt en tube fort long, terminé par un pavillon à cinq crenelures & entouré au bas de cinq éperons. M. *Linnæus* croit que la pelore vient de la linaire par une génération métive. *Voyez l'article* FLEUR *au mot* PLANTE.

M. *Daniel Rondberg* a publié une Diſſertation Botanique ſur la plante *pelore*: ſa racine eſt fibreuſe, blanche, vivace: ſa tige eſt ſimple, droite, haute

d'un pied, jetant rarement une ou deux branches; rondes, de la groſſeur d'une plume de pigeon, verte & annuelle : ſes feuilles ſont nombreuſes, éparſes, pointues, aplaties, unies, vertes, de la grandeur des feuilles de ſapin, longues d'un pouce, droites & naiſſantes de tous côtés, preſque ſans queue : des embryons de rameaux à pluſieurs petites feuilles ſortent des aiſſelles des feuilles ſupérieures; l'épi ou bouquet eſt de neuf ou douze fleurs, tout au plus de ſeize : le calice ou périanthe eſt diviſé en cinq parties juſqu'à la baſe : il eſt court, régulier, uni, vert & durable : la corolle eſt en forme d'entonnoir, longue, cylindrique, rétrécie vers le bas, un peu ventrue au milieu, droite, jaune, plus pâle vers la baſe, garnie au dedans de poils fauves : le bord eſt ouvert, découpé en cinq parties, obtus, régulier, plus jaune que le tube & plus court : de la circonférence du tube naiſſent à angle aigu cinq nectaires égaux, en forme d'alêne, ſans pédicule, creux, jaunes, & preſque auſſi longs que le tube; cette fleur eſt à cinq étamines vertes, dont les ſommets ou antheres ſont jaunes & ovales & attachés par le côté; dans le piſtil le germe eſt vert & poſé ſur la baſe de la fructification. Le ſtyle eſt long comme les étamines, filiforme, verdâtre : le ſtigmate eſt un peu gros : le péricarpe eſt en forme de capſule à deux loges, qui s'ouvre par deux endroits : les ſemences ſont angulaires & en grand nombre.

PELOTE DE MER, *pila marina*. Nom donné à une balle arrondie ou oblongue que l'on trouve ſur les rivages de la mer, parmi les algues : cette pelote eſt communément de la groſſeur d'une orange, de couleur fauve, & compoſée de fibres entrelacées & comme agglutinées enſemble : elles proviennent de la deſtruction de pluſieurs plantes marines, dont l'intérieur eſt tout rempli de fibres iſolées, ſeches & faciles à déſunir. Nous avons ramaſſé beaucoup de ces pelotes de mer dans les anſes de la Méditerranée, principa-

lement près de Marseille. Comme ces pelotes ne ressemblent pas mal aux égagropiles des animaux ou bézoards de poil, on les a aussi appelés *égagropiles de mer* ou *bézoards marins*. Voyez EGAGROPILE & BÉZOARD.

PELOTE DE NEIGE. *Voyez* OBIER.

PELOUSE ou TAPIS DE GAZON. *Voyez* GAZON.

PELURE D'OIGNON, est une espece de petite huître très-légere, & dont la nacre est fort belle. Cette coquille est mince & transparente, un peu raboteuse. La valve inférieure est blanche sur les bords; le reste est ou jaunâtre, ou rouge-violet, ou vert-d'eau. La valve supérieure est ordinairement blanche & remarquable par un trou ovale qui est proche de la charniere. Sa charniere est formée d'une petite partie ovale située au-dessus du trou de la valve supérieure, & correspondant à une cavité de même forme de la valve inférieure. On trouve communément cette huître à Cette en Languedoc.

PEMINA, est l'obier de Canada. *Voyez* OBIER.

PENATES. *Voyez l'art.* LARES.

PENDULINO. Nom donné à un très-petit oiseau dont le volume n'excede pas celui du roitelet sans crête, du moineau troglodite, ou de la mésange appelée *petit charbonnier*. Ce petit bipede ressemble assez bien aux mésanges par son port & la forme de son bec: ce bec est court, pointu, un peu épais à sa base, d'une couleur plombée. La partie postérieure de la tête, la nuque, le cou, la gorge, la partie supérieure du dos jusqu'à la naissance des ailes, sont couverts de plumes cendrées, mais un peu plus blanches auprès de la gorge. De chaque côté, depuis la fente du bec jusqu'à l'occiput, en passant par les yeux, s'étend une tache très-noire; l'espace contenu entre ces deux taches, au-dessus de la base du bec jusqu'au sommet de la tête, est roux dans le mâle, & ce sommet est cendré. Le dos est roux, ainsi que les aisselles & les plumes qui couvrent les ailes; ces plumes sont

légérement nuées de verdâtre vers leur extrémité : les plumes des ailes ou ramieres, *remiges*, ſont d'un noir plus ou moins foncé, & couvertes d'autres plumes plus petites & rouſsâtres. La poitrine, le ventre, les cuiſſes & la partie ſupérieure du croupion ont une couleur moyenne ſur le cendré & le roux. Les jambes, les pieds, les ongles ont une couleur plombée.

La femelle differe peu du mâle. La couleur de ſes ailes, de ſon dos, eſt un roux un peu clair, & elle n'a autour de ſon bec aucune plume qui porte la même couleur ; mais toute ſa tête eſt cendrée, à l'exception des deux taches noires dont il eſt fait mention ci-deſſus. Tout le deſſous de ſon corps eſt cendré. M. *Sonnerat* ayant diſſéqué le géſier de cet oiſeau, n'y trouva que quelques inſectes broyés.

M. *Sonnerat* penſe que le *pendulino* n'eſt pas du nombre de ces oiſeaux qui changent de climat aux approches de l'hiver. Il ne paroît pas craindre le froid, puiſqu'il habite de préférence les pays du Nord, tels que la Pologne, la Wolhinie & la Lithuanie qui eſt entourée de forêts glacées ; dans l'été, tout le monde voit les nids qu'il conſtruit dans nos contrées. Le *pendulino* niche deux fois dans l'année ; ſavoir, au printems & en été. L'induſtrie qu'il montre dans la conſtruction de ſon nid eſt tout-à-fait ſinguliere. En effet, pour ménager à ſes petits un domicile auſſi ſûr, auſſi commode qu'il eſt poſſible, il ne fait point ce nid ouvert en forme de coupe, comme le commun des oiſeaux, mais fermé par en haut, preſque terminé en pointe & ayant la figure d'un ſac fermé ou d'une beſace ; & il le ſuſpend à l'extrémité d'une branche de quelque arbre qui donne ſur l'eau ; en l'entortillant avec des brins d'herbes menues, à la maniere des nids penſiles. Il laiſſe à côté, pour y entrer, une porte ronde qui ſe prolonge en un tuyau court. La matiere dont le *pendulino* forme ce nid, eſt un duvet mollet & blanc qu'il arrange avec ſon bec ; & auquel

quel il donne la forme d'un drap ſerré & épais : il a ſoin de le munir ou fortifier en dehors par quelques fibrilles, & de garnir le dedans d'une quantité de duvet non ouvré, afin que ſes petits y repoſent mollement. La femelle pond dans ce nid quatre ou cinp œufs dont la coque eſt blanche, & quand les petits ſont éclos, elle les nourrit avec des inſectes de marais.

Les plantes & les arbres qui croiſſent au bord des marais, fourniſſent abondamment à ces oiſeaux la matiere cotonneuſe pour la conſtruction de leurs nids. Les ſaules, les peupliers fleuriſſent dès le commencement du printems, & produiſent bien-tôt des tiges à fruit qui mûriſſent peu de temps après ; ſavoir, aux mois d'Avril & de Mai, & répandent avec leurs graines, une quantité étonnante d'une matiere cotonneuſe qui voltige dans les airs à une très-grande diſtance. *Voyez* SAULE & PEUPLIER. Quelques ſemaines après (un ou deux mois) on voit pouſſer vigoureuſement & fleurir dans ces lieux la maſſe-d'eau, plante très-commune dans les marais, & dont les feuilles ſervent à faire des nattes en Italie. Les Habitans des pays marécageux ſe ſervent encore de l'eſpece de bourre, de duvet qui enveloppe l'épi de cette plante, pour en remplir des matelas & des oreillers. *Voyez* MASSE-D'EAU *à l'article* ROSEAU. Le *pendulino* emploie l'une & l'autre de ces matieres pour la conſtruction de ſon nid ; mais plus ordinairement celles que fourniſſent les ſaules & les peupliers. La couleur & la nature des nids ſuffiſent pour reconnoître la matiere dont ils ſont compoſés : la matiere de ceux faits avec le duvet des ſaules & des peupliers, eſt plus blanche que celle que produit la maſſe-d'eau.

Quoique le nid de la méſange à longue queue, *parus caudatus, ſive monticola*, ait quelquefois une ſorte de reſſemblance avec celui du *pendulino*, qu'il ſoit également fermé par en haut & comme voûté, laiſſant pareillement par le côté une ouverture ronde

pour y entrer, il en differe en ce qu'il n'eſt point ſuſpendu comme celui du *pendulino*; la méſange le place ſeulement dans la bifurcation des branches de quelqu'arbre; elle lui donne une forme arrondie ou ovale, ſans en prolonger l'ouverture en un tuyau proéminent en dehors; elle le compoſe en outre de matieres différentes, dans leſquelles il entre à la vérité beaucoup de duvet, ſoit du ſaule, ſoit du peuplier; & elle ne lui donne pas une conſiſtance auſſi ſerrée; elle l'enveloppe extérieurement de brins d'herbes, de petites feuilles, de lichen & de mouſſe ſeche, ſans qu'on y diſtingue le duvet.

M. *Sonnerat* vient de donner, dans le journal de M. *l'Abbé Rozier*, la deſcription d'une méſange du Cap de Bonne-Eſpérance: elle eſt plus petite que notre méſange d'Europe: elle a toute la tête, le cou, le dos, la partie inférieure du corps & les petites plumes des ailes d'un gris cendré clair; les grandes plumes des ailes ſont noires, bordées en dehors par une raie longitudinale blanche; la queue eſt noire en deſſus & blanche en deſſous; le bec, l'iris & les pieds ſont noirs. Cette méſange que quelques Naturaliſtes regardoient improprement comme une eſpece de *pendulino*, place ſon nid dans les buiſſons les plus épais, & le fait avec une eſpece de coton qui n'eſt point connu dans le pays. Il reſſemble aſſez à une bouteille; le cou en eſt étroit; ſur le côté en dehors, il y a une profondeur qui ſert de logement au mâle, pendant que la femelle couve les œufs. Lorſque la femelle eſt ſortie du nid, le mâle, en ſuivant ſa compagnie, frappe avec force de ſes ailes ſur les côtés du nid; & les bords, en ſe touchant, ſe lient enſemble, & ferment entiérement l'entrée: c'eſt ainſi que par une induſtrie ſinguliere tous les êtres cherchent à mettre leurs petits à l'abri de la voracité des inſectes & des autres animaux qui peuvent leur nuire.

Le *pendulino* paroît être le *rémiz* des Polonois. Le nom *pendulino*, qui approche du latin, exprime aſſez

bien l'inſtinct de cet oiſeau pour ſuſpendre ſon nid à un arbre.

Le P. *Bonanni*, dans ſon *Muſæum Kirkerianum*, a parlé de cet oiſeau. *Cajetan Monti* a conſigné dans les *Mémoires de l'Académie de Bologne*, que le *pendulino* ſe trouve auſſi dans le territoire de Bologne, & qu'il ſurpaſſe de beaucoup les autres oiſeaux par l'induſtrie qu'il fait paroître dans la maniere de conſtruire & de ſuſpendre ſon nid; qu'il eſt rare de trouver cet oiſeau, parce qu'il ſe cache aiſément entre les roſeaux & les ſaules des marais. Le peuple Bolonnois, dit ce même Obſervateur, le regarde comme un oiſeau ſacré, & n'oſe le toucher, dans la craintre d'attirer ſur lui, par ſa mort, des dangers ou des malheurs. Il s'imagine encore que ce nid ſingulier, ſuſpendu ſur la porte de la maiſon, la préſerve de la foudre. L'oiſeau *pendulino* paroît plus multiplier dans les environs marécageux de la Toſcane, que dans ceux du Bolonnois.

PENGUIN ou PINGOUIN, animal bipede, nommé ainſi *propter pinguedinem*. C'eſt un oiſeau d'un genre particulier, & qui ſe trouve ſur pluſieurs côtes d'Afrique, & notamment dans la baie de Saldagne; il s'en trouve auſſi dans les îles Falkland, à la hauteur du Détroit de Magellan. Il eſt de la groſſeur d'une poule d'Inde; il a les plumes du dos noires, celles de deſſous le ventre ſont blanchâtres; il a le cou ovale, gros & ceint comme d'un collier de plumes blanches: ſa peau eſt rude & auſſi épaiſſe que celle du pourceau. Il a pour ailes deux ailerons, comme de cuir, qui lui pendent des deux côtés en façon de petits bras. Ces eſpeces d'ailes ſont courtes & couvertes en haut de petites plumes ſouvent aplaties, blanches & entremêlées de noires. Ces ailerons lui ſervent à nager & non à voler. Toutes les autres plumes ſont plus longues, barbues, preſque molles comme de la ſoie. Les *penguins* ont la queue très-forte; ils ſautent la plupart du temps dans l'eau, & ne viennent à terre que pour

creuſer ſur le rivage des terriers ou trous aſſez profonds, où ils nichent trois ou quatre enſemble, & dans leſquels ils pondent, & font éclore leurs petits. Leurs œufs ſont bariolés de taches noires; leur bec eſt étroit, comme denté, crochu par le bout & plus grand que celui du corbeau: ils ont la queue courte, pointue; les pieds noirs & plats de la forme de ceux des oies, quoiqu'un peu moins larges: chaque pied a uniquement trois doigts antérieurs & palmés. Ces oiſeaux ne ſont point farouches. Ils marchent la tête élevée & droite, laiſſent pendre leurs ailerons le long de leurs côtés, comme ſi c'étoit des bras: ils tiennent auſſi leur corps droit preſque verticalement, & non en ſituation à-peu-près horizontale, comme font les autres oiſeaux; en ſorte qu'à les voir de loin, on les prendroit pour des pygmées ou de petits hommes. On prétend qu'ils ne vivent que de poiſſons; cependant leur chair n'en a pas l'odeur, & eſt d'un aſſez bon goût: leur peau eſt ſi dure, qu'à peine, d'un coup de ſabre, peut-on leur trancher la tête. L'Auteur de l'*Hiſtoire des Voyages, Tome VIII. in-4°. page 76.* dit que le *penguin* tient de l'homme, de l'oiſeau & du poiſſon, étant droit ſur ſes pieds, ayant des ailerons ſans plumes, qui lui pendent & lui ſervent à nager, & étant garni de manches barrées & rayées de blanc, mais ne volant point. On diſtingue trois eſpeces de *penguins;* 1°. le *grand penguin* qui peſe quinze ou ſeize livres & qui ſe trouve dans les Mers Septentrionales, tel eſt celui qui eſt décrit ci-deſſus, 2°. le *penguin vulgaire* & qui ſe trouve quelquefois ſur les côtes de nos Mers, il niche dans les trous des rochers eſcarpés; ſes œufs ſont blanchâtres & tachetés de noir; le bout de ſon bec eſt peu ou point crochu, ainſi que celui du petit *penguin;* ces deux dernieres eſpeces ſont de la groſſeur du canard domeſtique, ſur-tout le petit *penguin. Voyez* MANCHOT & GORFOU.

PENINSULE, *peninſula:* voyez PRESQU'ILE.

PENNACHE DE MER, eſt, ſelon *Rondelet*, un

zoophite marin, ſemblable aux panaches qu'on portoit autrefois aux chapeaux; cependant nos pêcheurs, dit-il, à cauſe de la reſſemblance qu'il a avec le bout de la partie naturelle de l'homme, découverte de ſon *prépuce*, lui ont donné le nom de cette partie; l'autre bout reſſemble à un panache; les franges en ſont phoſphoriques pendant la nuit. C'eſt une eſpece de *mentula marina* ou de *penna marina*, dont *Geſner* a parlé d'après *Ariſtote*. M. *Voſmaër*, Directeur des cabinets du Prince d'Orange & Stathouder, &c. à la Haye, a fait auſſi mention d'une nouvelle eſpece de *penna marina* ou *penne marine*, ou *plume de mer*: on en trouve l'obſervation dans les *Mémoires des Savans étrangers, préſentés à l'Académie des Sciences en 1759*.

PENNAGE: ſe dit de toutes les plumes qui couvrent le corps de l'oiſeau de proie; & même des autres oiſeaux. On dit: cet oiſeau a le *pennage* blond, roux, noir, cendré, &c. *Voyez à l'article* OISEAU.

PENNATULE. On donne ce nom à l'empreinte de la *plume marine* qui eſt quelquefois devenue foſſile: *voyez* PLUME MARINE.

PENO-ABSOU: *voyez* PINÉ-ABSOU.

PENSÉE ou HERBE DE LA TRINITÉ, *viola tricolor aut herba trinitatis*, eſpece de violette inodore, que l'on cultive dans les jardins pour la beauté de ſa fleur, dont chaque feuille eſt de trois couleurs, pourpre ou bleu, jaune & blanc. Sa racine eſt fibreuſe: elle pouſſe de petites tiges rampantes, rameuſes, portant des feuilles, les unes arrondis, les autres oblongues & dentelées autour. Ses fleurs ſont comme veloutées, & paroiſſent au printems: il leur ſuccede une coque qui contient des ſemences menues. Cette plante eſt déterſive, vulnéraire & ſudorifique. *Voyez* VIOLIER.

On ſeme ſur couche les graines de penſée: on les tranſplante dans les plates-bandes le long des terraſſes, & on en forme les maſſifs & les corbeilles des

grands parterres. Cette plante croît naturellement & en abondance aux environs de Rouen.

PENTACRINITES. Quelques Lithographes donnent ce nom à l'*encrinite*, dont il eſt parlé au mot PALMIER MARIN. M. *Bertrand* ſoupçonne que ce pourroit être une coralline véſiculeuſe, contractée avec ſon polype.

PENTISULCE. *Voyez au mot* QUADRUPEDE.

PEPIN. Se dit de la graine des abres fruitiers, comme le poirier, le pommier, le coignaſſier, le cormier, l'oranger, &c. *Voyez l'article* GRAINE.

PÉPINIERE. Semis & plants d'arbres qu'on tient fort ſerrés ſur une même ligne ou pluſieurs, diſtans de trois pieds au plus les uns des autres, pour être greffés, levés dans le beſoin & enſuite placés à demeure dans un autre terrain.

Une pépiniere eſt la reſſource du verger, du jardin coupé & du potager: c'eſt dans un tel terrain qu'on ſeme les noyaux, les pepins, les noix, les amandes, & généralement toutes les graines qui doivent ſervir à la multiplication des diverſes eſpeces d'arbres fruitiers & des diverſes ſortes d'arbres qui ſont propres à peupler les forêts, à planter les poſſeſſions rurales, & à embellir les parcs, les jardins & les approches des châteaux & maiſons de plaiſance: c'eſt là enfin qu'on éleve une multitude de jeunes ſujets deſtinés à remplacer tout ce qu'il faut arracher. De ces jeunes plantes les unes ſont des arbriſſeaux venus de pepins ou de noyaux, & qui, malgré l'excellence du fruit dont ils proviennent, ne laiſſent pas d'être ſauvages & d'avoir beſoin du ſecours de la greffe. D'autres ſont des boutures, c'eſt-à-dire, des rejetons qu'on a détachés dans les bois ſur des ſauvageons, qui ſont des plantes dont les fruits ſont d'une ſaveur auſtere; d'autres enfin ſont des ſauvageons greffés. On peut les tenir enterrés dans des paniers, & par ce moyen on a un arbre tout formé pour être mis à la place de celui qui vient à manquer.

Il faut que la terre d'une pépiniere ne ſoit ni trop graſſe ni trop maigre. Au reſte il n'y a pas de danger que ce ſol ſoit d'une qualité un peu inférieure à celui où on tranſplantera le jeune ſujet. Plus le jeune plant eſt ſerré dans la pépiniere, plus il pouſſe droit. (Il faut cependant obſerver une certaine diſtance, afin de pouvoir arracher le plant ſans couper, ni meurtrir ſes racines, ni celles des arbres voiſins deſtinés à n'être pas arrachés en même temps.) Après la contrainte de cette premiere éducation, on le voit mieux proſpérer au ſortir de la pépiniere lorſqu'il eſt tranſplanté dans un ſol convenable. Ce que nous diſons ici pour les pépinieres particulieres doit auſſi s'appliquer aux pépinieres publiques, dont l'établiſſement eſt des plus ſages & des plus utiles.

PEPITES D'OR. *Voyez au mot* OR.

PERCE-BOIS, *ligni-perda.* Indépendamment des *abeilles perce-bois*, dont nous avons fait mention au mot ABEILLE pag. 54 du premier volume de cet Ouvrage, il y a une autre ſorte d'inſecte qui porte auſſi, mais moins à juſte titre, ce nom. Ce petit *perce-bois* que *Pline* a rangé dans le genge des *teignes*, ſe fait un fourreau de ſoie, qu'il recouvre enſuite par dehors de petits brins de bois pour lui donner plus de conſiſtance. On ne peut trop admirer cet étui qui eſt fait de brins de bois, hachés menu avec les dents & aſſemblés les uns avec les autres comme les poutres des maiſons de Moſcovie; c'eſt la chenille perce-bois qui le conſtruit. Elle loge toujours dedans, & le porte partout ſur ſon dos comme une pyramide. Ces chenilles ſe changent en papillons, dont les mâles ſeuls ont des ailes; la plupart d'entre elles ont la peau jaunâtre, tiquetée de brun.

Il y a auſſi des teignes aquatiques qui portent le même nom de *perce-bois* ou *ligni-perdes*, mais celles-ci ſe changent en mouches à quatre ailes, qui ont l'air de papillons. *Voyez* TEIGNES LIGNI-PERDES. On n'auroit dû ne donner le nom de *perce-bois* qu'à l'inſecte

appelé *vrillette*, qui taraude réellement le bois. *Voyez* VRILLETTE.

PERCE-BOSSE. *Voyez* CHASSE-BOSSE.

PERCE FEUILLE, *perfoliata*. On distingue sous ce nom deux especes principales de plantes d'usage en Médecine.

1°. La PERCE-FEUILLE ANNUELLE ou la VRAIE PERCE-FEUILLE, *perfoliata vulgaris, aut buplevrum perfoliatum, rotundifolium annuum*. Cette plante qui croît dans les champs parmi les blés & les vignes, a une racine grosse comme le doigt, simple, ligneuse, blanche, ayant le goût de la raiponce; elle pousse une seule tige, haute d'un pied ou environ, grêle, ferme, ronde, cannelée, creuse, nouée, rameuse, d'une odeur un peu aromatique. Ses feuilles sont alternes, simples, ovales, nerveuses, de couleur de vert de mer, & d'un goût âcre. Ses fleurs qui paroissent en Juin & Juillet, sont jaunes, en ombelles, composées chacune de cinq feuilles disposées en rose: (M. *Deleuze* observe que les ombelles partielles sont garnies d'une fraise, *involucrum*, de trois à cinq feuilles grandes & larges:) il leur succede des semences jointes deux à deux, oblongues, cannelées & noirâtres. Cette plante est nommée *perce-feuille*, à cause de ses feuilles qui sont comme percées & enfilées par la tige & par les branches: elle est annuelle & se multiplie de graine; au lieu que la suivante est vivace & ne périt point.

Cette perce-feuille est estimée vulnéraire, astringente. Prise en forme de thé ou en poudre, elle est bonne pour ceux qui par quelque chûte ou contusion violente pourroient s'être rompu quelque vaisseau dans le corps; elle convient aussi dans les hernies.

2°. La PERCE-FEUILLE VIVACE ou l'OREILLE DE LIEVRE, *auricula leporis, aut buplevrum vulgatissimum folio subrotundo*. Elle croît abondamment aux lieux montagneux, le long des haies & parmi les broussailles. Sa racine est petite, ridée, verdâtre, fibrée &

d'un goût âcre : ſa tige a quelquefois deux pieds de hauteur, tantôt rougeâtre & tantôt verdâtre ; ſes feuilles ſont étroites & nerveuſes, ayant à-peu-près la figure d'une oreille de lievre étendue ; elles ne tombent point pendant l'hiver : ſes fleurs qui paroiſſent en été, ſont jaunâtres, ſemblables à celles du fenouil ; elles ſont remplacées par des ſemences oblongues, aſſez ſemblables à celles du perſil, cannelées & griſes, & d'un goût âcre : elles mûriſſent en automne.

Cette plante ſe plaît dans un terroir gras. Ses feuilles ſont déterſives, deſſicatives & vulnéraires : ſa ſemence eſt échauffante & apéritive, étant mâchée elle excite à cracher.

PERCE-MOUSSE, *muſcus capillaceus major, pediculo & capitulo craſſioribus*, (*adiantum aureum.*) Cette plante croît dans les bois, contre les vieilles murailles crevaſſées & humides, entre la mouſſe des vieux arbres. Elles eſt de la longueur du doigt ; elle porte beaucoup de feuilles d'un beau jaune, mouſſeuſes, & déliées comme des cheveux vers le bas, unies vers le haut : ſes tiges portent à leurs ſommets de petites têtes longuettes, pleines d'une fine pouſſiere qui tombe dans la ſuite, lorſque ces têtes panchent & s'ouvrent à la maniere de pluſieurs eſpeces de mouſſes. Les Botaniſtes regardent cette pouſſiere comme la graine. Ses racines ſont filamenteuſes. Cette plante eſt un puiſſant ſudorifique ; on en fait uſage en forme de thé dans les pleuréſies, & pour faciliter l'expectoration, comme des capillaires dont elle eſt une eſpece : *voyez ce mot.* Elle eſt beaucoup plus en uſage en Allemagne qu'en France.

PERCE-MURAILLE. *Voyez* PARIÉTAIRE.

PERCE NEIGE, *narciſſo-leucoium.* Cette plante que l'on appelle auſſi *violette de Février, violier bulbeux, campane blanche, haguenaudier d'hiver,* croît naturellement dans des prés humides, dans les forêts ombragées, ſur certaines montagnes & dans les haies. Sa racine eſt bulbeuſe, compoſée de pluſieurs tuni-

ques blanches, excepté l'extérieure qui eſt brune; garnie en deſſous de fibres blanchâtres, d'un goût viſqueux, peu âcre : elle pouſſe trois, quatre ou cinq feuilles ſemblables à celles du poireau; ces feuilles ſont fortes, liſſes, luiſantes & verdâtres: du milieu de ces mêmes feuilles, s'eleve une tige à la hauteur de plus d'un demi pied; elle eſt anguleuſe, cannelée, creuſe, revêtue avec ſes feuilles juſqu'à la moitié d'une eſpece de fourreau blanc : elle ne porte ordinairement qu'une ſeule fleur à ſa ſommité, quelquefois deux, rarement trois : cette fleur a ſix ou huit feuilles, ſelon la bonté du terroir; elle eſt en cloche panchée, blanchâtre, avec une tache verdâtre & d'une odeur peu agréable : à cette fleur ſuccede un fruit membraneux, relevé de trois coins, & diviſé intérieurement en trois loges remplies de ſemences arrondies, dures & d'un blanc jaunâtre. Sa racine eſt un émétique doux.

Cette plante fleurit en Février, & diſparoît au mois de Mai, mais ſa racine ſubſiſte en terre comme celle du narciſſe. C'eſt par ſes bulbes qu'on la multiplie; car on la tranſplante volontiers dans les jardins pour l'y cultiver à cauſe de ſa fleur qui eſt des plus hâtives; elle orne nos parterres dans la ſaiſon la plus triſte : c'eſt l'avant-coureur du printems.

PERCE-OREILLE ou FORBICIN ou OREILLERE, *forficula ſeu auricularia.* Eſpece d'inſecte différent de l'eſpece appelée *forbicine*, voyez ce mot; il eſt hémiptere, longuet, fort agile & court vîte. Il a deux petites cornes à la tête, ſes antennes ſont longues & filiformes : l'extrémité de ſon ventre eſt armée de deux pinces; ſon corps eſt aplati, liſſe & brunâtre ou noirâtre. Cet inſecte pullule beaucoup; il habite ſouvent ſur les feuilles de choux, dans les creux d'arbres, dans les tiges des plantes, comme celles des panais ſauvages, de l'angélique & des plantes férulacées dans les trous des murailles, dans le fumier & dans la terre. Il y en a deux ou trois ſortes qui different en

groſſeur, en longueur & en couleur : les plus gros ſont jaunâtres, les médiocres & en même temps les plus communs ſont de couleur de châtaigne, & les plus petits ſont noirs & blancs. Les larves de ces inſectes ſe métamorphoſent en nymphes, & enſuite paroiſſent avec des ailes à étuis.

On a nommé *perce-oreille* cet inſecte, parce qu'il recherche avidement les oreilles, où il ſe gliſſe avec vîteſſe. Il mord & il pince les endroits où il s'attache, ce qui cauſe en cet endroit une douleur que la crainte & le préjugé, ſuite d'erreurs populaires, augmentent beaucoup, & l'on croit quelquefois que le cerveau même en eſt attaqué. Je me ſouviens que dans mon enfance l'un de mes freres me fit entrer un de ces inſectes dans l'oreille & que j'en fus comme fou pendant quatre jours, ce qui ſe termina par un léger mal de tête. Pour me venger je jouai le même tour à ce frere, qui en fut beaucoup plus affecté que moi ; car il y avoit des momens où il couroit ſe plonger la tête dans un ſeau d'eau ; dans d'autres momens il ſaignoit du nez, & il croyoit voir un arc-en-ciel. Ce frere avoit ainſi que moi beaucoup peur d'en mourir, & nous n'étions pas un inſtant ſans gratter dans notre oreille avec un inſtrument, qui probablement y produiſit tout ou la plus grande partie du mal ; car il faut en convenir, les pinces du perce-oreille ne ſont aucunement redoutables, à peine font-elles une impreſſion ſenſible aux doigts qui en ſont ſaiſis.

Voici un autre fait à-peu-près ſemblable au précédent, & qu'on lit dans le *II. Tom. des Ephémer. d'Allemagne, ann. 1672, Obſ. 266.* Une femme qui demeuroit à cinq milles de Nuremberg, portant un fagot d'herbes, & ſe ſentant fatiguée, après avoir mis ſous ſa tête le linge qui enveloppoit ſa charge, ſans s'appercevoir qu'il étoit rempli d'inſectes, s'étoit endormie. Des *perce-oreilles* entrerent dans ſon oreille droite : un Chirurgien lui tira ſur le champ un de ces inſectes, mais les autres y reſterent, malgré tout l'art

des Médecins qu'elle courut consulter. Ces insectes multipliés à l'infini, & dont le nombre augmentoit chaque jour, s'étant logés entre le crâne & le cerveau, rendirent la vie insupportable à cette pauvre femme, qui ressentoit des douleurs jusqu'à l'extrémité des pieds & des mains dès que ces insectes changeoient de place. Elle ne pouvoit faire aucun mouvement de la tête, sans qu'il se fît à l'intérieur un certain bruit ou craquement, qui étoit même entendu distinctement par ceux qui se trouvoient alors autour d'elle. Au bout de vingt ans cette femme, alors âgée de soixante-huit ans, fut trouver le célebre Physicien *Volckamer* de Nuremberg. Il fit tout ce qu'il put pour lui procurer quelque soulagement : il lui fit injecter dans l'oreille le baume de soufre fait avec la térébenthine, qui ne put faire sortir qu'un seul de ces insectes, encore étoit-il mort ; il y a lieu de croire qu'avec le temps ils avoient obstrué le conduit auditif. La malade usoit fréquemment & avec confiance, d'une fumigation faite avec la gomme ammoniaque, parce qu'elle s'appercevoit que chaque fois les *perce-oreilles* accouroient à l'orifice de l'oreille, & paroissoient prêts à sortir; mais voyant enfin que rien ne pouvoit la délivrer, elle prit le parti de supporter cette incommodité jusqu'à la mort. Un pareil exemple, indépendamment de bien d'autres rapportés par les Physiciens, par les Médecins & par les Naturalistes, doit faire connoître combien il est imprudent de dormir sur l'herbe & sous les arbres dans les beaux jours, temps où toute la Nature fourmille d'insectes toujours dangereux, quand ils s'introduisent dans les oreilles, ou qu'ils attaquent quelques autres parties délicates de notre corps. Il ne faut cependant pas croire que l'insecte puisse pénétrer dans l'intérieur du crâne, attendu qu'il n'y a point d'ouverture qui y communique.

Le *perce-oreilles* cause aussi un grand dommage aux fleurs, sur-tout aux œillets, dont ils détruisent entié-

rement la fleur, en coupant les feuilles au fond du calice. Pour détruire ces insectes, les Jardiniers fleuristes fichent des baguettes aux pieds des fleurs. Au haut de ces baguettes, on met des ongles de pied de mouton : les *perce-oreilles* qui aiment à se nicher dans les trous, ne manquent pas de s'y retirer dans les temps humides & pendant la nuit ; de sorte que le matin, en les visitant, on les y trouve encore, & on les noie dans l'eau, ou on les écrase : les poules les avalent avec plaisir. On peut encore détruire ces insectes en mettant de petites planches ou des tuiles dans les allées des plate-bandes plantées de fleurs : ils s'y cachent pendant le jour, & il est facile de les écraser en levant ces tuiles.

PERCE-PIERRE, *percepier Anglorum :* voyez PASSE-PIERRE. On donne aussi le nom *percepier* au petit pied de lion de montagne, *alchimilla montana minima.*

PERCE-PIERRE ou SINGE DE MER, *alauda non cristata.* C'est un poisson de la Manche & de la Méditerranée, qui se cache entre les pierres, & qui est de la classe de ceux qui ont les nageoires épineuses. Il a la tête faite comme celle d'un singe, petite & ronde. Ce poisson a le corps petit, ainsi que la bouche & les yeux ; les dents de la mâchoire supérieure se trouvent entre celles de la mâchoire inférieure quand la bouche est fermée. Il a les nageoires petites, deux près des ouies, deux au-dessous, une autre qui commence près de la tête & va jusqu'à la queue ; & une autre sous le ventre, qui commence à l'anus, & va pareillement finir proche de la queue ; sa peau est mouchetée, lisse & glissante. Il mord les Pêcheurs : sa chair est molle & n'est pas d'un goût fort exquis.

PERCERAT ou PESCE-RAT. Nom donné au poisson nommé *aigle de mer,* qui est une espece de pastenaque. *Voyez le dernier article du mot* PASTENAQUE.

PERCHE, *perca.* Poisson de riviere & de mer. Les poissons de ce genre ont, dit M. *Deleuze,* sept côtes

à la membranes des ouies, & ſur le dos deux nageoires ou diſtinctes ou continues, mais dont l'antérieure ſeule eſt à rayons épineux.

1°. La PERCHE DE MER, *perca marina.* C'eſt un poiſſon ſaxatile, couvert d'écailles de couleur rouſſe. Il eſt long d'un pied; il a la bouche petite, des dents pointues, pluſieurs traits au dos qui deſcendent juſqu'au ventre; les uns ſont noirs, les autres ſont rouges. Cette perche par ſes ouies, par ſes nageoires & par ſa queue, eſt ſemblable aux autres poiſſons ſaxatiles, mais elle a le ventre plus large; l'anus eſt placé au milieu du corps; il y a enſuite une longue nageoire; ſon ventre eſt de couleur blanche, nuancée de rouge; la chair en eſt tendre, & beaucoup meilleure que celle de la perche de riviere. *Rondelet* dit qu'il l'eſtime mieux farinée & frite ou grillée, que bouillie.

On dit que la perche de mer n'entre jamais dans les rivieres, & que celle de riviere n'entre point dans la mer.

2°. La PERCHE DE RIVIERE, *perca ſtuviatilis.* Celle-ci, dit *Rondelet*, n'a que le nom de celle de mer: elle en differe par la figure & par la ſubſtance de ſa chair; celle de mer eſt molle, tendre, de facile digeſtion, & de bon ſuc. Ces bonnes qualités, dit-il, ne ſe trouvent point dans celle de riviere, dont la chair eſt dure, gluante & difficile à digérer; cependant M. *Andry*, Médecin, & tout le monde la trouve excellente à manger, & *Auſone* l'appelle *les délices de la table.* Cette perche a des traits qui deſcendent du dos vers le ventre: ces traits ſont ou rouges ou rougeâtres, ainſi que ſes nageoires & ſa queue. La perche du lac de Lauſanne & de pluſieurs autres endroits, a le fond de la couleur cendré, les taches latérales brunes, de même que le dos: les nageoires du ventre & celles de l'anus ſont ſafranées, les autres griſes; la premiere de celles du dos a quatorze épines, & la poſtérieure ſeize rayons non épineux; ſon dos eſt un peu aigu ou boſſu; ſon ventre eſt large & plat; la tête eſt aplatie ſur

les côtés; l'ouverture de la bouche eſt fort ample, garnie de pluſieurs petites pointes ou dents attachées aux os mixillaires, & trois rangées d'autres petites dents rudes au palais, &c. elle a les narines grandes, plus proche des yeux que du bec; l'iris d'un jaune foncé; les couvercles des ouies ſont compoſés de part & d'autre de quatre lames oſſeuſes & de ſept épines; la ligne latérale du corps eſt courbée près du dos.

On met ce poiſſon dans les petits lacs, les viviers & les réſervoirs avec les *tanches*, *les brochets* & les *carpes*. Il n'y a point de poiſſon de riviere plus plat: ſes écailles ſont petites, blanches au ventre, jaunes aux côtés, griſâtres ailleurs; elle a deux nageoires au dos, dont la premiere eſt la plus grande; elle en a deux autres au ventre, & une près de l'anus, laquelle eſt garnie d'un aiguillon: ſa bouche eſt petite & ſans dents. On diſtingue ce poiſſon, qui a peu d'arêtes, en grande & petite eſpece. La perche ordinaire a environ huit à dix pouces de longueur; mais on en prend en grande quantité dans le lac de Neufchatel qui peſent juſqu'à quatre livres, & qui ont un pied & demi de longueur. La pêche s'en fait pendant le courant des mois de Mai & de Juin: c'eſt un bon poiſſon d'eau douce: ſes écailles ſe ſechent plus vîte que celles des autres poiſſons de riviere. Il y a beaucoup de perches dont les lignes tranſverſales, qui ſont au nombre de ſix, ont une couleur noirâtre: ce poiſſon eſt vorace & très-avide de vers de terre: on le prend aiſément à l'hameçon. *Swammerdam* dit que dans la perche, l'ovaire tient lieu de la matrice & de ſes cornes; & que ſi l'on examine l'uſage & la ſtructure des laitances de ce poiſſon, on jugera qu'elles reſſemblent exactement à des véſicules, au défaut des teſticules & de protaſtes.

La perche nage avec beaucoup de facilité & de vîteſſe: elle eſt armée de certaines arêtes pointues & perçantes, dont la piqûre eſt dangereuſe & difficile à guérir. C'eſt avec ces pointes qu'elle ſe défend contre

les poiſſons plus grands & plus forts qu'elle : dès qu'elle voit venir le brochet, elle ſe hériſſe, & de cette maniere elle l'empêche d'approcher : cela n'empêche pas que le brochet n'avale les petites perches, dont les nageoires ſont encore trop molles pour pouvoir lui nuire, & les Pêcheurs ſavent que c'eſt une des meilleures amorces pour le prendre. La perche ſe nourrit de poiſſons, d'écreviſſes; elle mange auſſi les petits de ſon eſpece. Elle jette ſes œufs en Mars & en Avril : ces œufs ſont liés & enfilés comme ceux de la grenouille, auſſi quelquefois les Pêcheurs les ramaſſent facilement parmi les roſeaux pour les jeter dans les étangs & les viviers ; car ce frai devient quelquefois la proie d'une autre perche ou d'un brochet, ou de quelqu'autre poiſſon. On fait rôtir ſur le gril les œufs de la perche femelle, ce qui fait encore un aſſez bon manger.

On emploie en Médecine les os qui ſe trouvent dans la tête de ce poiſſon, vers l'origine de l'épine du dos : on les appelle dans les boutiques PIERRES DE PERCHES, *lapides percarum*. On réduit ſur le porphyre ces pierres en poudre ſubtile, & on les donne au poids d'un à deux ſcrupules, pour diſſoudre la pierre des reins. Mais nous n'avons guere de foi à ce remede : quelques anciens Médecins le recommandent dans la pleuréſie, en place des *mâchoires de brochet*. Toutes ces préparations ne conviendroient-elles pas mieux dans les dentifrices pour blanchir les dents, ou comme abſorbans ?

Ruiſch donne la notice de pluſieurs eſpeces de *perches des Indes*, où l'on voit que celle d'Amboine differe peu de la nôtre, ſa queue eſt fourchue & marquée de deux taches noires. La *perche* de Ternate & celle de Rode-Baars, n'ont de commun avec notre *perche*, que la couleur de leurs écailles & le goût de la chair.

PERDRIX, *perdix*. C'eſt un genre d'oiſeau que des Naturaliſtes méthodiſtes ont rangé dans l'ordre des

des gélinotes. On distingue plusieurs especes de perdrix, qui toutes sont bonnes à manger : elles ne se perchent point ordinairement sur les arbres ; elles font du bruit en volant ; leur vol est bas, dure peu, & a peu d'étendue : elles ont quatre doigts, dont trois devant & un derriere ; leur queue est courte.

1°. La PERDRIX GRISE ou PERDRIX GOUACHE, *perdix cinerea*. C'est la perdrix ordinaire, on la nomme aussi *perdrix cendrée* ; elle habite les champs & les prés. Selon *Willughby* & *Albin*, le mâle pese quatorze onces ou environ. Cet oiseau a depuis le bout du bec jusqu'au bout des ongles quatorze pouces de longueur, & près de vingt pouces d'envergure ; son bec est brun d'abord, ensuite blanchâtre ; ses yeux ont l'iris jaunâtre ; la poitrine est marquée d'une tache rousse en forme de fer à cheval, ce que n'a point la femelle : on voit certaines excroissances rouges au-dessous des yeux : le menton & les côtés de la tête sont safranés d'abord, puis d'un bleu cendré, tacheté de lignes noires transversales, ensuite grises jaunâtres : le dessus du corps est varié de roux, de cendré & de noirâtre : le pennage contient vingt-trois grandes plumes à chaque aile, brunâtre, puis d'un blanc jaunâtre : la queue est longue de trois pouces & demi, & composée de douze plumes jaunâtres & à pointes cendrées : les jambes sont nues au dessous des jointures, & n'ont aucun vestige d'éperon, excepté le mâle qui a un ergot obtus à la partie postérieure du pied : les pieds sont verdâtres, & blanchâtres dans un âge avancé ; les doigts sont liés ensemble à l'enfourchement par une espece de membrane, comme dans les coqs de bruyere.

Cet animal encore jeune, a une chair si savoureuse & si saine, qu'on la préfere, sur-tout en été & en automne, à celle de tous les autres oiseaux. Il se nourrit de fourmis & de leurs œufs, de limaces, de grains de blé, de baies, de chatons de coudrier & de bouleau, & même de feuilles vertes. La perdrix pro-

duit beaucoup de petits, car elle pond à chaque couvée seize à dix-huit œufs : son nid est une petite fosse presque à fleur de terre, où se trouvent quelques brins de paille ou d'herbe seche mis au hazard ; les vieilles perdrix y portent plus d'attention. Ces œufs ont la coque assez ferme, & d'un gris jaunâtre : le temps de l'incubation est de vingt-deux jours ; pendant ce temps le mâle reste aux environs du nid, & accompagne sa femelle lorsqu'elle releve pour chercher à vivre. Comme la femelle est seule chargée du soin de couver, elle éprouve pendant ce temps une mue considérable ; car presque toutes les plumes du ventre lui tombent : on prétend encore qu'elle ne quitte jamais ses œufs sans les couvrir de feuilles. Les Italiens, chez qui cette espece de perdrix est plus rare que la perdrix rouge, l'appellent *starna perdice*, perdrix étrangere : elle ne soutient pas long-temps le vol, à cause de la pesanteur de son corps & de la petitesse de ses ailes ; elle court mieux qu'elle ne vole : cependant la petite perdrix grise nommée *roquette*, très-commune en Normandie, a le vol plus léger, moins bas, & se laisse difficilement approcher des Chasseurs. En hiver les vieilles & les jeunes perdrix se réunissent en société, elles se trouvent toujours ensemble ; c'est ce qu'on appelle *couvée* ou *volée* ou *compagnie de perdrix* : mais au commencement du printems, lorsque le mâle cherche à s'accoupler avec la femelle, l'amour qui avoit formé la volée, la divise pour en unir les membres plus étroitement : c'est alors qu'elles volent deux à deux ; celles mêmes dont par quelque accident les pontes n'ont point réussi, se rejoignent ensemble & aux débris des compagnies qui ont le plus souffert, forment sur la fin de l'été des compagnies souvent plus nombreuses que les premieres, & qui subsistent jusqu'à la pariade de l'année suivante.

Les perdrix, généralement parlant, sont d'un tempérament fort chaud, aussi sentent-elles les influen-

ces du premier printems ; c'eſt la ſaiſon de leurs amours. Leurs chants amoureux charment le ſilence de la campagne pendant le crépuſcule du matin & du ſoir. Ce couple emplumé ne ſe quitte plus, il ſe joue dans les prairies ; les mâles dont les teſticules reſtent cachés l'hiver, ou peu apparens dans cette ſaiſon, ſe montrent au printems & en été avec un appareil de ces organes qui eſt d'une groſſeur très-conſidérable, eu égard à la proportion du corps : tout chez eux annonce à leurs femelles le déſir & le beſoin de multiplier. Les mâles les plus empreſſés ſe battent quelquefois vigoureuſement pour une femelle, qui en paroît bientôt plus docile. On faiſoit autrefois des combats de perdrix, & ces combats étoient fort vifs : quelquefois auſſi les femelles ſe diſputent entre elles le choix du nouvel arrangement, & ſe battent à outrance. Faire la guerre & l'amour, dit M. *de Buffon*, ne ſont preſque qu'une même choſe pour la plupart des animaux, & ſur-tout pour ceux en qui l'amour eſt un beſoin auſſi preſſant qu'il l'eſt pour la perdrix : auſſi les femelles de cette eſpece pondent-elles ſans avoir eu de commerce avec le mâle, comme les poules ordinaires. Ces oiſeaux ont l'odorat fin, & aiment à faire la poudrette : ils ſe trouvent preſque par toute l'Europe ; on les prend avec le chien couchant & le fuſil, rarement elles échappent au plomb meurtrier. On pourroit les apprivoiſer & les faire habiter pêle-mêle avec la volaille de baſſe-cour : *voyez ce qui en eſt dit à l'article* FAISAN. Les perdrix recherchent la compagnie de preſque tous les quadrupedes, comme chevaux, bœufs, cerfs, chevreuils, &c. & cette ſociété leur eſt ſouvent fatale. Les gens de la campagne dans les pays où il eſt défendu de chaſſer, ſavent s'en dédommager au moyen d'une perdrix femelle nommée *chanterelle*, qui par ſon chant & enfermée dans une cage attire les mâles des environs le ſoir à la brune, ſur-tout dans le temps que ces oiſeaux s'apparient : c'eſt

ainſi qu'on vient aiſément à bout de les ſurprendre en plein champ : cette chaſſe ſe fait au filet, elle eſt même amuſante pour les Dames. La vie de ces oiſeaux eſt de ſeize ans ; les femelles vivent juſqu'à vingt ans & plus. Les perdrix ont beaucoup de fumet, & les chiens, pour peu qu'ils aient de nez, les ſentent de loin.

Nous avons dit que le mâle n'a point pris de part au ſoin de couver les œufs, il ſe tient ordinairement à portée du nid, attentif à ſa femelle, & toujours prêt à l'accompagner lorſqu'elle ſe leve pour aller chercher de la nourriture, & ſon attachement eſt ſi fidele & ſi pur, qu'il préfere ces devoirs pénibles à des plaiſirs faciles que lui annoncent les cris répétés des autres perdrix, auxquels il répond quelquefois, mais qui ne lui font jamais abandonner ſa femelle pour ſuivre l'étrangere. Au bout du temps marqué, lorſque la ſaiſon eſt favorable & que la couvée va bien, les petits percent leur coque aſſez facilement, & à peine ſont-ils éclos, ſouvent encore couverts des débris de leur coquille, qu'ils courent à la ſuite de la mere & du pere, qui les appellent ſans ceſſe, les promenent, leur montrent les inſectes, les graines, en un mot, la nourriture qui leur convient, & leur apprennent à la chercher, ſoit dans les prés, ſoit dans les bois, &c. à ſe la procurer en grattant la terre avec leurs ongles. A leurs cris les pouſſins ſe raſſemblent ; il n'eſt pas rare de trouver le pere & la mere accroupis l'un auprès de l'autre, & couvrant de leurs ailes leurs enfans qui ſe réchauffent, ſe repoſent, & dont les têtes ſortent de tous côtés avec des yeux fort vifs. Dans ce cas le pere & la mere ſe déterminent difficilement à partir, & un Chaſſeur qui aime la conſervation de ſon gibier, ſe détermine encore plus difficilement à les troubler dans une fonction ſi intéreſſante. L'hiſtoire des oiſeaux fournit des exemples de tendreſſe & d'un inſtinct admirables : chez les perdrix ces qualités éclatent autant dans les

alarmes que dans les ſoins d'une paiſible éducation ; en effet, lorſque quelqu'un, ou ſi un chien s'emporte & s'approche trop près de leur nid, en un mot, que le péril vienne à menacer la famille, c'eſt toujours le mâle qui part le premier en pouſſant des cris particuliers, réſervés pour cette ſeule circonſtance ; il ne manque guere de ſe poſer à trente ou quarante pas, & on en a vu pluſieurs fois revenir ſur le chien en battant des ailes, tant l'amour paternel inſpire de courage aux animaux les plus timides : mais quelquefois il inſpire encore à ceux-ci une ſorte de prudence & des moyens combinés pour ſauver leur couvée ; on a vu le mâle après s'être préſenté, prendre la fuite, mais fuir peſamment & en traînant de l'aile, ou courir en boitant comme pour attirer & engager adroitement l'ennemi par l'eſpérance d'une proie facile, & fuyant toujours aſſez pour n'être point pris, mais pas aſſez pour décourager l'avide Chaſſeur à le ſuivre. C'eſt ainſi qu'il l'écarte de plus en plus de la couvée ; d'un autre côté, la femelle qui part un inſtant après le mâle, s'éloigne beaucoup plus rapidement au vol, plus loin & dans une autre direction ; à peine s'eſt-elle abatue, qu'elle revient ſur le champ en courant le long des ſillons & s'approche de ſes petits qui, tout foibles qu'ils ſont alors & quoiqu'incapables de voler, ſont déja ſi ruſés, qu'il eſt comme impoſſible de les trouver ; ils ſe ſont blottis chacun de ſon côté dans les herbes & dans les feuilles : là ils ne font pas le moindre bruit, ni le plus petit mouvement, ils ſe laiſſeroient plutôt écraſer ſous les pieds du Chaſſeur que de remuer de place. La mere raſſemble promptement ſes petits, & avant que le chien qui s'eſt emporté après le mâle ait eu le temps de revenir, elle les a déja emmenés fort loin : la ruſe ceſſe quand tout eſt tranquile, & le mâle revient auſſi-tôt au cri de ſa femelle.

C'eſt une remarque aſſez généralement vraie parmi les animaux, que l'ardeur qu'ils éprouvent pour l'acte

de la génération eſt la meſure des ſoins qu'ils prennent pour le produit de cet acte : tout eſt conſéquent dans la Nature, & la perdrix en eſt un exemple ; car il y a peu d'oiſeaux auſſi laſcifs, comme il en eſt peu qui ſoignent leurs petits avec une vigilance plus aſſidue & plus courageuſe. Cet amour de la couvée dégénere quelquefois en fureur contre les couvées étrangeres, que la mere pourſuit ſouvent & maltraite à grands coups de bec. On nomme *perdreaux* les petits dès qu'ils commencent à voler. On a obſervé qu'il nait ordinairement dans l'eſpece des perdrix un tiers de coqs ou mâles plus que de femelles.

On préfere communément les perdreaux rouges aux gris, mais ſans fondement ; car les bons connoiſſeurs trouvent plus de fumet dans les gris, ſur-tout quand on les laiſſe faiſander pendant quelques jours à l'air. La vieille perdrix eſt excellente en ragoût ou en pâté. Cet oiſeau fournit un bouillon d'un bon ſuc, très-reſtaurant & très utile aux convaleſcens d'un tempérament pituiteux & mélancolique. Le perdreau rôti & aſſaiſonné d'un ſuc d'orange aigre ou de citron, eſt très-bon dans les diarrhées qui viennent de la dépravation du ſuc ſtomacal & du relâchement des inteſtins : on ſe ſert encore en Médecine du ſang & du fiel des perdrix pour les plaies & les ulceres des yeux, & pour les cataractes : on y inſtille ces liqueurs toutes chaudes & ſortant de l'animal qu'on vient de tuer. Les plumes de cet oiſeau brûlées, ſemblablement à celles de toutes les autres eſpeces, ſont utiles contre l'épilepſie & les ſuffocations hyſtériques.

2°. La PERDRIX ROUGE ou PERDRIX FRANCHE ou PERDRIX GAILLE, *perdix rufa*. C'eſt un oiſeau fort connu dans nos provinces méridionales & ailleurs ; il s'apprivoiſe plus aiſément que la perdrix griſe ordinaire. Il eſt auſſi d'un cinquieme plus grand ; il a l'iris, le bec, les jambes rouges, les ſerres ſont brunes ; cette perdrix a de petits ergots ; la plante du pied eſt d'un jaune ſale ; la tête, le cou, la poitrine, le

croupion & le dehors des cuiſſes ſont de couleur de frêne ; le bas du cou & du dos eſt teint d'un brun jaunâtre ; le deſſous des oreilles & le menton juſqu'au milieu de la gorge ſont blancs, il ſe trouve cependant dans le coin de la même mâchoire une tache noire, cet eſpace blanc eſt entouré d'un bord noir ; les plumes des côtés ſont joliment colorées de noir, de jaune pâle, de rouge brun & de cendré. Ces perdrix ont l'inſtinct moins ſocial que les griſes ; chaque famille ne vit point toujours réunie en une ſeule bande ou volée.

Le chant des perdrix rouges eſt différent de celui des autres ; elles paroiſſent ſe plaire davantage dans les lieux montagneux remplis de pierrailles, de buiſſons & de bruyeres : elles ne partent pas toutes enſemble, mais les unes après les autres, & quoiqu'elles ſoient dans le même canton, elles ſont toujours ſéparées. Lorſque la femelle couve, le mâle la quitte & la laiſſe ſeule chargée du ſoin de ſes petits. Quand un oiſeau ou un Chaſſeur ou un chien les pourſuivent, elles ſe retirent dans les trous de lapins, ou ſe perchent ſur les arbres ſelon l'ennemi qu'elles ont à éviter. Quand les femelles ont des petits nouvellement éclos, & qu'elles voient que le Chaſſeur s'approche d'elles avec les chiens, elles s'enfuient en faiſant de petits vols comme ſi elles étoient eſtropiées ou avoient une aile rompue ; c'eſt ce que les Chaſſeurs appellent *traîner*. Cette ruſe de la part des perdrix rouges a le même but que celle des perdrix griſes, dont nous avons parlé ci-deſſus.

On en a vu, après s'être enfui en traîneuſes, revenir à plein vol vers leur nid, & avoir la hardieſſe de ſe défendre contre les chiens qui mangeoient leurs petits ; tant eſt grand l'amour des femelles des animaux pour leurs enfans. On trouve quelquefois de ces eſpeces de perdrix blanchâtres, mais le bec & les pieds reſtent toujours rouges. Les perdreaux rouges ſont difficiles à élever ; il faut des ſoins, leur donner

à manger des fourmis ou leurs nymphes, & renouveller souvent leur eau : à six semaines si on ne leur donne la liberté des champs, ils sont attaqués d'une maladie contagieuse, accompagnée d'enflure & d'une soif dangereuse à satisfaire.

3°. La PERDRIX BLANCHE ou LAGOPEDE ou POULE DE NEIGE, *lagopus avis*. C'est l'oiseau que nous avons décrit au mot ARBENNE : les Suédois l'appellent *snoeripa*, les Lapons *cherupa*, & les Grisons *rabolane*. On en voit beaucoup dans les forêts de Northland & de la Laponie ; c'est une espece de gélinote ; & M. *Brisson* l'a décrite sous le nom de *gelinote blanche*.

Nous avons dit au mot *arbenne* que le caractere distinctif du lagopede ou de la perdrix blanche, & qui est un attribut unique parmi ces oiseaux, c'est d'avoir, comme le lievre, le dessous des pieds velus. Les lagopedes volent par troupes, & ne volent jamais bien haut ; car ce sont des oiseaux pesans ; lorsqu'ils voient un homme, ils restent immobiles sur la neige pour n'être pas apperçus ; mais ils sont souvent trahis par leur blancheur, qui a plus d'éclat que la neige même. Au reste, soit stupidité, soit inexpérience, ils se familiarisent assez aisément avec l'homme : souvent pour les prendre, il ne faut que leur présenter du pain, ou même faire tourner un chapeau devant eux, & saisir le moment où ils s'occupent de ce nouvel objet pour leur passer un lacet dans le cou, ou pour les tuer par derriere à coups de perche : on dit même qu'ils n'oseroient jamais franchir une rangée de pierres alignées grossiérement, comme pour faire la premiere assise d'une muraille, & qu'ils iront constamment le long de cette humble barriere, jusqu'aux piéges que les Chasseurs leur ont préparés. Ils vivent des chatons, des feuilles & des jeunes pousses de pin, de bouleau, de bruyere, de myrtille & d'autres plantes qui croissent ordinairement sur les montagnes : c'est sans doute à la qualité de leur nourriture qu'on doit imputer cette légere amertume qu'on

reproche à leur chair, qui d'ailleurs a le goût de celle du lievre.

Les perdrix de l'Iſlande, dont *Anderſon* donne la deſcription dans ſon *Hiſt. Nat. du Groënland*, ſont des eſpeces de perdrix blanches, ſemblables à celles des Alpes & de la Laponie. Il dit qu'elles amaſſent dans leurs nids leur nourriture pour l'hiver, en la rangeant par petits tas : elles ont cette précaution, parce qu'elles paſſent l'hiver dans le pays qui eſt alors terrible par le froid & la ſtérilité, & par la chute continuelle des neiges. On prétend que les perdrix griſes & rouges ne ſe mêlent point enſemble : quelquefois les mâles ſemblent ſe donner l'échange de leurs femelles, les ſuivre conſtamment & témoigner de l'amour ; mais on ne les a point vu s'appareiller. Cet amour étranger n'a d'effet que la jalouſie ; il trouble ſeulement le ménage, & ces ſoins aſſidus ne produiſent qu'une importunité ſans fruit.

4°. La PERDRIX DE LA NOUVELLE ANGLETERRE, *perdix novæ Angliæ*. Elle eſt plus petite que notre perdrix ordinaire ; ſon bec eſt noir, & le plumage aſſez ſemblable à celui de la bartavelle, excepté le dos qui eſt bigarré de noir ; ſa queue eſt courte, les jambes & les pâttes ſont d'un brun clair. On trouve cet oiſeau à la nouvelle Angleterre & à la Jamaïque. *Klein* croit que c'eſt la même que la perdrix du Bréſil, *perdix Braſiliana jambu dicta Piſoni* ; c'eſt l'*ococolin* : ſes œufs ſont d'un très-beau bleu. La groſſe perdrix du Bréſil, *gallina ſylveſtris macucagua Braſilienſibus dicta*, eſt la perdrix de la Guiane ; elle eſt, dit-on, plus groſſe qu'une poule, ſes œufs ſont bleuâtres & plus gros que ceux d'une poule. On croit que c'eſt l'*oiſeau trompette* de quelques Voyageurs.

5°. La PERDRIX DE GRECE, *perdix Græca*. C'eſt la *bartavelle*, elle a le bec & les pieds rouges ; on en trouve beaucoup dans les iles Cyclades & de Candie, & dans les hautes montagnes, ſur-tout dans les Alpes : elle fait beaucoup de bruit en criant & en pon-

dant. On dit que dans les temps qu'elle eſt en amour, elle articule en chantant par pluſieurs fois *chacabis*. Elle pond & couve dans les plaines contre une groſſe pierre; ſes œufs ſont tiquetés de rouge & de la groſſeur des œufs de jeunes poules. La vraie *bartavelle* eſt beaucoup plus groſſe que la perdrix rouge, l'iris, le bec & le deſſus des doigts ſont rouges. *Dulpire*, pag. 19, dit d'après *Busbequius* en parlant de cette perdrix, que les perdrix de Scio ſont plus privées que les poules de France, & ne ſont pas en moindre nombre dans les maiſons. Mais ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'un Pâtre public donnant de grand matin un coup de ſifflet, auſſi-tôt ces oiſeaux accourent & ſe rangent autour de lui pour le ſuivre aux champs, d'où elles reviennent le ſoir au même ſignal.

6°. La PERDRIX DE DAMAS ou DE SYRIE, *perdix Damaſcena*. C'eſt la *gélinote des Pyrenées*, de M. *Briſſon*, *Bonaſa Pyrenaïca*. Elle eſt plus petite que la perdrix griſe: ſur le cou & ſur le dos elle a le plumage de la bécaſſe; le pennage des ailes eſt mélangé de blanc, de brun & de fauve: elle a un cercle au bas du cou comme le merle à collier: ce cercle eſt fauve, jaune & rouge, le reſte du plumage eſt comme dans nos perdrix ordinaires: elle a les jambes couvertes de plumes comme les perdrix blanches: elle a un caractere ſi ſauvage qu'on ne peut l'apprivoiſer: ſa chair eſt plus délicate que celle de nos perdrix.

7°. La PERDRIX DE MONTAGNE, *perdix montana*, reſſemble aſſez à notre perdrix griſe avec qui elle ſe mêle lorſqu'elle deſcend dans les plaines. La perdrix rouſſe des Antilles, eſt le *pigeon violet de la Martinique*. Les perdrix de la Guadeloupe, ſont des eſpeces de *tourterelles*: voyez ce mot. Celles de la Baie d'Hudſon ſont des coqs de bruyeres; celles de la Virginie, de la Côte d'Or, de la Gambra, ſont toutes différentes des nôtres; leur chair eſt d'un goût exquis: elles ſont peu farouches; leur plumage eſt fort varié: elles ont beaucoup plus de vîteſſe dans leur courſe, & en

courant elles retrouſſent la queue comme font les poules : les perdrix ſont auſſi fort communes à Congo, à la Chine, à Madagaſcar & à la Louiſiane : leur chair a peu de fumet.

PERDRIX, eſt le nom que les Amateurs donnent à une eſpece de coquille univalve du genre des *conques ſphériques* ou *tonnes*, & M. *Adanſon* met ce coquillage parmi les coquilles operculées du genre des pourpres à canal court, échancré & ſimple : il donne le nom de *teſan* à l'eſpece qu'il a obſervée ſur les côtes du Sénégal.

PERDRIX DE MER. *Voyez* SOLE. On donne auſſi le nom de PERDRIX DE MER, *glareola*, à un genre d'oiſeau qui fréquente les bords des mers, des fleuves & des étangs, & dont on diſtingue quatre eſpeces : ces oiſeaux ont trois doigts antérieurs & un poſtérieur. La partie ſupérieure du bec eſt convexe & comprimée latéralement vers la pointe. La perdrix de mer eſt de la groſſeur du merle, l'eſpece à collier pond ſept œufs oblongs : celle du Sénégal eſt toute jaune.

PERDRIX DES PRAIRIES. *Voyez* FRANCOLIN.

PERDRIX DU SÉNÉGAL. *Voyez* BIS-ERGOT.

PERDRIX DES TERRES NEUVES. *Voyez* PINTADE.

PERE DE FAMILLE. Nom que l'on donne, d'après *Swammerdam*, à un papillon nocturne, à cauſe de l'aſſiduité qu'il marque à ſa femelle, & du ſoin qu'il a de la venir retrouver pour féconder ſes œufs. C'eſt le papillon de la *chenille à broſſe du prunier*. Voyez *le ſecond volume de cet Ouvrage, p. 440*. On ne découvre les ailes de ſa femelle qu'à la loupe ; en revanche ſes ſix jambes ſont très-viſibles, au lieu que dans le mâle elles ſont tellement cachées ſous les ailes, que l'on ne peut appercevoir que les deux de devant entre les antennes & les ailes ſupérieures. La femelle eſt extrêmement féconde, tout ſon ventre eſt plein d'œufs que l'on diſtingue très-bien à travers la

peau qui eſt très-mince, & qui s'inſinue dans toutes les ſéparations des œufs, de ſorte que le ventre de cet inſecte reſſemble en quelque ſorte à une petite grappe de raiſin. Cette femelle colle ſes œufs à la ſurface de la coque où elle eſt née, ſans jamais la quitter; ces œufs ſont ronds, perlés & cerclés de pourpre, très-durs, & ne s'affaiſſent point en ſe deſſéchant, comme ceux des abeilles & des autres inſectes: ce papillon provient d'une chenille d'une rare beauté. *Voyez l'article cité ci-deſſus.*

PERE NOIR, *paſſer niger.* On donne ce nom à un moineau franc, qui ſe trouve à la Jamaïque, au Mexique, à la Martinique, dont le bec & le plumage ſont d'un beau noir, & qui a la gorge rouge; on en voit aux Indes une eſpece dont le plumage tire ſur la couleur d'acier poli, ſes yeux ſont noirs & entourés de blanc.

PERELLE, ou ORSEILLE D'AUVERGNE, ou ORSELLE DE TERRE, *perella.* C'eſt une ſubſtance fongueuſe, terreuſe & ſeche, en petites écailles griſâtres, qu'on nous apporte de Saint-Flour en Auvergne: on la retire de deſſus les rochers, où elle a été formée en lichen verreux, ſemblable à un amas de poudre que les vents y auroient porté. Le ſol qui produit cette ſorte de lichen, eſt une eſpece de granite, & ſouvent une pierre de volcan: avec de l'urine & de la chaux, on parvient à développer les couleurs rouges qu'elle contient. *Voyez* ORSEILLE. On prétend qu'elle entre auſſi dans la compoſition du tourneſol en pâte.

PÉRÉNOPTERE. Cet oiſeau paroît faire le dernier degré de nuance entre les vautours & les aigles, tenant infiniment plus aux vautours qu'aux aigles; il a la tête d'un bleu clair, le cou blanc & nu, c'eſt-à-dire, couvert comme la tête d'un ſimple duvet blanc, avec un collier de petites plumes blanches & roides au-deſſous du cou en forme de fraiſe; l'iris des yeux eſt d'un jaune-rougeâtre, le bec & la peau nue qui en

recouvre la baſe ſont noirs, l'extrémité crochue du bec eſt blanchâtre, le bas des jambes & les pieds ſont nus & de couleur plombée; ſes ongles ſont noirs, moins longs & moins courbés que ceux des aigles; cet oiſeau eſt ſur tout fort remarquable par une tache brune en forme de cœur qu'il porte ſur la poitrine au deſſous de ſa fraiſe; & cette tache brune paroît entourée ou plutôt liſerée d'une ligne étroite & blanche: cet oiſeau eſt en général d'une vilaine figure & mal proportionné; il eſt même dégoûtant par l'écoulement continuel d'une humeur qui ſort de ſes narines, & des deux autres trous qui ſe trouvent dans ſon bec par leſquels s'écoule la ſalive: il a tous les vices de l'aigle, ſans avoir aucune de ſes qualités, ſe laiſſant chaſſer & battre par les corbeaux, étant pareſſeux à la chaſſe, peſant au vol, toujours criant, lamentant; toujours affamé & cherchant les cadavres. Cette eſpece d'oiſeau eſt plus rare que celle des vautours: on la trouve, mais en petit nombre, dans les Pyrénées, les Alpes & les montagnes de la Grece.

PERIDOT. Les Joailliers François donnent ce nom à une pierre précieuſe d'un vert un peu jaunâtre: il y a le peridot Oriental très-net & foncé en couleur; le peridot Occidental n'a pas tant d'éclat ni une couleur auſſi pure. *Voyez l'article* EMERAUDE.

PÉRIGORD ou PIERRE DE PÉRIGUEUX. *Voy. à la ſuite du mot* FER.

PÉRINE VIERGE. *Voyez au mot* PIN.

PERLE, *perla*. Inſecte à antennes longues & filiformes, & de la claſſe de ceux qui ont quatre ailes nues. On diſtingue quatre barbillons à ſa bouche & trois petits yeux liſſes ſur la tête. La perle vient d'une larve aquatique, longue & à ſix pieds, & reſſemble beaucoup à la frigane (*phrygane*). Cependant la perle en diffère, ſa queue étant terminée par deux longs appendices fort menus; de plus ſes ailes croiſées ſont couchées le long de ſon corps.

On reconnoîtra ſans peine la larve de la perle, lorſ-

qu'on ſaura qu'elle habite dans l'eau & qu'elle eſt renfermée comme la teigne aquatique dans une eſpece de tuyau, dont l'intérieur eſt de ſoie filée par le petit animal, & dont l'extérieur eſt recouvert, tantôt de ſable, tantôt de morceaux de coquilles, tantôt de parties de plantes que l'animal a fortement attachées avec des fils à ſon fourreau. Il y a de ces fourreaux ou tuyaux qui ſont très-jolis, ſuivant les différentes eſpeces de ces inſectes; car on en voit qui étant métamorphoſés, ſont bruns à raies jaunes, d'autres n'ont que les pattes jaunes, ou les ailes pâles, &c. On trouve fréquemment dans les eaux dormantes de ces vers aquatiques qui s'habillent avec la lentille d'eau, taillée, coupée en carrés réguliers & ajuſtés bout à bout. Lorſque le ver ou larve, qui eſt hexapode, veut ſe changer en nymphe, il bouche l'ouverture de ſon fourreau avec des fils d'un tiſſu lâche par lequel l'eau pénetre, mais qui défend l'entrée aux inſectes voraces; ſa chryſalide eſt légérement gazée; c'eſt une nymphe, à travers de laquelle on découvre aiſément alors la nouvelle forme de l'inſecte. La perle ſur le point de changer d'élément, vient à fleur d'eau, quitte ſon fourreau, s'éleve dans l'air, va jouir des douceurs de la campagne, voltige ſur les fleurs & les arbres, mais bientôt elle s'accouple & eſt rappelée ſur le bord de l'eau pour y dépoſer ſes œufs, d'où l'on voit naître ſa poſtérité.

PERLES. *Voyez à l'article* NACRE DE PERLES.

PEROOLE, eſt le *bluet* ou *aubifoin* : voyez BLUET.

PEROUASCA, nom donné à un petit quadrupede très-joli, qui ſe trouve en Ruſſie, en Pologne & ſurtout en Volhinie; il eſt nommé par les Ruſſies, *perewiazka*, & par les Polonois, *prezewiaska*, noms qu'on peut rendre par la dénomination de *belette à ceinture*. Cet animal eſt plus petit que le putois; il eſt couvert d'un poil blanchâtre, rayé tranſverſalement de pluſieurs lignes d'un jaune roux, qui ſemblent lui faire autant de ceintures. Le *perouaſca* demeure dans

le bois & ſe creuſe un terrier. Sa peau eſt recherchée & fait une très-jolie fourrure.

PERRIERE. *Voyez à l'article* CARRIERE.

PERROQUET, *pſittacus*, eſt un genre d'oiſeaux Indiens, mis par *Linnæus* dans l'ordre des oiſeaux de proie, quoiqu'ils ſoient moins carnivores que frugivores. Le caractere générique du perroquet, eſt d'avoir quatre doigts aux pieds, dont deux ſont dirigés en avant & deux en arriere, garnis d'ongles crochus; le bec court & épais; la mâchoire ſupérieure eſt crochue & pointue; la partie inférieure de leur bec eſt ronde, tranchante & beaucoup plus courte que la ſupérieure qui eſt terminée en bec de plume à écrire; &, ce qui eſt remarquable & unique chez ces oiſeaux, c'eſt qu'ils ont le deſſus du bec un peu mobile, dumoins cette mâchoire s'articule par ſynchondroſe avec le crâne: leur mâchoire inférieure ſe meut comme dans les autres oiſeaux; elle eſt fort large, & ſon articulation eſt telle qu'elle peut s'avancer en avant, & reculer en arriere. Une autre ſingularité du *perroquet* regarde ſes paupieres dont la ſupérieure eſt mobile comme chez le chat-huant; elle s'abaiſſe en même temps que la paupiere inférieure s'éleve, mais beaucoup moins que la paupiere inférieure ne s'abaiſſe. Dans le *perroquet* mort, les deux paupieres ſe trouvent jointes enſemble ſur la cornée; elles ont fait chacune la moitié du chemin pour s'y rencontrer. Dans tous les autres oiſeaux, c'eſt la paupiere inférieure qui s'éleve dans le moment qu'ils meurent, & elle va joindre la paupiere ſupérieure qui ne s'abaiſſe en aucune maniere.

Les *perroquets* ont les pieds & les doigts charnus, la tête groſſe, le bec & le crâne durs, les narines rondes. En général les perroquets ſont dociles & s'attachent plus ou moins aux hommes & aux femmes: il eſt rare qu'ils n'en préferent l'un à l'autre: ceci proviendroit-il de la modification des paſſions ou des organes diverſement agités par la diverſité de leur

ſexe, lorſqu'on leur parle ou qu'on les regarde : *J'ai* vu & entendu à Paris un *perroquet* cendré jurer toujours & hériſſer ſes plumes à l'aſpect de ſon maître, mais changeant de ton à l'arrivée d'une Dame, rire, chanter les principaux airs de la *Serva Padrona*, (Servante Maîtreſſe) quelquefois il accompagnoit de ſon chant ſa maîtreſſe qui jouoit du clavecin ou de la harpe, & exécutoit comme un perſonnage de théâtre, avec elle, différens airs avec l'inflexion de la voix, d'une maniere & d'une préciſion vraiment ſurprenantes. M. *Voſmaër* dit en avoir vu un à Rotterdam qui avoit les mêmes talens. Combien d'autres *perroquets* ne pourroit-on pas citer en exemple ? Il faut en convenir, la vie privée, les leçons, l'éducation, l'induſtrie humaine ont adouci les mœurs de ce bipede, & ont développé en lui l'organe de la voix & en ont perfectionné la ſoupleſſe. A la vérité ces oiſeaux ont la langue large & faite comme une graine de calebaſſe, ce qui joint à la diſpoſition du larinx & de la glotte, leur donne beaucoup de facilité pour articuler des mots, parler diſtinctement, chanter des chanſons, ſiffler des airs, contrefaire des animaux, ſur-tout le chien & le chat, imiter le bruit d'un tambour, &c. Tous tiennent leur mangeaille avec un pied élevé en l'air qu'ils portent à leur bec, comme font les oiſeaux de proie ou du genre corbin : en cette attitude, on obſerve que la maſſe du corps gravite vers le centre de la patte qui les porte. L'adreſſe & la force qu'ont ces oiſeaux dans leur bec, ſemble indiquer que cet inſtrument eſt approprié à caſſer les écorces ou coques dures de certains fruits qu'ils mangent volontiers, à briſer & déchirer des corps qui offrent plus de réſiſtance que la pulpe des fruits tendres. Ce bec leur ſert encore de troiſieme pied pour marcher, pour monter aux arbres, ſe pendre aux branches, & à ſe défendre contre divers animaux carnaſſiers qui grimpent de nuit ſur les arbres dans les contrées naturelles aux *perroquets*. Cet oiſeau a-t-il émouſſé ſon

bec,

bec, il ſe retire à l'écart, ceſſe de babiller, & en ſilence il ſemble aiguiſer ſon bec en frottant & ratiſſant la mâchoire inférieure contre la ſupérieure, ce qui fait un bruit déſagréable. Ajoutez aux avantages que la nature leur a donné, des pattes, dont les doigts, pour ſe mieux percher, ſont partagés autrement que dans la plupart des autres oiſeaux qui en mettent toujours trois devant & un derriere. Le *perroquet* eſt un oiſeau d'une longue vie, quoique ſujet au mal caduc; il a la propriété de ruminer. Preſque tous les *perroquets* ſont ornés de belles & riches couleurs, & aiment à être careſſés.

Les Anciens ne connoiſſoient qu'une eſpece de *perroquet*, dont le plumage étoit entiérement vert, & qui avoit un collier d'un rouge de vermillon; mais depuis la découverte de l'Amérique, on en a trouvé dans ce nouveau Continent une grande quantité d'eſpeces. On peut faire trois diviſions principales des *perroquets*: ſavoir, en *grands*, en *moyens*, en *petits* ou *perriques*. Dans cette diviſion l'on trouve les *arras* ou les *macaos*, les *kakatous*, les *lorys*, les *perroquets* proprement dits ou *parrots*, les *perruches*.

Entre les premiers, ſont les *perroquets* de la grandeur d'un grand corbeau & plus: tels ſont les *macaos* ou les *arras*. Ils ont la queue très-longue; leur tête eſt grande, large & platte en deſſus. Les *kakatous*, vulgairement appelés *catacouas*, ont la queue courte.

Dans le GRAND MACAO les yeux ont l'iris de couleur blanche, & il y a communément autour un grand eſpace blanc dégarni de plumes. La mâchoire ſupérieure qui a près de trois pouces de longueur, eſt de couleur de chair; celle de deſſous eſt d'un brun ſombre; les jambes & les pieds ſont de la même couleur que le bec: le plumage de la tête entiere, du cou, de la poitrine, du ventre, des cuiſſes, du deſſous de la queue, de même que le milieu du deſſus des ailes, eſt d'un rouge charmant; le deſſous de l'aile eſt embelli d'un jaune éclatant. Au deſſous du rouge des ailes,

on voit un rang de plumes vertes, & le bout des grandes plumes eſt d'un outremer luiſant. Il en eſt de même du deſſus de la queue & du croupion; la queue qui s'étend bien au-delà des ailes, a dix pouces de longueur: ce *perroquet* ſe trouve dans les deux Indes. Sa femelle eſt d'un beau bleu d'azur en deſſus, & en deſſous d'un jaune charmant; ſa queue a un pied & demi de longueur, l'animal a en tout trente pouces de long; ſes pattes ſont ornées de grandes ſerres, noires & recourbées: c'eſt le *perroquet* que l'on nomme *macao bleu & jaune*, *pſittacus maximus cyano-croceus*, & qu'on nomme au Bréſil *ararauna*: on le vend communément dix guinées à Londres.

Le PERROQUET ARRAS, *ara*, eſt le plus gros & le plus grand de tous les *perroquets*, ſoit des Iles, ſoit de Terre-ferme; on en diſtingue deux eſpeces ou deux variétés: ſavoir, l'*ara bleu* & l'*ara couleur de feu*; plus communément le plumage de la tête, du cou, du dos & du ventre, eſt de couleur de feu: les ailes ſont mêlées de bleu, de rouge & de jaune. Sa queue qui eſt ordinairement toute rouge, a quinze ou vingt pouces de longueur. Son œil eſt aſſuré, ſon bec gros: il marche gravement, il vit très-long-temps; il apprend très-bien à parler dans ſa jeuneſſe: ſon naturel eſt aſſez docile. Il eſt familier & aime à être careſſé: il s'attache à ſon maître, & en eſt même jaloux: on nous l'apporte de la Guadeloupe. L'*ara du Bréſil*, eſt le grand *perroquet* de Macao.

Le *perroquet papegay* eſt remarquable par la variété de ſes couleurs: il eſt rare. Le mâle eſt plus gros que la femelle, il a du jaune & du rouge au-deſſus du bec: il eſt moins méchant que les précédens, & apprend mieux à parler: on a plus de peine à inſtruire les rouges. On voit de ces gros perroquets en quantité dans le Bréſil, dans la Jamaïque, dans la Guiane; ils fréquentent tous les endroits où croiſſent le piment appelé poivre de la Jamaïque, le riz, &c. dont ils font un grand dégât. Ils font leurs nids dans

des lieux de difficile accès : ils ne pondent que deux œufs. Les Sauvages du Bréſil qui ſavent tirer fort adroitement de l'arc, ſe ſervent de fleches très-longues, au bout deſquelles ils mettent un bourrelet de coton, afin qu'en tirant aux papegays ils les abattent ſans les bleſſer.

Les perroquets de moyenne grandeur ſont à-peu-près de la taille de nos pigeons domeſtiques : ils ont la queue courte ; tels ſont les *parrots* & les *poppiniays* des Anglois.

Le PERROQUET BLANC CRÊTÉ, *pſittacus albus criſtatus*, eſt de très-belle figure ; ſes pieds, ſes jambes & ſes cuiſſes ſont jaunâtres ; ſes ongles ſont petits, noirs & à peine crochus : il porte ſa queue retrouſſée comme un coq : tout le champ de ſon plumage eſt blanc, le bec eſt d'un cendré noirâtre, le cercle des yeux jaune, le ſommet de la tête garni de plumes grandes, blanches & pointues, qui pendent en arriere en formant l'arc. Les Naturels des Moluques les appellent *cachi*, c'eſt-à-dire *précieux*. Ce perroquet eſt une eſpece de *kakatoës*, ou *kakatou*. Il y a encore le *kakatou à huppe jaune* d'Amboine ; le *kakatou à huppe rouge* ; le *kakatou à ailes & queue rouges* ; le *petit kakatou* des Philippines.

Le PERROQUET VERT, *pſittacus viridis Amazonicus*, a les plumes des ailes rougeâtres par la partie ſupérieure, ainſi que celles de la queue ; ſon bec ſupérieur eſt rougeâtre, & l'inférieur eſt blanc ; l'iris d'un jaune rouge, le ſommet de la tête jaune ; tout le reſte du plumage eſt d'un vert nuancé de bleu ; ſa queue eſt très-courte ; ſes jambes & ſes pieds ſont cendrés. On en trouve beaucoup le long de la riviere des Amazones : cette eſpece de perroquet qu'on voit communément à Londres, eſt très-criarde. Les Indiens en font de belles ceintures ou des bandelettes de plumes, dont ils ceignent leurs têtes aux jours de réjouiſſance. On diſtingue pluſieurs ſortes de *perroquets Amazones*.

Parmi les perroquets verts il y en a quelques-uns qui ont ſur la tête une nuance bleue, & ſous le ventre une tache jaune ; mais le bas du croupion eſt d'un rouge écarlate. On trouve en Ethiopie un PETIT PERROQUET VERT, *pſittacus puſillus viridis Æthiopicus*, qui n'eſt pas plus gros qu'un pinçon, ainſi il appartient aux perroquets de la troiſieme diviſion : le champ de ſon plumage eſt d'un beau vert ; les plumes de ſa queue ſont d'abord jaunes, enſuite rouges, puis noires & vertes au bout : ſa gorge eſt rouge, ſon bec gros & dur, les ongles ſont blancs. *Ray* dit avoir remarqué que quand les femelles ſont vieilles, les mâles ſont obligés de leur préſenter une nourriture avalée & broyée, comme font les pigeons à leurs petits.

Le PERROQUET DIVERSIFIÉ, *pſittacus varius*, a le plumage agréablement mélangé, ſur-tout aux ailes & à la queue ; ſon bec eſt ſouvent de différentes teintes : il a le haut de la tête de couleur d'or ; le reſte du corps mêlé de vert, de couleur d'améthyſte, de noir, d'un vermillon obſcur & ſafrané : ſes jambes ſont courtes, d'une couleur plombée, & ſes ongles noirs. D'autres ont le front blanchâtre, ainſi que le bec : le derriere de la tête, du cou & des ailes eſt brunâtre ; le goſier couleur de cinabre ; la poitrine & les cuiſſes verdâtres, l'entre-deux des cuiſſes couleur de terre d'ombre ; les grandes pennes des ailes ſont d'un bleu mêlé de blanc, l'extrémité du ventre jaunâtre ; la queue d'un rouge mêlé tantôt de jaune & tantôt de bleu : en un mot on y diſtingue ſept couleurs, parmi leſquelles cependant la verte eſt la dominante. Cet oiſeau eſt nommé dans le Dictionnaire de Trévoux, *perroquet gris diverſifié*.

Le PERROQUET CENDRÉ, *pſittacus cinereus, ſeu ſubcœruleus*, eſt de la grandeur d'un pigeon de voliere : ſon bec eſt noir : la teinte de ſon corps eſt d'un cendré obſcur ou ardoiſé : il a la queue très-courte & d'un beau rouge de cinabre. Cette eſpece de perro-

quet, qui eſt fort commune à Paris, vient de Mina, ville de Saint-George aux Indes : on les trouve auſſi dans les royaumes de Congo & d'Angola, dans la Guinée, même aux Iles : ce ſont de grands parleurs : ils ſifflent très bien différens airs : élevés de jeuneſſe ils s'apprivoiſent facilement, ils ont beaucoup de mémoire, prononcent à merveille ce qu'on leur apprend, & leur attachement eſt extrême à l'égard de ceux qu'ils ont pris en amitié. J'en ai un, qui peut avoir vingt ans, qui ne peut ſouffrir d'être en cage ; il mange de tout à ma table, rit avec la ſociété, & s'eſt rendu propres les paſſions humaines, la gourmandiſe, la jalouſie, la colere, la liberté, le bavardage, &c.

Le PERROQUET D'UN GRIS BLANC, *pſittacus ſubalbus*, égale en grandeur le plus petit de la grande eſpece des perroquets : ſa queue eſt courte : ſon corps eſt d'un blanc ſi ſale, qu'il en paroît cendré : ſon bec eſt noir : il a le derriere du dos, le croupion, toute la queue & les plumes des ailes d'un beau rouge.

Le PERROQUET ÉCARLATE, *pſittacus coccineus aut purpureus Orientalis*, ſe trouve aux Indes Orientales ; il eſt bien moins gros qu'un pigeon : il a le corps tout rouge ; les plumes qui couvrent les ailes, vertes ; les côtés jaunes ; le deſſous de la queue fauve au milieu, & le deſſus d'un roux vert : au-deſſus des genoux il a un cercle de plumes vertes : il a le bec & l'iris jaunes : ſes jambes ſont noires & très-courtes. On voit beaucoup de ces perroquets à Londres. C'eſt le *lory de Ceram*, l'une des îles Moluques. *Voyez* LORY.

Le BEAU PERROQUET DE CLUSIUS, *pſittacus elegans Cluſii*, eſt de la grandeur du pigeon : ſa poitrine, ſon cou & ſon ventre ſont de diverſes couleurs, & les bords ſont d'un beau bleu. Dès que cet oiſeau entre en colere, ſes plumes ſe redreſſent & forment une eſpece de huppe ; (ce phénomene qui paroît dépendre de la contraction des muſcles de la peau, eſt

assez commun à toutes les especes de perroquets) : il a le dos vert, les plumes des ailes bleues & la queue verte. C'est le *perroquet varié des Indes.*

Le PERROQUET A COLLIER DES INDES ORIENTALES, *psittacus torquatus Orientalis*, est beaucoup plus grand que le perroquet vert : le sommet de sa tête est d'un vert bleuâtre; sa mâchoire supérieure est orangée, celle de dessous est noire ; il a l'iris jaunâtre : il porte sous le cou une bande noire, & dessus une de couleur de pourpre, qui toutes les deux s'étendent longitudinalement : le plumage de sa poitrine est d'un rose pâle, celui du dos, des ailes, du ventre, de la queue & des cuisses est d'un vert jaunâtre : sa queue a environ vingt pouces de longueur, & se termine en pointe : c'est une espece de *lory*.

Le PERROQUET A TÊTE JAUNE, *psittacus icterocephalos*. Sa poitrine est jaune aussi, son dos est vert mêlé de jaune, le dessus de la tête & la gorge sont bleus, la base des ailes est rouge, son bec & ses ongles sont noirs, les pattes sont jaunâtres : c'est le perroquet de la Jamaïque.

Le PETIT PERROQUET D'ANGOLA, *Angolensis psittacus minor*, est de la grandeur d'une tourterelle ; son bec est fauve ; le plumage de la tête, du dos, de la poitrine, ainsi que les plumes scapulaires des ailes, sont d'une belle couleur d'or, ombrée d'un rouge brillant, le reste des ailes est vert & bleu ; sa queue est longue, fourchue & d'un vert jaunâtre ; les jambes & les pieds sont d'un rouge bleuâtre.

Le PETIT PERROQUET DE BENGALE, *Bengalensis psittacus minor*, est de la grandeur d'un pigeon ordinaire : sa mâchoire supérieure est rousâtre & l'inférieure noirâtre ; le derriere de sa tête est d'un rouge pâle, nuancé de pourpre ; sa gorge est noire, & son cou est entouré d'un petit cercle de la même couleur ; le plumage de la poitrine, du ventre & des cuisses est d'un vert pâle & jaunâtre ; les plumes du dos & celles des ailes sont d'un beau vert d'herbe ; la queue n'est

compoſée que de quatre plumes, dont les deux du milieu ſont les plus longues, le deſſus en eſt vert & le deſſous eſt d'un jaune pâle.

Le PERROQUET DU BRÉSIL, *Braſilienſis pſittacus*, eſt le *laurey* des Anglois : il eſt plus grand que le précédent ; il a le bec d'un fauve pâle, l'iris jaune & la paupiere noire ; il porte ſur le ſommet de la tête une huppe d'un beau bleu, le reſte de la tête eſt écarlate, & au deſſous on voit un beau cercle jaune ; la poitrine & le deſſus du dos ſont d'un rouge vif ; le deſſous des ailes eſt jaunâtre, les plus longues plumes des ailes ſont d'un beau bleu d'azur : le deſſus du cou, du ventre & des cuiſſes eſt blanc, entremêlé de couleur de roſe, ſe terminant près de la queue en un mélange d'écarlate ; la queue eſt d'un pourpre nuancé de brun. Les nuances aurores du dos qui ſe confondent imperceptiblement dans le bleu céladon, rendent cet oiſeau peut être le plus beau des perroquets. *Albin* dit en avoir vu vendre à Londres vingt guinées. *Voyez* LORY.

Le PERROQUET DES BARBADES, *pſittacus Barbadenſis*, eſt de la grandeur de celui de Bengale ; ſon bec eſt de couleur de corne, il a l'iris ſafranée ; le plumage du devant de la tête eſt d'un fauve pâle, & entouré d'un beau jaune qui s'étend juſques ſous la gorge ; les plumes ſcapulaires du deſſus des ailes ſont d'abord d'un beau bleu & enſuite rouges ; la queue eſt compoſée de douze plumes d'un beau vert ; les jambes ſont emplumées juſqu'aux pieds, d'une couleur cendrée. Ce perroquet eſt très-doux, très-beau, & articule diſtinctement les mots qu'on lui a appris.

Le PERROQUET COULEUR DE FRÊNE, *pſittacus Guineenſis cinereus*, eſt, ſelon l'ornithologiſte *Albin*, de la grandeur d'un pigeon ; ſon bec eſt noir, ſes narines ſont fort voiſines l'une de l'autre ; tout ſon corps eſt d'une couleur uniforme, excepté vers la queue, où la teinte eſt plus foible ; la queue eſt d'une couleur rouge & vermeille & très-courte ; les plumes de la tête & du cou ſont très-courtes & grisâtres, ainſi que celles du ventre.

On distingue encore plusieurs autres *perroquets*, qui appartiennent à la classe des *perroquets* de moyenne grandeur ; mais nous en avons parlé à chacun de leurs noms. On distingue entr'autres celui du Para, près de la riviere des Amazones : il est d'un très-beau jaune.

Le PERROQUET MASCARIN, *psittacus mascarinus*, est d'une couleur obscure.

Les *perroquets* de la troisieme division ne sont pas plus grands que des merles & des alouettes ; ils ont la queue très-longue. Les François nomment *perruches* les mâles, & *perriches* les femelles de tous ces petits *perroquets*, *psittaca*.

Le PERROQUET A COLLIER DES ANCIENS, *psittacus torquatus macrouros Antiquorum*, est la premiere espece de perroquet qui ait été apportée des Indes en Europe : sa queue est longue : il a l'iris jaune, le plumage vert & foncé sur le dos : son collier est d'un beau vermillon ; son bec est incarnat & assez gros : son ventre est nuancé d'un vert si tendre, qu'il en paroît jaunâtre : les dernieres plumes des ailes, ont, vers la partie d'en haut, une tache rouge remarquable : la queue est d'un jaune verdâtre, les pieds & les jambes sont cendrés : au-dessus du bec, il y a une ligne noire qui va de part & d'autre jusqu'au collier. C'est une *perruche*.

Le PETIT PERROQUET TOUT VERT, *psittacus minor macrouros totus viridis*, se voit très-communément dans les maisons en France ; il n'est pas plus gros qu'un étourneau : il a le bec couleur de chair, ainsi que les pieds & les jambes, ce qui ne se voit pas dans les autres *perroquets* : l'iris est de couleur de safran : tout le corps est d'un beau vert de pré, le ventre est un peu plus clair : sa queue est étroite, longue de huit pouces ou environ, & finit en pointe. Bien des personnes lui accommodent le bec, au moins deux fois l'an, ainsi qu'au papegai. Il parle un peu, mais son cri ne plaît pas à tout le monde. On le nourrit de chenevis, de

fruits, de biſcuit, de ſucre & de pain trempé dans de l'eau & du vin, &c. on l'apporte de Saint-Domingue ; on l'appelle auſſi *perruche de la Guadeloupe :* il en vient auſſi d'Egypte, qui ſont moins beaux. Ce petit *perroquet* fait ſon nid dans les écueils.

Le PETIT PERROQUET VERT DES INDES ORIENTALES, *pſittacus viridis minor Indus Orientalis*, eſt un peu plus grand que l'alouette ordinaire ; ſon bec eſt de couleur fauve ; le plumage du devant de la tête & de la gorge, eſt d'un rouge d'écarlate ; celui de derriere la tête, du dos, de la poitrine & des ailes, eſt d'un beau verd, ainſi que les plumes du croupion, qui ſont un peu nuancées de bleu : la queue eſt courte ; les trois plumes avancées en dehors, à droite & à gauche, ſont d'un beau rouge, bordées de noir, & leurs pointes ſont vertes : les jambes & les pieds ſont grisâtres. Ce *perroquet* eſt fort doux, & vit volontiers en cage avec ſa femelle.

Le PERROQUET ROUGE ET VERT, *pſittacus Japonicus*, *Aldrov.* eſt de la grandeur du petit *perroquet* tout vert : ſon bec eſt court, rouge, & médiocrement courbé : il a le champ de ſon plumage compoſé de quatre couleurs ; celles qui paroiſſent le plus ſont le rouge & le vert : le dos, le deſſus de la tête, & les grandes plumes des ailes ſont d'un vert très-éclatant ; les plumes ſcapulaires ſont bleues ; deux des grandes plumes de dehors ſont vertes, & les autres ſont d'un bleu très-couvert : l'iris eſt rouge ; devant & derriere les yeux il a des taches bleues ; le deſſus du menton eſt couleur de rouille ſafranée : la poitrine & le ventre de ce perroquet ſont d'un beau rouge, & orné de petites lignes tirées en long : la queue eſt plus longue que tout le corps, elle eſt verdâtre en deſſus & rouge en deſſous : les jambes & les pieds ſont très-noirs.

Le PERROQUET ROUGE ET CRÊTÉ, *pſittacus ruber & viridis criſtatus*, a l'iris rouge & la prunelle noire ; les ailes, la queue & la crête de couleur rouge, le reſte de ſon plumage eſt vert. Sa crête reſſemble à

celle du perroquet blanc & crêté: cette crête eſt compoſée de ſix plumes, trois grandes & trois petites.

Le petit PERROQUET DE BONTIUS, *pſittacus minor Bontii*, n'eſt pas plus grand qu'une alouette: il a le bec & le goſier grisâtres, l'iris argentée: ſes ailes ſont vertes, mais mêlées de quelques plumes rouges: il porte ſur la tête de belles plumes qui s'élevent en forme de crête: le bas du ventre, la crête, le cou & le deſſus de la queue qui eſt très-longue, ſont de couleur incarnate; ſes plumes finiſſent par un beau mélange de vert & de blanc. C'eſt la *perruche rouge & hupée* de Java.

La *petite perruche aux ailes d'or*, *pſittacula alis deauratis*, ſe trouve aux Indes Orientales.

Les Ecrivains font mention de plus de cent eſpeces de perroquets, dont nous parlons en partie dans le cours de cet Ouvrage, à chacun des noms qu'ils portent. (M. *Briſſon* ſeul comprend quatre-vingt-quinze ſortes dans ce genre d'oiſeaux, entre leſquels il s'en trouve peut-être quelques-uns qui ne different que par le ſexe. Conſultez l'*ornithologie* de cet Auteur.) Ceux dont nous n'avons point décrit particuliérement l'hiſtoire, peuvent être rapportés aux eſpeces que nous avons citées. On ſait aujourd'hui que chaque île Orientale, & chaque contrée de la terre ferme, excepté l'Europe, produit ſes perroquets, que l'on diſtingue par le plumage. *Labat* dit que tous les petits perroquets de la Guadeloupe, ſont de la groſſeur d'un merle, entiérement verts, à la réſerve de quelques petites plumes rouges qu'ils ont ſur la tête; leur bec eſt blanc: ils ſont doux, careſſans, & ils apprennent facilement à parler, cependant ils ſont moins ſuſceptibles d'éducation. Ceux du Bréſil ſont totalement verts; leurs plumes ſemblent couvertes d'un petit duvet blanc & très-fin, qui les fait paroître d'un vert argenté. Ces perroquets ſont d'ailleurs fort vifs, très-privés; ils ſemblent aimer à s'entretenir avec les hommes: il eſt rare qu'ils gardent le ſilence; car quand ils enten-

dent parler, ſoit de jour ou de nuit, ils ſe mettent de la converſation, & crient toujours plus fort que qui que ce ſoit. Les perroquets noirs ſont communs dans l'île Maurice : ils reſſemblent, au bec près, à des corbeaux. Les *perroquets tapirés* ſont ceux qui doivent à l'art une belle partie de la couleur de leur plumage. Les Indiens de la Guiane ſont habiles dans cet art : pour cela ils arrachent des plumes des perroquets dans les endroits où ils ſavent qu'en la place des vertes, ils peuvent en faire venir de rouges ou de jaunes, & ils frottent les chairs qu'ils ont miſes à découvert avec du ſang de grenouille.

Les perroquets volent en troupe & cherchent les grains & les fruits à meſure qu'ils mûriſſent. Rien d'auſſi ſingulier que de les voir & de les entendre quand ils ſont ſur les arbres : les Chaſſeurs ont peine à les attraper, car ils ne reſtent pas long-temps en place ; dès qu'ils ont becqueté un fruit ils volent à un autre. Quand le Chaſſeur en a tué un d'un coup de fuſil, ils regardent ce camarade tomber, & ſe mettent à crier tous enſemble de toute leur force. Il y a différentes façons de prendre ces oiſeaux : ceux qu'on veut garder en vie pour leur apprendre à parler ſont tirés fort jeunes de leurs nids au mois d'Août. Au Bréſil on abat les vieux de deſſus les arbres avec des fleches dont la pointe eſt bien enveloppée de coton pour qu'elle ne les bleſſe pas. Les Caraïbes portent de nuit des charbons autour des arbres ſur leſquels ſe tiennent les perroquets, & jettent ſur ces charbons une gomme réſine avec du piment vert, dont la fumée étourdit ces oiſeaux, & les fait tomber à terre devant eux Les Indiens qui habitent les bords de la riviere de Berbice, les prennent avec des lacets attachés à des bâtons qu'ils jettent à la tête des oiſeaux. Leur chair eſt aſſez graſſe & de bon goût, ſur-tout dans la ſaiſon des graines de bois d'Inde. La ſaveur de la chair de ces oiſeaux, tient toujours de l'eſpece de nourriture qu'ils prennent : quand ils mangent de la graine d'acajou, ils ſentent

l'ail ; s'ils ſe nourriſſent de piment, leur chair a un goût de girofle & de cannelle fort agréable. Quand ils ſe nourriſſent de prunes de Mombin, de cachimans & de goyaves, ils deviennent comme autant de pelotons de graiſſe : la graine de coton les enivre & leur cauſe les mêmes ſymptomes que l'excès du vin fait voir dans l'homme ; on les prend alors très-facilement. Dans tous les pays, ces oiſeaux gâtent tellement les grains, qu'on eſt obligé de faire garder les moiſſons par des enfans. Les perroquets ſe plaiſent auſſi beaucoup ſur le muſcadier : ils mangent de la graine de carthame, ſans en être incommodés, quoique ce ſoit un purgatif pour l'homme.

Ce que *Piſtorius* dit dans ſa *Deſcription de la Colonie de Surinam, pag. 68. Amſt. 1763. in-4°.* eſt remarquable & ſemble prouver que les perroquets, quoiqu'ils multiplient à Surinam, y ſont autant d'oiſeaux de paſſage. « Au mois d'Août & de Septembre » des années 1750 & 1751, temps auquel on fait la » récolte du café, l'on vit à Surinam, une prodigieuſe quantité de perroquets de toutes eſpeces, qui » fondoient en troupes ſur le fruit du cafeyer, dont » ils détachoient & mangeoient la capſule rouge, en » rejetant à terre les fêves. L'an 1760 vers le même » temps, on vit de nouveau d'auſſi nombreux eſſaims » de perroquets, qui s'étendirent tout le long de la » Côte, & y firent un dégât affreux, ſans qu'on ait » pu découvrir d'où venoient ces oiſeaux en ſi grand » nombre ».

Les perroquets ont beaucoup d'adreſſe à conſtruire leur nid ; ils ramaſſent quantité de joncs & de petits rameaux d'arbres, dont ils forment un tiſſu qu'ils ont l'art d'attacher à l'extrémité des plus foibles branches des arbres les plus élevés ; de ſorte qu'y étant ſuſpendus ils ſont agréablement balancés par l'animal : ce jeu eſt une des voluptés de cet oiſeau, même lorſqu'il eſt détenu en cage. La forme de ce nid eſt celle d'un ballon, & il eſt de la longueur d'un pied : ils n'y laiſſent

qu'un ſeul trou pour leur ſervir de paſſage : peut-être que ces oiſeaux, dans les mains de la nature, choiſiſſent ces branches foibles pour ſe garantir des ſerpens, à qui leur peſanteur ne permet pas de les attaquer dans cette retraite. Souvent auſſi ils choiſiſſent des trous dans les arbres pour faire leurs nids; & pour peu qu'un trou de branche rompue ſoit commencé, ils l'ont bientôt agrandi avec leur bec : puis ils s'arrachent quelques plumes qu'ils mettent au fond. Le mâle & la femelle couvent tour à tour les deux œufs que la femelle pond : ces œufs ſont blancs, à-peu-près de la groſſeur de ceux d'un pigeon, quelquefois tiquetés comme ceux de la perdrix.

Les perroquets font rarement des petits dans nos climats : on n'en cite même que trois exemples ; 1°. chez la veuve de M. Auger, Gouverneur de S. Domingue, en 1707; 2°. chez un Chanoine d'Angers en 1740; mais on ne put les élever, vraiſemblablement faute de nourriture convenable à cette eſpece de jeunes oiſeaux : 3°. un chez M. *Meſnard*, Gontrôleur-Général des Fermes du Roi, à Villeneuve-lès-Avignon : ce Propriétaire mit enſemble, en 1773, deux perroquets, l'un mâle, l'autre femelle, & il en provint deux œufs qui furent couvés, mais ſans ſuccès: M. *Meſnard* ne ſe rebuta point; au printems ſuivant il a réuni ces deux mêmes oiſeaux, & deux œufs ont encore été le fruit de leur union. L'un n'a pas réuſſi par le défaut de germe; l'autre après vingt-cinq jours d'incubation, a donné le 11 Juin un petit perroquet vivant qui promettoit beaucoup.

M. Anderſon (*Hiſt. Nat. de Groenland, p. 55.*) dit qu'il y a un oiſeau dans cette contrée que les Marins nomment *perroquet* à cauſe de la forme de ſon bec. Le perroquet d'Allemagne eſt le *geai*. Voyez ce mot.

PERROQUET D'EAU ou MONOCULE, ou MONOCLE, *monoculus*. Inſecte aquatique nommé *perroquet* à cauſe de ſon bec réfléchi en deſſous: on en diſtingue pluſieurs eſpeces. Nous avons parlé au mot BI-

NOCLE, de ces vers-insectes, qui donnent une couleur apparente de sang à l'eau, ce qui fait croire quelquefois au peuple que l'eau est changée en sang.

M. *Linnæus* a fait mention d'une espece de monocule, qui se trouve aussi dans les rivieres & dans les marais, & qui a une coquille bivalve, un peu plus grosse qu'une semence de chou, oblongue, égale de chaque côté, bossue par devant, un peu émoussée: elle ne s'ouvre que dans l'eau; car quand elle en est sortie elle ressemble à une semence de plante: cette espece de perroquet d'eau nage avec vîtesse, comme les autres especes; sa coquille est cendrée: quand elle s'ouvre, l'insecte fait sortir par une de ses extrémités beaucoup de petits filets égaux en longueur, & blancs: en remuant ces filets, il est porté sur l'eau, & il ne s'arrête point que sa coquille n'ait trouvé quelque chose de solide.

PERROQUET DE MER, *labrus psittaco rostratus.* En Amérique on donne ce nom à certains poissons qui ressemblent assez à nos carpes; leur véritable dénomination est prise dans la configuration de leurs dents, qui imitent assez bien par leur forme celle du bec d'un perroquet. La peau & les écailles de ce poisson sont d'un vert foncé sur le dos, mais qui s'éclaircit à mesure qu'il approche du ventre. *Labat* dit qu'il a deux empanures sur le dos & quatre à ses côtés, qui aussi bien que sa queue sont colorées de bleu, de jaune & de rouge, d'une beauté inimitable: cette belle peau couvre une chair excellente; elle est blanche, grasse, ferme, d'un bon suc, & facile à digérer. Il se trouve aussi de ces poissons à l'île de France. *Voy. à la fin du mot* VIEILLE.

Le poisson perroquet de l'île de Tabago est aussi couvert d'écailles d'un beau vert jaune brillant: il a la tête faite effectivement comme un perroquet: sa chair est d'un goût admirable; sa taille égale celle d'un maquereau.

PERROQUET DE MER. *Voyez* MACAREUX.

PERROQUET PLONGEUR. Oiſeau qui ne reſſemble en rien au perroquet, excepté par la forme de ſon bec qui a trois pouces de long; ſes pieds ſont palmés & rouges, ſes jambes ſont courtes; ſon plumage eſt noir ſur le dos & blanc au ventre. Cet oiſeau plonge ſouvent & long-temps: ſa chair eſt délicate.

PERRUCHE. Nom qu'on donne à la plus petite eſpece du genre des perroquets à longue queue; c'eſt un genre d'oiſeau extrêmement diverſifié. On le nomme auſſi *perroquet-moineau*; en général, leur cri eſt perçant & fort incommode. *Voyez* PERROQUET.

PERSICAIRE, *perſicaria*. Plante dont M. *de Tournefort* diſtingue dix-neuf eſpeces: nous parlerons ici des deux qui ſont d'uſage en Médecine.

1°. La PERSICAIRE DOUCE, TACHÉE & ORDINAIRE, *perſicaria mitis & maculoſa*. Cette plante n'eſt point âcre au goût comme la ſuivante, mais elle a une ſaveur un peu acide; elle croît par-tout aux lieux aquatiques: ſa racine eſt grêle, oblique, fibrée, ligneuſe & ſeche: elle pouſſe des tiges à la hauteur d'un pied, rondes, creuſes, rougeâtres, rameuſes & nouées; chaque nœud accompagné d'une gaine membraneuſe blanchâtre, bordée de cils, portant des feuilles ſemblables à celles du pêcher ou du ſaule, marquées quelquefois au milieu d'une tache plombée: ſes fleurs ſortent dans l'été en épi des aiſſelles des feuilles d'en haut, attachées à de longs pédicules; chacune de ces fleurs eſt monopétale, de couleur ordinairement purpurine & luiſante, quelquefois blanchâtre, diviſée profondément en cinq ſegmens ovales, & contenant cinq, ſix ou ſept étamines & deux piſtils: à ces fleurs ſuccedent des ſemences ovales, aplaties, pointues & noirâtres. M. *de Tournefort* a remarqué que cette plante étant mâchée & goûtée laiſſe de l'aſtriction, & qu'elle rougit un peu le papier bleu: elle eſt eſtimée vulnéraire & aſtringente: la décoction en eſt bonne pour le cours de ventre, pour la dyſſenterie,

ſur-tout lorſqu'on ſoupçonne quelque ulcere dans les inteſtins, & pour les maladies de la peau; ainſi l'on en fait boire utilement la tiſane à ceux qui ont la gale ou d'autres éruptions cutanées. On lit dans les *Mém. de l'Acad. des Scienc. ann. 1703, pag. 304*, que le même M. *de Tournefort* aſſure que cette eſpece de perſicaire eſt un des plus grands vulnéraires qu'il connoiſſe, & que ſa décoction dans du vin arrête la gangrene d'une maniere ſurprenante; ce que ne fait pas la perſicaire âcre. Le même Auteur a donné dans les Mémoires cités la deſcription de la *perſicaire du Levant*, qu'il nomme *perſicaria Orientalis, nicotianæ folio, calice florum purpureo*; c'eſt la plus grande & la plus belle eſpece de perſicaire.

2°. La PERSICAIRE ACRE OU BRULANTE, ou PIMENT D'EAU, ou POIVRE D'EAU, ou CURAGE, *perſicaria urens, ſeu hydropiper.* Elle differe de la précédente en ce que ſes tiges ſont plus hautes & moins rameuſes, en ce que ſes feulles ſont plus étroites, mais un peu plus longues, plus vertes, ſans taches, d'un goût poivré ou brûlant: ſes ſemences ſont triangulaires & luiſantes: on les mêle quelquefois dans la *maniguette*: voyez ce mot.

Toute la plante a un goût âcre & mordicant: elle eſt annuelle & croît dans tous les lieux aquatiques, principalement dans ceux où l'eau a croupi durant l'hiver: on regarde cette ſorte de perſicaire comme déterſive, vulnéraire & utile dans les lavemens contre le teneſme & la dyſſenterie: (il faudroit y mêler des adouciſſans) c'eſt en outre, diſent les *Continuateurs de la Matiere Médicale*, un bon fondant & un apéritif qui convient dans les obſtructions: il y a des Payſans qui en portent dans leurs ſouliers pour la jauniſſe & l'hydropiſie. Ce remede populaire eſt un pur effet de la crédulité, ou de la charlatanerie médicale. Son eau diſtillée eſt un aſſez bon ſpécifique pour les glaires de la veſſie, & pour tuer les vers. Dans certains pays on s'en ſert pour la vérole & la lepre. Les

feuilles

feuilles de cette plante écrasées & appliquées, soulagent dans la douleur de la goutte ; c'est une plante d'un grand usage dans la Chirurgie, pour les tumeurs œdémateuses des jambes, des cuisses, &c. appliquée sur les vieux ulceres, elle en mange les chairs baveuses & en nétoye la pourriture. Quand on bassine les plaies des chevaux avec le suc ou la décoction du curage, jamais les mouches n'en approchent, même dans les grandes chaleurs.

PERSIL DE BOUC. *Voyez* BOUCAGE.

PERSIL DES FOUS. *Voyez à l'article* CIGUE.

PERSIL DE JARDIN ou PERSIL VULGAIRE, *petroselinum vulgare*, est une plante que l'on cultive dans les jardins potagers : sa racine est simple, grosse comme le doigt, fibreuse, blanchâtre & plongée profondément en terre ; elle est bonne à manger : elle pousse des tiges à la hauteur de trois pieds & davantage, grosses comme le pouce, rondes, cannelées, nouées, vides & rameuses : ses feuilles sont subdivisées, découpées, vertes, attachées à de longues queues ; ses fleurs naissent aux sommets des branches en ombelles, composées chacune de cinq feuilles, disposées en roses : à ces fleurs succedent des semences jointes deux à deux, cannelées, grises, arrondies & d'un goût âcre.

Cette plante soutient assez aisément le froid & le chaud, pourvu qu'on la seme dans un terroir gras, ou un peu humide, voilà pourquoi elle vient si bien auprès des fontaines ; elle pousse sa tige à la seconde année, elle fleurit en été ; ses semences mûrissent dès le mois d'Août : on distingue encore d'autres especes ou variétés de persil commun, qu'on cultive aussi dans les jardins, savoir le *persil frisé*, dont les feuilles crêpées sont très-belles : on dit qu'il croît naturellement en Sardaigne ; & le *gros persil, apium hortense lattifolium*, dont les racines sont vivaces, bonnes à manger comme celles du céleri, on l'appelle *persil d'Angleterre.*

L'uſage du perſil eſt d'une très-grande antiquité : il eſt vanté comme une des meilleures plantes potageres : il eſt très-apéritif ; il leve les obſtructions & provoque les menſtrues : ſon uſage eſt très-familier en cuiſine & en Pharmacie : ſa racine ſe met dans le potage, & eſt au nombre des cinq grandes racines apéritives : ſes feuilles par leur ſaveur aromatique & agréable, relevent pluſieurs ſortes de nos alimens, & rendent les bouillons diurétiques : ſa décoction eſt un bon ſudorifique ; ſa ſemence eſt bonne pour la néphrétique, & pour faire mourir les poux : elle eſt une des quatre ſemences chaudes mineures, qui ſont celles d'*ache*, de *perſil*, d'*ammi* & de *daucus*.

Le perſil ne convient pas à tous les tempéramens : on dit qu'il eſt très-contraire à ceux qui tombent du haut mal, parce qu'il rend les accès plus fréquens ; *Voyez* les *Ephémer. d'Allem. Décurie 3, ann. III.* Le perſil eſt pour pluſieurs oiſeaux un poiſon, dont le lait paroît être l'antidote. L'on a auſſi obſervé que par ſon huile aromatique & exaltée il enflamme le ſang des hommes, & cauſe des maux de tête, ſur-tout aux bilieux. Mais l'on ignore par quelle vertu le perſil fait caſſer un verre à boire qui auroit été frotté ou rincé du ſuc de cette plante.

Quelques Economes modernes conſeillent de faire des prairies artificielles avec le perſil de jardin pour en nourrir des moutons en vert : ils aſſurent d'après l'expérience, qu'ils aiment beaucoup cette plante, qu'elle les engraiſſe, les fait proſpérer, les préſerve des eſpeces de vers qui attaquent & rongent leur foie quand ils ont mangé l'eſpece de renoncule appelée *douve*, & qui les font périr pendant l'hiver, ſur-tout dans les années humides & pluvieuſes.

PERSIL DE MACÉDOINE, ACHE ou PERSIL DES ROCHERS, *petroſelinum Macedonicum*. C'eſt une plante qui croît naturellement en Macédoine, où elle vient entre les pierres & les rochers. Sa racine eſt comme la précédente : elle pouſſe une tige haute d'un pied &

demi, assez grosse, velue & rameuse. Cette plante ressemble assez d'ailleurs à notre persil; ses feuilles sont cependant plus amples, un peu plus découpées, & d'une saveur moins âcre. Sa semence est beaucoup plus menue & plus oblongue, plus pointue & plus aromatique; d'un goût âcre & chaud, qui approche de celui du cumin.

Ce persil est le vrai *pétroselinon* des Anciens, & differe absolument du persil de nos potagers. *Galien* dit que tout le monde fait cas du persil de Macédoine, & l'achete bien plus cher, comme étant le plus exquis; cependant le lieu où il croît naturellement est escarpé, & a trop peu d'étendue pour en donner la quantité qui se distribue dans le commerce. Ainsi ce qui arrive, à l'égard du miel Attique & du vin de Falerne, est arrivé pareillement à l'égard du persil de Macédoine, c'est-à-dire, qu'on en vend beaucoup qui croît ailleurs qu'en Macédoine. On cultive avec succès cette sorte de persil dans les jardins: il aime un terrain sablonneux; il ne craint que le trop grand froid. On ne se sert guere que de sa semence, dont la vertu est réputée très-alexipharmaque: on l'emploie dans la thériaque; on s'en sert aussi comme d'un hystérique & d'un bon carminatif.

Il est mention du gros persil de Macédoine sous le nom de *maceron*. Voyez ce mot.

PERSIL DE MARAIS ou ENCENS D'EAU, *thysselinum palustre*. Cette plante differe peu du persil de montagne, excepté qu'elle rend du lait, & qu'elle croît aux lieux marécageux & près de tous les endroits aquatiques: elle fleurit en Juin & Juillet. On ne se sert que de sa racine qui est incisive, pénétrante & apéritive, & on la mâche pour provoquer les crachats & soulager le mal de dents.

PERSIL DE MONTAGNE, *oreoselinum*. On en distingue deux sortes principales:

1°. Le GRAND PERSIL SAUVAGE OU DE MONTAGNE, *oreoselinum majus*. Cette plante que l'on trouve aux

lieux montagneux parmi les pâturages, aux environs de Fontainebleau & dans plusieurs autres lieux élevés & sablonneux, a des racines attachées plusieurs ensemble à une tête chevelue, comme dans le *meum*. Elles sont longues, grosses comme le petit doigt, traçantes, noires en dehors, blanches en dedans, empreintes d'un suc mucilagineux, d'un goût résineux, mais aromatique & agréable, approchant de celui du panais. (M. *Haller* dit que cette racine paroît avoir des vertus, mais elle n'a pas été adoptée en Médecine). Ses tiges sont férulacées, hautes de quatre à cinq pieds, cannelées & divisées en ailes. Ses feuilles sortent les unes de sa racine, les autres de ses tiges : elles sont grandes, amples, semblables à celles du persil de Macédoine, mais plus fermes, bleuâtres & d'un goût plus doux que la racine. Ses fleurs naissent sur de grands parasols aux sommets des tiges & des branches : elles sont petites, blanches, composées chacune de cinq feuilles, disposées en rose. A ces fleurs succedent des semences jointes deux à deux, larges, ovales, aplaties, rayées sur le dos, bordées d'une membrane & de couleur rougeâtre.

2°. Le PETIT PERSIL SAUVAGE OU DE MONTAGNE, *oreoselinum minus*. Cette plante aime les lieux montagneux & sablonneux : on la trouve communément sur le Mont-Valérien, près de Paris. Sa racine est très grosse, molle, chevelue, blanche & vivace, d'un goût âcre & désagréable, empreinte d'un suc laiteux & visqueux. Sa tige est haute de deux pieds, cannelée, nouée, rougeâtre & rameuse. Ses feuilles sont couchées à terre, semblables à celles du persil des jardins, mais plus noirâtres & plus fermes ; ses fleurs qui paroissent en Juillet & en Août, sont grandes, en forme de parasol : elles laissent après elles des semences arrondies, très-âcres.

La semence de ce persil de montagne est excellente pour provoquer les regles qui coulent difficilement :

elle eſt diurétique. La racine de cette plante eſt ſalivaire & propre pour la gravelle.

PERSONNÉES, *perſonatæ*. Les Botaniſtes donnent avec *Tournefort* ce nom à une famille de plantes, dans leſquelles les diviſions inégales & irrégulieres de leur corolle repréſentent pour l'ordinaire le muffle ou la tête d'un animal, en un mot un maſque. Cette famille réunit beaucoup de grands arbres qui ont les mêmes caracteres. Quelques-unes des plantes qui y ſont ſubordonnées, ſont paraſites; leurs racines ſont fichées dans d'autres plantes, telle eſt l'*orobanche*. Les tiges & les branches ſont communément cylindriques; les feuilles ſont oppoſées deux à deux en croix dans le plus grand nombre, ou même verticillées depuis trois juſqu'à ſix. Il y en a qui n'ont d'oppoſées que celles d'en-bas, pendant que les ſupérieures ſont alternes. Le feuillage eſt diſpoſé en croix dans les plantes qui ont les feuilles oppoſées, & circulairement dans celles qui les ont alternes. Les molécules de la pouſſiere fécondante ſont ſphériques. Le fruit eſt ordinairement capſulaire. Ces plantes ont à-peu-près les mêmes vertus que les *labiées*. Voyez ce mot. On range parmi les perſonnées l'*orobanche*, la *graſſette*, la *véronique*, l'*eufraiſe*, la *pédiculaire*, la *gratiole*, la *linaire*, la *ſcrophulaire*, la *nicotiane* & les autres plantes qui ont leurs fleurs en maſque. *Voyez ces mots.*

PERTURBATEUR DES POULES. C'eſt le nom, dit *Albin*, que les Anglois donnent au mâle de l'aigle à queue blanche, qui eſt une eſpece d'*épervier*. Voyez les mots AIGLE & ÉPERVIER.

PERVENCHE, *parvinca*. Plante dont on diſtingue deux eſpeces principales:

1°. La PETITE PERVENCHE, *pervinca vulgaris anguſtifolia*, nommée auſſi *pervenche à feuille étroite*, le *petit pucelage*, la *violette des ſorciers*. Cette plante eſt vivace, toujours verte, & ſe multiplie aiſément d'elle-même, tant par ſes racines que par ſes ſemences, qui s'enracinent çà & là dans la terre: on la trou-

ve par-tout dans les haies, parmi les brouſſailles, dans les bois, dans les foſſés & autres lieux couverts, humides & ombrageux. Sa racine eſt fibreuſe : elle pouſſe pluſieurs tiges menues, longues, rondes, vertes, noueuſes, qui ſerpentent ſur la terre & s'attachent à ce qu'elles trouvent. Ses feuilles ſont oblongues, vertes, liſſes, de la conſiſtance & de la couleur de celles du lierre, de la figure de celle du laurier, mais infiniment plus petites, rangées deux à deux, l'une vis-à-vis de l'autre, d'un goût ſtiptique & amer. Sa fleur, qui paroît au commencement du printems, eſt en tuyau évaſé, échancré, (dont le pavillon, dit M. *Deleuze*, eſt un limbe preſque plat, diviſé en cinq lobes), bleuâtre, quelquefois blanche & rarement rouge, ſans odeur, tantôt ſimple & tantôt double. Chaque fleur naît ſeule au bout d'un long pédicule. Après cette fleur, qui ſubſiſte pendant longtemps, naît un fruit à deux ſiliques, dans leſquelles ſe trouvent des ſemences oblongues & un peu ſillonnées.

M. *de Tournefort* dit qu'il n'a jamais vu en ce pays le fruit de cette plante, ni même en Provence, ni en Languedoc, où la petite pervenche eſt très-commune : il dit encore que de tous les anciens Auteurs de Botanique, *Céſalpin* eſt le ſeul qui ait eu la ſatisfaction d'obſerver le fruit de la pervenche ; & il ajoute que, pour en avoir du fruit, il la faut planter dans un pot où il y ait peu de terre ; car alors la ſeve, qui ne ſauroit ſe diſſiper dans les racines, eſt obligée de paſſer dans les tiges, & fait gonfler le piſtil qui devient le fruit : c'eſt ainſi, diſent les *Continuateurs de la Matiere Médicale*, que l'on a beaucoup de fruits des figuiers, & de la plupart des plantes dont les racines tracent conſidérablement dans les pays froids.

La PETITE PERVENCHE, eſt d'un grand uſage dans la Médecine : elle paroît aſtringente ; elle entre auſſi dans les vulnéraires de Suiſſe appelés *falltrancks*. Voy. *ce mot*.

2°. La GRANDE PERVENCHE ou le GRAND PUCELAGE, *pervinca latifolia*. Elle differe de la précédente, en ce qu'elle eſt beaucoup plus grande en toutes ſes parties : on la cultive dans les jardins, où elle fait une agréable verdure, étant miſe en eſpalier ; mais comme elle eſt plus tendre que la précédente, elle périt quelquefois par le froid, quand l'hiver eſt trop rude. Dans les pays chauds, elle fleurit preſque toute l'année. Elle croît naturellement aux lieux incultes, mais un peu gras, dans les haies & le long des chemins. Ainſi que la précédente, elle ne fructifie point, à moins qu'on ne la tienne aſſujettie, & qu'on n'en coupe ſouvent les ſarmens : elle a les mêmes vertus que la petite pervenche ; elle eſt vulnéraire, aſtringente, fébrifuge, propre à modérer le flux immodéré des menſtrues & des hémorrhoïdes. Le lait coupé avec la pervenche, eſt fort bon pour les phthiſiques & les dyſſenteriques : elle arrête le ſaignement du nez, en mettant dans les narines un tampon de ſes feuilles pilées ; ce même remede fait, dit-on, revenir le lait aux Nourrices. M. *Bourgeois* aſſure que la décoction des deux eſpeces de pervenche eſt excellente en gargariſme avec le miel roſat dans les eſquinancies inflammatoires. Elles ſont encore très-ſalutaires pour rétablir le ton & le reſſort des poitrines foibles, & diſſiper la toux ſeche habituelle, pourvu qu'on en faſſe un long uſage en tiſane avec la réglisſe. Enfin, *J. Bauhin* dit, d'après *Fragus*, que ſi l'on met une ſuffiſante quantité de pervenche dans un tonneau de vin trouble, on le rétablira en quinze jours, ſur-tout ſi on l'a ſoutiré auparavant.

Les Amateurs diſtinguent encore la *pervenche à fleur double*, d'une ſeule couleur ou jaſpée ; la *pervenche à feuilles panachées* de blanc, & la grande *pervenche de Madagaſcar* ; petit arbriſſeau précieux & charmant qui eſt pendant plus de ſix mois en fleur, mais qui eſt très-délicat ; il faut le traiter comme les myrtes.

PESCHETEAU, ou PÊCHEUR-MARIN : *voyez* GALANGA.

PESSE : *voyez* au mot SAPIN.

PESSE-D'EAU : *voyez à l'article* PRÊLE.

PETASITE, ou HERBE AUX TEIGNEUX, OU A LA TEIGNE, OU GRAND PAS-D'ANE, *petasites*. Plante dont on distingue deux especes principales.

1°. Le GRAND PETASITE, *petasites major vulgaris*. Elle croît assez souvent sur les bords des lieux humides. Sa racine est très-vivace, grosse, longue, noire en dehors, blanche en dedans, un peu amere au goût, & d'une odeur suave, traçante dans la terre : elle pousse au printems plusieurs tiges à la hauteur d'un demi-pied, grosses, creuses, lanugineuses, garnies de quelques petites feuilles étroites, pointues, & portant à leurs sommités, avant que les autres feuilles paroissent, des fleurs disposées en bouquets à fleurons purpurins, & semblables, dit M. *de Tournefort*, à de petits godets découpés en quatre ou cinq parties. Ces fleurs se flétrissent en peu de temps, & tombent avec leur tiges ; elles sont suivies par des semences, garnies chacune d'une aigrette, après que la tige est tombée, il s'éleve des feuilles fort grandes, arrondies, un peu dentelées en leurs bords, vertes-brunes en dessous, attachées par le milieu à une grosse queue longue de plus d'un pied : ces feuilles ont la figure d'un chapeau renversé, ou d'un grand champignon porté sur sa queue. Il y a des endroits où ces feuilles croissent à la hauteur d'un homme; ensorte que passant au travers, il semble qu'on se promene entre des arbres : elles durent jusqu'à l'hiver, après lequel il en repousse de nouvelles. Cette plante est le *tussilago scapo imbricato thyrsifero, floſculis omnibus hermaphroditis*, de *Linnæus*.

2°. Le PETIT PETASITE, *petasites minor*. Cette espece de petasite est à fleur blanche, plus petite que la précédente : elle fleurit également au printems, & avant l'apparition des feuilles : on la trouve plus rarement que le *grand petasite* : elle naît sur les montagnes humides & ombragées.

La principale différence entre ces deux plantes, consiſte en ce que le grand petaſite a tous ſes fleurons hermaphrodites, & que le petit petaſite a les ſiens femelles mêlés avec les hermaphrodites.

On ſe ſert en Médecine de leurs racines, & rarement de leurs feuilles : elles ſont hyſtériques, apéritives, vulnéraires & antivermineuſes. Les Allemands appellent cette racine *antipeſtilentielle*, à cauſe de ſes vertus : on l'emploie extérieurement pour réſoudre les bubons, & pour mondifier les ulceres, même pour la teigne & les ulceres malins.

PETEUSE : *voyez* BOUVIER.

PETIT CEDRE : *voyez au mot* CEDRE.

PETIT CYPRÈS : *voyez* AURONE.

PETIT-GRIS, animal qui reſſemble beaucoup à l'écureuil : on le trouve dans les parties Septentrionales de l'un & de l'autre Continent ; ſa peau eſt très-eſtimée & d'un grand uſage pour les fourrures ; mais on doit le regarder comme une eſpece diſtincte & différente de celle de l'écureuil.

Le *petit gris* eſt plus grand que l'écureuil : il n'a point le poil roux, mais d'un gris plus ou moins foncé ; ſes oreilles ſont dénuées de ces longs poils, qui ſurmontent l'extrémité de celles des écureuils ; il a la queue étendue en panache. Ces animaux different des écureuils, comme on le voit, non-ſeulement par la grandeur & par la couleur, mais auſſi par les habitudes naturelles. On en trouve en grand nombre dans les forêts du Nord & de Sibérie ; ils ſe réuniſſent en troupes, voyagent de compagnie, & changent quelquefois de contrée. Il arrive qu'on n'en rencontre quelquefois pas un ſeul dans un pays où l'année précédente on en trouvoit des milliers.

Lorſqu'ils veulent paſſer dans un autre canton, & qu'il ſe rencontre à leur paſſage quelque lac ou riviere, chaque voyageur prend, dit-on, une écorce de pin ou de bouleau qu'il amene ſur le rivage ; il ſe met dans ce petit canot, & s'abandonne ainſi au gré du

vent ; la flotte eſt nombreuſe & vogue doucement au milieu des eaux, à moins qu'il ne s'éleve quelque petite tempête qui ſubmerge les vaiſſeaux, les Pilotes, en un mot la flotte entiere. Ces naufrages, qui ſont ſouvent de trois ou quatre mille voiles, enrichiſſent quelques Lapons qui trouvent ces débris ſur le rivage, & s'emparent des peaux de ces animaux, s'il n'y a point long-temps qu'ils ſoient ſur le ſable. Il y a quantité de ces flottes qui paſſent avec ſuccès, arrivent à bon port & font une navigation heureuſe lorſque le vent a toujours ſoufflé aſſez doucement.

Comme ces animaux donnent une fourrure douce, fine & eſtimée, les Lapons leur font une guerre cruelle qui en détruit beaucoup. Vers la S. Michel ils vont à cette chaſſe avec des chiens qui ont l'odorat & l'œil ſi exquis, qu'ils ne laiſſent paſſer aucun arbre ſur lequel il y en ait, quelque élevé qu'il ſoit, ſans avertir leur maître par leur aboiement. La chaſſe eſt quelquefois ſi heureuſe, ſi abondante, que les Lapons en donnent quarante peaux pour un écu.

L'écureuil gris ou noirâtre de Virginie paroît être la même eſpece que le *petit-gris* de Laponie dont nous venons de parler : il ſe tient ordinairement ſur les arbres, & particuliérement ſur les pins ; il ſe nourrit de fruits & de graines dont il fait proviſion pour l'hiver : il les dépoſe dans le creux d'un arbre où il ſe retire lui-même pour paſſer la mauvaiſe ſaiſon, & où il fait auſſi ſes petits ; on emploie également ſa peau en fourrure ſous le nom de *petit-gris*. Les Hollandois & les Anglois en tirent une grande quantité par la voie d'Archangel, de Hambourg & de Lubeck. Le petit-gris deſtiné pour la Turquie ſe vend en Moſcovie par milliers de peaux aſſorties. Les habitans de Conſtantinople en conſomment une prodigieuſe quantité pour leurs veſtes dont ils en font onze d'un millier de peaux entieres ; ſavoir cinq de l'échine qui eſt la plus belle & la plus chere, & ſix du ventre qui eſt le moins eſtimé. Les Pelletiers Anglois & François en fourrent

des bas, des manchons, des aumuſſes, jupons, couvre-pieds, manteaux de lits, robes-de-chambres, veſtes, juſt-au-corps, &c.

PETIT-HOUX, ou HOUX-FRÊLON : *Voyez au mot* Houx.

PETIT ORGE : *Voyez* Cevadille.

PETOLA. Eſpece de *ſerpent double marcheur*. Voy. ce mot. *Seba* donne auſſi ce nom à une eſpece de ſerpent que M. *Linnæus* appelle *couleuvre*. On trouve le *petola* en Afrique & en Amérique.

PETONCLE, *pectunculus*. C'eſt une coquille bivalve. *Voyez ce que nous en avons dit au mot* Peigne.

PETREL, *procellaria*. Genre d'oiſeau aquatique dont on diſtingue trois eſpeces. Les trois doigts antérieurs ſont palmés, celui du derriere eſt ſans membranes, le bec arrondi, édenté. La mâchoire ſupérieure eſt crochue par le bout, l'inférieure eſt comme tronquée. Le *petrel* eſt une eſpece d'*oiſeau de tempête*, & peut-être le *pinçon de mer* du P. *Feuillée*, le *ſtorm fink* de *Willughby*, & le *procellaria* des Actes de Stockolm. Cet oiſeau, dit *Albin*, a le bec noir, de la longueur d'un pouce : ſes narines ſont placées dans une enflure au milieu de la mâchoire ſupérieure, qui eſt en bec de corbin. Il a une envergure de douze pouces : la longueur du corps eſt de ſix pouces ; le deſſus de la tête & le dos ſont d'un brun noirâtre. Il a ſur le croupion une grande tache blanche ; le ventre & les ailes ſont d'une couleur claire ; les ailes plus longues que la queue de plus d'un pouce ; les plumes de la queue n'ont guere qu'un pouce & demi de long ; les jambes en ont autant : les pieds ſont bruns & palmés. On dit que quand ces oiſeaux approchent d'un navire en mer, c'eſt un augure de tempête. Ils ſe rangent derriere le gouvernail du vaiſſeau, & s'y tiennent à l'abri juſqu'à ce que le gros temps ſoit paſſé : quelquefois ils volent, d'autres fois ils courent ſur les flots d'une vîteſſe extrême. On les rencontre ſur les plages ſeptentrionales : ils nichent dans les rochers.

Les autres oiſeaux de ce genre ſont le *petrel cendré* & le *petrel tacheté*, appelé vulgairement *damier*. Le premier eſt de la groſſeur d'une alouette, le deuxième eſt du volume d'un canard, & le damier eſt de la groſſeur du pigeon romain : on trouve le damier au Cap de Bonne-Eſpérance. On leur a donné le nom de *petrel* par alluſion à SAINT PIERRE qui marchoit ſur les eaux. *Voyez* OISEAU DE TEMPÊTE. Les Anglois regardent ces oiſeaux comme les meſſagers des orages.

PÉTRIFICATIONS, *petrificata*. Les Naturaliſtes donnent ce nom à des reſtes de végétaux & d'animaux convertis en pierres, & que l'on trouve dans les couches du globe de la terre. Quand ces corps n'ont point ſubi de changement, qu'ils n'ont point été altérés, dénaturés ni minéraliſés, alors on les nomme ſimplement *foſſiles*. Voyez ce mot. Cependant pour que l'on puiſſe donner le nom de *pétrifications* à un corps, & en déterminer la claſſe & le genre, ou même l'eſpece, il faut que le tiſſu, la forme primitive & une ſorte d'organiſation y ſoient encore reconnoiſſables. Ainſi l'on ne doit pas mettre au rang des pétrifications proprement dites les noyaux pierreux, moulés dans la cavité de quelque coquille ou d'un autre corps organiſé. *Voyez* NOYAUX.

Les *pétrifications* ſont donc des foſſiles étrangers à la terre (*heteromorpha*). Celles du regne végétal ſont preſque toutes ou graveleuſes ou ſilicées, & on les rencontre dans les ravins, les fouilles, les lieux eſcarpés, &c. Celles qui font feu avec le briquet ſe trouvent principalement dans des fentes ſablonneuſes : celles qui font efferveſcence dans les acides proviennent communément du regne animal, & ſe rencontrent dans les couches horizontales de terre calcaire, quelquefois dans des lits d'argile ou de gravier ; alors la nature de la pétrification eſt différente. Quant aux foſſiles qui ſe découvrent dans les pierres à plâtre, rarement ils ſont altérés, ſoit pour la figure, ſoit pour la compoſition ; au reſte ces derniers foſſiles ſont rares.

Par ce préliminaire on voit que les corps organisés, devenus fossiles, acquierent souvent un degré de solidité qu'ils n'avoient pas avant d'être ensevelis dans la terre; il n'est pas rare d'en trouver dont la dureté égale celle des pierres ou matrices dont ils font partie; mais si les masses de pierres qui les enveloppent viennent à se détruire, les fragmens des fossiles se retrouvent dans leurs débris, & sont toujours très-reconnoissables. Cependant il se trouve des corps organisés qui se détruisent entiérement. On sait, & personne n'en doute, qu'il y a une matiere, plus ou moins agitée, propre à pénétrer les corps; ce qui ébranle leurs parties, les sépare les unes des autres, les entraîne avec elle & les répand çà & là dans le fluide qui les environne: aussi les voyons-nous presque tous, tant solides que liquides, se dissiper insensiblement, diminuer de volume, & enfin par le laps du temps, s'évanouir & disparoître à nos yeux. *Voyez* EAUX TERREUSES. Ne nous éloignons pas de notre sujet.

Toute pétrification strictement dite n'est plus que le squelette du corps qui a eu vie, ou qui a végété: c'est ainsi que le *bois pétrifié* n'est pas totalement le bois même; une partie des principes qui entrent dans sa composition venant à se détruire par des causes locales, aura été remplacée par des substances sableuses ou terreuses, détrempées, très-ténues, que des eaux qui les baignoient y auront déposées en s'évaporant; ces parties terreuses, alors moulées dans le squelette, seront plus ou moins endurcies, & paroîtront avoir la figure, la structure, la grandeur, en un mot les mêmes caracteres génériques, les mêmes attributs spécifiques & les mêmes différences individuelles: les rapports paroîtront exactement les mêmes. Nous disons plus, il paroît que dans le bois converti en pierre il n'existe plus de substance ligneuse. On sait que les bois ordinaires sont des corps qui ont beaucoup plus de volume en pores qu'en parties solides. Lorsque le bois est enterré dans certains lieux, il s'in-

troduit dans ſes différens pores des ſucs lapidifiques extrêmement diviſés, quelquefois colorés, & qui en rempliſſent les capacités ; enſuite ces ſucs ſe condenſent & s'y moulent, après quoi le ſolide du bois ſe décompoſe & ſe réduit en parties poudreuſes qui ſont expulſées hors de la maſſe par les filtrations de l'eau ; par ce moyen il laiſſe vides, en forme de pores, les places qu'il occupoit. Cette opération de la nature ne produit aucune différence apparente ni ſur le volume, ni ſur la forme ; mais elle y cauſe un changement de ſubſtance, & le tiſſu ligneux ſe trouve retourné, c'eſt-à-dire que ce qui étoit pore dans le *bois naturel*, devient ſolide dans le *bois pétrifié*. Dans cette opération on voit que la nature s'eſt imitée & copiée elle-même. De cette maniere, dit M. *Muſard*, le bois pétrifié a bien moins d'étendue en pores qu'en parties ſolides, auſſi eſt-il un corps beaucoup plus denſe & plus peſant que le premier. Telle eſt l'origine des pétrifications : ce ſont des corps organiſés, qui du fond des mers ou de la ſurface de la terre ont été dénaturés & enſevelis par divers accidens, à différentes profondeurs de la terre. Pour ne point laiſſer d'équivoque ſur notre définition, *voyez* FOSSILES.

Parmi les *pétrifications de végétaux* appelées *dendrolites*, on trouve des parties d'arbriſſeaux, des tiges, des racines, des portions de tronc, quelques fruits &c. encore ne faut-il pas confondre les *empreintes* des mouſſes, des fougeres, des feuilles, ni les *incruſtations* avec les pétrifications. *Voyez ces mots & l'article* NOIX PÉTRIFIÉES.

Parmi les *pétrifications d'animaux*, on trouve des coquilles, des cruſtacées, des productions à polypier, quelques vermiſſeaux, des parties oſſeuſes de poiſſons & d'amphibies, rarement d'oiſeaux & de quadrupedes, ainſi que des portions oſſeuſes du corps humain. *Voyez les mots* OSTÉOLITES, TURQUOISE, ENCRINITES, CRAPAUDINES, & tous les autres qui y ont rapport, & dont il eſt mention dans le corps de

ce Dictionnaire. A l'égard des ſerpens pétrifiés, ce ſont des *cornes d'Ammon*. Il y a auſſi les corps figurés & accidentels, ce ſont des *jeux de la nature*. Voyez ces mots.

Dans le Traité particulier de notre *Minéralogie*, imprimé à Paris en 1761, & réimprimé en 1774, nous avons donné à la fin du ſecond volume, par forme d'appendix, une claſſe de ces foſſiles, avec une diviſion très-ſuccinte & une interprétation abrégée des noms que les différens Auteurs leur ont donnés; mais nous nous ſommes réſervés de donner un Ouvrage complet ſur ces corps. Les recherches ſans nombre qu'il faut faire à cet égard, demandent encore quelques années; nous ajouterons ſeulement ici ce que M. *Bertrand* dit de la pétrification (*Dictionn. des Foſſ. T. II, p. 115*): pour qu'un corps ſe pétrifie, il faut, dit cet Auteur, qu'il ſoit, 1°. de nature à ſe conſerver ſous terre; 2°. qu'il ſoit à couvert de l'air & de l'eau courante; 3°. qu'il ſoit garanti d'exhalaiſons corroſives; 4°. qu'il ſoit dans un lieu où ſe rencontrent des vapeurs ou des liquides chargés, ſoit de parties métalliques, ſoit de molécules pierreuſes, comme diſſoutes, & qui, ſans détruire le corps, le pénetrent, l'impregnent & s'uniſſent à lui, à meſure que les parties du corps ſe diſſipent par l'évaporation.

C'eſt une queſtion très-importante parmi les Naturaliſtes, que de ſçavoir combien la Nature emploie de temps pour pétrifier des corps d'une grandeur un peu conſidérable. Feu l'Empereur, Duc de Lorraine, qui connoiſſeur éclairé, ne regardoit pas ſa magnifique collection d'Hiſtoire Naturelle comme un cabinet de parade, mais comme un ſanctuaire où la Nature devoit ſe faire connoître par ſes différentes productions, a ſouhaité qu'on découvrît quelque moyen pour fixer l'âge des pétrifications. M. le Chevalier de *Baillu*, digne Directeur du Cabinet d'Hiſtoire Naturelle de Sa Majeſté Impériale, & quelques autres Naturaliſtes eurent, il y a pluſieurs années, l'idée d'une

recherche qui pouvoit répandre quelques lumieres ſur la queſtion propoſée par l'Empereur. Sa Majeſté Impériale, inſtruite par les obſervations unanimes des Hiſtoriens & des Géographes modernes, que certains piliers qui ſe voient actuellement dans le Danube en Servie, près de Belgrade, ſont des reſtes du pont que l'Empereur Trajan fit autrefois conſtruire ſur ce fleuve, préſuma que ces piliers s'étant conſervés tant de ſiecles devoient être pétrifiés, & qu'ils fourniroient des éclairciſſemens ſur le temps que la Nature emploie pour changer le bois en pierre. L'Empereur trouvant, dis je, ſon eſpérance fondée, donna ordre auſſi-tôt à ſon Ambaſſadeur à la Cour de Conſtantinople de demander la permiſſion de faire retirer du Danube un des piliers du pont de Trajan, ce qui fut accordé; on en retira un avec beaucoup de peine, & il s'eſt trouvé que la pétrification ne s'y eſt avancée que de trois quarts de pouce dans quinze cents ans; mais il y a certaines eaux dans leſquelles cette tranſmutation ſe fait beaucoup plus promptement. Au reſte, la pétrification paroit ſe former moins lentement dans les terrains poreux & un peu humides, que dans l'eau même.

Lorſqu'on fit la fouille des fondemens de la ville de Quebec en Canada, on trouva, dans les derniers lits que l'on creuſa, un Sauvage pétrifié. Quoique l'on n'ait eu aucune anecdote du temps où cet homme fut enſeveli ſous ces ruines, toujours eſt-il vrai que ſon carquois & ſes fleches étoient encore bien conſervés. C'eſt ainſi qu'en fouillant une mine de plomb dans la Province de Derby en Angleterre, en 1744, on trouva un ſquelette d'humain parmi des bois de cerf: qui ſait depuis quel nombre de ſiecles cet événement eſt arrivé? En 1695 on déterra près de Tonna en Thuringe un ſquelette entier d'éléphant, avec quatre dents molaires & deux défenſes, chacune de huit pieds de longueur; quelque temps avant cette époque l'on avoit trouvé dans les mines de ce pays le ſquelette pétrifié

trifié d'un crocodile. Voici une autre anecdote également curieuſe & arrivée au commencement de ce ſiecle : *Jean Munte*, Curé de Slægarp en Scanie, & pluſieurs de ſes Paroiſſiens qui vouloient tirer de la tourbe d'un terrain marécageux deſſéché, trouverent à quelques pieds de profondeur dans la terre, un chariot entier avec les ſquelettes des chevaux & du Charretier. On préſume qu'il y a eu autrefois un lac en ce même endroit, & que le Charretier voulant y paſſer ſur la glace, y a probablement péri. Enfin on a trouvé du bois en partie foſſile & en partie charbonneux, enſeveli à une grande profondeur, dans les glaiſes dont on fait la tuile à l'Abbaye de Fontenay : on a découvert depuis peu du bois foſſile à ſoixante-quinze pieds de profondeur dans un puits creuſé entre Iſſi & Vanvres, près Paris : ce bois étoit dans du ſable, entre un lit de glaiſe & de pyrites, & l'eau ſe trouvoit quatre pieds plus bas que les pyrites.

On trouve beaucoup de morceaux de bois pétrifié, dans différens pays de la France & de la Savoie. Dans le pays de Cobourg en Saxe, & dans les montagnes de la Miſnie, on a tiré de terre des arbres d'une groſſeur conſidérable qui étoient entiérement changés en une très belle agate, ainſi que leurs branches, leurs racines : l'on a reconnu en les ſciant les cercles annuels de leur croiſſance : on en a tiré des morceaux ſur leſquels on voit diſtinctement qu'ils ont été rongés par les vers ; d'autres portent des marques viſibles de la cognée. J'en ai où l'on voit quelques gros clous ; enfin l'on en a trouvé des morceaux qui étoient pétrifiés par un bout & dont l'autre bout étoit encore dans l'état de bois propre à brûler. Il paroît donc que le bois pétrifié eſt beaucoup moins rare dans la Nature, qu'on ne le penſe communément, & qu'en bien des endroits il ne manque pour le découvrir, que l'œil d'un Naturaliſte curieux : ajoutons que le bois pétrifié peut offrir les différentes teintes des diverſes agates. Nous en avons un échantillon qui a abſolu-

ment la teinte de la ſardoine : il faiſoit partie d'un pieu qui avoit ſervi à un édifice près de la mer, à la Martinique.

PÉTROLE, *petroleum*, en Italien *petroglio*. C'eſt un bitume liquide, inflammable, d'une odeur forte, d'une ſaveur pénétrante, & exhalant dans le feu une vapeur fétide ; il ſurnage toutes les liqueurs. Cette huile minérale découle le long de certains rochers à travers des terres & des pierres dans la Sicile, dans l'Italie, en France, en Allemagne, &c. Quand cette ſubſtance bitumineuſe eſt ſans couleur, on l'appelle *naphte clair*, ou *pétrole blanc* ; tel eſt celui du Duché de Modene du côté du mont Apennin, près du mont Gibius, & notamment celui de Perſe, dans la Péninſule, appelée par KEMPFER *mediæ-okeſra*. Cette huile minérale ſe trouve toujours à la ſurface des eaux, ainſi que tous les pétroles. Le naphte, dit-on, ne peut être contrefait, & il ne ſouffre aucun mélange, il n'y a guere que l'æther qu'on puiſſe lui comparer. Le naphte a quelquefois une teinte verdâtre ou iſabelle. Il s'allume à une petite diſtance du feu & brûle ſans laiſſer de réſidu : il s'empare auſſi, & attire à la ſurface l'or qui eſt en diſſolution dans l'eau régale. Lorſque le *pétrole* eſt rouge-brun, on l'appelle *huile de Gabian*, du nom d'un village, près de Béziers en Languedoc, où il ſe trouve, découlant des fentes de certains rochers bitumineux. S'il eſt noir ou d'un brun fauve, on l'appelle *huile minérale d'Ecoſſe*, parce qu'on le ramaſſe dans la fontaine de Sainte-Catherine d'Ecoſſe, à deux milles d'Edimbourg.

L'*huile minérale des Barbades*, qui ſe trouve dans l'Amérique, à Colao & à Surinam, eſt encore un pétrole jaunâtre, ainſi que celui de Ratwik en Dalécarlie.

Engelb. Kempfer (*Amœnit. exot. faſcic. 2*, &c.) dit que les Turcs appellent *Kara-naphti*, le pétrole noir. Il eſt fluide quand on le tire du puits ; mais il s'épaiſſit en conſiſtance de poix quand il eſt expoſé à

l'air. Les Ruſſes appellent *kamina maſla*, le même pétrole qu'ils recueillent dans les montagnes d'Ural en Sibérie. Ils s'en ſervent, dit *Strahlemberg*, pour noircir les cuirs. On remarque que plus le pétrole découle d'un lieu élevé, & plus il eſt léger & blanc; tandis que celui qui ſe tire au pied d'une montagne, eſt brun, roux ou noir; enfin, ſi l'on fouille plus bas, on rencontre ſouvent du *jayet*, ou de l'*aſphalte*, ou de la *piſſaſphalte*, ou du *charbon de terre*, & quelquefois du *ſuccin*, & même du *ſoufre*. Toutes ces matieres étant liquides, ſe trouvent plus communément dans des eſpeces de puits, & ſemblent tirer leur origine d'une même ſubſtance, mais qui eſt ſujette à des modifications; ce qui peut produire la différence des bitumes que nous venons de citer. *Voy. leurs articles.* M. *Riviere* prétend que le pétrole de Gabian eſt ſemblable au produit que l'on retire vers le milieu de la diſtillation du ſuccin. Il conclut même que le pétrole eſt une eſpece de ſuccin qui a reſté liquide pour n'avoir pas rencontré dans ſon courant quelque ſuc propre à le coaguler & à le durcir, ou qui eſt devenu liquide au moyen de la diſſolution qu'en ont fait les ſels âcres que l'eau minérale a détaché de ſa ſurface. Le Phyſicien *Marius* a fait ſur cette huile minérale pluſieurs expériences, dont voici l'extrait: 1°. une chandelle faite avec parties égales de pétrole & de réſine brûle entiérement dans l'eau: 2°. la vapeur qui s'éleve du pétrole mis dans un vaſe ſur le feu, forme un petit atmoſphere d'un phlogiſtique volatil qui s'enflamme au moyen d'une bougie allumée à trois pieds de diſtance: 3°. l'eau n'éteint point cette huile enflammée, mais elle la fait élever avec bruit: le bois, les meches brûlent dans cette huile mêlée avec de l'eau: 4°. la gelée n'altere ni n'épaiſſit le pétrole: 5°. il nage ſur l'huile d'olive, comme étant plus léger de dix-huit grains par once; il l'eſt de trente plus que l'eau-de-vie, & de quatre-vingt-quatre plus que l'eau commune: 6°. le pétrole s'enfonce plus prompte-

ment dans l'eau que les huiles végétales, mais il y remonte plus vîte : 7°. une ſeule goutte de pétrole verſée ſur une eau dormante s'étend de plus d'une toiſe en tout ſens, & en cet état elle donne les plus vives couleurs de l'iris ; mais ſi elle s'étend davantage, elle blanchit, & diſparoît enfin. Cette extenſion eſt des plus ſurprenantes : on ſait qu'un papier enduit de pétrole ne devient tranſparent que pour quelques momens, il ceſſe de l'être dès qu'il a été ſéché à l'air ; pour ces expériences, il faut prendre le pétrole clair & léger.

Quelques Auteurs donnent le nom d'*huile foſſile éthérée* ou de *gas*, au *pétrole*. On en a encore découvert depuis quelques années dans la chaîne d'Alais en Languedoc, & dans un ruiſſeau à cinq lieues de Bergerac, mais en petite quantité. La fontaine de Béziers en donne par année environ trois à quatre quintaux ; elle en donnoit autrefois plus de trente-ſix. Ce bitume liquide ſert à éclairer en Perſe & en pluſieurs autres lieux ; mais notamment à Backu, ville ſituée ſur la mer Caſpienne, à trois milles d'Aſtracan, où il n'y a point de bois. On y fait un commerce ſi conſidérable du *pétrole*, qui s'y puiſe dans plus de vingt puits (dans un eſpace qui a environ un demi-quart de lieue de tour), que le Souverain en retire de droit régalien, plus de cent mille livres argent de France. Les Marchands de cette contrée envoient dans les pays étrangers le *naphte pur*, & gardent pour la conſommation de leur pays le *pétrole*, que l'on brûle dans les Egliſes & les maiſons, dans des lampes garnies de meches groſſes comme le pouce. On s'en ſert auſſi au lieu de bois : pour cet effet on jette deux ou trois poignées de terre dans l'âtre de la cheminée, on verſe enſuite l'huile minérale par deſſus, puis on l'allume avec un bouchon de paille, & ſur le champ il en réſulte une flamme aſſez vive ; plus on agite & retourne la terre imbibée, & mieux elle brûle : il en ſort une vapeur d'une odeur très-diſgracieuſe, & la

fumée noircit entiérement les habitations; cependant les alimens n'en contractent abſolument aucun mauvais goût. Les Gaures ou Perſans qui adorent le feu & qui ſuivent la religion de Zoroaſtre, viennent à Backu pour rendre leur culte à Dieu, qu'ils adorent ſous l'emblême du feu; & la flamme du pétrole allumée eſt pour eux le *feu perpétuel.*

On prétend que le *pétrole* du commerce, ſur-tout celui qui nous vient par la voie de Hollande, eſt compoſé de réſine de ſapin, d'eſſence de térébenthine, avec un peu d'huile de cade, & de celle de gabian & de tarc. D'autres contrefont ou alterent le *pétrole* ou *huile de gabian*, avec de l'eſſence de térébenthine, du goudron & de la poix noire. Mais un tel pétrole ſe reconnoît bientôt par la propriété qu'il a de colorer entiérement l'eſprit de vin, & de s'y diſſoudre en bonne quantité; ce qui, dit-on, n'arrive pas au pétrole naturel, à moins qu'on ne ſe ſerve d'un intermede. On aſſure cependant qu'il ſe mêle parfaitement avec les eſprits acides, les huiles eſſentielles de thym, de lavande & de térébenthine.

On ſe ſert de cette huile minérale pour guérir les membres gelés: on l'eſtime vermifuge & ſpécifique, étant appliquée ſur les parties affoiblies, engourdies & paralytiques, & même pour la gale; les Maréchaux s'en ſervent pour les enclouûres, ulceres & farcin des chevaux: on s'en ſert dans certains feux d'artifice, & ceux qui font commerce de cette huile doivent uſer de grandes précautions contre le feu. On dit que le *pétrole* étoit la baſe inflammable du feu grégeois. *Conſultez le ſecond volume de notre Minéralogie.*

PETRO-SILEX. Eſpece de pierre ou *caillou de roche* que l'on regarde comme la matrice du *jaſpe*, & quelquefois du *porphyre.* Voyez ces mots. Nous avons une ſuite fort étendue de *petro-ſilex*, dont les nuances nous font reconnoître l'une des eſpeces de caillou ſilex, les jaſpes, la matrice du porphyre & de

pluſieurs autres pierres à baſe marneuſe, qui abonde en argile ſableuſe. Le petro-ſilex eſt compoſé de parties plus groſſieres que les ſilex mêmes, & les pierres ſiliceuſes, comme agates, cornalines, &c. Il eſt moins dur & moins propre à polir : il ne paroît demi-tranſparent que dans les parties minces. Il y en a de différentes couleurs; verdâtre, blanchâtre, bleu, jaune, &c. Son tiſſu tient de celui du grès & de celui du ſilex.

PETUN. *Voyez* NICOTIANE.

PETUN-SÉ, PE-TUN-TSE. C'eſt le nom que l'on donne à l'une des deux pierres qui entrent dans la compoſition de la porcelaine de la Chine. Les échantillons que nous en avons vus ſont durs, opaques, d'un gris verdâtre, & nous ont toujours paru être une eſpece de ſpath fluor & vitreſcent. On ſait que cette ſorte de ſpath eſt plus dur & plus peſant que les ſpaths proprement dits, leſquels ſont calcaires & ne ſe vitrifient point : celui-ci au contraire ne fait point d'effervescence avec les acides; & quoiqu'il ne ſoit pas aſſez dur pour faire feu avec le briquet, cependant il entre en fuſion au feu, propriété qui lui eſt propre, & qui oblige les Naturaliſtes d'en faire un genre particulier : ce petun-ſé ſe caſſe en morceaux d'une forme aſſez rhomboïdale, brillans intérieurement; ſi on ſe contente de le calciner légerement, il acquerra, ainſi que la pierre de Boulogne, la propriété phoſphorique. Celui de la Chine donne quelquefois, à l'aide du briquet, des étincelles fort foibles : on le trouve dans les rochers du pays. *Voyez* PIERRE DE BOLOGNE : *Voyez auſſi l'article* VASES.

Dans la premiere édition de ce Dictionnaire nous avons dit : " plus nous conſidérons les caracteres du » petun-ſé de la Chine, & plus nous ſommes tentés » de croire qu'il ſe trouve une pierre en Europe, & » ſur-tout en France, qui partage avec lui les préro- » gatives dont nous venons de faire mention : la ſeule » différence que nous y trouvons, c'eſt que notre

» petun-sé de France fait plus de feu frappé avec l'a-
» cier ; & pour trancher le mot, ce petun-sé est le
» *feld spath* des Auteurs, c'est-à-dire un *quartz* vi-
» treux ou lamelleux. On en trouve en quantité dans
» les roches de granite en Allemagne, & particuliè-
» rement au Hertrey, près d'Alençon, lieu où il se
» trouve aussi une espece de kaolin, qui en Chine est
» la seconde matiere de leur porcelaine. On trouve
» aussi dans les Vosges une pierre verdâtre qui par-
» ticipe beaucoup des propriétés du petun-sé de la
» Chine. *Voyez* KAOLIN.

Depuis cette édition nous avons appris qu'indépendamment de l'espece de kaolin à terre calcaire, dont nous avons parlé d'après les échantillons que nous conservons dans notre cabinet, & que nous avions rencontrés sur le terrain, ou reçu du P. d'*Incarville*, Missionnaire à la Chine, il existoit aussi un kaolin dont toute la partie terreuse ne faisoit aucunement effervescence avec les acides, & nous avouons que nous en devons la description à M. *Guettard*. Voyez son Mémoire sur la découverte des terres à porcelaine, lu à l'Académie des Sciences, ann. 1765. Lorsque nous écrivions l'article kaolin de la seconde édition de cet Ouvrage, nous ne pouvions encore, ni ne devions rien ajouter, soit à nos connoissances acquises, soit à celles qu'on avoit rendues publiques ; l'illustre Académicien que nous venons de citer en réclamant l'honneur de la découverte faite en France d'un kaolin semblable à celui de la Chine, n'a eu probablement en ses mains que des kaolins dont la terre paroît semblable aux argiles blanches ; car il paroît douter que nous ayons rencontré, ou vu, ou analysé des kaolins à terre calcaire. Nous osons cependant assurer à tout le monde chimique, que nos yeux sont accoutumés à l'expérience, & notre plume à la vérité.... Au reste nous aimons mieux croire que M. *Guettard* n'ayant vu qu'une même espece de terre à kaolin (celle qui effectivement est la plus

abondante), il n'a pas pu en admettre d'autre.... Que n'avons-nous pu deviner les intentions ou les motifs de ce ſavant Naturaliſte! *Voyez* le Supplément de ſon Mémoire cité ci-deſſus; *voyez* auſſi les Obſervations faites à ce ſujet, & ſur le petun-ſé par M. *Torchet* de Saint-Victor, Ingénieur des mines de France. *Journal de Médecine, Février & Juin 1766.* Le Lecteur trouvera réunies de ſuite toutes les diſcuſſions faites à ce ſujet dans le premier Volume des *Mémoires ſur différentes parties des Sciences & Arts*, par M. *Guettard.*

PETZCOALT, eſt un ſerpent du Mexique, long de quatre pieds & demi, gros à proportion: il a le deſſus du corps jaune, mêlé d'un peu de rouge, couvert de grandes écailles taillées en loſange, unies & gliſſantes au toucher: les écailles tranſverſales du ventre ſont mélangées de roux & de jaune; ſa tête eſt garnie d'amples & fortes écailles relevées en boſſe: ſes yeux ſont beaux & très-grands. Cette eſpece de ſerpent repaire dans des creux d'arbres d'où il épie ſa proie, & fond rapidement deſſus quand elle ſe préſente. Il n'eſt pas rare, dit *Séba*, de voir deux ou trois de ces ſerpens être aux aguets & viſer au même butin.

PEUCEDANE. *Voyez* QUEUE DE POURCEAU.

PEUPLADE. Terme dont on ſe ſert pour parler du frai, de l'alvin, & de tous les petits poiſſons que l'on met dans un étang pour l'empoiſſonner. On appelle auſſi *peuplade* une colonie d'étrangers qui viennent chercher des habitations dans une contrée. *Peuple* ſe dit encore des jetons ou talles qui viennent aux pieds des arbres & des plantes bulbeuſes.

PEUPLIER, *populus*. Le peuplier eſt un grand arbre dont il y a trois eſpeces principales; ſavoir, le *peuplier blanc*, le *peuplier noir*, & le *peuplier tremble*, déſigné ordinairement ſous le ſeul nom de *tremble*.

Il y a des peupliers qui ne portent que des fleurs mâles; ceux qui portent des fleurs femelles donnent du fruit.

Chaque fleur mâle eſt à huit étamines attachées à une eſpece de corolle en entonnoir fort évaſé, taillé obliquement, & ſoutenue par une écaille frangée.

Les fleurs femelles ſont diſpoſées en chatons écailleux, différens de ceux des fleurs mâles, en ce qu'au lieu des étamines on y trouve, le long du filet, des piſtils auxquels ſuccedent des capſules à deux loges, dans leſquelles on voit des ſemences aigrettées.

Les feuilles de la plupart des peupliers ſont rondes ou rhomboïdales, & attachées à de longs pédicules: elles ſont poſées alternativement ſur les branches.

Le *peuplier blanc à grandes feuilles*, ou *griſaille de Hollande* ou *franc-picard à grandes feuilles*, & le *peuplier blanc à petites feuilles*, ont les feuilles velues & extrêmement blanches par deſſous, d'un vert brun par deſſus. Ces eſpeces de peupliers croiſſent avec une extrême vivacité dans les lieux aquatiques: ils viennent cependant bien dans les terrains aſſez ſecs. Nous en avons planté entre de gros ormes, dit M. *Duhamel*, pour remplir des places vides; & ils y ont bien réuſſi, ce qui n'eſt pas un médiocre avantage.

On donne auſſi le nom d'*ypreau* ou de *blanc de Hollande* à un orme à larges feuilles.

Le premier nous eſt venu de la ville d'Ypres. Les Pariſiens donnent le nom d'*aubel* ou d'*orme blanc* au peuplier blanc.

Les *peupliers noirs* ne peuvent faire de grands arbres que dans les terrains humides: ils ſe plaiſent ſinguliérement ſur les berges des foſſés remplis d'eau: leurs feuilles ſont rhomboïdales, pointues, dentelées & liſſes. Il y a une eſpece de peuplier noir qui n'eſt qu'une variété de l'eſpece précédente, dont les feuilles ſont dentelées plus profondément & ondées ſur les bords; on cultive cette eſpece dans les vignes pour l'employer en place d'oſier: c'eſt pour cette raiſon & aſſez mal-à-propos, qu'on l'appelle *oſier blanc*. On l'étête fort bas, & on coupe tous les ans ſes rejets. Il y a une autre eſpece de peuplier noir, dont

les feuilles reſſemblent aſſez à celles du précédent, & qui vient de Lombardie : cette variété donne des arbres qui forment de belles pyramides ; & ces arbres réuſſiſſent parfaitement dans les lieux marécageux.

Il y a encore une autre eſpece de peuplier noir, que l'on nomme auſſi *tacamahaca* : les boutons répandent un baume très-odorant ; ce qui lui a fait auſſi donner le nom de *baumier*. Cette eſpece d'arbre aime l'humidité ; mais il demande auſſi une expoſition chaude, & il craint les trop grands hivers : cependant placé dans un jardin bas, M. *Duhamel* lui a vu paſſer l'hiver de 1754, qui a fait périr beaucoup d'autres arbres. On le multiplie par marcottes & par boutures.

Les *peupliers noirs* ont leurs boutons, qui ſont les œilletons ou germes des feuilles, chargés d'un baume dont l'odeur eſt aſſez agréable ; (on les nomme *yeux de peuple*, *oculi aut gemmæ populi nigræ*) : c'eſt pourquoi on fait entrer ces boutons dans quelques baumes compoſés & dans l'onguent *populeum* ; mais il n'y en a point qui en répandent autant, & d'une auſſi agréable odeur que celui de l'eſpece à feuilles ovales ſurnommé *baumier*. Cette eſpece de peuplier, par rapport au baume qu'il répand, eſt aſſurément préférable à tous les autres pour l'uſage de la Médecine. On tire de ces boutons de peuplier noir une teinture avec de l'eſprit de vin, qui eſt propre à arrêter les anciens cours de ventre : on en fait auſſi uſage pour les ulceres internes. La doſe ordinaire eſt un demi-gros, ſoir & matin, dans une cuillerée de bouillon chaud. Les feuilles de peuplier noir ſont eſtimées propres à calmer les douleurs de la goutte & des hémorrhoïdes, étant pilées & appliquées ſur la partie malade. On peut tirer des boutons à fleur des peupliers, une eſpece de cire ; en voici le procédé : il faut cueillir ces boutons à l'inſtant de leur maturité, c'eſt-à-dire lorſqu'ils ſont bien viſqueux ; on les écraſe dans un mortier & on les fait tremper dans de l'eau

bouillante, on verſe le tout dans un ſac de groſſe toile, on l'exprime au moyen d'une preſſe, & l'on obtient une cire molle d'un jaune grisâtre, très-combuſtible & qui donne une odeur agréable.

On a tenté avec ſuccès de faire du papier avec le duvet que fourniſſent les aigrettes des ſemences du peuplier. M. *Bruyſet* fils, de Lyon, a obtenu de cette ſubſtance, ſans aucun mélange de chiffons, un papier extrêmement fin, ſoyeux, également ſuſceptible de recevoir la colle & d'être ſoumis à l'impreſſion du marteau. Avant lui M. le Docteur *J. C. Schæffer* avoit fait à Ratisbonne la même expérience avec autant de ſuccès, mais avec quelques différences que la diverſité des procédés devoit occaſionner dans les réſultats. Les eſſais multipliés de ce dernier Obſervateur ſur diverſes ſubſtances végétales, tendent à prouver qu'il en eſt peu dont on ne pût obtenir du papier : la pomme de pin, les bois du mûrier, de la vigne & du ſaule, la pomme de terre, & juſqu'aux tourbes d'Hanovre & de Baviere, ſe ſont converties en papier ſous ſes induſtrieuſes mains. *Voyez l'article* PAPIER.

Les *peupliers trembles*, (car il y en a deux eſpeces qui different par la grandeur de leurs feuilles), ont les feuilles preſque rondes, non dentelées, mais ondées ou gaudronnées par les bords : elles ſont ſoutenues par des queues très-menues & très-ſouples, ce qui fait qu'elles tremblent continuellement, pour peu que le vent les agite : ces arbres ſe plaiſent dans des lieux humides ; celui à petites feuilles ſe trouve néanmoins dans des terrains aſſez ſecs, & il y croît à une moyenne grandeur.

L'eſpece de peuplier de la Virginie & de la Caroline ſe fait aiſément reconnoître à ſes jeunes branches relevées des côtes ou arrêtes ſaillantes, & à ſes feuilles très-grandes, larges & épaiſſes. Cet arbre pouſſe avec une vigueur extraordinaire dans les terrains bas & humides ; il ſe multiplie aiſément de boutures.

On fait avec le bois de peuplier blanc des pieces de charpente pour les bâtimens de peu de conſéquence ; les Sculpteurs l'emploient en place de tilleul : & comme il eſt léger, on en fait des ſabots, des talons de ſouliers, & des planches pour des fonds d'armoires, &c. qui ſont aſſez bonnes, quand elles ſont à couvert de la pluie. Le bois du peuplier blanc n'eſt pas d'un uſage ſi familier que celui du peuplier noir. Cependant les Ebéniſtes s'en ſervent pour les bâtis propres à recevoir les bois de placage. On dit que le bois du peuplier noir, lorſque l'arbre eſt vieux, devient propre à faire divers ouvrages de marqueterie, à cauſe des veines dont il eſt ondé. Les feuilles du peuplier noir & blanc ſont, dit M. *Bourgeois*, très-bonnes pour nourrir les moutons pendant l'hiver. On émonde les branches de ces arbres tous les trois ans, & on en fait des fagots qui ſervent à brûler, après que les moutons en ont mangé les feuilles.

Quelques Auteurs prétendent que l'écorce du peuplier blanc a la propriété de faire venir abondamment de bons champignons, ſi on la répand par parcelles dans des terres qui auront été bien fumées auparavant.

Le *peuplier de Lombardie*, dont nous avons parlé plus haut, eſt connu auſſi ſous le nom de *peuplier d'Italie*. M. *Pelé de S. Maurice*, de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris, a donné des Obſervations ſur cet arbre fort commun en Italie, où il fait un très bel effet. Cette eſpece d'arbre eſt, ſuivant ce qu'il nous en apprend, ſupérieure à tous les autres peupliers, par le produit qu'on en peut tirer : c'eſt pourquoi nous expoſerons d'après lui, la maniere de le cultiver.

Le peuplier d'Italie ou de Lombardie croît en très-peu de temps, ſe multiplie très-facilement, ne demande ni beaucoup de ſoins, ni beaucoup de dépenſe, & après quinze ans de plantation, donne à ſon maître un produit conſidérable. A peine les arbres or-

dinaires commencent-ils à paroître, que ceux-ci n'exiſtent plus : ce ſont des prodiges qu'il faut voir pour ſe le perſuader. On en voit qui au bout de douze ans, ſont de la groſſeur d'un muid, c'eſt-à-dire, qui ont vingt-ſept à vingt-huit pouces de diametre, groſſeur à laquelle les autres peupliers ne parviennent que dans l'eſpace de trente ans. Cet arbre eſt plus beau, plus droit, plus facile à employer que celui de France. Son bois eſt dur, propre à faire des charpentes de toutes eſpeces : on prétend même qu'on peut en faire des mâts de vaiſſeaux. Quelle reſſource pour nous qu'un arbre ſi précieux ! & quel eſt le Citoyen qui ne s'empreſſera de le cultiver ! On aſſure que trente arpens de ce bois à couper, valent en Italie quatre-vingts ou cent mille livres. En faut-il davantage pour prouver la ſupériorité de cet arbre ſur tous les autres : on peut voir le prompt accroiſſement de ces arbres & leur beauté, en ſuivant les bords du canal de Montargis.

Le peuplier d'Italie ſe fait encore diſtinguer des autres peupliers, parce que ſes branches ſortent droit de ſon tronc où elles ſont plus approchées, & lui donnent la forme de pyramide, au lieu que dans le peuplier noir, nommé improprement *oſier blanc*, auquel il reſſemble le plus, les branches ſont pendantes. Les feuilles de celui-ci ſont d'un vert terne, au lieu que celles du peuplier d'Italie, ſont d'un beau vert foncé : ce dernier devient toujours un arbre bien droit, tandis que l'autre eſt ſouvent tortueux. Quoiqu'il croiſſe beaucoup plus vîte, ſon bois eſt cependant plus dur, & les Menuiſiers lui trouvent une qualité bien ſupérieure au premier.

Le peuplier d'Italie ſe multiplie avec la derniere facilité, par le moyen des boutures. Avec une branche qui a dix à douze pouces de longueur & un pouce de circonférence, on a un arbre qui en trois ans porte juſqu'à dix-huit pieds de hauteur, & qui dans cet

intervalle, produit assez de jets pour former une pépiniere.

Lorsqu'on veut en établir une pépiniere, on doit choisir un terrain gras & frais, mais qui ne soit point amendé, parce que les jeunes arbres gagnent toujours à être transplantés d'une terre moins bonne dans une meilleure, & que d'ailleurs on auroit à craindre les chancres & les gros vers blancs qu'engendre le fumier, & qui ravagent les pépinieres. C'est à la fin de Février qu'on doit élaguer les peupliers pour en tirer des boutures : on ne doit prendre que du bois d'un an, celui de deux ans est moins bon que le premier. On en coupe l'extrémité en flute, & lorsqu'on observe de laisser un bourlet d'écorce au pied de la bouture, elle en reprend plus facilement, parce que c'est de ces bourlets que partent les racines. On trace son terrain, on y fait des trous d'un pied de profondeur : on y enfonce la bouture à une profondeur de douze pouces, en observant de ne laisser au dehors qu'un œil ou deux. On donne de temps à autre des labours à la pépiniere. On ne doit pas retrancher les jets de la premiere année, parce qu'ils donnent de la nourriture au jeune plant. A la troisieme année on décharge l'arbre de quelques brins qui croissent vers le bas de la tige, & on le nettoye ainsi chaque année en montant. Lorsqu'on retire les arbres de la pépiniere, on peut les planter dans toutes sortes de terrains, à moins qu'ils ne soient trop secs ou trop pierreux. Les prés, les vallons, les bords des ruisseaux, les terres fraîches & grasses paroissent leur convenir davantage, ils y deviennent de la plus grande beauté. Une observation très-importante & générale lorsqu'on plante les arbres, c'est de ne les enfoncer tout au plus que d'un pouce de plus qu'ils l'étoient dans la pépiniere : on les voit souvent périr par la manie des gens de campagne, qui mettent jusqu'à un pied & demi de terre sur leurs racines, au lieu qu'il ne doit y en avoir qu'un demi-pied.

Après quinze ou vingt ans de plantation le propriétaire peut ſe faire un grand produit de ces arbres, car en les débitant en voliches, on peut retirer au moins quarante-quatre livres de chacun. Ainſi il réſulte de tout ce que nous venons de dire, que le peuplier conſidéré par rapport à ſon agrément, ſon progrès & ſon utilité, eſt pour celui qui le poſſede une ſource abondante de biens. Le produit de ces arbres eſt ſouvent doublé avant que d'autres eſpeces d'arbres aient pu être coupés une ſeule fois.

Les pépinieres où l'on peut trouver des boutures de peuplier d'Italie, ſont à Montargis, à Nemours, à Moret, à Gron près Sens, & à Mombar. M. le Marquis de *Chambray* cultive avec ſuccès les peupliers d'Italie à ſa terre de Chambray, proche de Tillieres en Normandie; il ſe fait un plaiſir d'en donner des boutures aux perſonnes qui deſirent ſe procurer cet arbre.

PHACITE, *phacites*, eſt le nom que l'on donne quelquefois à une eſpece de *pierre ovaire*, & plus communément à la pierre nommulaire, & dont les grains ſont de la grandeur des lentilles. *Voyez les mots* OOLITHES & PIERRE LENTICULAIRE. On trouve des *phacites* dans les environs de Bayonne, ſur le bord de la mer où ils ſont en maſſes conſidérables. On en rencontre qui ont depuis une ligne juſqu'à un pouce & plus de diametre, détachées ou ſolitaires, ou groupées en maſſes, en d'autres endroits de la France, en Italie, &c.

PHAGOLINO. *Voyez* ACARNE.

PHAISAN. *Voyez* FAISAN.

PHALANGE, *phalangia*. C'eſt le nom qu'*Aëtus* donne à ſix différentes eſpeces d'araignées. Il appelle la premiere *pagion*, qui ſignifie *pepin de raiſin*, parce qu'elle en a la figure: elle eſt noire & ronde, elle a la bouche au milieu du ventre & de petits crochets autour. La ſeconde eſt appelé *loup*, parce qu'elle chaſſe aux mouches & s'en nourrit: elle a le corps

large & agile. On remarque qu'elle a certaines incisions vers le cou, & la bouche relevée en trois endroits. La troisieme est appellée *fourmiliere*, parce qu'elle a beaucoup de ressemblance avec une grande fourmi : elle est de couleur de suie, & a le corps marqueté de petites étoiles, sur-tout vers le dos. La quatrieme est nommée *cronocolaple* : elle a son aiguillon auprès du cou, elle est verdâtre & longuette, elle ne cherche qu'à piquer vers la tête quand elle attaque quelque animal. La cinquieme est appelée *sclérocéphale*, parce qu'elle a la tête dure comme une pierre : elle est rayée de même que ces petits phalenes qui volent autour de la lumiere. La sixieme enfin, qu'on appelle *vermiculaire*, est longuette & un peu tachée vers la tête. *Voyez l'article* TARENTULE.

Lonvilliers de Poincy (*Hist. Nat. des Antilles, ch. 14, art. 3.*) dit qu'il y a dans les Antilles une sorte de grosse araignée que quelques uns, à cause de sa figure monstrueuse, mettent au rang des phalanges. Leurs pattes étant étendues forment un cercle qui a plus d'espace que le tour de la main. Nous avons dans notre cabinet une de ces phalanges : son corps est composé de deux parties, l'une est plate, l'autre ronde & pointue comme un œuf de pigeon ; sa bouche, qui est presque toute cachée sous un poil fauve, est armée de part & d'autre de crochets fort pointus, qui sont d'une matiere solide, d'un noir très-poli & très luisant. Les Curieux font enchaîner ces crochets dans de l'or, pour s'en servir comme de cure-dents, qui sont très-estimés ; parce qu'ils préservent, dit-on, les dents de douleur & de corruption. Ces crochets servent aussi aux Indiens pour déboucher leurs pipes. Notre phalange araignée étrangere a un trou sur le dos qui est comme son nombril. Quand ces phalanges sont jeunes, leur espece de poil est d'un gris blanchâtre, mais il noircit à mesure qu'elles vieillissent. Leur corps est supporté par dix pieds, velu presque tout autour & garni en dessous de petites pointes écailleuses, dont elles

elles ſe ſervent pour s'accrocher partout où elles grimpent; le bout des pieds eſt auſſi muni d'une corne noire, fourchue & dure : tous ces pieds tiennent à la partie plate du corps, & ont quatre jointures chacune : ces pieds vont en grandiſſant du premier au dernier. On a bien de la peine à diſtinguer les yeux de ces animaux, tant ils ſont petits : ces phalanges qui vivent de mouches ſont peut-être les mêmes que l'araignée *anauſe* de la Guinée, & le *democulo* de l'île de Ceylan, dont il eſt fait mention dans *l'Hiſt. des Voy., T. IV. & T. VIII.* La tarentule eſt encore une eſpece de *phalange*. Voyez l'article ARAIGNÉES ETRANGERES.

Dans les mêmes îles, on donne auſſi le nom de *phalanges* à ces prétendues groſſes mouches cornues, (ce ſont des *ſcarabées*) dont nous avons parlé à la ſuite de l'*article* MOUCHE.

PHALANGE, *phalangium*, eſt une plante dont on diſtingue trois eſpeces. La premiere pouſſe une tige non rameuſe, haute d'un pied, ronde, ferme, ſoutenant en ſa ſommité des fleurs compoſées chacune de ſix feuilles diſpoſées en étoile, de couleur blanche : à cette fleur ſuccede un fruit arrondi, diviſé en trois loges qui renferment des ſemences anguleuſes & noires : ſes racines ſont fibrées. La ſeconde eſpece eſt rameuſe; la troiſieme, que l'on regarde comme un faux aſphodele des Alpes, pouſſe des feuilles étroites, vertes, dures, ſemblables à celles de l'iris, d'un goût un peu amer : il s'éleve d'entr'elles une tige haute d'un pied & demi, grêle & revêtue de quelques feuilles, portant en ſa ſommité un épi de petites fleurs à ſix feuilles, étoilées, pâles ou de couleur herbeuſe. Quand ces fleurs ſont paſſées, il leur ſuccede des fruits comme aux eſpeces précédentes.

Toutes les eſpeces de phalanges, dit *Lémery*, croiſſent pour l'ordinaire aux lieux aquatiques & montagneux, proche des ravins d'eau : on les eſtime propres contre les morſures des ſerpens, contre les piqûres des ſcorpions, des phalanges, & pour chaſſer les vents, étant priſes en décoction dans du vin.

PHALANGER, espece de petit animal ainsi nommé de ce qu'il a les phalanges singuliérement conformées, & que de quatre doigts qui correspondent aux cinq ongles dont ses pieds de derriere sont armés, le premier est comme soudé avec son voisin, en sorte que ce double doigt fait la fourche & ne se sépare qu'à la derniere phalange pour arriver aux deux ongles. Ces animaux sont de la taille d'un petit lapin, & sont surtout remarquables par l'excessive longueur de leur queue, par l'alongement de leur museau & par la forme de leurs dents qui suffiroient pour les faire distinguer du *sarigue*, de la *marmose*, des *rats* & de toutes les autres especes d'animaux auxquels on voudroit rapporter le *phalanger*.

PHALANGISTE. Nom donné à un scarabée très-curieux; son corselet est armé de deux longues pointes latérales qui débordent la tête.

PHALAROPE, *phalaropus*. Nom donné à un genre d'oiseau étranger & aquatique, dont le caractere est d'avoir des pieds semblables à ceux de la foulque, quatre doigts devant & un derriere, tous à membranes séparées; le bec droit, menu, & la mâchoire supérieure plus ou moins courbe vers le bout. On en distingue plusieurs especes: il y a le phalarope qui se trouve en Angleterre sur les bords de la mer; c'est le *tringa gris fer au pied de poule d'eau d'* Edwards. Son plumage est bleuâtre sur le dos, les ailes sont noires vers le milieu des grandes plumes. Cet oiseau est un peu moins gros que le rale aquatique: les membranes du pied intérieur sont divisées en deux lobes, celles du doigt du milieu en trois lobes, & celles du doigt extérieur en quatre lobes; tous ces lobes n'ont pas plus d'une ligne d'intervalle de l'un à l'autre, & ils sont tous denticulés: le bec est noir.

Le *phalarope cendré* se trouve dans la baie d'Hudson, ainsi que celui qui est roussâtre.

Le *phalarope brun* se rencontre dans l'Amérique septentrionale; il est un peu plus gros que les précédens.

PHALENE. Les Naturalistes donnent ce nom à

toutes les especes de papillon qui ne volent que sur le soir & pendant la nuit à la clarté d'une lumiere; ce qui fait qu'on les appelle aussi *papillons nocturnes*. C'est la classe de papillons la plus nombreuse. Les curieux connoissent le *souci*, le *silene*, la *petite tortue*, l'*écaille marte*, le *ptérophore*, le *grand paon de nuit*, le *sphinx du troene*, la *lichenée rouge*, la *feuille morte*, le *volant doré*, le *lambda*, le *zig-zag*, &c. *Voy. ce que nous avons dit des phalenes au mot* PAPILLON, pour ce qui les distingue des *papillons diurnes*, ou *papillons de jour*, dont les plus connus en France sont les *nacrés*, le *gamma* ou *Robert-le-diable*, le *deuil*, le *demi-deuil*, le *gazé*, l'*aurore*, le *satyre*, les *argus*, &c.

PHARMACITE ou AMPELITE. Espece de terre noire bitumineuse. *Voyez au mot* CRAYON NOIR.

PHASE. *Voyez à l'article* PLANETE.

PHASÉOLE. *Voyez* HARICOT ORDINAIRE.

PHATAGIN. Espece d'animal des Indes orientales, connu aussi sous le nom impropre de *lézard écailleux*. Le phatagin ressemble assez au pangolin. *Voyez son histoire au mot* PANGOLIN.

PHIALITE. Nom donné à des concrétions pierreuses, souvent sableuses, & qui imitent des flacons, des poires à poudre, des bocaux. *Voyez* JEUX DE LA NATURE & LITHOGLYPHITES.

PHILANDRE. *Voyez* DIDELPHE.

PHOQUE, *phocas*. Cet animal nous paroît être le même que le veau marin, ou le tigre marin : il n'est qu'une variété du *loup marin*. Voyez ce mot.

Le phoque est une espece d'amphibie vivipare, dont le caractere, dit M. *Brisson, pag. 229*, est d'avoir six dents incisives à la mâchoire supérieure, & quatre à l'inférieure; à chaque pied cinq doigts onguiculés joints ensemble par des membranes; les pieds postérieurs tournés en arriere : cet animal habite plus la mer que la terre. Il a quatre dents canines semblables à celles des chiens, savoir, une de chaque côté à chaque mâchoire; le nombre de ses dents molaires n'est pas constant.

Le phoque a depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, environ quatre pieds de long; la mâchoire ſupérieure plus longue que l'inférieure : l'ouverture de ſa gueule eſt moyenne, ſes dents ſe ſerrent les unes contre les autres, elles ſont pointues, dures & blanches; ſon muſeau eſt oblong & garni de mouſtaches très-roides & courbées en arriere; ſes yeux ſont grands & enfoncés profondément dans leur orbite : on ne lui reconnoît point d'oreilles extérieurement, mais à leur place il a des trous par leſquels il entend; ſa tête eſt petite, & reſſemble à celle d'un chien à qui on a coupé les oreilles près de la tête : il a les narines du veau terreſtre; ſon cou eſt alongé, & il peut le raccourcir à ſa volonté; ſa poitrine eſt large; le reſte de ſon corps, juſqu'aux pieds de derriere qui ſont à l'extrémité de l'animal, va en diminuant; ſes jambes ſont tout-à-fait ſous la peau : il n'y a que les pieds qui paroiſſent; ceux de devant ont quatre pouces de long, & ceux de derriere neuf pouces : ils ſont entierement garnis du même poil que le corps, & gros comme le poignet d'un homme, ſur-tout dans la partie d'en bas; tous leurs doigts ſont joints enſemble par de fortes membranes & armés de cinq ongles forts, noirs & très-piquans; ſa queue a deux pouces & demi de long, & eſt plate horizontalement : ſa peau eſt dure; tout ſon corps eſt couvert de poils courts, roides, d'un gris brillant & marqué d'un nombre de taches noirâtres, tant en deſſus qu'en deſſous; le ventre eſt d'un blanc ſale. Tel eſt le phoque qui eſt dans notre collection d'animaux.

Pluſieurs Auteurs ont ſoupçonné qu'il y avoit auſſi des phoques noires; nous pouvons affirmer qu'il en exiſte, d'après celui que M. *Gigot d'Orcy* nous a confié pour en faire l'examen : ce phoque n'a que vingt-ſix pouces de longueur, à prendre du bout du muſeau juſqu'à l'extrémité de la queue, qui eſt un peu arrondie, & qui n'a pas plus de huit lignes. Le poil de ſon dos, de deſſus le cou & de la tête, eſt d'un noir de jayet, mais celui qui couvre la poitrine eſt moins foncé, ainſi que celui de

la gorge. Le poil du ventre juſqu'à l'anus eſt de couleur fauve. Les appendices qui rendent ſes pieds palmés, imitent beaucoup plus les nageoires que dans le phocas précédent. La peau du menton eſt non ſeulement dégarnie de poil, mais un peu amincie par le frottement qu'a éprouvé cette partie quand l'animal marchoit ſur les bords des grêves, *&c.* On ſait que les pieds antérieurs du phoque étant placés vers le plus grand diametre de ſa poitrine, qui eſt elle-même ſituée au milieu de toute la longueur de l'animal, & ſon cou étant d'ailleurs long & auſſi gros que ſa tête, il en réſulte une maſſe qui n'a pour appui que la mâchoire inférieure. Une remarque importante, dont il convient de faire mention, c'eſt qu'aucuns *phocas* ou *veaux marins* n'ont, dit-on, d'oreilles ſaillantes: celui-ci en a qui ont chacune un pouce de longueur; nous n'avons remarqué que peu ou point d'ongles dans les palmes antérieures; peut-être auroient-elles été plus ſenſibles ſi l'animal eût été plus grand; peut-être auſſi eſt-ce une eſpece différente, & non une ſeule variété du phocas.

Le phocas, dit M. *de Buffon,* eſt d'autant plus étrange, qu'il paroît fictif, & qu'il eſt le modele ſur lequel l'imagination des Poëtes enfanta les *tritons,* les *ſirenes,* & ces Dieux de la mer à tête humaine, à corps de quadrupede, à queue de poiſſon. Le phocas regne en effet dans cet empire muet, par ſa voix, par ſa figure, par ſon intelligence, par des facultés en un mot qui lui ſont communes avec les habitans de la terre, ſi ſupérieures à celles des poiſſons, qu'il ſemble être non ſeulement d'un autre ordre, mais d'un monde différent. Auſſi cet *amphibie,* quoique d'une nature très-éloignée de celle de nos animaux domeſtiques, ne laiſſe pas d'être ſuſceptible d'une ſorte d'éducation; on le nourrit en le tenant ſouvent dans l'eau; on lui apprend à ſaluer de la tête & de la voix; il s'accoutume à celle de ſon maître; il vient lorſqu'il s'entend appeler; & donne pluſieurs autres ſignes d'intelligence & de docilité.

Le phocas, continue M. *de Buffon,* a le cerveau &

le cervelet proportionnellement plus grands que l'homme, les ſens auſſi bons qu'aucuns des quadrupedes, par conſéquent le ſentiment auſſi vif & l'intelligence auſſi prompte; l'un & l'autre ſe remarquant par ſa douceur, par ſes habitudes communes, par ſes qualités ſociales, par ſon inſtinct très-vif pour ſa femelle, & très-attentif pour ſes petits, par ſa voix plus expreſſive & plus modelée que celle des autres animaux: il a auſſi de la force & des armes; ſon corps eſt ferme & grand, ſes dents tranchantes, ſes ongles aigus. D'ailleurs il a des avantages particuliers & uniques ſur tous ceux qu'on voudroit lui comparer: il ne craint ni le froid ni le chaud; il vit indifféremment d'herbes, de poiſſon & de chair; il habite également l'eau, la terre & la glace; il eſt avec le *lamentin* & la *vache marine* ou *morſe*, le ſeul des quadrupedes qui mérite véritablement le nom *d'amphibie*, le ſeul qui ait le trou ovale du cœur toujours ouvert, le ſeul par conſéquent qui puiſſe ſe paſſer de reſpirer, & auquel l'élément de l'eau ſoit auſſi convenable, auſſi propre que celui de l'air. La *loutre* & le *caſtor* ne ſont pas de vrais amphibies, puiſque leur élément eſt l'air, & que n'ayant pas cette ouverture dans la cloiſon du cœur, (ſur-tout la *loutre*) ils ne peuvent reſter long-temps ſous l'eau, & qu'ils ſont obligés d'en ſortir ou d'élever leur tête au-deſſus pour reſpirer.

Geſner dit que le phocas fréquente plus le rivage que la haute mer, nous en avons cependant vu prendre un dans la mer à la diſtance de vingt-ſept lieues du rivage. Ses jambes de derriere, quoiqu'ayant les doigts des pieds onguiculés, lui ſervent plus commodément à nager qu'à marcher. Lorſque le phocas eſt dans l'eau, & qu'il y a excité des mouvemens d'impulſion avec ſes jambes poſtérieures faites en rames, on remarque qu'il réunit longitudinalement ces membres, de maniere à ne leur donner que la figure d'une queue de poiſſon fourchue, mais perpendiculaire: cet animal eſt ſi gros & a les jambes ſi courtes que lorſqu'il eſt couché, la rondeur du ventre les empêche preſque de toucher à

terre; cependant il ne laiſſe pas que de s'en ſervir & de ſe traîner plus vîte qu'on ne croiroit.

Anderſon prétend que dans le détroit de Davis ces animaux parviennent à la longueur de dix pieds ou environ; ils ont, dit-il, entre la chair & la peau quatre doigts d'épaiſſeur d'une graiſſe qui donne de fort bonne huile. Ce même Naturaliſte du Groënland, qui nomme improprement, ainſi que les habitans du cap de Bonne-Eſpérance, le phocas, *chien de mer*, dit encore que ſa peau eſt fort recherchée, & que l'on équipe tous les ans quelques petits bâtimens pour leur faire la chaſſe. Ces eſpeces de chaſſeurs marins portent le nom de *robben-ſchlagers*, qui ſignifie *batteurs de chiens de mer*, parce qu'ils les ſurprennent ſur la glace quand ils dorment: ils les tuent à coups de bâton en les frappant ſur le nez où ces animaux ſont uniquement fort ſenſibles; d'autres fois ils les percent à coups de lance. Les phocas qui ſe trouvent auſſi dans les mers & les lacs de Kamtſchatka ſont fort vivaces: ils couvrent quelquefois entierement les bancs de ſable; ils ſe jettent tous à l'eau quand un bateau approche. Ces animaux ſont d'une reſſource infinie pour les habitans Sauvages du détroit de Davis; la chair étant fumée, leur ſert de nourriture, le ſang de médecine, la peau d'habillement. Les Kamtſchadales font encore de cette peau non ſeulement des ſemelles de ſouliers, mais encore des bateaux qui contiennent juſqu'à trente hommes, & qui ſont plus légers & plus vîtes que ceux de bois; les tendons & les inteſtins ſervent de vîtrage, de voile, de fil à coudre & de ficelle à lier; les os, de toutes ſortes d'uſtenſiles de ménage & de chaſſe. M. *Heidenreich*, voyageur royal pour la découverte des mines de Sibérie & de la Tartarie, dit qu'on trouve dans le lac de Beickal, qui eſt d'eau douce, des phocas qui dans le temps des gelés, ſavent adroitement pratiquer çà & là des ouvertures dans la glace pour en ſortir & pour y rentrer ſelon leurs beſoins, ne trouvant pas toujours des vivres ſous l'eau. Les habitans voiſins de ce lac les tirent avec des

harpons à trois crochets, & ils ne ſe ſervent dans leurs lampes que de l'huile tirée de cette graiſſe; ils en font auſſi de la chandelle. Il ne nous doit plus paroître incroyable que cet animal marin puiſſe vivre auſſi dans l'eau douce, tout Paris en a été témoin depuis quelques années, ayant eu occaſion d'en voir un que l'on montroit aux foires, & que l'on conſervoit dans des cuves.

Denis, dans ſa *Deſcript. des côtes de l'Améri. ſeptentrionale, Tom. I. p. 64*, dit que les jeunes phocas ſont plus gras que les vieux; & que l'huile des premiers eſt auſſi bonne à manger & à brûler que l'huile d'olive, n'ayant aucune mauvaiſe odeur. Ce même Auteur, (*T. XI. C. 17*) fait mention d'une petite eſpece de ce même amphibie, dont la chair fait les délices des Sauvages, de même que l'huile avec laquelle ils s'oignent auſſi les cheveux; cependant la chair de cette eſpece d'animal eſt molle & graſſe, & elle ſe fond entre les mains quand on l'y tient long-temps, tant elle eſt huileuſe.

Le phocas ou veau marin ſe nomme en Languedoc *vedel de mar*, en Italie, *vechio marino*. *Rondelet* aſſure que cet animal vient faire ſes petits à terre, mais qu'il ne peut pas vivre long-temps ſans retourner à la mer: il dit auſſi que ſes épaules ſont jointes par quatre muſcles. Ces animaux s'accouplent comme les cétacées; le mâle a le membre génital long & même oſſeux, & les femelles ont une fente comme les raies: elles font un ou deux petits, & les allaitent avec leurs deux mamelles; au bout de douze jours les meres menent les petits à la mer, pour les accoutumer peu à peu à nager. Le veau marin vient ſouvent dormir à terre; il ronfle ſi haut, qu'il fait alors un bruit pareil à celui du veau terreſtre quand il beugle; ſa langue eſt comme fendue ou fourchue par le bout.

La voix du phocas peut ſe comparer à l'aboiement d'un chien enroué; dans ſon premier âge ſon cri imite aſſez le miaulement d'un chat: les petits qu'on enleve à leurs meres miaulent continuellement, & ſe laiſſent

quelquefois plutôt mourir d'inanition que de prendre la nourriture qu'on leur offre ; ils ne reçoivent que l'aliment que leur donne la mere. Les vieux phocas aboient contre ceux qui les frappent, & font tous leurs efforts pour mordre & se venger. En général, ces animaux sont peu craintifs, ils sont même naturellement courageux ; on a remarqué que le bruit du tonnerre & le feu des éclairs, loin de les épouvanter, semblent les récréer. Ils sortent de l'eau dans la tempête, dit M. *de Buffon*, ils quittent même alors leurs glaçons pour éviter le choc des vagues, & ils vont à terre s'amuser de l'orage, & recevoir la pluie qui les réjouit beaucoup : ces différentes scenes de la nature sont pour eux des spectacles très-agréables. Ils ont naturellement une mauvaise odeur, & que l'on sent de fort loin lorsqu'ils sont en grand nombre ; il arrive souvent que quand on les poursuit, ils lâchent leurs excrémens qui sont jaunes & d'une odeur insupportable ; ils aiment à dormir au soleil, sur des glaçons, sur des rochers : on peut les approcher sans les éveiller, & c'est une des manieres ordinaires de les prendre.

Dans la mer de Feroë le phocas, dit *P. J. Debes*, a sa retraite dans les cavernes des rochers : on peut avec de petites barques entrer dans ces antres étroits, pour le surprendre & le tuer ainsi que ses petits : les vieux esquivent le coup de massue, & échappent souvent aux pêcheurs ; mais pour peu qu'on les frappe sur la tête, ils tombent, répandent des larmes, & voulant se défendre avec la gueule, ils présentent la gorge au couteau. On en égorge quelquefois de cette maniere jusqu'à cinquante dans un jour. *Debes* ajoute que pour donner la chasse à ces animaux, il faut être armé de perches, de gros bâtons & de torches allumées ; les jeunes ne sont pas difficiles à tuer. M. *Knutberg* a trouvé un autre moyen pour détruire les phocas, c'est de braquer dans les trous des rochers, où ces animaux se rassemblent en grand nombre, une espece de lance qui est poussée dans le corps de l'animal par un ressort que le

moindre mouvement fait détendre. On trouve dans les *Mém. de l'Acad. Royale de Suede, 1752*, un détail de la pêche des veaux marins dans l'Oſtro Bothnie. Les Finlandois n'ayant rien à faire pendant l'hiver, s'aſſemblent en troupe & vont à la chaſſe de ces animaux pendant Février, Mars & Avril : ils ſe ſervent de fuſils & de filets. Cette caravane qui ne boit que de l'eau de mer que l'on adoucit quelquefois avec du petit-lait, voyage avec beaucoup de précaution & de danger au milieu des glaces, ſur leſquelles on eſt ſouvent obligé de traîner les bateaux; on y rampe auſſi ſur le ventre, & l'on frappe du pied comme ces animaux pour les attirer. Le plus court expédient eſt de les guetter aux ouvertures qu'ils ont pratiquées dans les glaces pour ſortir à volonté de l'eau, ou pour reſpirer l'air frais; c'eſt là qu'on peut leur couper le nez. Quand on tient un petit, on le fiche tout vivant ſur un fer à trois pointes, qu'on enfonce dans l'eau par les ouvertures ; la mere accourt auſſi-tôt, & voulant le débarraſſer, elle ſe bleſſe & périt. Dans les mers du Kamtſchatka les femelles des phocas ne portent qu'un petit qu'elles mettent bas ſur la glace; elles l'allaitent. Quand la marée deſcend, ces animaux reſtent couchés ſur les rochers, & pour ſe jouer, ils ſe pouſſent les uns les autres dans la mer; mais ces petits jeux dégénerent bientôt en querelles ſanglantes, ils ſe font des morſures cruelles : comme ils marchent difficilement, on prétend que pour rendre leur chemin plus facile, ils vomiſſent, dégorgent de l'eau ſur le ſable.

PHOCENE, animal cétacée des anciens. Les modernes l'ont nommé *marſouin* : voyez ce mot.

PHŒNICOPTERE ou FLAMAND, ou FLAMBANT. *Voyez* BECHARU.

PHOLADE. C'eſt un coquillage multivalve, que l'on appelle *pitaut* en Normandie, *dail* en Poitou & dans l'Aunis, & *piddochs* en Angleterre. Les anciens ont nommé ce coquillage *pholas;* il meurt dans le premier trou qu'il a habité après ſa naiſſance, ſans en être

jamais ſorti pendant ſa vie; auſſi le caractere générique des dails ſe tire-t-il de leur habitude à ſe cacher dans les pierres, & à y creuſer eux-mêmes leurs ſépulcres. L'on en trouve quelquefois vingt dans un même bloc de pierre; & *Rondelet* dit qu'ils ne ſont pas rares ſur le rivage d'Ancône. (Les dails de *Rondelet* ne ſont peut-être que les dattes de la Méditerranée. *Voyez* DATTES DE MER.)

On en diſtingue deux eſpeces fort connues ſur les côtes d'Aunis & d'Angleterre. La coquille du dail eſt compoſée, dit M. d'*Argenville*, de trois pieces, dont deux ſont ſemblables, égales, blanches, & fort grandes par rapport à la troiſieme; celle-ci eſt poſée auprès du ſommet des deux autres, & elle remplit un petit eſpace qui reſteroit vide entr'elles. On en diſtingue encore quelquefois deux autres petites & fort minces, qui ſont attachées par des ligamens au dos de la coquille, & qui ſouvent tombent dès que le dail eſt mort, ce qui arrive quand il ceſſe d'être baigné par l'eau de la mer: cette coquille a encore une ſorte d'opercule cartilagineux.

Ce coquillage, qui eſt long de quatre pouces, habite ordinairement dans une pierre grisâtre, médiocrement dure, & qu'on appelle *banche;* ſon trou eſt une fois plus profond que ſa coquille n'eſt longue: la figure de ces trous approche d'un cône tronqué, excepté qu'ils ſont terminés par une ſurface concave & arrondie: leur direction eſt à-peu-près oblique à l'horiſon: les petits trous qui ſont à l'extérieur dénotent où ſont les dails.

M. de Réaumur (*Mém. de l'Acad. des Scien. 1712, pag. 126 & ſuiv.*) dit qu'il n'y a guere de mouvement progreſſif plus lent que celui du dail: muré comme il eſt dans ſon trou, il n'avance qu'en s'approchant du centre de la terre: le progrès de ce mouvement eſt proportionné à celui de l'accroiſſement de l'animal; à meſure qu'il augmente en étendue, il creuſe ſon trou, & deſcend plus bas: ſon outil, dit cet Auteur, eſt la partie charnue ſituée près du bout inférieur de la coquille, elle eſt faite en loſange, & aſſez groſſe par rapport au

reſte du corps. On a vu des dails tirés de leurs loges ſouterraines & poſés ſur la glaiſe aſſez molle, la creuſer aſſez profondément en peu d'heures, en recourbant & en ouvrant ſucceſſivement cette partie charnue, & l'on a reconnu auſſi que l'animal y employoit d'autant plus de temps, que la ſubſtance de la matiere qu'on lui offroit rendoit ſon ouvrage plus difficile & ſon travail plus pénible.

Les dails, ſelon M. d'*Argenville*, ne ſont jamais, quoique tirés de la pierre, fermés par leurs extrémités; la ſuperficie extérieure des deux grandes valves eſt toujours la même: elle reſſemble à une lime, ſur-tout vers la tête. (Ne ſeroit ce pas-là les armes dont les dails ſe ſerviroient pour percer ou tarauder les pierres plus ou moins dures, & aggrandir ces eſpeces de ſépulcres, à meſure qu'ils groſſiſſent?) Comme on ne trouve point de jeunes dails dans la banche, mais ſeulement dans la glaiſe, il eſt à préſumer que les trous des gros dails ont été pratiqués d'abord dans la glaiſe molle & qui s'eſt enſuite durcie, d'autant que l'animal y doit paſſer ſa vie, puiſqu'il lui eſt impoſſible de ſortir de cette loge, ſur-tout celle qui eſt dure, l'orifice étant beaucoup trop étroit pour permettre la ſortie de la coquille: du milieu des écailles des dails ſort un long tuyau épais, & partagé en deux cloiſons inégales, dont un trou ſert à l'animal pour vider ſes excrémens, l'autre à reſpirer & à prendre de la nourriture. Quand la pholade a pris trop d'eau, elle la rejette avec violence. M. *de Réaumur* n'a pu trouver que trois pieces aux pholades de nos côtes; mais M. *de la Faille prétend* que tous les dails ont néceſſairement ſix pieces. Voyez le *Mémoire de ce ſavant, imprimé dans le Recueil des différentes pieces préſentées à l'Académie de la Rochelle.* Ce Mémoire eſt rempli d'obſervations qui ſemblent vider le différent entre MM. *de Réaumur* & d'*Argenville*. Nous avons vu des pholades compoſés de ſix pieces fort inégales entr'elles & plus ou moins fines, dont les deux plus grandes qui ſont latérales répondent aux battans des bivalves, &

ſurtout de certaines tellines ; les autres qui ſont beaucoup plus petites ſe trouvent fixées par des ligamens, partie ſur le ſommet & ſur le repli extérieur de chaque battant, partie le long des battans mêmes, ſoit en-deſſus, ſoit en-deſſous; il faut obſerver que ces dernieres pieces ſont ſi fragiles & ſi minces, qu'il eſt rare de les trouver jointes aux deux principales, qui d'ailleurs ne ferment jamais exactement. Voilà les pholades à ſix pieces ou *ſextivalves :* on les trouve ſur les parages de preſque toutes les mers. Les deux grandes valves ſont ſinueuſes & évaſées, bombées vers l'une des extrémités, à larges replis ſur ſes ſommets, à bords dentelés; la robe eſt un réſeau granuleux dans un tiers de ſa longueur & près la tête : il y en a qui ne ſont réticulées que dans la partie antérieure, le reſte de la robe eſt ſtrié. Il y a certaines eſpeces de pholades qui ne ſe logent que dans les bois qui ſe trouvent dans la mer, leur forme eſt preſque conique, leur robe eſt peu réticulée; elles ne ſont ordinairement compoſées que de cinq pieces ou *quintivalves.* Ces pholades ne ſont pas ſi communes.

Les dails-moules, *dactili Plinii,* (ce ſont probablement les *dattes de mer)* ont la propriété de luir dans les ténebres, & la lumiere qu'ils répandent eſt d'autant plus brillante, que le coquillage renferme plus de liqueur : cette lumiere, dit Pline, *Hiſt. Nat. Lib. IX, Cap. LXI,* paroît juſques dans la bouche de ceux qui mangent des dails pendant la nuit : elle paroît ſur leurs mains, ſur leurs habits & ſur la terre, dès que la liqueur de ce coquillage ſe répand, n'y en eût-il qu'une goutte; ce qui prouve que cette liqueur a la même propriété que le corps de l'animal. Ces faits ont été vérifiés il y a quelques années ſur les vraies pholades des côtes du Poitou, & ſe ſont trouvés vrais dans tous les détails. On ne connoît ſur cette côte aucun autre coquillage, ni même aucun poiſſon, ni aucune ſorte de chair d'animaux qui ayent cette propriété avant d'être pourris. Les dails au contraire, ne paroiſſent jamais plus phoſphoriques que lorſqu'ils ſont plus frais, & même ils ne

jettent plus aucune lumiere lorſqu'ils ſont corrompus à un certain point. L'animal dépouillé de la coquille, eſt lumineux tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; car ſi on le coupe, il ſort de la lumiere du dedans comme du dehors : ces coquillages en ſe deſſéchant, ceſſent d'être lumineux. Si on les humecte, il reparoît une nouvelle lumiere, mais foible; de même celle que jette la liqueur qui ſort de ce coquillage, s'éteint peu-à-peu à meſure que cette liqueur s'évapore. Cependant on peut la faire reparoître par le moyen de l'eau : par exemple, lorſqu'on a vu cette lumiere s'éteindre ſur un corps étranger qui avoit été mouillé de la liqueur du coquillage, on fait reparoître la même lumiere en trempant ce corps dans l'eau. *Mém. de l'Aca. roya. des Scien. ann. 1723.*

PHOLADITE, eſt la coquille précédente devenue foſſile. Il n'y a pas long-temps qu'on a découvert ces ſortes de coquillages foſſiles.

PHOLIDOTE. Eſpece de *lézard écailleux*. Voyez ce mot.

PHOSPHORE ou PORTE-LUMIERE. Nom que l'on donne aux corps qui paroiſſent lumineux dans l'obſcurité. Il y a des phoſphores naturels & d'artificiels : les premiers ſont les *vers lumineux des huîtres*, les *dails*, le *bois pourri*, le *poiſſon puant*, les *yeux du chat*, le *ver luiſant*, le *porte-lanterne* d'Amérique, la *mer lumineuſe*, les *éclairs dans les nuages orageux*, les *prétendues étoiles qui filent ou qui tombent*; ſouvent la chair, le ſang, les cheveux, les écailles, les cornes, la farine, & une infinité d'autres matieres provenues des plantes & des animaux, mais particuliérement les urines ſont propres à devenir noctiluques. C'eſt ainſi qu'au moyen de l'art, on produit auſſi des phoſphores; il ſuffit de chauffer ou de frotter vivement les diamans, les cailloux, les quartzs, les bois durs & réſineux, le ſucre, de calciner la *pierre de Bologne*, de verſer de l'eſprit de nître ſur de la craie, de cuire de l'alun avec du miel, d'évaporer l'urine, *&c.* Les phoſphores produits par ces dernieres opérations s'appellent *pyrophores*, & ſont

d'autant plus ſinguliers, qu'on peut en allumer de l'amadou, brûler du papier, écrire des lettres de feu; cette écriture lumineuſe peut être utile pour entretenir une correſpondance ſecrette & myſtérieuſe pendant la nuit; en effet on peut s'en ſervir ſur mer pour s'expliquer tacitement d'un vaiſſeau à l'autre durant l'obſcurité, ou pour faire connoître de la même maniere les beſoins d'une place aſſiégée, à ceux avec leſquels on ſeroit convenu de la ſignification de certains caracteres. M. *Dufay* dit, (Mémoires de l'Académie 1730), que la pierre à plâtre, les marbres & toutes les pierres calcaires, même les bois calcinés, produiſent auſſi de la lumiere dans l'obſcurité : mais entre les pierres phoſphoriques, la pierre de Bologne & quelques fluors tiennent le premier rang. L'on trouve encore près de Stockolm & de Plombieres une eſpece de terre qui, frottée dans un endroit obſcur, donne de la lumiere; il n'y a perſonne qui ait encore fait ſur cette terre les recherches néceſſaires pour ſavoir à quelle eſpece on doit la rapporter. Combien de ſubſtances produiront auſſi des émanations lumineuſes, ſi avant de les porter dans un lieu obſcur, on les a expoſées quelque temps aux rayons du ſoleil pour s'imbiber de ſa lumiere ! Combien d'autres dans leſquels l'élément du feu qu'elles contiennent deviendroit apparent, ſi on leur faiſoit ſubir une ſorte de décompoſition ou de putréfaction, ou qu'on les ſoumît à quelque changement !

PHRIGANE ou FRIGANE, *phryganea*. Nom générique que l'on donne, d'après M. *Linnæus*, à pluſieurs eſpeces de mouches aquatiques parmi leſquelles on a rangé l'hémerobe & la charrée : *voyez* CHARRÉE. L'hémerobe forme un genre à part : *voyez* HÉMEROBE. La *phrygane* & la *charrée* paroiſſent être le même inſecte, ou au plus deux variétés de la même eſpece.

M. Géoffroy (*Hiſt. des inſect. des envir. de Paris*) dit que la phrigane eſt un inſecte à antennes filiformes & très-longues; qui a des ailes bigarrées & poſées latéralement en forme de toît aigu, & relevées à l'extré-

mité ; la bouche eſt formée par une petite trompe accompagnée de quatre barbillons, & ſa tête de trois petits yeux liſſes ; la queue eſt ſimple & nue. Divers Naturaliſtes nomment ces inſectes *mouches papilionacées*. Ils reſſemblent un peu aux *perles* pour la forme & la maniere de ſe faire des fourreaux dans l'état de larves. Rien d'auſſi barroque que la figure de ces fourreaux : on diroit d'un trophée de petites coquilles & de plantes, rien encore d'auſſi ſingulier que de voir la larve de la phrygane ſe promener dans l'eau avec le fourreau, dont la plupart des matieres qui le compoſent ſont légeres. Cet étui dans lequel l'inſecte rentre toutes les fois qu'on l'en retire, ne ſemble formé que pour cacher ſon habitant qui, ſans cela, deviendroit la proie d'un nombre infini d'inſectes aquatiques voraces & même des poiſſons qui en auroient bientôt détruit l'eſpece, ſi la nature dans l'état de foibleſſe où elle a laiſſé cette larve, ne lui avoit donné en partage la ruſe & l'induſtrie pour éviter les continuelles pourſuites de ſes vigilans ennemis : en effet autant ſa retraite eſt foible, & d'une forme bizarre, autant elle eſt propre à donner le change aux ennemis qui paſſent à chaque inſtant ſur le corps de l'animal, ſans avoir le moindre ſoupçon de toucher de ſi près la proie qu'ils cherchent avec tant d'avidité. Le goût, le beſoin & l'adreſſe de notre petit architecte aquatique, décident de la variété de la conſtruction de ſa maiſon, qui n'eſt pas la même pour tous ceux de la même eſpece ; les uns s'enveloppent d'une ſimple feuille verte de jonc, ou de quelqu'autre herbe fraîche qu'ils enduiſent en dedans d'une matiere impénétrable à l'eau ; les autres font un amas de différens brins de joncs, de feuilles ſeches, de petites coquilles plus ou moins entieres, qu'ils lient enſemble ſans ordre, tout eſt bien calfaté en dedans : chaque larve pratique deux iſſues dans ſa loge ; l'une pour ſe procurer la nourriture, & l'autre pour s'en décharger, ſans être obligée de ſortir de ſa maiſon, qu'elle ne quitte plus quand elle en a une fois pris poſſeſſion ; elle la tranſporte

par

par tout avec elle dans ſes différens voyages de fantaiſie ou de néceſſité : les jambes lui ſervent pour marcher & voyager ſur terre en tenant le fond de l'eau; elles lui ſervent auſſi de bras lorſqu'elle veut nager & faire le trajet par eau; comme l'animal eſt obligé, pour fournir à ces différens voyages, d'avoir preſque toujours hors de ſon étui, la partie du corps à laquelle les jambes ſe trouvent attachées, la ſage & ſavante nature qui en a prévu toutes les fatales conſéquences, l'a muni d'une membrane également forte & compacte, tandis que la partie qui reſte dans le fourreau n'eſt enveloppée que d'une pellicule très-fine & très-déliée. Il y a des phryganes de couleur fauve, de panachées, de noires. La phrygane *mouche en deuil* ſe diſtingue des autres, on diroit d'un petit phalene; ſes dernieres pattes ſont d'une grandeur prodigieuſe. *Voyez maintenant* TEIGNE AQUATIQUE.

PHRYGIENNES. On appelle ainſi certaines mouches qui doivent leur naiſſance à un ver qu'on voit en Phrygie. *(Charleton exercitat.)*

PHYLLIREA. *Voyez* FILARIA.

PHYTOLITHE. Les Naturaliſtes donnent ce nom aux plantes réellement pétrifiées : on dit *phytotypolithes*, quand elles ne ſont qu'en empreintes. On voit beaucoup de roſeaux, des prêles, des capillaires, des fougeres, ſur les ſchiſtes de Peternitz en Saxe, & de Saint-Chaumont en Forez, & qui ne ſont que des *phytotypolithes*. On en trouve auſſi dans des marnes feuilletées, & dans des couches de tuf.

PIC. Nom donné à différentes montagnes très-élevées. Il y a le pic d'Adam dans le Ceylan; le pic de Derby en Angleterre; le pic du midi dans le Pyrenées; le Pic de St. George dans les Açores; le pic de Tenerife près des Canaries, &c. *Voyez l'article* MONTAGNE.

PIC, *picus*. Nom donné à un genre d'oiſeaux dont M. *Briſſon* compte trente deux eſpeces.

Le caractere des pics eſt d'avoir de forts muſcles aux cuiſſes, des pieds ſolides, fournis de deux doigtt devant

& de deux derriere, qui ſont armés d'ongles crochus & pointus qui leur ſervent à monter le long des arbres. Ces oiſeaux ne paroiſſent faire leur nourriture que d'inſectes, d'œufs de fourmis, d'artiſons, de vers de bois, ſurtout de la belle chenille du ſaule, nommée *coſſus*. Ils font des trous dans les arbres avec leur bec qui eſt fort droit & un peu anguleux : c'eſt dans ces trous d'arbres, qu'ils ont faits ou qu'ils ont trouvés tout faits, que ces oiſeaux ſe retirent : leur langue eſt longue, parſemée de nœuds ou d'articles, munie au bout d'un aiguillon oſſeux & dentelé qui leur ſert à piquer & à enlever la chenille & les autres divers inſectes. On diſtingue :

1°. Le PIC VERT ORDINAIRE, ou PIC-MARS, ou PIVERT, *picus Martis aut viridis*. Cet oiſeau, que l'on nomme auſſi *pleu-pleu*, eſt très-facile à connoître parmi les autres de ſon eſpece, tant par ſa grandeur que par ſa couleur verte. Ce pic vert a quatorze pouces de longueur depuis la pointe du bec juſqu'à l'extrémité de la queue; ſon envergure eſt de vingt pouces; ſon bec eſt long d'environ deux pouces, noir, dur & fort triangulaire, un peu émouſſé par le bout; l'iris eſt en partie blanche & en partie rougeâtre; ſa langue étendue a ſix pouces de longueur, & offre des nœuds ou des eſpeces d'articulations : il a le haut de la tête cramoiſi ou couleur de vermillon, tacheté de noir, ainſi que le contour des yeux; il ſe trouve ſous ce noir de chaque côté, une autre tache rouge particuliere au mâle; la gorge, la poitrine & le ventre ſont d'un vert pâle; le dos, le cou & le moindre rang des plumes couvertes des ailes ſont vertes, les grandes pennes de l'aîle d'un blanc verdâtre; le croupion eſt d'un jaune pâle; le deſſous de la queue rayé de lignes brunes & tranſverſales : les plumes de la queue ſont en partie d'un vert pâle, mêlées de noir & très-fortes : elles ſemblent comme fourchues par leurs pointes qui ſont noirâtres : les pattes & les doigts ſont de couleur de plomb, les ſerres griſes-brunâtres; les jambes ſont très-courtes. Cet oiſeau ſe met quelquefois à terre près des fourmillieres, pour chercher ſa nourriture.

Cette ſorte de pic pond dans des creux d'arbres cinq à ſix œufs à la fois, & on a trouvé ſix petits enſemble. Cet oiſeau, qui ſe poſe ſouvent à terre, a une façon de vivre ſinguliere, il eſt muni d'inſtrumens ou d'organes qui lui ſont propres & particuliers : n'y eût-il que ſa langue, qui outre ſa longueur eſt armée de petites pointes, & toujours enduite de glu vers ſon extrémité ; enfin l'appareil du bec, des ongles & leur diſpoſition, tout lui eſt utile & a rapport à ſa maniere de chaſſer & de ſe nourrir. Il tire ſa ſubſiſtance des petits vers ou inſectes qui vivent dans le cœur de certaines branches, & plus communément ſous l'écorce du vieux bois, même ſous l'écorce des plus groſſes buches flottées : il eſſaie par de forts coups de bec qu'il donne le long des branches, les endroits qui ſont cariés & vidés ; il s'arrête où la branche ſonne creux, & caſſe avec ſon bec l'écorce & le bois, après quoi il avance ſon bec dans le trou qu'il a fait, & pouſſe une ſorte de ſifflement dans le creux de l'arbre, pour détacher & mettre en mouvement les inſectes qui y dorment ou qui s'y croient en ſureté ; alors il darde ſa langue dans le trou, & à l'aide des aiguillons dont elle eſt hériſſée & de la colle dont elle eſt poiſſée, il emporte ce qu'il trouve de petits animaux pour s'en nourrir. C'eſt dans *Willughby & Aldrovande* qu'il faut conſulter l'hiſtoire, la figure des muſcles & des cartilages qui ſervent à mouvoir la langue du pic vert. *Voyez auſſi les* Obſervations ſur les mouvemens de la langue de cet oiſeau, par M. *Mery*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, an. 1709, pag. 83* ; obſervations beaucoup plus exactes que celles de MM. *Borelli & Perrault*.

Le pic vert a le teſticule droit rond, & le gauche oblong ; ſon bec eſt ſi dur & ſi fort, qu'on l'entend ſouvent dans les forêts frapper contre les vieux chênes, les hêtres, les charmes & les peupliers : c'eſt-là qu'avec le temps il fait des trous auſſi bien arrondis que ceux que fait le Géometre avec ſon compas. Le vulgaire dit que quand le pic vert a donné quelques coups de bec à

un arbre, il va auſſi-tôt de l'autre côté pour voir s'il eſt percé d'outre en outre : mais c'eſt une erreur, car ſi l'oiſeau tourne autour de l'arbre, c'eſt plutôt pour y prendre les inſectes qu'il a mis en mouvement. Le pic vert vole lentement; néanmoins quand il eſt pourſuivi par l'épervier ou par l'émerillon, il accélere ſon vol & ſemble ſe précipiter & ſe relever en décrivant de grandes paraboles & en criant de toutes ſes forces.

On mange rarement la chair du pic vert, parce qu'elle eſt trop fibreuſe, dure & coriace : cependant à Boulogne on en vend pendant tout l'automne au marché, ſaiſon où cet oiſeau eſt fort gras. En médecine on eſtime le pic vert apéritif & propre à aiguiſer la vue.

2° Le PIC VERT TRÈS-GRAND, *picus viridis maximus*. Il ne differe du précédent que par ſon bec qui eſt un peu courbé, & par le volume de ſon corps qui égale celui d'une petite poule : ſes ailes ſont tachetées.

2°. Le PIC VERT BIGARRÉ, *picus varius*. Cet oiſeau que l'on appelle encore *épeiche & cu rouge*, a le bas du ventre ſous la queue d'un beau rouge; le plumage des mâchoires eſt blanc; celui de la tête eſt noir, ainſi que le dos : le reſte du plumage eſt aſſez ſemblable à celui du pic vert vulgaire, excepté qu'il eſt tacheté de lignes noires & de points blancs. Le *petit pic vert bigarré* ne differe du précédent que pour la grandeur. En donnant de ſon bec dans la fente du bois, ou en frappant contre l'arbre avec vivacité çà & là, ſes coups redoublés forment un ſon qu'on entend de fort loin. Il a une tache rouge ſur la tête : cet oiſeau ſemble être le petit cul-rouge ou le pic rouge, ou la petite épeiche. Des Ornithologiſtes citent encore un autre petit pic vert bigarré qui n'eſt que de la grandeur du moineau domeſtique. M. *Linnæus* en cite auſſi un dans les actes de Stockholm, *ann. 1740, pag. 222*, qui ſe trouve en Suede dans les montagnes de Dalécarlie.

4°. Le PIC DE MURAILLE ou PIC D'AUVERGNE, *picus murarius*. Cet oiſeau qui eſt l'*échelette* de *Belon*, ne ſe trouve guere qu'en Auvergne, où on le nomme

ternier : c'eſt une eſpece de *grimpereau*. Voyez ce mot. Autant les pics verts aiment à monter le long des arbres, autant celui-ci grimpe le long des murailles; ſes ailes ſont marquées de rouge comme celles d'un papillon; ſa queue eſt courte & noire, ainſi qu'une partie de ſes ailes; il a le bec & la tête comme l'étourneau, le dos, le cou & la tête de couleur cendrée : c'eſt un oiſeau gai, volage : il eſt gros comme le merle, il ſe fait entendre de loin, ſa voix eſt forte & mélodieuſe : il ne peut reſter en place, ni perché, mais pendu par ſes griffes & ſur ſa queue à la maniere des pics verts; il vole en battant des ailes, & ordinairement ſeul ou avec un autre : ſa nourriture conſiſte en mouches & en araignées; il fait ſes petits dans des trous de murailles.

5°. Le GRAND PIC NOIR ou PIMAR, *picus niger maximus noſtras*. Cet oiſeau eſt le grimpereau noir d'*Albin*. *V. l'art.* GRIMPEREAU. Le *pic cendré* eſt le *torchepot*.

6°. PICS ÉTRANGERS. On diſtingue, 1°. celui qui a le bec d'un blanc d'ivoire, une crête rouge, tout le reſte du plumage blanc mêlé de noir, on le voit dans la Caroline; celui de la Virginie a le bec plombé : 2°. le pic aux ailes dorées : 3°. celui qui a le ventre rouge : 4°. le pic velu, c'eſt-à-dire, celui qui a le long du dos des plumes velues & variées : 5°. le pic à ventre jaune : 6°. le pic grivelé; il eſt très-petit & reſſemble aſſez au pic velu : 7°. le pic varié de Bengale; ſes couleurs qui ſont agréablement diſtribuées, tirent ſur le gris, le noir, le blanc, le rouge & le jaune : 8°. le pic rayé de St. Domingue; il a le deſſus de la tête & de la queue d'un beau couleur de roſe; ſa queue eſt noirâtre; le reſte du plumage comme au pic vert bigarré : 9°. le pic jaune de Perſe : 10°. le pic vert varié de Cayenne qui n'a que trois onglets : 11°. le pic blanc de Cayenne, &c.

Il y a quantité d'autres oiſeaux qui approchent des pics, & que l'on reconnoîtra facilement par les caracteres génériques que nous avons expoſés au commencement de cet article.

PICACUROBA. *Voyez* TOURTE.

PICAREL, *ſmaris*. C'eſt un petit poiſſon de mer, blanc, à nageoires épineuſes : on le nomme à Marſeille *haret*, comme qui diroit *petit hareng*, parce qu'ayant été fumé comme les autres harengs, il pique la langue quand on le mange : c'eſt une eſpece de petite *mendole blanche*. Ce poiſſon eſt de la longueur du doigt, il a le muſeau pointu, le milieu du corps marqué des deux côtés de taches noires : ſes traits ſont argentés & dorés : on le nomme à Antibes *garon*. Les pêcheurs le ſalent & le mettent à l'air pour deſſécher ; il y en a qui le font tremper & diſſoudre dans le ſel pour faire la ſauce que l'on appelle *garum*. Ce mets ſi vanté des Grecs & des Romains, dont le prix égaloit celui des parfums les plus précieux, excite ſingulierement l'appétit. *Lémery* dit que le picaret excite le lait aux nourrices, & qu'il eſt propre contre le venin du ſcorpion & du chien enragé. Ce même Auteur dit que le nom latin *ſmaris* dérive d'un mot grec qui exprime ſa blancheur ; de là vient, ajoute-t-il, qu'on appelle en latin les hommes pâles, *ſmarides*.

PICEA ou PESSE. *Voyez à l'article* SAPIN.

PICHOT. Nom que l'on donne en Provence au ceriſier. *Voyez* CERISIER.

PICHOU ou PICHON. C'eſt une eſpece particuliere de *chat putois* ou *ſauvage* qui ſe voit à la Louiſiane. M. le *Page du Pratz* dit qu'il eſt auſſi haut que le tigre, mais moins gros ; ſa peau ou fourrure eſt très-belle & eſtimée ; heureuſement qu'on y en trouve peu, car cet animal chaſſe auſſi bien la volaille des baſſe-cours que les animaux des bois. Le pichou eſt le *margay*. Voyez ce mot.

PIC-VERT. *Voyez à la ſuite de l'article* PIC.

PICUIPINIMA. *Voyez* COCOTZIN.

PIE, *pica*. C'eſt un genre d'oiſeaux qui approche de celui du *coracias* & de celui des *corbeaux* par le bec, les pieds & les ongles : on en diſtingue pluſieurs eſpeces que nous citerons après avoir donné l'hiſtoire de la pie ordinaire.

1°. La PIE VULGAIRE, *pica varia & caudata*. Cet oiſeau qui eſt très commun en France, en Angleterre, en Allemagne, en Suede & dans toute l'Europe, excepté en Laponie & dans les pays de montagnes où il eſt rare, d'où l'on peut conclure que la pie craint le grand froid; cet oiſeau, dis-je, a depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité de la queue dix-huit pouces de longueur; le bec long d'un pouce & demi, noir, gros & fort; la mâchoire ſupérieure un peu recourbée, ſaillante & pointue, les narines un peu barbues; la langue fourchue, noirâtre & ſemblable à celle du geai; l'iris de couleur de noiſette pâle; la tête, le cou, la gorge, le dos, le croupion & le bas-ventre de couleur noire, le bas du dos près du croupion, grisâtre; la poitrine & les côtés blancs, ainſi que les premieres plumes de l'aile; les ailes petites à proportion de la grandeur du corps; la queue & les grandes plumes des ailes ornées de très-belles couleurs mêlées de vert, de pourpre & de bleu, mais ſeulement aux barbes extérieures. Le pennage de l'aile eſt taché de blanc du côté des tuyaux: la queue qui eſt faite en coin, a les deux plumes du milieu plus longues que les autres: les pieds & les ongles ſont noirs; enfin cet oiſeau reſſemble aſſez bien au choucas, ſi l'on en ôte le blanc & la longueur de la queue; & *Belon* dit que ſi la pie n'avoit pas le deſſous du ventre blanc, ainſi que le coin des ailes, il ne ſeroit pas facile de la diſtinguer de la corneille; elle en a le geſte & la façon de vivre.

La pie eſt un oiſeau fort babillard, qui apprend à articuler des paroles: on prétend même qu'elle annonce la pluie, lorſqu'elle jaſe plus qu'à l'ordinaire. Cet oiſeau fait ſon nid ſur les arbres les plus élevés & les plus inacceſſibles avec une grande adreſſe, le garniſſant d'épines en toutes ſes ſurfaces extérieures, & n'y laiſſant qu'un trou fort étroit pour l'entrée. *Conſultez ce qu'en dit* Aldrovande. Cet oiſeau pond à chaque couvée cinq ou ſix œufs, quelquefois huit, chargés de taches noires: il ſe nourrit des mêmes alimens que la corneille;

il ſe jette ſur les moineaux & autres petits oiſeaux, & les mange. On ſait que ſon tempérament carnaſſier le porte à détruire non ſeulement le gibier de vol, mais même les petits laperaux & levrauts; il mange auſſi les œufs des autres oiſeaux, & notamment ceux du merle & de la perdrix dont les nids ſont ordinairement mal cachés. Des particuliers ont tiré parti de ſon appétit pour la chair vivante, en la dreſſant à la chaſſe comme on y dreſſe le corbeau. La pie a cela de particulier, qu'elle devient chauve tous les ans pendant la mue.

Nous avons dit que la pie a beaucoup de babil, ſurtout quand on lui a coupé le filet, & qu'on la tient en cage. Elle devient auſſi familiere dans les maiſons, qu'elle eſt naturellement ſauvage dans les champs: elle n'a pas moins d'inſtinct étant privée que dans l'état ſauvage. On lui attribue de l'inclination au larcin, & l'on en raconte des hiſtoires fort étranges. En effet, quand elle eſt raſſaſiée, elle va cacher adroitement ce qui lui reſte de proviſion, pour les beſoins à venir; elle aime auſſi à cacher juſqu'à la vaiſſelle d'argent, & l'on doit ſe méfier d'un tel voleur qui peut cauſer beaucoup de déſordres ſur le compte des domeſtiques fidelles. Elle eſt d'un tempérament chaud & laſcif: elle entre en amour dès le mois de Février & pond dans le printems. Rien de ſi original que de la voir en colere contre les corneilles ou même les oiſeaux de proie qui approchent de ſon nid: elle les attaque toujours & les pourſuit en criant ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'ils ſoient bien éloignés: ſi on lui déniche de bonne heure ſa premiere couvée, elle en fait une ſeconde.

La pie marche en ſautant & remue perpétuellement la queue; elle eſt aſſez hardie pour manger dans les auges des pourceaux, qui ſouffrent volontiers qu'elle monte ſur leur dos pour y picorer les poux qui les déſolent.

Le Docteur *Derham* a nourri une pie qui a vécu plus de vingt ans, mais qui à cet âge étoit tout-à fait aveugle de vieilleſſe.

On trouve dans les *Éphémer. d'Allem. Decur. II. Ann. IV. append. 210*, une obſervation rapportée par le Docteur *Paullini* ſur une pie femelle, d'ailleurs très-ſaine, qui tous les mois à la nouvelle lune rendoit pendant deux ou trois jours du ſang aſſez copieuſement par l'anus; à quoi il ajoute qu'il a quelquefois remarqué de ſemblables purgations menſtruelles dans des jumens, dans des truies & dans des brebis; puis il finit par obſerver qu'un de ſes confreres a vu un paon qui à chaque mois dans le décours de la lune, rendoit par l'anus une pelote glaireuſe qui en dedans ne contenoit qu'une infinité de petits grains de ſable que l'oiſeau avoit avalés.

La pie porte différens noms en France ſuivant les Provinces; le plus général eſt celui d'*agaſſe*: on l'appelle auſſi *dame jaquette* ou *margot*.

Le nom latin de *pica* n'eſt pas particulier, dit *Lémery*, à la pie. Il lui eſt commun avec une maladie qui arrive ſouvent aux filles & aux femmes. C'eſt, dit-il, un appétit dépravé qui les excite à manger en ſecret des ſubſtances incapables de nourrir, & qui peuvent leur produire des obſtructions fortes, des pâles couleurs, &c. ces ſubſtances ſont du plâtre, du charbon, de la cendre, de la craie, de la cire, du poivre, &c. elles aiment auſſi à manger du marc de café & des grains de café grillé.

La chair de la pie n'eſt guere d'uſage en aliment, étant dure & coriace; on en fait ſeulement des bouillons qui ſont d'un bon ſuc & nourriſſans. Les gens de la campagne mangent volontiers les petits, appelés *piats* ou *piots*. En Médecine la pie eſt eſtimée propre pour l'épilepſie, la manie & la mélancolie, & ſur-tout pour la foibleſſe de la vue. Quelques Auteurs vantent beaucoup la pie mangée en ſubſtance, ſoit rôtie, ſoit bouillie.

Les *pies étrangeres* ſont, 1°. celles de *Bengale* & du *Sénégal*, elles ſont plus petites que la nôtre, leur couleur eſt noir-bleuâtre ou violet; les Indiens appellent celle de Bengale *dials-bird*, c'eſt-à-dire, *oiſeau du cadran ſolaire*. 2°. La *pie du Mexique*, *pica Mexicana*,

qui apprend facilement à parler, & a une boſſe ſur le bec, un cri plaintif & ſemblable à celui des étourneaux. 3°. La *pie du Bréſil*, *pica Braſiliana*; les couleurs du plumage ſont très-joliment diverſifiées; ſon plumage inférieur eſt comme cotonneux; elle a du jaune depuis le milieu du dos juſqu'au croupion: quelques-uns donnent auſſi le nom de *pie du Bréſil* au mangeur de poivre, qui eſt le *toucan*; voyez ce mot. 4°. La *pie des Antilles*; elle a les pieds rouges & le cou bleu, ceint d'un collier blanc, avec une hupe blanche ſur la tête, le croupion jaune. 5°. La *pie de la Louiſiane* eſt d'un très beau noir. 6°. La *pie de la Jamaïque* eſt environ un tiers plus petite que notre pie commune, dont elle a le bec, les pieds & la queue; le plumage du mâle eſt noir avec les reflets pourpres, celui de la femelle eſt brun, plus foncé ſur le dos & ſur toute la partie ſupérieure du corps, moins foncé ſous le ventre. Les pies de la Jamaïque font leurs nids ſur les branches des arbres; on en trouve dans tous les diſtricts de l'île, mais plus abondamment dans les lieux les plus éloignés du bruit: c'eſt de-là qu'après avoir fait leur ponte & donné naiſſance à une génération nouvelle pendant l'été, elles ſe répandent pendant l'automne dans les habitations & arrivent en ſi grand nombre, que l'air en eſt quelquefois obſcurci. Elles volent ainſi en troupes l'eſpace de pluſieurs milles, & par-tout où elles ſe poſent, elles font un dommage conſidérable aux Cultivateurs. Leur reſſource pendant l'hiver eſt de venir en foule aux portes des granges. Tout cela donne lieu de croire qu'elles ſont frugivores; cependant on remarque qu'elles ont l'odeur forte, que leur chair eſt noire & groſſiere, & qu'on en mange fort rarement. On dit qu'il y a des pies toutes blanches vers le Spitzberg. Celle de l'île de Papoë, *pica Papoenſis*, eſt moitié blanche & moitié noire; ſon bec & ſes ongles ſont blancs & ſes pieds rouges.

PIE-COQUILLE ou PIE TESTACÉE. Nom donné à un coquillage univalve, eſpece de ſabot ombiliqué dont la robe eſt à fond blanc & tachetée de noir, com-

me marbrée. On l'appelle quelquefois *veuve :* c'eſt le *livon* de M. *Adanſon.*

PIE-GRIECHE, *collurio, aut pica Græca*, eſt un genre d'oiſeau connu par-tout : on en diſtingue pluſieurs eſpeces, la *grande*, la *petite*, &c.

La premiere eſt la *grande pie-grieche griſe, lanius cinereus major*, ou *le grand écorcheur cendré ;* elle eſt de la groſſeur d'un merle, ornée de taches blanches aux côtés comme la *pie ;* elle a la tête groſſe & large, le bec dur, noir, gros, un peu crochu par le bout, long d'un pouce & demi, & ayant l'ouverture large ; ſa langue eſt fourchue & hériſſée de petits filets : ſon plumage eſt d'un gris cendré, elle a une ligne noire près des mâchoires, le ventre & le deſſous de la queue ſont blanchâtres ; ſa queue eſt fort longue, les deux plumes du milieu ſont noires, les quatre autres ſont blanches par les bouts : ſes jambes & ſes pieds ſont noirs, munis d'ongles crochus. Cet oiſeau repaire dans les arbriſſeaux, il fait ſon nid de mouſſe, de laine, d'herbe à coton, le fond eſt de bruyere ; il eſt garni en dedans de quelques brins de foin & de chiendent. On trouve dans ce nid ſix petits qui ne reſſemblent à la mere que par le bec, les racines de leurs plumes étant encore en tuyaux verdâtres. La pie-grieche reſte ſur des arbriſſeaux épineux, elle ſe perche toujours ſur le ſommet des branches, & lorſqu'elle eſt poſée, elle leve ſa queue. On l'entend chanter ſur différens tons pendant l'automne ; en hiver elle n'a qu'un ton de voix qu'on entend de fort loin ; elle crie aſſez agréablement & fort ſouvent *houin-houin.* Les Italiens la nomment *falconello*, comme qui diroit *fauconnette*, parce qu'elle eſt au nombre des oiſeaux de proie, & que quand elle eſt leurrée, elle a beaucoup de courage à la chaſſe. Cet oiſeau ne ſe nourrit pas ſeulement d'inſectes, il mange aſſez ſouvent des petits oiſeaux, comme des pinçons, des roitelets ; il eſt ſi hardi, qu'il attaque les merles, les grives & les tue.

La *petite pie-grieche, pica Græca minor, aut lanius*

minor, se nomme aussi *pie ancrouelle* ou *pie escraye*; elle ne differe de la précédente que par la grandeur; la couleur du plumage est fauve & plus madrée; sa couvée est plus nombreuse. Elle tient sa proie dans une de ses pattes, & la mange appuyée sur une jambe à la maniere du perroquet. Lorsque cet oiseau a peur, il pousse un cri effrayant, remue la queue d'un côté & d'autre & la tient élevée. Il extermine les mulots, les campagnols & les souris, tant dans les terres labourables que dans les jardins. Il se tient suspendu en l'air à la maniere des cercerelles : il vient souvent se percher sur les chardons, & indifféremment sur toutes sortes de tiges quand il a manqué sa proie. (*Belon*).

Il y a encore la *pie-grieche totalement blanche des Alpes*; l'espece appelée l'*écorcheur* à tête rouge, ou la *pie-grieche rousse*, ou la petite *pie matageſſe*. On trouve aussi des pies-grieches dans presque toutes les Indes, en Amérique & en Afrique; leurs couleurs sont très-riches. Il y a la pie-grieche noire de la Caroline : *voyez* FINGAH. L'*écorcheur de Madagascar* est une pie-grieche, ainsi que la *rouge-queue* de Bengale dont le bout du bec supérieur est très-arqué : à l'égard de la pie grieche rouge du Sénégal, *voyez* GONOLEK.

Tout ce que nous venons de dire sur les pies-grieches se trouve assez confirmé dans la belle description qu'en donne M. *de Buffon*. Cet Historien Philosophe dit que ces oiseaux, quoique petits, quoique délicats de corps & de membres, doivent néanmoins par leur courage, par leur large bec, fort & crochu, & par leur appétit pour la chair, être mis au rang des oiseaux de proie, même des plus fiers & des plus sanguinaires. On est toujours étonné de voir l'intrépidité avec laquelle une petite pie-grieche combat contre les pies, les corneilles, les cercerelles, tous oiseaux beaucoup plus grands & beaucoup plus forts qu'elle; non-seulement elle combat pour se défendre, mais souvent elle attaque & toujours avec avantage, sur-tout lorsque le couple se réunit pour éloigner de leurs petits les oiseaux de rapine;

elles n'attendent pas qu'ils approchent, il suffit qu'ils passent à leur portée pour qu'elles aillent au devant; elles les attaquent à grands cris, leur font des blessures cruelles, & les chassent avec tant de fureur, qu'ils fuient souvent sans oser revenir : & dans ce combat inégal contre d'aussi grands ennemis, il est rare de les voir succomber sous la force ou se laisser emporter : il arrive seulement qu'elles tombent quelquefois avec l'oiseau contre lequel elles se sont accrochées avec tant d'acharnement, que le combat ne finit que par la chute & la mort de tous deux. Aussi les oiseaux de proie les plus braves les respectent, les milans, les buses, les corbeaux paroissent les craindre & les fuir plutôt que les chercher. Rien dans la Nature ne peint mieux la puissance & les droits du courage que de voir ce petit oiseau qui n'est guere plus gros qu'une forte alouette ou qu'un merle, voler de pair avec les éperviers, les faucons & tous les autres tyrans de l'air sans les redouter, & chasser dans leurs domaines sans craindre d'en être puni; car quoique les pies-grieches se nourrissent communément d'insectes, elles aiment la chair de préférence, elles poursuivent au vol tous les petits oiseaux; on en a vu prendre des perdreaux & de jeunes levrauts; les grives, les merles & les autres oiseaux pris au lacet & au piege, deviennent leur proie la plus ordinaire, elles les saisissent avec les ongles, leur crevent la tête avec le bec, leur serrent & déchiquetent le cou, & après les avoir étranglés ou tués, elles les plument pour les manger, les dépécer à leur aise, & en emporter dans leurs nids les débris en lambeaux.

M. *de Buffon* ajoute qu'on peut réduire à trois especes principales les pies-grieches de notre climat; savoir, la *pie-grieche grise*, la *pie-grieche rousse* & la *pie-grieche* appelée vulgairement l'*écorcheur*.

La *pie-grieche grise* ou la *grande pie-grieche* nourrit ses petits de chenilles & d'autres insectes dans les premiers jours, & bientôt elle leur fait manger de petits morceaux de viande que le pere leur apporte avec un

ſoin & une diligence admirables : bien différente des autres oiſeaux de proie, qui chaſſent leurs petits avant qu'ils ſoient en état de ſe pourvoir d'eux-mêmes, la pie-grieche garde & ſoigne les ſiens tout le temps du premier âge, & quand ils ſont adultes, elles les ſoigne encore ; la famille ne ſe ſépare point, on les voit voler enſemble pendant l'automne entier & encore en hiver, ſans qu'ils ſe réuniſſent en grande troupe ; chaque famille fait une petite bande à part, ordinairement compoſée du pere, de la mere & de cinq ou ſix petits, qui tous prennent un intérêt commun à ce qui leur arrive, vivent en paix & chaſſent de concert, juſqu'à ce que le ſentiment ou le beſoin d'amour, plus fort que tout autre ſentiment, détruiſe les liens de cet attachement & enleve les enfans à leurs parens ; la famille ne ſe ſépare que pour en former de nouvelles. Il eſt aiſé de reconnoître les pies-grieches de loin, non-ſeulement à cauſe de cette petite troupe qu'elles forment après le temps des nichées, mais encore à leur vol qui n'eſt ni direct ni oblique à la même hauteur, & qui ſe fait toujours de bas en haut & du haut en bas alternativement & précipitamment.

La *pie-grieche rouſſe* ou la petite pie-grieche, eſt un oiſeau de paſſage, au lieu que la pie-grieche griſe reſte dans le pays. On voit chaque famille de pie-grieche rouſſe partir vers le commencement de Septembre, mais ſans faire de longs vols. Cette eſpece de pie-grieche n'eſt pas abſolument mauvaiſe à manger.

PIE DE MER, *pica marina Gallorum & Anglorum.* Nous avons parlé de cet oiſeau au mot BÉCASSE DE MER.

PIE DE MER A GROS BEC, *pica marina*, eſt un oiſeau de paſſage de la grandeur d'un canard domeſtique. Il eſt long d'un pied, mais ſon envergure l'eſt de deux. Le bec eſt court, large & aplati de côté d'une maniere oppoſée à celui des canards ; il eſt triangulaire & pointu : la mâchoire ſupérieure eſt arquée par le bout, le bec eſt griſâtre à ſa racine & rougeâtre vers la pointe : le plumage eſt noir, la poitrine blanche & la

tête tachetée de cette couleur : les ailes ſont compoſées de plumes courtes, néanmoins l'oiſeau vole fort vîte près de la ſurface de l'eau : les jambes & les pieds ſont d'un rouge jaunâtre, & placés en arriere comme dans les plongeons ordinaires, de maniere que l'oiſeau ſemble marcher en s'appuyant perpendiculairement ſur la queue; il lui manque le doigt de derriere. Ces oiſeaux pondent leurs œufs ſans nids, mais à raſe terre ou dans des trous de lapins, qu'ils chaſſent exprès pour s'en emparer; leur ponte n'eſt que d'un œuf; ſi on ôte cet œuf, l'oiſeau en pond un autre, & toujours de même juſqu'au cinquieme : cet œuf eſt très-gros, eu égard au volume de l'animal. On rencontre ces pies de mer dans les îles déſertes, près des côtes de la mer, aux environs de Scarboroug, de Tenby, *&c.* Elles s'en vont en automne, & reviennent au printems pour pondre.

Albin dit qu'il ſe trouve parmi ces oiſeaux des avant-coureurs qui vont reconnoître les endroits qu'ils ont coutume de choiſir pour couver, & qui examinent ſi tout y va bien. S'il arrive que la ſaiſon ſoit orageuſe ou ſujette aux tempêtes & que la mer ſoit agitée, on en trouve un grand nombre jetés ſur les côtes, qui ſont maigres & affamés juſqu'à en mourir; car à moins que la mer ne ſoit calme, ils ne peuvent pourſuivre leur route, ni ſe pourvoir de nourriture qui eſt de poiſſon.

PIE-MERE. *Voyez à l'article* HOMME.

PIECES ANATOMIQUES INJECTÉES. Les cabinets des curieux renferment aujourd'hui des animaux ou parties d'animaux écorchées & conſervées comme au naturel au moyen de l'injection ; parmi ces pieces injectées on admire plus volontiers celle de l'homme : en effet la connoiſſance la plus intéreſſante à l'homme eſt l'homme même. Dès les premiers momens de l'anatomie, l'œil curieux découvrit dans la diſſection des corps tous les reſſorts de la machine animale; l'art de l'injection répandit un plus grand jour ſur les découvertes de l'anatomie. Le voile qui cachoit la marche de la nature fut ſoulevé; des liqueurs colorées & injectées dans

les vaiſſeaux, pénetrerent juſque dans les plus petites ramifications des arteres & des veines. On apperçut diſtinctement les anoſtomoſes; mille vaiſſeaux imperceptibles qu'on ne ſoupçonnoit point, furent reconnus, & le ſyſtême admirable de la machine hydraulique vivante fut dévoilé. Ce n'eſt qu'à force de travail & par des eſſais ſouvent réitérés qu'on eſt parvenu à injecter les pieces anatomiques. Les anciens n'avoient d'autre maniere de conſerver la forme & le diametre des vaiſſeaux ſanguins qu'en les rempliſſant d'air : à ce procédé inſuffiſant on ſubſtitua dans le ſiecle dernier l'injection des matieres colorées ; le bleu donna le ſang veineux, le rouge donna le ſang artériel....

PIED ou PIÉ, *pes*. Partie de l'animal qui lui ſert à ſe ſoutenir & à marcher, & qui eſt l'inſtrument du mouvement progreſſif. Les animaux ſe diſtinguent par rapport au nombre de leurs pieds, en *bipedes*, comme les oiſeaux ; en *quadrupedes*, comme les chevaux & autres bêtes à quatre pattes; en *polypedes* ou *centipedes*, ou *millepedes*, comme quelques inſectes. Quelle variété dans l'arrangement des pieds des animaux ! Il ſuffit d'examiner & de comparer ceux de l'écreviſſe, de la taupe, de la ſauterelle, du cormoran, des canards, *&c.* Le pied de l'homme eſt très-différent de celui de quelque animal que ce ſoit, & même de celui du ſinge, qui eſt plutôt une main qu'un pied. Enfin c'eſt une choſe remarquable, de voir avec combien d'exactitude les jambes & les pieds de tous les oiſeaux aquatiques répondent à leur maniere de vivre.

PIED D'ALEXANDRE. *Voyez au mot* PYRETRE.

PIED D'ALOUETTE, *delphinium*, eſt une eſpece de plante appelée *conſoude royale*, que l'on cultive dans les jardins pour l'ornement. On en diſtingue deux eſpeces.

La premiere eſt le *delphinium hortenſe flore majore & ſimplici* des Botaniſtes. C'eſt une plante rameuſe qui pouſſe des feuilles découpées, & preſqu'auſſi déliées que celles du fenouil. Ses ſommités ſont garnies de belles

belles fleurs, rangées par ordre en maniere d'épi, de diverſes couleurs; chacune de ces fleurs eſt compoſée de pluſieurs feuilles inégales, dont cinq ſont plus grandes que les autres & diſpoſées en rond; la ſupérieure s'alonge ſur le derriere en maniere d'éperon qui reçoit l'éperon d'une autre feuille: à ces fleurs ſuccedent des fruits compoſés de trois graines noirâtres qui renferment des ſemences anguleuſes, noires & ameres au goût. Cette plante eſt, dit-on, aſtringente, conſolidante & vulnéraire; elle provoque l'accouchement, mais elle n'eſt guère d'uſage.

La ſeconde eſt le *calcatrippa*. Elle pouſſe une tige rameuſe, haute d'un pied: ſes feuilles ſont très-découpées & d'un vert noirâtre: ſes fleurs ſont panachées de bleu, de blanc & de rouge. Cette plante a les mêmes propriétés que la précédente; on ne s'en ſert pas davantage en médecine: on leur ſubſtitue une eſpece de PIED D'ALOUETTE SAUVAGE, *delphinium ſegetum*, lequel vient naturellement dans les blés, & qui a pour le moins autant de vertu.

Les Fleuriſtes ſe réſervent les deux autres eſpeces pour l'ornement des jardins, à cauſe de la grande beauté de leurs fleurs. On les ſeme en automne en pleine terre ou dans les plates-bandes, & au large.

Cette plante une fois introduite dans les jardins, ſe ſeme d'elle-même, & ſouvent on eſt obligé d'en arracher une grande quantité au printems.

PIED D'ÂNE. On nomme ainſi une eſpece d'huître dont la forme de la coquille a beaucoup de reſſemblance avec la corne du pied de l'âne. Le fond intérieur eſt blanc, le deſſus eſt armé de longues pointes, couleur de roſe vif & d'orangé, & quelquefois blanches, ainſi que la robe qui eſt ſouvent marquée par traits en zig zag: ſa charniere conſiſte en deux boutons arrondis qui renferment le ligament, diſpoſés de maniere que les boutons de la valve ſupérieure ſont reçus dans les cicatrices de l'inférieure, & que pareillement les boutons de cette derniere ſe logent dans les

trous de la ſupérieure. Le ligament qui eſt d'une nature coriace, ſe trouve entre les boutons, & ſert à la charniere des deux valves. Cette huître eſt une eſpece de *ſpondyle*.

PIED DE CHAT. *Voyez* HERBE BLANCHE.

PIED DE CHEVRE. C'eſt la petite angélique ſauvage.

PIED DE COQ ÉGYPTIEN. Cette petite plante d'Egypte genouillée & rampante eſt le *gramen dactylon Ægyptiacum* de *Parkinſon*. Cette plante eſt d'uſage médicinal en Egypte.

PIED-DE-GRIFFON ou POMMELÉE, ou HERBE DE CRU, *helleborus niger fœtidus*, eſt une eſpece d'*hellébore noir commun*, qui vient communément à la campagne, & qui differe du véritable par ſa tige d'un vert rougeâtre, plus haute, plus chargée de feuilles & de fleurs; & par ſes racines tout-à-fait blanches, cependant noires en dehors. Ses feuilles ſont étroites & ſes fleurs verdâtres : elle fleurit en Février. Ses racines fibreuſes ſervent à faire des ſetons; ſes fruits ſont compoſés de pluſieurs graines membraneuſes, ramaſſées en maniere de tête, & renfermant des ſemences arrondies & noirâtres : elles mûriſſent en Juin.

Les gens de la campagne emploient quelquefois la racine du *pied-de-griffon* pour ſe purger; mais ce n'eſt pas ſans danger. Il y a des perſonnes qui s'en ſervent avec ſuccès pour détruire la fluxion des yeux : pour cela ils percent le bout de l'oreille & y lardent enſuite un brin de cette racine. Mais l'uſage le plus ordinaire eſt de traverſer le fanon, c'eſt-à-dire, la peau qui pend ſous la gorge des bœufs malades, d'un gros brin de cette racine en forme de ſeton; ce qui y attire un écoulement abondant de ſéroſité, qui les guérit ſouvent de leurs maladies.

PIED-DE-LIEVRE, *lagopus vulgaris, aut pes leporis*, eſt le petit trefle des champs. *V. l'art.* TREFLE.

PIED-DE-LION, *alchimilla vulgaris*, eſt une plante qui ſe plaît aux lieux herbeux & humides, dans les

prés, le long des vallées & à l'adoſſement des hautes montagnes. Sa racine ſe répand obliquement: elle eſt de la groſſeur du petit doigt, fibreuſe, noirâtre & aſtringente; elle pouſſe un grand nombre de feuilles attachées à de longues queues, velues, ſouvent couchées à terre, crêpées, dentelées & partagées en huit ou neuf angles, avec autant de nervures. Du milieu de la plante s'élevent des petites tiges, hautes d'environ un pied, rondes, velues & rameuſes, portant à leurs ſommets un bouquet de fleurs étoilées d'un vert pâle, apétales ou ſans corolle: elles contiennent quatre étamines & un piſtil; le calice eſt en cloche découpée en huit ſegmens alternativement inégaux. A ces fleurs ſuccedent des ſemences menues, jaunâtres, luiſantes & arrondies.

On met cette plante au nombre des vulnéraires aſtringentes: elle a la vertu de réunir les levres des plaies, d'épaiſſir le ſang diſſous, d'arrêter les regles trop abondantes, & de guérir la dyſſenterie. C'eſt un remede fort utile dans le crachement & piſſement de ſang, & pour les poumons ulcérés. *F. Hoffmann* dit qu'il y a des filles qui ſavent ſe ſervir adroitement de la décoction du pied-de-lion, dont elles font un demi-bain, pour réparer & rappeler les ſignes extérieurs d'une virginité perdue. Elles tâchent auſſi, par cette même décoction, de rendre fermes & élaſtiques leurs mamelles; elles trempent un linge dans la décoction de cette plante, & elles l'appliquent ſur le ſein: au défaut de ces feuilles elles prennent celles du petit myrte, &c. *Voyez* MYRTE. Cette plante qui a auſſi l'avantage de pouvoir réuſſir dans des terres montagneuſes & ingrates, fournit un excellent pâturage, qui procure aux vaches un lait très-abondant.

PIED-DE-LIT. Nom que l'on donne à une eſpece d'origan appelé *baſilic ſauvage*. Voyez BASILIC.

PIED ou PATTE-DE-LOUP. *Voy. l'art.* MOUSSE.

PIED-D'OISEAU. *Voyez* ORNITHOPODE.

PIED-DE-PIGEON. *Voyez* BEC-DE-GRUE.

PIED-DE-POULE, *gramen dactylon radice repente*,

ſive officinarum. TOURNEF. C'eſt une eſpece de chiendent. *Voyez ce mot.* On donne auſſi ce nom à une eſpece d'*ortie rouge annuelle.* Voyez l'article ORTIE.

PIED ROUGE ou BEC-DE-HACHE. Les habitans de la Louiſiane donnent ce nom à un oiſeau qui habite communément les bords de la mer & les lacs ſalés, où il ſe nourrit de poiſſon & de coquillages. Son bec eſt très-fort & fait en taillant de hache de haut en bas; ſon plumage, quoique peu varié, eſt aſſez beau. On a remarqué qu'il ne paroît dans les terres que pour annoncer quelque grand orage, qui ne manque pas de ſe paſſer ſur mer. (*Le Page Dupratz.*)

PIED-DE-VEAU, *arum*, Plante dont M. *de Tournefort* diſtingue trente-quatre eſpeces : nous n'en citerons ici que deux principales qui ſont d'uſage dans les boutiques, & qui, ſuivant M. *Deleuze*, ne ſont que deux variétés de la même eſpece.

1°. Le PIED-DE-VEAU SANS TACHE, *arum vulgare non maculatum.* Sa racine eſt tubéreuſe, charnue, de la groſſeur du doigt, blanche, âcre au goût, remplie d'un ſuc laiteux & un peu fibrée; ſes feuilles ſont longues de neuf pouces, triangulaires, vertes, luiſantes & veinées : il s'éleve d'entr'elles une petite tige ronde, haute d'un pied & demi, cannelée, laquelle porte en ſon ſommet une fleur à une ſeule feuille, coupée en langue & roulée en maniere de cornet: il ſuccede à cette fleur des baies rouges raſſemblées en une tête oblongue. Ces baies ſont molles, pleines d'un ſuc purpurin & renfermant deux petites ſemences arrondies; toute la plante a une ſaveur fort âcre.

Le genre de l'*arum*, dit M. *Deleuze*, eſt remarquable par l'appareil ſingulier de la fructification, formé d'une *ſpathe* en cornet aſſez ample, ſouvent colorée intérieurement, du fond de laquelle s'éleve une colonne charnue environnée à ſa baſe des embryons des graines rangées en anneau : un peu plus haut eſt un pareil anneau d'étamines, dont les antheres ſont attachées immédiatement à la colonne. L'intervalle entre les

ovaires & les étamines eſt garni de quelques filets : la colonne ſe termine par une maſſe charnue, oblongue, cylindrique & ordinairement colorée.

2°. Le PIED DE-VEAU MARQUÉ DE TACHES, ou le PIED-DE-VEAU D'ITALIE, *arum maculatum vulgare, maculis candidis vel nigris.* Il differe du précédent en ce que ſes feuilles ſont marquetées de taches blanches ou noires : l'un & l'autre naiſſent dans les forêts, aux lieux ombrageux & champêtres. Il n'y a guere que leur racine d'uſage en Médecine : elle eſt douée, étant verte, d'une très grande acrimonie qui fait beaucoup d'impreſſion ſur la langue ; elle eſt gluante & farineuſe ; elle eſt bien moins violente, étant deſſéchée. *Lémery* dit qu'en temps de diſette on fait du pain de racine d'*arum*, comme on en fait avec la racine d'aſphodele. *Voyez ce mot.* Nous diſons que lorſque la racine d'*arum* eſt fraîche, ſon ſuc eſt âcre & brûlant ; il faut apparemment que ce ſuc qui occaſionne cette cauſticité, s'évapore & ſe diſſipe pour parvenir à en faire un pain non mal-faiſant. On lit dans les *Tranſactions Philoſophiques* des obſervations faites avec le microſcope ſur le ſuc d'*arum* ; examiné au microſcope il parut à l'Obſervateur, qui en mit quelques gouttes ſur un morceau de papier bleu, qu'une partie paſſa à travers le papier ; ce qui reſta ſur le papier lui parut compoſé d'une multitude infinie de corps reſſemblans à des lames de couteau. La figure de ces corps eſt dûe à la partie ſaline qui n'eſt plus de même nature dans la poudre féculente qu'on en fait. La poudre de cette racine rétablit l'appétit : elle guérit ſouvent les fievres intermittentes ; elle eſt fort utile dans les maladies chroniques, en diſſipant la jauniſſe, les pâles couleurs, & levant les obſtructions des viſceres ; enfin elle convient ſinguliérement pour l'hydropiſie & pour la mélancolie hypocondriaque ; la doſe en eſt depuis un demi gros juſqu'à un gros. Cette racine eſt très-utile, dit M. *Bourgeois*, dans l'aſthme pituiteux, en fondant les matieres glaireuſes amaſſées dans les glandes bronchiales. C'eſt encore un excellent re-

mede pour les eſtomacs foibles & remplis de glaires attachées à leurs parois : elle fait la baſe de l'excellente poudre ſtomachique de *Birckman*, dont on fait un uſage très-fréquent dans la pratique. *Tragus* aſſure que la pulpe de la racine d'*arum* fraîche eſt un excellent antidote pour les poiſons & la peſte. Il y a des Dames qui préparent des eaux diſtillées des racines de pied de-veau pour ſe farder, pour faire diſparoître les rides du viſage & réparer les torts de la vieilleſſe. On en fait auſſi une fécule qui eſt propre aux mêmes uſages ; car on dit qu'elle rend la peau brillante : nous en avons vu ſur la toilette de pluſieurs Dames. Dans le Poitou les femmes de la campagne font une maſſe des tiges & des racines de cette plante fleurie, qu'elles coupent menue & qu'elles macerent pendant trois ſemaines dans l'eau qu'elles renouvellent tous les jours : elles pilent cette maſſe & la font ſécher ; enſuite elles s'en ſervent au lieu de ſavon pour nétoyer leur linge. *J. Ray* prétend que ce ſecret n'eſt pas inconnu dans quelques endroits de l'Angleterre.

L'ARUM montant d'Amérique a grandes feuilles percées, *arum hederaceum, amplis foliis perforatis*, s'attache au tronc des arbres de la même maniere que nos lierres : c'eſt le bois de couleuvre des Antilles.

L'ARUM d'Amérique à feuilles de fleche, *arum Americanum, arboreſcens, ſagittariæ foliis*, porte un fruit qui pique la langue, tandis que ſa racine eſt douceâtre & d'un aſſez bon goût ; c'eſt l'*arum eſculentum, ſagittariæ foliis viridi-nigricantibus* de *Sloane*.

PIED DE VENT. Phénomene dont on trouve la deſcription dans l'*Hiſt. de l'Acad. des Scien. ann. 1732*, & que l'on doit ranger dans la claſſe de ceux que les nuées repréſentent par leur différente ſituation. La diſpoſition de ce météore eſt l'arrangement naturel que lui donne le vent, & qui, ſuivant les regles de l'optique, nous paroît affecter ſenſiblement telle & telle figure.

PIERRES, *lapides*. Les pierres ſont compoſées de ſubſtances terreuſes ou ſablonneuſes, endurcies au

point de ne plus s'amollir dans l'eau. Selon que les parties qui les compoſent ſont plus ou moins atténuées & homogenes, elles ſont plus ou moins étroitement liées les unes aux autres. Les pierres doivent donc leur origine à l'affluence, aux dépôts & aux couches ſucceſſives & externes des particules intégrantes de la terre ou du ſable : il entre auſſi quelquefois dans leur compoſition d'autres particules hétérogenes ; le véhicule de ces différentes parties qui concourent enſemble à former les pierres, eſt un liquide ; les principes moteurs ſont l'air & le feu : la cauſe de leur liaiſon eſt la preſſion des autres corps, & la cohéſion & l'attraction des parties ſimilaires qui croiſſent en raiſon du contact & des ſurfaces. Toutes les pierres ſe forment par juxta-poſition.

Parmi les pierres, les unes ſont tendres comme le talc, ou poreuſes comme la ponce ; d'autres ſont dures & ne peuvent être travaillées qu'avec l'acier & l'éméril, comme l'agate & le jaſpe, ou même avec la poudre de diamant, comme les plus belles pierres précieuſes.

Toutes les pierres varient beaucoup pour la figure, le tiſſu, la grandeur de leur maſſe, les couleurs & les propriétés. Les unes ſont opaques, irrégulieres ou informes & communes ; les autres ſont tranſparentes, configurées & précieuſes ; les unes ſont ſimples, d'autres compoſées. En général, elles ne different des terres que par la dureté & la liaiſon des parties, toutes circonſtances qui ſont l'effet du temps & du haſard. Les pierres ſe diviſent ſelon leur eſſence, en cinq ordres principaux, que l'on détermine facilement par les expériences ſuivantes, & qui donnent toujours une diviſion méthodique plus conſtante que celle qui eſt établie d'après le coup d'œil extérieur.

Le premier renferme les terres argileuſes, *petræ argilloſæ ;* elles ne font point d'effervеſcence avec les acides, mais elles durciſſent au feu ordinaire. *Voyez* ARGILE.

Le deuxieme comprend les pierres calcaires, *lapides calcarei ;* elles ſe diſſolvent avec effervеſcence dans les

acides, perdent leur liaiſon dans le feu & s'y réduiſent en chaux. *Voyez* PIERRE A CHAUX.

Le troiſieme contient les pierres gypſeuſes ou à plâtre, *lapides gypſei*; elles ne ſe diſſolvent point dans les acides, mais elles forment du plâtre par l'action du feu : *voyez le mot* GYPSE.

Le quatrieme comprend les pierres igneſcentes ou ſcintillantes, *lapides igneſcentes aut ſcintillantes*; elles ne ſont point attaquées par les acides, & n'éprouvent que peu ou point d'altération au feu, mais frappées contre l'acier, elles produiſent des étincelles : *voyez* CAILLOU, AGATE, JASPE, QUARTZ, CRISTAL, &c.

Le cinquieme renferme les pierres fuſibles par elles-mêmes au degré du feu où les précédentes ont réſiſté; elles ne font point de feu avec le briquet; elles ſont ordinairement très-peſantes : *voyez* SPATH FUSIBLE. Dans notre Minéralogie nous avons donné à ce genre de pierres le nom de *pierres médiaſtines*. Ce ſont des pierres vitreuſes, *lapides vitreſcentes*. Conſultez maintenant l'article *Terre vitrifiable*. Il y a auſſi l'ordre des *pierres de roches agrégées*.

PIERRE ACIDE, *oxipetra*, eſt la mine d'alun pierreuſe : *voyez* ALUN & PYRITE D'ALUN.

PIERRE D'ÆLAND. Eſpece de marbre fort dur d'un rouge mat, rempli de coquilles & ſur-tout d'orthocératites, lequel ſe trouve dans l'île d'Æland dans la mer Baltique, vis-à-vis de la ville de Calmar, où il y en a des couches immenſes, & dont on fait des tables, des chambranles de cheminées, &c.

PIERRE D'AIGLES : *voyez* ETITES.

PIERRE A AIGUISER, appelée *naxienne* : voyez PIERRE A RASOIR.

PIERRE A AIGUISER DE TURQUIE : *voyez le mot* GRAIS DE TURQUIE *à l'article* GRAIS.

PIERRE D'AIMANT : *voyez* AIMANT.

PIERRE D'ALCHERON. On donne ce nom à la pierre qui ſe trouve dans la veſſie du fiel des bœufs : *voyez les mots* BÉZOARD & BŒUF.

PIERRE ALECTORIENNE ou PIERRE DE COQ, *gemma alectoria.* Espece de pierre qui se forme dans l'estomac & dans le foie des coqs, & même des chapons: celles qui se trouvent dans le foie sont les plus grosses. Celles de l'estomac sont la plupart assez semblables aux semences de lupin pour la figure, & à une feve pour la grandeur; leur couleur est d'un gris-obscur: il s'en trouve qui sont cannelées & rougeâtres.

PIERRE D'ALTORF. Nom que l'on donne aujourd'hui à une espece de marbre coquiller nouvellement découvert aux environs d'Altorf. Ce marbre contient beaucoup de cornes d'Ammon, qui sont quelquefois métallisées, & une quantité de bélemnites & d'impressions de différens coquillages. On vient d'établir, près de Nuremberg, une fabrique où l'on travaille cette espece de marbre dont on fait des tables d'une grande beauté par la mosaïque charmante qu'y font appercevoir les coquilles fossiles, &c.

PIERRE DES AMAZONES. *Voy. à l'art.* JADE.

PIERRE DES AMPHIBIES. Dans cet ordre d'animaux le serpent cobra, la tortue, le castor, le cayman, &c. fournissent des especes de *bézoards* ou *calculs.* Voyez ces mots.

PIERRE DES ANIMAUX. On donne ce nom au bézoard ou calcul, ainsi qu'à toutes les especes de pierres qui se trouvent ou dans les reins ou dans la vessie, &c. de plusieurs animaux: *voyez le mot* BÉZOARD. Il n'est pas rare de rencontrer encore une pierre sous la langue de l'homme. Consultez dans les *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie, Tom. III, p. 460,* une Dissertation de M. *Louis*, &c.

PIERRE DE L'APOCALYPSE. *Voyez* OPALE.

PIERRE APYRE. C'est celle qui a la propriété de résister à la plus grande action du feu des fourneaux sans en recevoir d'altération sensible, c'est-à-dire, qui ne doit éprouver de la part du feu ni fusion, ni aucun autre changement, tel est le quartz pur, le cristal de roche, &c. *Voyez ces mots.*

On nomme *pierre réfractaire* celle qui a également la propriété de réſiſter à la violence du feu ſans ſe fondre, quoiqu'elle éprouve d'ailleurs des altérations conſidérables : telles ſont plus ou moins les pierres calcaires, les amiantes, les mica, les talcs, les pierres ollaires, &c. Il ſuit de là, comme le dit très-bien l'Auteur du Dictionnaire de Chimie, que toute ſubſtance réfractaire n'eſt point apyre. Au reſte toutes les pierres ne ſont réfractaires, ou même apyres, que relativement au degré du feu qu'on leur fait ſubir.

PIERRE ARBORISÉE. *Voyez à l'article* AGATE & DENDRITE.

PIERRE ARGILEUSE. *Voyez au mot* PIERRES & *à l'article* ARGILE.

PIERRE D'ARITHMÉTIQUE. Pierre ainſi nommée parce qu'on y voit un ou pluſieurs chiffres fort bien repréſentés par la nature. On appelle *pierre de l'alphabet* celle qui repréſente une ou pluſieurs lettres de l'alphabet.

PIERRE D'ARMÉNIE ou ARMÉNIENNE ou MÉLOCHITE, *lapis Armenus*. On l'appelle quelquefois *pierre d'azur femelle* ou *azur occidental*. Voyez AZUR au mot LAPIS LAZULI. Cette pierre eſt graveleuſe, opaque, bien moins dure que celle du lapis, recevant un poli terne, d'un bleu verdâtre ou obſcur, privée des parties pyriteuſes ou auriferes qui ſe trouvent quelquefois dans le lapis oriental. Comme certains caracteres extérieurs rapprochent quelquefois la pierre Arménienne du vrai lapis, il ne doit pas paroître étonnant que quelques marchands Juifs & Turcs les vendent ſouvent l'une pour l'autre aux perſonnes qui n'ont pas une grande connoiſſance de ces ſortes de pierres (ici la friponnerie eſt en rivalité avec l'ignorance). Cependant la vraie pierre Arménienne differe eſſentiellement du lapis, en ce qu'elle ſe calcine au feu, qu'elle s'y vitrifie facilement, & que ſa couleur s'y détruit. La poudre bleue qu'on en tire eſt auſſi bien inférieure en beauté & en durée à celle de l'outremer; mais elle eſt,

en revanche, de toutes les pierres colorées en bleu, celle dont on retire le plus abondamment du cuivre de la meilleure eſpece. C'eſt communément avec cette pierre qu'on fait le bleu de montagne factice des boutiques. On s'en ſert auſſi en peinture & en teinture; on la vend ſouvent ſous le nom de cendre verte, ſur-tout quand elle eſt en poudre & préparée par cette même préparation de la pierre Arménienne, qui eſt décrite dans notre Minéralogie : on en tire d'abord le *petit outremer* ou la poudre d'azur commun, puis la *cendre verte*, enſuite le *vert de terre*, & enfin le *vert d'eau*; toutes drogues dont les marchands de couleurs font un grand débit.

La pierre d'Arménie qui ne ſe trouvoit autrefois qu'en Arménie, ſe rencontre aujourd'hui dans les pays de Naples, du Tirol, de Boheme, de Wirtemberg : on en trouve auſſi en Auvergne. *Lémery* dit que cette pierre en poudre eſt un purgatif bon pour les maniaques; mais on ne peut trop redouter de ſemblables remedes, à moins que ce ne ſoit pour l'extérieur.

PIERRE D'ARQUEBUSADE, eſt la pyrite de ſoufre. *Voyez le mot* PYRITES.

PIERRE ASSIENNE ou D'ASSO, *lapis aſſius aut ſarcophagus*. C'eſt une pierre peu peſante, friable, veinée, couverte d'une poudre farineuſe, jaunâtre & légere, ſalée & un peu piquante : cette pierre ſe trouve ſouvent en Italie. *Lémery* dit que les Anciens s'en ſervoient pour conſtruire leurs ſépulcres, afin que les parties charnues des morts fuſſent promptement conſumées par cette pierre, avant qu'elles euſſent le temps de ſe corrompre. La fleur (l'efflorescence) de cette pierre nettoye les vieux ulceres & les cicatrices. Cette pierre a tiré ſon nom d'une ancienne ville nommée autrefois *Aſſus*, où l'on s'en ſervoit pour les tombeaux des morts qu'on y apportoit. Toutes les eſpeces de pierre aſſienne ou de ſarcophage, que nous avons vues, étoient de la mine d'alun en efflorescence.

PIERRE ATRAMENTAIRE. On donne ce nom

à diverſes pierres vitrioliques. *Voyez au mot* VITRIOL.

PIERRE D'AVANTURINE. *Voy.* AVANTURINE.

PIERRE D'AZUR. *Voyez* LAPIS LAZULI & *le mot* AZUR.

PIERRE DE BASALTE. Dans l'envoi des minéraux que Guſtave III, Roi de Suede, a fait à S. A. S. Mgr. le Prince de Condé, nous avons examiné avec ſoin les ſubſtances qui y ſont déſignées ſous le nom de *baſalte*, & il y en a une belle ſuite très-variée par la figure, la couleur, la dureté, le brillant & les gangues tant pierreuſes que métalliques. Nous avons reconnu que ce nom eſt appliqué tantôt au ſpath fuſible, tantôt au *ſchorl* criſtalliſé en aiguilles priſmatiques, & ſemblable à celui qui ſe trouve dans le criſtal de Madagaſcar, tantôt à l'asbeſte coloré, à la *zéolite* en rayons concentriques; ceux-ci ſont tendres, & on les déſigne ſous le nom de *baſalte ſpathique*. Il y en a qui reſſemblent à la roche de corne en canons, au trapp, au *hornn-blende*, à la fauſſe galene noirâtre, au feld ſpath en feuillets parallélogrames & de couleur hépatique, au wolfram ou ſtrié ou en écailles; ceux-ci ſont durs. Ces pierres ont pour matrice ou gangue, tantôt le quartz, le ſpath calcaire, la pyrite cuivreuſe, l'asbeſte, le mica, la ſtéatite, la pierre ollaire; elles ſont preſque toujours accompagnées de fer, quelquefois de grenats impurs, & ſe trouvent dans les minieres de fer, quelquefois dans celles de cuivre, rarement dans celles d'argent. En général ces baſaltes envoyés de Suede, tiennent de la nature du *ſchirl*: voyez ce mot. Ils ne reſſemblent aucunement aux baſaltes de Blaud & de Saint-Sandoux en Auvergne.

PIERRE DE BŒUF. *Voyez* PIERRE D'ALCHERON & BÉZOARD.

PIERRE DES BESTIAUX, *bulithes*. On en trouve quelquefois dans l'eſtomac des vaches & des bœufs; & on a lieu de croire que ces animaux les ont avalées. Il ne faut pas confondre ces ſortes de pierres avec celles qui ſont ſouvent dans les reins & dans la véſicule du

fiel de ces animaux, ni avec les égagropiles dont nous avons parlé.

PIERRE DE BOLOGNE, *lapis Bolonienſis.* C'eſt une pierre de la groſſeur d'un œuf de poule, de figure irréguliere, grisâtre, peſante, d'un œil vitreux, qui ſe trouve près de Bologne en Italie, au pied du Mont Paterno : c'eſt après les grandes pluies qu'on en découvre. Cette pierre ne fait aucune effervescence avec les acides; mais lorſqu'elle a été calcinée, elle acquiert la propriété phoſphorique, & répand alors une légere odeur fétide & urineuſe. Dans cet état, ſi on l'expoſe au ſoleil ou au grand jour, & même à la clarté du feu, elle s'imbibe de la lumiere; & portée à l'inſtant dans l'obſcurité, elle paroît lumineuſe comme un charbon ardent, mais ſans chaleur ſenſible. Cette lueur s'évanouit à la fin, mais on la rend à la pierre en la mettant de nouveau dans un lieu éclairé. Les pierres de Bologne les plus luiſantes ſont celles qui ſont le moins remplies de taches, & couvertes à leur ſurface d'une croûte blanche, mince & opaque. Quand on calcine ces pierres, on les enduit, après les avoir imbibées d'eau de vie, d'une poudre très-fine & bien tamiſée, provenant d'une de ces pierres de Bologne, qu'on a pulvériſée; on met enſuite la pierre à calciner au feu de reverbere; on conſerve ces phoſphores dans de la laine ou du coton, en les préſervant ſoigneuſement des impreſſions de l'air. Lorſqu'elles ont perdu entierement leur propriété phoſphorique, on la leur rend, en les faiſant calciner de nouveau.

M. *Wallerius* range cette pierre célebre parmi les gypſes; mais nous la rapportons avec *Wolterſdorf* au genre des pierres ou ſpaths fuſibles. *Henckel* attribue le phénomene phoſphorique de cette pierre à l'acide du ſel marin qui y eſt contenu; & M. *Pott* a une matiere ſulfureuſe très-ſubtile : mais on ſait que perſonne n'a mieux traité cette matiere que M. *Marcgraff*, dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Berlin, ann. 1749.* Conſultez auſſi l'Ouvrage de M. *Ma-*

melius, diviſé en quatorze chapitres ſur la comparaiſon de la pierre de Boulogne dans les *Ephém. des Cur. de la Nat. T. IV. App. pag. 165.* Voyez maintenant SPATH FUSIBLE.

PIERRE DE BOMBACO ou de MOMBAZA. Les Portugais donnent ce nom au bézoard du cheval ſauvage des Indes.

PIERRE A BOUTON. En Allemagne on donne ce nom à une eſpece d'ardoiſe ſouvent pyriteuſe, qui ſe vitrifie au feu, & qui devient par là ſuſceptible de la taille & du poliment. On donne auſſi le nom de *pierre à bouton* à une eſpece de *porpites*.

PIERRE BRANCHUE. Nom donné à des corps pierreux qui ſe trouvent en terre, & dont les uns ne ſont que des madrépores foſſiles ou pétrifiés, les autres ne ſont que des corps accidentellement configurés qui ſe trouvent dans les creux ſillonnés & horizontaux des couches de terre. L'eau en perçant & s'infiltrant en ſerpentant dans la terre, forme peu à peu des canaux tortueux; elle ſe charge de particules friables, ſoit de terre, ſoit de pierre, coule ainſi ſous l'état de *guhr terreux*, ſe ramaſſe dans ces cavités branchues, s'y évapore enſuite, & la matiere terreuſe s'y moule à meſure qu'elle ſe condenſe & ſe ſolidifie. Ces pierres branchues configurées ſont de différentes natures & de diverſes formes; ſouvent elles ſont enclavées les unes dans les autres; celles qui font effervescence aux acides ſont crétacées, communément de couleur ou griſe ou bleuâtre, & de forme baroque: extérieurement elles ont une écorce plus ou moins épaiſſe, & plus ou moins dure & raboteuſe, quelquefois friable. On peut ranger ces pierres branchues, dont on trouve une grande quantité à Riom dans l'ordre des dépôts. *Voyez l'art.* STALACTITES. On peut conſulter les Obſervations ſur ce genre de pierres configurées dans le cinquieme volume des Savans étrangers, page 54.

PIERRE BRULÉE. En Auvergne dans le Bourbonnois & à Andernack ſur le Bas-Rhin, on donne ce

nom à une eſpece de lave griſe dont on fait des meules de moulin; elle ſert auſſi à bâtir. La pierre de Volvic eſt une *pierre brûlée.*

PIERRE CALAMINAIRE ou CALAMINE, *lapis calaminaris*, eſt une terre dure & de différentes couleurs, chargée principalement de zinc dans l'état d'ochre (*ochra zinci.*) MM. *Pott* & *Marcgraff*, de l'Académie Royale de Pruſſe, ont été les premiers qui ont fait connoître que la *calamine*, ainſi que la *blende*, ſont des mines de ce demi-métal; *Voyez ces mots & l'article* ZINC. La pierre calaminaire qui eſt une ochre chargée de zinc paroît avoir été formée par la décompoſition du vitriol blanc.

PIERRE CALCAIRE, *lapis calcareus aut calcis.* On donne ce nom à toutes les eſpeces de pierres, qui ſont preſqu'entiérement ſolubles par les acides, & qui en ſont attaquées avec effervescence. Ces ſortes de pierres, qui paroiſſent tirer évidemment leur origine des corps organiſés & durs, appartenans au regne animal, comme os, coquilles, madrépores, &c. *voyez au mot* FOSSILES, ſe calcinent au feu & s'y réduiſent en chaux. Il y en a d'opaques, non criſtalliſées, rarement brillantes, ſinon dans leurs fractures; telles ſont les pierres à chaux, qui ſe trouvent en quantité dans preſque tous les lieux où il y a des coquilles foſſiles groupées & à demi-dénaturées. La véritable pierre à chaux, celle dont on ſe ſert pour le ciment, eſt ou dure & compacte, d'un grain fin ou raboteuſe, ou brillante, écailleuſe & tendre, d'une couleur peu agréable, quoique variée de blanc, de jaune, de gris & de rouge; ſe diviſant en morceaux irréguliers; *conſultez* notre Minéralogie pour les variétés de cette pierre calcaire, avec la maniere de la calciner & de la fuſer. On prétend que l'excellence de la chaux des Anciens Romains, ne conſiſtoit que dans l'emploi de cette chaux, long-temps éteinte par de l'eau très-pure, avant qu'on en fît uſage; mais auſſi un tel ciment ne convient pas tant pour les édifices que l'on conſtruit dans l'eau: il y a même des cas

où il ne faut éteindre la chaux qu'à l'inſtant où l'on doit l'employer. Il ſeroit cependant à déſirer que quelqu'un fît le commerce de chaux éteinte depuis trois années au moins. Dans pluſieurs contrées des Indes, on fait de la chaux avec des *coquilles* ou des *madrépores*. L'on en fait de même dans tous les autres endroits où l'on eſt à portée d'en faire de grands amas, comme dans le reſſort de l'Amirauté de Breſt. Pendant le temps des chaleurs, lorſque la pêche des huîtres ceſſe par tout ailleurs, on ne laiſſe pas de la continuer dans ce Canton, non pour l'animal qui ne vaut plus rien, mais pour les écailles dont on fait une chaux, qu'on emploie à blanchir le fil & les toiles qui s'embarquent à Landernau pour le commerce d'Eſpagne. Cette chaux peut être très-bonne à cet uſage; on peut auſſi l'employer aux gros ouvrages de maçonnerie : mais il eſt d'expérience qu'elle ne vaut rien à blanchir la ſurface des murs, & qu'elle s'écaille.

Les autres pierres calcaires ſont, le *marbre*, le *ſpath calcaire*, les *ſtalactites* & l'*albâtre calcaire*. Voyez chacun de ces mots. La plupart des pierres calcaires ſpathiques de Suede ſont très-variées pour le tiſſu & la couleur, mais elles ſont ſouvent mêlées de quartz, de pyrites, &c.

A l'égard de la chaux naturelle, que quelques Auteurs diſent ſe trouver dans les eaux de Bath en Angleterre, aſſurant de plus qu'elle a la propriété de produire une ébullition très conſidérable avec l'eau froide, & de l'échauffer au point qu'on pourroit y faire cuire des œufs; nous croyons pouvoir dire ici, qu'ayant répété l'expérience avec le thermometre, s'il s'en eſt trouvé qui eût cette propriété, on devoit l'attribuer à des feux ſouterrains qui l'avoient calcinée. La pierre à chaux calcinée, fuſée & étendue dans l'eau, donne à cette liqueur une propriété utile à un grand nombre de maladies chroniques & rebelles: on l'eſtime un puiſſant lithontriptique, ſur-tout ſi on y joint le ſavon. Quant aux propriétés phyſiques de la chaux, leſquelles ſont communes

munes aux alkalis fixes; *voyez le Diction. de Chymie.*

PIERRE DE CASTOR. *Voyez* PIERRE DES AMPHIBIES.

PIERRE DE CAYENNE. On a vu à la ménagerie du Roi, sous ce nom un oiseau, connu au Mexique sous le nom de *pauxi*, & dans quelques Auteurs sous les noms de *cuxo* ou *cushew*, ou de *poule de Numidie*: Cet oiseau a beaucoup de rapport avec le hocco, mais il en differe par plusieurs caracteres, sa taille est plus petite, son bec est plus fort, plus courbe, & presque autant que celui d'un perroquet; son plumage d'un beau noir fait voir des reflets bleus & couleur de pourpre; sur son bec est un tubercule bleu, en forme de poire. Suivant *Aldrovande*, la femelle a le bec moins crochu, elle n'a point de queue, ce qui seroit, dit M. *de Buffon*, un trait de conformité avec le hocco des Amazones de *Barrere*, dont la femelle a la queue beaucoup moins longue que le mâle; ce ne sont point les seuls oiseaux d'Amérique qui n'aient point de queue, il y a même tel canton de ce Continent où les poules transportées d'Europe ne peuvent vivre long-temps sans perdre leur queue, & même leur croupion. L'oiseau *pierre de Cayenne* se perche sur les arbres, sa femelle pond à terre comme les faisans, mene ses petits & les rappelle de même; les petits vivent d'abord d'insectes, & ensuite quand ils sont grands, de fruits, de grains & de tout ce qui convient à la volaille: il est si stupide qu'il se laisse tirer jusqu'à cinq ou six coups de fusil sans se sauver; cependant il ne se laisse ni prendre ni toucher: on ne le trouve que dans les lieux inhabités, ce qui fait que l'on a assez rarement cet oiseau en Europe.

PIERRE DES CENDRES. *Voyez* TOURMALINE.

PIERRE A CHAMPIGNON. *Voyez à la suite de l'article* CHAMPIGNON.

PIERRE CHATOYANTE. *Voyez d'abord le mot* CHATOYANTE *& ensuite l'article* ŒIL DU MONDE.

PIERRE DE CHAUDRON. *Voyez au mot* STALACTITES.

PIERRE ou PAVÉ DE LA CHAUSSÉE DES GÉANTS. C'eſt une pierre igneſcente & configurée, qui eſt au rang des merveilleuſes productions naturelles de l'Irlande, dont le Docteur *Pocock* & le Naturaliſte *d'Acoſta*, nous ont donné une deſcription très-détaillée. *Voyez le mot* BASALTES.

PIERRE A CHAUX ou A CIMENT. *Voy.* PIERRE CALCAIRE.

PIERRE DE CHELIDOINE. C'eſt la *pierre d'hirondelle.* Voyez ce mot.

PIERRE DE CHEVAL, *hippolitus.* C'eſt une eſpece de *bézoard.* Voyez ce mot.

On trouve des pierres dans l'eſtomac, dans la véſicule du fiel, dans la veſſie & dans le canal ſalivaire des chevaux, dans la tête & dans la mâchoire des ânes ſauvages, dans l'eſtomac & dans les inteſtins des mulets. Les pierres d'éléphans ſont de vrais *bézoards*, ainſi que celles des ſinges.

PIERRE DE CIRCONCISION. On a donné ce nom aux *haches de pierres* dont nous avons parlé, parce qu'on croyoit que les Anciens s'en ſervoient pour l'opération dont elle porte le nom. La nature de cette pierre n'eſt pas toujours la même : il y en a de ſilicées, d'autres ſont ou de pétroſilex, ou de baſalte, ou de jade.

PIERRE DE CLOCHE, *chalcophonus.* Pierre dont il eſt mention dans *Boëce de Boot :* c'eſt une pierre couleur de marbre noir, qui rend le même ſon que l'airain quand on la frappe, & qui ſe trouve au Mexique, dans le lit d'une riviere qui ne coule pas toujours & qui traverſe la ville de Cuantala. Cette pierre eſt ornée d'une tache, ou plutôt d'une incruſtation très-adhérente & de matiere différente. M. Anderſon (*Hiſtoire Naturelle du Groënland*) parle auſſi d'une ſemblable pierre d'un vert bleu, & qui a le ſon d'une cloche : on prétend que la *pierre de cloche* ſe trouve en Canada. Cette pierre ne ſeroit-elle pas plutôt du cuivre fondu par quelque feu ſouterrain ?

PIERRE CLOISONNÉE. Pierre figurée à cloiſons.

Quelques-uns rangent cette pierre au nombre des jeux de la nature. *Voyez* LUDUS HELMONTII.

PIERRE DE COBRA ou DE SERPENT DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. *V. au mot* PIERRE DE SERPENT.

PIERRE DE COCHON. C'eſt une eſpece de *bézoard*.

PIERRE COLUBRINE, *lapis colubrinus*. C'eſt une eſpece de *pierre ollaire ſolide*, un peu graſſe au toucher : elle eſt compoſée de particules très-fines, ſuſceptible d'être travaillée ſur le tour avec des outils de fer; mais elle ne peut recevoir aucun poli : il y en a de dure, ſa couleur eſt d'un gris de fer; une autre qui eſt feuilletée, & enfin une troiſieme variété qui eſt tendre : on s'en ſert quelquefois pour tracer & former des deſſins ſur des murailles. On trouve la pierre colubrine à Sahlberg & à Carpenberg.

PIERRE DE COME ou COLOMINE, *lapis comenſis*. C'eſt une eſpece de *pierre ollaire*, peu dure & facile à travailler ſur le tour, opaque, griſe, de diverſes couleurs, comme marbrée, & remplie de particules talqueuſes ou micacées qui y forment des manieres d'ondes. Si on lui fait ſubir l'action du feu, elle ſe durcit & y acquiert un éclat argentin : on trouve cette pierre dans le Jemteland, & particuliérement chez les Griſons, près de Pleurs, *Plurium*, ville ou bourg conſidérable, ſitué autrefois près du lac de Côme. Cette ville fut enſevelie en 1618 ſous les débris d'une montagne voiſine, d'où l'on tiroit la pierre dont il s'agit, & qu'on avoit creuſée trop inconſidérément : ſon emplacement eſt aujourd'hui un lac. On fait encore de cette pierre des vaſes ou poteries qui réſiſtent au feu, & qu'on porte enſuite à Côme, d'où lui eſt venu le nom de *pierre de Côme*. Il y a pluſieurs autres mines de pierre ollaire chez les Griſons, 1°. auprès de Chiavene; 2°. dans la Valteline, chez les Griſons mêmes, appelés *Lavezzi*, où la pierre ollaire étoit autrefois appelée *laveze*. Les habitans de la montagne de Galand l'appellent *craie verte ſavonneuſe*.

PIERRE COMPOSÉE, *voyez à l'ar.* ROCHE.

PIERRE DE COQ. *Voyez* PIERRE ALECTORIENNE.

PIERRE DE COQUILLES: *voyez l'article* PERLES *au mot* NACRE DE PERLES.

PIERRE DE CORNE, *lapis corneus.* Les Naturaliſtes Allemands & les Ouvriers des mines de ce pays donnent le nom de *pierre de corne* (hornſtein) à pluſieurs eſpeces de pierres de nature différente. *Henckel* dit qu'on déſigne par-là une pierre feuilletée, & qui eſt un vrai jaſpe: elle reſſemble parfaitement au caillou & au quartz qui ſeroient colorés en brun, en jaune, en rouge, en gris & en noir. Le même Auteur dit qu'il ſe trouve de la pierre de corne en Saxe dans le voiſinage de Freyberg, & qu'elle eſt compoſée d'un aſſemblage de petites couches de ſpath peſant, d'améthyſte, de quartz, de jaſpe, de criſtal, qui ſont entremêlées les unes ſur les autres.

D'autres donnent le nom de *pierre de corne* à cette eſpece de *ſilex* ou *pierre à fuſil jaunâtre* qu'on trouve ſouvent dans des ſablonnieres, ou par morceaux répandus dans la campagne, & dont la couleur reſſemble à celle de la corne des animaux. Conſultez notre *Minéralogie, ſeconde édition, vol. I.* & l'article ROCHE DE CORNE dans ce Dictionnaire.

PIERRE DE CRABE. *Voyez* QUEUE DE CRABE.

PIERRE DE CRAPAUD. *Voyez* CRAPAUDINE.

PIERRE DE CROIX, *lapis crucifer.* Cette pierre qui eſt en partie d'une nature de marne & en partie ſilicée, a une couleur de corne griſe, & porte exactement dans ſon intérieur la figure d'une croix noirâtre, tout à fait différente des *mâcles* que l'on appelle quelquefois auſſi *pierre de croix.* Voyez MACLE.

La pierre de croix ne ſemble être qu'un frondipore (eſpece de madrépore) foſſile, dont deux lames de nature ſilicée ſe croiſent de maniere qu'étant ſciées horizontalement ou même verticalement, & enſuite polies, elles ne repréſentent pas mal une croix, dont l'intervalle des angles ſeroit rempli d'une matiere ſem-

blable à une pierre ollaire ou à de la marne très-argileuſe & très-durcie. On trouve beaucoup de ces pierres en baſſe Normandie, en Poitou ou en Saintonge, dans la Guienne, & principalement aux environs de Compoſtelle en Eſpagne, à vingt milles de l'Egliſe de S. Jacques. Des Joailliers d'Eſpagne les taillent en amulettes, & les enchâſſent dans de l'or ou de l'argent pour ſatisfaire à la crédulité des gens du pays, qui prétendent qu'on trouve ainſi ces pierres toutes polies, & pour des cauſes dont ils ont ſeuls la révélation; on en fait auſſi des chapelets, des roſaires, *&c.*

PIERRE A DETACHER. On ſait que la glaiſe pure, lorſqu'elle eſt ſeche, a une grande diſpoſition à imbiber les matieres huileuſes & graſſes; cette propriété fait qu'on s'en ſert pour faire les pierres à enlever les taches des habits, & qu'on les nomme *pierres à détacher.* M. *Bourgeois* prétend que la bonne marne pure eſt la meilleure de toutes les pierres à détacher; elle eſt, dit-il, préférable à toutes les eſpeces de glaiſe, parce qu'outre la glaiſe qui en fait la baſe, elle contient une terre abſorbante qui ſe charge encore mieux que la glaiſe, des huiles qui tachent les étoffes.

PIERRE DIVINE. *Voyez* JADE.

PIERRE DE DOMINÉ. Nom donné à une eſpece de marne qui ſe pétrifie, & qui, au rapport des voyageurs Hollandois, ſe trouve dans une riviere qui paſſe près de la Forteresſe de Victoria dans l'île d'Amboine. Cette pierre eſt mouchetée comme du marbre ſerpentin, & de la groſſeur d'un œuf d'oie, chargée de mamelons, cependant liſſe, aſſez tendre & facile à polir. On prétend que c'eſt un Curé Proteſtant (que les Hollandois nomment *Dominés)* qui le premier l'a découverte & fait connoître: on aſſure même qu'il en faiſoit mâcher à ſes malades. *Dictionaire univerſel de Hubner.*

PIERRES DE DRAGÉES, *confetti.* Nom donné à des congélations lapidifiques qui imitent des dragées. Le château d'Arbent en Bugey en eſt preſque entiérement bâti. *Voyez* DRAGÉES DE TIVOLI.

PIERRE DE DRAGON, *draconites*. Pierre demi-transparente que quelques anciens Naturalistes ont prétendu se trouver dans la tête du dragon, & sur laquelle on a débité beaucoup de rêveries. *Consultez* Boëce de Boot, *de lapid. & gem. p. 441, edit. de 1644.* M. Stobæus (*Stobæi Opuscula, pag. 130, &c.*) croit que la draconite n'est autre chose que l'astroïte. Il prétend que les Charlatans pour en relever le prix, se sont imaginé de dire qu'elle venoit des Indes, & qu'elle avoit été tirée de la tête d'un serpent endormi, avant que de lui couper la tête. La forme d'une étoile qu'on remarque dans cette pierre suffiroit d'ailleurs pour la rendre merveilleuse aux yeux du peuple qui ne pouvoit manquer d'y appercevoir des marques d'une influence céleste. Une autre circonstance qui devoit encore frapper des gens peu instruits, c'est qu'en mettant du vinaigre sur cette pierre, on y apperçut du mouvement; effet assez naturel lorsque la pierre est poreuse & du genre des calcaires qui ont la propriété de se dissoudre dans les acides, & d'y faire effervescence : c'est un phénomene semblable qui a fait donner à la *pierre lenticulaire* le nom de *pierre sorciere* : voyez ce mot. La *pierre de dragon* est une astroïte convertie en spath : *voyez* ASTROÏTE & SPATH.

PIERRE A ÉCORCE. *Voyez* ROCHE DE CORNE.

PIERRE D'ÉCREVISSES. *Voyez à la suite de l'art.* ECREVISSE.

PIERRE D'ÉMERIL. *Voy.* ÉMERIL *à l'art.* FER.

PIERRE ECUMANTE. Cette substance minérale que les Suédois appellent *gæsten*, bouillonne dans le feu, forme de l'écume & a beaucoup de propriétés analogues à celles de la *gelée minérale*, & sur-tout avec la *zéolite* : voyez ces mots.

PIERRE ÉLEMENTAIRE. Les Lithologistes donnent ce nom ou à une *agate de quatre couleurs*, ou à une *opale* : voyez ces mots.

PIERRE EMPREINTE. *Voyez* TYPOLITES & l'article EMPREINTES.

PIERRES D'ÉPONGE, *lapis ſpongiæ.* Ce ſont de petits corps ou concrétions poreuſes & pierreuſes qui ſe trouvent dans les pores de l'*éponge* ou dans l'intérieur de la terre : alors ce ſont des eſpeces d'*oſtéocolle.* Voyez ces mots.

PIERRE D'ÉTAIN. Les Mineurs donnent ce nom à l'étain minéraliſé dans la pierre : ils le donnent auſſi à la mine d'étain bocardée, lavée & prête à être purifiée par la fonte. *Voyez à l'article* ÉTAIN.

PIERRE D'ÉTHIOPIE. Il ſemble que c'eſt le baſanite ; mais le baſanite eſt-il le vrai baſalte, ou un marbre noir très-dur ? On n'a encore rien éclairci à ce ſujet.

PIERRE ÉTOILÉE ou ASTERIES. *Voyez au mot* PALMIER MARIN.

PIERRE A FARD. C'eſt une eſpece de *talc.* Voyez ce mot.

Le nom de *fard* ſe dit de toute compoſition ſoit de blanc, ſoit de rouge, dont les femmes & quelquefois les hommes mêmes ſe ſervent dans certains pays pour embellir leur teint, imiter les couleurs de la jeuneſſe, ou les réparer par artifice.

On lit dans l'Encyclopédie que l'amour de la beauté a fait imaginer de tems immémorial tous les moyens qu'on a cru propres à en augmenter l'éclat, à en perpétuer la durée ou à en rétablir les brêches, & que les femmes chez qui le goût & l'art de plaire ſont très-étendus, ont cru trouver ces moyens dans les *fardemens.* (Conſultez le Livre d'*Enoc.*) L'antimoine eſt le plus ancien fard dont il ſoit fait mention dans l'hiſtoire, & en même temps celui qui a le plus de faveur. Comme dans l'Orient les yeux noirs, grands & fendus paſſoient, ainſi qu'en France aujourd'hui, pour les plus beaux, les femmes qui avoient envie de plaire, ſe frottoient le tour de l'œil avec une aiguille trempée dans du fard d'antimoine pour replier la paupiere, afin que l'œil en parût plus grand : on ne ſauroit croire combien l'uſage d'un tel fard s'étendit & ſe perpétua. Ce qu'il y a

de ſingulier, c'eſt qu'aujourd'hui les femmes Syriennes, Babyloniennes & Arabes ſe noirciſſent du même fard le tour de l'œil, & que les hommes en font autant dans les déſerts de l'Arabie pour ſe conſerver, diſent-ils, les yeux contre les ardeurs du ſoleil. Tous ces peuples tirent une ligne noire en dehors du coin de l'œil, pour le faire paroître plus fendu, & les femmes Barbareſques croiroient qu'il manqueroit quelque choſe d'eſſentiel à leur parure ſi elles n'avoient pas teint le poil de leurs paupieres & leurs yeux avec de la poudre de *molybdene*. Voyez ce mot. Les femmes Grecques & Romaines emprunterent des Aſiatiques la coutume de ſe peindre les yeux en noir; mais pour étendre encore plus loin l'empire de la beauté, & réparer les couleurs flétries, elles imaginerent deux nouveaux fards inconnus auparavant dans le monde, & qui ont paſſé juſqu'à nous, c'eſt-à-dire le *blanc* & le *rouge*.

La plupart des peuples de l'Aſie & de l'Afrique ſont encore dans l'uſage de ſe colorier diverſes parties du corps, de noir, de blanc, de rouge, de bleu, de jaune, de vert, en un mot de toutes ſortes de couleurs, ſuivant les idées qu'ils ſe ſont formées de la beauté.

Avant que les Moſcovites euſſent été policés par le Czar Pierre I, les femmes Ruſſes ſavoient déjà ſe mettre du rouge, s'arracher les ſourcils, ſe les peindre ou s'en former d'artificiels. Nous voyons auſſi que les Groëndandoiſes ſe bariolent le viſage de blanc & de jaune; & que les Zembliennes pour ſe donner des graces, ſe font des raies bleues au front & au menton: elles ont auſſi la coutume de ſe percer le nez & les oreilles, & d'y attacher des pendans de pierres bleues. Les Mingréliennes, ſur le retour, ſe peignent tout le viſage, les ſourcils, le front, le nez & les joues. Les Japonnoiſes de Jédo ſe colorent de bleu les ſourcils & les levres. Les Inſulaires de Sombréo au nord de Nicobar, ſe plâtrent le viſage de vert & de jaune. Quelques femmes du royaume de Décan ſe font découper la peau en fleurs qu'elles teignent de diverſes couleurs.

Les Arabes, outre ce que nous en avons dit ci-deſſus, ſont dans l'uſage de s'appliquer une couleur bleue aux bras, aux levres & aux parties les plus apparentes du corps; ils mettent, hommes & femmes, cette couleur par petits points, & la font pénétrer dans la chair avec une aiguile faite exprès: la marque en eſt inaltérable. Les Turqueſſes Africaines s'injectent de la tutie préparée dans les yeux pour les rendre plus noirs, & ſe teignent les cheveux, les mains & les pieds en couleur jaune & rouge Les Maureſſes ſuivent la même mode, mais elles ne teignent que les paupieres & les ſourcils avec la molybdene. Les filles qui habitent les frontieres de Tunis ſe barbouillent de couleur bleue le menton & les levres; quelques-unes impriment une petite fleur dans quelqu'autre partie du viſage, avec de la fumée de noix de galle & du ſafran. Les femmes du royaume de Tripoli font conſiſter les agrémens dans des piqûres ſur la face, qu'elles pointillent de vermillon, elles teignent leurs cheveux de même: la plupart des filles Negres du Sénégal, avant de ſe marier, ſe font broder la peau de différentes figures d'animaux & de fleurs de toutes couleurs. Les Négreſſes de Serra-Liona ſe colorent les yeux de blanc, de jaune & de rouge. Les Créecks & les habitans du détroit de Davis en Amérique, dans la vue de s'embellir, ſe découpent la peau du viſage, &c. en ſerpens, lézards, crapauds & fleurs, & rempliſſent ces coupures de couleur noire. Les Floridiennes ſeptentrionales ſe peignent par piqûres le corps, le viſage, les bras & les jambes de toutes ſortes de couleurs ineffaçables. Enfin les Sauvageſſes Caraïbes ſe barbouillent toute la face de roucou. Si nous revenons en Europe, nous trouverons que le blanc & le rouge (le talc & le carmin) ont fait fortune en France. Nous en avons obligation aux Italiens qui paſſerent à la Cour de Catherine de Médicis: mais ce n'eſt que ſur la fin du ſiecle paſſé que l'uſage du rouge, du crépon de Strasbourg & du nakarat de Portugal, eſt devenu général parmi les femmes de condition, &c. &c. on a

même étendu l'uſage du fard juſques ſur les cheveux : on ſe ſert aujourd'hui de poudre à poudrer blanche ; il y a des perſonnes du ſexe qui prétendant être guidées par le bon goût, adoptent l'uſage de la poudre blonde ; d'autres adoptent, pour relever l'éclat naturel de leur teint, une poudre d'une teinte plus foncée ; enfin quelques autres, peut-être par fantaiſie, peut-être par caprice, exigent une poudre entiérement rouſſe. Il eſt à déſirer en faveur du beau ſexe, que les parfumeurs, pour ſe conformer à la variété des demandes, ne débitent que de la poudre d'amidon brûlé, enſuite broyé & tamiſé : ſuivant la calcination de l'amidon, il eſt réduit en une eſpece de charbon d'une couleur plus ou moins foncée ; mais nous l'avons dit, ces nuances obſcures ne ſatisfaiſant pas toujours quelques perſonnes, il a fallu, dit M. *de la Follie*, remonter la couleur avec du *roucou*, du *colcothar* & autres drogues ſemblables, qui mêlées avec de la poudre déjà échauffée & deſſéchée au point d'avoir perdu un tiers de ſon poids ſur le feu, forme un compoſé mal-ſain ſur la peau, nuiſible à la conſervation des cheveux, & d'une odeur dont le retour ne flatte pas toujours l'odorat. Puiqu'il eſt du bel air de faire uſage des poudres de différentes nuances, M. *de la Follie* propoſe aux Dames le moyen d'en faire qui ne ſoient aucunement dangereuſes & plus agréables que toutes celles qui ſont uſitées. Il faut colorer la poudre d'amidon avec une décoction de ſix onces de bois de Bréſil, faite dans quatre livres d'eau bouillante & repoſée, en former une pâte qui ne ſoit pas trop liquide : on diviſe cette pâte en petites portions pour la faire ſécher, enſuite on l'écraſe & on l'a fait paſſer au tamis : cette poudre eſt d'un beau jaune chamois. On met dans le reſte de la décoction de bois de Bréſil un demi-gros d'alun qu'on fait diſſoudre ſur le feu ; on laiſſe refroidir & repoſer ce bain aluné ; on en verſe ſur une autre livre de poudre de la même maniere que ci-deſſus, & on en obtient une poudre qui conſerve au ſec une belle couleur roſe. Le bois d'Inde & l'alun de Rome

produiroient par le même procédé une poudre d'un gris roſe très-agréable. Le vitriol de Chypte en place d'alun produiroit une poudre d'une belle couleur lilas: la ſurface de cette poudre expoſée à l'air devient entiérement bleue; mais ſi on remue cette poudre, elle redevient de couleur lilas, & ces changemens de couleur s'operent autant de fois qu'on renouvelle les ſurfaces. Ce phénomene digne de l'attention du phyſicien peut amuſer une Dame à ſa toilette. Des poudres colorées avec le bleu de Pruſſe & mêlées avec les poudres roſes produiſent de belles couleurs violettes & lilas, & les ſurfaces n'éprouvent point à l'air les changemens ſinguliers de la poudre précédente. Si au lieu d'alun & de vitriol de Chypre on met dans la décoction de bois d'Inde de la couperoſe verte, on aura une poudre d'un bleu ardoiſé uniforme.

Le fard ne peut réparer les injures du temps, ni rétablir ſur les rides du viſage la beauté qui s'eſt évanouie; & loin que les fards produiſent cet effet, preſque tous gâtent la peau, la rident, l'alterent & ruinent la couleur naturelle: heureuſement que les Dames qui entendent leurs intérêts, ne ſe laiſſent guere abuſer ni ſur la qualité du *rouge*, ni ſur celle du *blanc*, *&c.* autrement leur peau perdroit tous ſes agrémens. *Voyez les articles* TALC, BISMUTH, COCHENILLE & HOMME, où l'on trouvera pluſieurs autres ſortes de détails ſur la beauté & l'art coſmétique de différens peuples.

PIERRE A FAUX. *Voyez* GRÈS DE TURQUIE.

PIERRE A FEU MÉTALLIQUE. *V. l'ar.* PYRITES.

PIERRE DE FIEL. Concrétion pierreuſe qui ſe trouve dans l'amer ou véſicule du fiel de pluſieurs animaux: elle eſt formée par l'épaiſſiſſement & le deſſéchement de la bile, dont elle conſerve la couleur & l'amertume. Elle eſt plus ou moins groſſe & arrondie; celle du bœuf étant broyée ſur le porphyre, fait un jaune doré très-beau: elle peut s'employer à l'huile, quoique rarement, ſon plus grand uſage étant pour la miniature ou détrempe.

PIERRES FIGURÉES, *figurata*. On donne ce nom à toute espece de pierre qui porte naturellement en la superficie ou dans son total, une figure extraordinaire, & tout à fait étrangere au regne minéral : *voyez l'article* JEUX DE LA NATURE. Il y a aussi des pierres figurées artificielles, que l'on rencontre quelquefois dans la terre à différentes profondeurs, communément dans des buttes & dans des tombeaux; telles sont 1°. les prétendues *pierres de tonnere* ou *de foudre*, faites en forme de croix, ou pyramidales par les deux extrémités, renflées dans le milieu, & percées d'un trou; 2°. les *haches de pierre*; 3°. *les marteaux de pierre*; 4°. les *coûteaux de pierre*; 5°. les *fleches de pierre*. Il paroît que ces pierres sont des armes, des instrumens & ustensiles dont anciennement les hommes & sur-tout les Sauvages se servoient soit à la guerre, soit pour d'autres usages, avant que de savoir traiter le fer. On peut ajouter à ces sortes de pierres taillées ou figurées, 6°. les *langues de pierre*; 7°. les *urnes sépulcrales*; 8°. les *dez de Bade*, &c.

PIERRE A FILTRER. *Voyez à l'article* GRÈS.

PIERRE DE FLORENCE. Espece de marbre opaque, grisâtre & orné de figures jaunâtres qui ressemblent assez à des ruines, ce qui lui a fait donner le nom de *lapis ruderum*. On en fait des tableaux en pieces de rapport qui sont entre les mains de tout le monde. *Voy. à l'art.* MARBRE.

PIERRE DE FOUDRE ou DE TONNERRE. Pierre dont le vulgaire pense que la chûte ou même la formation du tonnerre est toujours accompagnée. Son existence est fort douteuse. Ce qu'on a pris pour une pierre de foudre ou de tonnerre est une matiere minérale fondue par l'action du feu du ciel, ou peut-être même quelque substance, telle que la terre en renferme beaucoup dans les endroits où elle a été fouillée par des volcans qui se sont éteints. Le tonnerre étant venu à tomber dans ces endroits, & le peuple y ayant ensuite rencontré ces substances qui portent extérieurement des preuves certaines de l'action du feu, il les

aura prises pour ce qu'il a appelé des *pierres de foudre*. Voyez CERAUNIAS & BELEMNITES.

PIERRE FROMENTAIRE ou FRUMENTACÉE, *lapis frumentarius*. Ce sont des corps fossiles qui étant grouppés & cassés latéralement, ressemblent alors à des grains de froment, suivant les différens aspects que présente cette pierre : on lui donne aussi d'autres noms. *Voy.* PIERRE LENTICULAIRE & PIERRE NUMISMALE.

PIERRE A FUSIL ou SILEX. *Voyez aux mots* CAILLOU & SILEX.

PIERRE DE GALLINACE. Espece de verre noirâtre, très-dur, opaque ou obscur, fort pesant, susceptible du poli, & dont les Péruviens se servoient en guise de glaces pour faire leurs miroirs. Les Indiens l'appellent aussi *guanucuna culqui* (argent des morts), parce qu'ils avoient coutume d'en enterrer divers morceaux avec leurs morts. On en trouve en effet dans leurs anciens tombeaux des morceaux taillés. On en voit un très-beau dans le Cabinet d'Histoire Naturelle du Roi ; il fut tiré d'un tombeau fort écarté dans les montagnes de Pichencha près Quito. Il a neuf pouces de diametre, & dix lignes & demie d'épaisseur ; il est de figure convexe des deux côtés, mais de convexités inégales, & on y remarque une face plus polie que l'autre. M. *Godin* dit avec raison qu'il y a une mine de *pierres de gallinace* à plusieurs journées de Quito ; elle n'en est même éloignée que de neuf lieues dans la partie de l'Est, dans les montagnes de la grande Cordilliere, Paroisse de Quinche ; là il se trouve un rocher entierement composé de cette substance, dans lequel est une grotte que les Indiens nomment *quistca-machai*, & les Espagnols *machay-cueva*, & d'où l'on peut tirer des pieces de gallinace de plus de cinq pieds de largeur. On ne peut travailler cette pierre qu'en l'usant. Il paroît que la *gallinace* est un verre ou un laitier des volcans du Pérou. *Voyez* PIERRE OBSIDIENNE.

PIERRE DE GOA. Espece de *bézoard factice*. Voyez au mot BÉZOARD.

PIERRE GYPSEUSE. *Voyez* GYPSE.

PIERRE HÉMATITE. *Voyez à l'article* FER.

PIERRE HÉLIOTROPE. *Voyez au mot* JASPE.

PIERRE HÉPATITE. Quelques-uns ont donné ce nom à la pierre appelée *lawezze*. La pierre hépatite ou hépatique eſt le produit d'une combinaiſon de l'acide vitriolique, du phlogiſtique & d'une terre calcaire : en la frottant, elle exhale une odeur de foie de ſoufre; elle ne fait pas efferveſcence avec les acides : elle tient le milieu entre la pierre-porc & le gypſe.

PIERRE HERCULIENNE, eſt l'*aimant*. Voyez ce mot.

PIERRE HERBORISÉE. *Voyez à l'article* AGATE & DENDRITE.

PIERRE D'HIRONDELLE. Nom donné à de petites pierres que l'on prétend ſe trouver dans l'eſtomac de l'oiſeau qui porte ce nom, & qu'il avoit avalées pour faciliter ſa digeſtion. Ce ſont de petits grains d'agate, ou de pierre à fuſil, ou de quartz plus grands qu'une ſemence de lin. Il y en a de blanches, de griſes, de bleuâtres, jaunâtres, grisâtres, plus ou moins unies & luiſantes. Ces pierres ont une réputation très-ancienne parmi le peuple, & même parmi les Naturaliſtes qui les ont eſtimées ophtalmiques. Les Cabinets les plus diſtingués offrent de ces petits cailloux ou ſables peu intéreſſans par eux-mêmes : on a prétendu que ces ſortes de pierres ſableuſes ne ſe trouvoient que dans les cuves & les grottes de la montagne de Saſſenage, près de Grenoble en Dauphiné; l'on y en rencontre quelquefois; mais c'eſt en petite quantité & en certains temps; le véritable endroit où elles abondent aujourd'hui, & où on les ramaſſe en tout temps, eſt au-deſſus des grottes, dans une partie de la même montagne, où l'on ne peut parvenir qu'en faiſant un circuit d'environ trois heures de chemin : on y va de là par une montée très-rapide au bord d'un ruiſſeau appelé *Germe* qui ſort avec impétuoſité d'un autre creuſé par la nature dans le rocher, & va ſe joindre enſuite non loin

de là, à un autre ruiſſeau nommé *Feron*, où il perd ſon nom. Voilà l'endroit où les pierres dont il eſt mention ſe trouvent en abondance dans un ſable mélangé avec de petits fragmens d'une pierre blanche, tendre ou ſpatheuſe, ou marneuſe. Il ſe trouve des pierres d'hirondelle ou de Saſſenage, d'un très-beau poli : elles n'affectent point de figure déterminée, il y en a d'orbiculaires ou rondes, de triangulaires, d'aiguës, d'irrégulieres. Ces pierres, d'un grain plus ou moins fin, ſe trouvent auſſi dans un ruiſſeau du Bailliage d'Aigle, au Canton de Berne; quand elles ſont pures & ſans être mélangées, elles ne font aucune effervescence avec les acides.

On voit encore bien des perſonnes avoir confiance en cette pierre, étant introduite dans le coin de l'œil, pour en extraire les corps étrangers qui le fatiguent. Cette propriété que le jade & le criſtal de roche auroient de même, n'eſt due qu'à ſon poli qui fait qu'elle peut aller & venir impunément ſur la ſurface de l'œil ſans le bleſſer, & détacher quelquefois les atomes d'ordures qu'elle rencontre ſur ſa route.

PIERRE A L'HUILE ou D'ORIENT. *Voy.* PIERRE A RASOIR.

PIERRE DES HUMAINS. *Voyez au mot* CALCUL ET PIERRE DES ANIMAUX.

PIERRE HISTÉRIQUE. *Voyez* HISTÉROLITHE.

PIERRE DES INCAS, *piedra de los Ingas*, eſt une eſpece de pyrite arſénicale, luiſante comme de l'étain ou du fer recuit : elle ne ſe ternit que peu ou point à l'air; ſa figure eſt indéterminée. Les Incas, Rois du Pérou, l'ont miſe en honneur; ils attribuoient de grandes vertus à cette pierre, qui eſt une véritable marcaſſite arſénicale, ils l'eſtimoient propre à guérir la paralyſie; ils en portoient des bagues montées à jour, des amulettes; ils les faiſoient tailler à facettes, & l'on en mettoit dans leurs tombeaux. On en a fait auſſi des miroirs très-unis & des colonnes. On prétend que l'on a retiré quelques-unes de ces pierres de certains tom-

beaux des Incas, qui avoient près de quatre cents ans d'antiquité, ſans qu'elles paruſſent altérées en rien. Ces marcaſſites ſont d'autant plus rares aujourd'hui qu'on ne les rencontre guere que dans ces tombeaux. Suivant la coutume de ces peuples on enterroit avec le défunt ſes bijoux les plus précieux.

PIERRE INFERNALE. *Voyez l'art.* ARGENT.

PIERRE D'IRIS. Les Anciens ont donné ce nom à une pierre précieuſe, tranſparente, dans laquelle on remarque les différentes couleurs de l'arc-en-ciel. Quand un criſtal de roche eſt équilatéral, & qu'on regarde le ſoleil ou le jour au travers, on y reconnoît le même phénomene : ſouvent un criſtal, étonné par le contre-coup d'un marteau, ſoit dans l'eau chaude, ſoit à l'air libre, eſt ſuſceptible de réfléchir des iris.

PIERRE JUDAÏQUE, ou DE SYRIE, ou DE PHÉNICIE, *lapis Judaïcus*. On préſume & même il paroît démontré, que c'eſt la pointe d'une eſpece particuliere d'ourſin, devenue foſſile, & même convertie en ſpath, elle eſt oblongue, obtuſe, renflée dans ſon milieu, tantôt unie & tantôt chagrinée, ou ornée de lignes perlées, d'une couleur grisâtre. Ces ſortes de pierres ont un pédicule, au bout duquel eſt une cavité cotyloide, peu profonde, qui ſert d'emboîture : elles ſe caſſent toujours obliquement. On les trouve communément en Syrie, & dans pluſieurs autres endroits de la Judée. Il y en a auſſi en forme de gland. Conſultez le *tome IV des Mémoires des Savans étrangers*.

PIERRE DE LAIT. C'eſt le *morochtus* ou le *morochite* des Auteurs. On donne auſſi ce nom *au lait de lune foſſile* à demi-ſolide; *voyez ce mot*. Cependant le vrai *morochite* eſt une ſubſtance argileuſe, verdâtre ou jaunâtre; de la nature de la *craie de Briançon* : c'eſt le *milch-ſtein des Allemands*, qui attribuent beaucoup de propriétés imaginaires à cette ſubſtance : on s'en ſert quelquefois pour dégraiſſer & pour tracer des lignes. *Voyez auſſi* GALACTITE & GALAXIE.

PIERRE DE LA LANGUE. *Voy. à l'art.* CALCUL.

PIERRE

PIERRE DE LARD ou DE LARRE, *lardites*. C'eſt une pierre ollaire qui nous vient de la Chine, où on lui donne toutes ſortes de figures de magots, d'animaux, &c. & d'où elle nous eſt envoyée toute façonnée; elle eſt douce, ſavonneuſe au toucher, d'une tranſparence de cire ou de ſuif, aſſez dure, de différentes couleurs, tantôt blanche & tantôt marbrée; c'eſt la *ſtéatite* des Anciens, le *gemma huya* du Dictionnaire de Trévoux, le *ſpeckſtein* & le *ſmectite* des Modernes.

PIERRE LENTICULAIRE ou PIERRE NOMMULAIRE, *lapis lenticularis aut lens lapideus, ſeu nummus diabolicus*. Parmi les corps les plus inconnus de la Lithologie, les Naturaliſtes regardent comme un des plus ſinguliers la *pierre lenticulaire*, ainſi nommée de ſa parfaite reſſemblance extérieure avec des lentilles, ou avec certaines monnoies. On ſoupçonne cependant que ces corps organiſés ſont des teſtacites, c'eſt-à-dire, qu'ils ont été dans leur origine des coquillages marins: peut être ſont-ce des eſpeces ſingulieres de petits nautiles foſſiles. Les pierres lenticulaires ſont des corps ronds ou orbiculaires, aplatis, plus ou moins épais en leur milieu, liſſes, quelquefois radiés en deſſus, très-durs, d'une ſuperficie plus ou moins conſidérable; les petites ont trois à quatre lignes de largeur, il y en a même d'une petiteſſe imperceptible, les moyennes en ont ſix à huit, mais on en trouve de quinze lignes & plus: ces foſſiles ſont compoſés de pluſieurs couches faciles à diſtinguer lorſqu'on vient à les uſer juſqu'à la moitié de leur épaiſſeur, car on voit alors ſix à ſept traces concamérées en volute, dont l'œil eſt au centre de cette coupe; les premieres révolutions ſont grenelées: ſi on coupe ces pierres dans le juſte milieu ou leur grand diametre, on voit des traces ovales & concentriques, quelquefois diſtinguées les unes des autres par une matiere plus ou moins dure: *voyez* PIERRE NUMISMALES. Il y a des pierres lenticulaires par maſſes & par bancs, les unes ſont calcaires, d'autres ſilicées; il y en a de

blanchâtres, de jaunâtres & de noirâtres : on en trouve beaucoup ſur le mont Randen & aux environs de Soiſſons, & on leur donne le nom de *pierre fromentacée*, quand elles ont été uſées, arrondies par des frottemens naturels & ſuivant leur grand axe ou diametre.

PIERRE DE LIMACE : *voyez à l'article* LIMACE.

PIERRE DE LINX, *lapis lyncis* : *voy.* BELEMNITE.

PIERRE DE LIS ou ENCRINUS : *voyez* *LILIUM LAPIDEUM*, & l'article PALMIER MARIN.

PIERRE LUMACHELLE ou DE LIMAÇON, Cette pierre que les Italiens nomment ainſi eſt le *marbre conchyte* de la plupart des Naturaliſtes. On n'a juſqu'ici que des idées très-incertaines de cette production de la Nature, & de tous les corps organiſés qui s'y rencontrent, mais rarement entiers; on y diſtingue quelques limaçons à coquille, quelquefois des écailles de poiſſons de mer, des eſpeces de cornes d'Ammon, des bélemnites, &c. La *pierre lumachelle* eſt ſuſceptible de poli, & ſe trouve dans des collines compoſées de couches horizontales de ſable & de craie. En 1758 Madame Poncher découvrit dans ſa terre de Chacenay en Champagne, près de Bar-ſur-Seine, une carriere de ce marbre, dont elle fit conduire quelques blocs à Paris; le ſieur Adam, Marbrier du Roi, les a travaillés & en a fait de très-beaux ouvrages. Par l'échantillon qui nous en a été préſenté, nous y avons reconnu des gryphites, des cochlites, la plupart converties en ſpath; le gluten ou la pâte de ce marbre eſt d'un grain fin, dur, ſans fils, & ſuſceptible d'un beau poli. Les blocs qu'on tire de la carriere ont ordinairement ſix à ſept pouces d'épaiſſeur, cinq à ſix pieds de longueur, & trois à quatre pieds de largeur : on pourroit en tirer de plus conſidérables. Ce *marbre conchyte* nous a paru pour le moins auſſi beau que le *lumachella* ſi eſtimé en Italie.

PIERRE LUMINEUSE : *voyez au mot* PHOSPHORE.

PIERRE DE LUNE. Eſpece d'agate nébuleuſe ou

d'opale foible, qui réfléchit la lumiere comme la lune.

PIERRE DE LYDIE, eſt l'eſpece de pierre argileuſe qui ſert de *pierre de touche* : voyez ce mot.

PIERRE DE MALAC, eſt le *bézoard du porc-épic* : voyez ce mot.

PIERRE DE MALLACA. Eſpece de bézoard factice : *voyez au mot* BÉZOARD.

PIERRE DE LA MATRICE ou DE VÉNUS : *voyez au mot* HYSTEROLITHE.

PIERRE DE MANSFELD, eſt une eſpece de ſchiſte noirâtre qui ſe trouve près d'Eiſleben en Allemagne ; on y voit diſtinctement des empreintes de divers poiſſons ſous un état pyriteux. Cette pierre eſt une vraie mine de cuivre, dont on tire ce métal avec ſuccès dans les fonderies du voiſinage.

PIERRE DE MEMPHIS, eſt une *onyx* : voyez ce mot. Les Anciens appeloient auſſi *memphite* une pierre qui, miſe en macération dans du vinaigre, engourdiſſoit les membres au point de les rendre inſenſibles à la douleur & même à celle de l'amputation. Le *memphite de Pline* eſt l'*ophite noir* : voyez OPHITE.

PIERRE MEULIERE, *lapis molitoris*. Cette pierre eſt une de celles auxquelles un uſage journalier & intéreſſant donne une certaine célébrité. On doit la conſidérer comme une eſpece de quartz carié, ſur-tout celle de France, car elle varie de nature ſuivant les différens pays d'où on la tire, comme de l'Allemagne, du Nord, &c. Il y en a qui reſſemblent à un amas de cailloux de différentes eſpeces, d'autres paroiſſent compoſées de grains de ſable quartzeux ou de matieres graniteuſes, comme celles de Malung en Dalécarlie. Au reſte la ſurface de ces ſortes de pierres eſt aſſez inégale, comme trouée, & aſſez dure pour pouvoir moudre le grain, & même pour faire feu lorſqu'elle éprouve des frottemens rapides. La poroſité de ces mêmes pierres fait qu'on les emploie communément en maçonnerie : le ciment en entrant dans ſes cavités, les unit beaucoup mieux que toutes autres pierres pleines. Voyez ce que nous avons

dit de la *pierre meuliere* au mot GRAIS & à celui de QUARTZ CARIÉ.

PIERRE DE MOKA, eſt la belle agate herboriſée, dont on trouve des quantités près de Moka en Arabie. *Voyez* DENDRITE & AGATE.

PIERRE DE MORAVIE : *voyez* PIERRE RAYÉE DE NANIEST.

PIERRE NAXIENNE ou QUEUX : *voyez* PIERRE A RASOIR. La vraie pierre naxienne ſert à aiguiſer les faux.

PIERRE NÉPHRÉTIQUE : *voyez* JADE.

PIERRE NOIRE : *voyez* CRAYON NOIR.

PIERRE NOMMULAIRE, *nummus diabolicus* : voyez PIERRE LENTICULAIRE & ÉCU DE BRATTENSBOURG.

PIERRE NUMISMALE, *lapis numiſmalis*. On en diſtingue de pluſieurs ſortes, ſavoir, la *pierre lenticulaire* ou *nommulaire* & la *pierre fromentaire*. Quand on veut voir l'intérieur de ces corps organiſés, & qu'ils font effervescence avec les acides, il ſuffit de les chauffer ſur un charbon, & de les jeter toutes chaudes dans de l'eau froide ; auſſi-tôt elles s'élevent par couches minces, ou ſe ſéparent ſuivant leur largeur en deux parties égales, hémiſphériques ; on remarque une ſpirale ſur leur ſurface intérieure, ou une ligne qui va en s'élargiſſant vers la circonférence : le long de cette ſpirale eſt diſtingué par de petites ſtries qui forment des eſpeces de petites cloiſons ou de chambres. *Voyez* PIERRE LENTICULAIRE. Quelques-uns regardent ces pierres comme l'opercule d'une coquille ; mais nous préſumons que c'eſt un coquillage particulier & chambré, au reſte, ceci n'eſt qu'une conjecture. On trouve près de Soiſſons une grande quantité de ces pierres jointes enſemble, ou liées par la matiere de la pierre qui les environne ou les enclave ; on en trouve auſſi qui ſont détachées & répandues dans le ſable ou dans la terre.

PIERRE OBSIDIENNE, *lapis obſidianus*. On

trouve dans *Pline* la description d'une pierre nommée *obſidienne* du nom d'*Obſidius*, qui l'apporta le premier de l'Ethiopie. On en faiſoit les *vaſes myrrhins* : voyez *Myrrhina*, & ce qui eſt dit à la ſuite de l'article *Vaſes*. Feu M. le Comte *de Caylus*, ſi avantageuſement connu des Savans, a étudié particulierement ce paſſage de *Pline*; & ſes obſervations lui ont donné matiere à un excellent Mémoire qu'il a lu à l'Académie des Inſcriptions le 10 Juin 1760, auquel M. *Bernard de Juſſieu* par ſes profondes connoiſſances & ſes grandes recherches, a fourni toutes les remarques qui ſont du reſſort du Naturaliſte, & MM. *Majault* & *Roux* les expériences chimiques. Il réſulte de ce Mémoire que l'Auteur voulut bien nous confier, en nous permettant d'en faire l'uſage préſent avant ſon impreſſion; il réſulte, dis-je, que le *lapis obſidianus* n'eſt ni le *lapis obſidius* du Commentateur *Saumaiſe*, ni une eſpece de jayet, comme l'a cru *Agricola*, & après lui *Caſius & Wallerius*; ni un marbre noir comme le penſent *Aldrovande* & ſes Sectateurs, mais une ſorte de laitier fourni par des volcans, ſemblable en tout point à la *pierre de gallinace des Péruviens* : voyez ce mot.

PIERRE ODONTOÏDE : *voyez* GLOSSOPETRES.

PIERRES ODORANTES. On donne ce nom à différens corps foſſiles, tels que la *pierre-porc* ou *puante*, la *pierre de violette de Ledelius*, les *petites cornes d'Ammon* du mont Raudius, *&c.* Voyez l'*Obſervation p. 296 du I. Volume de notre Minéralogie, II. Edit.* Voyez auſſi PIERRE DE VIOLETTE.

PIERRE DES OISEAUX, *lapis avium*. Sous ce nom on comprend la *pierre alectorienne* qui eſt celle de *coq*, la *pierre d'hirondelle*, celle de *penguin*, & la *pierre de vautour*.

PIERRE D'OLIVE, *tecolithos*. C'eſt la *pierre judaïque* liſſe & non rayée : *voyez ce mot*.

PIERRE OLLAIRE, *lapis ollaris*. Sous ce nom générique on comprend les *pierres ſmectites* ou *ſtéatites*; c'eſt-à-dire, celles dont la ſurface eſt gliſſante, & com-

me savonneuse au toucher, qui sont médiocrement pesantes, tantôt plus, tantôt moins transparentes, de couleurs différentes ou mélangées, peu dures, propres à être sciées, tournées & travaillées avec des outils de fer, ou qui admettent le poli, qui ne se dissolvent point par les acides; en un mot, qui comme toutes les pierres argileuses, se durcissent dans le feu & y deviennent rarement friables. Telles sont la *pierre de lard*, la *pierre de corne molle*, la *pierre de come*, la *pierre colubrine*, la *serpentine*, la *pierre de touche argileuse*; & toutes les especes de *talcites*. Voyez ces mots.

Bien des personnes regardent le *crayon noir molybdene* & le *crayon rouge* ou *sanguine*, comme des especes d'*ollaires stéatites* & *métalliferes*: voyez ces mots.

M. *Guettard* fait mention dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences*, *ann. 1752*, de quatre sortes de pierres ollaires, lesquelles se levent par feuillets, comme les schistes. Il observe qu'elles ne sont presque qu'un amas confus de parties talqueuses, réunies par une matiere non calcinable, mais qui lui a paru être de la nature du schiste. La finesse du grain de cette pierre & le peu de dureté qu'elle a, dit-il, au sortir de la carriere, permettent d'en faire différens ouvrages & différens vases, marmites, chaudrons, &c. Ces vaisseaux se travaillent sur une espece de tour mû par un courant d'eau. On en fait un commerce assez considérable, puisque M. *Scheuchzer* assure qu'il va à plus de soixante mille couronnes d'or: c'est dans la Suisse que l'on trouve abondamment la pierre ollaire; on en a découvert aussi dans le Canada, qui, selon M. *Guettard*, ne sont pas si propres à être travaillées.

Les pierres ollaires varient pour la couleur & pour le tissu; il y en a de noires, qui peuvent servir de crayon & qui sont aussi onctueuses que les stéatites; d'autres sont grenelées & friables: *consultez notre Minéralogie*; enfin il y en a de jaunâtres, de grisâtres ou cendrées, & d'un tissu comme strié. Presque toutes ces sortes de pierres se divisent à l'aide du fer en morceaux de figure in-

déterminée : communément on met cuire au fourneau des potiers dans des boîtes ou gazettes de fer battu, ou de tôle enduites de glaise, les vases qui sont faits des pierres ollaires. Pour avoir une idée plus ample de cette espece de pierre, *voyez* PIERRE DE CÔME & *l'article* STÉATITE où se trouve celui de SMECTITE.

PIERRE OCULAIRE, *lapis ocularis*. Pierre tantôt transparente & tantôt opaque, dans laquelle on croit trouver la ressemblance d'un œil. *Voyez l'article* ŒIL DE CHAT.

PIERRES DES ORCADES, *orcadum lapilli*. *Luidius* donne ce nom à des pierres cylindriques ou entrochites, lisses, pleines de nœuds, d'une couleur blanchâtre, qui se trouvent en Angleterre dans le Flintshire. *Consultez Luid. Gazoph. n°. 1154.*

PIERRE OSSIFRAGE, ou PIERRE DES OS ROMPUS. *Voyez* OSTÉOCOLLE.

PIERRE OVAIRE, *lapis ovarius*. Suivant les différentes formes & grosseurs, on les appelle ou *pisolites*, ou *orobites*, ou *cenchrites*, ou *oolithes*, ou *méconites*, ou *hamnites*, *&c.* Voyez OOLITHE.

PIERRE D'OUTRE MER : *voyez l'article* LAPIS LAZULI.

PIERRE DE PANTHERE. Espece de jaspe tacheté de noir, de rouge, de jaune & de vert : *voyez au mot* JASPE.

PIERRE DE PAON ou DE PLUME : *voyez* PLUME DE PAON.

PIERRE DE PARANGON. Espece de pierre de touche qui, suivant *Imperatus*, a beaucoup de rapport avec le *basalte*.

PIERRES PEINTES NATURELLES. *Voyez* DENDRITES.

PIERRE DU PÉRIGORD. *Voyez son article à la suite du mot* FER.

PIERRE DE PHÉNICIE : *voyez à l'article* PIERRE JUDAÏQUE.

PIERRE PHRYGIENNE, est une espece de mine

d'alun pierreuſe, dont les Teinturiers de Phrygie ſe ſervoient autrefois pour donner de l'intenſité a leurs couleurs rouges.

PIERRE A PICOT, ou DE LA PETITE VÉROLE : *voyez* VARIOLITE.

PIERRE DES PIERRES : *voyez* ONICE.

PIERRE PLANTE. On donne ce nom aux *litophytes* : voyez ce mot.

PIERRE A PLÂTRE : *voyez* GYPSE.

PIERRE DE POISSONS, *calculus aut lapis piſcium*. On donne ce nom à certains petits os particuliers, qui ſe trouvent dans la tête de quelques-uns des animaux piſciformes. Le merlan, la tortue, l'écreviſſe, la tanche, le muge, la perche, la dorade, le mamati, la ſeche, &c. en fourniſſent des exemples. Voyez auſſi le *Mémoire* publié par *Bromel* en 1725 dans les *Actes d'Upſal*, & l'*Hiſt. des poiſſons de* J. Théod. Klein.

PIERRE-PONCE, *pumex*, eſt une pierre blanchâtre ou griſe, poreuſe & légere, qui nage ſur l'eau : elle eſt rude au toucher, d'un tiſſu fibreux & luiſant intérieurement comme de l'asbeſte, d'une figure irréguliere ou informe, ne faiſant point d'effervescence avec les acides, ne donnant point d'étincelles avec le briquet, excepté celle qui eſt aſſez peſante & colorée ; elle entre en fuſion dans le feu. On trouve celle qui eſt blanche en morceaux de différentes groſſeurs, flottant en pleine mer, & celle qui eſt griſe, en pains quelquefois carrés, aplatis & durs, vers les rivages, où ils demeurent ſuſpendus dans l'eau ſans s'y précipiter & ſans nager à ſa ſurface. Quant aux ponces qui ſont arrondies & flottantes ſur la ſurface de la mer, ce ſont des vents qui en les pouſſant loin des volcans, les ont abandonnées aux ondes de l'eau agitée ; là elles ſe ſont heurtées les unes les autres ; à force d'être roulées & portées vers le rivage, elles ſe ſont uſées & arrondies.

Les pierres-ponces ont communément une odeur marécageuſe, & une légere ſaveur ſalée. Les ponces blanches les plus légeres & les plus groſſes ſervent aux

Parcheminiers & aux Marbriers, les petites ſervent aux Potiers d'étain, aux Menuiſiers & aux Doreurs. Les ponces griſes & plates ſervent aux Corroyeurs & aux Chapeliers. A Naples on choiſit toutes celles qui ſont de rebut, pour en faire du ciment avec de la chaux; ce mortier eſt employé dans la conſtruction des terraſſes, il a la même propriété que le ciment fait avec le *pozzolane :* voyez ce mot. Il prend corps avec un tel degré de dureté, qu'à peine les ferremens y ont priſe quelque temps après qu'il a été mis en œuvre. Il ſeroit peut-être à déſirer que dans les endroits où l'on trouve beaucoup de ces pierres, Meſſieurs les Ingénieurs en fiſſent uſage pour la conſtruction des parapets, des guérites & autres ouvrages expoſés au canon; ils auroient moins à craindre les éclats, ainſi que cela arrive dans les murs de pierre ordinaire, & même dans ceux de brique. Il n'eſt pas rare de rencontrer des pierres-ponces griſes, marbrées de jaune & de rouge; il y en a auſſi de brunes & de noirâtres comme les ſcories de charbon de terre & d'ardoiſe griſe.

Les pierres-ponces du commerce ſe trouvent de temps en temps flottantes, ou jetées ſur les bords de la mer Méditerranée, en Sicile, vers le mont Véſuve, & près les monts Etna & Hécla, ſur les parages des îles Santorin de l'Archipel. La plupart de celles qui ſe ramaſſent dans les terres voiſines de tous les autres volcans en éruption, ſervent au ciment. Preſque toutes les maiſons de Milo ne ſont conſtruites qu'avec des blocs d'une ponce ſtriée : ainſi il paroît que les ponces ſont des *productions des volcans :* voyez ce mot & celui de LAVE.

M. *Garcin* dit qu'en 1726 on a vu, entre le Cap de Bonne-Eſpérance & les îles de Saint Paul & d'Amſterdam, la mer toute couverte de ponces flottantes au gré du vent & fort loin des terres, ſur une eſpace de plus de cinq cents lieues, au travers deſquelles on vogua pendant dix jours de ſuite. Tous les rivages de la Zone torride ſont couverts de ponces, ſur-tout les îles de la

Sonde & les Moluques, où il y a auſſi beaucoup de volcans.

PIERRE-PORC ou PIERRE PUANTE, *lapis ſuillus, aut felinus, aut fetidus*, eſt communément une pierre calcaire & ſpatheuſe, grisâtre ou noirâtre ou brune; elle exhale une mauvaiſe odeur de charbon de terre ou d'urine de chat, quand on la frotte ou qu'on l'égratigne ou qu'on l'écraſe; mais elle perd cette odeur à la calcination, & y devient blanche en décrépitant comme le ſel marin. Nous avons rencontré cette pierre près de la charbonniere d'Ingrande en Bretagne, & de la mine d'alun du Palatinat. Des Naturaliſtes croient que la pierre porc n'eſt qu'une eſpece particuliere de ſpath criſtalliſé en hexagone : nous connoiſſons pluſieurs pierres puantes qui ne ſont que des ſchiſtes calcaires. On apporte auſſi cette pierre de l'île d'Œland en Suede, d'Allemagne, notamment de Norwege, de Portugal & du Cap de Santé, à quelques lieues de Quebec; on y en trouve de rayonnées, de priſmatiques & de ſphériques. Pluſieurs perſonnes ont ramaſſé près de Villers-Coterets & de Plombieres en France une ſorte de caillou qui étant frotté donne à peu près l'odeur d'urine pourrie; c'eſt une eſpece de *pierre puante*. Il y a tout lieu de croire que les odeurs qui ſe ſont communiquées à ces ſortes de pierres, viennent de ſubſtances animales ou végétales qui ſont entrées en putréfaction.

PIERRE DE PORC-ÉPIC, eſt la concrétion pierreuſe qui ſe trouve dans la véſicule du fiel & dans la veſſie du porc épic des Indes, & ſurtout dans la Province de Pama-Malacca. Celle de la veſſie eſt la plus dure & reſſemble beaucoup à celle du ſanglier, mais elle eſt plus petite. Les Indiens l'appellent *maſtica de ſoho*, les Portugais *pedro de vaſſar* ou *piedra de puerco*, & les Hollandois *pedro de porco*. Les Indiens s'en ſervent intérieurement pour ſe guérir d'une maladie qu'ils appellent *mordoxi*, laquelle vient d'une bile irritée, & qui cauſe à ceux qui en ſont attaqués des accidens auſſi fâcheux que ceux de la peſte. On voit un de ces rares bé-

zoards dans le cabinet de Chantilly, il a plus de 16 lignes de diametre, & a couté 100 louis d'or. *Voyez au mot* BÉZOARD.

PIERRE DE PORC DES INDES. Elle reſſemble aſſez à la précédente, mais elle eſt plus groſſe & moins rare: on la trouve auſſi dans la veſſie & dans la véſicule du fiel du ſanglier de Malacca.

PIERRE DE PORTLAND. Pierre fort dure, d'un grain groſſier, d'un tiſſu peu ſerré, grisâtre, compacte & peſante. Cette pierre donne difficilement des étincelles avec le briquet, mais elle bouillonne avec les acides: tous les grands édifices de Londres ſont en pierre de Portland dont les carrieres ſont dans l'île de ce nom, en Dorſetshire, dans la Manche.

PIERRE DE PORTUGAL. *Voyez l'article* PIERRE QUARRÉE. On appelle auſſi *pierre de Portugal la pierre de ſerpent.* Voyez ce mot.

PIERRE POREUSE. *Voyez* TUF.

PIERRE A POTS. C'eſt la *pierre ollaire.* Voyez ce mot.

PIERRE POURRIE ou TERRE POURRIE, eſt une argile qui a perdu preſque entiérement ſon gluten, c'eſt-à-dire la partie liante qui uniſſoit ſes parties; de ſorte qu'humectée, on n'en peut former aucune pâte qui ait de la liaiſon, elle retombe en pouſſiere à meſure qu'elle ſeche. On trouve ſouvent cette argile dans la carriere, diſpoſée par lits horizontaux & feuilletée: elle eſt ordinairement très-friable, très-fine; il y en a de graveleuſe, que les Ouvriers rejettent.

La pierre pourrie nous vient d'Angleterre, elle conſerve la trace du métal ſur lequel on la frotte. On s'en ſert pour adoucir les petites inégalités des ouvrages fins; elle eſt très-propre à donner le brillant neuf aux uſtenſiles d'argenterie; mais ſur-tout à ceux de laiton, de ſimilor, de cuivre de roſette, &c. elle leur donne un luſtre & une couleur qui imite l'or. Les Horlogers, dit M. *Bourgeois*, en font uſage pour polir & luſtrer leurs mouvemens de montres.

PIERRES PRÉCIEUSES, *gemmæ*. Ces pierres ſont des criſtaux naturellement formés dans la terre, & qui ſe diſtinguent du criſtal de roche, par leur extrême dureté, la couleur vive & éclatante, la tranſparence, la figure extérieure, & la peſanteur ſpécifique, tous caracteres peu ſujets à l'erreur. Les pierreries ne ſe poliſſent que difficilement, mais elles prennent un éclat vif & merveilleux, qui jette de tous côtés des rayons de lumiere, ſans que la pierre chatoie: expoſées au feu dans le creuſet, il n'y en a qu'un très-petit nombre qui entrent en fuſion. L'eau forte, ni la lime ne les alterent pas ſenſiblement: elles font feu avec le briquet. Une matiere criſtalline pierreuſe paroît être le principe & la baſe des pierres précieuſes. Leur variété ſemble naître des différens ſucs métalliques qui les colorent. On eſt dans l'uſage de diſtinguer les pierres en Orientales & en Occidentales ou Européennes, moins par la raiſon du pays d'où elles nous proviennent, que par leur dureté, le brillant, la pureté ou tranſparence & la peſanteur ſpécifique.

Les pierres précieuſes ont cependant d'autres propriétés qui les diſtinguent encore, puiſque les pierreries Orientales peuvent ſouffrir aſſez long-temps une forte action de feu, ſans que leur couleur en ſoit altérée, tandis que les Occidentales perdent en très-peu de temps la leur, & deviennent ſemblables à du criſtal, ſi elles ſont tranſparentes; ou d'un blanc mat, ſi elles ſont opaques.

M. d'*Aubenton* fait trois genres principaux de pierreries: le premier contient les diamans proprement dits, *voyez* DIAMANT: le ſecond, les pierres Orientales; & le troiſieme, les pierres Occidentales, au nombre deſquelles il met le criſtal de roche. *Voyez ce mot.*

En général, l'on a peu de détails intéreſſans, ou pour mieux dire, on n'en a point de circonſtanciés, ſur les pierres précieuſes tranſparentes. Preſque tous les Voyageurs, qui juſqu'ici ont été plus Commerçans que Naturaliſtes, par conſéquent plutôt Nomenclateurs que

Méthodiſtes, ne nous ont encore rien donné de ſatisfaiſant ſur les pierreries, ni ſur les matrices dans leſquelles elles ſe forment : c'eſt pourquoi la plupart des deſcriptions qu'on lit dans les catalogues des Lapidaires, ſont ſi embrouillées : elles ne tendent qu'à expliquer les différences qui peuvent faire changer le prix des pierres fines, ſavoir le nombre des karats & des grains qu'elles peſent, leur forme par rapport à la taille ; ajoutez à cela la mode & la fantaiſie : on n'y trouve point la définition qui doit convenir à telle & telle eſpece de pierre ; delà le défaut de connoiſſance que nous avons, dit M. *d'Aubenton*, des pierres des Grecs & des Romains. Cet Académicien prétend que le caractere, le plus eſſentiel & le plus propre à fixer la nomenclature & la diviſion des pierres, c'eſt leur couleur ; la ſimple lecture des expériences qu'il a faites au moyen du ſpectre ſolaire, met à portée (en ſuivant ſon procédé) de juger ſurement de la nature & de la qualité d'une pierre qu'on n'auroit jamais vue : *conſultez ſon Mémoire inſéré dans le Recueil de ceux de l'Académie Royale des Sciences.* Nous ne diſconviendrons pas cependant, que l'habitude & l'attention donnent ſouvent aux Joailliers cette juſteſſe de coup d'œil, néceſſaire pour diſtinguer dès la premiere vue des pierres qui ſemblent avoir bien des caracteres communs.

Les pierres précieuſes ſe trouvent ou dans le ſein de la terre, ou dans le lit de quelques rivieres, parmi leurs ſables ; il faut de l'habitude pour les connoître ſous leur forme brute. Les îles de Borneo & de Ceylan, les Royaumes de Bengale, de Golconde, de Viſapour & de Pégu, ſont les parties de l'Inde Orientale où l'on trouve le plus abondamment de belles pierreries. Celles des autres parties du Monde ſont en général moins eſtimées, ſont moins dures, & par conſéquent ſuſceptibles d'un poli moins vif ; celles-ci ſont réputées Occidentales ; car c'eſt la dureté qui donne le caractere Oriental à une pierre précieuſe.

Toutes les pierreries ont des criſtalliſations & des

couleurs assez différentes les unes des autres; mais elles affectent communément une figure réguliere & déterminée, tantôt prismatique, tantôt cubique, tantôt en rhomboïde, &c. *voyez les mots* AIGUE-MARINE, AMÉTHISTE, BERIL, CHRYSOLITE, DIAMANT, ÉMERAUDE, GRENAT, HYACINTHE, ŒIL DE CHAT & ŒIL DU MONDE, OPALE, PERIDOT, RUBIS, SAPHIR, TOPASE, TOURMALINE, &c. & ce que nous avons dit *au mot* CRISTAL, & même à *l'article* CAILLOU. A l'égard des pierres précieuses qui se trouvent parmi les sables dans le lit des rivieres, on sent aisément que ce n'est point là le lieu de leur formation: ces pierres qui sont roulées & arrondies ont été apportées d'ailleurs par les torrens & les eaux qui les ont arrachées des roches & des montagnes où elles avoient pris naissance: c'est pourquoi les Indiens ne recherchent les pierreries dans le lit des rivieres qu'à la suite des fortes pluies. Si les pierres colorées sont moins dures que le diamant blanc, dont les parties sont purement homogenes, c'est parce que les métaux qui fourniſſent le principe colorant des pierreries n'ont pas eux-mêmes la dureté de la pierre où ils se trouvent combinés. Souvent aussi les pierres précieuses offrent tout à la fois les couleurs & les autres caracteres de deux ou trois pierres; par exemple le *saphir-topase* est bleu par une partie, & jaune par l'autre: on voit dans l'un des Cabinets de Chantilly une pierre moitié *rubis* & moitié *topase*: l'on connoît le *saphir verdâtre*, appelé *saphir œil de chat*; le rubis moitié blanc & moitié rouge, c'est le *rubis onyx*.

Il y a différentes tailles pour les pierreries; savoir, la taille à l'Indienne ou la poire, le brillant, le demi-brillant ou brillonnet, la rose, la pierre épaisse, la pierre foible, la tablette. A l'égard de leur valeur, tout dépend assez de la mode & du caprice: on les vend au karat; le karat pese quatre grains, & le grain est moins fort que celui du poids de marc. Nous avons dit à l'article DIAMANT, *T. III, p. 223*, que quand un diamant pese plusieurs grains ou karats, le tarif du

karat ceſſe, & la différence eſt très-grande, puiſque le karat peut être eſtimé pour trente-deux grains, même pour ſoixante-quatre, *&c.* en voici un grand exemple: le gros diamant du Roi de Portugal que nous avons dit peſer douze onces, & qui ne peſe abſolument qu'onze onces, cinq gros, vingt-quatre grains, c'eſt-à-dire, 1680 karats, ou 6720 grains, eſt eſtimé deux cents vingt-quatre millions de livres ſterling, & en argent de France cinq milliars, cent cinquante-deux millions; le grain eſt donc à 766,666 livres 13 ſous 4 deniers.

PIERRE DE LA PROVIDENCE. Des perſonnes donnent ce nom à un amas de pierres lenticulaires, qui ayant été roulées dans un courant d'eau, & préſentant différentes faces, offrent par leur organiſation intérieure qui ſe trouve à découvert, des apparences de lentilles, de grains de froment, d'orge, *&c.* L'ignorance, la ſuperſtition ou la crédulité ont encore fait donner d'autres noms à cette pierre, ſur tout dans des temps de famine. *Voyez à l'article* PIERRE LENTICULAIRE.

PIERRE PUANTE. *Voyez* PIERRE-PORC.

PIERRE QUARRÉE D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL, eſt cette marcaſſite ou pyrite cubique, quelquefois ferro-arſenicale qu'on taille en facettes & dont on fait aujourd'hui tant de bijoux qui imitent l'éclat de certaines pierreries: *voyez à l'art.* PYRITES On trouve auſſi beaucoup de pierres carrées en Piémont & en Boheme.

PIERRE A RASOIR, ou COS, ou QUEUX, ou PIERRE NAXIENNE, *lapis coticularis.* Cette pierre, au ſortir de la carriere, eſt d'une conſiſtance tendre; mais elle s'endurcit par l'uſage que l'on en fait: elle eſt compoſée de particules fines & compactes; elle ſe diviſe par couches, dont la couleur eſt aſſez différente & facile à diſtinguer, ainſi qu'on le remarque dans toutes les pierres à aiguiſer à l'huile ou à raſoir, qui ſont quelquefois compoſées de deux couches, l'une brunâtre, & l'autre griſe ou jaune-blanchâtre; toutes deux ſont

comme collées enſemble ; ni l'une ni l'autre ne ſe diſſout aux acides : la couche noire ou griſe réſiſte plus long-temps à un feu violent ; & avant qu'elle jette de l'écume, la jaune eſt déjà réduite en un verre très-fluide. On s'en ſert pour faire des pierres à aiguiſer les outils ; on en fait auſſi, en quelques pays, des meules & des tombes ; c'eſt pourquoi on les appelle *lapides olearia*, *aquaria*, *molaria*, *ſalivaria*. Les véritables pierres à raſoir ſont des pierres argileuſes : on en tire de Lorraine qui ſont très-bonnes. Le nom de *cos* & de *queux* eſt donné par quelques Auteurs à des pierres ſableuſes. L'île d'Elbe abonde en cette pierre : il y en a de plus ou moins parfaites & dures.

PIERRE A QUEUE DE PAON. *Voyez* PLUME DE PAON.

PIERRE RAYÉE DE NANIEST ou PIERRE DE MORAVIE. M. *de Juſti* donne ce nom à une ſubſtance précieuſe nouvellement découverte en Moravie, dans les montagnes de la Seigneurie de *Nanieſt*. Cette eſpece de pierre qui n'a encore été rencontrée que dans un roc qui ſe trouve à l'endroit le plus inacceſſible de ces montagnes, eſt extérieurement d'un beau blanc de lait, & ſe caſſe en morceaux de différentes grandeurs, qui ſont plus ou moins opaques, à raiſon de leur épaiſſeur. Cette pierre eſt ſinguliérement traverſée & pénétrée dans toute ſa longueur de raies couleur d'améthiſte : ces raies qui ont environ une ligne d'épaiſſeur, s'étendent toujours en droite ligne, & ſe ſuccedent avec aſſez de régularité. Le Lapidaire de Vienne, qui s'eſt tranſporté ſur les lieux pour examiner la ſingularité de cette pierre dans le roc, préſume d'après le bloc qu'il a vu, qu'on la trouvera de même dans toute la veine, qui eſt d'ailleurs aſſez large pour en faire des tables & autres meubles de pierre.

La *pierre de Nanieſt* dont nous avons un très-bel échantillon, eſt un grès quartzeux, & reſſemble aſſez, après avoir été polie, à une étoffe à raies étroites : elle eſt entremêlée de petits grenats, qui y tiennent ſi fortement

tement qu'on ne peut les en ôter : ils se coupent & se polissent avec la pierre, ce qui augmente sa beauté & son prix. La dureté de cette pierre nouvelle est inférieure à celle de l'agate ; mais elle surpasse celle du marbre, elle n'est ni calcaire, ni fusible au feu de fusion ordinaire ; elle donne des étincelles quand on la frappe avec un briquet d'acier, & ne fait point d'effervescence avec les acides.

PIERRE RÉFRACTAIRE : *voyez l'article* PIERRE APYRE.

PIERRE DES REINS, DE LA VESSIE & DU FIEL : *voyez* CALCUL.

PIERRE DES REMOULEURS : *voyez le mot* GRAIS DES REMOULEURS *à l'article* GRAIS.

PIERRE RETICULAIRE : *voyez à l'article* RETEPORE.

PIERRERIES : *voyez* PIERRES PRÉCIEUSES.

PIERRE DE ROCHE : *voyez* ROCHE.

PIERRE DES ROMPUS : *voyez l'article* OSTÉOCOLLE.

PIERRE DE SABLE : *voyez* GRAIS.

PIERRE A SABLON. C'est un grais peu compacte & qu'on brise très-aisément au marteau : on en fait le sablon dont on se sert pour nettoyer la vaisselle : *voyez* GRAIS & SABLE.

PIERRE SACRÉE. Les anciens nommoient ainsi un jaspe noir-verdâtre, à grandes taches blanches qui forment une espece de réseau irrégulier : on en faisoit des amulettes.

PIERRES DE SAMOS. Espece de terre bolaire ou tripoli très-fin, dont les Orfevres se servoient autrefois pour polir leurs ouvrages.

PIERRE DE SANG. C'est une espece de jaspe sanguin que les Indiens taillent en cœur, & qu'ils portent en amulette pour arrêter le sang. *Voyez* JASPE. La pierre sanguine à brunir est l'*hématite*, & la pierre sanguine à crayon est le *crayon rouge*. Voyez ces mots.

PIERRE DE SANTÉ. Nom que l'on donne dans

le commerce à des pyrites ſouvent ferro-arſenicales (marcaſſites) taillées à facettes par des Ouvriers qui vont s'établir ſur le bord de certaines rivieres en Boheme : ce ſont les Genevois & les Piémontois qui en font le plus grand débit : on en fait des boutons, des pierres de boucles & de bagues, &c. La pierre de ſanté eſt preſque la même que la *pierre de Portugal*. Voyez les mots PIERRE CARRÉE, MARCASSITE & PYRITE.

PIERRE DE SARCOPHAGE : *voyez* PIERRE ASSIENNE.

PIERRE DE SARDE : *voyez* CORNALINE.

PIERRE DE SASSENAGE ou CHELYDOINE. Elle eſt connue auſſi ſous le nom impropre de *pierre d'hirondelle*. Voyez ce mot.

PIERRE SAVONNEUSE. Elle a une conſiſtance de cire, & eſt marbrée de rouge & de blanc : étant mâchée elle a le goût ainſi que les propriétés du ſavon ; elle rend l'eau laiteuſe, & blanchit ou dégraiſſe très-bien toutes ſortes d'étoffes. On s'en ſert en quelques pays & particulierement en Angleterre : elle eſt encore plus onctueuſe que la ſtéatite proprement dite, & que la craie de Briançon. *Voyez ces mots.*

PIERRE SERPENTINE. *Voyez l'article* SERPENTINE.

PIERRE DE SERPENS, *lapides ſerpentum*. Bien des perſonnes donnent ce nom à la corne d'*Ammon* foſſile. *Voyez ce mot.* Les Voyageurs appellent *pierre de ſerpent du Cap de Bonne-Eſpérance*, une compoſition artificielle : les Bramines Indiens s'en réſervent le ſecret ; elle a la forme d'une groſſe feve ; elle eſt quelquefois large comme un de nos liards & en petit biſcuit ; ſa matiere eſt blanchâtre au centre, & d'un bleu céleſte ou brune dans les autres parties. Auſſi-tôt qu'elle eſt appliquée ſur la morſure d'une eſpece de ſerpent à lunettes, eſpece de cobra (*couleuvre capelle* ou *à chaperon*), & même des autres ſerpens & autres bêtes venimeuſes, notamment ſur la piqûre du ſcorpion, elle s'attache à la plaie ſans bandage & ſans ſoutien ;

elle attire autant de poiſon qu'elle en peut contenir, & ſur le champ elle tombe d'elle-même : on la trempe alors dans du lait, qu'elle rend jaune en s'y purgeant on l'applique de nouveau, juſqu'à ce qu'elle ceſſe de s'attacher, & de-là on conclut qu'il ne reſte plus de poiſon. Voilà ce qu'on raconte de la vertu de cette pierre, dont on doit faire uſage auſſi-tôt qu'on a été mordu ou piqué, afin de ne pas donner le temps au poiſon de s'introduire trop avant dans le corps, car alors elle ſeroit inutile. Nous n'en avons pas vu les effets, faute d'occaſion; mais des faits auſſi merveilleux s'éloignent bien de la vraiſemblance : nous avons ſeulement reconnu que la pierre de cobra n'eſt qu'un morceau d'os (ou de corne calcaire) taillé & calciné : on l'appelle *piedra de cobra*. Le pere *Joſeph de Torrubia*, Chroniqueur général de l'Ordre de S. François, & qui a vécu environ quinze ans à Manille, Capitale de l'île de Luçon, dit poſitivement, dans ſon *Apparat pour l'Hiſt. Natur. d'Eſpagne, Tome I.* que les meilleures *pierres de ſerpent* ſont de compoſition; qu'elles ſe font dans les îles Philippines, & que les Ouvriers les plus habiles qui y travaillent, ſont les Indiens de la Province de Camarines, dans l'île de Luçon; enfin, que ce ſont les Religieux de l'Ordre de S. François qui ſont les trafiquans de cette divine drogue à Manille. Ce pere détaille fort au long les ingrédiens & les propriétés admirables de cette pierre, dont les peuples des côtes de Malabar & de Coromandel font un grand uſage. Il eſt à préſumer que les Charlatans de l'Inde qui ſe font mordre & piquer devant le public pour lui faire voir la bonté de la pierre, ſont des particuliers gagés pour cela, & non les Religieux mêmes. On trouve dans la tête & dans l'eſtomac du ſerpent appelé *ſenembi*, des pierres réputées alexitaires. On donne encore le nom de *pierres des ſerpens*, à une pierre onyx : *voy.* ONICE.

PIERRE DE SYRIE. *Voyez à l'article* PIERRE JUDAÏQUE.

PIERRE SMECTITE ou STÉATITE : en général c'eſt la même que la *pierre ollaire :* voyez ce mot & celui de STÉATITE.

PIERRE DU SOLEIL, c'eſt la *giraſol :* voy. ce mot.

PIERRE SORCIERE. On donne ce nom à la pierre lenticulaire calcaire, parce que quand on la met dans une liqueur acide, elle tourne & retourne ſans ceſſe, juſqu'à ce que la liqueur ſoit entrée dans toutes ſes concamérations, & qu'elle ſe ſoit trop affoiblie en ſe ſoûlant de la ſubſtance calcaire de la pierre. Cet effet, tout naturel qu'il eſt, paroît auſſi ſingulier que l'aimant aux yeux des perſonnes qui ne connoiſſent point aſſez les effets chimiques & phyſiques.

PIERRE SPÉCULAIRE ou SÉLÉNITE : *voyez à l'article* GYPSE.

PIERRE STÉATITE. *Voyez* STÉATITE.

PIERRE DE STOLPEN. C'eſt, dit-on, une eſpece de *baſalte :* cette ſubſtance lapidifique, dont on fait des pierres de touche, ſe trouve en Miſnie aſſez près de Dreſde. *Voyez* BASALTE.

PIERRE THÉBAÏQUE. C'eſt le *granite :* voyez ce mot.

PIERRE DE TIBURON ou DE MANATI : *voyez au mot* BALEINE, *l'article* BALEINE DU GROENLAND, *& le mot* TIBURON. *Voyez auſſi à l'article* OREILLE.

PIERRE DE TONNERRE ou DE FOUDRE : *voy.* PIERRE DE FOUDRE, BELEMNITE & CERAUNIAS.

PIERRE DE TORTUE, *lapis teſtudinum* : elle eſt oblongue, un peu écraſée, obtuſe & un peu étranglée dans ſon milieu ; mais intérieurement elle eſt ſemblable aux calculs & aux bézoards : *voyez ces mots.*

PIERRE DE TOUCHE, *lapis metallorum.* Celle dont les Orfevres ſe ſervent aujourd'hui n'eſt point un marbre noir, ni ne doit l'être, comme l'ont dit quelques uns ; c'eſt communément une ſorte de cos ou de ſchiſte d'un grain fin & continu, noir ou verdâtre, dur & ſuſceptible de poli, recevant facilement la trace de métal qu'on y frotte. Cette pierre, que l'on nous ap-

porte de Bohême, de Saxe & de Siléſie, ne fait point feu avec le briquet, ne ſe diſſout point aux acides, ne ſe calcine pas dans le feu ; mais elle s'y convertit, comme les autres ſchiſtes, en un verre poreux & brunâtre. L'on a de forts ſoupçons que la pierre de touche des Anciens, étoit une eſpece de baſalte mêlé de ſtéatite : *voyez* SCHISTE.

On fait avec la pierre de touche ordinaire, des pierres à aiguiſer les raſoirs qui ſont fort bonnes.

Toutes les eſpéces de baſaltes & de ſtéatites endurcies, ou de ſchiſte ou de cos peuvent ſervir d'éprouvette à métal, mais particuliérement pour connoître la bonté de l'argent & de l'or. Les véritables baſaltes à éprouver les métaux, ne doivent pas être confondus avec les baſaltes de Suede, ni avec ceux des volcans. *Voyez* BASALTE & *pierre* de BASALTE.

La pierre de touche des Potiers d'étain, eſt une lingotiere faite avec de la craie blanche de Bourgogne, dans laquelle on verſe de l'étain fondu : plus ce lingot eſt léger, & meilleur il eſt : *voyez* ÉTAIN.

PIERRE DE TUF : *voyez au mot* STALACTITES.

PIERRE DE VACHES, *lapides vaccini.* On donne ce nom à des pierres ſillonnées ou creuſées de part en part par des chûtes d'eau, ce qui ne peut ſe faire que par une ſuite de pluſieurs années. Auſſi, dit-on des eaux qui tombent par gouttes & par caſcades : *Gutta cavat lapidem, non vi, ſed ſæpè cadendo.*

PIERRE DE VÉGÉTAUX. C'eſt un phénomene aſſez ſingulier qu'il ſe trouve des pierres renfermées dans le cœur d'un arbre, comme il ſe trouve des bézoards dans l'eſtomac des animaux. On en a rencontré dans le bouleau, dans le chêne, dans le pin : *voyez* ce que nous en avons dit dans notre *Minéralogie, Vol. II, page 530, édit. de 1774.*

M. *Haller* dit qu'on trouve quelquefois une pierre, & même très-dure, dans les noix de coco ; & que c'eſt une rareté eſtimée aux Indes.

M. *de Préfontaine* (*Maiſ. Ruſt. de Cayen.*) fait men-

tion de l'arbre *couipo*, qui porte dans ſon cœur de petites pierres. Il y en a de deux ſortes; le *rouge* & le *blanc*, L'un & l'autre peuvent ſervir aux mêmes uſages que le bois du courbaril dont il a le grain. Ce même Auteur dit que le nom *couipo*, dans le langage des Sauvages, ſignifie *cœur de roches*.

PIERRE DE LA PETITE VÉROLE, *lapis variolæ*, eſt une pierre orbiculaire, aplatie, peſante, fort dure, de couleur verdâtre, parſemée de taches ou loupes d'une couleur infiniment moins foncée, & repréſentant aſſez bien des grains de petite vérole mûrs & applatis. Cette pierre curieuſe & peu commune ſe trouve dans les Indes, &c. *Voyez* VARIOLITE.

PIERRE A VERRE, *quocolos*. *Lémery* donne ce nom à une pierre marbrée, un peu tranſparente, aſſez dure pour donner des étincelles avec le briquet, blanchâtre ou verdâtre, veinée comme le talc de Veniſe. Cette pierre devient opaque, plus légere & plus blanche au feu, & enfin ſe change en verre: elle ſe trouve en Toſcane, & en pluſieurs autres lieux de l'Italie, où on l'appelle *cuogolo*. Il ajoute qu'on l'emploie dans quelques Verreries: c'eſt la même qu'on appelle improprement *marbre-tarſo*.

PIERRE VERTE ou D'AMAZONE. *Voy.* JADE.

PIERRE DE LA VESSIE. *Voyez à l'art.* CALCUL.

PIERRE DE VIOLETTE ou JOLITE, *iolitus*. Nom donné à des pierres de diverſe nature, & qui étant frottées ont une odeur de violette. Parmi ces pierres les unes ſont de grais noir & blanc, telles que dans la principauté de Blankenbourg; d'autres ſont des eſpeces de ſilex, telles qu'on en voit en Suiſſe. Ces pierres ont une odeur de violette plus ſenſible après les pluies & dans des temps d'orage; quelques-unes ſont recouvertes d'une mouſſe qui leur communique cette odeur. L'obſervation tournée ſous ce point de vue pourroit faire reconnoître pluſieurs pierres odorantes. M. *Ledelius*, dans les *Ephemer. Nat. Cur. Tome XVI, page 81, Obſ. 28*, parle d'une pierre qui ſent la

violette : on la trouve, dit-il, près les bains de Hirſeberg; ſon odeur varie de temps en temps; elle embaume les boîtes où on la ſerre; elle eſt par lames, griſe, brillante de points argentés; elle ne contient pas d'uſnée (mouſſe); elle a donc ſon odeur par elle-même. M. *Vagneri* parle des cornes d'Ammon qu'on trouve dans le mont Raudius & dans les pierres de la Miſnie, qui ont la même odeur quand on les chauffe. M. *Eiſen Manger* a trouvé proche Dreſde des terres qui ſentoient la giroflée. *Agricola* fait mention d'une géode qui ſent la violette, mais cette odeur eſt due à la mouſſe ou uſnée dont elle étoit recouverte. *Boetius* parle auſſi de pierres qui donnent la même odeur.

PIERRES VITRESCIBLES ou VITRIFIABLES. *Voyez au mot* PIERRE *& à l'art.* TERRE VITRIFIABLE.

PIERRE VITRIOLIQUE, *lapis vitriolicus*. Sous ce nom générique, on comprend le ſory, le miſy, le calchitis natif, la mélantérie & le ruſma : *voyez ces mots & l'article* VITRIOL.

PIERRES DE VOLCANS : *voyez les mots de* LAVE, *de* PIERRE OBSIDIENNE, *de* PONCE, *de* POZZOLANE, *de* VERRE DE VOLCAN, *&c.*

PIERRE DE VULCAIN, eſt une pyrite ordinairement arſénicale : *voyez l'article* PYRITE.

PIERROT : *voyez* MOINEAU.

PIESACKI : *voyez à l'article* PELLETERIES.

PIETTE ou PIÉTÉ, *albellus*, oiſeau de riviere que *Belon* dit être fort connu dans le Soiſſonnois & dans le Beauvoiſis : il eſt moitié noir & moitié blanc, mais ces couleurs ſont mêlées diverſement; il eſt plus grand que la ſarcelle, & plus petit que le morillon. Cet oiſeau a ordinairement le deſſous de la gorge & du ventre blanc, & le deſſus du corps noir : ſes ailes ſont ſemblables à celles de la pie; ſes pattes & ſa queue ſont comme celles du morillon. La piette differe des autres oiſeaux de riviere & aquatiques, en ce qu'elle n'a pas le bec large mais rond & dentelé par les bords. Cet oiſeau qui ſe nourrit de poiſſons & d'inſectes aquati-

ques, a une petite huppe ſur le derriere de la nuque; & cette huppe eſt placée à l'origine du cou. Il paroît que la piette eſt le *harle huppé, Merganſer minor criſtatus:* voyez HARLE

PIEUMART ou PIC-MARS: *Voyez au mot* PIC.

PIEXEPOGADOR. *Voyez* RÉMORE.

Fin du ſixieme volume.